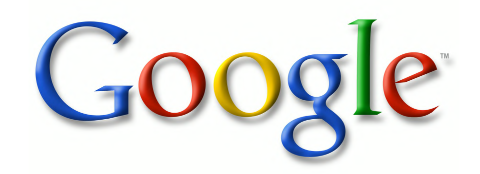


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

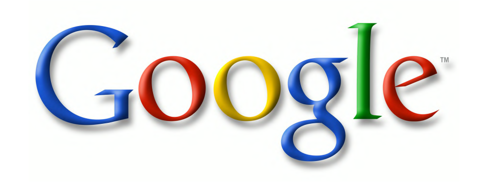
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

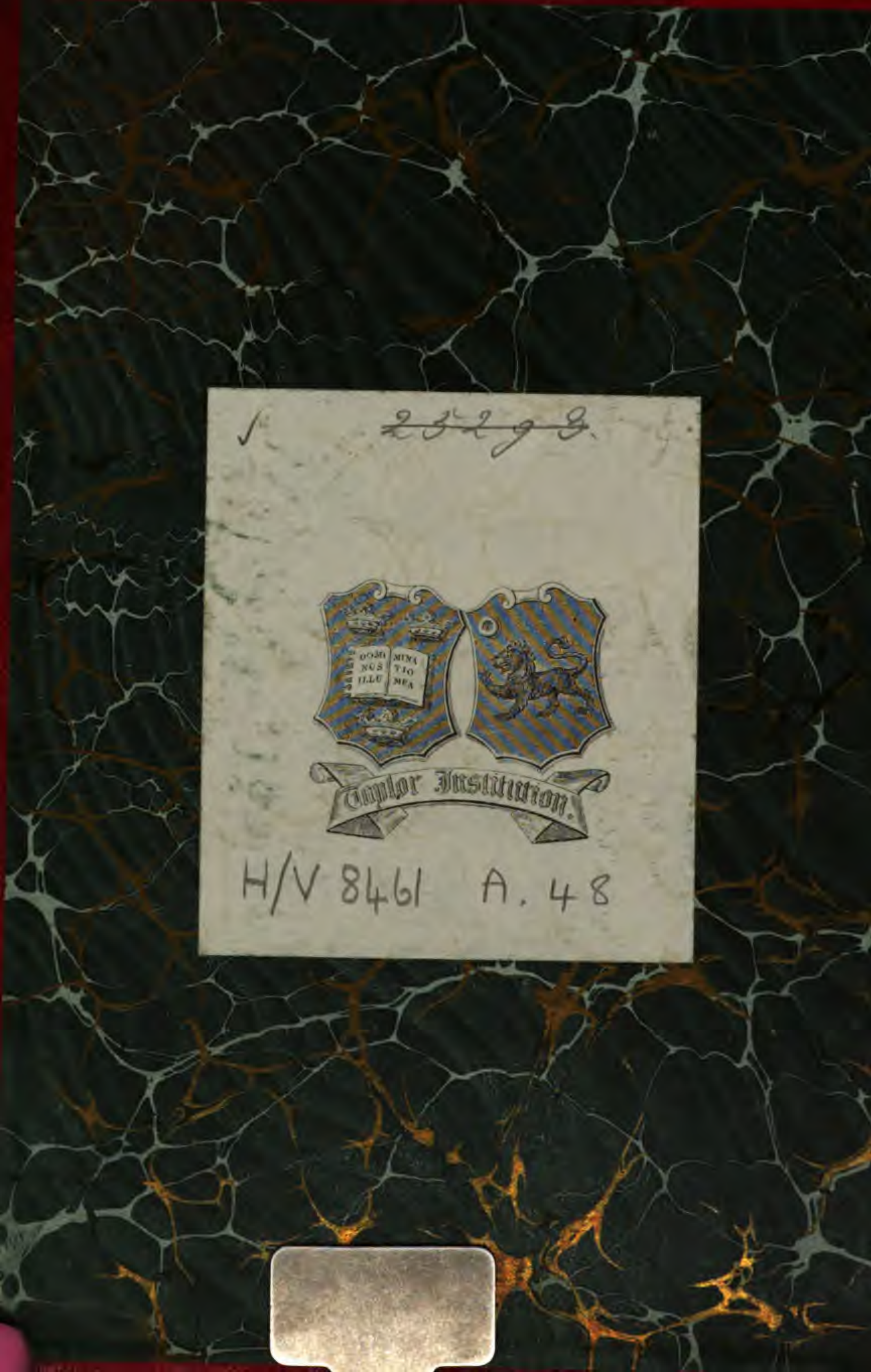
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
H/V 8461 A. 48



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

TOME VINGT-QUATRIÈME

ÉDITION DÉFINITIVE



de Balzac

Librairie Calmann Lévy   Imp. Ch. Chardon aîné

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

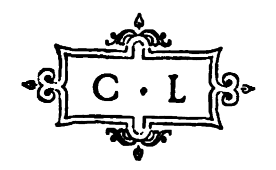
H. DE BALZAC

XXIV

CORRESPONDANCE

1819—1850

AVEC PORTRAIT ET FAC-SIMILE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

M DCCC LXXVI

Droits de reproduction et de traduction réservés



BALZAC

SA VIE ET SES ŒUVRES

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE[1]

Je me crois obligée envers mon frère et envers tous à publier des détails que, seule aujourd'hui, je puis donner, et qui permettront d'écrire une biographie exacte de l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. Les amis de Balzac m'ont pressée de couper court le plus tôt possible à ces légendes qui ne manquent pas de se former autour des noms illustres, afin de prévenir les erreurs qui pourraient s'accréditer sur le caractère et sur les circonstances de la vie de mon frère. J'ai compris qu'il valait mieux dire la vérité, quand bon nombre de personnes pouvaient encore l'attester.

LA COMÉDIE HUMAINE a suscité presque autant d'attaques que d'admirations. Tout récemment encore, des critiques l'ont jugée sévèrement au nom de la religion et de la

1. Les éditeurs ont pensé que la meilleure introduction qui pût être jointe à la *Correspondance de Balzac* était cette intéressante notice biographique, publiée par madame Laure Surville, quelque temps aprè la mort de son illustre frère.

morale, que les adversaires des grandes renommées tâchent toujours de mettre de leur parti. Je ne sais si, à aucune époque, il y a eu en France un peintre de mœurs qui n'ait pas été accusé de faire scandale, et quelle littérature sortirait des principes sévères qu'on veut imposer aux écrivains; si ceux qui les professent se mettent à l'œuvre, réussiront-ils à prouver, par exemple, que Balzac s'est trompé quand il a cru que le roman de mœurs ne peut se passer de contrastes, et qu'on n'instruit pas les hommes par la seule peinture de leurs vertus?...

Je n'ai ni le pouvoir ni la volonté d'appeler de ces arrêts, et je ne prétends pas ici défendre mon frère. Le temps, qui a consacré tant de génies contestés ou insultés à leur époque, lui assignera sa place dans la littérature française. Rapportons-nous-en à ce juge, le seul qui soit impartial et infaillible.

LAURE SURVILLE, NÉE BALZAC.

Paris, le 15 janvier 1856.

Mon frère est né à Tours le 16 mai 1799, jour de saint Honoré. Ce nom plut à mon père, et, quoiqu'il fût sans précédents dans les familles paternelle et maternelle, il le donna à son fils.

Ma mère avait perdu son premier enfant en voulant l'allaiter. On choisit, pour le petit Honoré, une belle nourrice qui demeurait à la porte de la ville, dans une maison bien aérée et entourée de jardins. Mon père et ma mère furent si satisfaits des soins de cette femme, qu'ils me firent élever aussi par elle et lui laissèrent mon frère après son sevrage. Il avait près de quatre ans quand nous revînmes ensemble à la maison paternelle.

La belle santé d'Honoré préserva notre mère de toutes ces inquiétudes latentes qui éveillent les tendres sollicitudes et inspirent ces gâteries si chères aux enfants; ils ne jouaient pas à cette époque le rôle important qu'on leur impose aujourd'hui dans beaucoup de familles. On ne les mettait pas en scène, on les laissait enfants et on les formait avant tout au respect et à l'obéissance envers leurs parents. Mademoiselle Delahaye, chargée de nous, eut peut-être trop de zèle à cet endroit, car, avec le respect

et l'obéissance, elle nous imprimait aussi la crainte. Mon frère se souvint longtemps des petits effrois qui nous saisissaient quand elle nous conduisait le matin dire bonjour à notre mère et quand nous entrions dans son salon pour lui souhaiter le bonsoir. C'était pour nous comme des cérémonies solennelles, quoiqu'elles se répétassent tous les jours! Il est vrai que, par des signes convenus, ma mère voyait, soi-disant sur nos visages, les petits méfaits que nous avions pu commettre et qui nous valaient de sévères réprimandes de sa part, car elle seule nous punissait ou nous récompensait.

Honoré ne fut donc ni transformé en prodige, ni adulé dans cet âge où l'on ne comprend encore l'amour de ses parents que par des baisers et des sourires; s'il trahit de bonne heure quelques-unes des qualités qui devaient le rendre illustre, nul ne le remarqua ni ne s'en souvint. C'était un charmant enfant : sa joyeuse humeur, sa bouche bien dessinée et souriante, ses grands yeux bruns, à la fois brillants et doux, son front élevé, sa riche chevelure noire, le faisaient remarquer dans les promenades où l'on nous conduisait tous les deux.

La famille réagit tellement sur le caractère des enfants et exerce de si grandes influences sur leur sort, que quelques détails sur nos parents me paraissent ici nécessaires; ils expliqueront d'ailleurs les premiers événements de la jeunesse de mon frère.

Mon père, né en Languedoc en 1746, était avocat au conseil sous Louis XVI. Sa profession le mit en relation avec les notabilités d'alors et avec des hommes que la Révolution fit surgir et rendit célèbres. Ces circonstances lui permirent, en 1793, de sauver plus d'un de ses anciens protecteurs et de ses anciens amis. Ces services dangereux l'exposèrent, et un conventionnel très-influent, qui s'intéressait au *citoyen Balzac,* se hâta de l'éloigner du souvenir de Robespierre en l'envoyant dans le Nord organiser le service des vivres de l'armée.

Ainsi jeté dans l'administration de la guerre, mon père y resta, et il était chargé des subsistances de la vingt-deuxième division militaire, lorsqu'il épousa à Paris, en 1797, la fille d'un de ses chefs, en même temps directeur des hôpitaux de Paris.

Mon père vécut dix-neuf ans à Tours, où il acheta une maison et des propriétés près de la ville. Après dix ans de séjour, on parla de le nommer maire, mais il refusa cet honneur pour ne pas abandonner la direction du grand hôpital dont il s'était chargé. Il craignit de manquer de temps pour bien remplir ces triples fonctions.

Mon père tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby par sa philosophie, son originalité et sa bonté. Comme l'oncle Toby, il avait aussi une idée prédominante. Cette idée chez lui était *la santé*. Il s'arrangeait si bien de l'existence, qu'il voulait vivre le plus longtemps possible. Il avait calculé, d'après les années qu'il faut à l'homme pour arriver à *l'état parfait*, que sa vie devait aller à cent ans et plus; pour atteindre *le plus*, il prenait des soins extraordinaires et veillait sans cesse à établir ce qu'il appelait *l'équilibre des forces vitales*. Grand travail, vraiment!... Sa tendresse paternelle augmentait encore ce désir de longévité. A quarante-cinq ans, n'étant pas marié et ne comptant pas se marier, il avait placé une bonne partie de sa fortune en viager, moitié sur le grand-livre, moitié sur la caisse Lafarge, qu'on fondait alors et dont il était un des plus forts actionnaires. (Il touchait en 1829, quand il mourut par accident, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, douze mille francs d'intérêt.) La réduction des rentes, les gaspillages qui eurent lieu dans l'administration de la tontine, diminuèrent ses revenus; mais sa belle et verte vieillesse lui donna l'espoir de partager un jour avec l'État, à l'extinction des concurrents de sa classe, l'immense capital de la tontine; ce qui eût grandement réparé le tort qu'il avait fait à sa famille. Cet espoir passa tellement chez lui à l'état de conviction, qu'il recommandait sans cesse aux siens de con-

server leur santé pour jouir des millions qu'il leur laisserait.

Cette conviction, que chacun entretenait, le rendait heureux et le consola dans les revers de fortune qui l'atteignirent à la fin de sa vie.

— Lafarge réparera tout un jour, disait-il.

Son originalité, devenue proverbiale à Tours, se manifestait aussi bien dans ses discours que dans ses actions; il ne faisait et ne disait rien comme un autre; Hoffmann en eût fait un personnage de ses créations fantastiques. Mon père se moquait souvent des hommes, qu'il accusait de travailler sans cesse à leur malheur il ne pouvait rencontrer un être disgracié sans s'indigner contre les parents et surtout contre les gouvernants qui n'apportaient pas autant de soins à l'amélioration de la race humaine qu'à celle des animaux. Il avait, sur ce sujet fort scabreux, de singulières théories qu'il déduisait non moins singulièrement.

— Mais à quoi bon publier ces idées? disait-il en se promenant par la chambre dans sa douillette de soie puce, et la tête enfoncée dans la grosse cravate qu'il avait conservée de la mode du Directoire; on m'appellerait encore original (ce titre le courrouçait) et il n'y aurait pas un être étiolé ni un rachitique de moins! Excepté Cervantes, qui donna le coup de grâce à la chevalerie errante, quel philosophe a jamais corrigé l'humanité, *cette patraque* toujours jeune, toujours vieille, qui va toujours..., heureusement pour nous et nos successeurs! ajoutait-il en souriant.

Il ne raillait toutefois l'humanité que lorsqu'il ne pouvait lui venir en aide, il le prouva en mainte occasion. Des épidémies se déclarèrent à plusieurs reprises à l'hospice, notamment lorsque les soldats l'encombrèrent en revenant d'Espagne ; mon père s'installait alors dans l'hôpital, et, oubliant sa santé pour veiller au salut de tous, il déployait un zèle qui était pour lui du dévouement. Il détruisit beaucoup d'abus sans redouter les inimitiés que ce genre de courage attire, et introduisit de grandes améliorations

dans cet hôpital, entre autres des ateliers de travail pour les vieillards valides, à qui il fit allouer un salaire.

Sa mémoire, son esprit d'observation et de repartie n'étaient pas moins remarquables que son originalité; il se souvenait, à vingt ans de distance, de paroles qu'on lui avait dites. A soixante et dix ans, rencontrant inopinément un ami d'enfance, il s'entretint avec lui, sans aucune hésitation, dans l'idiome de son pays, où il n'était pas retourné depuis l'âge de quatorze ans!

Ses fines remarques lui firent plus d'une fois prédire les succès ou les désastres de gens qu'on appréciait bien autrement qu'il ne les jugeait; le temps lui donna souvent raison dans ses prophéties!

Les répliques, enfin, ne lui faisaient jamais défaut en aucune occurrence.

Un jour qu'on lisait dans un journal un article sur un centenaire (article qu'on ne passait pas, comme on peut croire), contre son habitude, il interrompit le lecteur pour dire avec enthousiasme :

— Celui-là a vécu sagement et n'a pas gaspillé ses forces en toute sorte d'excès, comme le fait l'imprudente jeunesse...

Il se trouva que ce sage se grisait souvent, au contraire, et soupait tous les soirs, une des plus grandes énormités que l'on pût commettre contre sa santé (selon mon père).

— Eh bien, reprit-il sans s'émouvoir, cet homme a abrégé sa vie, voilà tout!...

Quand Honoré fut d'âge à comprendre et à apprécier son père, c'était un beau vieillard fort énergique encore, aux manières courtoises, parlant peu et rarement de lui, indulgent pour la jeunesse, qui lui était sympathique; laissant à tous une liberté qu'il voulait pour lui; d'un jugement sain et droit; malgré ses excentricités, d'une humeur si égale et d'un caractère si doux, qu'il rendait heureux tous ceux qui l'entouraient!

Sa haute instruction lui faisait suivre avec bonheur les progrès des sciences et les améliorations sociales, dont, à leur début, il

comprenait l'avenir! Ses graves entretiens, ses curieux récits avancèrent son fils dans la science de la vie et lui fournirent le sujet de plus d'un de ses livres.

Ma mère, riche, belle, et beaucoup plus jeune que son mari, avait une rare vivacité d'esprit et d'imagination, une activité infatigable, une grande fermeté de décision et un dévouement sans bornes pour les siens. Son amour pour ses enfants planait sans cesse sur eux, mais elle l'exprimait plutôt par des actions que par des paroles. Sa vie entière prouva cet amour; elle s'oublia sans cesse pour nous, et cet oubli lui fit connaître l'infortune qu'elle supporta courageusement. Sa dernière et plus cruelle épreuve fut, à l'âge de soixante et douze ans, de survivre à son glorieux fils et de l'assister dans ses derniers moments; elle pria pour lui à son lit de mort, soutenue par la foi religieuse, qui remplaçait toutes ses espérances terrestres par celles du ciel.

Ceux qui ont connu mon père et ma mère attesteront la fidélité de ces esquisses. Les qualités de l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE sont certainement la conséquence logique de celles de ses parents: il avait l'originalité, la mémoire, l'esprit d'observation et le jugement de son père; l'imagination, l'activité de sa mère; de tous les deux, enfin, l'énergie et la bonté.

Honoré était l'aîné de deux sœurs et d'un frère. Notre sœur cadette mourut jeune, après cinq années de mariage. Notre frère partit pour les colonies, où il se maria et resta.

A la naissance d'Honoré, tout faisait présager pour lui un bel avenir. La fortune de notre mère, celle de notre aïeule maternelle qui vint vivre avec sa fille dès qu'elle fut veuve, les émoluments et les rentes viagères de mon père composaient une grande existence à notre famille.

Ma mère se consacra exclusivement à notre éducation et se crut obligée d'user de sévérité envers nous pour neutraliser les effets de l'indulgence de notre père et de notre aïeule. Cette sévérité

comprima les tendres expansions d'Honoré, à qui l'âge et la gravité de son père inspiraient aussi la réserve. Cet état de choses tourna au profit de l'affection fraternelle; ce fut certainement le premier sentiment qui s'épanouit et fleurit dans son cœur. J'étais de deux ans seulement plus jeune qu'Honoré, et dans la même situation que lui vis-à-vis de nos parents; élevés ensemble, nous nous aimâmes tendrement; les souvenirs de sa tendresse datent de loin. Je n'ai pas oublié avec quelle vélocité il accourait à moi pour m'épargner de rouler les trois marches hautes, inégales et sans rampe qui conduisaient de la chambre de notre nourrice dans le jardin! Sa touchante protection continua au logis paternel, où plus d'une fois il se laissa punir pour moi, sans trahir ma culpabilité. Quand j'arrivais à temps pour m'accuser:

— N'avoue donc rien une autre fois, me disait-il, j'aime à être grondé pour toi!

On se souvient toujours de ces naïfs dévouements.

D'heureuses circonstances protégèrent encore notre affection. Nous vécûmes toujours l'un près de l'autre dans une intimité et une confiance sans bornes. Je connus donc en tout temps les joies et les peines de mon frère, et j'eus toujours le doux privilége de le consoler; certitude qui fait aujourd'hui ma joie.

Le plus grand événement de son enfance fut un voyage à Paris, où ma mère le conduisit, en 1804, pour le présenter à ses grands parents. Ils raffolèrent de leur joli petit-fils, qu'ils comblèrent de caresses et de présents.

Peu habitué à être fêté ainsi, Honoré revint à Tours la tête pleine de joyeux souvenirs, le cœur rempli d'affection pour ces chers grands parents, dont il me parlait sans cesse, les décrivant de son mieux, ainsi que leur maison, leur beau jardin, sans oublier *Mouche,* le gros chien de garde avec lequel il s'était lié intimement. Ce séjour à Paris servit longtemps d'aliment à son imagination.

Notre grand'mère aimait à raconter les faits et gestes de son

petit-fils chez elle, et répétait volontiers cette petite scène :

Un soir qu'elle avait fait venir pour lui la lanterne magique, Honoré, n'apercevant pas parmi les spectateurs son ami *Mouche*, se lève en criant d'un ton d'autorité :

— Attendez !...

Il se savait le maître chez son grand-père. Il sort du salon et rentre traînant le bon chien, à qui il dit :

— Assieds-toi là, *Mouche*, et regarde ; ça ne te coûtera rien, c'est bon papa qui paye !

Quelques mois après ce voyage, on changeait la veste de soie brune et la belle ceinture bleue du petit Honoré pour des vêtements de deuil. Son cher grand-père venait de mourir, frappé par une apoplexie foudroyante. Ce fut son premier chagrin ; il pleura bien fort quand on lui dit qu'il ne verrait plus son aïeul, et son souvenir lui resta tellement présent à l'esprit, que, longtemps après ce jour néfaste, me voyant prise d'un malencontreux fou rire pendant une réprimande de notre mère, il s'approche de moi, et, pour arrêter cette gaieté intempestive qui menaçait de tourner à mal, me dit à l'oreille d'un ton tragique :

— Pense à la mort de ton grand-papa !

Secours inefficace, hélas ! car je ne l'avais pas connu et ne comprenais pas encore la mort.

On le voit, les seules paroles qu'on a retenues des premières années d'Honoré révélaient plutôt la bonté que l'esprit. Je me souviens néanmoins qu'il montrait déjà son imagination dans ces jeux de l'enfance que George Sand a si bien décrits dans ses *Mémoires*. Mon frère improvisait de petites comédies qui nous amusaient (succès que n'ont pas toujours les grandes) ; il écorchait pendant des heures entières les cordes d'un petit violon rouge, et sa physionomie radieuse prouvait qu'il croyait écouter des mélodies. Aussi était-il fort étonné quand je le suppliais de finir cette musique qui eût fait hurler l'ami *Mouche*.

— Tu n'entends donc pas comme c'est joli ? me disait-il.

Il lisait enfin avec passion, comme la plupart des enfants, toutes ces féeries dont les catastrophes, plus ou moins dramatiques, les font tant pleurer ! Elles lui inspiraient sans doute d'autres contes, car, à des babillages étourdissants, succédaient quelquefois des silences qu'on n'expliquait que par la fatigue, mais qui pouvaient bien être déjà des rêveries dans des mondes imaginaires.

Quand il eut sept ans, il passa d'un externat de Tours au collége de Vendôme, fort célèbre alors. Nous allions régulièrement le voir chaque année à Pâques et à la distribution des prix ; mais, fort peu couronné aux concours, il recevait plus de reproches que de louanges pendant ces jours qu'il attendait si impatiemment, et dont il se faisait à l'avance tant de joie !...

Il resta sept années dans ce collége, où il n'y avait jamais de vacances. Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre de *Louis Lambert*. Dans cette première partie, Louis Lambert et lui ne font qu'un, c'est Balzac en deux personnes. La vie de collége, les petits événements de ses jours, ce qu'il y souffrit et y pensa, tout est vrai, jusqu'à ce *Traité de la volonté*, qu'un de ses professeurs (qu'il nomme) brûla sans le lire, dans sa colère de le trouver au lieu du devoir qu'il demandait. Mon frère regretta toujours cet écrit comme un monument de son intelligence à cet âge.

Il avait quatorze ans quand M. Mareschal, le directeur du collége, écrivit à notre mère, entre Pâques et les prix, de venir en toute hâte chercher son fils. Il était atteint d'une espèce de *coma* qui inquiétait d'autant plus ses maîtres, qu'ils n'en voyaient pas les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux ; ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellectuelle cette espèce de maladie cérébrale. Devenu maigre et chétif, Honoré ressemblait à ces somnambules qui dorment les yeux ouverts, il n'entendait pas la plupart des questions qu'on lui adressait et ne savait que

répondre quand on lui demandait brusquement : « A quoi pensez-vous ? Où êtes-vous ? »

Cet état surprenant, dont plus tard il se rendit compte, provenait d'une espèce de congestion d'idées (pour répéter ses expressions) ; il avait lu, à l'insu de ses professeurs, une grande partie de la riche bibliothèque du collége, formée par les savants oratoriens fondateurs et propriétaires de cette vaste institution, où plus de trois cents jeunes gens étaient élevés ; c'était dans le cachot, où il se faisait mettre journellement, qu'il dévorait ces livres sérieux, qui avaient développé son esprit aux dépens de son corps, dans cet âge où les forces physiques doivent être au moins aussi exercées que les forces intellectuelles.

Personne de la famille n'avait oublié l'étonnement que la vue d'Honoré causa lorsque notre mère le ramena de Vendôme.

— Voilà donc; disait douloureusement notre grand'mère, comme le collége nous renvoie les jolis enfants que nous lui envoyons !

Mon père, fort inquiet de l'état de son fils, fut bientôt rassuré en voyant que le changement de pays, le grand air et le contact bienfaisant de la famille suffisaient à lui rendre la vivacité et la gaieté de l'adolescence qui commençait pour lui.

Le classement des idées se fit peu à peu dans sa vaste mémoire, où il enregistrait déjà les événements et les êtres qui s'agitaient autour de lui ; ces souvenirs servirent plus tard à ses merveilleuses peintures de la vie de province. Mû par une vocation qu'il ne comprenait pas encore, elle le portait instinctivement vers des lectures et des observations qui préparaient ses travaux et qui devaient les rendre si féconds; il amassait des matériaux sans savoir encore à quel édifice ils serviraient. Quelques types de LA COMÉDIE HUMAINE datent certainement de ce temps.

Dans les longues promenades que notre mère lui faisait faire, il admirait déjà en artiste les doux paysages de sa chère Touraine qu'il décrivit si bien ! Il s'arrêtait quelquefois enthousiasmé devant

ces beaux soleils couchants qui éclairent si pittoresquement les clochers gothiques de Tours, les villages épars sur les coteaux, et cette Loire, si majestueuse, couverte alors de voiles de toute grandeur.

Mais notre mère, plus soucieuse pour lui d'exercices que de rêveries, le forçait à lancer le cerf-volant de notre jeune frère ou à courir après ma sœur et moi ; il oubliait alors le paysage et devenait le plus jeune et le plus gai des quatre enfants qui entouraient notre mère.

Il n'en était pas ainsi dans la cathédrale de Saint-Gatien, où elle nous conduisait régulièrement aux jours de fête. Là, Honoré pouvait songer à loisir, et aucune des poésies et des splendeurs de cette belle église n'était perdue pour lui. Il remarquait tout, depuis les merveilleux effets de lumière qu'y produisent les vieux vitraux, les nuages d'encens qui enveloppent comme dans des voiles les officiants, jusqu'aux pompes du service divin, rendues plus splendides encore par la présence du cardinal-archevêque. Les physionomies des prêtres, qu'il étudiait, lui aideront un jour à composer les abbés Birotteau et Lorau, et ce curé Bonnet dont la tranquillité d'âme fait un si beau contraste avec les agitations du remords qui torture la repentante Véronique.

Cette église l'avait tant impressionné, que le nom seul de Saint-Gatien réveillait en lui des mondes de souvenirs, où les fraîches et pures sensations de l'adolescence et les sentiments religieux (qui ne l'abandonnèrent jamais) étaient mêlés aux idées d'homme qui germaient déjà dans ce puissant cerveau.

Il suivait comme externe les cours du collége et recevait chez son père les répétitions de ses professeurs. Il commençait à dire qu'on parlerait de lui un jour, et ces paroles, qui faisaient rire, devinrent le texte de plaisanteries incessantes. Au nom de cette célébrité future, on lui fit subir une infinité de petits tourments, préludes des plus grands qu'on devait lui infliger pour l'illustration acquise. L'apprentissage n'était pas inutile!

Il acceptait toutes ces malices en riant plus que les autres (il riait toujours dans ce bienheureux temps). Jamais caractère ne fut plus aimable, jamais non plus personne n'eut plus tôt que lui le désir et l'intuition de la renommée.

On était loin cependant d'exalter ou d'encourager ce désir. Mon frère, je l'ai déjà dit, un peu comprimé par la crainte, pensait plus qu'il ne parlait devant son père et sa mère ; ceux-ci, ne pouvant le juger en toute connaissance de cause, ne voyaient en lui, comme ses maîtres, qu'un garçon fort ordinaire qu'il fallait même stimuler pour lui faire faire ses devoirs de grec et de latin. Notre mère, qui s'occupait plus particulièrement de lui, soupçonnait si peu ce qu'était déjà son fils aîné et ce qu'il deviendrait un jour, qu'elle attribuait au hasard les réflexions et les remarques sagaces qui lui échappaient parfois.

— Tu ne comprends certainement pas ce que tu dis là, Honoré, lui disait-elle alors.

Lui, pour toute réponse, souriait de ce sourire si fin, si railleur ou si bon dont il était doué. Cette protestation, à la fois éloquente et muette, était taxée d'outrecuidance quand ma mère l'apercevait, car Honoré, n'osant pas avoir raison avec elle, ne lui expliquait ni ses idées ni son sourire.

Les compressions qu'on exerce sur le génie, les injustices qui le froissent, les obstacles qu'on lui oppose, doublent peut-être ses forces et impriment plus de vigueur à son essor ; on aime du moins à le penser.

A la fin de 1814, mon père fut appelé à Paris, à la direction des vivres de la première division militaire. Honoré acheva ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis, et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny, au Marais, où nous demeurions. Honoré ne fut pas plus remarqué dans ces institutions que dans les colléges de Vendôme et de Tours. En faisant ses discours de rhétorique, il commença à s'éprendre des beautés de la langue française. J'ai

conservé l'une de ses compositions de concours (le discours de la femme de Brutus à son mari après la condamnation de ses fils). La douleur de la mère y est peinte avec énergie, et cette faculté puissante que possédait mon frère d'entrer dans l'âme de ses personnages s'y fait déjà remarquer.

Ses classes terminées, il rentra une troisième fois sous le toit paternel. On était en 1816. Il avait alors dix-sept ans et demi.

Ma mère faisait du travail la base de toute éducation et s'entendait merveilleusement à l'emploi du temps; elle ne laissa donc pas un instant son fils oisif. Il reçut des leçons sur toutes les sciences négligées au collége et suivit les cours de la Sorbonne.

Je me souviens encore de l'enthousiasme que lui causaient les éloquentes improvisations des Villemain, des Guizot, des Cousin. C'était la tête en feu qu'il nous les redisait pour nous associer à ses joies et nous les faire comprendre. Il courait travailler dans les bibliothèques publiques afin de mieux profiter des enseignements de ses illustres professeurs.

Pendant ses pérégrinations au quartier Latin, il achetait sur les quais des livres rares et précieux qu'il savait choisir. Ce fut là l'origine de cette belle bibliothèque que ses constantes relations avec les libraires rendirent si complète, et qu'il voulait léguer à sa ville natale; mais l'indifférence de ses compatriotes pour lui, lors de ses voyages à Tours, le blessa si profondément, qu'il renonça à ce projet.

M. Brun, préfet actuel d'Indre-et-Loire, ancien camarade d'Honoré au collége de Vendôme, d'accord avec le maire, M. Mame, frère du célèbre libraire qui édita les premières œuvres de Balzac, dont il comprit aussitôt l'avenir, ont fait placer une inscription sur la maison où est né l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. Ce n'est toutefois pas celle où il passa son enfance. La maison de mon père appartient aujourd'hui à madame la comtesse d'Outremont, amie de notre famille, et portait autrefois le numéro 29 de cette rue qui

partage la ville et la traverse, depuis le pont jusqu'à l'avenue de Grammont.

On eût bien étonné les parents et les amis de Balzac si on leur eût dit, en 1817 et même plus tard, qu'il mériterait un jour cet honneur rendu à sa mémoire, si on leur eût annoncé enfin qu'on donnerait son nom à la rue qu'il habitait à Paris lors de sa mort, et qu'un imposant cortége le suivrait à sa dernière demeure. Ils n'auraient pas eu assez d'incrédulité à opposer à de telles prophéties; car, malgré la vivacité d'un esprit qui commençait à se faire jour, nul ne croyait encore à la haute intelligence d'Honoré; il est vrai qu'il parlait beaucoup, s'amusait de niaiseries comme les enfants, et avait une bonhomie et parfois des naïvetés qui le faisaient souvent notre dupe. Il eût été facile néanmoins de remarquer l'attrait qu'il avait pour les gens d'esprit et pour les conversations substantielles. Il se plaisait surtout auprès d'une vieille amie de notre grand'mère, mademoiselle de R..., qui avait été liée intimement avec Beaumarchais, et qui demeurait dans la même maison que nous. Mon frère la faisait causer sur cet homme célèbre, dont, grâce à ces détails, il connut si bien l'existence, qu'il eût pu fournir les matériaux de la belle biographie que M. de Loménie vient de publier sur lui.

Mon père voulut qu'Honoré fît son droit, subît tous ses examens, et passât les trois années de son cours chez l'avoué et le notaire, afin d'y apprendre les détails de la procédure, et la forme et la teneur de tous les actes. L'éducation d'un homme n'était pas complète, selon mon père, s'il ne connaissait pas les législations anciennes et modernes et surtout les lois de son pays.

Honoré entra dans l'étude de M. de Merville, notre ami. M. Scribe venait de la quitter. Après dix-huit mois de séjour chez cet avoué, il fut reçu chez M. Passez, notaire, où il resta le même temps. M. Passez habitait la maison où nous demeurions et était aussi l'un de nos intimes.

Ces circonstances expliquent la fidélité des descriptions d'intérieur d'étude qu'on remarque dans LA COMÉDIE HUMAINE et la profonde connaissance des lois qu'elle révèle. J'ai trouvé chez un avoué de Paris le livre de *César Birotteau* au milieu des œuvres des légistes ; il m'assura que cet ouvrage était excellent à consulter en matière de faillites.

Mon frère était fort occupé à cette époque, car, indépendamment de son cours de droit et des travaux dont le chargeaient ses patrons, il avait encore à se préparer pour ses examens successifs ; mais son activité, sa mémoire, sa facilité étaient telles, qu'il trouvait encore le temps d'achever ses soirées à la table de boston ou de whist de ma grand'mère, où cette douce et aimable femme lui faisait gagner, à force d'imprudences ou de distractions volontaires, l'argent qu'il consacrait à l'acquisition de ses livres. Il aima toujours ces jeux en mémoire d'elle ; il s'y rappelait ses paroles, et un de ses gestes retrouvé lui semblait un bonheur arraché à la tombe !

Mon frère nous accompagnait aussi quelquefois au bal; mais, s'y étant laissé choir malencontreusement, malgré les leçons qu'il recevait d'un maître de danse de l'Opéra, il renonça à la danse, tant le sourire des femmes qui suivit sa chute lui resta sur le cœur; il se promit alors de dominer la société autrement que par des grâces et des talents de salon, et devint seulement spectateur de ces fêtes, dont plus tard il utilisa les souvenirs.

A vingt et un ans, il avait terminé son droit et passé ses examens. Mon père lui confia les projets qu'il avait pour son avenir et qui eussent conduit Honoré à la fortune; mais la fortune était alors le moindre de ses soucis.

Mon père avait protégé jadis un homme qu'il avait retrouvé, en 1814, notaire à Paris. Celui-ci, reconnaissant, et pour rendre au fils le service qu'il avait reçu du père, offrait de prendre Honoré dans son étude et de la lui laisser après quelques années de stage ;

la caution de mon père pour une partie de la charge, un beau mariage, des prélèvements successifs sur les brillants revenus de l'étude, auraient acquitté mon frère en peu d'années.

Mais Balzac, courbé dix ans, peut-être, sur des contrats de vente, des contrats de mariage ou sur des inventaires!... lui qui aspirait secrètement à la gloire littéraire!

Sa stupéfaction fut grande à cette révélation; il déclara nettement ses désirs, et ce fut au tour de notre père d'être stupéfait.

Une vive discussion suivit. Honoré combattit éloquemment les puissantes raisons qu'on lui donnait, et ses regards, ses paroles, son accent révélaient une telle vocation, que mon père lui accorda deux ans pour faire ses preuves de talent.

Cette belle chance perdue explique la sévérité dont on usa envers lui et la rancune qu'il conserva contre le notariat, rancune qui perce dans quelques-unes de ses œuvres.

Mon père ne céda pas toutefois aux désirs d'Honoré sans regrets; des événements fâcheux les augmentaient encore. Il venait d'être mis à la retraite et de subir des pertes d'argent dans deux entreprises. Enfin, nous allions vivre dans une maison de campagne qu'il venait d'acheter à six lieues de Paris.

Les chefs de famille comprendront les inquiétudes de nos parents en cette circonstance. Mon frère n'avait encore donné aucune preuve de talent littéraire, et il avait sa fortune à faire; il était donc rationnel de désirer pour lui un état moins problématique que celui de littérateur! Pour une vocation telle que celle d'Honoré, vocation qu'il justifia si grandement, que de médiocrités ont été jetées en des voies malheureuses par une semblable condescendance! Aussi celle de mon père envers son fils fut-elle traitée de faiblesse et généralement blâmée par tous ceux qui s'intéressaient à nous. « On allait faire perdre à mon frère un temps précieux; l'état de littérateur pouvait-il, en aucun cas, menor à la fortune? Honoré avait-il l'étoffe d'un homme de génie? » Tous en doutaient...

Qu'eût-on dit à mon père, s'il eût mis ses amis dans la confidence des offres qui lui avaient été faites?

Un intime, un peu brusque et fort absolu, déclara que, pour lui, Honoré n'était bon qu'à faire un expéditionnaire! Le malheureux *avait une belle main,* selon l'expression du maître d'écriture qu'on lui avait donné à sa sortie du collége.

— A votre place, ajouta cet ami, je n'hésiterais pas à mettre Honoré dans quelque administration où, avec votre protection, il arriverait promptement à se suffire.

Mon père jugeait alors son fils autrement que cet intime, et, ses théories aidant, il croyait à l'intelligence de ses enfants; il se contenta donc de sourire à cette sortie, tint bon et passa outre.

Il est à présumer que ses amis se séparèrent, ce soir-là, en déplorant entre eux l'aveuglement paternel...

Ma mère, moins confiante que son mari, pensa qu'un peu de misère ramènerait promptement Honoré à la soumission. Elle l'installa donc, avant notre départ de Paris, dans une mansarde qu'il choisit près de la bibliothèque de l'Arsenal, la seule qu'il ne connût pas et où il se proposait d'aller travailler; elle meubla strictement sa chambre d'un lit, d'une table et de quelques chaises, et la pension qu'elle lui alloua pour y vivre n'eût certainement pas suffi à ses besoins les plus rigoureux, si notre mère n'eût pas laissé à Paris une vieille femme, attachée depuis vingt ans au service de la famille, qu'elle chargea de veiller sur lui. C'est cette femme qu'il appelle, dans ses lettres, l'*Iris messagère.*

Passer subitement, de l'intérieur d'une maison où il trouvait l'abondance, à la solitude d'un grenier où tout bien-être lui manquait, certes la transition était dure! Il ne se plaignit pas toutefois dans ce réduit, où il trouvait la liberté et portait de belles espérances que ses premières déceptions littéraires ne purent éteindre.

C'est alors que commence cette correspondance conservée par

tendresse et qui devint sitôt de chers et de précieux souvenirs.

Je demande grâce pour les badinages familiers que contiennent les premiers fragments que je vais citer. Leur caractère intime appelle naturellement l'indulgence. Je n'ose les supprimer, parce qu'ils peignent merveilleusement le caractère primordial de mon frère, et que le développement successif d'une telle intelligence me semble intéressant à suivre.

Dans sa première lettre, après avoir énuméré ses frais d'emménagement (détails qui n'étaient à autres fins que de prouver à notre mère qu'il manquait déjà d'argent), il me confie qu'il a pris un domestique.

— Un domestique!... y penses-tu, mon frère?

— Oui, un domestique. Il a un nom aussi drôle que celui du docteur. Le sien s'appelle *Tranquille;* le mien s'appelle *Moi-même*. Mauvaise emplette, vraiment!... Moi-même est paresseux, maladroit, imprévoyant. Son maître a faim, a soif; il n'a quelquefois ni pain ni eau à lui offrir; il ne sait pas même le garantir contre le vent qui souffle à travers sa porte et sa fenêtre, comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement.

Dans sa seconde lettre, il s'excuse de la première, que notre mère avait trouvée fort négligée.

Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon délassement! Alors, sauf vot' respect et le mien, je vais, comme l'âne de Sancho, par les chemins, broutant tout ce que je rencontre. Je ne fais pas de brouillon (fi donc! le cœur ne connaît pas les brouillons). Si je ne ponctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez et pensiez plus longtemps à moi! Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme!...

Que de travaux il médite! des romans, des comédies, des opéras-comiques, des tragédies sont sur sa liste d'ouvrages à faire. Il ressemble à l'enfant qui a tant de paroles à dire, qu'il ne sait par où commencer. C'est d'abord *Stella* et *Coqsigrue,* deux

livres qui ne virent jamais le jour! De tous ses projets de comédie de ce temps, je me souviens des *Deux Philosophes*, qu'il eût certainement repris à ses loisirs. Ces prétendus philosophes se moquaient l'un de l'autre, se querellaient sans cesse, comme des amis (disait mon frère en racontant cette pièce).

Ces philosophes, tout en méprisant les hochets de ce monde, se les disputaient sans pouvoir les obtenir, insuccès final qui les raccommodait et leur faisait maudire en commun la détestable engeance humaine!

Pour laquelle de ces œuvres lui faut-il le Tacite de notre père, dont l'édition manque dans la bibliothèque de l'Arsenal? Ce désir fait le sujet de sa troisième lettre.

Il me faut absolument le *Tacite* de mon père; il n'en a pas besoin, maintenant qu'il est dans la Chine ou dans la Bible!...

Mon père, enthousiasmé des Chinois (peut-être à cause de leur longévité comme peuple), lisait alors les gros livres des jésuites missionnaires qui ont décrit la Chine les premiers; il annotait aussi de précieuses éditions de la Bible qu'il possédait, livre qui, en tout temps, causa son admiration.

Mon père, pour épargner à son fils des froissements d'amour-propre en cas du non-succès de ses espérances, le disait absent de Paris. C'était d'ailleurs un moyen de le préserver de toute tentation mondaine.

M. de Villiers, dont il parle dans une de ses lettres de Suisse, était un vieil ami de la famille, ancien abbé et comte de Lyon, retiré à Nogent, petit village situé près de l'Isle-Adam. Mon frère avait déjà fait plusieurs séjours chez lui; la spirituelle conversation de ce bon vieillard, ses curieuses anecdotes sur l'ancienne cour, où il avait obtenu de grands succès, les encouragements qu'il donnait à mon frère, dont il était le confident, avaient fait naître une

telle affection entre eux, qu'Honoré appelait plus tard l'Isle-Adam *son paradis inspirateur*.

Après bien des hésitations, c'est la tragédie de *Cromwell* qu'il choisit pour son œuvre de début (tragédie classique, comme on le verra ci-après).

J'ai choisi le sujet de Cromwell, parce qu'il est le plus beau de l'histoire moderne. Depuis que j'ai soulevé et pesé ce sujet, je m'y suis jeté à corps perdu. Les idées m'accablent, mais je suis sans cesse arrêté par mon peu de génie pour la versification. Je me mangerai plus d'une fois les ongles, avant d'avoir achevé mon premier monument. Si tu connaissais les difficultés de pareilles œuvres! LE GRAND RACINE a passé deux ans à polir *Phèdre*, le désespoir des poëtes. Deux ans!... deux ans!... y penses-tu?... deux ans!...

Ses espérances étaient parfois mêlées d'inquiétude. Voici ce que je lis dans une des lettres où il les exprime :

Ah! sœur, que j'ai de tourments! Je ferai une pétition au pape pour la première niche de martyr vacante! Je viens de découvrir à mon *régicide* un défaut de conformation et il fourmille de mauvais vers! Je suis aujourd'hui un vrai *Pater dolorosa*...

Il m'envoie le plan de sa tragédie, mais en grande confidence, car il veut en réserver la surprise à la famille. Aussi écrit-il en tête de sa lettre : *Pour toi seule*.

Ce n'est pas un médiocre cadeau ni une petite preuve d'amitié que je te donne là, que de te faire assister ainsi à l'enfantement du génie! (Moque-toi!)

Comme ce n'est encore qu'un projet, j'ai laissé une marge, te permettant d'y inscrire tes sublimes observations.

Malgré cette liberté grande que je vous donne, mademoiselle, lisez avec respect le plan de Sophocle jeune.

Dire qu'on lit en une heure ce qui a demandé quelquefois des années à écrire!...

Des mois passent à ce travail dont il m'entretient sans cesse avec de continuelles alternatives d'espérance ou d'inquiétude. Je les supprime comme redites.

De graves pensées se mêlent déjà dans ses lettres à sa juvénile gaieté :

J'ai abandonné le Jardin des Plantes pour le Père-Lachaise. Le Jardin des Plantes est trop triste. Je trouve dans mes promenades au Père-Lachaise de bonnes grosses réflexions inspiratrices, et j'y fais des études de douleur utiles pour *Cromwell;* la douleur vraie est si difficile à peindre, il faut tant de simplicité !

Décidément, il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : *La Fontaine, Masséna, Molière.* Un seul nom qui dit tout et qui fait rêver !...

Et il rêve aux grands hommes, il s'attendrit sur ceux qui furent victimes du vulgaire qui ne comprit ni leurs idées, ni leurs actions, ni leurs œuvres. Il conclut :

Que la biographie des grands hommes sera en tout temps la consolation de la médiocrité.

Il se plaît particulièrement sur la hauteur d'où l'on découvre tout Paris, où son Rastignac vient s'asseoir après avoir rendu les derniers devoirs au père Goriot ; là même où Balzac repose aujourd'hui, il s'y demanda plus d'une fois, en songeant aux illustres morts qui dormaient autour de lui, si l'on viendrait aussi un jour saluer sa tombe !

Dans ses jours d'espérance, comme Rastignac, il s'écrie :

A moi ce monde, que je comprends !...

Puis il entre dans sa mansarde,

Où il fait noir comme dans un four, et où sans moi l'on ne verrait goutte,

ajoute-t-il plaisamment.

Comme son Desplein de *la Messe de l'athée,* il se plaint que l'huile

de sa lampe lui coûte plus cher que son pain ; mais il aime toujours sa mansarde.

Le temps que j'y passerai sera pour moi une source de doux souvenirs! Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût et à ma guise, ne rien faire veux, m'endormir sur l'avenir que je fais beau, penser à vous en vous sachant heureux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, la Fontaine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise pour promenade. Ah! si cela pouvait durer toujours!...

Le jugement de l'ami qui voulait faire de lui un expéditionnaire lui revient souvent à la mémoire et l'inquiète parfois; puis il s'en indigne et s'écrie :

Je donnerai un démenti à cet homme!

Le démenti donné, il lui dédia, pour toute vengeance, l'une de ses plus belles œuvres.

Il n'oublie pas non plus le sourire des femmes qui accueillit sa chute au bal ; il espère obtenir d'elles d'autres sourires.

Ces pensées redoublent son ardeur au travail; les plus petites circonstances mènent souvent à de grands résultats ; elles ne font pas la vocation, mais elles l'aiguillonnent.

Dans une autre lettre, assez remarquable pour que je m'en souvienne, il commençait à entrevoir les divers horizons de la vie sociale, les obstacles qu'il faut vaincre en toute carrière pour s'y frayer un chemin à travers la foule qui en encombre les abords! Cette lettre, écrite évidemment pour ma mère, lui fut sans doute remise, car elle manque à la collection.

Il y analysait les soucis et les travaux qui attendent l'avocat, le médecin, l'homme de guerre, le négociant, les heureux hasards qu'il faut encore qu'ils rencontrent pour arriver à se mettre en lumière et pour réussir; il ne se dissimulait pas non plus les difficultés et les épines de la profession littéraire; mais il y en avait

partout; alors, pourquoi ne pas laisser la liberté à celui qui se sentait une vocation irrésistible? C'était la morale de la lettre.

Je transcris un dernier fragment de cette correspondance datée de la mansarde; il est curieux pour l'époque où il fut écrit (avril 1820) et prouve la lucidité d'un esprit qui méditait déjà sur tous les sujets :

Je suis plus engoué que jamais de ma carrière par une foule de raisons dont je ne déduirai que celles que tu n'aperçois peut-être pas. Nos révolutions sont loin d'être terminées; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises politiques; ne réunissent-ils pas à la science l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain?

Si je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire; et ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen, est une ambition qui peut tenter aussi!...

La scène va changer ; aux premières espérances d'Honoré, vont succéder ses premières déceptions.

A la fin d'avril 1820, il arrive chez mon père avec sa tragédie achevée. Il est bien joyeux, car il compte sur un triomphe ; aussi désire-t-il que quelques amis assistent à sa lecture. Il n'oublie pas celui qui s'est si étrangement mépris sur son compte.

Les amis arrivent, l'épreuve solennelle commence. L'enthousiasme du lecteur va toujours se refroidissant en remarquant le peu d'impression qu'il produit et les visages glacés ou atterrés de ceux qui l'entourent. J'étais du nombre des atterrés. Ce que je souffris pendant cette lecture était un avant-goût des terreurs que les premières représentations de *Vautrin* et de *Quinola* devaient me donner.

Cromwell n'était pas encore une vengeance contre M***; celui-ci, brusque comme à l'ordinaire, dit son opinion sur la tragédie sans

aucun ménagement. Honoré se récrie, décline le juge; mais les autres auditeurs, quoique plus doux, s'accordent aussi à trouver l'œuvre fort imparfaite.

Mon père réunit toutes les opinions en proposant de faire lire *Cromwell* à une autorité compétente et impartiale. M. Surville, ingénieur du canal de l'Ourcq, qui deviendra son beau-frère, propose son ancien professeur à l'École polytechnique.

Mon frère accepte ce doyen littéraire pour juge souverain.

Le bon vieillard, après une lecture consciencieuse, déclare que l'auteur doit faire *quoi que ce soit, excepté de la littérature.*

Honoré reçoit cet arrêt en pleine poitrine sans broncher ni se tordre le cou, parce qu'il ne se reconnaît pas vaincu.

— Les tragédies ne sont pas mon fait, voilà tout, dit-il.

Et il reprend la plume.

Mais quinze mois de mansarde l'ont tellement amaigri, que ma mère ne lui permet pas d'y retourner et le reprend au logis, où elle le soigne avec sollicitude.

C'est alors qu'il écrivit, dans l'espace de cinq années, plus de quarante volumes qu'il juge comme des essais fort imparfaits; aussi les publie-t-il sous des pseudonymes différents, par respect pour ce nom de Balzac déjà célèbre, qu'il veut illustrer une seconde fois.

La médiocrité n'a pas de si modestes allures!...

Je me garderai de citer un seul titre de ces premiers ouvrages, voulant obéir à sa volonté expresse qui fut de ne jamais les avouer.

Matériellement fort heureux chez son père, il regrette cependant cette chère mansarde où il avait la tranquillité qui lui manque dans cette sphère d'activité où (maîtres et serviteurs compris) dix personnes s'agitent autour de lui, où les petits comme les grands événements de la famille le dérangent sans cesse, où enfin, même au travail, il entend les rouages de la machine domestique que l'infatigable et vigilante maîtresse met en mouvement.

Dix-huit mois après sa réinstallation chez son père, j'habitais momentanément Bayeux, et notre correspondance recommence. Mon frère, au milieu des siens, me parle beaucoup plus d'eux que de lui, et avec la liberté que lui donne la confiance. Il s'y trouve des scènes d'intérieur et des conversations qu'on pourrait prendre pour des pages enlevées à LA COMÉDIE HUMAINE. Dans l'une de ces lettres, il compare son père à ces pyramides d'Égypte immuables au milieu des tourbillons de sable du désert.

Dans une autre, il m'annonce le mariage de notre sœur Laurence; son portrait, celui de son fiancé, l'enthousiasme de la famille pour ce second gendre, tout est peint de main de maître, c'est déjà la plume de Balzac.

Il termine par ces deux lignes :

Nous sommes tous de fiers originaux dans notre sainte famille. Que dommage que je ne puisse nous mettre en roman!

Je n'extrairai de ces lettres que ce qui se rapporte à mon frère.

Voici son premier accès de découragement; il avance dans la vie et s'aperçoit que le chemin est difficile :

Tu me demandes des détails de fête, et je n'ai aujourd'hui que des tristesses au cœur! Je me trouve le plus malheureux des malheureux qui vivotent sous cette belle calotte céleste que l'Éternel a brillantée de ses mains puissantes!

Des fêtes!... c'est une triste litanie que j'ai à t'envoyer...

Dans la lettre qui suit, mon frère m'annonce son troisième et son quatrième roman :

Je t'envoie deux nouveaux ouvrages : ils sont encore fort mauvais et fort peu littéraires surtout! Tu trouveras dans l'un des deux quelques plaisanteries assez drôles et des espèces de caractères, mais un plan détestable...

Il se jugeait certes trop sévèrement; ces ouvrages ne contenaient encore, il est vrai, que les germes de son talent, mais il y faisait

de tels progrès d'un ouvrage à l'autre, qu'il eût pu signer les derniers, sans faire tort à sa réputation à venir.

Heureusement, il passait vite de la peine à la joie, car les lettres qui suivent sont pleines d'entrain et de gaieté.

Ses romans lui sont payés plus cher et lui coûtent moins à faire.

Si tu savais comme le plan de ces ouvrages-là coûte peu à tracer, les titres des chapitres à écrire et les pages à remplir! Tu en jugeras d'ailleurs, car, puisque ton mari m'invite, j'irai bien certainement passer trois bons mois chez vous cette année.

Il fait force projets, il a force espérances; il se voit déjà riche et marié. Il commence à désirer la fortune, mais seulement comme moyen de réussite. Il décrit la femme qu'il veut et parle du bonheur conjugal en homme qui ne médite pas encore la *Physiologie du mariage*.

Pour me distraire du chagrin que me cause mon éloignement de ma famille, il me fait mille contes, me gronde de ma tristesse en citant du Rabelais et termine par l'éloge de Roger Bontemps.

Un autre jour, il raconte les nouvelles du village avec une verve pleine de folie. Chaque voisin se plaint de son voisin, il fait causer tout le monde. C'est déjà le chercheur de secrets, l'explorateur de l'âme; de fines critiques, de fines remarques, de sages réflexions surgissent tout à coup au milieu de sa gaieté. Ces spirituelles chroniques provoquent le rire et trahissent déjà cette verve rabelaisienne qui le distingue des écrivains de son temps.

Je t'écris aujourd'hui sur des sujets de la plus haute importance. Il ne s'agit de rien moins que de savoir l'opinion qu'on aura de nous. Tu crois peut-être, d'après ce début, que je m'inquiète de ce que Bayeux, Caen et la Normandie tout entière pensent de mes belles œuvres? Ah bien oui! C'est bien autrement grave!

Il est question, ma chère, du voyage de notre mère chez toi, et voici les problèmes que tu auras à résoudre dans ta réponse...

Il va à l'Isle-Adam. Il y assiste au convoi d'un docteur tel que celui qu'il a décrit dans son *Médecin de campagne*. Cet homme, qu'il a connu dans ses précédents séjours, bienfaiteur du pays, aimé et regretté de tous, lui donna l'idée de ce livre. Ce mort deviendra un jour le vivant M. Bénassis! Partout il étudie, villes, villages, campagnes, habitants, recueillant les mots qui peignent un caractère ou résument une situation. Il appelait fort trivialement l'album où il consignait tout ce qu'il entendait de remarquable, son *garde-manger*.

Mais, bercé et endormi un instant par l'espérance, il est bientôt réveillé par la triste réalité. Ses romans non-seulement ne le font pas riche, mais ne suffisent même pas au nécessaire.

Les doutes et les anxiétés de la famille recommencent; on parle de prendre un parti.

Réussir à faire imprimer ses livres était néanmoins déjà un grand succès, et révélait une habileté hors ligne et des talents de fascination peu communs, car l'éditeur est longtemps un mythe pour le pauvre débutant, ordinairement accueilli et éconduit par le libraire avec cette phrase décourageante : « Vous êtes inconnu, et vous voulez que j'édite vos livres ? » Être célèbre avant d'avoir écrit est donc le premier problème à résoudre dans cette carrière, à moins d'entrer dans le champ de bataille littéraire à la façon du boulet de canon ; or, mon frère ne reconnaissait pas encore à ses œuvres cette force d'impulsion ; il n'avait d'ailleurs aucune protection dans les lettres, et, sauf un ami de collége, entré depuis dans la magistrature et qui avait fait avec lui son premier roman, personne ne l'aidait ni ne l'encourageait ! Craignant d'être contraint d'accepter des chaînes, honteux d'ailleurs de la dépendance dans laquelle on le tenait toujours au logis, il se résolut à tenter des spéculations qui seules pouvaient lui donner sa liberté. On était en 1823, mon frère avait alors près de vingt-cinq ans.

Ici commencèrent des désastres qui décidèrent des malheurs de

sa vie. Beaucoup de gens ignorent que mon frère dépensa autant d'énergie et d'intelligence à lutter contre l'infortune, qu'il lui en fallut pour écrire LA COMÉDIE HUMAINE, cette œuvre qui, de quelque façon qu'on la juge, lui donna cette célébrité, la plus ardente passion de sa vie. Ceux qui furent dans le secret de son existence se demandent avec autant d'attendrissement que de respect comment un homme trouva assez de temps, de forces physiques et surtout de forces morales pour suffire à d'aussi grands labeurs !...

Si on lui eût assuré alors les modestes quinze cents francs qu'il demandait pour gagner son premier succès, quelles adversités sa famille ne lui eût-elle pas épargnées, ainsi qu'à elle-même ? Quelle fortune Balzac n'eût-il pas faite avec cette plume dont il connaissait la valeur ? Énergique et patient comme tout génie, il eût retourné dans la solitude, où cette rente lui eût suffi. Extrême en ses désirs, il lui fallait ou le palais ou le grenier; amoureux du luxe, il savait s'en passer.

— Le grenier a sa poésie, disait-il souvent.

C'était partout où elle n'existait pas qu'il était mal à l'aise.

Mais, question qui restera toujours insoluble, n'est-ce pas le malheur qui développa son talent ? Balzac, riche et heureux, serait-il devenu cet inquisiteur de l'humanité qui surprit tous ses secrets, mit à nu tous ses sentiments et jugea de si haut tous ses maux ?

Cette lucidité de l'homme supérieur, qui lui fait saisir toutes les faces des idées, ne s'acquiert-elle pas au prix de bien des douleurs et de misères ressenties ? Lucidité toutefois funeste en ce point, que ceux qui ne comprennent pas ces puissantes facultés (et le nombre en est grand !) doutent quelquefois de la moralité de celui qui les possède.

Les détails arides qui suivent, et que j'abrégerai le plus possible, sont nécessaires pour expliquer les malheurs de l'existence de Bal-

zac, malheurs si peu ou si mal connus, que ses amis mêmes les attribuèrent à des folies qu'il ne fit pas.

Quand Honoré venait à Paris, il descendait dans l'appartement que mon père y avait conservé; là, il s'était lié avec un voisin à qui il raconta le chagrin que lui causait sa situation précaire. Ce voisin, homme d'affaires, lui conseilla de chercher, pour se faire libre, une bonne spéculation, et lui fournit les moyens de l'entreprendre.

Balzac, transformé en spéculateur, devait commencer par éditer des livres; ce fut effectivement ce qu'il tenta. Le premier, il eut l'idée des éditions compactes, qui enrichirent depuis la librairie, et publia *en un volume* les œuvres complètes de Molière et de la Fontaine. Il mena de front ces deux publications, tant il craignait qu'on ne lui enlevât l'une pendant qu'il ferait l'autre. Si ces éditions ne réussirent pas, c'est parce que l'éditeur, inconnu en librairie, ne fut pas soutenu par ses confrères patentés, qui se refusèrent à vendre et à recevoir ses livres; la somme prêtée ne put suffire pour les nombreuses annonces qui auraient peut-être attiré les acheteurs; ces éditions restèrent donc parfaitement inconnues: à une année de leur publication, mon frère n'en avait pas vendu vingt exemplaires, et, pour ne plus payer le loyer du magasin où elles étaient entassées et se perdaient, il s'en défit au prix du poids brut de ce beau papier qui avait coûté si cher à noircir.

Honoré, au lieu de gagner de l'argent dans cette première affaire, n'en retira qu'une dette; ce fut le premier chevron de cette expérience qui devait un jour le rendre si savant sur les hommes et sur les choses! Quelques années plus tard, il n'eût pas édité des livres en de pareilles conditions, il eût compris à l'avance l'insuccès d'une telle entreprise. Mais l'expérience ne se devine pas!

Le bailleur de fonds, qui avait ainsi perdu le gage de sa créance, intéressé à voir prendre à mon frère une profession qui lui donnât la chance de s'acquitter envers lui, le conduisit chez un de ses parents

qui faisait une belle fortune dans l'imprimerie. Honoré questionne, s'informe, reçoit les meilleurs renseignements et s'enthousiasme tellement de cette industrie, qu'il veut devenir aussi imprimeur. Les livres l'attiraient toujours ! Ne renonçant pas à écrire, il songe à Richardson, devenu riche en imprimant et en écrivant tout à la fois, et voit déjà de nouvelles *Clarisses* sortant de ses presses !

Le créancier de mon frère, satisfait de cette résolution, l'encourage, se charge d'obtenir le consentement de nos parents et l'argent nécessaire à cette nouvelle entreprise ; il réussit, mon père accorde à Honoré, à titre de dot, le capital de la rente qu'il avait désirée pour ne s'occuper que de littérature.

Honoré s'associa alors avec un prote habile qu'il avait remarqué dans les imprimeries lors de la publication de ses premiers romans ; ce jeune homme, marié et père de famille, lui inspirait de l'intérêt, mais il n'apportait malheureusement à l'association que ses connaissances en typographie ; elles manquaient à mon frère ; Honoré crut que l'activité et le zèle de son associé équivaudraient à une mise de fonds.

Les brevets d'imprimeur étaient chers sous Charles X ; les quinze mille francs du brevet payés, le matériel acheté, il restait peu d'argent pour faire face aux frais d'exploitation. Mon frère ne s'effraya pas ; la jeunesse espère toujours les chances heureuses !

Les jeunes imprimeurs, installés joyeusement rue des Marais-Saint-Germain, acceptent tous les clients qui leur arrivent ; les recettes rentrent difficilement et ne s'équilibrent pas avec les dépenses ; la gêne se fait bientôt sentir !

Une magnifique occasion se présente de réunir une fonderie à l'imprimerie, elle assure de tels bénéfices, que, les autorités compétentes consultées, Honoré n'hésite pas à s'en rendre acquéreur. Il espère, en réunissant ces deux entreprises, trouver soit un prêt, soit un troisième associé. Il s'épuise en démarches à cet effet ;

toutes sont infructueuses, car les sûretés que son premier créancier a prises priment tout et font échouer les négociations entamées.

Mon frère, ayant la faillite en perspective, passa alors par des angoisses qu'il n'oublia jamais et qui le forcèrent à recourir de nouveau à sa famille.

Mon père et ma mère comprirent la gravité des circonstances et vinrent à son secours; mais, après quelques mois de continuels sacrifices, craignant que leur ruine ne suivît celle de leur fils, ils se refusèrent à fournir de l'argent le jour où la prospérité arrivait peut-être!

Cette histoire est celle de presque tous les désastres commerciaux.

Honoré ne put convaincre ses parents de la terminaison heureuse qu'il entrevoyait. Il chercha alors à vendre; mais, sa mauvaise situation connue, il ne trouva que des offres si restreintes, qu'il fallait tout perdre en les acceptant, sauf l'honneur de son nom. Néanmoins, pour éviter une faillite imminente, qui eût fait mourir de chagrin son vieux père et qui eût flétri sa jeune existence, il donna *imprimerie* et *fonderie* à un de ses amis, pour le prix qui lui en avait été offert. Il assura ainsi l'avenir de cet ami, car ses prévisions étaient justes: il y eut une fortune dans la seule fonderie!

Le prix de cette vente étant insuffisant pour solder les dettes exigibles, notre mère fit le nécessaire. Honoré se retira de l'imprimerie chargé de nombreuses obligations, parmi lesquelles sa mère figurait comme principale créancière.

On était à la fin de 1827, nos parents avaient vendu leur campagne et vivaient près de nous à Versailles, où M. Surville était ingénieur du département de Seine-et-Oise.

Honoré, âgé alors de près de vingt-neuf ans, n'avait plus que des dettes et sa plume seule pour les payer, cette plume à laquelle personne ne reconnaissait encore de valeur; chacun le tenait en

outre pour *incapable,* titre funeste qui prive de tout appui et achève si souvent le naufrage des infortunés. C'était nier ce jugement si sûr et si rapide qu'il possédait sur les hommes et sur les choses. Cette négation l'exaspérait plus que celle qui portait sur son talent et qui résonnait autour de lui, même après les preuves brillantes qu'il avait faites. Quelques-uns de ses amis le tourmentèrent certainement plus que ses nombreux ennemis.

Les premiers lui demandaient, après la publication de *Louis Lambert,* du *Médecin de campagne,* etc. :

— Eh bien, Balzac, quand nous ferez-vous quelque œuvre capitale?

Balzac n'était à leurs yeux qu'un esprit léger, un mince auteur de romans, et non un homme sérieux, titre qui impose tant à la foule! S'il eût écrit quelque gros livre, si savant que très-peu eussent pu le comprendre, tout le monde eût été plein de respect pour lui.

Ces gens, peu d'accord avec eux-mêmes, tout en déplorant la légèreté des œuvres de mon frère, le taxaient en même temps d'outrecuidance quand il se permettait de toucher à de graves sujets dans ses *petits livres,* et l'en avertissaient paternellement.

— Pourquoi aborder les hautes questions philosophiques ou gouvernementales? lui disaient-ils; laissez cela aux métaphysiciens et aux économistes; vous êtes un homme d'imagination, on vous l'accorde; ne sortez pas de votre spécialité. Un romancier n'est pas obligé d'être un savant ou un législateur.

Ces discours, répétés sous toutes les formes, lui causaient de grandes irritations; il s'indignait surtout de se sentir froissé par ceux qui ne comprenaient pas sa force, et sa colère en redoublait.

— Il faudra que je meure, disait-il amèrement, pour qu'ils sachent ce que je vaux!

Et pourtant de pareils aveuglements n'étonneront personne; ceux qui ont connu l'enfant le voient longtemps dans l'homme, et

la supériorité coûte tant à accorder à celui qu'on a longtemps dominé et qui vous domine à son tour, qu'à peine est-on forcé de lui reconnaître une qualité, on s'empresse de nier toutes les autres; une spécialité n'est-elle pas suffisante, d'ailleurs, pour un homme? il y en a tant qui n'en ont pas! Balzac avait-il la prétention d'être universel? Une telle audace méritait répression, ses amis ne s'y épargnaient pas. Et comme il leur était facile de persuader à tous qu'avec son imagination, mon frère ne pouvait avoir de jugement! La réunion de ces deux qualités si contraires n'est-elle pas une exception fort rare, et les deux désastres commerciaux d'Honoré ne semblaient-ils pas leur donner gain de cause?

Si je parais attacher de l'importance à des opinions qui n'en ont aucune aujourd'hui, c'est qu'elles composèrent les petites misères de celui dont je raconte la vie.

Mon frère, froissé sans cesse par ces injustices, ne s'abaissa plus à expliquer ni à défendre ses idées et ses actions, qu'on prit l'habitude de blâmer sans les comprendre; il marcha seul vers son but, sans encouragements ni appui, dans une voie que ses deux désastres avaient remplie de ronces et d'écueils! Quand il aura atteint ce but, c'est-à-dire conquis sa renommée, c'est à qui criera le plus haut : « Quel talent! je l'avais deviné!... »

Mais Balzac ne sera plus là pour rire de ces palinodies et pour jouir de ces réparations tardives!

Ces souvenirs m'ont entraînée; je reviens à l'année 1827, au moment où mon frère quittait l'imprimerie et louait une chambre rue de Tournon. M. de Latouche était son voisin; il s'éprit pour mon frère d'une amitié qui s'évanouit bientôt; il devint un de ses ennemis les plus acharnés.

Honoré composait alors *les Chouans*, premier ouvrage qu'il signa de son nom; accablé de travail, il ne paraissait plus à Versailles. Nos parents se plaignaient de son abandon; je l'avertis de ces plaintes. Ma lettre arriva sans doute dans un moment de grande

fatigue, car lui, si patient et si doux, y répondit avec amertume :

Ta lettre m'a donné deux détestables jours, et deux détestables nuits. Je ruminais ma justification de point en point, comme le mémoire de Mirabeau à son père, et je m'enflammais déjà à ce travail; mais je renonce à l'écrire : je n'ai pas le temps, ma sœur, et je ne me sens d'ailleurs aucun tort!...

A quelques jours de cette lettre, j'en recevais une seconde que je transcris, parce qu'elle peint son caractère. Deux écrans manquaient à l'arrangement de cette chambre qui lui avait valu des reproches! Il les désire comme il désirait jadis dans sa mansarde le *Tacite* de son père.

Ah! Laure, si tu savais comme je raffole (mais motus!) de deux écrans bleus brodés de noir (toujours motus !).

C'est au milieu de mes tourments un point sur lequel revient toujours ma pensée! Alors, j'ai dit : « Je vais confier ce désir à sœur Laure. Quand j'aurai ces écrans, je ne pourrai rien faire de mauvais! N'aurai-je pas toujours sous les yeux le souvenir de cette sœur si indulgente... pour ses pensées, si sévère pour les miennes? »

Les dessins, comme tu voudras, ce serait *je ne sais quoi,* que je les trouverai toujours jolis, puisqu'ils me viendront de mon *alma soror!...*

Il est interrompu par l'annonce de mauvaises nouvelles; il me raconte ses nouveaux chagrins avec la plus chaleureuse éloquence et termine par ces deux lignes :

Toujours mes écrans; j'ai plus besoin encore d'une petite joie au milieu de tels tourments!...

Les Chouans parurent. Cet ouvrage, imparfait alors, et auquel il remit depuis ses touches magistrales, révélait néanmoins déjà tant de talent, qu'il attira l'attention du public et celle de la presse, qui fut d'abord bienveillante pour lui.

Encouragé par ce premier succès, il se remit avec ardeur au travail. Même retraite, mêmes plaintes de mes parents, même

avertissement de ma part. Content peut-être de son travail quand ma lettre arrive, il me répond cette fois sur un ton enjoué :

J'ai sous les yeux vos gronderies, madame ; il vous faut encore, je le vois, quelques renseignements sur le pauvre délinquant.

Honoré, chère sœur, est un étourdi criblé de dettes sans avoir fait une seule *bamboche*, prêt quelquefois à se frapper la tête contre le mur, quoiqu'on ne lui accorde pas de tête !...

Il est en ce moment prisonnier dans sa chambre avec un duel sur le corps ; il faut qu'il tue une demi-rame de papier et la transperce d'une encre assez passable pour mettre sa bourse en joie et liesse !...

Mon frère passa les premières années de sa vie littéraire au milieu d'angoisses plus grandes encore que celles qu'il avait éprouvées dans cette rue des Marais-Saint-Germain, devant laquelle il ne passait jamais sans soupirer, en songeant que là avaient commencé ses malheurs ! Sans sa foi en lui et l'honneur qui lui commandait de vivre pour s'acquitter, il n'eût certainement pas écrit LA COMÉDIE HUMAINE !

Il m'avoua que, dans ce temps, il avait été saisi plusieurs fois de vertiges et de tentations semblables à celles qu'il a données au héros de cette œuvre si remplie de jeunesse et de talent qu'il appela *la Peau de chagrin*.

Quelles amertumes et quelles déceptions en tout genre ne dut pas connaître celui qui formulait les pensées suivantes dans ses dernières années :

On passe la seconde moitié de la vie à faucher ce que l'on a laissé pousser en son cœur dans la première ; c'est ce qu'on appelle acquérir l'expérience !...

Et celle-ci, plus amère encore :

Les belles âmes arrivent difficilement à croire aux mauvais sentiments, à la trahison, à l'ingratitude ; quand leur éducation est faite en ce genre, elles s'élèvent alors à une indulgence qui est peut-être le dernier degré de mépris pour l'humanité !...

S'il n'était pas retourné, après son désastre, dans quelque retraite semblable à celle de la rue Lesdiguières, c'est qu'il savait qu'à Paris on spécule sur tout, même sur la misère.

— Dans un grenier, me disait-il, on ne me donnera rien de mes œuvres.

Ce luxe qu'il affecta, qu'on a tant blâmé et si fort exagéré surtout, fut donc un moyen d'obtenir un meilleur prix de ses livres.

Mon frère, enthousiasmé de Walter Scott, qu'il admirait autant pour son talent que pour l'habileté avec laquelle il sut obtenir et conserver le succès, voulut d'abord faire comme lui l'histoire des mœurs de sa nation en la prenant à ses phases principales; *les Chouans, Catherine de Médicis,* qui suivit ce premier ouvrage[1], témoignent de ce dessein, qu'il explique d'ailleurs dans le préambule de *Catherine* (un de ses plus beaux livres, que peu de personnes connaissent et qui prouve à quelle hauteur Balzac se fût placé comme historien).

Il abandonna ensuite ce premier projet et se borna à peindre les mœurs de son époque, dont il voulait plus tard écrire l'histoire. Il intitula ses œuvres : ÉTUDES DE MŒURS, et les divisa en séries : *Scènes de la Vie privée — de la Vie de campagne — de la Vie de province — de la Vie parisienne,* etc., etc. Ce ne fut que vers 1833, lors de la publication de son *Médecin de campagne,* qu'il pensa à relier tous ses personnages pour en former une société complète. Le jour où il fut illuminé de cette idée fut un beau jour pour lui!

Il part de la rue Cassini, où il alla demeurer en quittant la rue de Tournon, et accourt au faubourg Poissonnière, que j'habitais alors.

— Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement en train de devenir un génie!

1. Il s'est glissé quelques inexactitudes dans l'ordre chronologique que madame Surville assigne aux ouvrages de son frère; mais nous ne relevons pas ici ces erreurs sans conséquence, qui se trouvent, d'ailleurs, rectifiées dans la notice bibliographique dont nous avons fait suivre la *Correspondance.*

Il nous déroule alors son plan, qui l'effrayait bien un peu; quelque vaste que fût son cerveau, il fallait du temps pour y emménager ce plan-là!

— Que ce sera beau si je réussis! disait-il en se promenant par le salon. (Il ne pouvait tenir en place, la joie resplendissait sur tous ses traits.) Comme je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres! Je me réjouis d'avance de l'étonnement des myopes quand ils verront le grand édifice qu'elles formeront!

Ce tailleur de pierres s'assit alors pour parler de son œuvre tout à son aise; il jugeait avec impartialité les êtres imaginaires qui la composent, malgré la tendresse qu'il portait à tous.

— *Un tel* est un drôle et ne fera jamais rien de bon, disait-il. *Tel autre*, grand travailleur et brave garçon, deviendra riche et son caractère le rendra heureux. *Ceux-ci* ont fait bien des peccadilles, mais ils ont une telle intelligence, une telle connaissance des hommes, qu'ils arriveront forcément aux régions élevées de la société.

— Peccadilles! tu es bien indulgent.

— On ne les changera pas, ma chère; ce sont des sondeurs d'abîmes, mais ils sauront conduire les autres. Les gens si sages ne sont pas toujours les meilleurs pilotes : ce n'est pas ma faute, à moi; je n'invente pas la nature humaine, je l'observe dans le passé et le présent, et je tâche de la peindre telle qu'elle est. Les impostures en ce genre ne persuadent personne.

Il nous contait les nouvelles du monde de LA COMÉDIE HUMAINE comme on raconte celles du monde véritable.

— Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là : les Grandville sont riches, malgré ce que mademoiselle de Bellefeuille a coûté à cette famille.

Si quelquefois nous lui demandions grâce pour un jeune homme

en train de se perdre ou pour une pauvre femme bien malheureuse dont le triste sort nous intéressait :

— Ne m'étourdissez pas avec vos sensibleries, la vérité avant tout ; ces gens-là sont faibles, inhabiles, il arrive ce qui doit arriver, tant pis pour eux !

Malgré sa jactance, leur désastre lui faisait bien aussi un peu de chagrin ! Un des amis du docteur Minoret (le capitaine de Jordy) excitait notre curiosité. Mon frère n'a rien dit de sa vie, mais tout porte à croire qu'il a éprouvé de grandes infortunes; nous lui demandâmes des renseignements.

— Je n'ai pas connu M. de Jordy avant son arrivée à Nemours, nous répondit-il.

Je brodai un jour un roman sur son passé, et le contai à Honoré.

De telles préoccupations ne lui déplaisaient pas.

— Ce que tu dis est possible, et, puisque M. de Jordy vous intéresse, je tirerai quelque jour cette histoire à clair.

Il chercha longtemps un parti pour mademoiselle Camille de Grandlieu, et rejetait tous ceux que nous lui proposions :

— Ces gens ne sont pas de la même société, le hasard seul pourrait faire ce mariage, et nous ne devons user que fort sobrement du hasard dans nos livres : la réalité seule justifie l'invraisemblance ; on ne nous permet que le possible, à nous autres !

Il choisit enfin le jeune comte de Restaud pour mademoiselle de Grandlieu, et recomposa à ce sujet la très-admirable histoire de Gobseck, où la plus haute moralité se trouve dans les faits et non dans les paroles.

Comme les mères s'attachent aux enfants malheureux, mon frère avait un faible pour ceux de ses ouvrages qui avaient eu le moins de succès. Il était jaloux pour eux de l'éclat des autres. Ainsi les louanges universelles données à *Eugénie Grandet* avaient fini par le refroidir pour cette œuvre.

Quand nous le grondions de cette injustice :

— Laissez-moi donc ! Ceux qui m'appellent *le père d'Eugénie Grandet* veulent m'amoindrir ; c'est certainement un chef-d'œuvre, mais un petit chef-d'œuvre; ils se gardent bien de citer les grands !...

Arrivé à l'impression de son édition compacte, il l'intitula LA COMÉDIE HUMAINE, grande décision qui lui coûta bien des hésitations. Lui, toujours si résolu, tremblait qu'on ne le traitât d'audacieux; cette crainte paraît, du reste, dans la belle préface dont il l'accompagna et dont je ne peux lire la fin sans attendrissement ; il y fut malheureusement prophète, il ne devait pas achever cette œuvre tant aimée. C'est alors qu'il y associa tous ses amis en dédiant à chacun un des livres qui la composent. La liste de ces dédicaces prouve qu'il fut aimé d'un grand nombre de nos illustrations contemporaines.

De 1827 à 1848, mon frère publia quatre-vingt-dix-sept ouvrages formant dix mille huit cent seize pages de cette édition compacte qui triplent au moins celles des in-octavo ordinaires de la librairie. J'ajouterai qu'il écrivit cette énorme quantité de volumes sans secrétaire ni correcteur d'épreuves...

Quelques détails sur l'origine de quelques-unes de ses œuvres offriront peut-être de l'intérêt.

Le sujet de *l'Auberge rouge*, histoire véritable, quoi qu'on en ait dit, lui fut donné par un ancien chirurgien des armées, ami de l'homme qui fut condamné injustement. Mon frère n'ajouta que le dénoûment.

Le roman de *Quentin Durward*, qu'on admire surtout dans ce qui est historique, causa une grosse colère à Honoré; contrairement à la foule, il trouvait que Walter Scott avait étrangement défiguré Louis XI, roi encore mal compris, selon lui. Cette colère lui fit composer *Maître Cornélius*, ouvrage où il met Louis XI en scène.

Les Deux Proscrits, qu'il écrivit après l'étude approfondie des

œuvres de Dante, comme un hommage rendu à ce puissant génie, sortent également du plan qu'il avait adopté.

Un Épisode sous la Terreur lui fut raconté par le sombre héros de cette histoire.

Mon frère désirait voir Samson, l'exécuteur des hautes œuvres. Savoir ce que pensait cet homme dont l'âme était si remplie de sanglants souvenirs, apprendre comment il envisageait son terrible état et sa vie misérable, c'était une étude qui devait le tenter.

M. Appert, inspecteur général des prisons, avec qui mon frère était lié, lui ménage une entrevue. Honoré trouve un jour chez M. Appert un homme pâle, à figure noble et triste; sa mise, ses manières, son langage, son instruction le lui font prendre pour quelque savant attiré par la même curiosité que lui. Ce savant était Samson!... Mon frère, averti par M. Appert, réprime tout étonnement, toute répulsion et amène l'entretien sur les sujets qui l'intéressent. Il attire si bien la confiance de Samson, que celui-ci, entraîné, arrive à peindre les souffrances de sa vie. La mort de Louis XVI lui avait laissé des terreurs et des remords de criminel (Samson était royaliste). Il fit dire pour le roi, le lendemain de l'exécution, la seule messe expiatoire qui fut peut-être célébrée à Paris ce jour-là!...

Ce fut aussi la conversation que mon frère eut avec Martin, le célèbre dompteur d'animaux, à l'issue d'une de ses représentations, qui lui fit composer l'article intitulé *une Passion dans le désert.*

Séraphita, cette œuvre étrange, qui semble la traduction d'un livre allemand, lui fut inspirée par une amie. Notre mère lui vint en aide pour les moyens d'exécution. Ma mère, fort occupée d'idées religieuses, lisait alors les mystiques et les avait collectionnés. Honoré s'empare des œuvres de Saint-Martin, de Swedenborg, de mademoiselle Bourignon, de madame Guyon, de Jacob Boehm, qui formaient plus de cent volumes, et les dévore. Il lisait comme d'autres feuillettent, et cependant s'assimilait tout ce qu'il y avait d'idées dans un livre!... Il se plonge dans l'étude du somnambu-

lisme et du magnétisme, qui se relient au mysticisme; et ma mère, ardente au merveilleux, lui fournit encore les occasions de ces études : elle connaissait tous les magnétiseurs et les somnambules célèbres de cette époque.

Honoré assiste à quelques séances, s'enthousiasme pour ces facultés inexplicables et les phénomènes qu'elles produisent, trouve à ces facultés plus d'extension qu'elles n'en ont peut-être, et compose *Séraphita* sous l'impression de ces idées.

Mais, emporté par les nécessités de sa vie, qui ne lui permettaient d'écrire d'autres livres que ceux qui plaisaient au public et qui se vendaient, il revint heureusement au réel et fut arraché de ces méditations métaphysiques qui eussent peut-être égaré cette grande intelligence, car elles en ont perdu plus d'une.

Il faut abréger des détails qui paraîtront trop longs peut-être et qui me conduiraient à apprécier des œuvres que je ne puis juger. Je me sens effrayée au seul souvenir des travaux et des événements entassés dans les vingt dernières années de l'existence de mon frère.

Indépendamment de ses ouvrages, il avait à faire face à de nombreuses correspondances d'affaires, et à d'autres qui lui prenaient encore plus de temps. Je trouve pendant ce laps de temps des voyages en Savoie, en Sardaigne, en Corse, en Allemagne, en Italie, à Saint-Pétersbourg, dans la Russie méridionale, où il séjourna deux fois, sans compter ceux qu'il faisait dans l'intérieur de la France, partout où il plaçait ses personnages, pour décrire fidèlement les villes ou les campagnes où il les faisait vivre.

En venant prendre congé de nous, il nous disait :

— Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent mademoiselle Cormon..., M. Bénassis...

L'impossible n'existait pas pour lui; il le prouva d'abord en trouvant le courage de vivre dans les premières années de sa vie littéraire, où il se priva plus d'une fois du nécessaire afin de se

procurer le superflu, si utile pour occuper une place dans cette société qu'il voulait peindre! Ces temps me rappellent de si grandes angoisses, que je ne puis y revenir sans tristesse.

De 1827 à 1836, mon frère ne put se soutenir qu'en faisant des billets dont les échéances l'inquiétaient perpétuellement, car il n'y pouvait faire honneur qu'avec le produit de ses œuvres, et l'époque où il les achevait était toujours incertaine.

Après avoir fait accepter et escompter ces billets aux usuriers, première affaire difficile, il fallait souvent les leur faire renouveler, seconde affaire plus difficile encore, et dont lui seul pouvait se charger, car d'autres eussent échoué en de telles négociations; mais il fascinait tout le monde, même les usuriers.

— Quelle dépense d'intelligence perdue! nous disait-il tristement en revenant accablé de fatigue de toutes ces démarches qui interrompaient son travail.

Il ne pouvait empêcher toutefois que les escomptes des usuriers et les intérêts cumulés de ses obligations principales ne fissent ressembler *sa dette flottante* (comme il l'appelait dans ses jours de gaieté) à la boule de neige qui va toujours grossissant en roulant; cette dette augmentait tellement en passant sur les mois et les années, que mon frère désespérait par moments de s'acquitter jamais.

De temps à autre, pour apaiser les plus menaçants de ses créanciers, il faisait des prodiges de travail qui effrayaient les libraires et les imprimeurs. Ces travaux surhumains furent certainement une des causes qui abrégèrent sa vie. Une grande commotion morale détermina la maladie de cœur dont il mourut, mais elle n'eût pas marché si vite si elle ne se fût pas développée dans un sang enflammé.

Cet état d'anxiété dura jusqu'à l'heure des réimpressions, qui commencèrent à lui permettre de s'acquitter partiellement.

Avec quelle joie il supprimait quelques chiffres de ce terrible

état de situation qu'il avait toujours sous les yeux afin de stimuler sans cesse son courage!

— Après tant de travaux, quand donc aurai-je un sou à moi? me disait-il souvent; je le ferai certainement encadrer, car il fera à lui seul l'histoire de ma vie.

Quelques lettres des années 1832, 1833, 1834 et 1835, pendant lesquelles il voyagea, font bien connaître la situation de son âme. Elles sont écrites d'Angoulême, d'Aix, de Saché, de Marseille, de Milan. Les ouvrages dont il y parle me guident pour en assigner la date, qui manque presque toujours à ses lettres.

Angoulême était la ville où vivait momentanément la famille Carraud, chez laquelle mon frère allait souvent (le commandant Carraud y dirigeait la poudrerie). Une vive amitié s'était établie entre mon frère et cette honorable famille en 1826, époque où j'habitais Versailles. M. Carraud était alors directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr. Je retrouvai avec joie sa femme, avec laquelle j'avais été élevée. Cette amitié fidèle et intelligente fut un des bonheurs de la vie de mon frère. Ses ouvrages signés d'Angoulême et de Frapesle (terre que madame Carraud possédait en Berry), témoignent de cette profonde sympathie.

Saché est une belle propriété située à sept lieues de Tours; elle appartient à M. de Margonne, ami de notre famille. Honoré trouva aussi chez lui en tout temps la plus noble hospitalité unie à la plus constante affection. Il avait chez ces amis la tranquillité qui lui manquait à Paris. Il écrivit là plusieurs ouvrages, notamment *Louis Lambert, le Lys dans la vallée, la Recherche de l'absolu*, et plusieurs autres qui ne me reviennent pas à la mémoire.

Angoulême, 1832.

Merci, ma sœur; le dévouement des cœurs aimés nous fait tant de bien! Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait surmonter jusqu'ici les difficultés de ma vie! Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le

but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays!

Mais quels efforts pour arriver là! ils brisent le corps, et, la fatigue venue, le découragement suit!...

On comprendra les émotions que me causaient de pareilles lettres!

Dans *Louis Lambert,* mon frère, pour faire passer quelques idées qui n'étaient pas encore acceptées, se crut obligé de les mettre sous la sauvegarde de la folie.

— Encore, me disait-il, n'ai-je pas osé leur donner toute l'extension que je leur vois!

Louis Lambert se demande si l'électricité n'entre pas comme base dans le fluide particulier où s'élaborent et d'où jaillissent nos pensées? Il voit dans les pensées un système complet, semblable à l'un des règnes de la nature, une sorte de floraison, une botanique céleste dont le développement passera peut-être pour l'ouvrage d'un fou!...

Oui, tout en nous et hors de nous, dit Louis Lambert, atteste la vie de ces créations ravissantes que je compare à des fleurs, pour obéir à je ne sais quelle révélation de leur nature.

Mon frère revient, dans plusieurs de ses ouvrages, sur ce sujet de méditations; dans *la Peau de chagrin,* entre autres, il analyse la naissance, la vie ou la mort de certaines pensées, une des plus ravissantes pages de cette œuvre.

Louis Lambert trouvait les idées et les sentiments doués de certaines propriétés de la nature physique, de mouvement, de pesanteur, etc., et le démontrait par quelques exemples.

L'*attente,* dit-il, n'est si douloureuse que parce que la souffrance passée s'additionne sans cesse à la souffrance présente et produit une pesanteur qui oppresse l'âme.

La *peur*, ce foudroiement intérieur semblable aux accidents électriques (si bizarres et si capricieux dans leurs modes), la *peur*, qui presse si violemment la machine humaine, que les facultés y sont soudainement portées soit au plus haut point de la puissance, soit au dernier degré de la désorganisation, ne trouvera-t-elle pas l'explication de ses effets quand les savants auront reconnu le rôle immense que joue l'électricité dans nos pensées?...

La *colère* n'est-elle pas aussi un courant de la force humaine qui agit électriquement?

Sa commotion, quand elle se dégage, n'agit-elle pas sur les personnes présentes, même sans qu'elles en soient le but ou la cause ?

A quoi, si ce n'est à une puissance électrique, attribuer la magie avec laquelle la *volonté* s'intronise si majestueusement dans les regards, éclate dans la voix (courant de ce roi des fluides) pour foudroyer tous les obstacles au commandement du génie?...

Les idées, les sentiments sont des forces vives, et ces forces, chez certains êtres, deviennent des fleuves de volonté qui entraînent tout!

D'autres exemples viennent encore à l'appui : il parle du fanatisme de la foi qui enfante les miracles.

Louis Lambert dit encore :

Les événements qui attestent l'action de l'humanité ont des causes dans lesquelles ils sont préconçus, comme nos actions sont accomplies dans notre pensée avant de se produire au dehors.

Les faits n'existent pas, il ne reste de nous que des idées.

Je borne là mes citations; je n'ai voulu que prouver ce que j'ai avancé : le livre seul peut faire apprécier la hauteur de cet esprit si ardent à chercher la solution des questions qui occupent le plus les penseurs!...

Mais revenons aux réalités de la vie, et voyons si celui-là savait juger les choses humaines qui, en 1840, faisait ainsi parler Z. Marcas, dans un numéro de la *Revue parisienne :*

Je ne crois pas que la forme actuelle du gouvernement subsiste dans dix ans, dit Z. Marcas; la jeunesse qui a fait *août* 1830, et qu'on a oubliée,

éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur. La jeunesse n'a pas aujourd'hui d'issue en France ; elle y amasse une avalanche de capacités méconnues, d'ambitions légitimes et inquiètes.

Quel sera le bruit qui ébranlera ces masses? Je ne sais; mais elles se précipiteront sur l'état de choses actuel et le bouleverseront.

Il est des lois de fluctuation qui régissent les populations. L'empire romain les avait méconnues quand les barbares arrivèrent.

Aujourd'hui, les barbares sont les intelligences. Les lois de trop-plein agissent en ce moment lentement, sourdement autour de nous. Le gouvernement... méconnaît la puissance à qui il doit tout. Il s'est laissé lier les mains par les absurdités du contrat; il est tout préparé comme une victime.

Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre, étaient et sont avides de jeunesse intelligente. En France, la jeunesse est condamnée à l'inaction par la légalité nouvelle, par les conditions mauvaises du principe électif, par les vices de la constitution ministérielle.

En examinant la composition de la Chambre élective, vous n'y trouvez pas de députés de trente ans. La jeunesse de Richelieu, celle de Mazarin, celle de Colbert, de Pitt, du prince de Metternich, de Napoléon, n'y trouveraient pas de place!... Burke, Sheridan et Fox ne pourraient s'y asseoir!... On devine les motifs d'une circonstance à venir, mais on ne peut prévoir la circonstance elle-même. En ce moment, on pousse la jeunesse entière à se faire républicaine, parce qu'elle voudra voir dans la république son émancipation. Elle se souviendra des jeunes représentants du peuple et des jeunes généraux!... La France en état d'infériorité vis-à-vis de la Russie et de l'Angleterre!... la France au troisième rang!... On nous donne la paix en escomptant l'avenir!... Les reculades de la peur passent pour manœuvres d'habileté! Mais les dangers viendront, la jeunesse surgira comme en 1790, et vous périrez pour n'avoir pas demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, son dévouement et son ardeur; pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne les avoir pas triés avec amour dans cette belle génération!

Ces lignes, écrites au moment de la plus grande prospérité du règne de Louis-Philippe, prouvent combien Balzac voyait loin et jugeait de haut.

Mon frère, après *Louis Lambert* terminé, partit d'Angoulême pour

la Savoie. Je trouve deux lettres datées d'Aix : une écrite à ma mère, une autre à moi.

Aix, 1er septembre 1832.

Je suis tombé dans l'attendrissement le plus profond à la lecture de ta lettre, ma mère, et je t'ai adorée! Comment et quand te rendrai-je, et pourrai-je jamais te rendre en tendresse et en bonheur tout ce que tu fais pour moi?...

Aix, 15 septembre.

Un souvenir à toi, ma sœur bien-aimée, au milieu de mes voyages. J'ai vu des pays délicieux; j'en verrai de plus beaux encore peut-être, je veux que tu saches qu'ils ne peuvent te faire oublier...

Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas très-coûteux; je le ferais avec la famille Fitz-James, qui m'y donnerait tous les agréments possibles; ils sont tous parfaits pour moi; je voyagerais dans leur voiture, et, toute dépense calculée, il en coûterait mille francs pour aller de Genève à Rome...

Tout compte fait, le voyage d'Italie coûtait trop cher, mon frère ne se le permit pas alors et revint à Angoulême, où il acheva *la Femme abandonnée,* écrivit *la Grenadière, le Message,* et commença *le Médecin de campagne,* qu'il termina rue Cassini, à son retour.

Les détails qui vont suivre intéresseront-ils?... L'affection me rend mauvais juge en cette cause; je les crois propres à révéler ce caractère aux qualités multiples où la jeunesse résista si longtemps; et la conviction qu'ils ne peuvent amoindrir Balzac me fait écrire sans crainte mes souvenirs au moment où ils me reviennent. Il l'a dit lui-même : les illusions l'ont aidé à vivre!...

Mon frère, pour se forcer à l'exercice si nécessaire à sa santé au milieu de ses travaux sédentaires, corrigeait ses épreuves, soit aux imprimeries, soit chez moi.

Selon le temps, qui avait de grandes influences sur lui, ses embarras du moment, les difficultés de son travail ou l'extrême fatigue de ses veilles, il arrivait quelquefois se traînant à peine, morne, accablé, le teint jaune et bistré.

A cet aspect désolant, je cherchais ce qu'il fallait trouver pour le tirer de sa tristesse ; lui, qui voyait si bien les pensées, répondait aux miennes avant que j'eusse parlé, et me disait d'une voix éteinte en tombant dans un fauteuil :

— Ne me console pas, c'est inutile, je suis un homme mort !

Cet homme mort commençait d'abord d'un ton dolent le récit de ses nouveaux embarras, mais s'animait si vite qu'il atteignait bientôt aux cordes les plus vibrantes de sa voix ; puis, ouvrant ses épreuves, il reprenait son ton dolent et ajoutait comme conclusion :

— *Je sombrerai, ma sœur !*

— Bah ! on ne sombre pas avec les œuvres que tu corriges !...

Il relevait la tête ; sa figure se décrispait, les tons bistrés de son visage disparaissaient peu à peu.

— Tu as raison, de par Dieu !... ces livres-là font vivre !... D'ailleurs, l'aveugle hasard n'est-il pas là !... Il peut protéger un Balzac aussi bien qu'un imbécile, et il n'est pas difficile même d'inventer ce hasard !... Qu'un de mes amis millionnaires (et j'en ai) ou qu'un banquier ne sachant que faire de son argent vienne me dire : « Je connais votre immense talent et vos soucis ; il vous faut telle somme pour être libre, acceptez-la sans crainte : vous vous acquitterez, votre plume vaut mes millions !... » *Il ne faut jamais que cela, ma chère !*

Habituée aux illusions qui rappelaient son courage et sa gaieté, je ne montrais jamais aucun étonnement.

Cette fable faite, il entassait raisons sur raisons pour y croire.

— Ces gens-là dépensent tant en fantaisies !... Une belle action est une fantaisie comme une autre, et qui donne de la joie à toute heure !... C'est quelque chose de se dire : « J'ai sauvé un Balzac !... » L'humanité a par-ci par-là de bons mouvements, et il y a des gens qui, sans être Anglais, sont capables de pareilles excentricités !... Moi, disait-il en frappant sur sa poitrine, moi, millionnaire ou banquier, je les aurais !...

La croyance faite, il se promenait joyeusement par la chambre en levant et agitant ses bras.

— Ah! Balzac est libre!... Vous verrez, mes chers amis et mes chers ennemis, comme il marchera!...

Il allait droit à l'Institut.

De là à la Chambre des pairs, il n'y avait qu'un pas : il y entrait.

Pourquoi ne serait-il pas pair? *Tels* et *tels* l'étaient bien devenus. De pair, il devenait ministre; qu'y avait-il encore là d'extraordinaire? des précédents existaient. Est-ce que ce ne sont pas les gens qui ont fait le tour de toutes les idées qui sont les plus aptes à gouverner les hommes? Il voudrait bien voir que l'on s'étonnât de son portefeuille?

Le ministre s'asseyait pour gouverner la France; il signalait et réformait bien des abus. De belles idées, de sages paroles sortaient de ces rêves!... puis, comme tout marchait à souhait dans son ministère et dans le royaume, il revenait au banquier ou à l'ami qui l'avait conduit aux honneurs, pour le trouver aussi favorisé que lui.

— Sa part sera belle dans l'avenir, on dira : « Cet homme comprit Balzac, lui prêta de l'argent sur son talent, le mena aux honneurs qu'il méritait! » Ce sera sa gloire à lui, n'en a pas qui veut! Cela vaut mieux que de brûler un temple pour laisser son nom à la postérité.

Quand il avait voyagé sur ces beaux nuages d'or, il retombait dans la réalité; mais il s'était distrait et, partant, consolé; il corrigeait ses épreuves, nous les lisait avec enthousiasme, puis nous quittait en se moquant de lui-même.

— Adieu! je cours chez moi voir si mon banquier m'attend, disait-il en riant de son bon rire; s'il n'y est pas, je trouverai toujours le travail, mon vrai bailleur de fonds.

Cet esprit ardent cherchait sans cesse les moyens d'arriver à la

liberté, et ces recherches fatiguaient autant son esprit que ses travaux.

Un jour, il croyait avoir découvert une substance propre à la composition d'un nouveau papier. Cette substance était partout, coûtait moins que le chiffon; c'était une joie, des projets et des espérances bientôt suivies de déceptions, car les expériences ne réussissaient pas.

On le croyait désolé, on le retrouvait radieux.

— Et ton papier?

— Il s'agit bien de papier!... Vous n'aviez pas songé, vous autres, que les Romains, peu expérimentés dans l'extraction des mines, ont laissé des richesses dans leurs scories. Des savants de l'Institut, que j'ai consultés, le pensent comme moi, et je pars pour la Sardaigne.

— Tu pars pour la Sardaigne, avec quoi?

— Avec quoi?... Je parcourrai ce pays à pied, le sac sur le dos, vêtu comme un mendiant, faisant peur aux brigands et aux moineaux; j'ai tout calculé, six cents francs me suffiront.

Les six cents francs trouvés, il partait et nous écrivait de Marseille, le 20 mars 1833 :

N'aie aucune inquiétude, ma mère, et dis à Laure de n'en point avoir. J'ai assez, et, n'en déplaise à la sagesse *lauréenne,* je n'aurai sans doute besoin de rien pour le retour. Je viens de passer cinq nuits et quatre jours sur l'impériale. J'ai les mains si gonflées, que je puis à peine écrire. Demain, mercredi, à Toulon; jeudi, je pars pour Ajaccio.

Il fallait lui entendre raconter, au retour, les péripéties de ce singulier voyage. Il avait eu la chance de rencontrer de vrais brigands.

Ils sont assez bons diables en dehors de leur industrie, nous disait-il, ils m'ont renseigné sur tout ce que je voulais savoir. Ces gens-là toisent joliment le pays et les gens; ils ont si bien vu que je n'étais pas pour eux

un client, que je crois, Dieu me pardonne, qu'ils m'auraient plutôt prêté de l'argent que de m'en demander.

Arrivé à Bastia sans un sou, il avait fait émeute parmi la bonne jeunesse en se nommant; tous connaissaient ses livres et étaient enthousiasmés de le voir : grande joie pour lui. « J'ai déjà de la réputation en Corse, nous disait-il; la brave jeunesse! le beau pays! » Reçu et fêté chez M. Béhic, inspecteur des finances, qu'il connaissait, il avait gagné chez lui, au jeu, l'argent qu'il lui fallait pour son retour en France au moment où il allait nous écrire de lui en envoyer. Il aimait ces chances qui lui faisaient croire à son étoile. Mais ce n'était pas tout : en piétinant en Sardaigne, et étant ballotté sur la mer, il avait trouvé des sujets... mais des sujets!... Les derniers surpassaient toujours tous les autres, à moins qu'on n'en convînt, car alors il prouvait l'excellence des premiers. Il nous racontait ces nouveaux sujets avec feu; plan, détails, il tenait tout.

— C'est un peu joli à faire! ajoutait-il.

— Est-ce que tu contes ainsi tes idées à tout le monde? lui demandais-je avec quelque effroi, sachant que, dans cette bonne république des lettres, où chacun veut être roi, on n'est pas toujours fort scrupuleux sur les titres de propriété.

— Pourquoi pas? répondait-il; le sujet n'est rien, c'est l'exécution qui est tout; qu'ils fassent donc du Balzac, je les en défie! Est-ce que les voleurs savent travailler? S'ils réussissent, tant mieux pour le public, je ne regretterai rien, et je retrouverai autre chose donc! ce monde est grand, et la cervelle humaine est aussi vaste que le monde.

Les échantillons rapportés des mines étaient remis aux chimistes; il fallait du temps pour les analyser; Honoré n'était pas prêt, d'ailleurs, pour aller demander la concession en Piémont : il avait auparavant à satisfaire ses libraires et à gagner l'argent du voyage.

Il vécut une année sur cette fortune de Sardaigne, et les projets

allèrent à l'avenant; il volait, ailes déployées, dans un Éden terrestre qu'il arrangeait à sa guise, il achetait en Touraine le petit château de Moncontour, qui lui faisait envie; car, malgré l'indifférence de ses compatriotes pour lui, il aimait ce pays, où il voulait finir ses jours.

— Les douces et tranquilles pensées y poussent en l'âme comme la vigne en terre, disait-il.

Là, il se reposait et vivait comme l'huître en sa coquille, bâillant au soleil couchant. Il dorait cette existence campagnarde de toutes les richesses de son esprit, et se transformait en docteur Minoret entre son curé, son maire et son juge de paix, lui enviant déjà l'heureuse vieillesse qu'il lui donna dans *Ursule Mirouët.* (Nul doute qu'il ne connût dès lors le docteur Minoret.)

Il avait, d'ailleurs, garde à carreau contre la rouille de l'intelligence : il venait tous les hivers à Paris; il y avait un salon comme celui du baron Gérard, le modèle de tous les salons d'artistes passés, présents et futurs; il meublait ce salon, y recevait, comme Gérard, toutes les célébrités nées ou à naître; il saurait les honorer comme il convient, lui qui savait tous les respects qu'elles méritent. Bah! il recevrait même les critiques. C'était une pacification générale; ce roi absolu était bonhomme et n'avait ni haine ni jalousie.

Il retournait chez lui aimé et béni de tous.

C'étaient là ses beaux rêves!...

Ces songes pesaient sur le cœur de ses amis tout autant que ses tristesses; n'accusaient-ils pas également le poids de ses tourments? Ce n'était que dans les songes qu'il pouvait s'en délivrer; aussitôt éveillé, il fallait recharger le fardeau.

Un an après son voyage en Sardaigne, mon frère, ayant achevé les ouvrages promis aux libraires, aux revues et aux journaux, se rendit en Piémont pour obtenir la concession des mines. Expansif comme toujours, il avait raconté le motif de son voyage au capitaine génois qui l'avait transporté en Sardaigne. La lettre qui suit

explique comment le Génois profita de ces confidences au détriment de mon frère.

Milan.

Chère sœur,

Il serait trop long de t'écrire tout ce que je te raconterai en détail quand je te reverrai ; ce qui sera bientôt, je l'espère. Je suis, après des voyages très-fatigants, retenu ici pour les intérêts de la famille Visconti. La politique les embrouillait tellement, que le reste du bien qu'elle possède en ce pays eût été séquestré, sans toutes mes démarches, qui ont heureusement réussi...

Quant à l'objet principal de mon voyage, tout était comme je le présumais, mais le retard de mon arrivée m'a été fatal; le Génois a un contrat en bonne forme avec la cour de Sardaigne; il y a un million d'argent dans les scories et dans les plombs; une maison de Marseille avec qui il s'est entendu les a fait essayer. Il fallait, l'année dernière, ne pas lâcher prise sur l'idée et les devancer.

Enfin, j'ai trouvé aussi bien, et mieux même. Je causerai de tout cela avec ton mari à mon retour. Nous aurons à revenir ici avec lui et un ingénieur des mines; tu seras peut-être du voyage, car, grâce à l'expérience que je viens de faire, nous ne dépenserons pas beaucoup plus qu'on ne dépense à Paris dans le même temps; et, comme il n'y a pas de Génois dans l'affaire, nous pourrons attendre que nous soyons tranquilles; je suis donc à peu près consolé...

C'est ainsi qu'une espérance remplaçait aussitôt une déception dans l'esprit de mon frère; entraîné par le courant de sa vie, il ne put donner suite à la nouvelle affaire dont il parle, et qui fut très-fructueuse pour ceux qui l'entreprirent.

Absente de Paris au mois d'octobre de la même année, je reçus de mon frère la lettre suivante :

Tu pars sans crier gare; le pauvre travailleur court chez toi pour te faire partager une petite joie, et pas de sœur! Je te tourmente si souvent de mes ennuis, que c'est bien le moins que je t'écrive cette joie. Tu ne te moqueras pas de moi, tu me croiras, toi!...

Je vais hier chez Gérard; il me présente trois familles allemandes. Je

crois rêver, trois familles!... rien que cela!... L'une de Vienne, l'autre de Francfort, la troisième prussienne, je ne sais d'où.

Elles me confient qu'elles viennent fidèlement depuis un mois chez Gérard, dans l'espérance de m'y voir, et m'apprennent qu'à partir de la frontière de France ma réputation commence (cher ingrat pays!). « Persévérez dans vos travaux, ajoutent-elles, et vous serez bientôt à la tête de l'Europe littéraire! » De l'Europe! ma sœur, elles l'ont dit! Flatteuses familles!... Ferais-je pouffer de rire certains amis si je leur racontais cela! Ma foi, c'était de bons Allemands, je me suis laissé aller à croire qu'ils pensaient ce qu'ils disaient, et, pour être vrai, je les aurais écoutés toute la nuit. La louange nous va si bien, à nous autres artistes, que celle des bons Allemands m'a rendu le courage; je suis parti tout guilleret de chez Gérard, et je vais faire un triple feu sur le public et sur les envieux, à savoir : *Eugénie Grandet, les Aventures d'une idée heureuse,* que tu connais, et mon *Prêtre catholique,* l'un de mes plus beaux sujets...

Les Aventures d'une idée heureuse ne furent pas plus écrites que *le Prêtre catholique.* Le sujet du premier de ces deux livres lui avait été inspiré par les mauvaises chances d'un grand travail dont son beau-frère s'était chargé. Honoré se proposait, dans cet ouvrage, de faire l'histoire d'une idée utile à tous, mise à néant par les intérêts particuliers qu'elle froissait, et qui ruinait celui qui s'était dévoué à la mener à bien.

Ce sujet eût été fécond en observations et en vérités sociales sous sa plume, et n'eût pas été le moins saisissant de tous les livres qui composent son œuvre.

Après le voyage que mon frère fit en Suisse et à Genève, en 1836, je retrouve encore cette autre lettre qu'il m'adressa pendant une de mes absences de Paris :

J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, sœurette.

Les revues me payent plus cher mes feuilles. Hé! hé!

Werdet m'annonce que mon *Médecin de campagne* a été vendu en huit jours. Ha! ha!

J'ai de quoi faire face aux grosses échéances de novembre et décembre qui t'inquiétaient. Ho! ho!

Je vends la réimpression des ouvrages de ce mauvais drôle d'Horace de Saint-Aubin, de lord R'hoone, de Viellerglé et autres pseudonymes. La vente se fait par un tiers, avec faculté de nier ces œuvres, *que je ne reconnaîtrai jamais!* Mais, comme on les réimprimerait sans moi dans cette damnée Belgique, qui fait tant de tort aux auteurs et aux libraires, je cède à la nécessité qui se traduit en bons écus, et de cette façon je circonscris le mal.

Enfin, Souverain édite mes *Contes drolatiques*. — *Ecco, sorella!...*

Ce projet amena plus tard l'acquisition d'un terrain à Ville-d'Avray, où mon frère fit bâtir *les Jardies*. Mais le terrain en pente fit crouler les murs. Cette propriété coûta plus qu'elle n'aurait dû coûter; d'autres circonstances malheureuses obligèrent mon frère à la vendre. Aussi considéra-t-on cet achat comme une faute.

Honoré se proposait, dans les *Contes drolatiques* dont il est question dans sa lettre, de suivre toutes les transformations de la langue française depuis Rabelais jusqu'à nos jours, en imprégnant ces récits des idées de ces temps si différents.

— Il en sera pour cet ouvrage comme pour LA COMÉDIE HUMAINE, nous disait-il : on ne verra le but qu'après l'achèvement; jusque-là, ces contes feront seulement le délassement des artistes, qui y trouveront la gaieté dont ils ont si souvent besoin.

Il croyait qu'à défaut de ses autres œuvres, ces contes suffiraient pour le sauver de l'oubli.

Les études que mon frère fit alors sur les vieux prosateurs français le portaient à regretter certains mots tombés en désuétude et qui n'avaient pas été remplacés. Il s'attendrissait sur leur sort comme eût pu le faire Vaugelas.

— Quels jolis mots! expriment-ils bien ce qu'ils veulent dire! quelle grâce naïve! On ne les trouve qu'à l'enfance des langues; il faut aujourd'hui des phrases pour les remplacer! Quand je travaillerai au dictionnaire de l'Académie!...

Ces paroles le jetaient dans des projets par lesquels la langue française devenait millionnaire.

Il s'emportait un peu à ce sujet contre ceux qui le querellaient pour quelques expressions qu'il avait créées par-ci par-là dans ses livres.

— Qui a donc le droit de faire l'aumône à une langue, si ce n'est l'écrivain? La nôtre a très-bien accepté les mots de mes devanciers, elle acceptera les miens; ces parvenus seront nobles avec le temps, qui fait toutes les noblesses. Mais laissons japper les critiques après mes *néologismes*, comme ils disent, il faut bien que tout le monde vive.

Je passe des lettres qu'il m'écrivit pendant son voyage en Suisse, en 1833. Ces lettres, datées du Val-de-Travers et de Genève, contiennent principalement des détails sur les amis qu'il y allait voir.

A son retour en France, il séjourna à Angoulême. Voici ce que je lis dans une des lettres qu'il m'adressa de cette ville :

Deux lettres de ma sœur sans réponse! Heureusement que tu ne comptes pas avec moi; il y a longtemps que je le sais. Quelle chère et douce affection que celle qui ne vous donne aucune inquiétude! Tu es convaincue, n'est-ce pas? que je ne puis oublier celle qui parlait pour moi quand j'étais enfant, qui me battait et me faisait ces bonnes niches qui amenaient de si joyeux rires!... Heureux temps, où es-tu?...

J'ai rapporté de Suisse l'idée d'un beau livre, par ma foi! Nous en causerons à mon retour.

Ce livre était *le Lys dans la vallée*. Je suis obligée, quoique à regret, de parler du procès que cet ouvrage suscita et que mon frère soutint contre la *Revue de Paris*; non que je veuille raviver des inimitiés, Dieu m'en garde! Mais ce procès compta trop dans sa vie pour que je puisse le passer sous silence, car il lui rendit momentanément la détresse de ses premières années littéraires, quand il commençait à en triompher, en lui retirant l'appui des revues et des journaux et suscitant contre lui beaucoup de malveillances.

Pendant que *le Lys dans la vallée* paraissait dans cette *Revue*,

des amis de Saint-Pétersbourg apprennent à mon frère qu'on y publie en entier cet ouvrage, qui n'était encore qu'à la moitié de sa publication à Paris. Mon frère croit que c'est à l'insu du directeur qu'on fait ce tort à ses intérêts, et court le prévenir. C'était le directeur qui, se croyant sans doute dans son droit, faisait faire cette reproduction. Mon frère réclame; le directeur se fâche et ne veut entendre à aucun arrangement amiable. Honoré lui déclare alors qu'il va faire juger le différend par les tribunaux pour faire constater juridiquement la propriété des auteurs. Il ne veut pas laisser passer un pareil fait, sur lequel on pourrait s'appuyer à l'avenir, au détriment de ses confrères comme au sien.

Intenter cette action était beaucoup oser; le procès, gagné ou perdu, devait toujours avoir de funestes conséquences pour Honoré; indépendamment de la question d'argent, fort importante pour lui, la *Revue* lui fermerait à l'avenir ses colonnes et lui deviendrait certainement hostile, on n'en pouvait douter.

Ces considérations prévues ne l'arrêtent pas; il entame le procès. Quel n'est pas son étonnement en voyant son adversaire armé, devant les juges, d'attestations de *bonne vie et mœurs littéraires* signées par presque tous ses confrères, qu'il avait voulu défendre à ses risques et périls!

Honoré fut très-ému de ce qu'il appelait au moins une défection; longtemps il partagea ses confrères en deux camps : *ceux qui avaient signé* et *ceux qui s'étaient abstenus*. Sa colère passée, le manque de logique des premiers le révoltait encore!

Son droit était évident; il gagna son procès, mais se fit beaucoup d'ennemis!

Ce procès et le livre intitulé *Illusions perdues*, dans lequel il peint les feuilletonistes, déchaîna la presse contre lui, et les haines littéraires sont si vivaces, que sa mort ne les a pas toutes désarmées. Il se tourmentait si peu de ces attaques, qu'il nous apportait souvent à lire les articles où on le maltraitait le plus.

— Voyez un peu, nous disait-il, comme tous ces gens-là se démènent! Tirez, mes chers ennemis! l'armure est bonne, et vous épargnez des réclames à mes libraires: vos éloges endormiraient le public, vos injures l'éveillent... Vont-ils bien! Si j'étais riche, on dirait que je les paye; mais ne soufflons mot, ils seraient capables de se taire s'ils savaient le bien qu'ils me font.

Nous pensions autrement que lui et nous nous affligions de ces attaques.

— Êtes-vous simples de vous attrister! reprenait-il; les critiques peuvent-ils rendre mes œuvres bonnes ou mauvaises? laissons faire le temps, ce grand justicier; si ces gens se trompent, le public le verra un jour ou l'autre, et l'injustice profite alors à celui qu'elle a maltraité; d'ailleurs, ces *guerilleros* de l'art touchent juste quelquefois, et, en corrigeant les fautes qu'ils signalent, on rend l'œuvre meilleure; en fin de compte, je leur dois de la reconnaissance.

Il ne voulait donc ni protestations ni récriminations. Une seule fois il manqua à la loi qu'il s'était faite de n'opposer que le silence à ses détracteurs, en écrivant *la Monographie de la presse;* cette œuvre, où l'esprit scintille à chaque ligne, lui fut arrachée par ses amis; ils accusaient mon frère de faiblesse, presque de couardise; il montra la griffe, mais regretta depuis cette œuvre qui faisait tort, selon lui, à son caractère, si ce n'était à son talent.

Les conséquences funestes qu'eut pour lui le procès de la *Revue* sont exprimées dans la lettre suivante, écrite de la rue des Batailles, à Chaillot, où il alla demeurer en quittant la rue Cassini, avant d'habiter *les Jardies :*

Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi...

Je viens de conclure une bonne affaire avec *l'Estafette;* les autres grands journaux me reviendront, ils ont besoin de moi. D'ailleurs, m'ont-ils enlevé mes champs cérébraux, vignes littéraires et bois intelligentiels? et ne me

reste-t-il pas les libraires pour les exploiter? Ceux-ci, ne comprenant pas leur véritable intérêt (cela te paraîtra incroyable), préfèrent les ouvrages qui n'ont paru dans aucune revue; ce n'est pas le moment de les éclairer : il est certain néanmoins qu'une première impression leur épargne des annonces, et que plus une œuvre est connue, plus elle se vend.

Ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure; je suis fatigué, il est vrai, malade même ; mais j'accepte l'invitation de M. de Margonne et vais passer deux mois à Saché, où je me reposerai et me soignerai. J'y essayerai du théâtre, tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant *la Recherche de l'absolu*. Je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages...

Je ne puis malheureusement donner qu'un fragment et une lettre de sa correspondance pendant les trois mois qu'il passa à Saché, dans cette année 1834 :

Ta lettre est la première félicitation qui m'arrive sur *la Recherche de l'absolu*. Ton affection prend toujours les devants sur tout le monde!...

Tu as raison, les éloges sur la vérité desquels nous pouvons compter font du bien à l'âme et sont nos récompenses à nous, pauvres ouvriers littéraires! Je me suis senti tout bêtement ému à tes bonnes phrases...

La lettre qui suit le montre dans un de ces découragements auxquels les artistes, quelque énergiques qu'ils soient, ne peuvent échapper :

Je suis si triste aujourd'hui, qu'il doit y avoir quelque sympathie sous cette tristesse. Quelqu'un de ceux que j'aime serait-il malheureux? Ma mère est-elle souffrante? Où est mon bon Surville? est-il bien de corps et d'âme? Avez-vous des nouvelles de Henry? sont-elles bonnes? Toi ou tes petites, seriez-vous malades? Rassurez-moi vite sur tous ces chers sujets.

Mes essais de théâtre vont mal, il faut y renoncer pour le moment. Le drame historique exige de grands effets de scène que je ne connais pas et qu'on ne trouve peut-être que sur place, avec des acteurs intelligents. Quant à la comédie, Molière, que je veux suivre, est un maître désespérant! il faut des jours sur des jours pour arriver à quelque chose de bien en ce genre, et c'est toujours le temps qui me manque. Il y a, d'ailleurs, d'in-

nombrables difficultés à vaincre pour aborder n'importe quelle scène, et je n'ai pas le loisir de jouer des jambes et des coudes; un chef-d'œuvre seul et mon nom m'en ouvriraient les portes, mais je n'en suis pas encore aux chefs-d'œuvre. Ne pouvant compromettre ma réputation, il faudrait trouver des prête-noms; c'est du temps à perdre, et le fâcheux, c'est que je n'ai pas le moyen d'en perdre! Je le regrette; ces travaux, plus productifs que mes livres, m'auraient plus promptement tiré de peine. Mais il y a longtemps que, les angoisses et moi, nous nous sommes mesurés, je les ai domptées, je les dompterai encore. Si je succombe, c'est le Ciel qui l'aura voulu et non pas moi....

Mon frère était alors accablé par un grand chagrin de cœur; je ne peux publier de sa volumineuse correspondance que ce qui a rapport à lui ou à ses œuvres, et le montrer que sous l'aspect de fils ou de frère; ces restrictions privent le public de quelques pages intéressantes, notamment de celles qu'il m'adressa après la mort d'une personne bien chère. C'est ce que j'ai lu de plus éloquent dans l'expression de la douleur...

Le jeune homme qui m'écrivait de sa mansarde en 1825 : « Ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen est une ambition qui peut tenter encore, » eut en tout temps l'honorable ambition de servir son pays, ambition qu'il eût justifiée sans doute. C'était la conviction de ceux qui le connurent intimement dans les dernières années de sa vie; cette conviction sera peut-être partagée par les lecteurs qui méditeront certaines œuvres de mon frère.

Il était sérieux dans toutes ses pensées, et il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait, que toutes ces sciences auxquelles il a touché fussent pour lui aussi vite oubliées qu'apprises. Quand il savait, il ne savait pas superficiellement; quand il ignorait, il avouait fort naïvement son ignorance. Aussi, lorsqu'il avait à traiter certains sujets qu'il n'avait pu approfondir, allait-il consulter les gens spéciaux, à qui il rendait hautement la part qu'ils avaient dans quelques-unes de ses œuvres.

L'orgueil se cachait peut-être sous ces aveux; il était bien capable de croire que le temps seul lui manquait pour tout savoir.

Ce désir constant de la fortune, enfin, qu'on a tant blâmé, sera, je crois, justifié par les détails que j'ai donnés; il la voulait d'abord pour s'acquitter envers tous. Celui qui la poursuivait par un tel motif ne mérite-t-il pas l'estime de chacun? Mon frère, engagé malheureusement dans la vie, lutta courageusement contre l'orage, comme le poëte portugais, en élevant au-dessus des vagues qui menaçaient de l'engloutir cette œuvre qui devait aussi lui donner la célébrité; ces circonstances le grandissent encore. Aussi est-ce avec un sentiment de fierté que j'ai raconté ses infortunes!...

Je trouve une lettre de ces temps qui a rapport encore à ses œuvres; elle est écrite en 1835, de la Boulonnière, petite terre située près de Nemours, où il devait placer les personnages de son roman d'*Ursule Mirouët:*

... *La Fleur des pois* est achevée... (Ce fut d'abord sous ce titre que parut le livre qu'il appela plus tard *le Contrat de mariage.*) J'ai réussi, je crois, à ce que je voulais faire. La seule scène du contrat de mariage fait comprendre quel sera l'avenir des deux époux. Tu y trouveras une scène que je crois profondément comique : le combat du jeune et du vieux notariat. Je suis parvenu à intéresser à la discussion de cet acte, telle qu'elle a lieu. Voilà l'une des grandes SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE écrite; plus tard, je montrerai *l'Inventaire après décès,* où l'horrible se mêle si souvent au comique! Les commissaires-priseurs doivent en savoir long sur les turpitudes humaines; je les ferai causer...

Pour ne rien omettre des agitations et des travaux de mon frère, il faut parler encore de la *Chronique de Paris* et de la *Revue parisienne,* feuilles littéraires qu'il voulut créer. Sa place littéraire conquise, il espéra que l'excellente rédaction de ces feuilles les ferait réussir, et le désir de s'acquitter le plus vite possible, désir qui le poursuivait toujours, lui fit tenter ces entreprises. Une amie de ma mère lui prêta l'argent nécessaire pour la composition et les frais

des premiers numéros de la *Chronique,* qui précéda la *Revue parisienne.* Ses bons et fidèles amis lui vinrent en aide : Théophile Gautier, Laurent-Jan, Léon Gozlan, le marquis de Belloy, le comte de Gramont. Il appela aussi les jeunes talents dont il prévoyait l'avenir ; Charles de Bernard, entre autres, publia, dans la *Chronique, la Femme de quarante ans,* un de ses chefs-d'œuvre qui eut depuis tant de succès.

Malgré ces puissants appuis, la *Chronique* tomba faute d'argent et faute d'abonnés.

Quelques années après cet échec, cet homme, infatigable à l'espérance, écrivit presque seul les trois numéros de la *Revue parisienne* (il habitait alors Ville-d'Avray). Il publia dans cette revue des articles sur Frédéric Stendhal, Walter Scott et Cooper, qui, m'a-t-on assuré, sont des modèles de critique littéraire.

La fatigue que la composition de sa revue lui coûta est exprimée dans ces quelques lignes, datées de Ville-d'Avray :

Je ne peux aller te voir, chère sœur, la fatigue me cloue ici ; j'arrête mon travail de nuit, me couche tôt et dors. Je ne vais nulle part, je suis brouillé avec Girardin ; j'ai déjà rompu avec ce coin du monde. Ma troisième livraison de la *Revue* paraîtra dans deux jours. Ne te tourmente pas, j'arrangerai le payement dont tu parles. Pourquoi ma mère est-elle triste ? J'ai encore à souffrir, il est vrai ; mais, dans le combat, il faut marcher sans s'attendrir. A bientôt, quoique cela ; tu sais si le faubourg Poissonnière m'attire. Venez à Ville-d'Avray, d'ailleurs, si vous vous ennuyez trop après le frère.

Pendant qu'il habitait Ville-d'Avray, il avait loué une chambre chez Buisson, tailleur, au coin du boulevard et de la rue Richelieu ; c'était là qu'il couchait quand il venait passer ses soirées à Paris. Après avoir vendu *les Jardies,* il alla demeurer rue Basse, n° 19, à Passy, où il resta plusieurs années, et qu'il ne quitta que pour s'installer dans sa maison de Beaujon. Là se bornèrent ses pérégrinations.

Cependant, les attaques contre mon frère redoublaient au lieu de s'apaiser, et les critiques, ne pouvant se répéter, changèrent leurs batteries et l'accusèrent d'immoralité; c'était le meilleur moyen de lui faire du tort et de lui aliéner le public, qui s'effraya et s'indigna contre l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. Ses œuvres furent défendues en Espagne, en Italie, notamment à Rome. L'immoralité, facile à juger dans les actions, est fort difficile à préciser dans les œuvres d'art. N'instruit-on pas, au théâtre et dans les livres, aussi bien par la peinture des vices que par celle des vertus? Quel écrivain, à moins d'être Berquin ou Florian, a échappé au reproche d'immoralité de la part des critiques contemporains? C'est leur ressource quand ils n'ont rien à dire sur la valeur littéraire des œuvres. Molière fut en butte à leurs attaques pour son Tartufe, Richardson pour la création de son Lovelace, cet homme si vicieux et si brillant. Que ne dut-on pas dire sur la maison où Lovelace conduit Clarisse? Quelles clameurs enfin n'accueillirent pas la Manon Lescaut de l'abbé Prévost?

Ces accusations furent très-funestes à mon frère; elles le chagrinaient profondément et, par moments, le décourageaient.

— On s'obstine à nier l'ensemble de mon œuvre pour en déchirer à belles dents les détails, disait-il; mes critiques pudibonds se voilent la face devant certains personnages de LA COMÉDIE HUMAINE, malheureusement aussi vrais que les autres, et qui font repoussoir dans ce vaste tableau des mœurs de notre époque; il y a des vices dans notre temps comme dans tous les autres; voudraient-ils, au nom de l'innocence, que je vouasse au blanc les deux ou trois mille personnages qui figurent dans LA COMÉDIE HUMAINE? Je voudrais bien les voir à l'œuvre. Je n'invente pas les Marneffe mâle et femelle, les Hulot, les Philippe Bridau, que chacun coudoie dans notre vieille civilisation. J'écris pour les hommes et non pour les jeunes filles! qu'ils citent donc les pages où la religion et la famille sont attaquées! Ces injustices soulèvent le cœur

et attristent l'âme!... De quels tourments les succès sont-ils faits! ajoutait-il en appuyant sa tête sur ses mains. — Après tout, pourquoi se plaindre?

La condition des gens supérieurs n'est-elle pas effectivement d'être ainsi tourmentés, et leur couronne n'est-elle pas souvent une couronne d'épines que le vulgaire salue ironiquement, en niant leur royauté, jusqu'au jour où la mort leur donne l'immortalité? Mon frère a dit quelque part dans ses œuvres : « La mort est le sacre du génie. »

Il est juste, toutefois, de dire que, si Balzac fut souvent froissé par ceux qui méconnaissaient volontairement ses idées et son caractère et par ceux qui ne le comprenaient réellement pas, il eut aussi des triomphes qui le vengeaient de ces injustices. Je ne citerai qu'un seul de ces triomphes.

A Vienne, en Autriche, il entre un soir dans une salle de concert, et tous les assistants se lèvent en masse pour saluer l'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE. En sortant, au milieu de la foule, un eune étudiant se saisit de la main de mon frère, la porte à ses lèvres en disant : « J'embrasse la main qui a écrit *Séraphita!* »

— Il y avait tant d'enthousiasme et de conviction sur ce jeune visage, me disait Honoré, que cet hommage sincère m'a été au cœur; et, quand on nie mon talent, le souvenir de l'étudiant me console.

Cet homme existe encore, sans doute; si cet écrit tombe sous ses yeux, il sera peut-être heureux en pensant qu'il a donné une joie au grand écrivain, joie qu'il garda dans sa mémoire.

Les fragments de lettres que je publie feront juger de l'ardeur de cet esprit et du sang chaleureux qui faisait battre ce cœur qu'aucune déception ne put jamais refroidir.

La lecture de cette correspondance donne le vertige; que de travaux, d'espérances et de projets s'y succèdent! quelle activité d'esprit! quel courage sans cesse renaissant! quelle riche organisa-

tion ! Si les chagrins de cœur, qui ne lui manquèrent pas, ou la fatigue, lui causent çà et là quelques découragements, comme il les dompte et retrouve aussitôt son énergie puissante et cette force pour le travail qui ne lui faillit jamais !

Du reste, le Balzac du monde n'était plus celui qui s'épanchait avec nous dans ses conversations ou dans ses lettres ; il était aimable, brillant, et savait si bien dominer toutes ses peines qu'il paraissait l'égal des plus heureux ; sentant son intelligence, il se mettait volontiers au-dessus de tous.

Il cachait fièrement sa pauvreté, parce qu'il n'eût pas voulu être plaint ; s'il se fût senti plus libre d'agir, plus indépendant des hommes, il l'aurait fièrement avouée.

C'est donc par l'infortune que Balzac arriva à la connaissance de la société.

Guidé par le génie de l'observation, il hantait vallées et hauteurs sociales, étudiait comme Lavater, sur tous les visages, les stigmates qu'y impriment les passions ou les vices, collectionnait ses types dans le grand bazar humain comme l'antiquaire choisit ses curiosités, évoquait ces types aux places où ils lui étaient utiles, les posait au premier ou au second plan, selon leur valeur, leur distribuait la lumière et l'ombre avec la magie du grand artiste qui connaît la puissance des contrastes, imprimait enfin, à chacune de ses créations, des noms, des traits, des idées, un langage, un caractère qui leur sont propres et qui leur donnent une telle individualité, que, dans cette foule immense, pas un ne se confond avec un autre.

Il avait une singulière théorie sur les noms ; il prétendait que les noms inventés ne donnent pas la vie aux êtres imaginaires, tandis que ceux qui ont réellement été portés les douent de réalité. Aussi prit-il tous ceux des personnages de LA COMÉDIE HUMAINE partout où il se promenait. Il revenait joyeux de ses promenades quand il avait fait quelque bonne conquête en ce genre.

— *Matifat! Cardot!* quels délicieux noms! me disait-il. J'ai trouvé Matifat rue de la Perle, au Marais. Je vois déjà mon Matifat! il aura une face pâlotte de chat, un petit embonpoint, car Matifat n'aura rien de grandiose, comme tu peux le croire. Et Cardot? autre chose, ce sera un petit homme sec comme un caillou, vif et réjoui.

Je comprends la joie qu'il eut en trouvant le nom de *Marcas*, mais je le soupçonne d'avoir inventé le *Z*.

Connaissant la fidélité de certains portraits faits d'après nature, car, s'il prenait des vivants leurs noms, il prenait aussi leurs caractères, nous nous effrayions parfois de ces ressemblances et craignions pour lui les nouvelles inimitiés qu'elles pouvaient lui susciter.

— Êtes-vous nigauds! nous disait-il en riant et soulevant ses puissantes épaules qui portaient aussi un monde; est-ce qu'on se connaît? est-ce qu'il y a des miroirs pour refléter l'être moral? Si un Van Dyck tel que moi me peignait, je me saluerais peut-être comme on salue un étranger.

Il allait audacieusement lire ses types à ceux qui avaient posé. Ses auditeurs lui donnaient gain de cause, car, pendant que nous les regardions, pleins d'anxiété, en pensant qu'il était impossible qu'ils ne se reconnussent pas, eux disaient : « Quels caractères vrais! Vous connaissez donc MM. *tels* et *tels*? C'est leur portrait, leur vrai portrait! »

A côté de ceux qui ne se reconnaissaient pas, il y en avait d'autres qui voulaient absolument se reconnaître dans certaines figures de LA COMÉDIE HUMAINE.

Que de femmes ont cru lui avoir inspiré sa touchante Henriette!

Mon frère ne tira aucune de ces chères abusées d'une douce erreur qui les rendait si ardentes à sa défense. Que ce silence lui soit pardonné, il avait besoin de ces dévouements!

Jamais auteur ne combina plus longtemps que lui ses plans et ne les porta plus longtemps en son cerveau avant de les écrire; il est mort emportant dans la tombe plus d'un livre tout fait, qu'il réservait pour la maturité de son talent, effrayé des grands horizons qu'il entrevoyait.

— Je ne suis pas encore arrivé à la perfection nécessaire pour aborder ces grands sujets, disait-il.

L'*Essai sur les forces humaines*, la *Pathologie de la vie sociale*, l'*Histoire des corps enseignants*, la *Monographie de la vertu*, tels étaient les titres de ces livres dont les pages resteront malheureusement blanches.

Ceux qui connaissent l'art littéraire et qui étudient les œuvres de Balzac ne l'accusent plus, comme on l'accusa jadis, de marcher au hasard vers un dénoûment inconnu. Il pouvait, selon les caprices de l'exécution, changer quelques détails, mais jamais le plan, toujours tracé d'avance. Nul plus que lui n'enchaîna dans les liens du travail cette fécondité, cette facilité prodigieuse dont la nature l'avait doué.

— Il faut se méfier de ces qualités, disait-il; elles mènent souvent à l'abondance stérile. Boileau avait raison, il faut sans cesse châtier le style, qui, seul, donne la durée aux œuvres.

Il déplorait, à ce propos, de son grand cœur d'artiste, les immenses talents gaspillés par quelques-uns de ses confrères qui s'abandonnaient trop à ces facultés dangereuses, selon lui.

L'amour qu'il avait pour la perfection et son profond respect pour son talent et pour le public lui firent peut-être trop travailler ce style. Excepté quelques œuvres écrites sous une si heureuse inspiration qu'il les retoucha peu (telles que *la Messe de l'athée*, *la Grenadière*, *le Message*, *la Femme abandonnée*, etc.), ce n'était qu'après avoir corrigé successivement onze ou douze épreuves d'une même feuille, qu'il donnait le *bon à tirer* tant attendu par les pauvres typographes, tellement fatigués de ces

corrections, qu'ils ne pouvaient faire chacun qu'une page de suite de Balzac.

Pendant qu'il demandait tant d'épreuves de la même feuille et que ces corrections diminuaient de beaucoup le prix de ses œuvres (car les libraires ne voulaient plus les supporter), on l'accusait de tirer à la page et de faire du mercantilisme ! Les typographes qui imprimaient ces reproches devaient bien rire ! Quand les injustices arrivent au grotesque, il n'y a que cela à faire ; aussi n'étaient-ce pas ces attaques-là qui tourmentaient mon frère. Ce qui l'irritait davantage était d'entendre ceux qui prétendaient le louer et qui ne le comprenaient pas.

Ses œuvres les plus restreintes, qui lui valurent à son début le titre du *plus fécond de nos romanciers*, furent celles qui le mirent en réputation ; à l'abri de cet humble titre qui n'impliquait pas une grande supériorité et n'éveillait encore aucune jalousie, il put faire imprimer des livres plus sérieux pour lesquels, sans sa réputation, il n'eût peut-être pas trouvé d'éditeur. Mais il n'aimait pas qu'on le bornât à ses nouvelles ou même à ceux de ses romans dont les horizons sont le moins étendus.

Pour beaucoup de personnes, et des plus académiques, Balzac est seulement *le père d'Eugénie Grandet*; elles en sont restées là avec lui et ne lui accordent pas plus de portée ni de gloire.

Je n'en veux pas à cette œuvre comme mon frère lui en voulait et n'entends pas rabaisser le mérite de ce joyau littéraire, qu'on a si justement comparé à un tableau de Gérard Dow ou de Mieris; mais je crois que beaucoup de ses livres dépassent celui-là en profondeur, s'ils ne le dépassent pas comme vérité et fini d'exécution.

Ce titre de *plus fécond de nos romanciers*, qui lui servit d'abord, lui devint nuisible en ce point, que Balzac resta inconnu des gens sérieux, qui le crurent indigne d'occuper, même leurs loisirs, tandis que les esprits légers, qui se nourrissent exclusivement de romans,

passaient, comme longueurs et hors-d'œuvre, les parties sérieuses de ses œuvres dont les fabulations ne sont souvent que le cadre; il arrivait donc que beaucoup de ceux qui lisaient LA COMÉDIE HUMAINE ne la connaissaient pas plus que ceux qui ne la lisaient pas.

C'est ainsi que Balzac n'obtint pas d'abord la place à laquelle il a droit dans les bibliothèques du penseur, à côté de Rabelais, de Shakspeare et de Molière, par sa glorieuse parenté avec ces grands esprits.

Ceux qui ont suivi Balzac du berceau à la tombe peuvent assurer que cet homme si clairvoyant, si lucide, était confiant et simple jusqu'à l'enfantillage dans ses amusements, de l'humeur la plus douce jusque dans ses jours de tristesse et de découragement, et d'une amabilité telle, dans l'intimité, que la vie était bonne près de lui.

L'homme qui écrivait *le Curé de village, les Parents pauvres, les Paysans,* ressemblait à l'écolier en vacances dans ses heures de délassement; il semait des volubilis le long du mur de son jardin, rue Basse, à Passy, les regardait le matin s'entr'ouvrir, admirait leurs couleurs, s'extasiait de la parure de certains insectes, traversait le bois de Boulogne et venait à Suresnes, où nous étions momentanément, pour faire un boston de famille où il était plus enfant que ses nièces; il riait des calembours, enviait les heureux qui avaient *ce don,* en cherchait, n'en trouvait pas, et disait avec regret :

— Non, ça ne fait pas de calembour!

Il citait volontiers les deux seuls qu'il avait trouvés en sa vie.

— Succès peu francs, avouait-il en toute humilité, car c'est sans le vouloir que je les ai faits.

Nous supposions même qu'il les avait embellis après coup.

Les proverbes retournés, qui furent quelque temps de mode dans les ateliers, l'occupèrent beaucoup; il y était plus heureux qu'aux

calembours ; il en composait pour son rapin Mistigris (d'*un Début dans la vie*) et pour madame Crémière (d'*Ursule Mirouët*).

La femme doit être la chenille ouvrière de la maison, lui causa autant de joie que ses plus belles pensées.

— Vous n'auriez pas trouvé cela, vous autres ! nous disait-il.

Il composait pour nos loteries les devises sous lesquelles nous cachions les lots, et nous arrivait tout joyeux quand il nous en apportait de bonnes.

— Un auteur sert à quelque chose, nous disait-il sérieusement.

Le maître de piano Schmucke et le banquier Nucingen, à qui il faisait parler le français-allemand, ne l'amusaient pas moins que son cher rapin Mistigris et que madame Crémière. Il riait aux larmes en nous lisant ce qu'il leur faisait dire dans leur jargon.

On a beaucoup parlé, et non sans raison, de son amour-propre excessif ; mais cet amour-propre était si franc, si bien justifié d'ailleurs, qu'on le préférait à cette fausse humilité qui révèle souvent bien plus d'orgueil.

Comment ne pas pardonner l'amour-propre à celui qui vient de signer *le Médecin de campagne, la Recherche de l'absolu, le Curé de village* et tant d'autres œuvres capitales, quand la conviction de son talent pouvait seule lui donner la patience et la force nécessaires à la création de pareils ouvrages ! Il eût mieux valu sans doute réprimer ce naïf enthousiasme de lui-même ; mais n'était-ce pas demander l'impossible à un homme d'une telle vivacité d'impressions et d'une telle franchise ?

On voit d'ailleurs dans ses lettres que des doutes suivaient de près ses grands contentements, ils étaient aussi vrais que ses accès d'amour-propre. Il vous demandait alors avec anxiété si les œuvres qui abrégeaient ses jours le feraient vivre plus longtemps que les autres.

Mais il ne faudrait pas croire que cet amour-propre fût sourd et ne sût entendre la vérité. On pouvait nettement lui dire : « Telle

chose est mauvaise, selon nous. » Il commençait bien par crier, se débattre, vous injurier même un peu et prétendre que l'endroit jugé faible était précisément le plus fort du livre; mais, si, nonobstant ses injures et sa colère, vous teniez bon et souteniez vos opinions, cette fermeté le faisait réfléchir; il n'avait perdu aucune de vos paroles et de vos observations, il les pesait et les jugeait dans la solitude de ses nuits de travail et revenait serrer la main des amis qui s'intéressaient assez à lui pour lui dire la vérité.

« Vous aviez raison, ou vous aviez tort, » disait-il avec la même bonne foi, ayant autant de reconnaissance dans l'un ou l'autre cas; et, malgré son amour-propre, c'était les amis qu'il préférait!... Il riait tout le premier de cet amour-propre et permettait qu'on en rît; il était habile d'ailleurs à connaître la valeur d'un éloge et n'était jamais dupe des banalités qu'on débitait. Il était simple et confiant; il ne pouvait être niais.

Il admirait le talent partout où il était, aussi bien chez ses amis que chez ses ennemis, et vengeait les uns et les autres contre toute vulgarité qui calomniait ou attaquait l'intelligence.

Que de fois il a protégé, sans le dire, de pauvres auteurs inconnus, dont le hasard lui faisait lire les premières œuvres, en allant les recommander à des directeurs de revues et de journaux!

— Cet homme a de l'avenir, leur disait-il.

Un pareil jugement faisait autorité.

Une phrase pittoresque, incisive, lui suffisait pour résumer une situation ou l'avenir d'un homme, et il était impossible de mieux conter, de mieux causer et de mieux lire que lui : aussi ne fallait-il pas l'entendre lire ses livres pour en juger les points faibles; il eût fait admirer les vers de Trissotin.

L'égoïsme qu'on lui a reproché tenait à sa malheureuse situation et à ses grands travaux. Libre, il eût été serviable et dévoué; on en

appelle aux amitiés qu'il sut conserver jusqu'à son dernier jour, et aux jeunes littérateurs auxquels il donna plus d'une fois ses conseils et son temps, sa seule fortune.

Mais celui qui sacrifie ses jours pour vivre dans l'avenir n'a-t-il pas le droit de se soustraire aux exigences de la société, à ces petits devoirs qui sont toute la vie des oisifs? et parce qu'il s'en sera abstenu, mérite-t-il d'être accusé d'indifférence?

Les lettres dont j'ai cité quelques passages répondent victorieusement à ces accusations et suffisent à faire juger son cœur.

Mon frère possédait d'ailleurs l'art de se faire aimer à ce point, qu'on oubliait en sa présence les griefs qu'à tort ou à raison, on avait contre lui, pour ne se souvenir que de l'affection qu'on lui portait.

Tous les gens qui l'ont servi ne l'ont pas oublié, il ne pouvait cependant pas les traiter selon ses désirs! Depuis la pauvre femme dont il parle dans *Facino Cane* (elle avait remplacé dans sa mansarde l'*inintelligent Moi-Même*), qui accourait tous les matins rue Lesdiguières, du fond du faubourg Saint-Antoine, et qui alla le voir partout où il demeura, jusqu'à François, l'ancien militaire, qui fut un de ses derniers serviteurs, tous l'aimèrent jusqu'au dévouement; et Dieu sait s'ils connaissaient chez lui l'oisiveté et l'abondance!

— Je ne sais ce qu'il a, on le servirait pour rien, disaient-ils; on ne sent ni fatigue ni sommeil quand il a besoin de vous, et, qu'il vous gronde ou vous récompense, on est toujours content de lui.

Quant à ses amitiés, il n'en trahit aucune et les conserva toutes. Lié avec les hommes les plus remarquables de l'époque, tous s'honoraient de son affection et le payaient de retour. Plus d'une fois, il quitta ses travaux pour aller voir un ami malade; chez lui, les devoirs du cœur primaient tous les autres.

Son entraînement avec ceux qu'il aimait était tel, qu'arrivé pour

un instant, il restait des heures avec eux; puis venaient les remords, il s'admonestait en disant :

— Monstre! infâme! tu aurais dû faire de la copie au lieu de parler!

Il perdait encore du temps à supputer combien lui coûtaient ses heures de délassement, compte fabuleux qui, partant de chiffres raisonnables, arrivait aux plus exorbitants.

— Car il faut compter les réimpressions, disait-il.

En résumé, ce grand esprit avait toutes les grâces et tout le charme des gens qui ne brillent que par leur amabilité.

Son heureuse et aimable gaieté lui rendait cette sérénité dont il avait besoin pour continuer ses labeurs; mais bien fou celui qui prétendait juger Balzac dans ces instants de folie; l'homme-enfant, remis au travail, redevenait le plus grave et le plus profond des penseurs!

George Sand, qui l'a bien connu, et qui a noblement parlé de lui, George Sand, qu'il appelait *son frère George*, pour rendre sans doute hommage à son génie viril, s'est trompée en un seul point, sur l'extrême sagesse qu'elle lui attribue; il ne mérite pas cet éloge; hors le travail qui primait tout, il aimait et goûtait tous les plaisirs de ce monde; je crois qu'il aurait pu être le plus fat de tous les hommes, s'il n'en avait pas été le plus discret! Lui, si confiant pour tout ce qui le regardait, ne commit jamais aucune indiscrétion dans ses relations et gardait fidèlement les secrets des autres, s'il ne savait pas garder les siens.

Je trouve dans ses lettres cette appréciation de George Sand :

Elle n'a aucune petitesse en l'âme ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains. Dumas lui ressemble en ce point.

George Sand est une très-noble amie, et je la consulterais en toute confiance dans mes moments de doute sur le parti logique à prendre en telle ou telle occurrence; mais je crois que le sens critique lui manque, au moins

de prime saut; elle se laisse trop facilement persuader, ne tient pas assez à ses opinions et ne sait pas combattre les motifs que lui oppose son adversaire pour se donner raison.

Mon frère disait plaisamment, à propos de sa petite taille (il n'avait que cinq pieds), que les grands hommes étaient presque toujours petits.

— Il faut sans doute que la tête soit près du cœur pour que ces deux puissances qui gouvernent l'organisation humaine fonctionnent bien, ajoutait-il.

On le trouvait toujours chez lui vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc doublée de soie blanche, taillée comme celle d'un moine, attachée par une cordelière de soie, la tête couverte de cette calotte dantesque de velours noir adoptée dans sa mansarde, qu'il porta toujours depuis et que ma mère seule lui faisait.

Selon les heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort soignée. Si on le rencontrait le matin, fatigué par douze heures de travail, courant aux imprimeries, un vieux chapeau rabattu sur les yeux, ses admirables mains cachées sous des gants grossiers, les pieds chaussés de souliers à hauts quartiers passés sur un large pantalon à plis et à pieds, il pouvait être confondu dans la foule; mais, s'il découvrait son front, vous regardait ou vous parlait, l'homme le plus vulgaire se souvenait de lui.

Son intelligence, si constamment exercée, avait encore développé ce front naturellement vaste, qui recevait tant de lumière! cette intelligence se trahissait à ses premiers mots et jusque dans ses gestes! Un peintre aurait pu étudier sur ce visage si mobile les expressions de tous les sentiments : joie, peine, énergie, découragement, ironie, espérances ou déceptions, il reflétait toutes les situations de l'âme.

Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des

manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction natives.

Sa chevelure, dont il variait souvent l'arrangement, était toujours artistique, de quelque manière qu'il la portât.

Un ciseau immortel a laissé ses traits à la postérité. Le buste que David a fait de mon frère, alors âgé de quarante-quatre ans, a reproduit fidèlement son beau front, cette magnifique chevelure, indice de sa force physique égale à sa force morale, l'enchâssement merveilleux de ses yeux, les lignes si fines de ce nez carré, de cette bouche aux contours sinueux où la bonhomie s'alliait à la raillerie, ce menton qui achevait l'ovale si pur de son visage avant que l'embonpoint en eût altéré l'harmonie. Mais le marbre n'a pu malheureusement conserver le feu de ces flambeaux de l'intelligence, de ces yeux aux prunelles brunes pailletées d'or comme celles du lynx.

Ces yeux interrogeaient et répondaient sans le secours de la parole, voyaient les idées, les sentiments, et lançaient des jets qui semblaient sortir d'un foyer intérieur et renvoyer au jour la lumière au lieu de la recevoir.

Les amis de Balzac reconnaîtront la vérité de ces lignes, que ceux qui ne l'auront pas connu pourront taxer d'exagération.

Mon frère concourut pour le prix Montyon avec son livre du *Médecin de campagne,* et ne l'obtint pas.

Il se présenta deux fois à l'Académie et ne fut pas reçu...

Je dirai quelques mots sur *Vautrin,* la première pièce de mon frère, représentée le 14 mars 1840, à la Porte-Saint-Martin. L'acteur chargé de ce rôle eut, à l'insu du directeur et de l'auteur, l'idée de copier un très-grand personnage dans la scène où Vautrin paraît en général mexicain. Honoré comprit aussitôt qu'on défendrait la pièce.

Je savais les raisons qui rendaient ce succès nécessaire. Inquiète de la révolution qu'avait dû produire le renversement de ses espérances, je courus le lendemain rue Richelieu, dans la chambre

que mon frère occupait, et je le trouvai en proie à une grosse fièvre. Je l'emmenai chez moi pour le soigner.

Deux heures après son installation, Victor Hugo, Alexandre Dumas et plusieurs autres de ses confrères accouraient pour lui offrir leurs services.

M. *** arrive et dit à mon frère qu'il se fait fort de lui obtenir une belle indemnité s'il consent à retirer *Vautrin*, afin d'épargner à l'autorité une initiative qu'il lui serait désagréable de prendre.

— Monsieur, lui répondit mon frère, l'interdiction de *Vautrin* me sera fort préjudiciable, mais je n'accepterai pas d'argent en payement d'une injustice; on défendra ma pièce, car je ne la retirerai pas.

Vautrin fut rayé de l'affiche à la troisième représentation.

Les premiers essais dramatiques de mon frère méritaient-ils ou non leur insuccès? je ne sais; mais je crois que celui qui créa le type de Mercadet, et sonda le premier cette plaie de l'agiotage qui attaque et désole aujourd'hui tant de familles, pouvait espérer une seconde illustration littéraire.

Le temps viendra peut-être d'achever le récit des dernières années de l'existence de mon frère; ces détails seront également appuyés de lettres qui prouveront le changement qu'une expérience si chèrement achetée avait apporté à cette vaste intelligence : le Balzac d'alors avait triomphé de ses expansions, était devenu prudent, grave, sérieux même, sans misanthropie toutefois.

Je parlerai enfin des derniers jours de sa vie, brisée dans toute la force de son âge et de son talent, avant qu'il eût achevé son œuvre, quand il espérait le bonheur et allait au moins jouir de cette tranquillité si longtemps désirée, circonstances douloureuses qui émurent amis et ennemis.

D'immenses succès, de grandes affections firent les joies de sa vie; il eut aussi des afflictions suprêmes, rien n'est médiocre dans

l'âme de celui que Dieu a doué d'exquises sensibilités et d'une haute intelligence.

Qui osera le plaindre ou l'envier !

J'ai révélé son caractère, je l'ai montré dans sa vie privée, avec ses sentiments de famille et ses amitiés, j'ai raconté des infortunes vaillamment combattues, courageusement supportées; je crois avoir rempli ma tâche en faisant estimer et aimer l'homme dans l'écrivain qu'on admire; là se bornent mes obligations envers lui et envers tous. Aux forts seuls appartient le droit de juger l'auteur.

LAURE SURVILLE, NÉE BALZAC.

1858.

à Monsieur Dutacq, Gérant du Siècle[1]

Toutes les prévisions de ceux qui croient à la non-culpabilité de Peytel se sont réalisées; ainsi mon voyage et celui de Gavarni contribueront ~~peut-être~~ sans doute à sauver la vie et à rendre l'honneur au pauvre condamné qui, sans nous, aurait péri par honneur. Nous sommes ~~forcés~~ d'aller à Belley chercher quelques renseignements, et dans quelques heures nous ~~repa~~ partons pour Paris. Je suis en mesure de démontrer les erreurs commises par la Justice et d'empêcher un de ces malheurs irréparables qui sont une flétrissure pour des époques éclairées, et dans

1. Voir le texte de cette lettre, tome XXII, page 579, note.

peu de temps, la presse pourra compter
dans ses états de services, une victoire
de plus, en offrant au Pays, une vie
exempte de blâme, arrachée à l'échafaud
La famille Peytel vous devra beaucoup
pour le concours que vous allez nous prêter
et nous aurons tous fait une bonne
action.

Agréez mes compliments et l'expression
de mes sentiments les plus distingués

de Balzac

P.S. Mon cher Dutacq, ce pauvre garçon
n'est pas coupable, et il y a <u>mal jugé</u>,
nous triompherons. — Gavarni, après notre
entrevue avec Peytel était fou de joie,
et ma tâche ne sera pas aussi difficile
que je le croyais.



Gavarni après
l'autre, [illegible]
[illegible] à [illegible]

CORRESPONDANCE

I.

A MADEMOISELLE LAURE DE BALZAC[1], A VILLEPARISIS (SEINE-ET-MARNE).

Paris, 12 avril 1819.

Tu veux, ma chère sœur, des détails sur mon emménagement[2] et ma manière de vivre, en voici !

J'ai répondu à maman elle-même sur les achats; mais tu vas frémir, c'est bien pis qu'un achat : j'ai pris un domestique !

— Un domestique ! Y penses-tu, mon frère ?

Oui, un domestique. Il a un nom aussi drôle que celui du docteur Nacquart[3] : le sien s'appelle *Tranquille;* le mien s'appelle *Moi-Même.* Mauvaise emplette vraiment !... Moi-Même est paresseux, maladroit, imprévoyant. Son maître a faim, a soif : il n'a quelquefois ni pain ni eau à lui offrir; il ne sait pas même le garantir contre le vent, qui souffle à travers la porte et la fenêtre comme Tulou dans sa flûte, mais moins agréablement.

Dès que je suis éveillé, je sonne Moi-Même, et il fait mon lit. Il se met à balayer et n'est guère adroit dans cet exercice.

— Moi-même !

— Plaît-il, monsieur ?

— Regardez donc cette toile d'araignée où cette grosse mouche pousse des cris à m'étourdir ! ces *moutons* qui se promènent sous le lit ! cette poussière sur les vitres qui m'aveugle !

1. *Les Proscrits* et *un Début dans la vie* lui sont dédiés.
2. Rue Lesdiguières, n° 9, près de l'Arsenal.
3. *Le Lys dans la vallée* est dédié au docteur Nacquart.

— Mais, monsieur, je ne vois pas...

— Allons, taisez-vous, raisonneur!

Et il se tait.

Il bat mes habits, balaye en chantant, chante en balayant, rit en causant, cause en riant. Au total, c'est un bon garçon. Il a mis mon linge en ordre dans l'armoire à côté de la cheminée, après l'avoir bien collée en papier blanc; avec six sous de papier bleu et de la bordure qu'on lui a donnée, il m'a fait un paravent. Il a peint en blanc la chambre, depuis la bibliothèque jusqu'à la cheminée. Quand il ne sera pas content, — ce qui n'est pas encore arrivé, — je l'enverrai à Villeparisis [1] chercher du fruit, ou bien à Alby [2] voir comment va mon cousin.

Assez parlé de mon domestique; parlons du maître, le maître qui est *Moi*.

J'ai fait, ma chère sœur, dorer la cage du moineau le mieux possible; il faut joncher sa vie de fleurs, et j'y travaille quand je t'écris.

— Tiens! comme il est galant, mon frère!

Comment! tu ne vois pas que c'est un petit reste des galanteries que je débite à la demoiselle du second? Mais, hélas! mes amours ont été furieusement troublées, depuis que je me suis aperçu qu'elle aime un domestique! Oui, Moi-Même lui conte fleurette!

Maintenant, je vais bavarder, et, puisque j'en ai fini avec la gazette officielle, voici le feuilleton.

Le père et la mère du second m'ont l'air de braves gens; mais je n'ai pas encore pu deviner ce qu'ils sont. Le père est paralysé de tout le côté gauche.

J'ai aussi dans mon propriétaire un excellent homme. Sa femme est femme de commerce, un peu commune, malgré son bel air. Ils ont deux enfants : un fils — l'aîné, qui est un grand paresseux! — et une fille mariée au marchand de porcelaines de la rue du

1. Village où s'était retirée toute la famille Balzac.

2. Lorsque le jeune Honoré vint tenter la fortune littéraire à Paris, on était convenu, chez son père, de dire aux amis de la famille qu'il était allé passer quelque temps à Alby, près d'un cousin, de manière que sa tentative restât ignorée en cas d'insuccès.

Petit-Lion chez qui nous avons acheté la soupière du petit service de maman.

Quant au célibataire du troisième, c'est un fainéant !...

Croirais-tu que j'ai été toute une semaine à pensailler, rangeailler, mangeailler, promenailler sans rien faire de bon? *Coqsigrue* [1] dépasse présentement mes forces; il faut le ruminer encore et attendre avant de l'écrire. J'étudie pour me former le goût : je croirais parfois que je perds la tête si je n'avais le bonheur de tenir mon respectable chef dans mes mains !

Une nouvelle! une chose qui te paraîtra bien extraordinaire ! c'est que je n'ai pas encore une seule fois ouvert mon sucrier...

Comme j'enfantille! Mais, que veux-tu! je ne t'écris pas une lettre méditée : je laisse aller mon esprit, et je bats la campagne.

Ne t'étonne pas si je t'écris sur une moitié de feuille, avec une mauvaise plume, et si je te dis des bêtises : il faut que je retrouve mes dépenses, et j'économise sur tout, même sur mon écriture et sur mon esprit, comme tu vois.

Je suis fâché de n'avoir pas le temps d'écrire à Laurence [2], que j'aime, dirai-je autant que toi?... eh bien, oui, autant que toi !

Adieu, ma chère bonne sœur. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Laurence.

II.

A M. THÉODORE DABLIN [3], NÉGOCIANT, A PARIS.

Paris, septembre 1819.

Perfide petit père,

Il y a seize grands jours que je ne vous ai vu; c'est mal, cela! c. moi qui n'ai que vous pour consolation. C'est là un trait des plus noirs.

1. Roman dont il avait conçu le projet, mais qui fut abandonné.

2. Laurence de Balzac sa seconde sœur.

3. M. Dablin, lié avec la famille Balzac, fut un des plus fidèles amis d'Honoré, qu'il aida souvent de ses conseils et de sa bourse. C'était un riche quincaillier de la rue Saint-Martin, ayant des goûts d'artiste et un cœur généreux. Lorsqu'il se

Sans rancune, je vous attends dimanche matin; fournissez-vous de détails sur les tableaux exposés, je veux vous interroger là-dessus.

Vous vous imaginez que je demeure loin, c'est une erreur philosophique; lisez Newton, et vous verrez que je demeure à un pas.

Et le latin, traître? Je vous attends pour m'y remettre.

Adieu.

III.

A MADEMOISELLE LAURE DE BALZAC, A VILLEPARISIS.

Paris, lundi 6 septembre 1819.

Ma chère sœur,

Si j'avais le temps, je t'écrirais d'*Alby* une épître en vers. J'avais même commencé noblement. — Virgile fait dire à Énée, touchant les Grecs, à propos de Sinon : « Jugez des Grecs par celui-là ! » Je te dirai : Juge de mes vers par ceux-ci :

ÉPITRE A MA SOEUR

(Dans laquelle je disais... Ah ! que je disais ou que j'aurais dit de choses!).

Tu sais mon peu d'adresse à produire une rime.
Ma muse est très-ingrate, à moins qu'elle n'exprime
Mes tendres sentiments pour ma mère et ma sœur.
Alors, ce n'est plus moi : j'écris ce que mon cœur
Peut penser de vous tous dans sa vive tendresse.
Pour couper court enfin, c'est mon cœur qui t'adresse
Tous ces petits neveux d'un Apollon naissants.
S'ils caressent leur tante et l'enfument d'encens,
Rappelle-toi, ma sœur, qu'ils viennent de Garonne,
Et que leur chère mère est de race gasconne!

Je me suis définitivement arrêté au sujet de *Cromwell*, et je l'ai choisi parce qu'il est le plus beau de l'histoire moderne. Depuis que j'ai soulevé et pesé ce sujet, je m'y suis jeté à corps

fut retiré du commerce, M. Dablin forma une collection d'objets d'art, très-estimée des amateurs, et dont il a légué de précieux spécimens au musée du Louvre. — *Les Chouans* lui sont dédiés.

perdu. Les idées m'accablent, mais je suis sans cesse arrêté par mon peu de génie pour la versification. Je me mangerai plus d'une fois les ongles avant d'avoir achevé mon premier monument. Si tu connaissais les difficultés de pareilles œuvres! Le grand Racine a passé deux ans à polir *Phèdre,* le désespoir des poëtes. Deux ans!... deux ans!... y penses-tu?... deux ans!...

Mais qu'il m'est doux, en me consumant nuit et jour, d'associer mes travaux aux personnes qui me sont chères! Ah! sœur, si le Ciel m'a doué de quelque talent, ma plus grande joie sera de voir ma gloire rejaillir sur vous tous! Quel bonheur de vaincre l'oubli, d'illustrer encore le nom de Balzac! A ces pensées, mon sang bouillonne! Lorsque je tiens une belle idée, il me semble entendre ta voix qui me dit : « Allons, courage! »

J'ai décidément abandonné mon opéra-comique. Je ne puis trouver un compositeur dans mon trou; je ne dois pas, d'ailleurs, écrire pour le goût actuel, mais faire comme ont fait les Racine et les Corneille, travailler comme eux pour la postérité!... Le second acte, au surplus, était faible, et le premier trop brillant de musique. Et, réfléchir pour réfléchir, j'aime mieux réfléchir sur *Cromwell.* Mais il entre ordinairement deux mille vers dans une tragédie, juge que de réflexions!... Plains-moi. Que dis-je! Non, ne me plains pas, car je suis heureux; envie-moi plutôt, et pense à moi souvent.

Je te promets que, dès que mon premier acte sera presque poli, qu'il n'y aura plus que le dernier coup à donner, je te l'enverrai. Mais motus! Diable! ne badinons pas.

J'ai été singulièrement intrigué; voici pourquoi (cela est de ta compétence) : Strafford amène la reine d'Angleterre à Westminster; mais elle est obligée de se dépouiller de ses vêtements royaux pour traverser le pays, arriver à Londres et s'ouvrir l'entrée du palais. Quel devait être son premier sentiment en cet état? Après bien des hésitations, j'ai donné la préférence à l'orgueil humilié. Il n'y a qu'une femme qui puisse me dire si j'ai trouvé juste.

Ah! ma sœur, que de tourments donne l'amour de la gloire! Vivent les épiciers, morbleu! Ils vendent tout le jour, comptent le soir leur gain, se délectent de temps à autre à quelque affreux

mélodrame, et les voilà heureux!... Oui, mais ils passent leur temps entre le gruyère et le savon. Vivent plutôt les gens de lettres!... Oui, mais ils sont tous gueux d'argent, et riches seulement de morgue. Bah! laissons les uns et les autres, et vive tout le monde!

Tu sauras que je me délasse de mes travaux en croquignolant un petit roman dans le genre antique [1]. Mais je le fais mot à mot, pensée à pensée, ou, pour mieux dire, *ab hoc et ab hac*. Je sors rarement; mais, lorsque je *divague*, je vais m'égayer au Père-Lachaise. J'attends l'hiver pour travailler plus assidûment.

Voici l'état de situation que tu demandes :

Beaux-Arts.

La musique me manque! Tu me parles peinture, méchante! Comment veux-tu que je me permette d'aller au Musée, quand je suis présentement à Alby? J'attendais hier le traître Dablin pour lui faire rendre gorge sur les tableaux exposés; j'avais apprêté sa chaise... Ça m'a porté malheur, il n'est pas venu!

Extérieur.

J'ai été rencontré par M. de V... et M. F..., de Villeparisis. S'ils m'ont reconnu, dites que ce n'est pas moi. Je voudrais cependant bien ne ressembler à personne!

Intérieur.

J'ai mangé deux melons. Il faudra les payer à force de noix et de pain sec.

Projets.

Si vous me donniez un jour rendez-vous sur les bords du canal de l'Ourcq, près de tel ou tel pont! Il ne faudrait jamais que trois heures de marche pour aller vous trouver, et trois heures pour revenir à ma mansarde; et *l'Albigeois* aurait vu tout ce qu'il a de cher au monde! Avisez.

1. Ce roman n'a jamais vu le jour.

Maintenant, si tu trouvais des idées pour des situations de *Cromwell,* écris-le-moi. Tiens, ce qui m'embarrasse le plus, ce sont celles de la *scène première* entre le roi et la reine. Il doit y régner un ton si mélancolique, si touchant, si tendre, des pensées si pures, si fraîches, que je désespère! Il faut que cela soit sublime tout du long, dans le genre de l'*Atala* de Girodet en peinture. Si tu as la fibre ossianique, envoie-moi des couleurs, chère petite, bonne, aimable, gentille sœur que j'aime tant!

Adieu. Je t'embrasse et suis ton loup-garou de frère.

Tu sauras que je t'ai écrit en dînant, et qu'après avoir fini ma lettre, j'ai trouvé autour de moi une trentaine de bouchées commencées. Je vais les achever.

IV.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, septembre 1819.

Je méditais une catilinaire à la Cicéron contre vous, petit père. Comment! un mois sans venir *lesdiguièriser,* tandis que je sèche dans ma peau, que je grille de ne pas vous voir! Ne croyez pas, au moins, méchant, que ce soit à cause de vous. Non; l'amour de la patrie est plus fort; je suis un Brutus en abrégé. Et les députés? la liste des nouveaux nommés[1]? Je ne rêve que députés et Dablin!

Au surplus, je ne me fâche pas de la rareté de vos visites : c'est signe que vous êtes bien occupé. Il paraît que vous n'allez pas souvent non plus à Villeparisis. Mais vous saurez que je suis, depuis huit jours, comme au fond des enfers; je n'ai rien vu, rien entendu, on ne m'a pas écrit; jusqu'à la mère Comin que je n'ai pas aperçue! enfin, je suis resté seul, avec mon maigre esprit qui bat la campagne. *Cromwell* me fait sauter la tête!

Je suis tellement fatigué de mes régicides anglais, que j'ai pris le parti de me reposer la cervelle une quinzaine, et de n'en prendre

1. Les élections pour le renouvellement de la Chambre des députés venaient d'avoir lieu.

qu'à mon aise, afin d'avoir la tête plus fraîche dans le mois d'octobre, qui est le terme que je me suis fixé pour m'engouffrer dans cette tragédie, et n'en sortir que le premier acte à la main.

Mère Comin vous portera ce billet, et je la charge de s'informer si vous êtes mort ou en vie.

Allez donc à Villeparisis, et venez me voir !...

Je vous écris comme à ma maîtresse, sur du papier doré : c'est que je veux vous engager à venir me voir.

Donnez à la mère Comin, je vous en supplie, la liste des députés nouveaux, avec leur opinion.

Adieu, Pylade !

V.

AU MÊME.

Paris, septembre 1819.

Maudit petit père,

Je ne vous ai pas vu hier. Faut-il que je fasse avec vous comme avec le Cerbère des enfers, à qui on jetait un petit gâteau emmiellé, et que, pour vous avoir, je vous écrive à chaque fois?

Je sens bien que, tout le profit étant pour moi, j'ai l'air intéressé; quoique je sois, en amitié, imbu de la maxime qu'il faut se gêner le moins possible, et n'en pas faire un joug, pour ne pas donner envie de le secouer, il me suffit de savoir que l'on m'aime rue Saint-Martin, je n'en demande pas davantage. Le moyen de m'affrioler sera de m'apporter la liste des nouveaux élus. Je sais Grégoire[1], mais le reste? Donnez-moi la liste par département, et que chacun ait une petite indication d'opinion.

Je ne vous écris pas davantage, pour en avoir davantage à vous dire.

Adieu, Pylade-Dablin.

Vous seriez bien aimable de venir mardi, ou, si vous ne pouvez pas avant dimanche, d'envoyer la liste à la mère Comin, qui me l'apporterait.

1. L'abbé Grégoire, ancien conventionnel.

VI.

A MADEMOISELLE LAURE DE BALZAC, A VILLEPARISIS.

Paris, octobre 1819.

Ma très-chère et honorée sœur,

Je saisis la *godardienne* occasion [1] qui se présente pour vous envoyer des nouvelles de votre pendard de frère.

Voilà quinze jours expirés pendant lesquels je n'ai rien fait du tout; j'ai mis mon champ en jachère. En récompense, voici trois nuits que je passe, et je me suis rembureauté.

Hier dimanche, j'ai dîné chez ma propriétaire, *ousque* j'ai joué aux petits jeux innocents; ils ont été, je t'assure, très-innocents, attendu la stupidité bétifiante de presque tous les membres de l'honorable compagnie. Les amours vont bien: *Zaïre* commence à écrire lisiblement; mais jamais je ne ferai rien d'elle pour la littérature.

L'infâme petit père n'est pas encore venu! La chaise a encore été placée pour rien! n'est-ce pas abominable? Mais je lui pardonne, je ne suis pas chrétien pour des prunes.

Travailles-tu toujours ton piano? Vous saurez, mademoiselle, qu'on économise pour en avoir un ici. Quand, mère et toi, vous viendrez me voir, vous le trouverez installé. J'ai pris mes mesures; en reculant les murs, il tiendra, et, si ma propriétaire ne veut pas entendre à cette petite dépense, je l'ajouterai à l'acquisition du piano, et *le Songe de Rousseau* [2] retentira dans ma mansarde, où le besoin de songes se fait généralement sentir.

Laure! ô ma chère Laure que j'aime! Comment se fait-il que l'on ne puisse pas décrocher le *Tacite* de papa? Songe que je m'en remets à toi qui es fine comme l'ambre, pour l'escofier au profit de ton frère; car encore si on s'en servait! mais c'est comme un diamant dans une châsse: vous ne faites que le voir. Il me le faut absolument. Mon père n'en a pas besoin, maintenant qu'il est dans la

1. C'est-à-dire l'occasion d'un farinier de Villeparisis, nommé Godard, qui, en amenant ses farines à Paris, faisait les commissions de la famille Balzac.

2. Morceau de Cramer, fort en vogue alors.

Chine ou dans la Bible. Rien ne doit être plus facile que de trouver la clef de la bibliothèque. Papa n'est pas toujours chez lui, il se promène tous les jours, et le farinier Godard est là pour m'apporter le volume.

L'Iris-messagère[1] vient chercher ma lettre; mais, en conscience, je ne t'enverrai pas cette bribe; ce sera pour un autre jour, et je m'en vais te serrer dans un tiroir : prends garde d'étouffer!

Samedi 30 (puisqu'il est une heure du matin).

La mère l'Antimèche doit venir prendre ma prose ce matin; et je me *relaurise.*

J'ai reçu la lettre où tu me dis : « Écris, écris, écris! » Tu vois par ce qui précède que je pensais aux Villeparisiens.

Maintenant, dis-moi donc où tu lis Montesquieu, dont tu me cites des passages que je ne connais pas! Heureux les frères dont les sœurs sont des Laures!

Tu me donnes des nouvelles comme si je ne lisais pas les journaux et comme si j'étais réellement à Alby; et tu as vraiment perdu une demi-feuille de ta lettre à m'écrire ce que maman m'avait déjà dit, ce que j'avais lu, ce que je savais. — Parlons d'autre chose.

Je n'aime pas, ma chère, tes travaux historiques et tes tableaux, siècle par siècle. Pourquoi t'amuser (et le mot est mal choisi) à refaire l'ouvrage de Blair? Prends-le dans la bibliothèque, il ne doit pas être loin du *Tacite*, et apprends-le par cœur.

Mais à quoi bon? Une jeune fille en sait assez quand elle sait le nom des grands hommes anciens et modernes, qu'elle ne fricasse pas Annibal avec César, qu'elle ne prend pas le Trasimène pour un général et Pharsale pour une dame romaine. Lis Plutarque et deux ou trois livres de ce calibre-là, et tu seras calée pour toute ta vie, sans déroger à ton titre charmant de femme. Veux-tu donc devenir une savante? Fi!... fi!...

J'ai fait cette nuit un rêve délicieux : je lisais le *Tacite* que tu m'avais envoyé!

1. C'es ainsi qu'il désignait sa femme de ménage, la mère Comin.

Tu me parles de *Marie Stuart*[1]; *bené!* Je désire que cela réussisse. Le sujet de cette tragédie est assez éloigné pour être mis sur la scène; espérons que l'auteur luttera avec succès contre les difficultés des sujets modernes, qui ne sont jamais aussi favorables à la poésie que les sujets antiques. Ajoute à cela la difficulté de rendre un moderne intéressant! nos hommes d'État sont tous les mêmes; les crimes diplomatiques prêtent peu au théâtre. Excepté deux ou trois grandes catastrophes comme celles de Charles Ier, de Louis XVI, etc., il n'y a rien. Les tragédies d'imagination sont horriblement difficiles, il faut tout créer; le spectateur est neuf sur tout. Voltaire (à peu près le seul qui ait réussi dans ce genre) n'a pu faire accepter que *Zaïre* et *Alzire*, et encore! — Passons.

Que tu apprennes Guéroult, Lhomond, le diable, c'est indifférent pour ton latin (j'aimerais mieux Lhomond): il suffit, pour le moment, que tu connaisses les cinq déclinaisons, les adjectifs, les verbes, les irrégularités; et, lorsque tu viendras me dire ou que tu m'écriras: « Mon frère, j'en suis à la syntaxe; » lorsque tu sauras tout ce qui précède, comme un perroquet vert qui mange du pain trempé dans du vin, et qui a le bec affilé et blanc, et la tête rouge, alors nous verrons comment nous y prendre pour le reste. Apprends! apprends! apprends par cœur les types des déclinaisons, verbes, etc.; c'est le *goddam* des Latins, le fond de la langue. Je n'ai pas d'autre conseil à te donner.

Dis à maman que je travaille tant, que vous écrire est mon délassement. Alors, sauf vot' respect et le mien, je vais comme l'âne de Sancho, par les chemins, broutant tout ce que je rencontre. Je ne fais pas de brouillon (fi donc! le cœur ne connaît pas de brouillons). Si je ne ponctue pas, si je ne me relis pas, c'est pour que vous me relisiez et pensiez plus longtemps à moi. Je jette ma plume aux bêtes, si ce n'est pas là une finesse de femme!...

Mademoiselle Laure, je monte sur mes grands chevaux, je mets mon rabat et mon bonnet carré d'aîné, pour vous gronder. Comment! méchante, à propos de l'aimable demoiselle du second, tu

1. La tragédie de Pierre Lebrun, qui était alors en répétition au Théâtre-Français.

me rappelles la demoiselle du Jardin des Plantes! Fi! que c'est laid, mademoiselle! — Laure, je ne plaisante pas, c'est sérieux. Si on lisait, par hasard, ta lettre, on me prendrait pour un Richelieu qui aime trente-six femmes à la fois. Je n'ai pas le cœur si large, et, excepté vous que j'aime à l'adoration, je n'aime d'amour qu'une seule personne à la fois. Cette Laure! elle me voudrait voir un Lovelace; et pourquoi, je vous demande un peu! Si j'étais un Adonis encore!

J'ai une fluxion.

Samedi, 10 heures du matin.

Comme tu veux bien t'intéresser à moi, je te dirai que j'ai parfaitement dormi. Comment cela aurait-il été autrement! je pensais à toi, à maman, à mes amours, à mes espérances, et, en me réveillant, je te donne ma première pensée.

A propos, la lettre de Laurence était très-gentille, mieux que la tienne; ce n'est pas étonnant : elle s'est appliquée, et, toi, tu as écrit ta conversation.

Laure, je crois que je ferai la folie d'aller voir *Cinna* en loge grillée [1]. Cette idée me possède depuis que Talma joue *Auguste*, Lafon *Cinna*, mademoiselle Duchesnois *Émilie*, et Michelot *Maxime*. Je finirai par céder... Mon estomac en tremble [2]!... Ce qui pourrait m'entraîner, c'est que je n'ai pas encore vu jouer de pièces de Corneille, notre général! et j'ignore absolument la manière dont on dit ses vers, qui sont plus rudement faits que ceux de Racine. Mais j'aurais perdu la tête; ainsi je n'irai pas...

Les nouvelles de mon ménage sont désastreuses : les travaux nuisent à la propreté. Ce coquin de Moi-Même se néglige de plus en plus. Il ne descend que tous les trois ou quatre jours pour les achats, va chez les marchands les plus voisins et les plus mal approvisionnés du quartier ; les autres sont trop loin, et le garçon économise ses pas ; de sorte que ton frère (destiné à tant de célébrité!) est déjà nourri absolument comme un grand homme, c'est-à-dire qu'il meurt de faim!

1. On comprend qu'il parlait de loge grillée, parce qu'il était censé à Alby, et qu'on ne devait pas le rencontrer à Paris.

2. Il avait une très-mince pension et ne pouvait se permettre un plaisir qu'au prix de toute sorte de privations.

Autre sinistre : le café fait d'affreux gribouillis par terre, il faut beaucoup d'eau pour réparer le dégât; or, l'eau ne montant pas naturellement dans ma céleste mansarde (elle y descend seulement les jours d'orage), il faudra aviser, après l'achat du piano, à l'établissement d'une machine hydraulique, si le café continue à s'enfuir, pendant que maître et serviteur bayent aux corneilles.

Avec le *Tacite*, n'oublie pas de m'envoyer un couvre-pied. Si tu pouvais y joindre quelque vieillissime châle, il me serait bien utile. Tu ris? C'est ce qui me manque dans mon costume nocturne. Il a fallu d'abord penser aux jambes, qui souffrent le plus du froid; je les enveloppe du carrick tourangeau que Grogniart[1], de boustiquante mémoire, cousillonna. Le susdit carrick n'arrivant qu'à mi-corps, reste le haut, mal défendu contre la gelée, qui n'a que le toit et une veste de molleton à traverser pour arriver à ma peau fraternelle, trop tendre, hélas! pour le supporter! Quant à la tête, je compte sur une calotte dantesque pour qu'elle puisse braver aussi l'aquilon. Ainsi équipé, j'habiterai fort agréablement mon palais!

Je finis cette lettre comme Caton finissait ses discours; il disait : « Que Carthage soit détruite! » Moi, je dis : Que le *Tacite* soit pris!

Et je suis, chère historienne, de vos quatre pieds huit pouces le très-humble serviteur.

Tu ne sais pas, j'ai un véritable remords de conscience que nous ayons mis M. de Villers[2], qui m'aime tant, en dehors de notre secret. Je ne connais personne auprès de qui il puisse nous trahir, et je crois d'ailleurs à toute sa discrétion. J'ai songé qu'après l'hiver laborieux que je vais passer, quelques jours de campagne me seront bien nécessaires... — « Non, maman, ce n'est pas pour fuir ma bonne vache enragée; j'aime ma vache! Mais quelqu'un, près de vous, vous dira que l'exercice et le grand air sont bien utiles à

1. Grogniart était un petit tailleur de Tours, chargé jadis d'ajuster à la taille du fils les habits du père, et qui ne s'acquittait pas de ce travail à la satisfaction d'Honoré.

2. L'abbé de Villers, ami de la famille Balzac, vivait retiré à Nogent, petit village situé près de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise).

la santé de l'homme ! Or, puisque Honoré ne peut se montrer chez son père, pourquoi n'irait-il pas chez le bon M. de Villers, qui l'aime jusqu'à soutenir le rebelle?... Une idée, mère : si vous lui écriviez pour arranger ce voyage? Allons, c'est comme si c'était fait, vous avez beau prendre votre air sévère, on sait que vous êtes bonne au fond, et l'on ne vous craint qu'à demi! »

Tu voulais une longue lettre : j'espère que celle-là doit compter. Je ne suis pas avare de bêtises avec vous, et vous, en revanche, vous me privez de votre charmante conversation. Fi! que c'est vilain, mesdames, quand il existe un Godard!

Ah çà! tu sauras encore que je suis quelquefois *bousard* envers moi-même, et que je fais ma lippe. Ma bonne maman n'est pas là pour le dire, mais je suis dupe de moi-même, tantôt gai, tantôt rêvassant. Je suis trop inégal, il faudra que je me défasse de ma compagnie.

J'ai fait en bas un boston, et un boston à piccolo encore, et j'ai gagné trois francs. Si je n'y prends garde, la société s'emparera encore de moi. Ce boston m'a fait penser aux nôtres, par conséquent à vous aussi; j'ai perdu, tout le temps que j'y pensais!

Mes lettres sont des macédoines; je te parle de trente-six choses différentes dans la même page; mais tu dois facilement excuser cela, vu le caractère de l'individu.

Quand viendrez-vous me voir, vous chauffer à mon feu, boire mon café, manger des œufs brouillés, *raccommodés* sur un plat que vous m'apporterez?

Adieu, *soror!* J'espère avoir une lettre *sororis*, répondre *sorori*, voir *sororem* alors, *o soror!* mais je verrai aussi le départ *sorore!*

Réponds-moi aussi longuement que je t'écris.

Ma fluxion est bien désenflée ce matin. Hélas! dans quelques années peut-être, je ne pourrai plus manger que de la mie, de la bouillie et les mets des vieux; il me faudra ratisser des radis comme bonne maman! Tu auras beau dire : « Fais arracher! » J'aime autant laisser la nature à elle-même; les loups ont-ils des dentistes?

VII.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, novembre 1819.

Mon cher petit père,

Vous n'êtes pas venu : la chaise a encore une fois été mise pour rien! Ce n'est pas pour vous faire des reproches que je vous écris; mais, ne pouvant pas sortir, je suis obligé de m'en remettre à vous pour un achat bibliographique que votre sagesse saura concilier avec mes moyens pécuniaires.

Je voudrais une Bible très-complète, *latine*, avec le français en regard, si cela se peut. Je ne veux pas du Nouveau Testament je l'ai.

Je crois qu'on a imprimé dernièrement quelque chose dans ce genre-là chez Desoër ou chez Didot. Si le français en regard était difficile à trouver, ou s'il doublait le prix du livre, je m'en tiendrais au latin seul; je ne veux pas du français seul.

Si vous achetez pour votre instruction *les Vêpres siciliennes*[1], je présume assez de vous pour avoir l'espoir de les lire.

Je compte bien aussi sur vous pour les journaux de la session, par huitaine.

A propos, si Girodet met son *Endymion* à l'exposition, ayez l'obligeance de me procurer un billet pour le jour où il est censé n'y avoir personne. J'irai le matin, on ne me verra pas.

Adieu.

P.-S. — Vous me causeriez encore une plus grande joie si vous mettiez en réquisition M. Pepin-Lehalleur et me procuriez et envoyiez un billet de parterre pour les Français, un jour qu'on donnerait *Cinna*. On ne me reconnaît pas dans les rues, et je n'ai pas encore vu une seule pièce de mon vieux général Corneille. C'est mal à un jeune soldat.

1. Cette pièce venait d'être jouée au Théâtre-Français.

VIII.

A MADEMOISELLE LAURE DE BALZAC, A VILLEPARISIS.

1820.

Ma chère sœur,

Je commence par te dire que je t'aime de tout mon cœur et que je t'embrasse, de peur de l'oublier dans le courant de ma lettre; je puis me vanter comme Petit-Jean et dire :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Ah! *Laura soror!* que j'ai de tourments! Je ferai une pétition au pape pour la première niche de martyr vacante! Je viens de découvrir à mon *régicide* un défaut de conformation, et il fourmille de mauvais vers! Je suis aujourd'hui un vrai *Pater Dolorosa.* J'ai trouvé un biais qui ne me satisfait pas trop : ah! si je suis un Pradon, je me pends! Lorsque tu verras de mauvais vers, mets en marge : « Gare à la potence! » Je dévore nos quatre auteurs tragiques : Crébillon me rassure, Voltaire m'épouvante, Corneille me transporte, Racine me fait quitter la plume.

Je te dirai que je suis très-fâché contre toi. Comment, mademoiselle, appeler son frère étourdi? on l'appelle nigaud; cela peint mieux. Au reste, je ne sais pas encore pourquoi tu m'as appelé étourdi; je ne sais ce que le petit père[1] m'a ragoté ce matin de vous, de Saint-Cloud, de mois d'octobre, de partie; tout ce que je souhaite, c'est que vous ne fassiez pas tort au petit déjeuner de la rue Lesdiguières.

Je ne vois Iris-Comin qu'à la volée et toujours essoufflée quoique à cheval sur son arc-en-ciel de panier plein de pommes de terre.

Merci de vos tendresses et de vos provisions; je t'ai reconnue dans le pot de confitures et les fleurs. Vos liqueurs réussissent-elles?

J'ai l'air un peu N... en m'informant comme cela de la bala-

1. M. Dablin.

goinfre; mais c'est que mon mal de dents m'empêche de manger, et je me régale de parler. Pensez-vous à moi comme je pense à vous?... Vous vous *emmalusez*[1], et moi, je m'amuse de votre emmalusement.

Fais un recueil de tous les *hélas* de la *tantante* Malus; redis-moi bien ce qu'elle soupirera... Je m'en remets à toi pour rire, tu es mon Momus, mon bon Momus, car je me suis cru à votre dîner de réception; tes récits sont la manne de mon désert.

Tu veux des nouvelles, il faut que je les fasse; personne ne passe dans mon grenier, je ne peux donc te parler que de moi et t'envoyer autre chose que des fariboles.

Exemple :

Le feu a pris rue Lesdiguières, n° 9, à la tête d'un pauvre garçon et les pompiers n'ont pu l'éteindre. Il a été mis par une belle femme qu'il ne connaît pas : on dit qu'elle demeure aux Quatre-Nations, au bout du pont des Arts; elle s'appelle la Gloire.

Le malheur est que le brûlé raisonne, et il se dit :

— Que j'aie ou non du génie, je me prépare dans les deux cas bien des chagrins!

Sans génie, je suis flambé! il faudra passer la vie à sentir des désirs non satisfaits, de misérables jalousies, tristes peines!...

Si j'ai du génie, je serai persécuté, calomnié; je sais bien qu'alors mademoiselle la Gloire essuiera bien des pleurs!...

Je te quitte pour dormir, j'ai passé la nuit à souffrir mort et passion! Je vais me rembourrer l'esprit de quelque gentil rêve que je te raconterai au sortir des bras de madame Morphée. Adieu, Laure-Dusseck-Grétry-Balzac, charmante sœur-riri-panpan-croque-note! Je ris comme un bossu et je t'embrasse. Ce que c'est que la philosophie, elle fait oublier les douleurs les plus vives. Je dors.

J'éprouve aujourd'hui que la richesse ne fait pas le bonheur et le temps que je passerai ici sera pour moi une source de doux souvenirs! Vivre à ma fantaisie, travailler selon mon goût, et à ma guise, ne rien faire si je veux, m'endormir sur l'avenir que je fais

1. Ce mot fabriqué voulait dire que l'on était, à Villeparisis, en possession de la famille Malus. M. Malus était intendant militaire et avait épousé la sœur de madame de Balzac, mère d'Honoré.

beau, penser à vous en vous sachant heureux, avoir pour maîtresse la Julie de Rousseau, la Fontaine et Molière pour amis, Racine pour maître et le Père-Lachaise pour promenade !...

Oh ! si cela pouvait durer toujours !

Je n'ai pas d'autre inquiétude que l'envie de m'élever, et tous mes chagrins viennent du peu de talent que je me reconnais. Car, toi, tu peux, en travaillant, augmenter la vivacité de tes doigts; mais tous les travaux du monde ne donnent pas un grain de génie. On peut jouer du piano et bien déclamer les vers, sentir les charmes de la poésie et de la musique; mais composer et versifier?... Au diable la médiocrité ! au diable les Pradon et les Bauvarlet ! il faut être Grétry et Racine.

Il serait temps encore de faire partie nulle et de devenir un M. ***, qui juge tranquillement les autres sans les connaître, qui jure après les hommes d'État sans les comprendre, qui gagne au jeu même en écartant les atouts, l'heureux homme ! et qui pourra bien un jour devenir député, parce qu'il est riche, l'homme parfait !...

Je te quitte pour aller au Père-Lachaise faire des études de douleur, comme tu faisais des études d'écorché. J'ai abandonné le Jardin des Plantes parce qu'il était trop triste. Je pense que vous pouvez m'écrire comme vous voulez par Godard ; il ne vous en coûtera que du papier, de l'encre et de l'esprit, à vous, car, moi, je vous fais toujours une graissée de bêtises.

Me voilà revenu du Père-Lachaise, où j'ai piffé de bonnes grosses réflexions inspiratrices. Décidément il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : La Fontaine, Masséna, Molière, un seul nom qui dit tout et fait rêver !... De toutes les affections de l'âme, la douleur est la plus difficile à peindre; nous autres modernes, nous sommes les très-humbles valets des anciens, et cela redouble mes craintes pour le cinquième acte du *Régicide*.

Dis à maman et à papa combien je les aime; il n'y a que toi qui puisses exprimer cela. Sur ce, je t'embrasse et j'ajourne au numéro prochain tout ce qui reste au fond du sac. Adieu, Pétrarque !

Ton grigou de frère.

Bien des amitiés à Laurence.

Je ne veux plus t'écrire; je me laisse aller à bavarder, et je

regrette le temps, parce qu'il devrait être mieux employé à notre gloire commune, si !...

IX.

A LA MÊME.

Paris, septembre 1820.

J'ai, ma chère bonne, décidément pris un parti pour *Cromwell :* maintenant que tout est irrévocablement arrêté, j'ai résolu d'y travailler d'une autre manière. Il va être fini en cinq ou six mois, mais grossièrement et d'un seul jet, parce que je veux pouvoir, le tableau une fois dessiné, y mettre le coloris à mon aise. Peut-être t'enverrai-je à la fin de novembre ou au commencement d'octobre *la première acte;* j'espère que tu pourras là dedans rogner, trancher, coupiller, à ton aise.

Je commence à passer assez gentiment les nuits, mais le froid *me pipe* (c'est un mot de papa), et je ferai l'acquisition d'un vieux fauteuil de bureau qui me garantira au moins les côtés et le dos. Ne dis rien à ma chère mère de mes travaux nocturnes et ne m'en parle pas non plus; je veux enfin, dussé-je en crever, venir à bout de *Cromwell* et terminer quelque chose avant que maman me vienne demander compte de mon temps.

Je suis plus engoué que jamais de ma carrière pour une foule de raisons dont je ne déduirai que celles que tu n'aperçois peut-être pas. Nos révolutions sont bien loin d'être terminées; à la manière dont les choses s'agitent, je prévois encore bien des orages. Bon ou mauvais, le système représentatif exige d'immenses talents; les grands écrivains seront nécessairement recherchés dans les crises politiques; ne réunissent-ils pas à la science, l'esprit d'observation et la profonde connaissance du cœur humain?

Si je suis un *gaillard* (c'est ce que nous ne savons pas encore, il est vrai), je puis avoir un jour autre chose que l'illustration littéraire; et ajouter au titre de grand écrivain celui de grand citoyen, c'est une ambition qui peut tenter aussi! Rien, rien que l'amour et la gloire ne peut remplir la vaste place qu'offre mon cœur, dans lequel tu es logée convenablement.

Ma sœur, ma bonne Laure, je voudrais vous voir tous richement placés, afin qu'on ne me tourmentât pas sur ma destinée; il y a dans cette affaire un peu d'égoïsme peut-être, mais on me le pardonnera en faveur du bien qu'il produirait.

Aussi je désire la réussite de mon dessein sur *Cromwell* avec un grain d'intérêt, et je traite ma pauvre tragédie comme du marc de café : je calcule ce que j'en tirerai pour m'indépendantiser. Je ressemble à Perrette au pot au lait, et ma comparaison ne sera peut-être que trop réelle! Si par hasard on vendait du génie à Villeparisis, achète-m'en le plus que tu pourras; mais, malheureusement, cela ne se vend ni ne se donne, ni ne s'achète, et j'en ai furieusement besoin.

J'avais fait un monologue à la Chapelain, en vers que je trouvais superbes; à force de les relire, j'ai remarqué qu'ils étaient presque tous faux. Quel déchet!...

Chère sœur, pense à moi; voilà tout ce que je te demande. Belle et tendre soupirante du Languedocien Pétrarque, tâche de le trouver modernisé, ayant cent mille livres de rente et directeur général! Adieu.

X.

A LA MÊME.

(En lui envoyant le plan de la tragédie de *Cromwell.*)

POUR TOI SEULE!

Paris, 1820.

Chère Laure,

Ce n'est pas un médiocre cadeau ni une petite preuve d'amitié que je te donne là, que de te faire assister ainsi à l'enfantement du génie! (Moque-toi!)

Comme ce n'est encore qu'un projet, j'ai laissé une marge, te permettant d'y inscrire tes sublimes observations.

Malgré cette liberté grande que je vous donne, mademoiselle, lisez avec respect le plan de Sophocle jeune.

Dire qu'on lit en une heure ce qui a coûté quelquefois des années à écrire!...

Acte premier.

Henriette d'Angleterre, accablée de fatigue et déguisée sous d'humbles vêtements, entre dans Westminster, soutenue par le fils de Strafford; elle revient d'un long voyage. Elle a été, selon l'ordre de Charles Ier, conduire ses enfants en Hollande et solliciter des secours à la cour de France. Strafford en larmes lui apprend les derniers événements. Le roi, prisonnier dans Westminster, accusé par le Parlement, attend son jugement. Tu comprends l'élan de la reine à ces nouvelles; elle veut partager le sort de son époux.

Entrent Cromwell et son gendre Ireton. Ils ont donné rendez-vous dans ce lieu aux conjurés.

La reine, effrayée, se cache derrière une tombe royale.

Les conspirateurs arrivent et elle entend discuter si on fera ou non mourir le roi. Scène fort vive où Fairfax (un honnête garçon) défend les jours de l'illustre prisonnier et dévoile l'ambition de Cromwell. Celui-ci rassure tout son monde. Après quoi, on conclut à la peine de mort.

La reine se montre et leur fait un fameux discours!...

Cromwell et ses amis la laissent parler, enchantés de tenir une victime qui leur manquait. Il sort avec ses complices pour assurer le succès de leurs projets, et la reine se rend auprès du prisonnier.

Acte deuxième.

Charles Ier, seul, repasse dans sa mémoire les événements et les faits de son règne. Quel monologue!

La reine arrive. C'est encore là qu'il faudra du talent! L'amour conjugal sur la scène pour tout potage! il faut qu'il embrase la pièce. Il doit régner dans cette entrevue douloureuse un ton si mélancolique et si tendre, que c'est déjà à désespérer; il faut tout bonnement arriver au sublime.

Cromwell vient chercher le roi pour la séance. Scène fort épineuse encore, où il faut mettre en relief les caractères si différents des trois interlocuteurs (étude historique difficile).

Strafford vient avertir la reine qu'une petite armée de royalistes s'est emparée des fils de Cromwell revenant de dompter l'Irlande.

En mettant Cromwell entre ses fils et le trône, on sauvera peut-être le roi. L'acte finit sur cette lueur d'espérance.

Acte troisième.

Cromwell attend la reine. Celle-ci lui explique ce que tu sais et le met dans l'alternative de se prononcer. Grand combat dans l'âme du protecteur. Le roi arrive et annonce à Cromwell qu'il a ordonné que ses fils lui soient rendus sans condition. Cromwell, en sortant, laisse le spectateur dans l'attente. Quelques autres scènes entre la reine, le roi, puis Strafford, qui fait observer au roi qu'il se remet sous le couteau.

Tous vont à Westminster.

Acte quatrième.

Cromwell arrive. L'ambition l'emporte. Le parlement est assemblé. Le roi comparaît et parle, pour la première et dernière fois, d'un ton... (C'est là qu'il faut être sublime!) La reine, indignée, se présente et défend (Dieu sait comme!) son diable de mari. Cromwell, voyant le parlement s'attendrir, fait retirer le roi et la reine pour délibérer. Au moment où les gardes les emmènent, la reine tente un dernier effort auprès de Cromwell : elle lui offre honneurs, titres, etc. Cromwell reste froid.

La reine sort désespérée.

Acte cinquième (et le plus difficile de tous).

La sentence n'est pas encore connue; mais Charles Ier, qui ne s'abuse pas, entretient la reine de ses dernières volontés. (Quelle scène!) Strafford sait la condamnation et vient l'annoncer à son maître afin qu'il y soit préparé avant d'entendre son arrêt. (Quelle scène!) Ireton arrive chercher le roi pour le conduire devant ses juges. Charles Ier dit à Strafford qu'il lui réserve l'honneur de le conduire à l'échafaud. Adieux du roi et de la reine. (Quelle scène!) Fairfax accourt; il prévient la reine de son danger, il faut qu'elle fuie sur-le-champ, on veut la retenir prisonnière et lui faire aussi son procès.

La reine, toute à son désespoir, n'entend rien d'abord, puis elle éclate tout à coup en imprécations contre l'Angleterre : elle vivra pour la vengeance, elle lui soulèvera partout des ennemis, la France la combattra, la dominera, l'écrasera un jour.

Ce sera le feu de joie, et je te réponds que ce sera tapé de main de maître !

Puis le parterre, trempé de larmes, ira se coucher.

Aurai-je assez de talent? Je veux que ma tragédie soit le bréviaire des peuples et des rois !

Il faut débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou !... Je te supplie, par notre amour fraternel, de ne jamais me dire : « C'est bien. » Ne me découvre que les fautes; quant aux beautés, je les connais de reste.

Si quelques pensées t'arrivent chemin faisant, écris-les en marge ; laisse les jolies, il ne faut que les sublimes.

Il est impossible que tu ne trouves pas ce plan superbe ! Quelle belle exposition ! Comme l'intérêt grandit de scène en scène ! L'incident des fils de Cromwell est admirablement trouvé. J'ai aussi inventé fort heureusement le caractère du fils de Strafford. La magnanimité de Charles Ier rendant à Cromwell ses fils est plus belle que celle d'Auguste pardonnant à Cinna.

Il y a bien encore quelques fautes, mais elles sont légères et je les ferai disparaître.

J'ai tellement pris part à tout ce que tu m'écris, que je me sentais attendri comme s'il s'agissait d'un vers de *Cromwell*.

Pourvu que le Château[1] n'aille pas défendre ma tragédie !

Si je m'écoutais, je couvrirais une rame de papier en t'écrivant; mais *Cromwell ! Cromwell* qui crie après moi !

Ce qui me coûte le plus, c'est l'exposition. Il faut que ce luron de Strafford fasse le portrait du régicide, et Bossuet m'épouvante.

Cependant, j'ai déjà quelques vers qui ne sont pas mal tournés.

Ah ! sœur ! sœur ! que d'espérances et de déceptions... peut-être !

1. Le *Château* s'entendait alors pour les Tuileries.

XI.

À MADAME LAURE SURVILLE, A BAYEUX[1].

Villeparisis, juin 1821.

Si tu veux connaître exactement notre situation, représente-toi d'abord papa se promenant en long dans sa chambre, immédiatement après la lecture du journal; puis maman dans son lit, encore mal guérie d'une fausse fluxion de poitrine; Laurence auprès d'elle, et enfin ton cher frère écrivant en face de la cheminée, sur le petit meuble qui supportait jadis ton écritoire! Quant au chapitre des observations, il y aurait bien matière à le remplir, mais il faudrait un temps plus calme. D'ailleurs j'arrive de l'Isle-d'Adam, je ne puis encore être au courant des choses et t'en conter bien long.

Ce que je te dirai, c'est que je pense souvent à toi. Tu sais que j'ai des mots favoris que je prends et que je quitte à chaque lune; eh bien, depuis six semaines, mon mot, c'est celui-ci : « Et Bayeux?... » Mais, *mordicus*, il restera en dépit des lunes!

Une nouvelle qui fera sensation dans ta province, c'est l'ensablement du bosquet de Laurence et de notre cour!

Avant-hier, c'était la fête de Villeparisis, assez triste pour nous. Telle ne fut point la fête dernière; il y avait, en ce temps-là, un jeune troubadour qui tournait autour de mademoiselle Laure... Aujourd'hui, absence complète de troubadours.

Ah çà! j'espère que tu nous décriras tes appartements afin que nous puissions t'y voir tourner, trotter, ranger, fouiller, comme tu nous aperçois en idée, tournant, trottant, grouillant dans la maison. Dis-nous bien ce que c'est qu'une ville qui s'appelle Bayeux; si on y est comme ailleurs, s'il y a des hommes, des femmes; quel est l'habillement des indigènes, leur parler, leurs mœurs, leurs usages.

Nous avons vu hier M. Auguste Perrault, qui se plaint de ce que Surville ne lui a pas écrit un mot au sujet de ses lettres de présentation ; il demande si ton mari en a fait usage, s'il pense en re-

1. Au mois de mai 1820, mademoiselle Laure de Balzac avait épousé M. Midy de la Greneraye Surville, ingénieur des ponts et chaussées, à qui *la Vieille Fille* est dédiée.

cueillir de bons fruits, si..., si..., etc. Ce que je t'en dis, c'est pour ordre. Nous lui avons répondu que les premiers jours d'une arrivée en province étaient consacrés à une foule de choses qui excluent les correspondances, et que Surville était fort occupé.

Chère sœur, on m'a dit que tu m'engageais à aller te voir ; tu sais que je suis pris pour l'été, et que je t'ai promis le mois de mars prochain. Je tiendrai ma parole ; mais, pour le moment, le docteur Nacquart m'envoie en Touraine. Je ne te remercie pas moins tendrement de ton invitation ; sois bien persuadée qu'il faudra des raisons puissantes pour que je n'aille pas te tenir compagnie un petit brin.

Adieu, chère sœur ; je t'embrasse de tout mon cœur. Mes amitiés à Surville, que je mets de moitié avec toi.

Laurence réclame sa part de papier : il ne faut pas être *frérâtre* et lui voler ses lignes. Adieu donc !

XII.

A LA MÊME.

Villeparisis, juin 1821.

Chère sœur,

Je reviens de Paris et n'ai pu lire ta lettre qu'aujourd'hui ; elle m'a fait grand plaisir, et je quitte, tout exprès pour te répondre et causer avec toi, la correction du premier volume d'un roman dont un exemplaire vous sera transmis à Bayeux, si nous, pauvre hère, le plaçons avec avantage.

Maman, se trouvant plus malade, s'est embarquée hier pour Paris afin de se faire soigner. Cependant, nous venons de recevoir une lettre qui nous dit qu'elle se porte mieux et qu'elle a bien soutenu la route. Je dis *nous*, parce que je suis à Villeparisis avec papa.

Ce que tu me dis de ton chagrin m'étonne ; je te croyais plus philosophe que cela ! Comment, sœur, ignores-tu que le chagrin n'avance à rien, ne sert à rien ? quand tu t'affligerais cent fois davantage, ces cent et une doses de mélancolie ôteraient-elles une seule borne à la route de Bayeux à Paris, abrégeraient-elles ses

soixante et dix lieues que je maudis, non parce qu'elles sont soixante et dix, mais parce qu'elles nous séparent? Autant je te blâmerais de nous oublier, — car nous sommes éminemment aimables! — autant je te blâme quand je te vois si triste d'être séparée de nous, parce qu'en un mot comme en cent, cette coquine de mélancolie ne nous rendra pas présents. Oh! que Roger Bontemps fut un grand homme et un honnête citoyen! suis ses préceptes, chère sœur : égaye-toi, console-toi, fais voyager ta brillante imagination, occupe-la, dresse des plans, figure-toi que tu as le cheval d'Astolphe, monte dessus, et pars pour Villeparisis; tu seras tranquille et contente, au moins pendant le chemin. Ne nous écris plus de ces choses tristes, car ça me donne l'envie de prendre mes jambes à mon cou, et d'aller à Bayeux coller tes armoires, voir ton installation, tes parquets, tes lampes, et peut-être même madame Surville!...

N'as-tu pas ton piano à perfectionner? la musique n'a-t-elle pas l'heureux don de calmer l'âme, d'y jeter un baume rafraîchissant et de faire diversion aux peines de la vie? Tu as le chagrin d'être séparée de ta famille? N'avons-nous pas celui de ne plus te voir parmi nous, rire, sauter, jouer, disputer, jacasser? N'ai-je pas celui (car toujours *moi!*) d'avoir vingt-deux ans et d'être sans indépendance, ni sort ni place, avalant des goujons, des bouillons, etc., etc.?

Heureusement que, depuis quinze jours, j'ai eu l'idée de me faire assurer cent mille écus à prendre sur le public; et je vais les recevoir en détail contre quelques romans dont j'aurai bon débit à Bayeux!

A propos de Bayeux, pourrais-tu m'expliquer pourquoi la rue où tu demeures s'appelle rue *Teinture?* Ça ne m'est pas encore entré dans la tête. Je te dirai, de plus, que je n'aime point à te voir aller au marché. Est-ce une raison parce qu'on est simple à Bayeux pour le devenir toi-même? C'est bien assez de te conformer aux choses indispensables, comme de respirer l'air, boire le cidre, manger le pain bayeusois!... Vas-tu pas aller aussi tous les jours à la messe?... Oh! le bon pays à exploiter que ce Bayeux tout plein de dévotes! Il doit y avoir une furieuse provision d'amourettes et d'intrigues, car la dévotion est l'enseigne de tout cela.

Voici une nouvelle que les journaux ne vous donneront que très-imparfaitement. L'anniversaire de la mort du pauvre Lallemand[1] devait être célébré par un service funèbre ; quand les étudiants vinrent à Saint-Eustache, tout était fermé, et une bande collée, comme quand le spectacle manque, annonçait que, par ordre supérieur, le service n'aurait pas lieu. Les jeunes gens ajoutèrent au crayon que, « vu l'extrême liberté des cultes, » ils invitaient les amis du défunt à se réunir au boulevard Bonne-Nouvelle, d'où l'on irait au Père-Lachaise. Au rendez-vous on se trouva, par le plus grand hasard, sept ou huit mille en habit noir. Mais la garnison de Paris et la gendarmerie gardaient les approches du cimetière. Les étudiants voulurent forcer la consigne. Un officier ordonna de faire feu ; les gendarmes refusèrent d'obéir, et un jeune homme (un enragé, disent les ultras) se fit porter de bras en bras jusqu'à l'officier qui avait commandé le feu ; puis, découvrant sa poitrine, il dit : « Si vous voulez une autre victime, frappez ! je suis prêt, sûr que ma mort sera utile à la liberté de mon pays ! — Bravo ! bravo ! cria la foule. Vivent les soldats ! vivent les gendarmes ! » Alors, on se rendit dans un champ voisin, on forma le cercle, et un étudiant, au milieu d'un silence religieux, prononça un discours à la fin duquel on jura de revenir l'année prochaine, « portant le deuil de nos libertés ». Tous se retirèrent ensuite deux par deux et saluèrent en passant la porte de M. Camille Jordan, qui était mort la veille, et celle du jeune Lallemand. Cette cérémonie a causé une grande émotion dans Paris...

J'espère que tu iras voir la mer, que tu me donneras des détails sur les réceptions qu'on te fera, sur le ton de Bayeux, sur la beauté des dames de l'endroit. Cherche-moi quelque veuve, riche héritière... Enfin, tu comprends ce que je veux te dire. Ah ! mais vante-moi : vingt-deux ans, bon enfant, bonnes façons, l'œil vif, du feu ! et la meilleure pâte de mari que le Ciel ait jamais pétrie ! Je te donne cinq pour cent sur la dot et les épingles.

J'ai été à l'Isle-Adam, comme je te l'ai dit, mais j'ai eu du mauvais temps pendant toute la durée du séjour que j'y ai fait. Je te

1. Lallemand était un jeune étudiant en droit qui fut tué, le 3 juin 1820, sur la place du Carrousel, par un soldat de la garde royale, au milieu de rassemblements causés par la discussion du projet de loi sur le double vote.

promets toujours d'aller, en mars prochain, te tenir compagnie ; il faudrait des événements graves et des obstacles imprévus pour m'en empêcher.

Je vois avec bien de la peine que ta santé chancelle toujours; espérons qu'elle sera comme la tour de Bologne, qui depuis sept cents ans chancelle sans tomber. Tu me parles de graine de lin, de colimaçons : eh morbleu! porte-toi bien, aie le bout du nez froid et moque-toi des bouillons!

Je te dirai très-confidentiellement que cette pauvre mère tend à devenir nerveuse comme bonne maman, et peut-être pis. Hier encore, je l'entendais se plaindre comme bonne maman, s'inquiéter du serin comme bonne maman, prendre en grippe Laurence ou Honoré, changer de sentiment avec la rapidité de l'éclair, etc., etc., comme bonne maman! Peut-être est-ce la peur que ma mère ne tombe dans ce travers qui me fait voir ainsi; en tout cas, je souhaite le contraire pour elle et pour nous. Ce qui me choque le plus, c'est cette susceptibilité maladive que l'on a chez nous. Nous sommes une petite ville à nous quatre; on s'observe comme Montécuculli et Turenne. Enfin, l'autre jour, je revenais de Paris très-tracassé ; je ne pensai pas à remercier maman, qui m'avait fait faire un habit noir; à mon âge, on n'est plus guère sensible à un pareil cadeau; cependant, il ne m'eût pas coûté grand'chose de paraître touché de l'attention, d'autant plus que c'était un sacrifice, mais j'oubliai ce que j'aurais dû faire... Maman me bouda! et tu sais ce que c'est que son air et son visage dans ces moments-là! Je tombais des nues et cherchais en ma tête ce que j'avais fait. Heureusement Laurence vint m'avertir, et deux ou trois paroles fines comme l'ambre raccommodèrent le visage de maman. C'est là un rien, une goutte d'eau, mais c'est pour te donner un exemple de nos manières. Ah! nous sommes de fiers originaux dans notre sainte famille. Quel dommage que je ne puisse nous mettre en romans!...

J'espère que cela te reportera au milieu de nous mieux que toutes les descriptions du monde. Hélas! comment se fait-il que l'on n'ait pas dans la vie un peu d'indulgence, que l'on cherche en toute chose ce qu'il peut y avoir de blessant ? Personne ne veut vivre à cette *bonne flanquette,* comme papa, toi et moi nous vivrions;

je crois que Surville en serait aussi. Rien ne me fâche comme ces gens à grandes démonstrations qui vous étouffent pour vous embrasser, qui crient à l'égoïsme si vous vous gardez de leurs exagérations, et ne conçoivent pas du tout un sentiment interne qui ne se manifeste que quand il le faut!

Goddam! que d'esprit je fais là! je ne me reconnais pas. Nous ne sommes que nous deux, laissons l'esprit et tenons-nous-en à l'amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre.

Dis donc, il me semble que mes pattes de mouche attrapent joliment la poste: elles lui font tort d'au moins trois feuilles de papier; mais notre gouvernement est trop peu libéral pour que j'écrive en gros caractères. Ce n'est pas comme toi : tu fais des lettres qui ressemblent à celles des enseignes d'auberge, si ce n'est qu'elles ne sont pas moulées. Ah! prodigue, tu aurais pu mettre trois fois plus de choses sur tes quatre pages!

Tu ne sais pas que Laurence s'était monté la tête pour Auguste de L... Ne dis rien qui puisse faire croire que j'ai trahi le secret, mais j'ai eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que les auteurs étaient de fort vilains partis (quant à la fortune, s'entend). Vraiment, Laurence est romanesque. Comme elle m'en voudrait, si elle savait que je parle avec tant d'irrévérence de ses amours! Ah! maudit argent!... Mais ne t'inquiète pas: si par hasard je me trouve un homme à talent, je compte en ramasser pour nous tous.

Tu pourras m'écrire encore une fois à Villeparisis avant que je parte pour la Touraine : je n'y vais que le 28 ou le 30 de juin. Je t'écrirai moi-même une ou deux fois pendant mon voyage.

Que me reste-t-il à te dire? Que je pense à toi, non pas toujours, mais assez souvent, surtout à la fin du dîner : c'est mon habitude, et, comme nous dînons à peu près à la même heure que vous, tu peux au dessert te dire : « Honoré pense à nous. C'est un bien brave garçon que cet enfant-là! Si l'on imprimait sa lettre, cela donnerait au moins trente pages d'impression... » Grand Dieu! que ne l'ai-je mise dans mon roman! cela m'eût avancé d'autant; mais tu sais que, lorsque je t'écris, je deviens pie borgne et quitte ma taciturnité ordinaire. Puisse ma lettre t'égayer! Fasse le ciel que tu ne sois plus triste!

Allons, adieu, sœur. Lève-toi de ta bergère pour reconduire ton frère, qui est là, à la porte de ton salon. « Tiens, comme les lampes font bien ! — Oui, n'est-ce pas ? — Ah ! la pendule est d'un bon goût ! — Allons, tu reviens dîner ? Prends garde de te perdre dans Bayeux. — Bah ! vous me ferez tambouriner. — A cinq heures, toujours ! — Oui. — Eh bien, dit Surville qui me rencontre, tu vas te promener ? — Oui. — Attends-moi, je vais t'accompagner... »

Quel malheur ! ce n'est qu'un songe.

Adieu donc ; je t'embrasse tendrement.

XIII.

A LA MÊME.

Paris, 1821.

Il est bien difficile, en t'écrivant, de ne pas t'entretenir d'*il troubadouro*[1], et tu auras autant de versions que de lettres. Apprête donc le tuyau de ta jolie petite oreille pour entendre. Nous avons vu toute la famille, — voire même une nièce qui est charmante.

Procédons par ordre.

La grand'maman est une petite vieille sèche, que l'on dit fort aimable ; prends une femme, juste entre madame de Castan et bonne maman, participant de l'une et de l'autre, et tu en auras une idée assez vraie. Quant à la mère, je ne l'ai pas vue de mes yeux, mais il paraît que c'est une femme du meilleur ton, et vive comme la poudre ; elle a embrassé Laurence avec une cordialité rare pour une belle-mère ; je m'en souhaiterais une pareille ! Elle lui a *dit, dit-il,* que tel récit et tel éloge que son fils lui eût fait d'elle, elle la trouvait encore au-dessus. D'après ce que l'on m'en a raconté, je croirais assez qu'elle est nerveuse, et, après les nerveux, ce que je plains le plus, j'oserais même dire davantage, ce sont les alentours.

Il y a une belle-sœur qui a passé l'âge des amours et qui, par conséquent, est dans la dévotion jusqu'au cou, mais que l'on dit ne pas paraître son âge et être fort aimable. Il y en a une seconde,

1. Mademoiselle Laurence de Balzac était sur le point de se marier, et Honoré désignait ainsi plaisamment le futur, M. de Montzaigle.

celle qui a épousé un auditeur au conseil d'État, lequel aura un jour trente mille livres de rente ; celle-là est fort jolie, aimable, point revêche. Je ne l'ai pas vue de mes yeux, mais j'ai vu le beau-frère, lequel est un fort joli petit homme à mine rondelette ; enfin, s'il est un paradis dans le monde, c'est certes la famille dans laquelle Laurence entrera, s'il plaît à Dieu.

Nous avons vu hier la tante future de Laurence, la seconde fille de la grand'mère du prétendu. Tu peux en avoir ouï parler à papa ; c'est madame Cassière, la femme du directeur de comptabilité dans les vivres, et c'est elle qui a une fille si jolie, dont il est fait mention au commencement de ma lettre. Si tu veux, dans ton coquin de Bayeux et dans ta scélérate de rue Teinture, en avoir une idée, tu n'as qu'à te mettre les deux mains devant tes deux beaux yeux bruns et à évoquer par la pensée cette petite dame de chez M. de Mésimieux, — une de ses nièces, si gentille, je ne sais comment on la nomme ; — pose cette figure-là, embellie par un sourire divin, sur un corps un peu plus grand, plus potelé et mieux fait, tu auras une idée juste de la future cousine.

Reste le futur !... Il est un peu plus grand que Surville ; il a une figure ordinaire, ni laide ni jolie ; sa bouche est veuve des dents d'en haut, et il n'est pas à présumer qu'elle contracte de secondes noces, car la mère nature s'y oppose ; ce veuvage le vieillit considérablement. Du reste, il est plutôt mieux que bien... pour un mari. Il fait des vers ; c'est un merveilleux tireur au fusil : sur vingt coups à la chasse, il abat vingt-six pièces de gibier ! Il n'a été qu'à deux fêtes et il a eu les deux prix ; il est également des plus forts au billard ; il tourne, il chasse, il tire, il conduit, il... il... il... Et tu sens que toutes ces sciences, poussées au dernier degré dans un homme, lui donnent une grande présomption ; c'est ce qu'il a jusqu'à un certain point, et ce certain point, je crains qu'il ne soit le dernier degré du thermomètre de l'amour-propre. Comme nous en sommes tous assez bien pourvus dans notre céleste famille et que notre numéro est assez haut, *on* ne s'en aperçoit guère et *on* excuse le prétendu en disant que, lorsqu'*on* fait tout bien, *on* peut avoir de *l'assurance*. — Il veut que Laurence soit heureuse. Le piano sera compensé par des boutons de diamants, la corbeille sera très-belle ; enfin, tout va sur des roulettes, et ce sont des roulettes à équerre.

Maman trouve que le gendre futur se conduit très-bien, très-bien : il embrasse toujours maman et n'a encore embrassé Laurence que le jour du parrainage. Au surplus, tu sauras que Laurence est faite à peindre, qu'elle a le plus joli bras et la plus jolie main qu'il soit possible de voir, qu'elle a la peau très-blanche ; qu'à l'user, on lui trouve beaucoup d'esprit ; que l'on s'aperçoit fort bien que c'est de l'esprit naturel et qu'il n'est pas encore développé. Elle a de très-beaux yeux ; quant à son teint pâle, il est une foule d'hommes qui aiment ce teint-là. Je ne fais aucun doute que le mariage ne lui aille très-bien.

Bonne maman est dans l'ivresse, papa est très-content, moi de même, toi aussi ; quant à maman, rappelle-toi les derniers jours de ta *demoisellerie*, et tu pourras comprendre ce que son état d'énervement nous fait endurer à Laurence et à moi. La nature entoure les roses d'épines et les plaisirs d'une foule de chagrins. Maman suit l'exemple de la nature.

« Henry est malheureux ! on *tanne* cet enfant-là, il ne fera rien, il faut le changer de pension, il est chez des cafards, c'est une éducation manquée; ils retiennent les enfants, ils les accablent de punitions pour des riens, etc. »

Tu comprends que c'est maman qui parle.

J'ai en vue une petite chambre où je pourrais entrer le 15 de ce mois; car décidément il faut que je m'isole : mon travail s'en trouvera bien.

J'ai l'espoir de vendre un roman tous les mois six cents francs; c'est assez pour me tirer d'affaire, en attendant la fortune que je partagerai de bon cœur avec vous tous, car elle me viendra, je n'en doute pas.

Je plains beaucoup ma chère maman de sa maladie : il n'y a personne au monde pour le lui dire ; elle serait la plus malheureuse des femmes si elle soupçonnait que, croyant tout faire pour le bonheur de ce qui l'entoure, elle ne fait rien.

Adieu; je t'embrasse de tout mon cœur en te recommandant bien de combattre tes affections nerveuses. Mes amitiés à Surville.

Tu m'as dit que tu lisais *Clarisse Harlowe* ; tâche de lire ensuite *Julie*. Je t'engage aussi à lire *Kenilworth*, le dernier roman de Walter Scott; c'est la plus belle chose du monde.

Mon roman est fini, je tiens les derniers chapitres. Je te l'enverrai, à condition de ne pas le prêter et de le vanter comme un chef-d'œuvre, bien entendu. Tu sens que, dans les circonstances actuelles, je ne peux pas plus aller à Bayeux qu'en Touraine, et, si je me sépare de la maison paternelle, c'est que je suis obligé de travailler à des romans qui exigent des recherches et de l'assiduité.

XIV.

A LA MÊME.

Villeparisis, 1821.

Ma chère sœur,

Laurence doit t'en exprimer beaucoup plus en deux lignes que je ne le ferais en un discours; étant la partie intéressée, elle trouve naturellement des paroles mieux senties. Moi, je ne suis qu'un simple spectateur, et, jusqu'ici, la seule observation que j'aie faite, toujours de mon parterre, c'est que l'action de ce drame n'allait pas assez vite; il me tardait de voir le dénoûment et par conséquent l'autel.

Enfin, mon impatience a été calmée par la signature du contrat. On a donné à cette occasion une soirée *ousqu'il* y avait des glaces, des parents, des amis, voire même des connaissances, des gâteaux, nougats et autres friandises parmi lesquelles il faut compter Henry[1], quelques raretés comme qui dirait le cousin M... Dans notre petit salon, tout ce monde-là a tenu, viré, remué, causé, joué et admiré la corbeille. Je n'y ai vu qu'une belle-sœur future de Laurence, que je trouve belle comme les anges du paradis, droite comme un jonc et très-avenante; elle m'a séduit... Eh oui, vraiment!

Tu désires connaître les moindres détails et tu t'adresses à moi, à moi l'homme le plus triste, le plus mélancolique, le plus malheureux des malheureux qui vivotent sous cette belle calotte céleste que l'Éternel a brillantée de ses mains puissantes!...

Quels chagrins puis-je avoir? Hélas! c'est une triste litanie que l'on ne peut pas entamer un jour de fête. J'attends pour cela le

1. Le plus jeune des quatre enfants de madame de Balzac.

premier jeûne que me dénoncera le calendrier. Plût aux dieux que je ne fusse jamais né!... Alors, dans cette disposition d'esprit, comment veux-tu que je te parle de cette foule de petites babioles qui se font ici? Quand on se lève, on dit que la journée sera trop courte; le troubadour vient déjeuner, dîner et faire une cour assidue; néanmoins, je t'avouerai que je ne découvre dans toutes ses démarches, sourires, paroles, actions, gestes, etc., rien qui marque l'amour comme je l'entends. Or, je te déclare, en mon âme et conscience, que je ne me marierais jamais à une jeune fille qui ne m'aurait pas inspiré beaucoup d'amour. De tout cela, il résulte dans mon esprit des réflexions très-profondes sur la manière dont on contracte un tel engagement.

Je ne doute pourtant pas que Laurence ne soit heureuse, car elle épouse un aimable homme qui a de l'esprit et un très-heureux caractère; mais, comme je crois que chacun doit ressentir, dans l'état social comme dans la nature, l'effet unique d'une harmonie unique, je conclus que je veux saisir cette harmonie sympathique pour me marier.

Des présents, des cadeaux, des objets futiles, deux, trois ou quatre mois de cour ne font pas le bonheur; c'est une fleur solitaire bien difficile à trouver; et cependant l'on est si malheureux seul, si malheureux en société, si malheureux mort, si malheureux en vie, qu'il faut bien souvent renoncer sur la couleur.

Tu vois que je ne suis pas toujours gai.

Il est arrivé à notre pauvre père bien-aimé un cruel accident. Il était venu à Paris, il y a quinze jours, pour recevoir la visite de madame de Montzaigle et de la grand'mère; il a voulu, malgré nos instances, repartir aussitôt après pour Villeparisis.

Il a eu dans sa voiture l'œil gauche déchiré par le fouet de Louis, triste présage!... Le fouet de Louis toucher à cette belle vieillesse, notre joie et notre orgueil à tous! le cœur saigne! On a cru d'abord le mal plus grand qu'il n'est, heureusement! Le calme apparent de mon père me faisait peine, j'aurais préféré des plaintes, je me serais figuré que des plaintes le soulageaient! mais il est si fier à bon droit de sa force morale, que je n'osais même le consoler, et la douleur d'un vieillard fait autant souffrir que celle d'une femme!

Je ne pouvais ni penser ni travailler; il faut pourtant écrire, écrire tous les jours pour conquérir l'indépendance qu'on me refuse! essayer de devenir libre à coups de romans, et quels romans! Ah! Laure, quelle chute de mes projets de gloire!

Avec quinze cents francs de rente assurés, je pourrais travailler à ma célébrité; mais il faut le temps pour de pareils travaux, et il faut vivre d'abord! je n'ai donc que cet ignoble moyen pour m'*indépendantiser*. Fais donc gémir la presse, mauvais auteur (et le mot n'a jamais été si vrai!).

Si je ne gagne pas promptement de l'argent, le spectre de la place reparaîtra; je ne serai pas notaire toutefois, car M. T... vient de mourir. Mais je crois que M. G... me cherche sourdement une place; quel terrible homme! Comptez-moi pour mort si on me coiffe de cet éteignoir, je deviendrai un cheval de manége qui fait ses trente ou quarante tours à l'heure, mange, boit, dort à des instants réglés d'avance.

Et l'on appelle vivre cette rotation machinale, ce perpétuel retour des mêmes choses!...

Encore si quelqu'un jetait un charme quelconque sur ma froide existence! Je n'ai pas les fleurs de la vie et je suis pourtant dans la saison où elles s'épanouissent! A quoi bon la fortune et les jouissances quand ma jeunesse sera passée? Qu'importent les habits d'acteur si l'on ne joue plus de rôle? Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger; et moi, jeune, mon assiette est vide et j'ai faim! Laure, Laure, mes deux seuls et immenses désirs, *être célèbre* et *être aimé*, seront-ils jamais satisfaits?...

Tu me demandais des détails de fête et je n'ai aujourd'hui que des tristesses au cœur!

Adieu donc; mille amitiés à Surville.

XV.

A LA MÊME.

Paris, 1822.

Ma chère sœur,

Tu sauras que je suis dans la joie parce que *l'Héritière de Birague* a été vendue *huit cents francs*, et que nous sommes sûrs du débit

du premier exemplaire, puisque c'est bonne maman qui doit l'acheter. Mais, d'un autre côté, je suis dans la peine parce que je tombe malade, que je tousse à rendre tout ce que contient mon gentil petit corps; d'autre part, cependant, je suis joyeux, parce que notre roman prochain se vendra mille francs et qu'au lieu de faire quatre-vingt-douze volumes pour douze mille francs, nous n'en ferons plus que quarante-huit. Quoi qu'il en soit, je suis chagrin parce que je suis tellement moulu et que la frégate *la Honoré* a été tellement secouée dans ce premier voyage, que force lui est d'aller au radoub à Villeparisis...

En effet, chère sœur, je suis malade comme un vieux chien, et il faut ce néanmoins travailler...

Je n'ai pas besoin de te demander si tu tournes : tu dois te démener, ayant une hôtesse qui, du reste, paraît se plaire à Bayeux. Je suis en tout cas bien coupable envers bonne maman, à qui je n'ai pas écrit une seule fois; aussi je m'en vais lui adresser une demi-feuille pleine de sentiment. Je forme les plus beaux projets du monde! Le jour où mes romans vaudront deux mille francs, je prendrai épouse sage et fidèle, si faire se peut, et je m'encaquerai dans un joli petit ménage tout neuf et tout verni comme un joujou d'Allemagne. C'est une vérité qu'il faut qu'un auteur soit marié, pour que l'on se mette à la tête de sa fortune, de sa maison, etc.; aussi madame de Balzac la jeune sera-t-elle très-heureuse. Je t'en prie, reviens à Paris, parce que, quand j'en serai là, tu auras la complaisance de me la choisir taillée sur ton modèle; sans cela, je n'en veux pas... Ainsi arrange-toi pour trouver ta semblable dans cinq ou huit ans.

Les travaux du canal Saint-Martin vont s'adjuger incessamment. J'avais envie de souscrire afin d'être plus sûr de faire venir ton mari à Paris; mais, comme je n'avais à donner que quatre cents francs comptant, j'ai renoncé à ce dessein, attendant un temps plus heureux.

Hélas! j'ai oublié que je devais commencer ma lettre par une imprécation sur les sœurs... O sœur scélérate! ô sœur qui n'écris pas! ô sœur qui délaisses ton frère, etc., etc.

La poste presse; je suis bête, je suis malade, et je t'aime : quatre raisons de finir.

Je t'embrasse mille et mille fois.

XVI.

A LA MÊME.

(Fragment d'une lettre sans commencement.)

Villeparisis, 1822.

...Quant à papa, c'est la pyramide d'Égypte, immuable au milieu des éboulements du globe, rajeunissant, etc., etc.; tandis que maman, toujours sur la route de Paris, compense, par son activité, l'immobilité de papa. Henry est un bijou ou un écervelé, comme tu voudras; je déclare n'avoir aucune opinion sur lui.

Prie donc Surville de s'informer dans quelle partie de la Normandie est Château-Gaillard ou le château Gaillard. Ensuite, dis-moi s'il y a une bibliothèque à Bayeux ou à Caen; si ton mari a la faculté d'en avoir les livres, et s'il y a beaucoup de livres sur l'histoire de France, surtout des mémoires particuliers qui donnent du jour sur les époques. Le roman que j'irai faire sera ou la démence de Charles VI et la faction Armagnac ou bourguignonne, ou bien la conspiration d'Amboise ou la Saint-Barthélemy, ou les premiers temps de l'histoire de France.

Mon voyage est encore subordonné à des considérations pécuniaires très-sérieuses. Il est possible qu'au 15 de janvier, si la presse est esclave, nous fassions un journal. Si les journaux sont libres, nous ne le ferons pas. Ensuite, si notre *Damné* et notre *Mendiant* n'étaient pas faits, il faudrait les finir; s'ils entrent en répétition, il faudra rester ici. Je vois bien des accrocs! Si je puis trouver deux mois de libres, j'accours faire mon roman; si je vends mon *Beau Juif*[1] cher, deux mille francs par exemple, je m'arrête aux romans et je suis libre, parce que six romans par an feront douze mille francs. Mais que d'anicroches!...

Veux-tu que je t'envoie *l'Héritière de Birague,* ou aimes-tu mieux la demander à Bayeux ou à Caen, aux libraires qui la feront venir et nous la feront vendre dans la Normandie? Vante-la bien aux dames de Bayeux, que le libraire n'y perde pas, et signale nos

1. Roman qui a paru sous le titre de *l'Israélite.*

romans comme de purs chefs-d'œuvre!... Je m'occuperai d'avoir l'absolution de tous tes mensonges; certes, ce ne serait pas des mensonges si j'avais ton esprit, ta gentillesse, etc.! J'ai bien ta jolie petite chambre à papier écossais, ce petit lit de sangle, ce petit vent coulis de la porte *à papa*, mais je n'ai pas ce joli petit visage de vierge de Raphaël qui paraissait entre les draps quand mademoiselle Laure y était. A la place, on voit une jaunasse frimousse; c'est celle de ton très-honoré frère.

Je n'ai pas le temps de me relire, ni même d'écrire; si tu trouves deux fois que je t'aime, ce ne sera pas assez.

Je vais finir par un tableau d'intérieur[1].

— Louise, donnez-moi donc un verre d'eau?

— Oui, madame.

— Ah! ma pauvre Louise, je suis bien mal, allez!

— Bah, madame!

— C'est pire que les autres années.

— Dame!... madame!...

— La tête me fend!...

Ces mots, prononcés d'une voix éteinte, sont interrompus par ce cri :

— Louise, les volets battent, à faire éclater toutes les vitres du salon!

Je suppose que, dans ce moment, Surville a ses mains toutes prêtes pour que l'étreinte soit complète; je pense que ce cher ingénieur est toujours gros et gras, bien portant, joyeux, chantonnant pendant qu'il travaille, mangeant vite, buvant bien, dansant d'un pied sur l'autre, ne faisant mouvoir qu'une idée à la fois, et que, pour sa petite femme, c'est *un Amour,* excepté qu'il n'a pas d'ailes et qu'il est armé d'un compas. Je l'embrasse bel et bien et lui souhaite la continuation de mille prospérités qui lui arriveront tôt ou tard.

HONORÉ,

Écrivain public et poëte français à deux francs la page.

1. Pour peindre l'état nerveux de sa mère.

XVII.

A LA MÊME.

Villeparisis, 1822.

Ma chère sœur,

Je t'écris aujourd'hui sur des sujets de la plus haute importance! Il s'agit de savoir l'opinion qu'on aura de nous.

Tu crois peut-être, d'après ce début, que je m'inquiète de ce que Bayeux, Caen et la Normandie tout entière, pensent de mes belles œuvres? Ah bien, oui! C'est bien autrement grave!

Il est question, ma chère, du voyage de notre mère chez toi, et voici les problèmes que tu auras à résoudre dans ta réponse :

Qu'est-ce que Bayeux? faut-il y porter des nègres, des équipages, des diamants, des dentelles, des cachemires, de la cavalerie ou de l'infanterie, c'est-à-dire des robes décolletées ou colletées? la mise est-elle *seria* ou *buffa?*...

Sur quelle clef chante-t-on? sur quel pied danse-t-on? sur quel bord marche-t-on? sur quel ton parle-t-on? quelles personnes voit-on? tontaine ton ton!...

Il ne m'appartient pas d'entrer dans les profondeurs de questions si graves; discute-les, résous-les; de lourdes responsabilités pèsent sur toi dans un avenir très-prochain, je ne puis te le dissimuler, et je me dis ton serviteur en toute chose, excepté en celle-ci.

Maman a tant d'apprêts à faire pour ce voyage, qu'elle n'a pas le temps de t'écrire, et c'est moi que l'on a chargé de cet aimable soin. Ainsi je dois t'apprendre que Laurence s'est empressée de nous écrire que depuis dix jours son enfant remuait! Papa est toujours bien portant et s'est guéri, il y a quinze jours, d'un anévrisme à la jambe. Bonne maman me prie de te dire toutes les jolies choses qu'elle t'écrirait si cette malheureuse maladie ne prenait pas toutes ses facultés!... Néanmoins, bonne maman commence à sentir que son cerveau se desserre, et, si le printemps arrive, il y a tout lieu de croire qu'elle redeviendra gaie.

J'aurais une grande fertilité d'imagination si je trouvais des évé-

nements de famille à te raconter. Figure-toi une des journées d'autrefois, c'est une des journées d'aujourd'hui, à l'exception que nous t'avons perdue, ainsi que Laurence, et qu'il s'en faut de beaucoup que je ne vous remplace.

Il n'y a rien de nouveau dans Paris que vous ne sachiez : c'est la levée de boucliers du général Berton; les missionnaires et la dispersion des Écoles; l'enthousiasme pour nommer des députés libéraux; puis Talma qui représente Bonaparte dans le rôle de Sylla et que tout le monde court voir.

Je te prie de serrer la main de ton mari et de le mettre de moitié dans toutes les tendresses que je t'envoie.

Bonne maman t'embrasse, ainsi que papa; et maman est aux anges de ce voyage. Adieu; je t'embrasse de tout mon cœur et je te prie de croire que mon affection n'est en rien diminuée par les distances ou par mon silence. Il y a des torrents qui mènent grand bruit et dont on trouve le lit sec quelque temps après; mais il y a des eaux qui coulent lentement et qui coulent toujours.

Adieu.

XVIII.

A LA MÊME.

Villeparisis, 1822.

A la boîte qui contient tout ce qui plaît; à l'élixir de vertu, de grâce et de beauté; au bijou, au phénomène de la Normandie; à la perle de Bayeux, à la fée de saint Laurent, à la vierge de la rue Teinture, à l'ange protecteur de Caen, à la déesse des enchantements, au trésor d'amitié, — à Laure!...

Ma chère sœur,

Tu as vu de ces comédies où Crispin, Lafleur ou Labranche, ayant fait un tour à ce bon M. Géronte, se mettent à genoux, racontent leurs méfaits et demandent pardon à l'occasion du mariage de mademoiselle Lucile. Eh bien, figure-toi ton pauvre frère à genoux devant toi, roulant des yeux comme un missionnaire en chaire, et te suppliant de ne pas lui en vouloir de ce qu'il ne t'a pas écrit; il tortille son chapeau en attendant que la petite

bouche de cette petite Laure se tire vers les oreilles en laissant passer un gros franc rire sur cette attitude du sir Honoré!... Eh bien, est-ce pardonné? oui!...

Section de Villeparisis.

Je te dirai que mademoiselle de B... a manqué de se casser en trois en tombant; que mademoiselle E... n'est pas aussi bête que nous nous l'étions imaginé; qu'elle a du génie pour la haute peinture et même pour la caricature; qu'elle est musicienne jusqu'au bout des pieds; que M. C... jure toujours, que madame de B... s'est faite marchande d'avoine, de son, de blé et de fourrage, parce qu'elle s'est aperçue, après quarante ans de réflexions, que l'argent est tout. M. de B... n'y voit pas plus cette année-ci que l'autre. Madame Michelin est accouchée d'une Micheline dont M. Michelin est le titulaire.

Nous avons un colonel qui passe pour une bouteille pleine d'essence de chenapan. C'est un danseur d'opéra qui s'est réveillé colonel en 1793, et qui l'est resté jusqu'à présent; à l'entendre, il n'a pas voulu du généralat. La femme de ce colonel est une excellente femme : nous l'avons vue cinq minutes, et elle a parlé comme pour un quart d'heure. C'est ainsi que bonne maman a su qu'elle avait été épicière au détail, vendant de la mélasse aux petits garçons et du gingembre aux vieillards.

Voilà, j'espère, du taffetas à quarante sous!

Maison Balzac.

Si par malheur on attrape la mère Pelletier [1] et qu'on lui dise une parole, il faut rester trois heures en place à apprendre... que dis-je, apprendre!... à *resavoir* qu'elle est sourde, que madame Tomkin est madame Tomkin; que le fils est malade, et Pelletier un joyeux vivant, etc., etc., etc.

Louise [2] a toujours une santé de laquelle on pourrait dire ce que madame Dubarry disait du café de Louis XV; Louis [3] tourbillonne,

1. La servante de la maison.
2. La cuisinière.
3. Le valet de chambre.

commence cinquante ouvrages sans en finir aucun, fume sa pipe, est sale, mais, à cela près, très-bon domestique.

Madame de Balzac a un pied à Paris et l'autre à la campagne; papa est immobile comme un roc; bonne maman le trouve bien heureux d'avoir le cœur froid avec un si bon estomac, de rire de tout... Papa dit que bonne maman est une habile comédienne qui connaît la valeur d'un pas, d'un coup d'œil, et la manière de tomber dans un fauteuil.

Henry a grandi de quinze lignes en quatre mois!

Honoré ne grandit pas;... hélas!...

Mais sa réputation s'accroît de jour en jour, et on peut en juger par l'aperçu suivant :

L'Héritière de Birague...... Vendue	800	francs.
Jean-Louis......................	1,300	»
Clotilde de Lusignan..............	2,000	»

Tous traités passés et qui deviendront palpables dans un an! Des exemplaires du premier de ces chefs-d'œuvre sont déjà offerts à la rapacité des Bayeusois et des Caenois. L'auteur est gonflé comme une grenouille en pensant que la Renommée prendra les traits de madame Surville et se mettra la trompette du bon côté. (Voir Voltaire dans *la Pucelle.*)

Chère sœur, je m'en vais travailler comme le cheval d'Henri IV avant qu'il fût en bronze, et, cette année, j'espère gagner les vingt mille francs qui doivent commencer ma fortune. J'ai à faire : *le Vicaire des Ardennes, le Savant*[1], *Odette de Champdivers* (roman historique) et *la Famille R'hoone,* plus une foule de pièces de théâtre!

Dans peu, lord R'hoone[2] sera l'homme à la mode, l'auteur le plus fécond, le plus aimable, et les dames l'aimeront comme la prunelle de leurs yeux. Alors, le petit brisquet d'Honoré arrivera en équipage, la tête haute, le regard fier et le gousset plein; à son approche, on murmurera de ce murmure flatteur d'un public ido-

1. Publié sous le titre de *le Sorcier* (aujourd'hui *le Centenaire*).
2. On sait que ce fut là un des pseudonymes de Balzac.

lâtre, et l'on dira : « C'est le frère de madame Surville! » Alors, les hommes, les femmes, les enfants et les embryons sauteront comme des collines... Et j'aurai des bonnes fortunes en foule ; c'est dans cette vue que j'économise pour user au besoin. Depuis hier, j'ai renoncé aux douairières et je me rabats sur les veuves de trente ans. Expédie toutes celles que tu trouveras « à lord R'hoone, à Paris », cela suffit! Il est connu aux barrières! *Nota.* — Les envoyer franches de port, sans fêlure ni soudure; qu'elles soient riches, aimables; pour jolies, on n'y tient pas... Le vernis passe et le fond du pot reste!

Le pauvre Édouard *** est arrêté dans les ornières de la vie; il commence à envoyer ses gros équipages avec des jockeys en ambassade vers la plus grande souveraine de ce globe sublunaire : la Mort! Ses acolytes, c'est-à-dire mesdames S..., N..., M..., dignes, quant au physique, d'être les dames d'honneur de Sa Majesté Très-Ténébreuse que leur voisinage fait briller, travaillent à ce tissu qui servira pour le papier du testament...

Le cousin V... s'est retrouvé sur ses deux pieds, faisant plus de tapisserie que jamais. Sa femme est toujours pleine de douceur; mais elle n'a pas encore pu arrêter de domestique; et la cousine R... ne se lasse pas de lui en fournir de nouvelles qui viennent de chez mesdames Lina, Cardon, Poirié, etc., etc., connues ou pas connues, de mesdames B..., C..., D..., H...

La cousine Victoire est venue trois fois manger la soupe grasse, et il y avait toujours quinze jours qu'elle n'en avait mangé...

J'ai été faire visite à madame D... Elle est toujours belle et friande, et M. D... toujours malade; il est sur le flanc, et ne se porte bien qu'en Normandie à cause des pâturages. Aussi madame va l'y aller mettre au vert. Elle a raison de craindre le séjour de Paris; je ne pense pas qu'on l'y laisse longtemps veuve, se plaignant hautement de son mari... Je l'ai trouvée habillée comme un ange; toujours sa jolie taille, sa figure fade, ses yeux langoureux. Elle m'a reproché de ne pas avoir été la voir; nous avons causé de l'amour platonique, puis du physique; et elle a fini par m'inviter à ses soirées du vendredi. — Son salon est orné de deux vastes portraits : d'un côté, M. D... est en pied dans une attitude mensongère; de l'autre, madame D..., peu ressemblante, touche du piano, et le malheur est

que l'on n'entend rien. Ce portrait est le dixième que je connais... Puissé-je connaître l'original!

Comment ai-je le courage de t'écrire ces folies quand nous sommes dans le chagrin?... Eh! ne faut-il pas rire de l'extrême malheur comme de l'extrême fortune? Se moquer sans cesse de tout, comme Démocrite, n'est-ce pas la véritable philosophie, celle qui convient à la France toujours rieuse? Hélas! quand je pense que rien ne peut empêcher le malheur de ne pas être, que c'est folie de pleurer sur un malheur avant qu'il soit venu, alors je ne puis m'empêcher de me ranger sous les étendards de Roger Bontemps.

Le chagrin abat et la gaieté ravive et donne de l'énergie.

Adieu, petite sœur chérie. Serre bien la main de Surville, et vantez *l'Héritière de Birague*, tâchez que Caen et Bayeux en fassent une large consommation!

XIX.

A LA MÊME.

Villeparisis, mardi soir, 1822.

Ma chère bonne petite sœur,

Je vous aime bien et vous le méritez; mais me direz-vous pourquoi vous ne m'écrivez que de petites bouchées qui sont pour moi comme une fraise dans la gueule d'un loup?

Tu recevras incessamment un exemplaire de *Jean-Louis;* je ne te l'envoie qu'à une seule condition : c'est que tu me jures tes grands dieux de ne le prêter à âme qui vive, de ne pas même le montrer, mais de le vanter beaucoup, afin que cet exemplaire ne fasse pas le tour de Bayeux, et ne nuise pas à mon commerce. Je ne t'ai pas envoyé *Birague,* parce que c'est une véritable *cochonnerie* littéraire, car maintenant le voile est tombé.

Il ne tombe malheureusement qu'après l'impression, et, quant aux corrections, il n'y faut pas songer, elles coûteraient plus que le livre. Tu trouveras dans *Jean-Louis* quelques plaisanteries assez drôles et des espèces de caractères, mais un plan détestable. Le seul mérite de ces deux romans, ma chère, est le millier de francs qu'ils me rapportent; mais la somme n'a été réglée qu'en billets à longues échéances. Seront-ils payés?...

Je commence toutefois à tâter et reconnaître mes forces. Sentir ce que je vaux et sacrifier la fleur de mes idées à de pareilles inepties! C'est navrant!

Ah! si j'avais ma pâtée, j'aurais bien vite ma niche, et j'écrirais des livres qui resteraient peut-être!

Mes idées changent tellement, que le *faire* changerait bientôt!... Encore quelque temps, et il y aura entre le moi d'aujourd'hui et le moi de demain la différence qui existe entre le jeune homme de vingt ans et l'homme de trente! Je réfléchis, mes idées mûrissent, je reconnais que la nature m'a traité favorablement en me donnant mon cœur et ma tête. Crois-moi, chère sœur, car j'ai besoin d'une croyante, je ne désespère pas d'être un jour quelque chose. Je vois aujourd'hui que *Cromwell* n'avait pas même le mérite d'être un embryon; quant à mes romans, ils ne valent pas le diable, et ne sont pas si tentateurs surtout.

Tu m'engages à venir te voir à Bayeux plutôt que d'aller en Touraine : sans doute je le préférerais aussi; mais il faut d'abord savoir si je voyagerai; et cela me paraît fort douteux d'après les choses que j'entreprends. Au surplus, sois sûre que, si je fais un voyage, ce sera celui de Bayeux!

Vous êtes bien heureux, vous autres, d'avoir maman en portrait et en original! Je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, ni de la famille, ni de la politique, ni de rien. Ces quinze jours-ci sont unis comme bonjour. Mais, ma chère sœur, je crois que, quand on a maman, les lettres d'un vieux grigou de frère ne sont pas bien intéressantes, et je me hâte de finir celle-ci en t'assurant que je t'aime toujours beaucoup, mais un peu moins depuis que tu possèdes maman.

Adieu; porte-toi bien et pense quelquefois à nous tous. Aujourd'hui, c'est moi qui suis chargé de te présenter le souvenir du trio villeparisien. Adieu, méchante qui m'écris si peu, qui gardes maman, et qui ne dis rien; adieu, je t'aime.

XX.

A LA MÊME.

Villeparisis, 14 août 1822, au matin.

Laure, *ti* Laure,

Avec la même énergie que jadis tu écrivais à madame Delannoy[1]: « *Étouffez* Montargis ! » je t'écris : Envoie-moi le manuscrit du *Vicaire des Ardennes !*

Écoute, tu sais dans quel embarras pécuniaire je me trouvais en arrivant à Paris. A mon débotté, je me vois happé par le citoyen Pollet, et il ne me lâche que lorsque j'ai signé un traité par lequel il faut que je lui fournisse deux romans d'ici au 1er octobre : le premier est *le Savant;* le second *le Vicaire.* Ils seront mis sous presse tous les deux ensemble, et le luron m'a donné deux mille francs dont six cents comptant et le reste en billets à huit mois, le tout distribué selon les remises des volumes. Les deux romans ne seront tirés qu'à mille exemplaires et je n'ai vendu qu'une édition. Vu l'argent comptant et l'échéance des billets, c'est vendu deux fois plus cher que *Clotilde.*

Ainsi nous avons le mois de septembre pour faire *le Vicaire.* Je crois qu'il y a impossibilité pour nous de faire chacun deux chapitres par jour pour que j'aie *le Vicaire* le 15 septembre ; encore n'aurais-je que quinze jours pour le refondre. Consultez-vous.

Vous voyez, j'espère, *ti* Laure et Surville, que l'infernal besoin de l'or m'a fait sacrifier notre projet de faire ensemble *le Vicaire.* Mais, d'un autre côté, j'ai fait une chose avantageuse en ce sens que vous êtes sûrs de vendre vos romans à Pollet. Aussitôt que j'aurai reçu les manuscrits du *Vicaire,* je vous enverrai un plan de roman bien expliqué, et je crois que ce sera fondé sur une idée mère que Laure m'a suggérée. Si vous avez quelque pitié pour moi, vous m'enverrez ce diable de *Vicaire ;* et, si vous soupçonnez une bourde, je vous enverrai le traité de Pollet qui stipule

1. Vieille amie de la famille Balzac, qui vint souvent en aide à Honoré. — *La Recherche de l'absolu* est dédiée à madame Joséphine Delannoy, née Doumerc.

un dédit, dans le cas où *le Vicaire* ne serait pas imprimé au mois de novembre.

Cela demande d'autant plus de promptitude qu'Auguste Ricard fait un *Vicaire* et qu'il faut que le mien paraisse six mois avant le sien. Heureusement que le plan de ces ouvrages-là coûte peu à tracer, les titres des chapitres à écrire et les pages à remplir.

Cette suée de travail est impossible pour toi, Laure; je ne crois pas que tu puisses écrire par jour soixante pages de roman. Au surplus, si vous le pouvez, si vous me répondez de m'envoyer le roman le 15 septembre, faites; mais, attendu le chien de dédit, si le 17 septembre je n'ai pas le manuscrit, je m'y mettrai, et vous savez que, pour Pollet, en un mois on fait un roman.

Ouf! voilà mon grand crime accompli. J'ai commencé par l'intérêt, cet intérêt odieux, crasse, abominable; je le laisse et je vous abandonne aux mouvements de votre générosité. J'ai tout exposé, jugez, et, bien que vous soyez parties dans la cause, je respecterai votre jugement. En tout cas, si vous décidez que vous me renverrez le manuscrit, mettez-le à la diligence en l'adressant « à Villeparisis, sur la route de Metz »; que le paquet soit bien arrangé, bien ficelé, de manière que ce fameux *Vicaire* ne se perde pas.

Alors, je vous riposterai par un plan de roman sur la ruine d'une grande maison par un petit ennemi.

J'ai été très-bien reçu à Villeparisis. Maman n'avait pas encore lu ta lettre. Maman était à Paris. Je suis resté jusqu'au lundi matin avec de la besogne comme un beau diable, car *le Savant* est sous presse et je le corrige à mesure. Chaque minute est pour moi d'une valeur précieuse.

Je n'ai rien à vous écrire sur la maison, tout y est de même, aujourd'hui comme autrefois.

Dieu me pardonne, j'allais oublier de te remercier de ta touchante hospitalité; mais que le diable m'emporte si mon cœur n'est pas la moitié de la journée sur cette ottomane sacrée où je me vautrais, avec le petit pantalon, sans bas et sans cravate!

Terre! ciel! mer! ô sacrilége! ô abomination! ô calamité! fléau! peste! j'ai laissé chez toi mon couteau, le cher couteau qui ne m'abandonne jamais! Maman prétend que j'ai oublié aussi une serviette à liteaux rouges et un mouchoir. Tu débrouilleras le tout.

Je n'ai pas eu le temps d'aller à l'adresse que M. Varin m'a donnée : j'ai eu des affaires par-dessus la tête. Pendant huit jours, je vais faire à Paris le métier d'un cheval de poste pour les articles de journaux. Si Surville va à Caen, qu'il demande partout *Clotilde;* la pauvre polissonne de fille reste en boutique... J'ai l'âme en paix pour mes affaires d'argent, mais je suis sur le gril pour livrer les volumes aux époques fixes.

J'ai lu le commencement de *Wann-Chlore*[1] *:* il a plu à Villeparisis.

Papa est bien portant; tout à l'heure il a manqué me faire étouffer de rire par ses saillies. Bonne maman frise sa maladie de nerfs; maman est très-bien. Bonne maman prétend qu'il fallait lui envoyer deux chemises à faire, et elle a commencé ce matin celle que j'avais apportée.

Au total, s'il y a chez vous quelque étincelle de pitié, de grandeur d'âme, vous m'enverrez *le Vicaire*, car un dédit de mille francs m'épouvante.

Je vous écris de bric et de broc; j'ai la tête pleine de choses, et la possibilité de gagner sur-le-champ mon pain pour l'année prochaine me brouille la cervelle.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur et je vous écrirai en détail dans quinze jours, lorsque je serai revenu de mes fatigues parisiennes.

XXI.

A LA MÊME.

Paris, 20 août 1822.

Chère sœur,

Tu me mets dans un affreux pétrin ! Auguste fait un *Vicaire*, comme je te l'ai dit; le mien est vendu, Pollet attend chaque jour l'envoi, car il faut que ce qui en est fait soit mis sous presse; je le composerai à mesure qu'on l'imprimera.

Ainsi, par tout ce qui t'est cher, et si tu as quelque souci de l'intérêt, de la gloire, de l'amour-propre de ton frère, envoie, aussitôt cette lettre reçue, envoie les manuscrits à la diligence. Mets-

1. Cet ouvrage porte aujourd'hui le titre de *Jane la Pâle*.

les dans deux ou trois feuilles de papier gris, recouvre avec de la toile cirée et adresse « à M. Honoré de Balzac, à Villeparisis, route de Metz ». Déclare des papiers, ce que tu voudras.

J'ai déjà été voir trois fois au passe-debout de la diligence pour savoir si tu avais envoyé. Je suis sur des charbons ardents! Je me trouve en ce moment à Paris, mais je retourne demain à Villeparisis; je suis venu pour les journaux, etc.

J'ai vu Laurence : elle va bien.

J'avais oublié la lettre de recommandation de M. Varin, et je n'ai pas encore pu voir son frère. — Mais je reviens au mois de septembre livrer la fin du *Vicaire des Ardennes* et du *Centenaire*, et toucher mon argent.

Je ne sais en vérité ce que je t'écris, car je suis bourrelé d'affaires, et, d'ici à un mois et demi, je suis incapable de vous écrire une ligne : j'ai *Wann-Chlore* à fournir pour octobre à Hubert; j'ai à faire *le Vicaire des Ardennes* à mesure qu'on l'imprime et à corriger *le Savant* sur les épreuves. Ajoutez que j'ai une classe à faire à mon frère et au petit de Berny. Jugez!

Dis à M. Varin que, s'il écrit à son frère, il veuille bien lui dire que j'ai été trop occupé pour faire un pas, que l'on m'imprime à la fois trois ouvrages et que je ne puis, d'ici à quelques semaines, aller le visiter.

Soignez bien l'affaire des journaux : on m'a vendu jusqu'à deux francs les numéros qui me manquaient! Maintenant, soyez sûrs que, si abominable que soit le roman que vous ferez, j'ai la certitude qu'il sera vendu. Je vous enverrai le plan, et je vous engage à le travailler promptement, parce que plus tôt il sera fait, mieux il sera vendu. Il y a disette de romans.

Je vous répète encore : expédiez-moi *le Vicaire* courrier par courrier; Auguste n'a pas commencé, mais il est homme à me gagner de vitesse.

Je vous envoie encore une moisson de remercîments pour votre hospitalité et j'ai à réparer quelque chose que j'ai oublié, mais je vais instrumenter au 1er septembre.

J'ai acheté un superbe *Lavater* qu'on me relie.

Si tu as besoin de quelque chose, adresse-toi à moi.

J'embrasse Surville de tout mon cœur; toi autant que je le puis

sans nous faire mal, et, aussitôt que j'aurai un moment de libre, je t'écris une longue lettre, écriture serrée, sur tout ce qu'il y a de nouveau dans la famille.

J'ai vu le Diorama; Surville n'a plus de perspectives à faire. Daguerre et Bouton ont étonné tout Paris; mille problèmes sont résolus depuis que, devant une toile tendue, on croit être dans une église à cent pas de chaque chose. C'est une des merveilles du siècle, une *conquête de l'homme* à laquelle je ne m'attendais nullement. Ce polisson de Daguerre a fait une libertine d'invention qui va lui donner une bonne partie de l'argent de ces lurons de Parisiens, et *conte* ton *conte!*

Adieu, je t'embrasse.

Le Vicaire! le Vicaire! le Vicaire! le Vicaire! courrier par courrier; car je vais y travailler. Je commencerai le deuxième volume.

Adieu encore.

Ta main dans ma main, personne ne nous écoute, amis nous deux, envoie-moi *le Vicaire!...*

XXII.

A M. GODART FILS, GRAVEUR, A ALENÇON (ORNE).

Paris, mardi matin, 19 avril 1825.

Monsieur,

Je viens de communiquer à M. Urbain Canel[1] le traité que nous avons souscrit ensemble dimanche dernier, et vous trouverez ci-jointe sa ratification. J'ai fait voir aujourd'hui même vos gravures à M. Devéria[2], qui en a été très-content, et il nous a félicités d'avoir su trouver en vous un digne traducteur de ses dessins. Il m'a dit qu'il lui était impossible de vous donner d'avis sur les gravures que je lui soumettais, parce qu'il n'en connaissait pas le dessin primitif; mais il est persuadé qu'en travaillant vous deviendrez, au bout de deux ou trois de nos gravures, le plus redoutable adversaire de Thompson et des Anglais.

1. Libraire éditeur à Paris.

2. Les relations qui s'établirent à cette occasion entre Devéria et Balzac furent l'origine de leur intimité. — *Honorine* est dédiée à Devéria.

Aussitôt que vous nous retournerez les bois du *Molière*[1] que le sieur Delongchamps[2] a dû vous remettre, M. Devéria s'empressera de vous communiquer ses observations, car il adopte votre talent avec d'autant plus de plaisir que vous êtes Français.

Il est hors de doute alors que vous coopérerez par vos talents à nos éditions de la Fontaine, de Racine et de Corneille, et nous serons flattés, monsieur, d'avoir été les premiers à seconder votre essor; nous ne négligerons rien pour augmenter et propager votre renommée, persuadés que ce service sera léger au prix de celui que vous nous rendrez par votre exactitude et votre travail.

Vous pouvez d'autant mieux vous occuper de la vignette du *Molière,* que M. Devéria ne pourra nous remettre de bois pour le *la Fontaine* que d'aujourd'hui en huit, et vous avez alors une dizaine de jours devant vous pour travailler. Mais, à compter du 27 de ce mois, nous vous enverrons force dessins.

Vous pouvez préparer une vingtaine de bois exactement pareils à celui que Delongchamps aura dû vous remettre, et nous les envoyer en même temps que la vignette du *Molière* quand elle sera gravée.

J'ignore comment vous aurez débrouillé la fusée de Delongchamps, mais je l'ai laissé dans une grande anxiété quand je lui ai appris notre traité. Vous sentez que M. Urbain et moi ne nous opposerons jamais à ce que vous travailliez pour le *Molière,* puisque nous y sommes intéressés; mais nous voulons nous réserver le droit de faire passer telle ou telle vignette avant telle ou telle autre; ainsi j'espère que Delongchamps ne vous aura pas effrayé.

Recevez, monsieur, l'assurance des sentiments d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

P.-S. — Présentez, je vous prie, mes civilités à monsieur votre père, que M. Urbain prend volontiers pour correspondant. Sous

1. Il n'est pas besoin de rappeler qu'en 1825, Balzac, dans l'espoir de sortir de la position précaire où il se trouvait, entreprit de publier les œuvres des classiques français en éditions compactes, mais qu'il dut abandonner cette spéculation malheureuse après la publication du *Molière* et du *la Fontaine,* en un volume chacun.

2. Libraire-éditeur à Paris.

peu, vous recevrez des livres avec les dessins. De la persévérance et du courage, et vous acquerrez gloire et profit.

XXIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A VERSAILLES.

Paris, 1827.

Ma chère Laure,

Ta lettre m'a donné deux détestables jours et deux détestables nuits. Je ruminais ma justification de point en point, comme le mémoire de Mirabeau à son père, et je m'enflammais déjà à ce travail; mais je renonce à l'écrire. Je n'ai pas le temps, ma sœur, et je ne me sens d'ailleurs aucun tort.

On me reproche l'arrangement de ma chambre; mais les meubles qui y sont m'appartenaient avant ma catastrophe[1] ! Je n'en ai pas acheté un seul ! Cette tenture de percale bleue qui fait tant crier était dans ma chambre à l'imprimerie. C'est Latouche et moi qui l'avons clouée sur un affreux papier qu'il eût fallu changer. Mes livres sont mes outils, je ne puis les vendre; le goût, qui met tout chez moi en harmonie, ne s'achète pas (malheureusement pour les riches); je tiens, au surplus, si peu à toutes ces choses, que, si l'un de mes créanciers veut me faire mettre secrètement à Sainte-Pélagie, j'y serai plus heureux : ma vie ne me coûtera rien, et je ne serai pas plus prisonnier que le travail ne me tient captif chez moi.

Un port de lettre, un omnibus sont des dépenses que je ne puis me permettre, et je m'abstiens de sortir pour ne pas user d'habits. Ceci est-il clair?

Ne me contraignez donc plus à des voyages, à des démarches, à des visites qui me sont impossibles; n'oubliez pas que je n'ai plus que le temps et le travail pour richesse, et que je n'ai pas de quoi faire face aux dépenses les plus minimes.

Si vous songiez aussi que je tiens toujours forcément la plume, vous n'auriez pas le courage d'exiger des correspondances. Écrire

1. Il venait de céder, après des pertes considérables, l'imprimerie qu'il avait fondée rue des Marais-Saint-Germain (aujourd'hui rue Visconti).

quand on a le cerveau fatigué et l'âme remplie de tourments! Je ne pourrais que vous affliger, à quoi bon?... Vous ne comprenez donc pas qu'avant de me mettre au travail, j'ai quelquefois à répondre à sept ou huit lettres d'affaires?

J'ai encore une quinzaine de jours à passer sur *les Chouans* jusque-là, pas d'Honoré; autant vaudrait déranger le fondeur pendant la coulée.

Ne me crois aucun tort, chère sœur; si tu me donnais cette idée, j'en perdrais la cervelle. Si mon père était malade, tu m'avertirais, n'est-ce pas? Tu sais bien qu'alors aucune considération humaine ne m'empêcherait de me rendre près de lui.

Il faut que je vive, ma sœur, sans jamais rien demander à personne; il faut que je vive pour travailler, afin de m'acquitter envers tous! Mes *Chouans* terminés, je vous les porterai; mais je ne veux en entendre parler ni en bien ni en mal; une famille, des amis sont incapables de juger l'auteur.

Merci, cher champion dont la voix généreuse défend mes intentions. Vivrai-je assez pour payer aussi mes dettes de cœur?...

XXIV.

A MADAME ZULMA CARRAUD[1], A SAINT-CYR (SEINE-ET-OISE).

Paris, samedi matin, 1828.

Madame,

J'ai le regret de partir pour un voyage assez long, sans avoir pu aller vous remercier en personne de votre aimable lettre et de toutes les bontés que vous avez pour moi. A peine ai-je même le temps de prendre ainsi congé de vous par écrit; mais j'espère, madame, que vous serez assez indulgente pour excuser un poëte dont l'allure est aussi capricieuse. Je vais travailler. Si vous alliez

1. Madame Carraud, née Tourangin, femme d'un grand cœur et d'une haute intelligence, avait été l'amie d'enfance de mademoiselle Laure de Balzac, et, en souvenir de cette liaison, elle fut toujours profondément dévouée à Honoré. — *La Maison Nucingen* lui est dédiée. Son mari, M. le commandant Carraud, était, en 1830 et 1831, directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr. Il fut ensuite inspecteur de la poudrerie d'Angoulême.

en Berry, écrivez-moi un mot à Tours, poste restante, et, dans le mois de juillet ou d'août, je reviendrais par Issoudun; car, comme vous savez, tout chemin mène à Paris.

Ayez la bonté, madame, de me rappeler au souvenir de ces messieurs et de leur présenter mes compliments affectueux.

Si je ne reviens pas par Issoudun, je reviendrai toujours par Saint-Cyr.

Adieu, madame, et soyez bien certaine que votre souvenir ne sera pas fugitif au milieu de toutes les impressions que je vais chercher.

Agréez mes hommages respectueux.

XXV.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS[1], A VERSAILLES.

Villeparisis, 22 Juillet 1828.

Madame,

La lettre que ma sœur a dû vous remettre est la seule que j'aie reçue de M. de Dillon. S'il ne vous a pas écrit, ne vous en prenez qu'à lui, madame, et non pas à votre pauvre courrier. Si étourdi que je puisse paraître, je ne le suis pas encore au point de semer sur la route des papiers que vous m'aviez recommandés comme des plus importants. Ainsi, malgré votre envie de vous fâcher contre moi, rendez-moi encore vos bonnes grâces, et tâchez de ne jamais me gronder que sans sujet, je ne vous accuserai point de susceptibilité.

Quelle idée aviez-vous donc de ma discrétion pour m'ordonner si sévèrement de garder pour moi seul la traduction de *Casti et Inès?* Plus que personne, je vous jure, je connais les exigences et la pudeur des auteurs, et je ne suis pas homme à déchirer le voile dont vous couvrez vos écrits, comme ces fleuristes qui jettent une gaze sur leurs guirlandes commencées.

Maintenant, je vous demanderai : Pourquoi n'avoir pas raconté l'histoire d'Inès comme elle était arrivée? pourquoi avoir mis entre

1. *La Femme abandonnée* lui est dédiée.

vos sensations et la vérité un glacial vieillard? Vous savez sans doute Sterne par cœur; souvenez-vous de l'histoire de Marie. Je trouve que la troisième personne de ce vieillard ôte du charme, surtout dans un récit fait d'une oreille à l'autre, et où le *je* ne peut avoir que de la grâce. Ne sommes-nous pas tombés d'accord, un jour, que le naturel était le seul attrait que l'on dût priser; et al Fontaine n'a-t-il pas tracé les devoirs des voyageurs dans ces vers que le pigeon dit à l'autre :

« ... J'étais là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même. »

Quant à me moquer, j'admire avec quelle bonne foi l'on parle et l'on écrit; quel flux et reflux d'opinions contraires se balancent incessamment. Vous m'aviez fait l'honneur de me croire un esprit distingué, un de ces gens qui, sans être marqués pour de hautes destinées, savent néanmoins s'élever au-dessus des idées communes; ne sont pas de ces niais qui, ôtez-leur la pluie, le beau temps, la chaleur, le Jockey, les actrices, la mode et les caquets, restent comme des assiégés à qui l'on a coupé les vivres. Je vous remercie humblement de cette opinion. Je ne vous dirai pas si j'en suis flatté, si elle est juste; je vous ferai remarquer seulement que vous l'avez écrit, que vous êtes franche, et qu'alors vous le pensiez. Croyez-vous maintenant qu'un esprit dont les idées ont quelque largeur, qui rassemble de grands rapports, qui voit les choses en masse, descende jusqu'à se moquer? La moquerie est ce qu'il y a de plus froid dans le monde : elle annonce toujours quelque sécheresse dans le cœur, et le grand va rarement sans le bon. Ensuite, je vous demanderai en quoi je pourrais me moquer, et sur quoi. Rousseau vous aurait dit brutalement : « Pourquoi supposiez-vous que l'on pût se moquer de vous? » L'histoire d'Inès est bien, mais comme accessoire d'un grand récit; comme nouvelle seule, elle perdrait tout; ce sont de ces fleurs qui brillent au milieu d'un bouquet.

Je vous demanderai encore qui a pu vous dire que j'étais dans des chaînes fleuries, et quel génie me vaut votre recommandation d'aller sans bourrelet, ni lisières, ni bonne? Je puis vous assurer, madame, que, si j'ai une qualité, c'est, je crois, celle que vous me

verrez le plus souvent refuser, celle que tous ceux qui croient me connaître me dénient, je veux dire l'énergie. Vous devez avoir éprouvé vous-même combien les malheurs développent chez nous cette terrible faculté de se raidir contre la tempête et d'opposer à l'adversité un front calme, immobile. Moi (excusez-moi de toujours parler à la première personne, mais vous m'y forcez malgré toute ma répugnance), j'ai contracté l'habitude d'y sourire. Et il n'y a qu'une seule occasion pour moi de me *moquer :* c'est quand le sort me tourmente, et il n'a pas encore cessé. Je suis vieux de souffrances, et vous n'auriez jamais présumé mon âge d'après ma figure gaie. Je n'ai même pas eu de revers, j'ai toujours été courbé sous un poids terrible. Ceci peut vous paraître une exagération, une manière d'attirer sur moi votre intérêt; non, car rien ne peut vous donner une idée de ma vie jusqu'à vingt-deux ans. Je suis tout étonné de n'avoir plus à combattre que la fortune. Vous interrogeriez tout autour de moi, vous n'obtiendriez aucune lumière sur la nature de mes malheurs. Il y a des gens qui meurent sans que le médecin ait pu dire quelle maladie les a emportés.

Tout ceci n'est à autre fin que de vous assurer que, de la dure contrainte dans laquelle j'ai vécu, il est au moins résulté une sauvage énergie et une horreur pour tout ce qui sent le joug dont vous ne pouvez pas avoir l'idée. L'habitude du commandement doit vous faire souffrir un refus comme le plus grand mal; eh bien, je ne parle pas des refus (il n'y a rien de philosophique au monde comme un refus ou un mépris non mérité), mais d'une domination: une domination m'est insupportable; j'ai tout refusé, en fait de places, à cause de la subordination, et, sur cet article, je suis un vrai sauvage. Et c'est moi que vous imaginez *mené,* ou qu'on vous a dit mené! Rien n'est plus faux.

Au surplus, madame, comme je ne veux plus avoir à vous parler de moi, car rien ne m'est plus à charge et n'est plus ridicule, je vous dirai que vous ne pouvez rien conclure de moi, contre moi; que j'ai le caractère le plus singulier que je connaisse. Je m'étudie moi-même comme je pourrais le faire pour un autre : je renferme dans mes cinq pieds deux pouces toutes les incohérences, tous les contrastes possibles, et ceux qui me croiront vain, prodigue, entêté, léger, sans suite dans les idées, fat, négligent, paresseux, inap-

pliqué, sans réflexion, sans aucune constance, bavard, sans tact, mal-appris, impoli, quinteux, inégal d'humeur, auront tout autant raison que ceux qui pourraient dire que je suis économe, modeste, courageux, tenace, énergique, négligé, travailleur, constant, taciturne, plein de finesse, poli, toujours gai; celui qui dira que je suis poltron n'aura pas plus tort que celui qui dira que je suis extrêmement brave, enfin savant ou ignorant, plein de talents ou inepte; rien ne m'étonne plus de moi-même. Je finis par croire que je ne suis qu'un instrument dont les circonstances jouent.

Ce kaléidoscope-là vient-il de ce que, dans l'âme de ceux qui prétendent vouloir peindre toutes les affections et le cœur humain, le hasard jette toutes ces affections mêmes, afin qu'ils puissent, par la force de leur imagination, ressentir ce qu'ils peignent? et l'observation ne serait-elle qu'une sorte de mémoire propre à aider cette mobile imagination? Je commence à le croire.

Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous assurer que personne au monde plus que moi n'abhorre le joug, le joug même dont vous prétendez parler dans votre lettre.

En voilà assez sur moi! J'espère qu'après une telle confession, vous ne me ferez plus parler de moi-même. Mais vous, comment se fait-il que vous vous portiez mal avec toutes les livrées de la santé? Je n'accorde pas ce crachement de sang avec vos fraîches couleurs. Platon appelait le corps *l'autre;* alors, je vous dirai que je plains l'autre de ses souffrances, car votre âme doit être toujours la même.

Je compte aller à Paris, et, malgré mon envie, il me sera presque impossible d'aller à Versailles: j'ai un monde d'occupations, de courses, d'opérations. N'y a-t-il pas jusqu'à trois dents qu'il faut que je me fasse arracher! Vous voyez que nous sommes l'un et l'autre entre les mains de la chirurgie, vous sous le pouvoir de la lancette, et moi du davier. Si votre sang pouvait me donner mes dents, ou mes dents vous donner, à vous, la santé, nous pourrions ne subir qu'une opération à nous deux. Ainsi, pour le coup, vous vous fâcherez, et cependant Versailles n'est bien qu'à cinq lieues de Paris; mais je puis vous assurer une chose, c'est qu'il est sur la route de Paris à Tours.

La rapidité avec laquelle j'écris m'a forcé de relire ces trois

pages, et j'ai ri en voyant avec quelle facilité nous donnons des armes contre nous. Vous vous moquerez de moi et de mon horreur pour tout ce qui est ordre et commandement. Vous ne vous étonnerez plus qu'il ne faille à monsieur que des Bianca Capello, comme si les Bianca Capello se trouvaient communément. Au moins, promettez-moi de ne rire qu'entre nous deux, et, si vous pouvez me démontrer que j'ai tort, nul n'est plus disposé que moi à quitter le sentier de l'erreur.

Adieu, madame; j'espère que vous serez sans inquiétude sur votre santé lorsque vous recevrez cette lettre, et je vous prie d'accepter mes sincères et respectueuses amitiés.

XXVI.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A SAINT-CYR.

Paris, janvier 1829.

Madame,

J'espère que vous ne manquerez pas de charité envers un malheureux qui travaille jour et nuit jusqu'à ce que mort s'ensuive. Si vous venez à Paris, vous ne m'oublierez point, n'est-ce pas? Figurez-vous que j'ai entrepris deux ouvrages à la fois, outre nombre d'articles. J'ai promis que ces deux ouvrages paraîtraient, l'un au milieu de février, l'autre en avril, et je les commence. Les jours me fondent entre les mains comme de la glace au soleil. Je ne vis pas, je m'use horriblement; mais périr de travail ou d'autre chose, c'est tout un. — J'ai vingt fois pris mon chapeau et mes gants pour aller à Saint-Cyr, et j'ai eu autant de fois la route barrée par des affaires.

Mais, au risque de perdre une occasion d'argent, j'irai, j'espère, ces jours-ci, respirer auprès de vous, loin des travaux, des tracas. Vous m'avez bien puni, du reste, de mon propre malheur, car vous ne m'avez pas récrit de ces paroles consolantes qui soutiennent. J'ai appris que vous aviez éprouvé un grand chagrin et j'y ai pris part. M. Borget[1] m'a dit aussi que vous aviez été malade et je vous

1. Auguste Borget, peintre de genre, auteur de *la Chine ouverte*, de *la Chine et les Chinois*, et l'un des premiers artistes qui nous aient initiés aux mystères du

ai excusée de m'avoir laissé sans lettres, mais non pas de m'avoir laissé dans l'ignorance de votre indisposition.

Si vous veniez à Paris, dites-moi le jour, afin que je me procure ma propre liberté pour cette journée. Puis, si les épreuves, les manuscrits à donner me prêtent vie, j'irai du 3 au 6 à Saint-Cyr, vous rendre ma tardive visite du jour de l'an.

Rappelez-moi au souvenir de ces messieurs et agréez les sincères expressions d'une vive amitié et d'une inaltérable reconnaissance.

XXVII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A CHAMPROSAY, PRÈS CORBEIL (SEINE-ET-OISE).

Château de Saché, 1829.

Qu'est-ce que tu dis donc, ma chère sœur, que je te délaisse et que je ne t'écris pas, tandis que voilà deux lettres que je t'envoie, contre toi une petite liche de rien! — Ce n'est pas que je compte, du reste!

J'aurais beaucoup à te dire; mais figure-toi que M. de Margonne[1] part demain; que, dans le désir de te poufiner une petite lettre qui ne coûte pas de port, j'ai quitté mon travail, et que je n'ai qu'un quart d'heure pour écrire à papa, à maman et à toi. Mais patience : dès que mon roman me laissera un peu de répit, je te promets, et tu peux compter dessus, une grande coquine de lettre qui n'en finira pas, et aussi à ton mari, auquel je dois une réponse, et je te jure qu'alors tu seras contente.

Tu as l'air triste dans ta petite lettre. Est-ce que Sophie n'irait pas bien, qu'elle n'aurait plus dit *ga,* qu'elle aurait déchu de la gentillesse que tu lui devinais *in futurum?* Je pourrais te dire aussi que tu ne me dis presque rien. Si tu savais comme je suis affairé, plus que le légat, comme dirait bonne maman. J'ai visité tout Saint-Lazare[2] et vu bien des choses à faire.

Céleste Empire. Auguste Borget habitait, à cette époque, rue Cassini, près de l'Observatoire, le même appartement que Balzac. — *La Messe de l'Athée* lui est dédiée.

1. Son hôte de Saché, auquel est dédiée *une Ténébreuse Affaire.*

2. Ferme que madame de Balzac possédait aux environs de Tours.

P.-S. — Je suis à Tours aujourd'hui et vais ce soir au bal chez madame d'Outremont, *ousque* je vais danser avec Élisa B..., qui est toujours rousse, et Claire D..., qui est si petite qu'on ne l'épousera que pour en faire une épingle de chemise.

Je vais aller à Saché et retourner bientôt vous voir à Champrosay; car, excepté l'air et le ciel qui sont tout d'azur, la Touraine a des habitants bien mous!

Adieu, chère sœur. Mille amitiés à ton mari.

Le reste au prochain numéro, je te le jure.

Ton frère qui t'aime.

XXVIII.

A LA MÊME.

1820.

Ah! Laure, si tu savais comme je raffole (mais motus!) de deux écrans bleus brodés de noir (toujours motus!).

C'est, au milieu de mes tourments, un point sur lequel revient toujours ma pensée! Alors, j'ai dit : « Je vais confier ce désir à sœur Laure. Quand j'aurai ces écrans, je ne pourrai rien faire de mauvais! n'aurai-je pas toujours sous les yeux le souvenir de cette sœur si indulgente... pour ses pensées, si sévère pour les miennes?... » Tout à l'heure, je viens de faire devant mon feu ce geste contractile de bras et de mains que tu as et qui ressemble assez à un battement d'ailes, quand tu es contente de toi, d'un bon mot, de tout ce que tu voudras; alors, j'ai pensé à toi et j'ai dit : « Il faut que je lui écrive pour lui dire que je l'aime bien et Surville aussi. » Et voilà.

Un quart d'heure de mon temps et une pensée d'amitié valent bien quatre sous? Et en avant Flore vers la boîte de M. le directeur des postes!

Une poignée de main au *Canal*[1]; et dis à madame de F... que je ne pense à elle que juste ce qu'il faut pour rester dans les bornes d'un sentiment décent. Comme cette douceur vient par la poste, elle doit gagner de poids ou de vitesse en raison du carré des dis-

1. M. Surville s'occupait du projet d'un canal latéral à la basse Loire que Charles X voulait faire construire, dans l'hypothèse d'une guerre avec les Anglais.

tances; par conséquent, cette douceur-là pourrait l'écraser si tu la lui disais trop vite.

Adieu, sœur.

Les dessins des écrans comme tu voudras; ce serait *je ne sais quoi*, que je les trouverais toujours jolis, puisqu'ils me viendront de mon *alma soror*.

Je rouvre ma lettre, chère sœur; tu verras, par les dates, que j'avais écrit pendant que ta lettre m'arrivait. Je souffre bien amèrement d'être l'objet de perpétuels soupçons. Je crois que ma lettre doit répondre à tout. Je suis pourtant assez malheureux! il me faut, pour gagner de l'argent, la tranquillité du cloître et la paix! Quand je serai heureux, peut-être me rendra-t-on justice; il sera trop tard, car je ne serai heureux que mort.

Croit-on que cinquante placards et quarante épreuves à revoir, un manuscrit à refaire, soient des jeux d'enfant? que quatre volumes à faire imprimer du 15 janvier au 15 février (ce qui fait un volume par semaine, et il y en avait un tout entier à écrire) se corrigent par la baguette d'une fée? Oh! Laure, Laure, je pleure...

Nous passons la vie à nous faire des peines inutiles; quand on ne se comprend pas plus que cela, l'éloignement est un bien, et des rapprochements donnent un supplice atroce.

Toujours mes écrans! j'ai plus besoin encore d'une petite joie au milieu de tels tourments!

XXIX.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A SAINT-CYR.

Paris, 17 avril 1829.

Madame,

Avez-vous dit quelquefois: « M. Honoré tarde bien à m'envoyer cette gravure oblongue qu'il m'a promise pour ma boîte à gants! Et mon écran! Et mon porte-allumettes! Il promet facilement et ne tient guère! » etc., etc.

Je n'ose pas me flatter de ces reproches; mais, en cas que vous

ayez pensé à moi, je me confie en votre bonté pour être excusé de mon apparente insouciance. Si vous voulez que l'on pense toujours à vous, donnez des commissions à ceux que vous aimerez, car je vous dirai qu'il n'y a rien de si éloquent et de si tyrannique au monde que le souvenir d'une chose que l'on doit faire et que l'on ne fait pas.

Ce matin, j'étais au coin du feu, occupé à cacheter des lettres, et, chaque fois que je prenais une nouvelle allumette, les deux chiens que vous avez mis autour de mon joli petit meuble aboyaient après moi. C'est pour la centième fois.

Non, M. Honoré n'est pas un étourdi; mais, depuis un mois, il est obligé d'achever en hâte un ouvrage auquel il ne met pas son nom; car les artistes font des tableaux pour vivre qu'ils ne signent pas, et des tableaux qu'ils exposent au Salon pour se faire un nom. J'en suis là.

Vous aurez un écran! j'ai contracté cette dette avec trop de plaisir pour que ce ne soit pas un plaisir pour moi que de m'en acquitter. D'ailleurs, si vous mettez votre porte-allumettes et votre écran à Frapesle[1] parmi tous les jolis meubles que vous y portez, il y a là une amorce d'amitié à laquelle je ne saurais résister. Être un souvenir pour une belle âme est une de mes plus chères illusions.

Je suis en procès pour avoir des exemplaires de mon livre, et, tant que l'affaire ne sera pas jugée, je suis privé de vous l'envoyer, car je ne rougis pas de vous avouer que je ne suis pas assez riche pour l'acheter.

Rappelez au souvenir de M. Carraud un auteur qui devient de jour en jour plus soucieux et plus misanthrope, mais qui se souvient parfois qu'il oubliait ses peines à Saint-Cyr.

Présentez mes amitiés à M. Périollas[2], et prenez pour vous, madame, tout ce qu'on peut offrir de plus doux et de plus sincère dans un compliment.

1. Nom d'une campagne que M. Carraud possédait, près d'Issoudun.

2. Alors capitaine, sous-directeur des études à Saint-Cyr; plus tard chef d'escadron d'artillerie. — *Pierre Grassou* lui est dédié.

XXX.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1829.

Madame,

Il serait bien désagréable pour moi de me présenter devant vous chargé de quelque iniquité. Je pourrais, quant à la force et à la sensibilité, me rejeter, comme les orateurs de la Chambre, sur la chaleur de l'improvisation, car ma réponse vous fut écrite à la hâte et avec une plume d'auberge, impatient que j'étais de vous détromper.

Sans vouloir non plus, comme les commentateurs, trouver autre chose que ce qui est écrit au texte, il serait facile de vous répondre que, de ce que la force étouffe la sensibilité, il n'y a pas lieu d'induire que la sensibilité n'existe pas, et vous m'avez répondu comme si je vous eusse dit : « Vous n'êtes pas sensible; » ce qui est la plus forte injure que l'on puisse faire à une femme; n'est-ce pas la dépouiller, d'un mot, de tout ce qui constitue la femme, puisque vous n'êtes, ne vivez, ne plaisez, n'attrayez que par la sensibilité?

Permettez-moi une comparaison qui vous rendra mon idée inoffensive et claire. Voltaire avait prodigieusement d'esprit, il avait du génie; mais, dans la masse totale du caractère, la dose d'esprit était plus forte que celle du génie, tandis que, d'un autre côté, il n'y avait presque pas d'esprit chez Rousseau, et beaucoup de génie.

Maintenant, raisonnant en thèse générale, je vous dirai que nous ne nous donnons pas nos caractères, nous les subissons, en naissant, de la conformation bizarre de nos organes (voilà pourquoi j'ai toujours trouvé absurde d'accuser l'orgueil d'un homme de génie, comme d'en vanter la modestie); mais je ne vois pas qu'on puisse refuser comme outrageant un caractère aussi extraordinaire pour une femme : il a ses avantages, ses brillants reflets, son attrait comme celui qui ne brille que par une exquise sensibilité. Il y a deux grandes classes de caractères chez les femmes : les Isidora[1] (permettez-moi de prendre ce touchant emblème de la grâce

1. Héroïne d'un ouvrage de madame d'Abrantès; de même que Belvidera et Bianca Capello, dont les noms reviennent plusieurs fois dans ces lettres.

et de la soumission) et les Staël, dont les mâles idées, les conceptions hardies, la force enfin se trouve bizarrement unie à toutes les faiblesses de votre sexe. Clarisse, dans Richardson, est une fille chez qui la sensibilité est à tout moment étouffée par une force que Richardson a nommée vertu. Enfin, il y a là, à mon avis, deux sensibilités comme deux douleurs. La sensibilité de cette Espagnole dont l'amant se battait et qui lui servait de témoin; elle arrive la première, l'adversaire lui demande pourquoi elle vient là : « Pour vous enterrer! » dit-elle. Et la sensibilité de Bianca Capello, qui quitte honneurs, richesses, patrie, père, religion, tout, pour suivre son amant, et, nouvelle Isidora, de ses blanches mains apprête les divins repas de son bien-aimé.

Croyez-vous que les deux tableaux ne sont pas également beaux? Pour tel caractère, celui de l'Espagnole sera séduisant; pour tel autre, Bianca semblera supérieure. Des réflexions que m'ont suggérées toutes les bizarreries nées de la sensibilité développée de tant de manières, j'ai formé pour moi cet axiome que « la femme n'est jamais si touchante et si belle que lorsqu'elle renonce à tout empire et s'humilie toujours devant un maître ». C'est vous dire que Bianca Capello, Isidora et Mademoiselle sont mes héroïnes.

N'allez pas croire que ce soit par fatuité et je ne sais quel sentiment que vous supposez toujours aux hommes; je parle en ce moment comme un artiste, comme un sculpteur qui prétendrait que les nus sont plus beaux que les draperies; car je vous avouerai, entre nous, que Bianca Capello, Belvidera et toutes ces femmes qui se prosternent dans une obéissance perpétuelle et guettent les sourires, les regards, les désirs, comme les fleurs attendent la rosée, celles-là exercent sur nous l'empire le plus despotique et le plus entier qui jamais ait pressé le cœur sous un seul sentiment, unique, impérissable.

L'autre caractère a cet attrait incontestable qu'il flatte sans cesse l'amour-propre de l'homme. Quelle satisfaction pour l'homme qui règne sur un cœur indompté par les autres! Voir une fière et terrible créature qui foule aux pieds toute la terre, domine tout ce qui a vie, et régner sur elle! C'est le roi qui s'assied sur un trône, c'est la jouissance enfin des maîtresses de Jupiter, qui riaient avec ses sourcils devant lesquels tremblait le globe; et Henri III certes

ne méritait guère l'amour de cette héroïne de son temps qui, fière et sauvage, foulait aux pieds de ses chevaux les seigneurs qui avaient osé dire un mot sardonique sur elle.

Après ces explications, je crois, madame, que vous reconnaîtrez mon innocence, et laissez-moi croire que les agitations terribles de votre vie ne vous ont été mesurées que sur la force de votre caractère; que cette force vous donne de hautes et de belles pensées sur le changeant spectacle au milieu duquel vous vous êtes trouvée; que, dans ce moment, la retraite au sein de laquelle vous vivez n'est pour vous qu'une nouvelle nuit qui attend son jour. En effet, plus j'ai réfléchi à votre destinée et à la nature de votre esprit, plus j'ai été poursuivi de cette idée, que vous étiez un de ces génies de femme qui peuvent prolonger leur règne plus loin que ne le veulent les lois ordinaires; que vous pouviez faire sur une époque brillante ce que madame Roland n'a qu'essayé sur un temps de douleur et de gloire. Je ne sais si souvent vous n'avez ressenti de ces mouvements impétueux qui sortent du fond du cœur et vous maîtrisent, à l'aspect de la multiplicité des scènes, des figures héroïques, des grands caractères, mais j'aime à le croire, car il me semble que la nature vous a marquée d'un sceau choisi. Le hasard seul vous aurait-il lancée à travers toutes les contrées de notre vieille Europe, remuée alors par un titan entouré de demi-dieux!

Voilà, madame, ce que je pensais sur vous et ce que je n'avais pas le loisir de vous exprimer à Tours; mais ajoutez-y que c'est l'expression de mes sentiments, et qu'ils sont vrais. Je puis m'être trompé; mais, pour votre mérite même, je ne saurais rien retrancher, rien ajouter. Il y a chez moi une franchise étourdie qui ressemble beaucoup à celle de mademoiselle Joséphine[1] : j'ai trop d'insouciance pour prévoir, trop de vivacité pour mentir.

L'amitié que vous daignez m'offrir, madame, est une chimère que je poursuis toujours, malgré les fréquents désappointements qui me sont échus. Depuis le jeune âge, au collége, j'ai cherché non pas des amis, mais un ami. Je suis de l'avis de la Fontaine et je n'ai point encore trouvé ce qu'une imagination romanesque et

1. Mademoiselle Joséphine Junot d'Abrantès.

exigeante me montre sous de si brillantes couleurs. Le phénomène de l'amitié s'explique toujours à mes yeux par une comparaison physique; il faut en quelque sorte que deux êtres aient le temps de s'attacher l'un à l'autre par des accidents d'âme, comme ces insectes qui ne tendent leur toile qu'après avoir été sonder chaque fois le terrain pour chaque fil qu'ils posent, et encore y reviennent-ils à plusieurs reprises; mais il y a aussi, j'aime à le croire, certaines âmes qui se sentent et s'apprécient d'un seul jet.

Votre proposition, madame, est si belle, si flatteuse, que je n'ai garde de retirer ma main.

XXXI.

A M. ALPHONSE LEVAVASSEUR, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, novembre 1829.

Mon pauvre et malheureux éditeur!

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. Je travaille toute la journée à la *Physiologie du Mariage*, je ne donne que six heures de nuit (de neuf heures à deux) aux Scènes de la Vie privée, dont je n'ai qu'à corriger les épreuves; et ma conscience est nette.

Je suis tout prêt à envoyer la copie nécessaire pour terminer le 15, si vous voulez; mais ce serait l'assassinat le plus odieux que nous eussions, vous, Canel et moi, commis sur un livre!

Il y a en moi je ne sais quoi qui m'empêche de faire consciencieusement mal. Il s'agit de donner de l'avenir au livre, d'en faire un torche-cul ou un ouvrage de bibliothèque; il s'agit de vendre ce papier noirci sept francs la rame, ou cinquante francs.

Si, comme les Nodier, — car le Nodier est un sous-genre dans l'histoire naturelle de la littérature, — je flânais, je faisais des prospectus, des vieux souliers, des parties de billard; si je buvais, mangeais, etc.!... Mais je n'ai pas une idée, je ne fais pas un pas qui ne soit la *Physiologie;* j'en rêve, je ne fais que cela, j'en suis féru! Je comprends toute votre impatience commerciale, car la mienne est décuple.

J'ai la copie sur mon bureau; mais je suis arrêté par une his-

toire à raconter, par des idées à trouver, par... Il y en aurait jusqu'à demain à dire par quoi l'auteur de cet ouvrage-là est entre un succès et l'échafaud, à chaque ligne. Je n'en ai jamais si bien compris l'importance. Je voulais faire une plaisanterie, et vous m'êtes venu demander, un matin, de faire en trois mois ce que Brillat-Savarin avait mis dix ans à faire. Il ne parlait que de godailleries; et moi, je parle de ce qu'il y a de plus sérieux en France. Il avait un sujet neuf; et moi, j'ai le sujet le plus usé.

Il y a un miracle dont je me vanterai : c'est que le premier volume de la *Physiologie* a été refait tel qu'il est, du 1er septembre au 10 novembre 1829; car, le 10, l'*Ite missa est* sera dit.

Ne croyez pas que cette lettre soit une excuse; je travaille aussi ardemment et d'une manière aussi suivie qu'aucune créature humaine le puisse faire; mais je ne suis que le très-humble serviteur de la muse, et cette catin-là a des moments d'humeur.

Ne vous désespérez pas; car, le 15, je vous dirai franchement sur quoi vous pouvez compter. Ce n'est qu'alors que j'aurai sondé l'étendue de la plaie, dans le second volume.

Tout à vous.

XXXII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A SAINT-CYR.

Paris, 1830.

Le sentiment de répulsion que vous avez éprouvé, madame, à la lecture des premières pages du livre que je vous ai apporté[1], est trop honorable pour vous et trop délicat pour qu'aucun esprit, fût-ce celui de l'auteur, puisse s'en offenser. Il prouve que vous n'appartenez pas à un monde de fausseté et de perfidie, que vous ne connaissez pas une société qui flétrit tout et que vous êtes digne de la solitude où l'homme devient toujours si grand, si noble et si pur.

Il est peut-être malheureux pour l'auteur que vous n'ayez pas résisté à ce premier sentiment qui saisit tout être innocent à l'au-

1. La *Physiologie du Mariage*.

dition des crimes, à la peinture de tout malheur, à la lecture de Juvénal, de Rabelais, de Perse, de Boileau ; car je crois que, plus tard, vous vous seriez réconciliée avec lui, en lisant quelques leçons fortes, quelques plaidoyers vigoureux en faveur et de la vertu et de la *femme ;* mais comment vous reprocher une répugnance qui fait votre éloge ! comment vous en vouloir d'être de votre sexe ! Je vous demande donc humblement pardon de cet outrage involontaire contre lequel je m'étais prémuni, s'il vous en souvient, et je vous supplie de croire que le jugement le plus rigoureux que vous ayez porté sur cette œuvre ne pourra jamais altérer en rien la sincérité de l'amitié que vous m'avez permis de vous porter.

Et daignez en agréer les témoignages nouveaux, car je vous assure que le sentiment vrai conçu par un ami, sur une action qu'il croit blâmable, ne peut que resserrer les liens de l'estime et de la confiance.

XXXIII.

A LA MÊME.

Paris, 14 avril 1830.

Madame,

Vous m'avez tenu rigueur à désespérer ! Je ne sais rien de tout ce qui se passe d'heureux ou de malheureux à Saint-Cyr, de manière que je n'ai pu sympathiser avec vous que de la manière la plus vague et comme un homme qui travaillait jour et nuit à soutenir sa malheureuse existence. L'encre, les plumes et le papier me font horreur, et tout ce qui a couleur d'idée me donne le frisson, de sorte que c'était un peu à vous de m'écrire.

Quoi qu'il en soit, j'irai vous voir cette semaine, afin de vous porter les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, qui ont paru hier. J'ai à vous remercier de vous être abonnée au *Feuilleton*[1] ; mais je comptais aller vous voir tous les jours et vous dire que c'était un abonnement de faveur, une offrande comme celle d'un livre ; seulement, vous savez ce qu'est Paris, un monceau de sable comme ceux qui roulent dans la Loire : une fois qu'on y met le pied, on y reste.

1. *Le Feuilleton des journaux politiques.*

Hier, c'était une affaire à conclure; demain, ce sera une délicieuse soirée où l'on entendra la Malibran; ce matin, c'est un déjeuner de garçons; le soir, un travail urgent. Et le gouffre dévore une vie qui, passée dans la solitude, serait pleine ou glorieuse.

Cependant, ne croyez pas que je sois si dissipé. J'ai travaillé horriblement et mes débauches sont des volumes. En juin, j'espère vous offrir *les Trois Cardinaux*[1], œuvre qui peut-être ne sera pas indigne d'attention.

Si j'en ai le loisir, je viendrai de bonne heure, et, si je n'écoutais mon plaisir, je resterais à ce Saint-Cyr que vous trouvez si triste.

Agréez, madame, les hommages d'une sincère et respectueuse amitié.

Mille compliments à M. Carraud et au capitaine Periollas.

XXXIV.

A MADAME LAURE SURVILLE, A CHAMPROSAY.

Paris, 1830.

Il est venu jusqu'à moi que ma chère sœur avait écrit que « Honoré semblait ne pas exister pour Champrosay ».

J'ai sous les yeux vos gronderies, madame; il vous faut encore, je le vois, quelques renseignements sur le pauvre délinquant.

Honoré, chère sœur, est un étourdi criblé de dettes sans avoir fait une seule *bamboche*, prêt quelquefois à se frapper la tête contre le mur, quoiqu'on ne lui accorde pas de tête!...

Il est en ce moment prisonnier dans sa chambre avec un duel sur le corps : il faut qu'il tue une demi-rame de papier et la transperce d'une encre assez passable pour mettre sa bourse en joie et liesse.

Cet étourdi a du bon; on le dit insouciant et froid; ne le croyez pas, sœur chérie! il a un cœur excellent et il est prêt encore à rendre service à chacun, si ce n'est que, n'ayant pas crédit chez

1. Balzac n'a jamais écrit cet ouvrage. Il s'agissait de mettre en scène le Père Joseph, dit l'*Éminence grise*, Mazarin et Dubois.

messer Chaussepied, il ne peut plus courir comme jadis pour les uns et pour les autres; on le lui impute à mal, comme on criait après Yorik pour avoir acheté le brevet de la sage-femme!...

En fait de tendresses, il est en fonds et sûr de rendre au double tout ce qu'il recevra; mais il est ainsi fait, qu'un mot sévère ou blessant efface tout ce qu'il a de joie en l'âme, tant il est susceptible pour tout ce qui est délicatesse de sentiment! Il lui faut des cœurs qui sachent vivre à la grande, qui comprennent l'affection et ne la fassent pas consister en visites, cérémonies, souhaits et autres fariboles de ce genre; il pousse la bizarrerie jusqu'à recevoir un ami qu'il n'a pas vu depuis longtemps, comme s'il était venu la veille.

Cet étourdi peut oublier le mal qu'on lui a fait, jamais le bien! Il le graverait sur l'airain si son cœur en contenait!

Quant à ce que les indifférents peuvent penser et dire de lui, il s'en soucie comme du sable qui s'attache à ses pieds! il tâche d'être quelque chose, et, quand on bâtit un monument, on s'inquiète peu de ce que les effrontés écrivent sur les barrières.

Ce jeune homme, tel que je vous le dépeins, vous aime, chère sœur, et ces mots seront compris de celle à qui je les adresse.

XXXV.

A M. THÉODORE DABLIN, PROPRIÉTAIRE, A PARIS.

Paris, 1830.

Mon cher Dablin,

Ma sœur m'a dit hier que vous étiez venu la voir, et vous vous êtes souvenu de quelques expressions vives qui me sont échappées dans la dernière visite que je vous ai faite, et qui avait pour objet de vous prier de prendre une garantie que je crois nécessaire, au cas où un accident m'enlèverait. Si quelqu'un peut recevoir des éclaboussures d'une colère purement artiste, c'est assurément un vieil ami qui m'a connu avant 1817, et qui m'est venu voir rue Lesdiguières quand je souffrais mon premier martyre; mais, comme je n'ai de ma vie jamais blessé personne, pas même un ennemi, j'ai vivement regretté de m'être échauffé dans cette discussion

littéraire ou à propos de littérature, puisque vous avez gardé si longtemps le souvenir de mes brutalités de parole. Cette irritation ne vient ni de mon âme ni de mon cœur : elle est causée par l'état nerveux où me met le café quand, au lieu de se répandre sur le papier, elle s'épanche dans le vide, c'est-à-dire quand, au lieu de travailler, je sors. Une vieille amie à moi s'est aperçue de cet effet, il y a dix ans, et, si quelquefois je le réprime, il y a des moments où la contradiction que j'éprouve m'en empêche. Vous aurez pensé que mon amitié vous était doublement onéreuse, tandis que j'éprouve assez de chagrin de vous voir en cela si mal partagé, que, jusqu'à présent, c'est moi qui suis l'obligé.

Vous me connaissez peu, mon cher Dablin, et, si vous m'aimez, vous prouvez qu'on peut aimer son ami comme on aime une femme, sans la connaître ; mais il n'y aurait pas de déception si vous me cultiviez. Un homme qui se lève, depuis quinze ans, tous les jours dans la nuit, qui n'a jamais assez de temps dans sa journée, qui lutte contre tout, ne peut pas plus aller trouver son ami qu'il ne va trouver sa maîtresse ; aussi ai-je perdu beaucoup de maîtresses et beaucoup d'amis, sans les regretter, puisqu'ils ne comprenaient pas ma position.

Voilà pourquoi vous ne m'avez vu que quand il s'agissait d'affaires. Je suis fâché que vous ne m'ayez pas répondu au sujet de l'assurance, car plus je vais, plus les travaux augmentent, et je n'ai pas la certitude de pouvoir résister à ce travail sans relâche. En ce moment, un voyage de deux mois en Belgique, je ne sais où, rafraîchirait ma cervelle embrasée, fatiguée, me rendrait des forces au retour, et je n'ai ni l'argent ni le temps nécessaires pour l'accomplir. Voilà cinq ans que je n'ai voyagé, et le voyage est ma seule distraction. Je prévois donc pour moi la plus sinistre destinée : ce sera de mourir la veille du jour où tout ce que je désire m'arrivera. C'est pour cela que, vous, ma mère et madame Delannoy, je voudrais vous mettre à l'abri d'une perte, car vous êtes privilégiés dans mes intentions ; M. Gavault [1] l'est par la nature des services qu'il me rend avec un dévouement qui m'endette de cœur comme avec vous et avec madame Delannoy.

1. M. P.-S. Gavault, avoué à Paris. — *Les Paysans* lui sont dédiés.

J'attends bien certainement des jours heureux qui ne peuvent me faillir que par la mort; aussi mon épuisement, combiné avec la nécessité du travail, m'effraye-t-il, et serais-je plus calme en voyant mes vrais amis garantis contre un événement qui ne serait triste que pour eux.

Mille amitiés.

XXXVI.

A M. VICTOR RATIER, DIRECTEUR DE *LA SILHOUETTE*, A PARIS.

La Grenadière, 21 juillet 1830.

Mon cher Ratier,

Figurez-vous d'abord qu'il m'a semblé, en voyant votre lettre, vous apercevoir entr'ouvrant la porte de mon cabinet, tant vous m'apparaissiez sous la forme d'un remords!...

Oh! si vous saviez ce que c'est que la Touraine!... On y oublie tout. Je pardonne bien aux habitants d'être bêtes, ils sont si heureux! Or, vous savez que les gens qui jouissent beaucoup sont naturellement stupides. La Touraine explique admirablement bien lazzarone. J'en suis arrivé à regarder la gloire, la Chambre, la politique, l'avenir, la littérature comme de véritables boulettes à tuer les chiens errants et sans domicile, et je dis : « La vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire. »

Eh! venez ici trois jours; voyagez par Caillard, sur l'impériale, cela vous coûtera trente francs pour aller et venir (dix francs par jour); et vous aurez approuvé ma rédaction, en vingt-quatre heures, si vous mettez le pied en ma maison de la Grenadière, près Saint-Cyr-sur-Loire, maison sise à mi-côte, près d'un fleuve ravissant, couverte de fleurs, de chèvrefeuilles, et d'où je vois des paysages mille fois plus beaux que tous ceux dont ces gredins de voyageurs embêtent leurs lecteurs... La Touraine me fait l'effet d'un pâté de foie gras où l'on est jusqu'au menton, et son vin délicieux, au lieu de griser, vous bêtifie et vous béatifie. Aussi ai-je loué une maisonnette pour jusqu'au mois de novembre, car, en fermant mes fenêtres, je travaille, et je ne veux revoir ce luxurieux Paris qu'armé de provisions littéraires.

Figurez-vous ensuite que j'ai fait le plus poétique voyage qui soit possible en France : aller d'ici au fond de la Bretagne, à la mer, par eau, pas cher, trois ou quatre sous par lieue, en passant par les plus riantes rives du monde; je sentais mes pensées grandir avec ce fleuve, qui, près de la mer, devient immense. Oh! mener une vie de Mohican, courir sur les rochers, nager en mer, respirer en plein l'air, le soleil! Oh! que j'ai conçu le sauvage! oh! que j'ai admirablement compris les corsaires, les aventuriers, les vies d'opposition; et, là, je me disais : « La vie, c'est du courage, de bonnes carabines, l'art de se diriger en pleine mer et la haine de l'homme (de l'Anglais, par exemple). » Oh! trente gaillards qui s'entendraient... et mettraient bas les préjugés comme M. Kernock!

Revenu ici sans argent, l'ex-corsaire est devenu marchand d'idées, et il s'est mis en devoir de pêcher ses goujons pour en vendre. Figurez-vous maintenant un homme aussi *vagabonnant* qui part d'un article intitulé *Traité de la Vie élégante* pour faire un volume in-octavo que *la Mode* va imprimer et quelque libraire réimprimer. Cette entreprise comique et tuante me tient dans un étau depuis que j'ai écrit à M. Varaigne[1]. Ma compagne, qui s'absente d'ici pour douze ou quinze jours, emporte à Paris cette lettre et un tiers environ de ce volume, et vous me direz, avec votre rare et précieuse franchise, si le livre est digne de moi. Quant à *la Vie de château*, Émile[2], en l'insérant, a commis un véritable assassinat. C'était la première épreuve d'un article broché sur le bout de la table, et j'en avais ici un article fait en conscience, quand j'ai vu la trahison de *la Mode!* Si vous pouviez me trouver pour *la Silhouette* un sujet aussi fécond que celui de *la Vie élégante* et me laisser un peu le temps de le cuver, vous verriez!... Oh! oh! oh!

Votre *Silhouette* est bien avec les caricatures de la semaine. C'est une heureuse idée. Mais vous vous tuez en donnant de mauvaises caricatures. C'est une bonne chose que de composer le numéro avec l'explication des lithographies et cet article : *Caricatures hebdomadaires*. Vous devriez faire faire, par un homme spirituel, un compte rendu des événements, comme le fait *le Journal rose*, en

1. Victor Varaigne, directeur associé du *Feuilleton des journaux politiques*.
2. Émile de Girardin, alors directeur du journal *la Mode*.

prenant d'autres faits que lui, et avec cela un article spécial sur les arts, la critique d'un tableau, d'un livre, d'une gravure, etc. Vous auriez une configuration excellente et vous devriez n'en pas sortir (conseil d'ami). Vous savez qu'un bon conseil vaut un œil dans la main et ne se paye jamais. Un bon conseil est une idée, et une idée est une fortune.

Venez passer ici trois ou quatre jours, nous aurons la liberté de deux Iroquois qui n'ont que la même case et le même gibier. J'ai ici une esclave comme ma Flore de Paris. A propos, vos *Esclaves du sérail* sont bien bêtes. Dites donc à celui qui a commenté la caricature qu'on ne fait jamais de plaisanteries qui fassent rire si elles ne portent pas sur le vrai. Il est plus facile de faire rire de l'homme qu'on mène pendre que d'un fœtus. Si Voltaire a été si spirituel, c'est qu'il appuyait ses plaisanteries sur Dieu, sur la Bible, sur la société.

Ah! que les caricatures de Monnier sont spirituelles : *un Souvenir d'Alger* est admirable. Dieu veuille que sa prévision soit fausse, que nous ayons là une colonie et que nous rendions à la civilisation ces beaux pays!

Vous m'avez parlé de vous, je vous ai parlé de moi; voilà comment j'entends les lettres et l'amitié. Seulement, vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez.

Sacredieu! mon bon ami, je crois que la littérature est, par le temps qui court, un métier de fille des rues qui se prostitue pour cent sous : cela ne mène à rien, et j'ai des démangeaisons d'aller vaguer, chercher, me faire drame vivant, risquer ma vie; car, pour quelques misérables années de plus ou de moins!... Oh! quand on voit ces beaux cieux, par une belle nuit, on est prêt à se déboutonner pour pisser sur la tête de toutes les royautés. Depuis que je vois ici les splendeurs véritables, comme un beau et bon fruit, un insecte d'or, je prends des allures bien philosophiques, et c'est surtout en mettant le pied sur une fourmilière que je dis comme cet immortel Bonaparte : « Ça, ou des hommes!... qu'est-ce devant Saturne ou Vénus, ou l'étoile polaire? » Et mon philosophe vient achever des pointes pour un journal. *Proh pudor!* Et il me semble que l'Océan, un brick et un vaisseau anglais à démolir, quitte à s'engloutir, c'est quelque chose de mieux qu'une écritoire, une plume et la rue Saint-Denis.

Adieu, mon cher Ratier; puisque nous avons ou croyons avoir deux cœurs bien palpitants, donnons-nous une poignée de main.

Mes respects à madame Ratier.

Ah! j'ai bien du regret de n'avoir pas avec moi un camarade qui puisse développer tous les textes que je conçois et qui viennent trop en foule pour que je fasse tout.

XXXVII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A SAINT-CYR.

Paris, 15 octobre 1830.

Attachez-vous à l'École polytechnique, car il est à peu près certain que Saint-Cyr sera détruit. Voilà le bulletin pour aujourd'hui.

Vous m'avez fait du bien en m'apprenant que le capitaine va mieux : depuis la dernière fois que je l'ai vu, sa situation et son image me revenaient comme des fantômes. Voilà ce que c'est que d'être susceptible d'attachement, et de conserver une pudeur qui vous empêche de dire aux gens combien on les aime; on perd tous les bénéfices de l'amitié et l'on en garde tous les malheurs!

Vous m'écrivez bien peu. Si vous saviez combien de misère m'entoure et de combien de courage il faut que je m'arme, soit pour vivre, soit pour travailler, vous seriez plus prodigue des mots consolateurs. C'est quelque chose que de s'entendre dire : « Courage! allons! »

Votre note a été remise en mains utiles; mais j'ai à ce sujet à vous dire des choses qui ne doivent pas se confier au papier.

Quant à l'affaire du *Temps*, elle est très-délicate; je n'obéis guère aux préjugés pour estimer un homme; mais j'avoue qu'en voyant M. C... et en l'examinant, j'en ai pensé tout le mal qu'on en dit. J'ai considéré la fortune de M. Odilon Barrot comme fortement compromise, et j'ai plaint madame Barrot d'être sous la puissance d'un être que je suppose aussi profondément *politique*. Alors, mon rôle serait difficile; je ne suis pas encore assez avancé dans la vie pour savoir taire mes sentiments. J'ai donc mis votre lettre sous enveloppe et je l'ai adressée à votre amie, en lui disant que je

l'avais gardée en son absence, mais que l'accueil que m'avait fait M. C... me dispensait d'aller l'importuner pour un intérêt personnel. Madame Barrot a gardé le silence huit jours; puis, hier, j'ai reçu une invitation d'aller à ses soirées. J'irai pour ne pas refuser, mais avec l'intention de n'y être qu'un indifférent. Je vous devais compte de cela, madame, puisque vous aviez eu la bonté de me servir d'introductrice, et j'espère que vous m'approuverez en cette circonstance.

Adieu, madame; je suis si occupé, si gravement entraîné dans plus d'un orage, que je compte sur votre bienveillante amitié pour excuser toutes mes irrégularités. J'aurais dû aller vous voir à Saint-Cyr; je devrais avoir plus de sept minutes à consacrer à cette lettre, qui ne vous dira jamais assez combien je vous suis attaché et dévoué.

XXXVIII.

A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, novembre 1830.

Madame,

J'ai encore le regret de vous prévenir que je ne puis aller demain à Saint-Cyr. Je m'étais bercé toute la semaine de ce doux espoir, et voilà qu'hier au soir je reçois une lettre de convocation pour assister à une assemblée d'actionnaires pour une affaire dans laquelle je représente un intérêt appartenant à ma mère. C'est une des propriétés que je lui ai cédées, faible à-compte sur les sommes qu'elle a sacrifiées pour me conserver un nom intact. J'aurais mauvaise grâce à ne pas tout remettre quand il s'agit d'elle. Ce serait de l'ingratitude.

Puis, en ce moment, obligé, pour vivre et pour soutenir même quelques amis encore plus malheureux que moi, de faire des efforts inouïs, je travaille nuit et jour, ne dormant que deux heures à peine. Or, j'ai à revoir samedi un long article pour la *Revue de Paris,* et à faire *la Mode,* avec laquelle je suis en retard. Pardonnez-moi donc, avec votre bonté habituelle, de remettre ainsi le plaisir de vous voir. Il faut que ce soit bien impérieux, ce besoin du moment, car nous allions, M. Borget et moi, pour vous consulter

sur notre affaire et tâcher de vous y conquérir. Mais, si cela peut vous agréer, nous viendrons sûrement un jour de la semaine prochaine.

Notre pays, madame, entre dans des circonstances bien graves. Je suis effrayé de la lutte qui se prépare. Cette fois (c'est entre nous deux que je parle), je vois de la passion partout et de la raison nulle part. Si la France lutte, je ne serai pas de ceux qui lui refuseront leurs bras et leurs talents, quoi qu'en puissent dire quelques amis. Et c'est alors que la science, dont nous avons porté si loin les ressources, et le courage pourront aider la France à triompher. Mais où sera le dénoûment, et pouvons-nous être les maîtres de la révolte des intérêts froissés qui sont au dedans du corps politique? Ah! madame, le nombre de ceux, parmi les patriotes, pour lesquels le mot patrie n'est rien, est bien grand! Personne ne veut l'unir aux principes mitoyens dont je vous ai tracé en deux mots le plan constitutif. Nous sommes entre les exagérés du libéralisme et les gens de la légitimité, qui vont s'unir pour renverser.

Ne m'accusez pas de non-patriotisme parce que mon intelligence me sert à faire le décompte exact des hommes et des choses. C'est s'irriter d'une addition qui vous démontre le malheur d'une fortune à chaque révolution. Le génie gouvernemental consiste à opérer une fusion des hommes et des choses ; et voilà ce qui a fait de Napoléon et de Louis XVIII deux hommes de talent. L'un n'a pas été compris, et l'autre s'est compris tout seul. Tous deux ont contenu en France tous les partis, l'un par la force, l'autre par la ruse, parce que l'un montait à cheval et l'autre en voiture. Aujourd'hui, nous avons un gouvernement sans plan, pour notre malheur. Cet état de choses me ruine et m'enlève chaque jour une espérance. Ainsi, voyez si je ne suis pas pour la consolidation des choses! Oh! si vous étiez à Paris, au milieu des hommes et des affaires, votre politique de solitude changerait bientôt. Vous ne seriez pas une minute sans être froissée.

Adieu, madame; comptez en tout temps sur mon affection sincère et sur un cœur dont la plus douce étude est de vous comprendre.

Mille amitiés au capitaine et à M. Carraud.

XXXIX.

A LA MÊME.

Paris, samedi matin (fin de 1830).

Madame,

J'ai reçu votre lettre, et, toute grondeuse qu'elle est, elle m'a fait plaisir, puisqu'elle prouve tout l'intérêt que vous prenez à moi. Sans chercher à vous démontrer combien il est peu généreux de juger un édifice par une pierre, de m'accuser à propos d'une opinion qui doit être formulée comme le veulent les abonnés d'un journal, et de ne pas séparer en moi l'ouvrier et l'homme, je vous avouerai que mes *Lettres sur Paris* disent avant tout la vérité sur les hommes et les choses, et qu'elles sont destinées à représenter moins une opinion qu'un tableau exact des mouvements politiques et des idées qui se combattent.

A part la nécessité d'esquisser ce portrait, il y a des pensées dues aux ministres et aux gens qui font le gouvernement. Si vous avez cru que c'était moi, vous vous trompiez : ce sont les hommes que vous voulez voir aux affaires qui parlent ainsi. Telle phrase, telle pensée est due aux gens les plus influents. J'avoue franchement que je ne conçois pas qu'on puisse accepter le gouvernement représentatif sans la lutte d'opinions qu'il consacre. La tempête qui existe aujourd'hui existera toujours. Vous prenez le mouvement même du gouvernement pour les malheurs du gouvernement.

Votre observation sur l'usurpation est bien singulière! Les gens les plus forts du *National*, du *Globe*, du *Temps* disent que, si le duc de Broglie n'existait pas, il faudrait l'inventer. Mais, sans vouloir défendre les idées que j'ai exprimées, permettez-moi de vous dire en peu de mots le système de gouvernement auquel se rapportera ma vie entière. C'est une profession de foi aussi invariable que possible; c'est en un mot ma conscience politique, mon plan et ma pensée, pour laquelle j'ai droit à tout le respect que j'accorde aux autres opinions; ma vie politique sera entièrement consacrée au triomphe de cette pensée, à ses développements, et, quand je parle sérieusement sur l'avenir de mon pays, il n'y a ni écrit ni parole qui ne s'y rapporte.

La France doit être une monarchie constitutionnelle, avoir une famille royale héréditaire, une chambre des pairs extraordinairement puissante, qui représente la propriété, etc., avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des priviléges dont la nature doit être discutée; puis une seconde assemblée, élective, qui représente tous les intérêts de la masse intermédiaire, qui sépare les hautes positions sociales de ce qui s'appelle le peuple.

La masse des lois et leur esprit doit tendre à éclairer *le plus possible* le peuple, les gens qui n'ont rien, les ouvriers, les prolétaires, etc., afin de faire arriver le plus possible d'hommes à l'état d'aisance qui distingue la masse intermédiaire; mais aussi le peuple doit être laissé sous le joug le plus puissant, de manière que ses individus trouvent lumière, aide et protection, et qu'aucune idée, aucune forme, aucune transaction ne le rende turbulent.

La plus grande liberté possible à la classe aisée; car elle possède, elle, quelque chose à conserver, elle a tout à perdre, elle ne peut jamais être licencieuse.

Au gouvernement autant de force que possible. Ainsi gouvernement, riches et bourgeois ont intérêt à rendre la classe infime heureuse et à agrandir la classe moyenne, où est la puissance véritable des États.

Si les gens riches, les fortunes héréditaires de la chambre haute, corrompus par leurs mœurs, engendrent des abus, ils sont inséparables de l'existence de toute société; il faut les accepter avec les avantages qu'ils donnent.

Voilà mon plan, ma pensée; elle réunit les conditions bonnes et philanthropiques de plusieurs systèmes. Qu'on me plaisante, qu'on m'appelle libéral ou aristocrate, je n'abandonnerai jamais ce système. J'ai longtemps et profondément médité sur les institutions des sociétés; celle-ci me paraît non la meilleure, mais la moins défectueuse.

Le temps et l'espace me manquent pour développer plus largement mes idées, qui ne sont qu'énoncées ici. J'irai probablement vous voir à Saint-Cyr, mardi prochain.

Pardonnez-moi d'être si bref, mais je suis accablé d'ouvrage; je passe les jours et les nuits à travailler.

Dévouement et amitié.

XL.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1831.

Vous avez été bien injuste et bien mauvaise! Il n'y a ni Ladvocat[1] ni préméditation; il y avait qu'un de mes libraires est venu me proposer un marché, qu'il a fallu le discuter: et, comme il s'agissait d'argent, et que je suis très-pauvre, je suis resté à conférer sur mes intérêts relativement aux SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, dont je vais faire le quatrième volume, le troisième étant prêt.

Je n'ai pas pu venir ce soir, parce que je n'ai pas un traître mot d'écrit de *l'Auberge rouge* et que je vais travailler ce soir et demain pour la finir. Alors, mardi, nous serons à temps, ou même mercredi, pour lire *Catherine*, car l'imprimeur de la *Revue* va vite.

Rien n'est donc changé, et Rabou[2] est au contraire si désireux de tenir l'article, que je l'ai empêché de vous aller voir, en lui disant que j'allais passer la journée avec vous pour son service.

Ainsi, je vous en supplie, soyez charitable pour moi. Ne fallait-il pas une circonstance aussi sérieuse que l'était celle-là pour me faire manquer à un engagement aussi sacré!

Daignez agréer mes respectueux hommages et amitiés tendres.

XLI.

A M. BARTHÉLEMY, AUTEUR DE *NÉMÉSIS*, A PARIS.

Paris, mardi, ce 3 mai 1831.

Monsieur,

N'ayant pas l'honneur de vous connaître personnellement, je vous prie d'abord d'excuser ma liberté; puis permettez-moi de vous soumettre quelques observations sur votre satire de dimanche dernier, *la Statue de Napoléon*.

1. Le libraire éditeur de ce nom.
2. Directeur de la *Revue de Paris* à cette époque.

Avant tout, je vous féliciterai d'une chose : quand je vis apparaître votre journal, je craignis sincèrement qu'un homme de votre trempe et de votre talent ne s'engouât des idées révolutionnaires et jacobines, qui redeviennent à la mode et forment chaque jour de nouveaux prosélytes, idées qui nous feraient rétrograder jusqu'au charnier fangeux des Hébert, des Chaumette, des Marat, et que tout homme de cœur et d'intelligence doit combattre et repousser vigoureusement. Votre numéro de dimanche m'a pleinement rassuré là-dessus; il met *Némésis* d'accord avec vos précédents ouvrages; il en fait le pendant polémique de *Napoléon en Égypte*, de *Waterloo*, du *Fils de l'homme*. Vous donnez un organe de plus au parti bonapartiste et non pas aux gens qui voudraient voir revivre les beaux jours de la Convention et de la Terreur. Encore une fois, monsieur, je vous en félicite.

Mais est-il nécessaire, pour défendre la cause que vous servez, d'attaquer sans cesse et sans relâche une famille malheureuse et exilée? Vous avez fait à la monarchie légitime une guerre assez rude, vous lui avez porté des coups assez éclatants pour être généreux après la victoire. Aujourd'hui, l'adversaire est désarmé et à terre, et votre vers incisif le poursuit encore. Dès le début de votre pièce, vous montrez votre haine terrible pour cette famille que l'exil frappe pour la troisième fois. Vous leur faites vos sanglants reproches avec la même acrimonie et le même fiel que s'ils étaient encore sur le trône.

Prenez garde, monsieur! sur ce chemin on dépasse aisément le but, et, si vous frappez fort, vous pourriez bien ne pas frapper juste. Quand les Bourbons revinrent, on renversa la statue de Napoléon; ce fut un acte malheureux à mon sens; mais, aujourd'hui que seize ans ont passé sur cet événement, est-ce une raison pour oublier tout ce que Louis XVIII fit dès le premier jour pour arrêter les dévastations des soldats des puissances étrangères, ses alliées, qui restauraient son trône?... Je ne le crois pas. La haine ne devait pas remonter si haut. La justice veut qu'on flétrisse ces hommes qui se montrèrent *plus royalistes que le roi*, et qui, dans leur zèle insensé, compromirent de tout leur pouvoir la dignité royale.

Pour ma part, je méprise souverainement ces hommes. On les

rencontre à la queue de tous les partis et aucune infamie ne les arrête; ils feraient détester la meilleure des causes et haïr le plus juste des hommes. Réservez vos foudroyants anathèmes pour ces êtres vils, monsieur, et tous les gens de cœur applaudiront aux coups de fouet de votre *Némésis* vengeresse. Vous pourrez bien rester encore l'organe d'un parti, mais ce parti sera grossi de tous les honnêtes gens.

C'est vraiment dommage, monsieur, qu'une poésie aussi vigoureuse que la vôtre s'égare de la sorte. Ne soyez pas étonné de la franchise de ma parole. Vos stigmates sont durs à subir et à supporter, et, nonobstant mes opinions bien arrêtées, je sais admirer et louer en dehors d'elles.

Otez de votre livraison de dimanche dernier quelques vers d'une rudesse et d'une brutalité offensante et injuste, et vos vers, sans rien perdre de leur énergie et de leur chaleur, prennent un caractère monumental tout à fait digne du sujet que vous avez traité. Vous y dites de fort belles et fort magnifiques choses sur le peuple et sur ses instincts et ses goûts artistiques. Votre appel sera entendu sans doute et aussi ce que vous demandez, qu'on équipe une flotte qui nous rapporte les cendres de l'empereur.

A propos de cette installation de la statue impériale, vous parlez de l'exil de la famille Bonaparte. Dieu me garde, monsieur, de toute mauvaise pensée qui pourrait vous froisser! Mais cet exil, pour lequel vous voulez le respect sans doute, n'eût-il pas dû vous conseiller le respect de cet exil plus récent, du moins en ce qui concerne les reproches aux personnes, reproches que je pourrais appeler dynastiques? Cet exil de la famille de Napoléon, je voudrais le voir cesser, monsieur; mais je trouverais injuste qu'elle accusât les Bourbons de tout ce qui s'est passé en 1815. Les temps de troubles permettent aux scélérats de tout ordre et de toute nuance de se livrer à leurs vilenies et à leurs scélératesses, et ils en profitent.

Je terminerai cette lettre, déjà trop longue, en formant un désir: c'est que nous n'en arrivions jamais au remède héroïque par lequel vous avez terminé votre poëme. Nous avons eu assez de grandes guerres; je crois que le temps des grandes paix est arrivé, nonobstant les avis contraires des politiques qui prennent pour vérités

leurs rêveries et ne consultent jamais les nécessités populaires.

Agréez, monsieur, l'hommage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.

XLII.

A M. VICTOR RATIER, A PARIS.

Nemours, mai 1831.

Mon cher Ratier,

Je suis assez en train sur cette terrible *Peau de chagrin*, que je voudrais, au rebours du héros, voir diminuer, et j'espère en être quitte à la fin du mois. Je vous ai promis de vous écrire et je tiens parole, mieux que vous qui ne me répondrez pas un traître mot et qui irez teter le bout de votre canne dans les foyers de théâtre en délaissant un pauvre ami qui se tue à travailler.

Quand vous venez me voir, — car je reconnais en toute humilité que je suis bien en retard avec vous sur les visites, — nous mettons nos imaginations tellement au galop, que nous n'avons pas un moment pour parler raison, et alors nous *vagabonnons* (je trouve l'irrégularité plus élégante); si bien que du diable si les chiffres de la vie nous apparaissent; or, je veux vous parler raison. C'est un diable qui en prêche un autre, n'importe! Mon judicieux ami, à mon retour, je ne demande pas mieux, toute spéculation à part, que de travailler avec vous pour le théâtre, en vous laissant tout l'honneur de nos compositions androgynes, de nous donner l'un à l'autre à tour de rôle la canne de l'argousin pour frapper sur le torse du fainéant. Mais, mon bon Ratier, voilà la Raison qui va s'avancer, raide, vieille fille et impérieuse!... mais c'est à une condition : vous travaillerez, vous travaillerez comme un forçat, vous n'emporterez pas un sujet, pour me rendre au bout de six mois une feuille de papier blanc, et j'aurai les moyens de vous rudement fouetter, da!... car je veux que vous soyez riche malgré vous. Le moyen serait sûr et il m'en coûterait, mais j'en userai.

Ce sera, après le terme fixé pour qu'un travail soit fait, de passer le drame à un autre, et de vous en tailler un nouveau; puis, quand vous aurez épuisé le peu de conception que j'ai dans le ventricule

droit ou gauche de mon cerveau, dans cette petite fraction de mie de pain et de lait nommée cervelle, je vous souhaite le bonjour.

Votre rival est trouvé; c'est un honnête jeune homme, pauvre et malheureux comme vous et moi, ayant soif et faim comme moi et vous, plein de courage comme moi et non comme vous, qui êtes un véritable Indien sur sa natte.

Enfin, mon bon ami, je vous demanderai beaucoup d'indulgence pour mes façons despotiques et ma sincérité. Vous savez si je rejette facilement ce qu'un ami trouve mauvais!... Ainsi croyez que, si le hasard me faisait tenir à une erreur, je le reconnaîtrais le lendemain. Bref, je m'instituerai le démolisseur de ce que vous ferez, et je monterai sur vos épaules pour voir plus loin. Ne croyez pas que je ne sente pas comme vous ce qu'il y a de ridicule à un pareil marché; mais, quand vous y trouverez un mécompte d'argent, vous le cesserez, et je ne vous cache pas que, si votre idée est meilleure, elle dominera, puisque nos travaux ne doivent avoir pour but que notre bien-être pécuniaire, et qu'ici il s'agit plus de *chaircuiterie* littéraire que de réputation. Si nous avons le bonheur de faire un bon *Scribe* de notre raison sociale Ratier, ce sera tant mieux et je le désire bien vivement. Je ne joue pas au maître, et j'abhorre la tyrannie; j'aime mieux être aimé qu'admiré de mes amis; si je revendique le rôle de polisseur, c'est qu'il est le plus rude, que c'est une forte tâche.

Voilà ce que je voulais vous dire, et, si vous avez du courage, le talent vous viendra nécessairement, car il y a tant de courage dans le talent que la patience y est presque tout.

Mille choses à Chabot[1], et prenez pour vous une poignée de main sincère et l'expression d'une vraie amitié.

Mon adresse : à Nemours, poste restante, jusqu'au 22, jour auquel je partirai. Tâchez de faire les théâtres du plus grand nombre de journaux que vous pourrez; surtout ne dédaignez pas les choses de bon ton, parce qu'elles sont nécessaires en tout, et que, même en faisant des vaudevilles, il ne faut pas manquer aux convenances.

Tout à vous.

1. Chabot de Bouin, auteur dramatique et romancier, un des collaborateurs de *la Silhouette*.

XLIII.

A M. CHARLES RABOU, DIRECTEUR DE LA *REVUE DE PARIS.*

Nemours, mercredi 18 mai 1831.

Mon cher maître,

Vous êtes bien outrageusement mauvais! Je vous avais humblement prié de me dire si *l'Auberge rouge* paraîtrait à la Trinité, vous n'avez pas répondu à votre très-humble serviteur. Il est vrai que ma lettre vous a été adressée au n° 240. Je baise votre ergot de diable afin d'obtenir un petit mot de réponse.

Je suis en ce moment à cheval sur un crime, et je mange, je me couche dans *l'Auberge rouge,* de manière à donner, mardi matin, à mon débotté, le premier paragraphe à notre ami Foucault, un joli petit manuscrit fait à la campagne, une copie sans ratures, léchée, pourléchée, coquettement corrigée... Ah! ah! je ne voudrais pas tromper mon ami Gosselin et donner un coup de canif dans sa *Peau de chagrin* pour Sa Majesté Frédéric-Guillaume.

Ayez la bonté d'écrire « à M. Balzac, à Nemours (Seine-et-Marne), *bureau restant* », un petit mot caressant comme la patte d'une maîtresse et qui me dise *oui* ou *non.*

Je sais bien, traître de directeur, que vous me direz oui à tout hasard, quitte à me repousser de dimanche en dimanche, comme une fête que le pape est embarrassé de mettre dans le calendrier. Mais, je vous en supplie, *te imprecor!* par les mânes de je ne sais qui, ne vous jouez pas de ma crédulité de romancier, dites-moi vrai, si jamais directeur de marionnettes le dit...

Si vous étiez un ami, vous auriez la complaisance de me faire une petite recherche dont j'ai besoin pour *l'Auberge rouge;* à savoir en quel mois, en quelle année, et sous quel général républicain les Français ont pénétré, au commencement de la Révolution, en Allemagne, à Dusseldorf, ou plus loin; et quel corps.

Je suis ici sans un pauvre livre, seul, dans un pavillon au fond des terres, vivant avec *la Peau de chagrin,* qui, Dieu merci, s'achève. Je travaille nuit et jour, ne vivant que de café. Aussi j'ai besoin, pour trouver une distraction à mon travail habituel, de faire

l'Auberge rouge, comme on va caresser la femme du voisin.

Mille compliments; tout à vous de cœur.

XLIV.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A SAINT-CYR.

Paris, juin 1831.

Bon Dieu, madame, j'ai bien des torts envers vous, car je vous avouerai que je n'ai pas encore trouvé un moment pour lire le manuscrit de notre cher lieutenant Duparc que vous m'avez envoyé, et je sais comme vous combien il est utile et urgent de le placer[1].

Ce manuscrit est toujours sur ma table, comme un reproche éloquent que je m'adresse à moi-même.

Cependant, la librairie n'est point encore assez calmée pour que nous puissions espérer de placer cette traduction. Ainsi je ne suis pas très-coupable, et je dois attendre encore quelque temps avant de m'en occuper effectivement, utilement et activement.

Mes nuits et mes jours ont été employés à des travaux extraordinaires, et je vous aurai tout dit en vous confiant que je n'ai pas écrit une ligne de *la Peau de chagrin* depuis le peu de pages que j'ai écrites à Saint-Cyr.

Les travaux politiques que m'imposent mes obligations de candidat dans deux arrondissements[2] absorbent tout. Il faut mener de front mes occupations littéraires, qui, comme vous le savez, me font vivre, et mes études politiques, de sorte que souvent je succombe; car, maintenant, je suis forcé de faire quelques sacrifices au monde, et j'y vais beaucoup plus que je ne le voudrais. Mais vous, vous ne m'avez pas écrit une pauvre ligne, pas un mot qui vienne me consoler et me soutenir dans la lutte qui me dévore! Pour ne pas leur écrire, je ne pense pas moins à mes amis.

1. Il s'agissait d'une traduction allemande faite par un pauvre officier de l'armée, ancien compagnon d'armes du commandant Carraud.

2. Lors des élections législatives complémentaires qui eurent lieu en 1831, Balzac posa, en effet, sa candidature dans l'arrondissement d'Angoulême et dans celui de Cambrai.

Vous avez dû recevoir trois exemplaires de ma brochure, afin de les remettre à qui de droit [1].

Ne croyez pas, madame, que je puisse jamais oublier mes amis de Saint-Cyr; mais, depuis que je vous ai vue, je n'ai fait qu'écrire, penser et courir. J'en suis presque malade, et je vais aller passer une quinzaine de jours à la campagne pour me calmer et achever ce malheureux ouvrage, qui n'en finit pas.

Présentez, je vous prie, mes compliments affectueux au capitaine Périollas et à M. Carraud; rappelez-moi au souvenir de mes joueurs de reversi, et daignez agréer les témoignages de ma respectueuse mitié, comme de mon profond dévouement.

XLV.

A M. HENRY BERTHOUD, A CAMBRAI.

Paris, juin 1831.

Mon cher Berthoud,

Vous avez dû quitter Paris avec une bien mauvaise opinion de moi; car, quoique j'aie été fidèle au second rendez-vous pour aller chez Véron, je ne parais pas avoir mis de persistance à vous chercher; le fait est que je suis parti le lendemain pour un petit voyage.

Vous ne savez pas dans quelle bagarre se trouve votre article. Véron a envoyé au diable la *Revue*, comme on pousse une échelle après s'en être servi pour grimper sur un mur. Cette pauvre *Revue* est tombée aux mains de M. Rabou. Véron m'a promis que celui-ci viendrait me voir. Je l'ai relancé (Véron) au milieu d'une répétition de Paganini pour lui parler du *Prestige*[2]. Il ne se souvenait plus de vous, le barbare!... J'ai dit à Véron que je le priais d'influencer Rabou, et, quand je l'ai instruit de l'intérêt mercantile que je vous portais (vous verrez plus bas), il a souri et j'ai bien auguré de sa grimace. Aussi je m'engage à vous faire lire votre article pro-

1. *Enquête sur la politique des deux ministères.*

2. Nouvelle de Henry Berthoud, qui dirigeait alors la *Gazette de Cambrai* désirait collaborer à la *Revue de Paris.*

chainement dans la *Revue* et à vous faire écrire par Rabou, ou je ne serai qu'un sot.

Vous allez voir, du reste, avec quelle fidélité je suis obligé de faire vos affaires. Ce que vous m'avez dit de Cambrai m'a suggéré l'idée de m'y présenter comme candidat. — Ouf! tout est dit. Alors, vous allez vous écrier : « Ce vil flatteur!... » Entre deux journalistes, toute finesse est, je crois, inutile, et le contrat que je signe avec vous en ce moment est d'une étendue que je ne méconnais pas. Je commencerai par faire assez pour vous, ici, pour que vous me pilotiez là-bas.

En ce qui vous concerne, je vous prierai de tenir tout prêt quelque article dans lequel vous mettiez toutes voiles dehors; je vous dirai confidentiellement, sans faire la croix, d'arrondir votre pensée et vos périodes, de donner je ne sais quel vernis à vos phrases, d'opposer des phrases courtes à des phrases cicéroniennes, etc., et de jeter de la poésie et de l'observation dans quelque sujet neuf.

Vous verrez dans six semaines pourquoi je vous demande de tenir cela prêt.

Maintenant, quant à moi, écrivez-moi quelle espèce d'ouvrage politique pourrait appuyer ma candidature à Cambrai. L'Assemblée future peut être fort orageuse; elle est grosse d'une révolution. Il est possible que les gens de votre arrondissement préfèrent voir au jeu une tête parisienne plutôt que les leurs; une ville aime toujours assez à se voir représentée par un orateur, et, si j'aborde l'Assemblée, c'est avec la pensée de jouer un rôle politique et d'en faire profiter la patrie adoptive dans laquelle j'aurai reçu le baptême politique de l'élection. Tous mes amis de Paris fondent, à tort ou à raison, quelque espérance sur moi. J'aurai pour appui : vous, si cela entre dans vos vues, la *Revue de Paris, le Temps*, les *Débats, le Voleur*, un petit journal, et ce que, d'ici là, je ferai.

J'attends de vous même confiance. Vous voyez que je brûle ma flotte avec vous!

. . . .

XLVI.

A M. CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, juillet 1831.

Mon cher Gosselin,

J'ai promis d'acquitter le compte de Levavasseur aujourd'hui; auriez-vous la complaisance de remettre au porteur du présent un effet à trois mois, de deux cent cinquante francs?

Je vous ai dit, dans le temps, la difficulté que j'aurais de placer des effets; mais celui-là me paye une dette, et il peut vous être indifférent de me le remettre aujourd'hui ou dans vingt jours, puisque cela n'anticipe pas réellement le payement.

Votre neveu a dû vous dire que je me suis renfermé et que je ne quitte pas *la Peau de chagrin* qu'elle ne soit finie. J'ai bien préparé le succès. Madame Récamier a réclamé une lecture ; en sorte que nous aurons encore une immense quantité de prôneurs dans le faubourg Saint-Germain.

Vous ferez bien de mettre dans les journaux un avis pour les libraires de province, afin qu'ils vous envoient à l'avance leurs demandes, parce que je sais, par plusieurs personnes, que cela sera d'un bon effet.

Vous pouvez annoncer maintenant hardiment pour le 25 ; nous arriverons à peu près.

Tout à vous.

Et mille compliments affectueux à madame Gosselin.

XLVII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, juillet 1831.

Nous n'avions pas pensé aux fêtes des 27, 28 et 29 juillet ! Il m'est impossible d'avoir le plaisir de dîner avec vous; je suis mis en réquisition par le feu d'artifice et le concert et la *donna.* Vous comprenez et me pardonnez.

Vous me devez un autre jour, mais avant samedi; car j'irai pour un mois à la campagne.

Mille amitiés.

Mardi, si vous voulez. J'aurai une lettre à remettre à mademoiselle Joséphine.

XLVIII.

A LA MÊME.

Paris, 1831.

Pardonnez-moi de vous envoyer ainsi incongrûment votre argent; mais les *placards* pourraient me faire oublier ma dette! Il n'y a qu'une chose qu'ils me laissent en mémoire, c'est notre délicieuse soirée et toutes vos bonnes gracieusetés, dont j'ai toujours le goût au cœur.

Mille douceurs et tendresses! Et que sœur Joséphine[1] ne m'oublie pas en ses prières, moi qui me souviens d'elle en mes bouquins!

Hommages et amitiés dévouées.

XLIX.

A M. CHARLES DE BERNARD[2], A BESANÇON.

Paris, 25 août 1831.

Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier cordialement de la promptitude avec laquelle vous avez parlé de mon livre[3]. Un critique du *Journal des Débats* m'a communiqué votre article; j'ai été agréablement surpris en me trouvant si heureusement compris, bonheur assez rare à Paris. L'analyse de mon livre y est faite avec une rapidité

1. Mademoiselle Joséphine Junot avait été sœur de charité pendant quelques années.

2. *Sarrazine* lui est dédiée.

3. *La Peau de chagrin*, feuilleton de la *Gazette de Franche-Comté* du 13 août 1831. Ce journal avait été fondé par Charles de Bernard.

merveilleuse, sans raillerie ni prétention à l'esprit, aux dépens de l'auteur, bon goût de critique dont je vous félicite. Personne plus que moi ne désire voir s'établir en province des organes de l'opinion, et les votes des départements sont beaucoup aujourd'hui pour les auteurs consciencieux. Ils dirigent.

J'agis avec trop de franchise pour que vous ne me laissiez pas vous soumettre une considération dont j'ai été frappé. Vous accusez peut-être légèrement la jeune littérature de viser à l'imitation des chefs-d'œuvre étrangers. Croyez-vous que le *fantastique* d'Hoffmann n'est pas virtuellement dans *Micromégas*, qui, lui-même, était déjà dans Cyrano de Bergerac, où Voltaire l'a pris? Les genres appartiennent à tout le monde, et les Allemands n'ont pas plus le privilége de la lune que nous celui du soleil, et l'Écosse celui des brouillards ossianiques. Qui peut se flatter d'être inventeur? Je ne me suis vraiment pas inspiré d'Hoffmann, que je n'ai connu qu'après avoir *pensé* mon ouvrage; mais il y a dans ceci quelque chose de plus grave. Nous manquons de patriotisme entre nous, et nous détruisons notre nationalité et notre suprématie littéraire, en nous démolissant les uns les autres. Les Anglais ont-ils été dire eux-mêmes que *Parisina* était la *Phèdre* de Racine, et vont-ils se jetant à la tête les littératures étrangères, pour étouffer la leur? Non. Imitons-les.

Ceci, monsieur, n'est point une question personnelle, parce que j'espère qu'à la seconde édition de mon livre, le public reconnaîtra l'immensité, la nouveauté de l'entreprise sous le faix de laquelle je succomberai peut-être, ou que j'exécuterai mal, mais que j'ose tenter. L'ouvrage aura doublé d'étendue, et le plan en sera largement exposé par une plume plus habile que n'est la mienne. Je me félicite, monsieur, d'avoir un sujet d'entrer en correspondance avec vous; je souhaite succès à votre entreprise honorable et bonne, et vous prie d'agréer mes compliments et les sentiments de considération distinguée avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué.

L.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1831.

Madame,

M. Mame aura l'honneur de vous aller voir ce soir, à huit heures précises. J'ai, comme nous en étions convenus avant-hier, posé les bases du traité : trois mille francs par volume, pour deux mille cinq cents exemplaires; reprise du marché de *l'Amirante*[1]; toute sécurité pour l'imprimeur et pour vous; payement *en écus,* à la remise de chaque volume; enfin, toute satisfaction pour vos intérêts. Je verrais votre accord avec un vif plaisir, parce que vous vous épargneriez bien des ennuis.

Si j'avais pu sortir, j'aurais, avec tout le dévouement dont je fais profession pour vous, assisté à cette discussion; mais, si M. Mame a bec et ongles, vous trouverez en lui un homme très-aimable par-dessus le marché du libraire.

LI.

A LA MÊME.

Paris, 1831.

Rabou a votre article; vous le recevrez en épreuves dans deux ou trois jours, et alors vous le lirez plus à votre aise. Vous avez du succès. Rabou l'a trouvé au-dessus de ce que je lui disais.

Mon Dieu, pouvez-vous souffrir ainsi!...

Je vous remercie mille fois de votre café; il est délicieux. J'irai vous voir toute une soirée, la première dont je disposerai.

J'ai une grande occupation pour compléter un de mes volumes.

Mille affectueuses choses et amitié dévouée.

1. *L'Amirante de Castille,* roman de madame d'Abrantès.

LII.

A LA MÊME.

Paris, 1831.

Mais M. Mame, par qui j'ai appris votre maladie, ne vous a donc pas dit que j'étais au lit?... Mais vous le saviez ! On ne vous a donc pas dit que je suis venu pour vous voir à plusieurs fois, et que l'on m'a répondu que vous ne receviez personne? J'ai alors envoyé prendre de vos nouvelles, quand Mame ne m'en a pas donné.

Maintenant, j'irai vous voir aussitôt que je serai sorti d'un travail que le susdit Mame attend avec angoisse.

Non, ne doutez pas de moi. A bientôt! Je suis heureux d'avoir reçu votre billet, puisqu'il m'apprend que vous êtes hors de danger.

Amitié sincère.

LIII.

A LA MÊME.

Paris, jeudi, 1831.

Je suis revenu de la manière la plus malheureuse. J'ai attendu une demi-heure à la porte de Versailles, et alors j'ai vu poindre dans l'avenue un malheureux coucou, qui n'a pu me transporter qu'à Sèvres. A Sèvres, j'ai espéré pouvoir rencontrer un second coucou, et j'ai cheminé vers Paris à la lueur de ces belles et magnifiques étoiles que vous contempliez, et, comme vous, j'ai joui de ce silence imposant qui remplit l'âme. Mais je marchais! Enfin, devers Auteuil — et, là, je pensais au pavillon mystérieux, — j'ai derechef entendu le bruit salutaire et nasillard d'un autre coucou, qui m'a jeté à minuit sur la place Louis XV; et, faute de voiture, je me suis servi de mes pauvres pattes pour regagner mon logis.

En entrant dans mon lit, je me suis avoué à moi-même que le quart d'heure de plus passé sur votre fenêtre compensait toutes ces tribulations, et, comme je me suis endormi à près de deux heures et demie, je m'étais flatté de cette vague ressemblance

entre nous, à savoir que vous dormiez aussi peut-être, et vous m'écrivez que vous avez souffert!

Ici, ce matin, l'on m'a donné votre dernière lettre. Je ne vous en dirai rien; celle que je reçois à l'instant m'a tout à fait remué le cœur. Vous souffrez, dites-vous, et sans avoir l'espoir de revivre dans un beau matin. Songez donc que, pour l'âme, il y a des printemps et de fraîches matinées à toute heure; que votre vie passée n'a de nom dans aucune langue; elle est à peine un souvenir, et vous ne pouvez juger votre vie future sur votre vie passée. Que d'êtres ont recommencé de belles et de suaves vies, plus loin que vous encore dans l'âge! Nous ne sommes que par l'âme; savez-vous si la vôtre a reçu tous ses développements, si vous respirez l'air par tous vos pores, si tous vos yeux voient? La plante, la fleur elles-mêmes ont une gradation, et que de tiges qui, dans les forêts, n'ont pas vu le soleil!

Il règne, dans votre lettre, une mélancolie qui semble échappée d'une âme qui n'aurait pas connu le bonheur, et je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Il me semble que le bonheur, ce bonheur brillant, laisse une longue trace lumineuse, une voie lactée dans notre vie et que ses reflets se multiplient dans toutes nos situations, même les plus terribles. L'ange tombé ne parle pas comme l'homme; n'a-t-il pas vu le paradis? Il y a dans mes paroles une contradiction apparente dont vous n'accuserez pas ma pensée; en y réfléchissant, vous verrez que je m'accorde et qu'on peut avoir été heureux, sans connaître le bonheur le plus parfait.

Je vous remercie de votre noble et belle confiance, et je vous prierai, avec l'accent de la plus vive ferveur, de ne jamais voir autre chose que ce que j'écris; car, quoique je me sois interdit de vous parler de cette terrible lettre, elle m'annonce clairement un défaut d'indulgence, dirai-je; grondez-moi tant que vous voudrez; mais ne vous mettez pas en colère. Partir pour cette terre! Et où est-elle? car, si vous y alliez, en vérité, il faut que je puisse vous y suivre, pour que le soleil ne se couche jamais sur votre colère.

J'irai vous voir lundi, et je viendrai de bonne heure; mais il faut encore que ma sœur ne le sache pas, et je ne puis vous en dire la raison que de vive voix; il y aurait des explications si longues, que vingt pages ne suffiraient pas. Puis, à Versailles, nous

irons partout où vous voudrez, et je vais vous satisfaire en vous avouant que je ne connais rien de ce qui est à Versailles, Trianon, Marly, etc.

Pour vous remercier de votre aimable coopération, je ne puis, en vérité, que tirer du fond de mon cœur un de ces *merci* que je compte parmi mes trésors de tendresse, et je vous l'adresse avec une sainte reconnaissance. Permettez-moi de rester dans l'effusion de ce sentiment, surtout en pensant à cette soirée que je garde en mon cœur comme un cher souvenir. Je dirai comme vous : adieu et au revoir.

LIV.

A LA MÊME.

Paris, 1831.

Eh! mon Dieu, non, je ne suis pas ingrat. Vous m'aviez promis de m'avertir, et vous m'avertissez après. Vous ne saviez pas que je me couche maintenant à six heures du soir, que je me lève à minuit, et que je travaille ainsi seize heures de suite; je suis plongé dans des travaux si cruellement despotiques, que je ne saurais avoir de torts. J'accepte volontiers la revanche. Je n'ai qu'une heure à donner au monde, de cinq à six heures, pendant mon dîner. J'ai juré d'avoir ma liberté, de ne devoir ni une page ni un sou, et, dussé-je crever comme un mousquet, j'irai courageusement jusqu'à la fin. Je n'ai même pas l'excuse d'un souvenir, car je ne me doutais pas plus de madame Wyse[1] que de la maîtresse que j'aurai, si Dieu le veut! — Que madame Wyse me pardonne; elle est si belle, qu'un pardon devient royal chez elle. Ainsi, je serai chez vous à six heures, car, par aventure, je suis forcé de sortir à quatre heures.

Mille amitiés bien tendres et mille gracieusetés pour votre bonne fâcherie et votre doux pardon.

A vous.

1. Née Lætitia Bonaparte, et fille de Lucien; elle était alors à Paris, et voyait beaucoup madame d'Abrantès.

LV

A LA MÊME.

Paris, 1831.

Vous vous trompez sur moi : j'ai été vous voir; vous étiez à la campagne. Il est un fait qui domine mon existence, c'est un travail continu, sans relâche, un travail de quinze à seize heures par jour; avec cette hydre, rien n'est possible. Les amitiés faibles s'en vont, il leur faut le *picotin* de Bugeaud; les vraies restent, et j'ai compté sur la vôtre.

Écrire, je ne le puis! la fatigue est trop grande. Vous ignorez ce que je devais, en 1828, au-dessus de ce que je possédais : je n'avais que ma plume pour vivre et pour payer cent vingt mille francs. Dans quelques mois, j'aurai tout payé, j'aurai reçu, j'aurai arrangé mon pauvre petit ménage; mais, pendant six mois encore, j'ai tous les ennuis de la misère, je jouis de mes dernières misères. Je n'ai imploré personne, je n'ai tendu la main ni pour une page, ni pour un liard; j'ai caché mes chagrins, mes plaies. Et vous qui pouvez savoir si l'on gagne facilement de l'argent avec sa plume, vous devez sonder de votre regard de femme l'abîme que je vous découvre et le long duquel j'ai marché sans y tomber. Oui, j'ai encore six mois bien difficiles à passer, d'autant plus que, si Napoléon s'est lassé de la guerre, je puis avouer que le combat avec le malheur commence à me fatiguer.

Je suis donc une exception, un pauvre ouvrier qu'il faut venir voir, ou qu'il faut prendre quand il s'endimanche. Personne au monde ne sait le prix d'une de mes visites et je ne le dis pas par fierté; mais à une amie sincère, je puis dire ces choses, certain qu'elles ne nous fâcheront pas. D'ailleurs, quoi de plus honorable, de plus grand, que de relever son nom, sa fortune, avec son esprit? cela ne peut qu'exciter l'envie, et je ne plains guère les envieux.

Ainsi, ne croyez rien de mauvais de moi; dites-vous : « Il travaille nuit et jour; » et ne vous étonnez que d'une seule chose : de ne pas avoir déjà appris ma mort. Je vais digérer à l'Opéra ou aux Italiens, voilà mes seules distractions, parce qu'il ne faut là

ni penser ni parler, qu'il suffit de regarder et d'écouter. Encore n'y vais-je pas toujours.

Mille tendresses. Et ne me grondez plus, car vous savez bien que je vous aime.

LVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CASTRIES, A PARIS.

Paris, 5 octobre 1831.

Madame,

Votre lettre m'a été envoyée en Touraine quand je n'y étais plus; et, comme je me suis croisé avec ma correspondance, elle ne m'est parvenue que fort tard, en sorte que je n'ai pu vous lire qu'aujourd'hui. Ne m'accusez donc ni de négligence ni de fatuité; vous me couvrez d'assez de crimes pour que je me défende de celui qu'il y aurait à ne pas agir courtoisement avec une dame, même inconnue[1].

Permettez-moi maintenant d'user de quelque franchise en répondant à vos franches attaques, et daignez, avant tout, agréer mes remercîments sincères pour la flatterie indirecte de vos plaintes, puisqu'elles m'annoncent des impressions vives, produites par mes ouvrages. Vous m'avez malheureusement placé dans la triste nécessité de parler de moi, et c'est fâcheux quand je m'adresse à une femme dont je ne connais ni l'âge ni la situation.

La *Physiologie du mariage* fut un livre, madame, entrepris dans le but de défendre les femmes; je compris que, si, pour commencer à répandre des idées favorables à votre émancipation et à une éducation plus large, plus complète, je m'y prenais vulgairement et en annonçant d'avance mon dessein, je passerais tout au plus pour l'auteur ingénieux d'une théorie plus ou moins estimable; qu'il me fallait donc envelopper mes idées et les rouler, pour ainsi dire, dans une forme nouvelle, acerbe et piquante, qui réveillât les esprits en leur laissant des réflexions à méditer. Donc, pour une femme qui a passé par les orages de la vie, le sens de mon livre est l'attribution

1. En écrivant cette lettre, Balzac ignorait, en effet, le nom de sa correspondante, à laquelle il devait dédier plus tard *l'Illustre Gaudissart.*

exclusive de toutes les fautes commises par les femmes à leurs maris. C'est, en un mot, une grande absolution. Puis je réclame les droits naturels et imprescriptibles de la femme. Il n'y a pas de mariage heureux possible si une connaissance parfaite des deux époux, comme mœurs, habitudes, caractères, ne précède leur union, et je n'ai reculé devant aucune des conséquences de ce principe. Ceux qui me connaissent savent que j'ai toujours été fidèle depuis l'âge de raison à cette idée, et, pour moi, la jeune fille qui a fait une faute est plus digne d'intérêt que celle qui reste ignorante et prête aux malheurs de l'avenir, par le fait même de son ignorance. Aussi, célibataire pour le moment, si je me marie plus tard, ce ne sera jamais qu'avec une veuve.

Comme vous voyez, madame, voilà donc mon premier crime changé en une courageuse entreprise qui aurait dû me valoir quelques encouragements; mais, soldat avancé d'un système à venir, j'ai eu le sort de toutes les sentinelles perdues : j'ai été mal jugé, mal compris ; les uns ont vu la forme, les autres n'ont rien vu du tout. Je mourrai dans mon idée comme le soldat dans son manteau.

Immédiatement après la *Physiologie*, je fis, pour développer mes pensées et les jeter dans les âmes jeunes par de frappants tableaux, les Scènes de la Vie privée. Dans ce livre, tout de morale et de sages conseils, rien n'est détruit, rien n'est attaqué; je respecte les croyances, celles même auxquelles je n'ai pas foi. Je suis simplement historien, conteur, et jamais la vertu ne fut plus vénérée et préconisée que dans ces scènes. — Maintenant, madame, s'il s'agit de *la Peau de chagrin*, je me défendrai contre vos accusations par un seul mot : cet ouvrage n'est pas destiné à rester seul; il renferme, pardonnez-moi cette pédantesque expression, les prémisses d'un ouvrage que je serai fier d'avoir tenté, même en succombant dans cette entreprise, et, puisque vous avez pour moi tant de bonté, car je puis mesurer ce sentiment à l'étendue de votre sollicitude, qui m'a vivement touché, lisez la deuxième édition sous le titre de *Romans et Contes philosophiques* ; j'ai un peu avancé dans le plan. Un des meilleurs écrivains de notre époque[1] a bien voulu soulever le voile de ma pensée intime et future dans une introduc-

1. Philarète Chasles.

tion. Vous verrez là que, si parfois je détruis, j'essaye parfois aussi de reconstruire. *Jésus-Christ en Flandre, l'Enfant maudit, Étude de femme, les Proscrits, les Deux Rêves*, vous prouveront peut-être que je ne manque ni de foi, ni de conviction, ni de douceur; je trace mon sillon consciencieusement. Je tâche d'être l'homme de mon sujet et d'accomplir mon œuvre avec courage et persévérance, voilà tout. *La Peau de chagrin* devait formuler le siècle actuel, notre vie, notre égoïsme; les reproductions de nos types ont été méconnues; mais ma consolation à moi, madame, est dans les approbations sincères qui me sont données, dans les critiques faites comme l'est la vôtre, amicalement et de bonne foi; aussi ne croyez pas que votre lettre, pleine de touchantes élégies naturelles à un cœur de femme, me soit indifférente; ces sympathies excitées au loin sont un trésor, — toute ma fortune; ce sont mes plaisirs les plus purs, et peut-être le sentiment que vous m'avez fait éprouver eût-il été plus vif si, au lieu de voir dans mon livre la peinture obligée d'une femme célèbre pour n'avoir pas aimé, vous vous fussiez attachée à celle qui consacre les beaux dévouements de la femme, son amour naïf et les riches poésies de son cœur. Pour moi, Pauline existe, et plus belle même. Si j'en ai fait une illusion, ce fut pour ne rendre personne maître de mon secret.

Pardonnez-moi, madame, d'essayer à me rétablir dans votre estime, mais vous m'avez mis dans une position fausse et malséante; vous vous êtes fait une idée de moi par mes livres... Et de vous, que possédé-je? une lettre, un acte d'accusation! — Vous vous êtes constituée mon juge, je ne pouvais vous répondre que par un plaidoyer. Mais, quoi que vous en pensiez, laissez-moi croire que, plus tard, nous correspondrons à propos d'une composition où je saurai, pour mon honneur, faire vibrer dans votre âme les cordes que j'ai laissées muettes; ce sera pour moi le plus grand, le plus précieux de tous les triomphes, le seul triomphe que j'ambitionne, car vous vous tromperiez si vous me supposiez autrement que solitaire, vivant de la pensée et jaloux d'être compris par les femmes.

Agréez, madame, mes plus respectueux hommages.

P.-S. — De pressants travaux ne m'ont pas permis de vous répondre à loisir. En relisant ma lettre, je m'aperçois qu'elle pour-

rait être mieux ; que je devais vous dire tout autre chose, vous remercier de l'intérêt que vous me marquez et qui sera un des plus touchants épisodes de ma vie littéraire ; mais, si je l'envoie, c'est vraiment pour vous prouver le peu d'apprêt et le naturel d'une âme assez dissemblable de celle dont mes livres me donnent l'apparence aux yeux de bien des gens.

LVII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A CHAMPROSAY.

Saché, 23 novembre 1831.

Ma bonne sœur,

Je t'envoie une lettre que madame Carraud a mise pour toi dans la mienne ; cela me procure le plaisir de t'écrire. Il y a des instants où nous sommes si heureux de pouvoir nous réfugier dans un cœur à nous depuis l'enfance ! Je commence déjà à regarder en arrière ! Aujourd'hui, je suis tout triste, sans savoir pourquoi. Je me suis figuré qu'il y avait quelque sympathie là-dessous et qu'un de ceux que j'aime était malheureux. Je voudrais bien être rassuré, savoir où vous en êtes tous ; si mon cher Surville réussit, si tu es bien de corps et d'âme ; comment va ma mère, si vous avez des nouvelles d'Henry.

Ma mère m'a écrit un petit bout de lettre de rien du tout ; c'était court comme une lettre administrative. Moi, je n'ai pas le temps d'écrire comme je le voudrais. Si l'on savait ce que c'est que de pétrir des idées, de leur donner forme et couleur, et quelle lassitude cela produit ! toujours penser comme la Fontaine sous son arbre ! Si l'on faisait du la Fontaine encore ! Mais non, ce n'est que du Balzac ; sera-ce quelque chose ?... Comme ce doute me tourmente dans mes mauvais jours ! plus encore que mon état d'oiseau sur la branche, je t'assure ; et cependant, n'est-ce pas triste, après tant de travaux, de n'avoir encore rien dans l'avenir que l'avenir lui-même ! quel sera-t-il, Laure ? Qui peut résoudre cette question pleine d'anxiété ? Mon seul bien aujourd'hui gît dans quelques affections vraies et dévouées ; mais, les expressions n'étant pas les mêmes dans les entiments, s'il y a des personnes avec qui je m'entends

toujours, il y en a d'autres avec qui je suis moins heureux. Tu es l'une des premières, chère, bien chère sœur!

LVIII.

A M. URBAIN CANEL, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Saché, 25 novembre 1831.

Mon cher Canel,

J'ai déjà répondu à Rabou relativement aux deux volumes; et aujourd'hui part pour lui un conte sur le deuxième volume. Mais, mon cher gentilhomme, envoyez-moi donc promptement une épreuve du *Dôme des Invalides;* par le renvoi de ladite épreuve vous recevrez *le Départ*, pour votre livre carliste; mais je ne le donne qu'à la condition expresse d'être en tête du volume. Ainsi, au reçu de cette lettre, mettez sous bande à la poste l'épreuve du *Dôme*.

Quant aux gants, que je vais tâcher de vous payer avec *le Départ*, remettez-les pour moi chez madame de Berny[1]. Comme chez moi tout est sens dessus dessous, ils seront là en sûreté, parce qu'il y a des boîtes à gants, et que ceux-là me sont d'autant plus précieux qu'ils me viennent d'un libraire au fond duquel il y a pour moi un ami.

Rabou vous parlera de ma détresse, et je ne vous en dirais pas plus qu'il ne vous en dira; car vous savez que, connaissant votre bourse comme la mienne, je ne m'adresse à vous que parce que je ne puis pas faire autrement.

Le fait est que je néglige même la *Revue* pour les *Contes bruns*[2];

1. Balzac, au milieu des embarras matériels où il fut engagé dès le début de sa carrière, eut du moins l'heureuse chance de trouver des encouragements, des conseils et souvent des inspirations non-seulement près de sa noble sœur, mais encore dans la société de plusieurs autres femmes d'une rare distinction d'esprit. Madame de Berny, qui était des premières parmi celles-là, fut enlevée de bonne heure à l'affectueuse reconnaissance de son jeune ami. M. et madame de Berny habitaient à Villeparisis, en même temps que la famille Balzac; ils allèrent ensuite s'établir à Saint-Firmin, petit village du département de l'Oise. — *Madame Firmiani* est dédiée à M. Alexandre de Berny.

2. Ouvrage anonyme fait en société avec Philarète Chasles et Charles Rabou.

que, d'ici à quelques jours, ma juste part des deux volumes sera faite, et que, sans vanité, j'ai tâché de vous donner du bon. Je voudrais bien voir à ce livre un grand succès.

Envoyez-moi promptement Barbier; c'est, avec Lamartine, le seul poëte vraiment poëte de notre époque; Hugo n'a que des moments lucides.

Mille gracieusetés à la *miss*. Entrez chez l'élégant Chasles; dites-lui que je lui écrirai par le premier envoi à la *Revue*, et présentez-lui mon souvenir ami avec cette grâce qui vous caractérise.

Quant à l'impression des *Contes bruns*, j'ai envoyé mes épreuves, et elles étaient chez Éverat, bonnes à mettre en pages, au moment où vous m'écriviez; elles n'attendaient plus que le *bon* de Chasles ou de Rabou. Mais, si vous mettiez du *cicéro* (et vous auriez grandement raison, j'ai trouvé cette *philosophie* interlignée détestable), vous auriez à recomposer quelque chose.

Adieu; je vous souhaite toute prospérité.

LIX.

A M. LE BARON GÉRARD, A PARIS.

Paris, 1831.

Je crois, monsieur, vous avoir envoyé *la Peau de chagrin;* mais, comme le système général de mon œuvre commence à se démasquer, permettez-moi de ne pas vous donner la première assise sans la seconde; vous me feriez grand plaisir si, pour allumer vos cigares, vous mettiez les précédents volumes sur votre cheminée, de manière à les *consommer* page à page.

Faites agréer mes hommages à madame Gérard, et dites, je vous prie, à mademoiselle Godefroy que j'aurai le plaisir de prendre jour avec elle pour la palingénésie de mon pauvre et bien-aimé père. Si j'avais su l'autre jour que vous ne fussiez pas occupé, je vous aurais dérobé avec grand plaisir une leçon de bonne et spirituelle conversation; car, si je vous aime autant que qui que ce soit, je vous admire mieux que tous.

Votre dévoué serviteur.

LX.

A MADAME LA DUCHESSE DE CASTRIES, A PARIS.

Paris, 28 février 1832.

Daignez agréer, madame, mes remercîments affectueux et l'expression de ma profonde reconnaissance, pour la marque de confiance qu'il vous a plu de me donner. Il est si rare de rencontrer de nobles cœurs et de véritables amitiés ; moi surtout, je suis si dénué d'appuis sincères sur lesquels je puisse me reposer, que j'accepte, au risque de perdre beaucoup à être connu personnellement, votre offre gracieuse.

Si je n'étais pas embarqué dans un travail pressé, j'eusse été vous présenter mes hommages avec cette franchise de cœur qui vous est si chère; mais, après bien des luttes et des malheurs honorables, de ces malheurs dont on est fier, j'ai encore quelques pas à faire pour arriver à conquérir quelques bonnes heures où je ne sois plus ni littérateur ni artiste, où je puisse être *moi ;* et ce sont de ces heures-là que je voudrais vous consacrer, si vous le permettez. Vous êtes heureuse, madame, de pouvoir embellir votre solitude par de la poésie sans travail ; moi, je la remplis par le travail sans la poésie. J'espère devenir meilleur auprès de vous, et je suis persuadé que je ne puis que gagner dans le commerce d'une âme aussi noble, aussi bien douée que l'est la vôtre.

Donc, à bientôt, madame, et qu'il me soit permis de déposer ici un hommage aussi amical que respectueux.

LXI.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN[1], A PARIS.

Paris, 1832.

Ma chère écolière,

Ne vous moquez pas de votre pauvre maître, qui ne sait rien que par théorie. Il a dit, dans je ne me rappelle plus quel conte drolatique, qu'un quintal de mélancolie ne payait pas une once de frippe;

1. *Albert Savarus* lui est dédié.

eh bien, les milliers de quintaux de plaisir qu'on peut récolter dans le monde ne payent pas les billets de la fin du mois.

Ergo, le maître est esclave, et, comme il n'attend rien que de lui, le pauvre maître travaille, et il est toujours couché à six heures, au moment où vous allumez la vie, les bougies de votre élégante cage; où vous faites briller, de plus, votre esprit; où la poésie brûle et scintille; puis il se lève à minuit et demi, pour travailler douze heures, pendant que vous reposez, après vous être balancée dans mille gentillesses de rêves. *Ecco!*

Jugez si cela me semble dur; car, enfin, je n'ai qu'une écolière. Personne ne vient,

En la cabane où le coton me couvre,

me consoler; et, quand on ne voit personne, qu'on ne peut rien savoir, ces choses que l'on nomme gloire et réputation ne sont que des coups d'épée dans l'eau. — Je suis comme l'enfant qui a oublié de mettre des pois dans sa vessie au carnaval, et qui n'entend aucun son en frappant sur le public.

Je vous remercie donc beaucoup de votre bonne lettre, de votre cher souvenir.

Mille gracieusetés à madame O'Donnell; mes hommages à madame Gay; mes amitiés à Émile, et à vous mille affectueuses obéissances.

LXII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1832.

Ne vous fâchez pas, je vous en supplie! j'étais si fatigué de travail, que je suis tombé à l'Opéra en sortant de voiture. Depuis mon retour, je me suis remis à écrire, et je ne bouge pas de ma table. Aussitôt que j'aurai un moment de liberté, je vous en consacrerai deux; mais, pendant toute cette semaine, je suis cloué par des *épreuves*. En conscience, j'ai à faire l'article de la *Revue* pour les deux derniers dimanches du mois, un ouvrage pour Mame, et le deuxième dizain des *Drolatiques*, sans compter deux réimpressions; n'y a-t-il pas là de quoi occuper trois ou quatre hommes?

Agréez donc les hommages, l'affection, les mille tendresses de votre dévoué serviteur, qui voudrait bien être libre, afin d'épuiser ce monde de choses que vous lui promettez si gracieusement.

LXIII.

A M. LE BARON GÉRARD, A PARIS.

Paris, 1832.

Monsieur,

J'ai vu hier un artiste dont le nom n'est pas encore célèbre en France, quoiqu'il ait beaucoup de talent : c'est M. Gros-Claude[1], de Genève. Il désire, avec cette ferveur qu'inspire votre talent, vous faire voir ses tableaux qu'il expose au Musée. J'ai osé faire les honneurs de votre bienveillance, et il doit venir vous les apporter entre midi et une heure aujourd'hui, car le terme de rigueur expire demain pour l'admission; il n'a rien autre chose à vous demander que votre avis et celui de mademoiselle Godefroy; il est grand ami de Schnetz, et professe pour vous cette admiration que nous avons tous.

Je comptais vous le présenter mercredi, s'il n'avait pas la chance plus aimable de recevoir de vous-même ce droit de bourgeoisie que vous rendez si précieux par cette grâce et cet esprit que, pour mon compte, j'envie chaque fois que j'ai le plaisir de passer une soirée près de vous.

Veuillez agréer l'hommage de ma sincère admiration.

LXIV.

A M. LAURENTIE, RÉDACTEUR EN CHEF DU *RÉNOVATEUR*, A PARIS.

Paris, mai 1832.

Cher monsieur,

L'article de M. de Peyronnet m'a tellement épouvanté comme talent, que j'ai senti le besoin de travailler beaucoup l'article sur

1. M. Gros-Claude s'est fait connaître à quelques-uns de nos Salons, vers le commencement du règne du roi Louis-Philippe, par des compositions familières. Ses *Buveurs* ont été gravés et ont eu un succès populaire.

le serment[1]; il aura tout autant d'opportunité la semaine prochaine. Le duc[2] se sera décidé pour sa candidature, et nous serons mieux à même de juger l'article et ses convenances en famille. Mais j'ai fait *la Vie d'une femme.* Je vous prie de ne point mettre de signature au bas : elle serait fastueuse; mais parlez-en dans le courrier si vous voulez. L'article est si mal barbouillé, qu'on le recopie. Il sera à dix heures et demie à l'imprimerie.

Mille compliments.

LXV.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, mai 1832.

Depuis deux jours, je suis en flanelle et en douillette, attendu que je suis malade. Je l'étais déjà mardi soir, et je me suis fait, à la figure, l'enflure que vous avez eue à la main. J'en ai encore pour trois jours de souffrance et de désespoir; mais ce n'est pas le choléra, et personne ne peut dire : « M. de Balzac a le choléra, nous allons le perdre ! »

Ma maladie est ignoble; c'est un abcès qui a son cours prévu.

Mille remercîments de votre aimable souvenir; mais j'aurais voulu un mot de votre main, sur l'état de votre main, dont j'ai la responsabilité[3].

Amitiés dévouées pour tous les vôtres, et pour vous.

LXVI.

A M. CHAPELAIN, MÉDECIN, A PARIS.

Paris, mai 1832.

Monsieur,

La puissance du somnambulisme m'attire. Comment n'avez-vous pas encore cherché quelque somnambule bien lucide pour la

1. Cet article ne fut pas écrit.
2. Le duc de Fitz-James.
3. Peu de temps auparavant, madame de Girardin avait eu la main contusionnée par suite d'un accident de voiture.

mettre aux prises avec les causes du fléau[1]? la science est intéressée à cela. Ce serait notre honneur éternel. Si je n'étais pas depuis huit jours au lit, et dans un état qui ne me permet pas de sortir, j'aurais, moi théoricien, descendu, ou plutôt monté aux honneurs de la pratique, cherché une somnambule et tâché de me convaincre du néant ou de la puissance de notre découverte, afin de savoir si elle est bornée ou infinie.

Excusez-moi, monsieur, mais pardonnez à ma curiosité cette lettre, et attribuez-la au désir que j'ai de savoir si nous ne nous abusons pas nous-mêmes.

Agréez, je vous prie, mes compliments affectueux.

LXVII.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 31 mai 1832.

Nous étions, madame, destinés l'un et l'autre à connaître les effets du tilbury dans tous leurs développements; et, non loin de ce même endroit où vous fûtes si indélicatement traitée, j'ai été mis en contact avec les héroïques pavés de juillet. Cette tête, cette belle tête, enfin cette tête... que vous connaissez, a porté de la manière la plus malheureuse, et je ne sais si quelque rouage de la mécanique ne s'est pas détraqué dans mon cerveau.

Cependant, comme votre souvenir a été ma première pensée au moment de ma chute, j'en ai conclu que mon intelligence ne devait pas être attaquée; car vous tenez certes par des liens secrets à tout ce qu'il y a de plus noble dans mon intelligence et dans mon cœur. (Ça ne se dirait pas, mais ça s'écrit.)

Plaisanteries à part, je suis au lit. J'ai été, pour la première fois de ma vie, saigné très-copieusement. Il m'a été ordonné de ne pas écrire, et même de ne pas penser; de demeurer dans un calme parfait; et voilà que votre lettre est venue réveiller toutes les idées gracieuses et mondaines qui vous suivent ou vous précèdent; vous m'avez rappelé les délices des fétiches, et même une dette que j'aurais été acquitter le soir même de ma chute; mais, comme

1. Le choléra.

j'espère ne pas mourir encore, j'aurai le bonheur de vous voir aussitôt que je pourrai sortir; et je regrette bien vivement de ne pas pouvoir célébrer ce doux anniversaire, et me rendre à votre soirée, où, malgré tout ce que vous voulez bien me dire, je n'aurais pu voir que vous.

Ayez la bonté de faire agréer à madame Gay mes remercîments pour son envoi; je lui aurais bien écrit; mais, obligé de me servir d'une main amie, je suis forcé, par le médecin et la politesse, d'écrire et de faire écrire le moins possible.

Mille affectueux hommages.

LXVIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, 1er juin 1832.

Madame,

J'avais remis à vous répondre au moment où je vous enverrais à la fois mes *Contes drolatiques* et mes Scènes de la Vie privée; mais voilà que je suis tombé de tilbury; j'ai échappé à la mort comme par miracle. Cependant, je suis au lit, saigné, à la diète, et sous la défense la plus sévère de lire, d'écrire et de penser! J'avais vu notre bon et grand et cher capitaine Périollas; j'ai peur qu'il ne vous alarme, et je vous écris à la dérobée, bien marri de ne vous avoir rien répondu quand j'étais en retraite, occupé à terminer mon ouvrage. L'égoïsme de l'auteur a tué, pour le moment, l'égoïsme de l'amitié.

Et cependant votre lettre m'a ému aux larmes. Je voudrais vous écrire sur tous les points. Je vais le faire, au risque d'aggraver mes douleurs, car ma tête a porté sur le pavé de juillet d'une rude manière, et je suis resté, pendant vingt minutes, sans pouvoir rassembler mes idées.

Quant à la politique, soyez sûre que je ne me conduis que par l'inspiration d'une probité haute et sévère, et, malgré l'anathème porté par M. Carraud sur les journalistes, croyez bien que je n'écrirai et n'agirai que par conviction. Mon plan et ma vie politiques ne peuvent pas être appréciés en un moment. Si je suis pour quelque

chose dans le gouvernement du pays, plus tard je serai jugé; je ne crains rien; je tiens plus à l'estime de quelques personnes parmi lesquelles vous êtes au premier rang, comme une des plus belles intelligences et une des âmes les plus élevées que j'aie connues, qu'à l'estime de toutes les masses, pour lesquelles j'ai du reste un profond mépris. Il y a des vocations auxquelles il faut obéir, et quelque chose d'irrésistible m'entraîne vers la gloire et le pouvoir. Ce n'est pas une vie heureuse. Il y a chez moi le culte de la femme et un besoin d'amour qui n'a jamais été complétement satisfait; désespérant d'être jamais bien aimé et compris de la femme que j'ai rêvée; ne l'ayant rencontrée que sous une forme, celle du cœur, je me rejette dans la sphère tempêtueuse des passions politiques, et dans l'atmosphère orageuse et desséchante de la gloire littéraire.

J'échouerai peut-être dans l'une et dans l'autre; mais croyez bien que, si j'ai voulu vivre de la vie du siècle même, au lieu de passer heureux et obscur, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué. Quand on a une fortune entière à faire, il vaut mieux la faire grande et illustre, car, peine pour peine, il est préférable de souffrir dans une haute sphère que dans une basse, et j'aime mieux les coups de poignard que les coups d'épingle.

Vous avez raison dans tout ce que vous dites, d'ailleurs. Si je rencontrais une femme et une fortune, je me résignerais très-facilement au bonheur domestique; mais où trouver cela? quelle est la famille qui croirait à une fortune littéraire? Je serais au désespoir de tenir mon avenir d'une femme que je n'aimerais pas, aussi bien que de la devoir à des séductions; je reste donc forcément isolé.

Croyez bien qu'au milieu de ce désert, des amitiés telles que la vôtre et la certitude de trouver un asile dans un cœur aimant sont les plus douces consolations que je puisse avoir. Votre lettre a été bien précieuse pour moi; elle a été exactement rafraîchissante pour mon âme tendue, occupée, mais irritée plus qu'attendrie. Mon souhait le plus vif est encore pour la vie de campagne, mais avec de bons voisins et un intérieur heureux. En quelque pays que ce soit, j'irais l'accepter, et ne ferais plus que de la littérature d'amateur, par besoin, et pour ne pas être désœuvré, si jamais on peut l'être

quand on voit des arbres et qu'on en plante. Me consacrer au bonheur d'une femme est pour moi un rêve perpétuel, et je suis désespéré de ne pas le réaliser; mais je ne conçois pas le mariage et l'amour dans la pauvreté.

J'ai fait mettre à la diligence des Messageries Notre-Dame-des-Victoires un paquet adressé, « bureau restant, à madame Carraud »; envoyez-le prendre. Quant au paquet perdu, l'administration fait ses recherches, car elle a déclaré l'avoir reçu et s'en est souvenue à cause de mon nom. La littérature a été bonne à quelque chose en cette affaire.

Adieu. Je désespère presque de vous voir cette année; car j'irai, si l'argent le permet, en Suisse et en Italie, après de nouveaux travaux que je vais achever et pour lesquels le capitaine m'a servi avec sa bonté accoutumée.

Vous ne m'oublierez auprès de personne, et vous devinez tout ce que je dois dire. Ma tête et ma main se fatiguent. Ma mère est là, qui compte mes lignes.

Trouvez ici mille tendres amitiés de votre tout dévoué.

LXIX.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 1832.

Figurez-vous que j'ai été, moi si beau! cruellement défiguré pendant huit jours, et cela m'a paru curieux, d'être plus laid que je n'étais.

Je ne suis sorti qu'hier, mais vous devinez bien pour qui était cette première visite. Aujourd'hui ou demain, j'aurai le bonheur de vous remercier des gracieuses amitiés que vous m'avez écrites, et de vous revoir. Nous rirons un peu des bien portants, et bénirons les morts.

Ma sœur est en Touraine. Ma mère va mieux; elle m'a fait peur, il y a eu une journée où j'ai tremblé pour elle.

Vous êtes bien aimable pour moi, et je vous en remercie du plus profond de mon cœur : *de profundis!* comme dit le psaume fatal.

Cela est-il de bon goût par le choléra qui court? Oui, car c'est vous placer aussi haut que Dieu, et, entre lui et vous, je n'hésite pas.

Aussi je me mets à vos pieds.

J'ai horriblement souffert, et maintenant il faut réparer le temps perdu, il faut travailler pour ces gredins de chevaux, que je ne puis parvenir à nourrir de poésie. Quelle belle application ce serait de la poésie! Ah! une douzaine de vers alexandrins en guise d'avoine : cette découverte tuerait la vapeur!

N'oubliez pas de présenter à madame Gay mes hommages respectueux. Elle doit avoir reçu le *livre*.

Et vous ne m'avez rien dit de votre main! Souffrez-vous encore? Vous n'avez personne de malade? Madame O'Donnell va bien, n'est-ce pas? Mille vœux pour vous.

LXX.

A MADAME DE BALZAC[1], A PARIS.

Saché, 10 juin 1832.

Ma chère mère,

Je suis arrivé à bon port, mais horriblement fatigué! On demandait les passe-ports aux voyageurs à tous les endroits où il y avait de la gendarmerie[2]. Aujourd'hui, je suis reposé; cependant, je me ressens encore de quelques contusions, principalement au bras gauche; il y a certains mouvements qu'il m'est impossible de faire. Mais enfin je suis ici, bien reposé maintenant; deux jours ont à peine suffi. Mes papiers sont rangés; demain, je me mets à travailler.

Tu enverras la lettre ci-jointe par Paradis[3]; puis, écoute bien toutes les recommandations qui suivent :

1° D'abord, copie-moi l'article de *l'Épicier* dans le volume de *la Silhouette* qui se trouve sur la deuxième planche aux in-quarto, du côté de la porte de ma chambre.

2° Il faut m'envoyer ton exemplaire des *Contes bruns*. Comme ce

1. *Le Médecin de campagne* lui est dédié.
2. Une des mesures de police prises à la suite de l'insurrection des 5 et 6 juin 1832.
3. Son domestique.

que j'y ai fait sera réimprimé dans les *Causeries*[1], tu dois peu tenir aux articles de Chasles et de Rabou. D'ailleurs, arrache seulement de ton exemplaire la *Conversation entre onze heures et minuit* et *le Grand d'Espagne*.

Madame de Berny te remettra des corrections indiquées; puis peut-être un volume des *Chouans* avec ses corrections; fais un paquet de tout cela et envoie-le-moi promptement avec ce que je vais te dire.

Tu prendras un exemplaire des tomes III et IV des Scènes de la Vie privée, et tu y mettras : *Offert par l'auteur à M. de Manne*; puis tu iras chez M. de Manne, qui demeure à la Bibliothèque, et tu lui diras que je suis tombé et que je ne puis pas sortir. (Fais-toi belle!) Et voici ce que tu lui demanderas, écoute bien.

Tu chercheras d'abord, dans une grande *Biographie universelle*, l'article *Bernard Palissy*, qui est au B ou au P (tu m'enverras même ce volume); tu liras cet article, tu prendras note de tous les *ouvrages cités*, qu'ils soient l'œuvre de Bernard Palissy lui-même, ou qu'ils soient faits par d'autres sur lui. Prends cette note bien exacte, et tu demanderas à M. de Manne ces ouvrages pour moi.

Va également lire la notice sur Bernard Palissy dans la *Biographie* de papa chez Laure, et vérifie s'il n'y aurait pas dans cette biographie-là des ouvrages cités qui ne seraient pas dans la mienne. Prends-en note pour les demander également à M. de Manne.

Si M. de Manne n'avait pas tout, et que ces ouvrages ne fussent pas très-chers, il faudrait les acheter. Tu verrais Gosselin et tu lui dirais que, six jours après la réception de ces livres que j'attends avec impatience, il aura le manuscrit qui doit terminer le quatrième volume des *Contes philosophiques*. Il me les faut pour faire un grand et bel ouvrage qui achève ce volume, où il est besoin que la seule chose inédite soit très-remarquable[2].

Il faut et j'entends (dis cela à Leclercq) que mes chevaux sortent chacun une demi-heure *tous les jours*.

1. Il s'agissait d'un livre qui n'a jamais paru, *Causeries du soir*. *Le Grand d'Espagne* se trouve aujourd'hui dans *la Muse du département*, et *la Conversation entre onze heures et minuit* fait partie des Œuvres diverses.

2. Il s'agissait de *la Recherche de l'absolu*; mais cet ouvrage ne parut qu'en 1834. Les *Contes philosophiques* furent terminés par *Louis Lambert*.

J'aurai peut-être quelques voix; mais, hélas! par ici, on ne veut rien faire; il aurait fallu s'occuper exclusivement de mon élection, et j'aurais toujours succombé.

Adieu, ma bonne mère; je vais travailler comme un cheval afin de nous liquider parfaitement.

Prends ici un bon baiser de fils et sache bien que tout mon cœur est à toi.

LXXI.

A LA MÊME.

Paris, 24 juin 1832.

Ma chère mère aimée,

Je n'ai pas encore reçu aujourd'hui samedi le paquet que tu m'annonçais avoir mis à la diligence le 17.

Dans cette anxiété, comme M. de Margonne est allé à Tours, je l'ai prié de s'informer du paquet et de vouloir bien me le rapporter ce soir, s'il le trouve. Tu comprends bien qu'aussitôt je ferai ce que veut Dumont. Il n'y a certes pas de ma faute dans tout cela. J'attendais le paquet pour t'écrire.

Ta lettre m'a fait bien plaisir; les nouvelles que tu me donnes sur Henry me comblent de joie. M. de Margonne n'en sait encore rien, il ne revient que ce soir de Tours; je le lui dirai. Brave garçon! il a pensé à toi, et je lui envie bien le bonheur d'être le premier à te rendre plus heureuse; cela m'a fait cruellement regretter la voie que j'ai prise et de n'être même pas dans le devoir avec toi; mais enfin j'espère que le jour n'est pas loin où je pourrai, comme lui, te rendre une petite partie de ce que tu as fait pour moi. Pauvre mère! voilà un événement qui nous donnera du courage à tous deux.

Je te mettrai à la diligence, mercredi matin, un paquet qui contiendra le manuscrit du conte qui manque à Gosselin; c'est assez te dire que je travaille jour et nuit, car le manuscrit aura bien soixante feuillets. Aussi je suis bien fatigué d'écrire. Il a fallu répondre glorieusement aux gens qui disent que je suis fou.

Tu sais bien où est le petit papier sur lequel sont inscrits mes billets; il est dans le deuxième carton du cartonnier, à la chemise *Dettes courantes;* il faut le chercher, vérifier ce que j'ai marqué fin juin et 1er juillet, et, courrier par courrier, me l'écrire, afin que je te donne les lettres pour avoir de l'argent.

Le messager attend le paquet. Mercredi prochain, tu en auras plus long : ceci est seulement pour répondre à ta lettre. Adieu, ma bonne mère; je t'embrasse de tout mon cœur. Tâche d'avoir les numéros de *l'Artiste*[1].

Mille choses à Laure et à Surville.

LXXII.

A LA MÊME.

Saché, 28 juin 1832.

Ma chère mère aimée.

J'ai les deux paquets; mais le premier n'est arrivé que le 26, et le second sera aujourd'hui à Azay; je l'envoie chercher en t'adressant cette lettre pour calmer les inquiétudes que mes deux précédentes ont dû te donner. On attend de jour en jour madame D... Tu comprends que cela me prend beaucoup de temps, car il faut préparer les voies. Aussi, je ne puis pas courir les champs et travailler autant que je le voudrais.

M. Dumont m'a demandé toute une journée. Je lui ai renvoyé les pièces par la poste, et cela a retardé Gosselin : au lieu de lui mettre son paquet à la diligence aujourd'hui, je ne le mettrai guère que samedi; j'ai encore trente pages à faire. Les correspondances me tuent, il faut écrire à deux personnes à la fois; en outre, j'ai d'autres lettres à faire.

Je voudrais pourtant savoir à quoi m'en tenir sur une chose qui changerait si grandement ma situation et modifierait tous mes plans[2]. Le travail souffre de cette incertitude; car, comme *elle* est attendue de jour en jour, je vais trois fois par semaine à Méré; or, il est impossible de concilier cela et le travail. Néanmoins, Gosse-

1. *La Transaction* (*le Colonel Chabert*) venait d'y paraître.
2. On comprend qu'il s'agissait de quelque projet de mariage.

lin satisfait, — et il le sera cette semaine, — je ferai vivement *la Bataille*, à moins que celle des amours ne commence; mais, alors, je ne perdrais pas pour attendre et je pourrais bien faire la loi aux libraires. Je veux mettre Claire dans mes intérêts, et, pour cela, il faut m'attirer ses bonnes grâces en s'occupant d'elle, car c'est par elle que je ferai savoir tout ce qu'il faudra que l'on sache sans me compromettre.

Adieu, ma bonne mère; par le paquet, je te dirai où j'en suis de tout; j'attends ta lettre sur mes affaires. Mille tendresses de cœur.

J'écrirai aussi à Laure par le paquet. Peut-être ferai-je venir Leclercq et mes deux chevaux; ce sera selon les choses, tu entends.

LXXIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Saché, 2 juillet 1832.

Chère amie,

Votre lettre est venue me trouver en Touraine, où j'ai été me réfugier pour achever les trois ouvrages que je dois donner avant de pouvoir voyager; je ne suis qu'à une soixantaine de lieues de vous; n'est-ce pas tentant?... Aussi les pieds me démangent. N'étaient les travaux commencés et dont vous témoignera la goutte de café tombée sur cette page, je serais déjà à la Poudrerie; mais, pour le moment, il faut me contenter de vous répondre; car, parmi toutes mes lettres, la vôtre a été lue la première.

Croiriez-vous que la gloire se traduit pour moi par des ports de lettres, et que je reçois jusqu'à trois et quatre lettres de femme par jour? Elles viennent du fond de la Russie, de l'Allemagne, etc. Je n'en ai pas eu d'Angleterre! Puis des lettres de jeunes gens. C'en est devenu fatigant. Aussi avec quelles délices j'ouvre une lettre d'amitié, vieille, bien certaine, connue! J'ai eu la bonne fortune d'une lettre du capitaine; c'est un riche cœur.

Merci mille fois du fond de l'âme de votre amitié précieuse. Mon Dieu! votre lettre est venue au moment même d'un petit spleen que me causait la triste perspective d'un renversement probable de ma petite fortune, amassée à coups de plume. Décidément, il

faut attendre la paix pour tenter notre entreprise[1]. D'ici là, que devenir ?

Si vous saviez comme je travaille; je suis un galérien de plume et d'encre, un vrai marchand d'idées. J'achève en ce moment le quatrième volume des *Contes philosophiques;* je n'ai plus que quelques pages à écrire; vous l'aurez dans une quinzaine; et, à ce sujet, je voudrais bien savoir si vous avez les trois premiers. On réimprime *les Chouans*, etc.; il faut les corriger nécessairement. En outre, je prépare un grand ouvrage, intitulé *la Bataille;* puis j'ai à achever un livre en deux volumes in-octavo, *Conversations entre onze heures et minuit.* A peine me restera-t-il de quoi aller voyager. Vous m'avez fait bien plaisir d'être contente du quatrième volume des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE; j'y tenais, ce volume-là ne pouvant plus se faire aujourd'hui : il faut de la jeunesse et de l'observation.

Mais être à soixante lieues de vous, à moitié chemin!... Irai-je? n'irai-je pas? Je voudrais bien savoir si madame Nivet[2] a fait toucher sa traite. Elle m'a bien prévenu de l'époque, et j'ai fait les fonds; mais je n'ai pas répondu, parce que j'économise l'écriture le plus possible, j'en suis avare; peut-être a-t-elle pris le silence du consentement pour le silence de la faillite; je suis parti de Paris ayant toujours quatre-vingt-dix-huit francs à manger, et n'y touchant pas. Si ma mère les emploie et que la traite vienne ! cela m'inquiète.

J'ai fait tourner la tête aux gens des messageries!... mais, Dieu soit loué, mon innocence est reconnue!

Adieu; n'oubliez pas de faire savoir au commissaire[3] que je suis bien sensible à son souvenir, que le *Voyage à Java* est fait, qu'il le lira dans les *Conversations entre onze heures et minuit,* et que je conserve de bons souvenirs du temps où je l'ai vu et entendu.

Mille amitiés à M. Carraud. Quant à vous, il n'est pas besoin de grandes paroles, et vous comprenez tout ce qu'un cœur ami vous offre de tendre et de délicat; vous êtes une des âmes privilégiées auxquelles je suis fier d'appartenir par quelques-uns des liens que

1. Cette entreprise consistait à éditer lui-même ses propres œuvres.

2. Belle-sœur de madame Carraud, qui était établie à Limoges. Balzac lui avait acheté des émaux.

3. M. Grand-Besançon, commissaire des poudres à Angoulême.

nous choisissons, et je ne pense jamais à vous que pour retrouver dans ma pensée de doux souvenirs. Ah! si l'on avait voulu aller aux Pyrénées, je vous aurais vue; mais il faut que j'aille grimper à Aix, en Savoie, courir après quelqu'un qui se moque de moi, peut-être; une de ces femmes aristocratiques que vous avez en horreur, sans doute; une de ces beautés angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse, bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu! un de ces phénomènes qui s'éclipsent, et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais, à Venise... (car je vous dis tout à vous!) et qui veut que je n'écrive plus que pour elle; une de ces femmes qu'il faut absolument adorer à genoux quand elles le veulent, et qu'on a tant de plaisir à conquérir; la femme des rêves! jalouse de tout! Ah! il vaudrait mieux être à Angoulême, à la Poudrerie, bien sage, bien tranquille, à entendre sauter les moulins et à s'empâter dans les truffes, à apprendre de vous comment on met une bille en blouse, et à rire et à causer... que de perdre et son temps et sa vie!

Adieu; pensez qu'il y a en moi une âme, et que cette âme aime à penser à vous.

Je suis ici pour quinze jours; si je puis, si vous êtes à la Poudrerie, si..., si... J'essayerai enfin!

LXXIV.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Saché, juillet 1832.

Ma chère mère,

Voici tous les détails que je puis te donner et que tu m'as demandés.

Depuis que je suis arrivé ici, j'ai constamment travaillé à l'ouvrage de Gosselin; car j'éprouve le besoin, pour arriver à une réputation, de toujours faire mieux, et, n'ayant pas reçu assez promptement mes matériaux pour les deux contes qui étaient faciles, j'en ai entrepris un au-dessus de mes forces; mais enfin il

est achevé en manuscrit, et je n'ai plus que le travail des épreuves. Du reste, jusqu'aujourd'hui, ce travail-là, le mémoire de Dumont, ma correspondance et mes visites à Méré ont absorbé tout mon temps.

Quant à madame D..., elle m'a écrit un mot poli pour me remercier des Scènes. Claire m'a dit en dernier lieu qu'elle ne viendrait en Touraine qu'au mois d'octobre; alors, je vais aller à Angoulême pour ne pas être six mois chez M. de Margonne. Je vais sans désemparer finir *la Bataille*, et, comme j'ai peu de chose à faire pour terminer les *Conversations entre onze heures et minuit*, tout sera prêt en même temps, et je reviendrai en Touraine au mois d'octobre.

Mais, ma pauvre mère, je suis dans des chagrins et des appréhensions continuelles. Je ne puis envoyer à M. Dieulouard[1] du manuscrit que le 1er août; comment faire?... Ce n'est ni l'imagination ni le courage qui me manquent, c'est le temps, que diable! Cette année, j'aurai publié huit volumes in-octavo. Je ne puis plus rien donner, quand même j'aurais quelque chose; aussi j'ai pris bien à contre-cœur, et dans le but de me tirer tout d'un coup d'affaire, le parti de composer deux ou trois pièces de théâtre! C'est le plus grand malheur qui puisse m'arriver; mais la nécessité est plus forte et il m'est impossible de m'en tirer autrement. Je verrai si je ne pourrais pas me servir de quelqu'un pour ne pas compromettre mon nom.

Mais, que je réussisse ou non avec la dame en question, il est impossible que l'affaire arrive à temps pour mes intérêts. Plus nous irons, moins la librairie réussira. Je te laisse maîtresse de faire tous les sacrifices que tu jugeras nécessaires. Si tu peux vendre les chevaux, vends-les; si tu veux même renvoyer Leclercq, paye-le et renvoie-le. Je voyagerai jusqu'à ce que j'aie refait mon affaire. Ce qui a tout dérangé, ç'a été les deux journaux qui se sont brouillés avec moi, poussés par les petites intrigues de mes ennemis. J'ai été bien désolé pendant huit jours! Il me faudrait au moins six semaines de tranquillité parfaite pour te remettre les quatre mille huit cents francs des deux ouvrages que je vais faire. Si tu ne trouves

1. Administrateur de la *Revue de Paris*

aucun moyen d'arriver à cela, écris-le-moi : je suis déterminé à tout fondre et à recommencer sur nouveaux frais. Ce serait absurde, car, sauf cette gêne de six mois environ, je ne me suis jamais trouvé dans une plus belle position. Tôt ou tard, la littérature, la politique, le journalisme, un mariage ou une grande affaire me feront une fortune. Il nous faut encore un peu souffrir. Si je souffrais seul!... Voilà quatre ans que vingt fois j'ai eu l'idée de m'expatrier. Mais tu es maintenant bien souffrante et la nécessité te force à devenir une des causes de mes tourments secrets. Je t'ai donné presque tous mes embarras, outre les tiens; cela me fait un mal affreux.

Tu me demandes de t'écrire en détail; mais, ma pauvre mère, tu ne sais donc pas encore comment je vis? Quand je puis écrire, je fais mes manuscrits; quand je ne fais pas mes manuscrits, j'y pense. Je ne me repose jamais; comment mes amis ne savent-ils pas cela? Je finirai par fermer mes oreilles aux reproches, parce que j'ai la conscience de ce que je fais.

Aussi je vais te mettre bien succinctement par écrit les choses les plus nécessaires à faire.

Va, si cela t'est possible, trouver M. Pichot pour obtenir de lui que nous allions ensemble voir Mame; car que lui écrirais-je? Comment, ma pauvre mère, tu demandes que j'écrive des *cinq lettres* obligeantes et instructives à cinq juges! et que veux-tu donc que je fasse? Mieux vaut de ce pas m'aller jeter dans l'Indre! Songe donc que j'ai trois cents pages de manuscrit à faire, à penser, à écrire pour *la Bataille!...* que j'ai cent pages à ajouter aux *Conversations,* et qu'à dix pages par jour, cela fait trois mois, et, à vingt, quarante-cinq jours, et qu'il est *physiquement* impossible d'en écrire plus de vingt, et que je ne demande que quarante jours; et que, pendant ces quarante jours, j'aurai les épreuves de Gosselin!

Je n'écris qu'une fois par semaine à madame de Castries et à madame de Berny; encore ne sont-ce que des mots.

Tout ce que je puis faire, c'est de te donner une lettre pour M. Pichot.

C'est précisément pour éviter toutes ces affaires et tous ces dérangements que je suis venu ici et que je vais à Angoulême. Tu ne saurais pas imaginer ce qu'une lettre d'affaires m'enlève de temps.

Huit jours, c'est peu dire. Madame de Berny a bien vu, à Saint-Firmin, ce que c'était que le travail de tête. Il m'a fallu dix jours avant d'inventer et de penser *les Célibataires*[1]. Avoir tous les chagrins de mes travaux d'artiste et ceux que me causent les embarras de mes affaires, c'est à quitter la vie!...

Je ne vois personne à Tours.

Tu trouveras, ci-joint, un effet pour Tournier. Tournier a un billet qui échoit en août. Il est convenu qu'il le remboursera et que je lui en ferai un nouveau; il te remettra les fonds pour payer le billet d'août et tu lui donneras celui que je t'envoie; c'est ce qu'on appelle un renouvellement.

Je pars demain lundi pour Angoulême, réponds-moi là. Pendant quarante jours, je n'écrirai ni ne répondrai à personne, qu'à toi. Envoie-moi cependant mes lettres par mes paquets d'épreuves.

Précise-moi bien les choses sur lesquelles tu voudras une réponse; que j'aie peu à écrire, car je serai livré à un travail excessif. Dans mon désir de nous tirer d'embarras, je ferai l'impossible. Si le bonheur veut que je puisse travailler comme les deux derniers jours de Saint-Firmin, *je nous sauverai!* Il faudrait, pour nous mener jusque-là, un emprunt à rembourser le 1er ou le 15 septembre.

Adieu, ma bonne mère aimée; je t'embrasse de cœur, comme un pauvre enfant bien malheureux et qui a bien besoin de serrer sa mère sur son cœur. Adieu; tu m'as bien inquiété par ta maladie et tu ne me donnes *aucun détail sur toi;* c'est toi qui devrais écrire!...

LXXV.

A LA MÊME.

Angoulême, 19 juillet 1832.

Ma chère mère,

Tu as dû cependant recevoir une lettre de moi relativement à tout ce que tu me demandes par celle du 16, que je reçois aujourd'hui. Je t'ai expliqué pourquoi je n'écris plus de lettres et ne puis

1. Balzac veut parler ici de la première histoire des *Célibataires : le Curé de Tours.*

plus en écrire; je ne recommencerai pas l'explication. Ce que tu me dis sur mon silence est une de ces choses qui, à moi aussi, me font, comme tu le dis, tenir mon cœur à deux mains; car il est incroyable que je produise autant que je le fais, et j'obéis à la nécessité dans toute sa rigueur; aussi, pour écrire, ai-je besoin de plus de temps que je n'en ai; et, quand je me repose, ce n'est pas pour reprendre la plume. Il faudrait pourtant bien, ma pauvre mère, qu'entre nous cela fût compris une fois pour toutes, ou, sinon, je serais obligé de renoncer à tout commerce épistolaire.

Que veux-tu que je te réponde sur le marchand de fourrages? Bon Dieu! je travaille nuit et jour pour faire de l'argent et le payer. Je t'ai indiqué, sauf le cas de maladie, le moment où les *Conversations entre onze heures et minuit* et *la Bataille* seraient finies; après ces deux livres, je ferai *les Trois Cardinaux*. Ces trois ouvrages suffiront largement à tout, avec un volume de *Contes drolatiques* et un volume de *Contes philosophiques*.

Or, n'ayant de l'argent que dans quarante jours, je ne puis rien faire avant ce terme; c'est une réponse générale; car, à moins de tout vendre pour rien et de me mettre nu comme un saint Jean, je ne vois pas d'autre moyen de faire de l'argent.

La dame au manuscrit est une intrigante: tu peux répondre que je n'ai pas le temps de me consacrer aux ouvrages des autres.

En thèse générale, pourquoi ne réponds-tu pas à tout par mon absence et mon retour?...

Maintenant, ma bonne mère, je suis arrivé avant-hier soir ici; hier, je me suis reposé, parce que la route, par cette chaleur, m'avait horriblement fatigué, d'autant plus que j'avais fait à pied, à midi, le chemin de Saché à Tours.

Et j'allais ce matin entamer mon travail avec courage, lorsque ta lettre est venue me désorganiser complétement! Crois-tu qu'il soit possible d'avoir des pensées artistiques en voyant tout à coup le tableau de mes misères comme tu me les traces? crois-tu donc que, si je ne le sentais pas, je travaillerais ainsi?...

Je t'ai dit, les larmes aux yeux et le cœur serré, qu'il était impossible que mon manuscrit fût prêt avant le 10 août, et, le 10 août, nous aurons dix-huit cents francs. Vois si tu peux à Paris arranger tout pour cette époque. Si je n'ai pas d'argent, eh bien, je me laisserai

poursuivre et je payerai des frais ; ce sera de l'argent bien cher!

Tu vois que tout se résout par mon travail le plus assidu, et mon travail par la tranquillité.

Si Gosselin s'avisait de ne pas m'envoyer d'épreuves, ce serait du joli! Mais ce serait à ruiner ma réputation! Je déchirerais tous nos traités à la face de la terre. L'œuvre que je lui ai envoyée m'a coûté trente jours et quinze nuits, et il me faut au moins deux épreuves. Je les attends avec impatience.

Je me lève à six heures, je corrige *les Chouans*, puis je travaille à *la Bataille*, de huit heures à quatre heures du matin, et, pendant le jour, je corrige ce que j'ai fait la nuit; voilà ma vie! en connais-tu de plus occupée?...

Adieu, ma bonne mère. Fais l'impossible, c'est ce que je fais de mon côté. Ma vie est un miracle perpétuel. Je t'embrasse de tout mon cœur et avec bien du chagrin, car je te rends aussi malheureuse que je le suis.

LXXVI.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Angoulême, 29 juillet 1832.

Voulez-vous me permettre de vous confier un secret? De loin, puis-je faire la demande et la réponse, et ne présumerai-je rien de faux en vous supposant bonne, ingénieuse et complaisante?

Premièrement, ne dites pas où je suis, ni qui vous écrit, ni ce que je vais avoir l'impertinence, l'outrecuidance de vous demander. — Si vous me refusez, dites-moi l'un des plus jolis *non* que vous ayez formulés, et gardez-moi encore le secret.

J'ai achevé un livre intitulé *Études de femmes;* il me faut une préface écrite par une femme : voulez-vous me la faire?

Si vous me trouvez digne de quelques plumées d'encre, si vous voulez vous mettre un peu de noir aux doigts, si..., si..., il y a mille *si!* répondez-moi un petit mot. Je vous écris d'Angoulême, où je suis venu me faire couper les cheveux, et, jusqu'au 20 août, je puis y recevoir votre gracieuse réponse, quoi qu'elle dise. — Alors, si vous m'accordez ma requête, je vous enverrai un petit mot tou-

chant cette préface, qui serait pour les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes dans le succès de mon livre, et mon chagrin sera de ne pouvoir jamais vous rendre un service de ce genre.

Avez-vous songé que je pensais à vous et à Émile, quand la bougie a scintillé? Quand votre oreille a résonné, quand vous avez été gaie, avez-vous cru que j'étais près de vous en esprit? Non, vous vous serez moqués tous de moi, peut-être, si vous m'avez mis au nombre des gens sans mémoire, et Dieu sait si j'en manque! Savez-vous qu'il est impossible, en province, de ne pas tourner les yeux vers ce salon où tout est esprit et pensée?... où l'on fait payer l'éloge par de la raillerie, où cependant l'on vient toujours se faire duper, parce que tout y est joli et que nous aimons mieux de ravissantes illusions que d'amères vérités? — Du moins, moi, je suis ainsi, prêt à grimper sur une parole comme Astolphe sur son hippogriffe.

Vous ne m'oublierez pas auprès des personnes à qui je dois des souvenirs, et vous les formulerez en me faisant dire tout ce que je dois penser.

Répondez-moi sincèrement, et, si c'est *oui*, laissez-moi prendre toute l'exigence de l'amitié; car vous, *Delphine divine* — comme disait le pauvre cher fou Gérard — et Émile ne pouvez pas douter de la sincérité des sentiments de votre affectionné.

LXXVII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Angoulême, 29 juillet 1832.

Ma *ti* mère, comme dit Laure, je reçois aujourd'hui le paquet d'épreuves; mais explique donc à Gosselin qu'il me faut *toute la composition*, l'œuvre entière sous les yeux, pour que je la corrige; car cela sort des habitudes ordinaires des autres ouvrages. Que diable! M. Crapelet a bien assez de caractères pour tenir à la disposition de Gosselin cent vingt ou cent quarante malheureuses pages dont se compose cette *Notice*[1].

1. La première édition de *Louis Lambert,* dont il s'agit ici, parut sous le titre de *Notice biographique sur Louis Lambert.*

Quant à moi, si je corrige placard par placard, je perdrai quinze jours à ce travail, et, si j'ai tout sous les yeux et que je corrige tout d'un coup, je n'y emploierai que trois jours; or, mes heures sont si précieuses, que tout doit plier devant une économie de temps. Explique bien cela audit Gosselin.

Maintenant, chère mère, je vais te surprendre par un envoi très-prochain d'une *partie de manuscrit,* comme disent les commerçants, dont tu pourras retirer cent louis. La nécessité m'a inspiré pendant huit jours et j'ai saisi l'occasion et l'inspiration aux cheveux. C'est Mame qui sera chargé d'arranger tout cela. En temps et lieu, je te dirai comment, car il s'agit de trois articles qui paraîtront, sans que je sois compromis, dans trois journaux et qui feront un livre à Mame.

Adieu; je me jette sur ton cœur et t'embrasse avec effusion. Paye tout comme tu dis; moi, de mon côté, je vais faire de l'argent à force, et nous balancerons, dans un temps donné, la dépense par la recette.

La correction des *Chouans* va son train : j'ai un volume de prêt.

Tu as dû voir que nous nous sommes rencontrés en idée pour le tilbury et le cheval et pour Leclercq. Quant à ce dernier, tu pourrais l'envoyer ici, car j'y suis comme un enfant de la maison.

Adieu; il faut que je retourne à la besogne pour achever mon tour de force. Je t'embrasse de tout cœur.

Bien entendu, si tu trouvais du cheval ce que je t'en dis, vends-le. En tout état de cause, il faut garder tout ce qui est sellerie et vendre le cheval nu.

Les numéros de *l'Artiste* qui contiennent *la Transaction* me sont toujours bien utiles.

Adieu.

LXXVIII.

A LA MÊME.

Angoulême, 30 juillet 1832.

Ma mère chérie,

Aussitôt cette lettre reçue, cherche dans ma bibliothèque, dans la rangée d'en bas, aux in-douze, *le Jeune Irlandais,* et envoie-le-

moi par la diligence; obtiens qu'il parte immédiatement, car j'en ai le plus grand besoin. N'oublie pas un peu d'argent (je dois trente francs déjà) ni la lampe *locatelli :* c'est une surprise que je veux faire à madame Carraud.

Dieu! que Gosselin m'irrite! il ne sait pas ce qu'il me cause de perte de temps en ne m'envoyant pas d'un coup tout *Lambert* composé. Il ne voit donc pas que je suis dans une veine de travail et capable de faire des merveilles? Maintenant, je réponds de ma *Notice,* cela fera vendre un jour des mille exemplaires de *Contes philosophiques.*

Adieu, *ti* mère; je ne resterai pas ici plus que jusqu'au 20 août. *On* s'est arrangé à Aix pour que je puisse venir y rester incognito.

J'ai jusqu'au 1er octobre avant de pouvoir revenir à Saché, puisque milady n'y revient qu'à cette époque. Alors, j'aurai bien ajouté à ma réputation, tu verras comme!

Adieu; je n'ai pas le temps de t'en dire davantage. Gagne mes procès! Mille caresses de cœur.

Ton fils bien aimant.

LXXIX.

A LA MÊME.

Angoulême, août 1832.

Ma chère mère,

Je ne puis pas t'écrire aujourd'hui en détail. Il est onze heures du soir, je suis extrêmement malade, par suite d'un travail excessif, et, si je n'avais pas craint de t'alarmer, je t'eusse fait écrire par madame Carraud; mais ce que j'ai à te dire est trop confidentiel.

J'ai travaillé cent soixante heures sur l'ouvrage de Gosselin. Je te prie, ma mère bien-aimée, de le lui porter toi-même aujourd'hui; de me faire écrire par lui l'assurance que j'en aurai une épreuve nouvelle à Lyon, poste restante.

Veille à ce que cette épreuve soit *sur papier blanc* et que tout soit en pages.

Fais-lui observer de ma part que le moins coûteux et le plus expéditif sera de *tout composer à nouveau,* et de mettre immédiatement en pages.

Ma bonne mère, il s'agit de ma réputation et de mon avenir; fais en sorte que je n'aie pas risqué une maladie en pure perte; il me faut cette épreuve et l'assurance que je l'aurai.

Enfin, renvoie-moi, par les Messageries royales, bureau restant, à Lyon, la copie nouvelle que j'envoie à Gosselin, et veille à ce que ce manuscrit parte en même temps que les épreuves par la poste, afin que, s'il y a des mots oubliés, je puisse les rechercher dans mon manuscrit.

Voilà tout ce que j'ai à te dire sur l'affaire de Gosselin. Passons à autre chose.

Tu enverras les deux lettres ci-jointes à leur destination. Tu ne feras rien dire à Buloz. S'il venait, tu lui dirais de revenir te voir vendredi 17 août, à quatre heures. Ce jour-là, tu auras, bureau restant, un paquet où sera le manuscrit pour la *Revue des Deux Mondes* et les conditions; dans ce paquet, une lettre où je répondrai en détail à toutes tes demandes. J'espère être mieux et tout t'expliquer.

Maintenant, en envoyant la lettre à M. Pichot (rue du Gros-Chenet), tu lui feras dire par Paradis, *en grande tenue,* que tu as reçu de moi des manuscrits et que tu le pries de passer jeudi à telle heure ou pendant toute la journée, comme tu voudras.

Tu ferais bien de le recevoir chez moi, s'il vient.

Or, s'il vient, voici ce que tu lui diras succinctement :

Qu'il faut, par une lettre écrite, que la *Revue de Paris* s'engage à me payer deux cents francs par feuille, sans contestation de blancs;

Que je sois imprimé en *philosophie;*

Et que, par cette lettre, il me dise que, tant qu'il dirigera la *Revue,* rien n'y sera dit sur moi de désagréable; enfin, que, s'il me plaît de réimprimer en livres mes articles, cela me soit permis, parce que j'entends n'en donner la propriété à la *Revue* que pour une première publication, c'est-à-dire que mes articles qui lui seront donnés ne puissent reparaître dans aucun journal.

Si tout cela lui convient, tu lui remettras le manuscrit en lui faisant observer qu'il faut faire tout composer sur-le-champ et t'envoyer l'épreuve *sur papier blanc* avec le *manuscrit,* de manière que tout me parvienne à Lyon, bureau restant, le 21 août.

Si M. Pichot ne voulait pas, tu lui dirais : « N'en parlons plus. » Tu recevras, par le *paquet Buloz*, d'autres explications sur mon voyage, l'argent à m'envoyer, etc.

Pardonne-moi, mère bien-aimée, ma brièveté : voilà deux nuits consécutives que je passe, et il faut me lever à trois heures demain, pour aller, de la Poudrerie à Angoulême, porter ce paquet, afin d'être sûr qu'il parte.

Tu recevras les livres de Saint-Cyr par l'autre envoi; on me copie les cartes, ce qui me coûtera cher.

Adieu ; je t'embrasse de cœur. Jamais je n'ai été aussi fatigué et tu ne sauras jamais ce qu'il m'a fallu de force pour t'écrire; j'aurais dû le faire d'avance.

Je t'embrasse de tout cœur, ma mère bien-aimée.

LXXX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Angoulême, août 1832.

Ma bonne et bien-aimée Laure,

Je reçois ton petit mot, et, malgré ma fatigue, il m'est impossible de ne pas t'écrire. Tu m'as ému aux larmes en me parlant de ma pauvre mère. Je n'ose lui écrire; car, hier, je lui ai répondu un peu brièvement, et je ne pourrai jamais lui exprimer tout ce que j'ai dans le cœur pour elle.

Merci, ma sœur; le dévouement des cœurs aimés nous fait tant de bien! Tu m'as rendu cette énergie qui m'a fait surmonter jusqu'ici les difficultés de ma vie! Oui, tu as raison, je ne m'arrêterai pas, j'avancerai, j'atteindrai le but, et tu me verras un jour compté parmi les grandes intelligences de mon pays!

Mais quels efforts pour arriver là! ils brisent le corps, et, la fatigue venue, le découragement suit!

Cette *Notice biographique sur Louis Lambert* est une œuvre où j'ai voulu lutter avec Gœthe et Byron, avec *Faust* et *Manfred*, et c'est une joute qui n'est pas encore finie, les épreuves ne sont pas encore corrigées. Je ne sais si je réussirai, mais ce quatrième

volume de *Contes philosophiques* doit être une dernière réponse à mes ennemis et doit faire pressentir une incontestable supériorité. Aussi faut-il pardonner au pauvre artiste sa fatigue, ses découragements et surtout son détachement momentané de toute sorte d'intérêts étrangers à son sujet. *Louis Lambert* m'a coûté tant de travaux! que d'ouvrages il m'a fallu relire pour écrire ce livre! Il jettera peut-être, un jour ou l'autre, la science dans des voies nouvelles. Si j'en avais fait une œuvre purement savante, il eût attiré l'attention des penseurs, qui n'y jetteront pas les yeux. Mais, si le hasard le met entre leurs mains, ils en parleront peut-être!...

Je crois *Louis Lambert* un beau livre! Nos amis l'ont admiré ici, et tu sais qu'ils ne me trompent pas!

Pourquoi revenir sur son dénoûment? tu connais la raison qui me l'a fait choisir! Tu as toujours peur. Cette fin est probable, et de tristes exemples ne la justifient que trop : le docteur n'a-t-il pas dit que la folie est toujours à la porte des grandes intelligences qui fonctionnent trop?...

J'espère avoir achevé bientôt *la Bataille* et les *Conversations entre onze heures et minuit*. L'argent qui m'en reviendra doit suffire à tout. Après ce grand et exorbitant travail, je ferai un voyage à pied. Il le faudra pour ma santé. Puis, au lieu de repos, là où j'aurai trouvé un gîte, je commencerai *les Trois Cardinaux*, que j'entrelacerai de petits contes drolatiques. C'est tout ce que je puis faire d'ici à cet hiver; et, cet hiver, si ma position n'est pas changée, je suis décidé à faire du théâtre, et à sortir ma pauvre mère de sa situation. Je lui sacrifierai mon avenir politique; ne lui en dis rien.

Encore merci de ta lettre, et pardonne au pauvre artiste le découragement qui l'a rendue nécessaire. La partie engagée, je joue si gros jeu! Il faut toujours progresser. Mes livres sont les seules réponses que je veuille jamais faire à ceux qui commencent à m'attaquer.

Que leurs critiques ne te préoccupent pas trop; elles sont de bons pronostics : on ne discute pas la médiocrité!...

Oui, tu as raison, mes progrès sont réels, et mon courage infernal sera récompensé. Persuade-le aussi à ma mère, chère sœur; dis-lui de me faire l'aumône de sa patience; ses dévouements lui

seront comptés! Un jour, je l'espère, un peu de gloire lui payera tout! Pauvre mère! cette imagination qu'elle m'a donnée la jette perpétuellement du nord au midi et du midi au nord : de tels voyages fatiguent; je le sais aussi, moi!

Dis à ma mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant. Des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et il me faut cette mère dévouée au jour du triomphe! Quand l'atteindrai-je?

Soigne bien notre mère, Laure, pour le présent et pour l'avenir.

Quant à toi et à ton mari, ne doutez jamais de mon cœur; si je ne puis vous écrire, que votre tendresse soit indulgente, n'incriminez jamais mon silence; dites-vous : « Il pense à nous, il nous parle. » Entendez-moi, mes bons amis, vous, mes plus vieilles et mes plus sûres affections!

En sortant de mes longues méditations, de mes travaux accablants, je me repose dans vos cœurs comme dans un lieu délicieux où rien ne me blesse!

Quelque jour, quand mes œuvres seront développées, vous verrez qu'il a fallu bien des heures pour avoir pensé et écrit tant de choses; vous m'absoudrez alors de tout ce qui vous aura déplu, et vous pardonnerez, non l'égoïsme de l'homme (l'homme n'en a pas), mais l'égoïsme du penseur et du travailleur.

Adieu, ma bonne sœur. Aujourd'hui, je t'ai donné le temps que je voulais consacrer à une lettre pour madame de Castries. Elle s'en passera; toi avant tout.

Tu diras à maman que, si je ne lui ai pas écrit, il y a ici pour elle la plus tendre effusion de cœur; tu diras bien des choses tendres et amicales à ton mari, de la part de son frère de cœur, et je te remercie bien de m'avoir appris où en étaient ses affaires.

Je t'embrasse, chère consolatrice qui m'apportes l'espérance, baiser de tendre reconnaissance; ta lettre m'a ranimé; après sa lecture, j'ai poussé un hourra joyeux et crié :

« En avant, troupier! jette-toi en travers dans la bataille! »

LXXXI.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Angoulême, 21 août 1832.

Ma bonne mère,

Je reçois ta lettre et je t'en remercie bien, ma chérie, parce que j'étais fort inquiet, je te croyais malade.

Donc, je pars demain 22 pour Lyon et n'y serai que le 25. J'emprunterai cent cinquante francs à M. Carraud et tu les lui renverras par la messagerie, attendu qu'ils n'ont rien à faire payer à Paris. Il n'y a pas besoin de lettre d'avis, c'est chose convenue.

En même temps que je partirai, ma mère aimée, j'expédierai à ton adresse un paquet contenant les effets, une lettre, les livres pour Saint-Cyr, *à rendre à M. Villemejane, bibliothécaire, de la part de M. Périollas;* puis le manuscrit pour Buloz de la *Revue des Deux Mondes,* avec les conditions.

J'ai beaucoup travaillé; j'aurai en janvier prochain pour Mame trois volumes in-octavo. J'ai changé complétement d'avis sur ce que je lui ai écrit. J'ai fondu les *Études de femmes,* les *Conversations,* etc., en une collection de trois ou quatre volumes originaux que je lui destine; mais, avant tout, il faut que *la Bataille* paraisse.

Les cartes copiées : vingt francs; le passe-port : dix francs. Je devais ici quinze francs d'escompte; puis il a fallu des bouquets pour des fêtes : quinze francs, et dix francs au jeu; total, soixante et dix francs. Je devais quinze francs sur ma place. Ainsi, avec les ports de lettres, j'ai dépensé les cent francs que tu m'avais envoyés.

A peine les cent cinquante francs que j'emprunte me conduiront-ils à Lyon. Enfin, si les trois cents francs de Lyon ne me mènent pas loin, malgré mon économie, nous verrons à correspondre. Aussitôt arrivé à Aix, je t'écrirai.

Le 25, je serai à Lyon, où je resterai au moins deux jours.

Passer à Clermont sans pouvoir flâner dans les campagnes..., hein!

Je reviendrai bien chargé d'ouvrage, et, ma foi, les dettes s'acquitteront et les ennemis auront un pied de nez.

Ah çà! toi, mère, je te recommande encore de veiller à ce que mes épreuves de Lyon soient sur *papier blanc*, que j'en aie *deux*, et que tous les manuscrits me soient renvoyés, même celui des épreuves premières de *Lambert*.

Tu ne me dis rien de Pichot?...

Quant à Buloz, je te dirai par quelle voie on pourra m'envoyer les épreuves à Aix.

J'ai encore de prêt un article pour chaque *Revue*, et de fameux!

Adieu! Je t'écrirai encore ce soir par le paquet; mais, puisque je t'avisais de l'envoi du susdit paquet, il a bien fallu causer avec sa mère. Un bon baiser sur tes yeux, mère chérie, et adieu.

Lambert est une bien belle chose et qui fera sensation. J'attends Lyon pour donner le dernier coup de peigne avec impatience à cette grande œuvre qui a failli me tuer.

Ton fils tendre.

LXXXII.

A LA MÊME.

Angoulême, mardi à midi, 22 août 1832.

Je pars pour Lyon; je suis pressé, puisque nous sommes à la Poudrerie et que la voiture part à deux heures; ainsi, ma mère chérie, je serai bref.

Je te supplie de tenir un compte bien exact de la somme de dix mille francs, et de bien noter chaque emploi, même le moindre. Puis, en regard, il faudra ouvrir un compte des recettes successives que je te ferai faire, suivant chaque provenance. *Observation:* Pour les journaux, point de crédit; l'article passé, envoie demander l'argent et le compte. Je t'enverrai une autorisation pour toucher à chaque journal.

Affaire de la *Revue des Deux Mondes:* Tu prieras M. Buloz de passer chez moi (toujours chez moi); tu lui montreras le manuscrit, sans le lui laisser emporter, parce que tu es *mandataire* et que tu ignores les usages. Beaucoup de politesse.

Tu lui diras que je désire une lettre où il s'engage à ne rien laisser mettre qui me soit désagréable dans la revue qu'il dirige, et ce, soit directement, soit indirectement;

Qu'il donne quittance de tous comptes antérieurs et les apure au 1er septembre 1832, entre moi et la *Revue;*

Que je sois imprimé dans le caractère le plus gros;

Puis payé deux cents francs la feuille sans contestation de blancs.

A ce prix, tout cela écrit et convenu, donne *les Orphelins*[1].

Buloz fera faire un bel article sur les Scènes et sur le quatrième volume des *Contes philosophiques.*

Puis, pour m'être agréable, il insérera la pièce de vers ci-incluse, qui m'est venue de la Martinique et qui est d'un de mes meilleurs amis; qu'il dise la tenir de moi.

Si la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes* sont mes amies, je les servirai bien, et j'ai appris en province toute la puissance de mon nom.

J'indiquerai d'Aix par quelle voie Buloz pourra m'adresser les épreuves.

Réponds-moi sur tout en détail.

Je t'embrasse de cœur, et, si j'ai oublié quelque chose, je t'écrirai de Lyon. J'ai passé la nuit à finir *le Maudit*[2], article pour Buloz.

J'espère t'envoyer tout le manuscrit de *la Bataille* et *les Chouans* corrigés, pour Mame, par une occasion, le 1er octobre. D'ici là, je veux être tranquille.

Un bien bon baiser à la mère bien-aimée. Soigne-toi et dresse-moi Paradis.

Adieu.

Si tu ne t'accordes pas avec Buloz, garde le manuscrit; je te dirai plus tard ce qu'il en faudra faire.

1. Aujourd'hui *la Grenadière.*
2. N'a jamais paru.

LXXXIII.

A LA MÊME.

Lyon, 25 août 1832.

Ma chère mère adorée,

Je suis arrivé ce matin à Lyon et je pars ce soir pour les eaux.

La route d'Angoulême ici se fait à raison d'une lieue par heure. On couche en route; si bien que j'ai été quatre jours en voyage; mais quel admirable voyage! et quel malheur de l'avoir fait en courant!

La France a manqué perdre un bien grand homme en ma personne. J'avais choisi l'impériale pour demeure; or, à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, le pied m'a glissé sur le marchepied d'en haut, et le fer m'a fait un petit trou à l'os de la jambe droite. Comme il faudra rester tranquille, la jambe étendue, j'aime mieux être à Aix, où je serai mieux soigné que par des mains étrangères. Si ce bobo doit devenir quelque chose, ce n'est rien pour le moment; la plaie s'est fermée en route. J'ai seulement la jambe enflée et je marche difficilement. Ne t'inquiète pas; si c'était grave, je te le dirais, foi d'Honoré.

Je t'écrirai au sujet de Pichot en arrivant à Aix. Je n'ai eu que le temps de relire les dix feuilles de Gosselin, de les corriger en bon à tirer et de te les renvoyer par la diligence des Messageries Notre-Dame-des-Victoires. Mais, d'ici à trois jours, l'article de la *Revue de Paris* se trouvera en route, et il t'arrivera quatre jours après la réception de celui-ci. Préviens-en Éverat ou Pichot.

Tu peux garder *les Orphelins* pour la *Revue de Paris*. Buloz n'aura rien. Tu recevras de nouvelles instructions par mon prochain paquet d'épreuves, où il y aura une lettre pour toi.

Tu as bien fait de vendre *Smogler* et le cabriolet; mets bien l'argent à part en l'intitulant : *Remonte de chevaux et voitures*. Tu vas rire!...

Fais mettre en état *in fiocchi* le tilbury et enveloppe-le bien, roues et tout.

J'ai de l'ouvrage fait pour quatre mois; ainsi, d'après ce que

nous signerons, voilà deux mille francs de rente; puis *la Bataille*, les *Contes drolatiques* nouveaux, et les quatre volumes destinés à Mame, feront bien de l'argent, et ce ne sera pas tout; ne nous désespérons pas.

Supplie le prote de Crapelet de bien vérifier les corrections pour Gosselin; il recevra à son adresse, avant dix jours, l'exemplaire corrigé qu'il demande : je l'ai laissé à Saché, et j'écris à M. de Margonne de le lui expédier. Il est exact, le sire de Saché; ainsi calme Gosselin.

Mais Gosselin ne m'a pas envoyé les premières feuilles des *Bons Propos des religieuses de Poissy*[1], dont j'ai un urgent besoin, ainsi que des numéros de *l'Artiste* que je t'ai déjà demandés.

Adieu, bonne mère. A après-demain, je t'écrirai d'Aix, mais la lettre sera dans le paquet des épreuves de la *Revue*.

Un bon baiser, mère.

Lambert est tout corrigé, j'en suis toujours content. M. Chambellant en pâlira, ainsi que tous les swedenborgistes. Le paquet des épreuves *Lambert* est à ton adresse; va vite à la diligence.

Si tu fais mettre un drap neuf au tilbury, qu'il soit marron.

LXXXIV.

A LA MÊME.

Aix, 27 août 1832.

Ma bonne et excellente mère.

Après t'avoir écrit si à la hâte hier, je suis tombé dans l'attendrissement le plus profond en relisant ta lettre, et je t'ai adorée !... Comment te rendrai-je, quand te rendrai-je et pourrai-je jamais te rendre en tendresse et en bonheur tout ce que tu fais pour moi? Je ne puis aujourd'hui que t'exprimer ma profonde reconnaissance. Ce voyage que tu m'as mis à même de faire m'était bien nécessaire, j'avais un besoin absolu de distraction. J'étais accablé de la fatigue que m'a causée *Louis Lambert*; j'avais passé beaucoup de nuits et fait un tel abus de café, que j'éprouvais des douleurs d'estomac

1. Ce récit fait partie du deuxième dizain des *Contes drolatiques*.

qui allaient jusqu'aux crampes. *Louis Lambert* est peut-être un chef-d'œuvre, mais il m'a coûté cher : six semaines d'un travail obstiné à Saché et dix jours à Angoulême. Pour le coup, *certains amis* me prendront peut-être pour un homme de quelque valeur.

Je te remercie du fond du cœur de toutes les peines que tu prends pour me sauver les ennuis de la vie matérielle ; ma tendresse toujours plus vive n'est pas de celles que les mots expriment. Des travaux si opiniâtres seront peut-être couronnés par la fortune ; je l'espère d'autant plus que je vois aujourd'hui peu de talents sans récompense. Quant à la gloire, je commence à n'en plus trop désespérer non plus.

Ma mère chérie, il faut que je te console comme je me console moi-même, par des rêves !... Un jeune homme a fait quatre lieues pour me voir en apprenant que j'étais à la Poudrerie, et les gens du Cercle constitutionnel ont dit que, si je voulais être député, ils me nommeraient malgré mes opinions aristocratiques.

Est-ce vrai ? m'a-t-on attrapé ? je ne sais, mais cela augmente mon espoir ; il ne s'agit plus que de faire encore quelques efforts, de ne pas manquer de courage.

Je suis mieux depuis huit jours ; j'ai retrouvé ces inspirations qui, depuis ma chute, m'avaient abandonné ; le café ne me faisait plus rien. Je suis dans une grande veine et j'espère beaucoup travailler ici, où je suis tranquille.

Il est probable que je ferai le tour de la Suisse à pied, après toutefois avoir publié *la Bataille* et les *Conversations*. Va donc voir Gosselin pour qu'il presse l'imprimeur. J'ai un désir dévorant de publier le quatrième volume des *Contes philosophiques*.

Soigne ta santé, ma mère ; il faut que tu vives pour que je puisse m'acquitter envers toi. Oh ! comme je t'embrasserais si tu étais là ! Quelle gratitude n'ai-je pas pour les bons cœurs qui arrachent quelques épines de ma vie et adoucissent le chemin par leur affection ! Mais, forcé de lutter sans cesse contre le sort, je n'ai pas toujours le temps pour exprimer un sentiment. Je n'ai pas voulu toutefois qu'un jour se passât sans que tu saches quelle tendresse tes derniers dévouements excitent en moi. On met plusieurs fois ses enfants au monde, n'est-ce pas, ma mère ? Pauvres chéries, vous aime-t-on assez ! Quand serai-je un génie aussi haut que lord Byron

et que Gœthe? quand serai-je à la tribune pour te donner autant de jouissances que je te donne d'angoisses!...

Je t'embrasse et te serre avec bonheur; comprends tout ce que je ne t'écris pas.

LXXXV.

A LA MÊME.

Aix, samedi 1er septembre 1832.

Ma mère bien-aimée,

Ne t'inquiète pas de ma jambe: deux ou trois bains pris ici ont supprimé la suppuration et une escarre se forme que je respecte. Plus d'inquiétude; encore trois ou quatre jours et je marcherai.

Du reste, les conducteurs de diligence ont été tous très-attentionnés, et aucun accident n'est venu, pendant la route, aggraver le mal. Ma jambe a toujours été à plat.

Maintenant, procédons par ordre aux affaires.

J'ai trouvé ici Auguste Sannegou, auquel je dois onze cents francs. C'était cette somme que madame Wilmen, l'actrice du Vaudeville, sa maîtresse, venait demander, et que je ne voulais pas lui payer, parce que je ne savais pas si Auguste était toujours avec elle. Or, mon ami a beaucoup perdu d'argent à Aix, et, le sachant ici, je lui ai écrit un mot pour lui dire: « Voulez-vous votre somme ici ou à Paris? je ne l'ai pas donnée à Adeline. » Il en a été enchanté. Donc, ma chérie, il faut m'envoyer le plus tôt possible onze cents francs que je remettrai à Sannegou, et deux cents francs que je garderai, parce qu'il ne m'en reste que deux cents et que je ne puis pas avoir moins de quatre cents francs dans ma poche à l'étranger, car un accident peut arriver; puis j'irai à Genève, à la Chartreuse, etc.

Tu feras porter à Adeline la lettre ci-jointe; elle pourrait faire des cancans au Vaudeville, et ma lettre lui fermera le bec. Si elle ne demeure plus rue Saint-Honoré, on saura son adresse au Vaudeville. — Affaire réglée.

Envoie-moi mon argent par la diligence des Messageries royales.

Revue de Paris. J'ai renvoyé directement à Éverat mes épreuves par la poste; quelque volumineux que soit le paquet, cela ne coû-

tera pas plus que par la diligence et l'on évite les douanes. Il y a dedans une lettre pour M. Pichot, et cette lettre contient une rectification du traité que tu signeras avec lui. Je vais t'en donner les bases et tu le feras voir ou à Dumont ou à Labois; car j'ai la tête si chargée de pensées, que je pourrais avoir omis quelque chose. Le traité signé, tu remettras à M. Pichot *les Orphelins*. Ce sera le morceau pour octobre, et peut-être enverrai-je sept ou huit pages de plus, outre *les Amours d'une laide*[1], qui feront novembre, en envoyant les épreuves des *Orphelins*.

Maintenant, tu feras observer à M. Pichot que la *Revue* devra me laisser reprendre sans contestation *Maître Cornélius*, qui est dans le quatrième volume des *Contes philosophiques*, et que mes comptes avec la *Revue* doivent être largement soldés par *Madame Firmiani* et *la Femme de trente ans;* je ne sais même pas si elle ne me devrait pas une centaine d'écus.

Le traité signé, tu enverras l'incluse à Buloz, qui pourra te réclamer de l'argent; alors, tu lui payeras ce qu'il demandera, pourvu que ce soit d'après un arrêté de compte.

Contes philosophiques. Lorsque le quatrième volume paraîtra chez Gosselin, tu m'en enverras deux exemplaires ici. Tu les mettras sous enveloppe, l'un à mon adresse, l'autre à celle de madame la duchesse de Castries; puis tu expédieras ces deux volumes, sous une couverture commune, à M. Lombard, banquier, à Genève. Ma mère chérie, aie bien soin d'envoyer cela aussitôt qu'il y aura des exemplaires brochés.

Puis tu en demanderas dix autres exemplaires, un pour toi d'abord, et les autres que tu distribueras ainsi, en écrivant de petits billets :

1° A madame de Berny.
2° A madame Delannoy.
3° A madame Carraud (par la diligence).
4° A M. de Margonne (de même).
5° A M. Nacquart.
6° A Émile de Girardin.
7° A madame Sophie Gay.

1. Cet ouvrage n'a jamais paru.

8° A madame d'Abrantès.

9° A Surville.

Et prie Gosselin d'en remettre un de ma part à Philarète Chasles, qui a fait la préface, et un à M. Mame.

Un enfin à M. Jules Sandeau (quai Saint-Michel, 26), en lui écrivant qu'en mon absence, je t'ai chargée de le lui envoyer pour l'offrir *à qui de droit.*

On m'avait retenu ici une jolie petite chambre, où je suis seul depuis le matin jusqu'à six heures du soir; elle me coûte deux francs par jour. Je fais venir mes repas d'un restaurant voisin; le matin, un œuf et une tasse de lait; ce déjeuner revient à quinze sous, le dîner à l'avenant.

Puis, à six heures, je descends chez la duchesse, et j'y passe la soirée jusqu'à onze heures. Je travaille ainsi douze heures dans la matinée. J'ai commencé *la Bataille* et je vais continuer sans arrêt, de manière à pouvoir t'envoyer le manuscrit du 25 au 30 du mois.

Madame de Castries est pleine d'attentions très-aimables pour moi. Ma seule distraction est donc ma petite soirée près d'elle. J'ai tant à travailler que je ne puis voir personne. *La Bataille* finie, j'irai à Genève et à la grande Chartreuse.

Tu vois que ma vie est bien simple et peu chère. J'ai emporté, le 5 juin, cent vingt francs; tu m'as envoyé cent francs d'abord, puis trois cents autres, et j'ai emprunté cent cinquante francs à M. Carraud; total, six cent soixante et dix. Il me reste deux cents francs : c'est donc quatre cent soixante et dix francs pour trois mois; et il y a des voyages, des frais d'auberge et des domestiques largement payés. Hein, mère, si je suis un peu poëte et rêveur, avoue que je suis bien économe!

Mes quatre cents francs me mèneront environ jusqu'à la mi-octobre, parce que je compte faire des excursions.

Adieu, ma bonne mère; je t'embrasse de tout mon cœur et je retourne à mon travail. Cependant, peut-être me reposerai-je aujourd'hui. J'ai corrigé en deux jours *la Femme abandonnée.*

Tu vois que je fais ce que tu veux pour la *Revue de Paris,* je tendrai la main à M. Pichot et j'oublierai tout. J'ai fait mes comptes: au 15 février, tu auras reçu les dix mille francs. Par ma première lettre, je t'expliquerai comment. — Tu ne me dis rien de mes

procès : sont-ils perdus? Mère, un baiser de cœur de ton Honoré.

Garde Paradis avec la cuisinière; mais forme-le au service, au frottage, et surtout à supérieurement faire mes appartements. Cela sera long; mais, s'il est probe, je veux me l'attacher.

As-tu vendu le cabriolet et le cheval nu? tu ne me dis rien de tout cela.

Adieu, ma bonne mère.

Ma foi, j'ai le temps et la place pour te faire le compte.

De septembre à février, six mois de la *Revue de Paris*	3,000 francs.
La Bataille	2,000 »
Un volume de *Drolatiques*	2,000 »
Les quatre volumes nouveaux pour Mame	5,000 »
Voilà	12,000 francs.

Et j'aurai de plus en train *le Marquis de Carabas*[1] et un volume nouveau de *Contes philosophiques*. Ainsi, ma bonne mère, comme je compte faire tout cela pendant mon voyage, je reviendrai à Paris quitte et net pour le moment, et nous verrons alors. Garde bien de côté, en ne le mêlant à aucun compte, l'argent du cheval et du cabriolet.

Adieu encore, ma mère chérie; tu peux annoncer à M. Dieulouard que, dans peu, j'enverrai le manuscrit. La *Revue de Paris* annoncera l'ouvrage. Je te serre dans mes bras et te baise sur tes chers yeux qui veillent pour moi.

Que Gosselin m'envoie donc le commencement des *Religieuses de Poissy!* Je fais, par délassement, des contes drolatiques, j'en ai déjà trois d'écrits; j'en suis content.

Veille bien à tout chez moi; renvoie qui tu voudras, fais toutes les économies que tu jugeras possibles.

1. N'a jamais paru.

LXXXVI.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Aix, septembre 1832.

Je suis arrivé à Aix, mais non pas sans accident. A Thiers, j'ai failli périr. En montant sur l'impériale, au moment où j'avais lâché les cordons de cuir à l'aide desquels on se hisse, les chevaux sont partis, et je suis tombé; mais, en tombant, j'ai ressaisi une lanière et je suis resté suspendu. Le coup dont j'ai frappé la voiture, par suite de ce poids de quatre-vingts kilogrammes que nous avons constaté, a été violent, et le fer d'un marchepied m'a ouvert le tibia. Le pantalon, la botte, la blouse, tout a été coupé. Je ne me suis fait panser qu'à Lyon; aujourd'hui, je ne suis pas encore guéri; mais l'escarre s'est formée après quatre bains; je marche, et, grâce aux soins des conducteurs, qui m'ont toujours fait un lit sur leurs impériales, j'irai bien dans deux jours. J'ai déjà pu aller au lac du Bourget en voiture.

Je vous parle de moi très-naïvement. J'ai fait un magnifique voyage dont je suis très-content. Les vallées du Limousin sont encore prédominantes dans ma pensée, même après celles de l'Auvergne. Mais la plaine de la Limagne, opposée à la vallée de Royat, c'est sublime! Il a fait beau. J'ai bien vu, dans toutes les conditions requises, les paysages. Puis, par le plus grand hasard, j'ai eu à Limoges un compagnon de voyage éminemment spirituel et gai, et une bonne âme. Ç'a été un petit bonheur. Il est de Limoges et se nomme Dejean.

Ici, je suis venu chercher peu et beaucoup. Beaucoup, parce que je vois une personne gracieuse, aimable; peu, parce que je n'en serai jamais aimé. Pourquoi m'avez-vous envoyé à Aix?

A Lyon, j'ai encore corrigé *Lambert*. J'ai, comme une ourse, léché mon petit. J'ai encore retranché, et j'ai ajouté une chose que vous ne connaissez pas: ce sont les dernières pensées de Lambert. En somme, je suis satisfait; c'est une œuvre de profonde mélancolie et de science. Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse, et tous

les jours mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que l'amour, c'est ma vie et mon essence.

Vous voyez que je vous écris malgré votre défense; mais je vous reverrai peut-être bientôt.

La Bataille est commencée[1].

M. Bergès a dû recevoir son livre. Si les Angoumoisins veulent de moi pour député, je veux bien d'eux pour commettants[2].

La poste ne part que trois fois par semaine d'Aix pour la France. J'ai une petite chambre simple, d'où je vois toute la vallée. Je me lève impitoyablement à cinq heures du matin et travaille devant ma fenêtre jusqu'à cinq heures et demie du soir. Mon déjeuner me vient du cercle : un œuf. Madame de Castries me fait faire de bon café. A six heures, nous dînons ensemble, et je passe la soirée près d'elle. C'est le type le plus fin de la femme. Madame de Beauséant en mieux; mais toutes ces jolies manières ne sont-elles pas prises aux dépens de l'âme?

Si mademoiselle Marinettissima est encore près de vous, vous l'embrasserez sur le col pour moi, son champion. Vous ne m'oublierez pas auprès du haut et puissant seigneur Borget, ni de madame. J'ai avec madame Raison cette similitude que je souffre du tibia. C'est une flatterie. Rappelez-moi au souvenir de cet excellent latiniste M. Raison. Je ne vous parlerai pas du bon commandant : il y a toujours à la fin de mes lettres une bonne poignée de main pour lui. Puis, pour vous, je vous laisse à deviner tout ce que je ne mets pas; mais vous me permettrez de baiser de loin votre jolie main, si onctueuse, si douce, et qui inspire.

Vous voulez donc me confondre? Madame Nivet, que j'ai eu le temps de voir, m'a parlé des vases.

Je me vengerai !...

La voiture d'Angoulême arrive à Limoges le matin à six heures, et celle de Lyon part à dix. Votre neveu m'a montré la ville, e j'ai déjeuné avec votre sœur et son mari. Votre sœur est très-souffrante; elle a un visage bien fatalement coloré. Je n'ai pas eu de peine à la croire d'une santé chancelante.

1. *La Bataille d'Austerlitz,* dont Balzac parle si souvent, devait faire partie des SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE, mais elle n'a jamais paru.

2. M. Bergès devait être un des patrons de cette candidature.

J'oubliais étourdiment de vous parler de cet incident agréable de mon voyage et qui vous intéresse doublement.

Re-adieu ! En mon absence, vous recevrez mon *Lambert*. Si j'avais été à Paris, j'eusse pu en envoyer un à vos voisins; mais cela est difficile. Il faudrait, d'ailleurs, leur donner les quatre volumes, et mon libraire m'a annoncé à Lyon le prochain épuisement. A la prochaine édition, je serai plus libre de reconnaître leurs gracieusetés.

Vous savez tout ce qu'il y a ici pour vous; mais vous ne le savez pas bien.

LXXXVII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Aix, 15 septembre 1832.

Un souvenir à toi, ma sœur bien-aimée ! au milieu de mes voyages, j'ai vu des pays délicieux; j'en verrai de plus beaux encore peut-être; je veux que tu saches qu'ils ne peuvent te faire oublier.

De ma chambre, je découvre toute la vallée d'Aix; à l'horizon, des collines, la haute montagne de la Dent-du-Chat et le délicieux lac du Bourget; mais il faut toujours travailler au milieu de ces enchantements : ma mère t'aura dit que j'ai quarante pages à fournir par mois à la *Revue de Paris*.

Me voilà entre trente et quarante, chère sœur, c'est-à-dire dans toute ma force; il faudrait maintenant écrire mes plus beaux sujets, qui doivent faire le couronnement de mon œuvre; je verrai, à mon retour, si j'aurai la tranquillité qu'il me faut pour aborder ces grands ouvrages.

Ma mère t'a dit aussi sans doute que j'ai manqué périr sous les roues d'une diligence; je m'en suis tiré avec un accroc à la jambe, mais des bains et le repos la guérissent. J'ai pu me faire conduire hier en voiture au lac.

Je suis aux portes de l'Italie et je crains de succomber à la tentation d'y entrer. Le voyage ne serait pas coûteux; je le ferais avec la famille Fitz-James, qui m'y donnerait tous les agréments possibles; ils sont tous parfaits pour moi; je voyagerais dans leur

voiture, et, toute dépense calculée, il en coûterait mille francs pour aller de Genève à Rome. Mon quart serait donc de deux cent cinquante francs. A Rome, il me faudrait cinq cents francs; puis je passerais l'hiver à Naples; mais, pour ne pas toucher aux recettes de Paris et les laisser tout entières affectées aux échéances, j'écrirais pour Mame *le Médecin de campagne*, et ce livre payerait tout.

Je ne retrouverai jamais pareille occasion. Le duc connaît l'Italie et m'épargnerait toute perte de temps; les ignorants en dépensent beaucoup à voir des choses inutiles. Je travaillerais partout; à Naples, j'aurais l'ambassade et les courriers de M. de Rothschild, dont j'ai fait ici la connaissance, et qui me donnera des recommandations pour son frère; les épreuves iraient donc leur train et le travail aussi.

Cause de ce projet avec ma mère, et écris-moi bien en détail sur vous tous.

Une poignée de main au féroce républicain.

LXXXVIII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Aix, samedi, 22 septembre 1832.

Ma chère mère,

Le traité avec Ricourt[1] n'est fait que pour un an, et l'année sera écoulée dans trois ou quatre mois, sans qu'il ait été exécuté. Ricourt ne s'est pas bien conduit envers moi; j'abandonne volontiers *la Transaction* à son sort, et il est facile de la remplacer par autre chose en attendant que je rentre dans ce morceau, qui, *en ce moment, ne m'est pas encore payé*. Quant à M. Dieulouard, je te prie de lui envoyer la lettre ci-jointe sans aucune de toi, et de me transmettre sa réponse courrier par courrier. Quand il aura répondu, *la Bataille* sera faite; mais il n'y aura aucune puissance humaine capable de la faire sortir de mon portefeuille, si M. Dieulouard n'en paye pas intégralement le prix, et personne au monde ne pourra me décider à fuir le procès qu'il lui sera loisible de me faire. Je suis furieux de me voir plus tourmenté pour une œuvre

1. Directeur de *l'Artiste*.

aussi longue, aussi pénible, aussi difficile, par un homme comme lui, plus que je ne l'ai été par ce bourru de Gosselin pour *la Peau de chagrin.*

Aussi j'ai pris un parti que je te communique et que je vais suivre avec cette persévérance et cette ferme volonté que tu dois reconnaître en moi.

Je ne veux laisser à nulle personne au monde le droit de réclamer quoi que ce soit de moi. A Paris, je serais entraîné, distrait ; donc, je n'y veux revenir qu'ayant rempli tous mes engagements de quelque nature que ce soit.

Dans les premiers jours d'octobre, *la Bataille* sera finie; sauf la détermination de M. Dieulouard, voilà une affaire terminée.

J'ai peu de choses à faire pour terminer le second dizain des *Drolatiques.* Aussitôt, je me mets à faire *le Marquis de Carabas ;* et, en même temps que je le ferai, comme il y aura des intervalles de composition, je donnerai à Mame deux volumes in-octavo, et peut-être trois, pour lui faire attendre *les Trois Cardinaux;* puis je donnerai à Gosselin un roman historique, de manière qu'en revenant à Paris, aucun libraire ne puisse me demander quelque chose, si ce n'est Mame, pour qui je ferai *les Trois Cardinaux;* il faut être à Paris pour cela. Ainsi, les cinq cents francs par mois de la *Revue* et l'argent des œuvres que j'aurai faites payeront mon emprunt et ma dépense en voyage, que je réduis à sa plus simple expression...

Pour rester loin de Paris, je préfère l'Italie à tout. Mes intérêts électoraux se soigneront bien à Angoulême par correspondance. Je n'aurai aucune entrave pour mes épreuves, et, par le renvoi de l'épreuve corrigée des *Orphelins,* je donnerai à la *Revue* le mois de novembre tout corrigé et le manuscrit pour décembre; ainsi j'aurai de l'avance.

Pour que Mame ait toutes mes œuvres, il faut que j'en finisse avec Gosselin, et Gosselin ne sait pas ce qu'il perdra à se mal conduire avec moi. L'édition future des *Contes philosophiques* ne lui est ni *promise* ni *acquise.* Il n'a droit qu'à une édition du *Marquis de Carabas* et à une édition du roman historique, et je stipulerai les premières éditions à mille exemplaires seulement; en sorte qu'au bout d'une année, je rentrerai dans la propriété entière de tout ce

qu'il a publié de moi. Et Mame héritera de tout. Bien entendu qu'avant de partir, je lui enverrai la copie des *Chouans;* il l'aura pour le 15 octobre, et ce sera imprimé en peu de temps, puisque la copie ne veut pas d'épreuves. J'espère vers le milieu de 1833 pouvoir lui faire faire une édition complète, et, pour avoir attendu, certes, il n'y perdra rien.

A cette époque, mes articles à la *Revue* auront grossi ma réputation et je rafraîchirai les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, par quelque chose, ainsi que les *Contes philosophiques*. Et alors *les Trois Cardinaux* paraîtront. J'offrirai ainsi un bel ensemble d'œuvres.

J'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre. Hier, ma jambe s'est rouverte, le trou s'est agrandi, j'ai été obligé de consulter le médecin des eaux. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de danger; mais il m'a ordonné quinze jours de repos absolu, et il va s'occuper de fermer cette plaie; il craint cependant que l'os n'ait été endommagé et qu'il ne faille expulser les esquilles. Dans trois jours, il saura si l'os a été déprimé; en sorte que je pourrai te donner des nouvelles de ce maudit mal par le prochain courrier. Il m'a bien affirmé qu'il n'y avait rien à craindre ; mais, en attendant, voilà un mois que cela dure et que cela m'empêche de bouger. Il est vrai que j'ai fait une imprudence en gravissant le mont du Chat.

J'ai beaucoup travaillé, surtout en conceptions, depuis huit jours.

Adieu, ma bonne mère bien-aimée! je t'embrasse de toute mon âme. Oh! si tu savais comme j'ai besoin en ce moment de pouvoir me jeter dans ton cœur comme dans un asile d'affection entière, tu me mettrais un petit mot tendre dans tes lettres, et celle à laquelle je réponds n'a pas même un pauvre baiser. Il n'y a rien que...

Ah! mère, mère, cela est bien mal!...

LXXXIX.

A LA MÊME.

Aix, dimanche 23 septembre 1832.

Ma chère mère, ma mère bien-aimée,

Mon voyage d'Italie est décidé.

Tu vas me demander comment je voyage. Ici, *ti* mère, il faut que je te dise que je n'ai donné que six cents francs à Sannegou ; il lui est indifférent que je lui remette à notre première rencontre les cinq cents francs restants ; c'est un garçon au-dessus de cette misère et d'un délai. J'ai été au-devant de ma dette, il ne dira pas que je la fuis.

Tout bien calculé, cet argent me conduira à Rome, je voyage en quatrième dans le voiturin de madame de Castries ; et le marché dans lequel tout est compris, nourriture, voitures, auberges, est de mille francs pour aller de Genève à Rome ; soit pour mon quart, deux cent cinquante francs.

A Rome, il me faut cinq cents francs et autant à Naples. *Je ne te les demande pas*. En travaillant trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in-dix-huit intitulé *le Médecin de campagne*. Un voyageur le porte à Mame. Comme il n'y a que deux cents pages in-dix-huit, il peut faire tout composer, et je puis donner le bon à tirer avant mon départ pour l'Italie, qui n'aura lieu que le 10 octobre. Il me fera tenir cinq cents francs à Rome et cinq cents francs à Naples. Je lui donnerai mes instructions.

Je n'aurai qu'à te demander, vers le mois de mars, cinq cents francs pour revenir de Naples ; et peut-être, à cette époque, les trouverai-je en dehors de mes affaires.

Autre chose : s'il y a une élection générale, les royalistes iront aux colléges, cela est maintenant décidé. Alors, M. le duc de Fitz-James sera probablement élu dans deux colléges au moins. Si je ne suis pas élu à Angoulême, M. de Fitz-James tâchera de me faire élire dans celui pour lequel il n'optera pas.

Je ferai ce beau voyage avec le duc, qui sera comme un père

pour moi. Alors, je serai en relation partout avec la haute société. Je ne saurais jamais retrouver une semblable occasion. M. de Fitz-James a été en Italie; il connaît le pays et m'épargnera toute sorte de pertes de temps, outre que son nom m'ouvrira bien des portes. La duchesse et lui sont excellents pour moi; leur affabilité, leur commerce ont bien du prix.

Ma dépense pendant mon voyage, grâce à mon association, n'excédera pas beaucoup celle que je ferais à Paris. Ainsi, ma mère chérie, j'aurai fait un beau voyage, vu l'Italie, les choses d'art, les fêtes, les théâtres, toujours bien travaillé, et rien n'aura été en souffrance. Les temps de repos nécessaires seront consacrés à la route, et à chaque station je travaillerai dix jours.

Adieu; le courrier presse, et j'ai encore à écrire à madame Delannoy et à madame Carraud pour ce qu'il y aurait à faire en cas d'élection.

La jambe a de l'onguent de la Mère et j'en souffre moins. J'attends à demain pour les esquilles et je t'écrirai après-demain, jour du courrier. Mille baisers et tendresses.

XC.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Aix, 23 septembre 1832.

Merci du fond du cœur de votre lettre si amie et si tendre, malgré toutes vos duretés. Je vous écris, laissant mes travaux pour vous *avec plaisir*. Le 10 octobre, je partirai pour l'Italie, à laquelle je ne résiste point. Soyez tranquille, *la Bataille* va paraître et quelque chose de mieux que *la Bataille*, un livre selon votre cœur, *le Médecin de campagne*.

Rassurez-vous pour la *Revue de Paris*. Le directeur et le journal ont fait tout ce que humainement je pouvais exiger. Ils répareront tout; ils me font un traitement fixe de cinq cents francs pour un article par mois.

Je vous aime bien, parce que vous me dites tout ce que vous pensez. Cependant, je ne saurais accepter vos observations sur mon caractère politique, sur l'homme de pouvoir. Mes opinions se sont

formées, ma conviction est venue à l'âge où un homme peut juger de son pays, de ses lois et de ses mœurs. Mon parti n'a pas été pris aveuglément, je n'ai été mû par aucune considération personnelle, je puis le jurer à vous à qui je ne voudrais jamais mentir, puisque je vous parle de cœur à cœur. Ainsi, je ne dois, je ne puis jamais revenir sur le caractère politique, ni sur mes opinions. Mon plan de pouvoir, mes idées sont saines et justes, je le crois du moins. Elles comportent beaucoup plus des vôtres que vous ne pensez. Seulement, je prends une route que je crois plus sûre pour arriver à un bon résultat. Vous ne voyez qu'une partie des intérêts, des choses, des personnes et des mœurs. Je crois voir tout et tout combiner pour un pouvoir politique prospère. Jamais je ne me vendrai. Je serai toujours, dans ma ligne, noble et généreux. La destruction de toute noblesse hors la Chambre des pairs; la séparation du clergé d'avec Rome; les limites naturelles de la France; l'égalité parfaite de la classe moyenne; la reconnaissance des supériorités réelles, l'économie des dépenses, l'augmentation des recettes par une meilleure entente de l'impôt, l'instruction pour tous, voilà les principaux points de ma politique, auxquels vous me trouverez fidèle. Il y aura cohésion entre mes paroles et mes actions.

Quant aux moyens, j'en suis juge. Je me soumets à toutes les calomnies, je me suis préparé à tout, parce qu'un jour il y aura des voix pour moi. Je veux le pouvoir fort. Vous pourrez ne pas approuver ou ne pas comprendre tout d'abord mes idées, mes moyens; mais vous m'estimerez et m'aimerez toujours, parce que je sais n'être corruptible ni par l'argent, ni par une femme, ni par un hochet, ni par le pouvoir, parce que je le veux entier. Vous pouvez compter là-dessus. Je vois toujours toute ma vie et mets mon estime à plus haut prix que tout.

Cela dit, ne cherchez plus à me chicaner sur mes opinions. L'ensemble est arrêté. Quant aux détails de ma vie, ou à des améliorations d'exécution, votre amitié sera toujours souveraine, bien écoutée, avec délices. Je vous parle à cœur ouvert, parce que je sais que vous respecterez les secrets de ma pensée politique; elle est de nature à me vouer à la haine de mon parti, s'il la connaissait. Mais il est impossible de la faire triompher sans la coopération, sans la conviction des chiffres. Je ne le trompe pas. Je crois

que son existence est liée à la reconnaissance sans arrière-pensée des choses voulues par la nature des idées du siècle.

Je vous dirai que, si M. Bergès n'a pas été abusé par l'amitié qu'il m'avait accordée d'avance, en cas d'élection, je me présenterais à Angoulême; et je reviendrais même à la Poudrerie, de quelque lieu d'Italie que ce soit, si vous me disiez que j'ai des chances de succès. J'aurai l'appui des deux journaux de mon parti, qui se sont enfin entendus pour envoyer les royalistes aux élections prochaines. Je vous adresserai, à vous ou à M. Bergès, les différents écrits politiques que je pourrai faire pour l'arrondissement. Je vous recommanderai la propagation de mon petit in dix-huit : *le Médecin de campagne.* Il me fera des amis. C'est un écrit bienfaisant, à gagner le prix Montyon.

Pardonnez-moi, chère, mes plaisanteries sur l'argent de mes écrits; elles vous ont choquée, elles étaient tout enfantines, comme bien des choses que je dis et fais. Croyez-vous que de l'argent puisse payer mes travaux, ma santé? Non, non! je préfère à tout le plaisir de faire palpiter plus vivement un cœur comme le vôtre, et, si mon imagination d'artiste m'emporte, croyez bien que je reviens avec amour au beau, au vrai.

Vous avez eu tort et raison de m'envoyer ici : tort parce que j'étais bien près de vous; raison parce que le voyage m'agrandit les idées. Je me dis qu'une vie comme la mienne ne doit s'accrocher à aucun jupon de femme; que je dois suivre ma destinée largement et voir un peu plus haut que les ceintures. Quoi que vous en disiez, je serai fidèle aux mains amies de la Poudrerie, bien que je les aie comparées au satin moelleux du papier de Chine... Si M. Carraud m'aime un peu, il me gardera toutes ses idées d'améliorations, et je les proclamerai en les coordonnant dans mon système. Si vous êtes toujours bonne pour moi, vous ne m'épargnerez ni conseils, ni gronderies, ni reproches. De vous, tout est pris en gré. Vous m'aimeriez davantage si vous saviez comme je pense à vous, en tout. Je suis allé à la grande Chartreuse et vous avez eu quelques-unes de mes exclamations. D'Italie, vous recevrez tous les mois le tribut de mes souvenirs. En Italie, si j'y vais!... car je ne crois pas encore à mon voyage. Mettez-moi souvent dans vos pensées, je vous mets souvent dans les miennes. Votre affection pure

et désintéressée est une des choses qui me consolent le plus. Cet asile que vous m'offrez, j'y vais souvent, et j'aurais pu vous dire le mot de la Fontaine.

Le jour brillant et heureux que vous me souhaitez ne se lève pas, et je suis toujours en proie aux mêmes douleurs; ce sont parfois des douleurs bien vives. Un travail excessif peut seul me les épargner. Voilà un mois que ma jambe est ouverte; elle n'a pas l'air de vouloir se fermer. Le médecin des eaux croit que l'os a été brisé, déprimé légèrement sur la crête du tibia, et qu'il faut que de petites esquilles en sortent. J'en ai pour quinze jours encore; mais il m'assure qu'il n'y a point de danger. Je suis cloué ici pour jusqu'au 6 octobre. Donc, si vous avez quelque chose à m'écrire, jusqu'au 1er, vous pouvez d'Angoulême m'envoyer votre lettre, en comptant six jours de route.

Vous vous êtes méprise en croyant que je ne voulais écrire que pour vingt intelligences. Je parlais de *certaines* choses et non pas de tout.

Chevaux, voitures (le tilbury excepté), tout est vendu, les gens renvoyés. Ma dépense à Paris se borne à mon loyer et mes intérêts de quatre-vingt-neuf francs par trimestre, et une cuisinière pour ma mère. Et, voyez, je ne dépenserai pas plus de trois cents francs par mois, et je vais capitaliser pour payer l'emprunt fait par ma mère. Est-ce sage?

Comme vous me jugez mal en croyant que je ne saurais pas m'abîmer dans l'affection que vous me dépeignez virile et en me condamnant à la femme que vous supposez être ici, que vous peignez à votre gré! Vous avez été injuste dans bien des appréciations. Moi, vendu à un parti pour une femme! un homme chaste pendant un an!... Vous n'y songez pas : une âme qui ne conçoit pas la prostitution! qui regarde comme entachant tout plaisir qui ne dérive pas et ne retourne pas à l'âme! Oh! vous me devez des réparations. Je n'ai pas eu les pensées que vous me prêtez. J'ai horreur de tout ce qui est séduction, parce que c'est quelque chose d'étranger au sentiment vrai, pur.

Vous avez fait des monstres de mes jeux d'imagination. On doit accepter les malheurs aussi bien que les avantages d'une faculté. Je vous en supplie, comprenez-moi mieux. Vous donnez plus d'im-

portance que je n'en accorde au frivole plaisir d'aller vite au Bois. C'est une fantaisie d'artiste, un enfantillage. Mon appartement est un plaisir, un besoin, comme celui d'avoir du linge blanc et de me baigner. J'ai acquis le droit de me mettre dans la soie, parce que, demain, s'il le faut, je retournerai sans regret, sans un soupir, dans la mansarde de l'artiste, la mansarde nue, pour ne pas céder à une chose honteuse, pour ne me vendre à personne. Oh! ne calomniez pas une âme qui vous aime et qui pense à vous dans les moments difficiles. Aux grands travaux, de grands excès, cela est tout simple, mais rien de mauvais. Fox avait des maîtresses, jouait, buvait, etc., et ne s'est jamais vendu. Croyez-vous que je veuille quitter le *monde des idées,* et la chance d'être un homme européen par l'essai sur les forces humaines, pour le *monde politique,* si je ne pressentais pas que je puis y être quelque chose de grand, y servir mon pays? Mais j'ai du bon sens, croyez-moi.

Adieu. Malgré ma haine contre les pages blanches, il faut vous envoyer ceci aujourd'hui, et le courrier presse. J'ai causé avec vous de cœur, et naturellement plus longtemps que je ne le pouvais.

Ne m'oubliez auprès de personne, pas même auprès de M. Larreguy, si vous le voyez, et faites-moi dire tout ce que je dois dire aux voisins, à tout le monde, à M. Bergès, mon guide électoral. Mille tendresses de cœur et une poignée de main à M. Carraud. Le *Voyage à Java* paraîtra en novembre; M. Grand-Besançon recevra le numéro de la *Revue* où il sera. Trouvez ici tout ce qu'il y a dans mon âme pour vous, et de bon chez

Votre Honoré.

XCI.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Aix, 30 septembre 1832 (à midi).

Je reçois ta dernière lettre, du 25, et puis y répondre avant le départ du courrier. Je n'ai qu'un moment.

Je t'en supplie, ma bonne mère, au nom de mes travaux accablants, ne m'écris jamais que telle œuvre est bonne, et telle autre mauvaise ; tu me désorientes pour quinze jours.

Tu as bien mal pris un mot que je t'ai dit, et tu entends bien mal mes choses de cœur et d'affection. Je suis plus désespéré de cela que de tout! Mon Dieu, quand donc te reposeras-tu bien sur le cœur de tes enfants?...

Je ne puis pas t'envoyer de procuration; d'abord, pas de timbre français en Savoie; puis tu ne me donnes pas le modèle de la procuration. Fais remettre la cause, si tant est que cela ne puisse s'arranger autrement; et envoie-moi un modèle courrier par courrier, poste restante à Genève; j'irai faire la procuration à Ferney, qui est en France et à deux pas de Genève.

La lettre de Gosselin était de la dernière importance, et je suis bien fâché de n'avoir pas de nouvelles de Mame, auquel j'écris par ce courrier (comme la correspondance me tue!). Gosselin n'a plus d'exemplaires des *Contes philosophiques*, et, avant peu, tu toucheras là, quand le marché sera conclu, d'après des réponses qu'il me faut, deux mille sept cents francs en argent, j'espère. Ainsi mon compte est corroboré; sans parler de la troisième édition des Scènes qui est imminente, il y aura toujours:

Six mois assurés à la *Revue*.	3,000	francs.
Troisième édition des *Romans et Contes philosophiques*.	2,700	»
Deuxième dizain (1,500 exemplaires 1 fr. 50)	2,200	»
La Bataille.	1,800	»
Total. . .	9,700	francs.

Je serai donc bientôt au-dessus de mes affaires! Tu recevras des instructions sur la manière de faire rentrer les trois mille francs de Barbier pour les impressions des *Contes*, des *Chouans*, de *la Bataille* et du *Médecin* que je stipulerai chez lui.

Mille tendres caresses et un bon baiser.

N'oublie rien de ce que je t'ai recommandé dans mes lettres.

De Genève à Gênes, de Gênes à Naples, de Naples à Rome; mais je t'écrirai par l'envoi du *Médecin de campagne*.

XCII.

A M. MAME, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Aix, dimanche 30 septembre 1832.

Mon cher monsieur Mame,

Je viens de recevoir une lettre de votre beau-neveu, relativement à une troisième édition de mes *Romans et Contes philosophiques*, dont le quatrième volume va paraître. D'après l'intention où je suis et où je persiste à être, de mettre toutes mes œuvres chez vous, je ne veux pas répondre sans vous avoir consulté.

Gosselin me mande qu'il n'a plus que cent cinquante exemplaires des trois premiers volumes, et, en rusé libraire, il veut s'assurer un traité pour une troisième édition à six cents, avant de savoir s'il doit les *tenir* à vingt-deux francs cinquante en cas de refus, ou les donner avec les remises d'usage s'il a un nouveau traité; car il prévoit que la mise en vente du quatrième volume va tout enlever.

Il m'offre deux mille francs en billets; moi qui veux un franc cinquante, cela ferait deux mille sept cents francs en argent. Nous nous accorderons sans doute. Mais, si je refuse, il va tenir, non-seulement les 1 franc 50 centimes des trois volumes, mais encore les dix-sept cent cinquante exemplaires du quatrième. Puis je lui dois, en toute loyauté, *le Marquis de Carabas* et un roman (en première édition, dont le nombre est à fixer). Mon avis serait donc de lui accorder ce tirage, qui ne saurait aller plus loin que la première édition du *Marquis de Carabas* et son épuisement.

Je ne vous apporterai ces six volumes in-octavo qu'ensemble, muni de deux nouveaux volumes de *Contes philosophiques*, ce qui ferait huit, et cela pour l'hiver de 1833-1834, d'après toutes mes prévisions.

J'ai prié votre neveu de répondre à une question importante, avant que je lui réponde moi-même. Ainsi écrivez-moi courrier par courrier, et adressez votre lettre à Genève, poste restante. Cette question importante est de savoir ce qui reste d'une troisième édition des *Contes philosophiques*, en deux volumes in-octavo sans *la Peau de chagrin*, faite pour ceux qui avaient *la Peau*, première édi-

tion. Je crois que mes raisons sont dans notre intérêt commun, et que ces petites éditions ne nuisent pas à celle que je veux préparer.

Voilà une cause vidée. Passons à une autre.

Ma mère va recevoir, si déjà elle n'a reçu, *un manuscrit complet*... de moi! intitulé *le Médecin de campagne*, lequel vous est destiné. Redoublez d'attention, maître Mame! J'ai été, depuis longtemps, frappé et désireux de la gloire populaire qui consiste à faire vendre à des milliers considérables d'exemplaires un petit volume in-dix-huit comme *Atala, Paul et Virginie, le Vicaire de Wakefield, Manon Lescaut, Perrault*, etc., etc. La multiplicité des éditions compense le défaut du nombre de volumes; mais il faut que le livre puisse aller en *toutes* les mains, celles de la jeune fille, celles de l'enfant, celles du vieillard et même celles de la dévote. Alors, une fois le livre connu,—ce qui est long ou bref, selon le talent de l'auteur et celui du libraire,—ce livre devient une affaire importante; exemple : les *Méditations* de Lamartine, à soixante mille exemplaires, les *Ruines* de Volney, etc.

Mon livre est donc un livre conçu dans cet esprit, un livre que la portière et la grande dame puissent lire. J'ai pris l'Évangile et le Catéchisme, deux livres d'excellent débit, et j'ai fait le mien. J'ai mis la scène au village, et, du reste, vous le lirez *en entier*, chose rare avec moi.

Trois raisons font que je n'y mets pas mon nom : la première est que je ne le puis pas consciencieusement, et que je veux être toujours, malgré les calomnies, un homme honorable, vu que j'ai pris un engagement envers Gosselin; la seconde, que le quatrième volume des *Contes* va paraître, que *la Bataille* paraîtra aussi, et que je ne veux pas trois publications simultanées—sans compter celle des *Chouans*;—la troisième est que je signerai une fois l'effet produit, et la deuxième édition venue. Enfin, je ne vous empêche pas de le faire savoir, en dessous main, de le faire dire par les journaux; et, du reste, j'ai mis une épigraphe signée de moi.

Maintenant, je veux *un franc* par exemplaire, et vous en donne à tirer treize cents pour mille. Mettez l'ouvrage au meilleur marché possible. Voici pourquoi je veux mille francs. C'est que je pars pour l'Italie et que je veux gagner mon voyage. Si cela vous est agréable, le livre lu, vous le ferez imprimer chez Barbier (rue

des Marais), qui a une mécanique et dans l'argent duquel je voudrais bien rentrer[1]. Or, cette impression, celle des *Chouans*, et celle des trois volumes de *Contes philosophiques*, celle de *la Bataille*, etc., me feront rembourser.

Le volume comportera de deux cent seize à deux cent vingt pages, de six à sept feuilles in-dix-huit, sans luxe autre qu'un papier propre et une jolie impression. Or, il faut l'imprimer en *philosophie*. Barbier aura bien six feuilles de *philosophie;* il composera tout en deux jours, et vous m'enverrez toute la composition en placards, par la diligence, à Ferney, bureau restant, de manière que cela y soit dans un bref délai.

Je serai à Genève jusqu'au 15 octobre; alors, je vous renverrai, deux jours après la réception, votre volume en *bon à tirer*, et n'y retoucherai plus.

Si l'affaire allait, et elle ira, parce que je vous donnerai un moyen de vente bien grand, en vous donnant l'appui du *Journal des Connaissances utiles* de mon ami Girardin, lequel tire à cent mille exemplaires, et que, mon ouvrage étant essentiellement dans son cadre, il nous servira bien; si donc nous avions le succès que j'attends, nous mettrions toujours un franc pour moi, et ma mère autoriserait le tirage des éditions. Par l'appui des annonces du journal d'Émile de Girardin, et au moyen d'une annonce dans les autres journaux, nous aurons peut-être une excellente affaire. Pour bien voir cela, il faut lire le livre surtout.

Si vous me prouviez que un franc est trop, — ce que je ne crois pas, — nous mettrions soixante-quinze centimes; mais vous me feriez MILLE FRANCS *que vous remettriez chez M. de Rothschild,* qui vous rendrait pour moi une lettre de crédit sur sa maison de Naples. Je vous dirais, en vous renvoyant les épreuves du volume, où m'adresser vos lettres, et vous compenseriez par un plus fort tirage.

Vous voyez que je suis reconnaissant de votre bonne volonté et surtout de ce que vous ne m'avez pas harcelé pour *les Chouans*, que vous recevrez corrigés par le renvoi des épreuves du *Médecin*.

Je travaille nuit et jour, et je ne veux être ennuyé ni de Gosselin ni de Boulland. En conséquence, je ne reviendrai à Paris que

1. Barbier était le cessionnaire de l'imprimerie de Balzac.

quitte de mes obligations, afin de n'être l'esclave de personne.

Cependant, vous aurez, vous, trois volumes in-octavo prochainement : deux intitulés *Études de femmes;* le troisième, *Conversations entre onze heures et minuit.*

Et d'abord, avant tout; sachez qu'en cas de troisième édition des Scènes, je supprimerai *le Conseil,* puis *le Devoir d'une femme* dans le troisième volume, pour les remplacer par une nouvelle scène qui paraîtra dans la *Revue de Paris* et qui sera plus dans la nature et le genre des Scènes de la Vie privée que *le Conseil* et *le Devoir d'une femme,* que je trouve un peu en dehors de la moralité du livre.

Ainsi, avertissez-moi bien à l'avance de l'époque de cette édition; car, s'il le fallait, je ne destinerais pas la nouvelle scène à la *Revue de Paris* et je vous l'enverrais sur-le-champ.

Enfin, puisque nous réimprimons les *Romans et Contes,* j'en retirerai *Étude de femme* et *Sarrazine,* que je ne trouve pas *philosophiques,* et je les remplacerai par un nouveau conte que j'ai tout prêt. Alors, les *Études de femmes* se compléteraient de : *Étude de femme,* à laquelle je donnerais un autre titre; de *Sarrazine,* des deux histoires du *Conseil,* du *Message,* de *la Grande Bretèche,* du *Devoir d'une femme,* de *la Transaction,* bien refaite et corrigée, et de plusieurs autres choses dont je ne vous parle pas, attendu qu'il y aura des articles que vous lirez dans la *Revue,* comme *la Femme abandonnée,* et d'autres que je garderai, pour mettre de l'inédit.

Aussitôt que le quatrième volume de mes *Contes philosophiques* sera épuisé, j'en retirerai *Madame Firmiani,* trois feuilles; je n'aurai rien à y remplacer, vingt-quatre feuilles étant suffisantes.

Ainsi, *le Médecin de campagne, les Chouans,* les *Études de femmes,* les *Conversations entre onze heures et minuit,* et la troisième édition des Scènes vous feront patiemment attendre la réunion à mes œuvres de la *Physiologie du mariage,* pour laquelle je plaide toujours, vos *Trois Cardinaux,* la deuxième édition de *la Bataille* et les huit volumes de *Contes philosophiques.*

Vous voyez que je pense à vous. D'ailleurs, mon manuscrit vous le prouve mieux que tout. C'est pour nous deux une bonne affaire.

Je n'ai pas encore reçu votre réponse à la lettre que je vous ai écrite dernièrement.

Avis essentiel : *la Gazette* et *la Quotidienne* sont les seuls jour-

naux qui pénètrent en Russie, ici, en Italie, etc. Faites-y toujours vos annonces.

Mille compliments. Ne m'oubliez pas auprès de madame Mame, ni auprès de mademoiselle Clémentine. Et vivons dans l'espérance de faire une belle édition en vingt-quatre volumes de mes œuvres, quand j'aurai ma réputation à la tribune!

Mille amitiés.

Mon élection est chose arrêtée dans les sommités du parti royaliste, en cas d'élections générales.

XCIII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Annecy, 9 octobre 1832.

Ma chère mère aimée,

Tu trouveras, ci-joint, le manuscrit d'une *Lettre à Nodier* qui est un article pour la *Revue de Paris*.

Tu prieras M. Pichot de venir te voir, et tu lui donneras vingt-quatre heures pour lire cet article et savoir s'il veut l'insérer *textuellement* dans la *Revue*; je voudrais qu'il l'acceptât parce qu'il varierait nos articles. Comme la lettre est fort obligeante pour la *Revue* et pour Nodier, je ne doute pas que Pichot ne la prenne; dans ce cas, *je n'aurais pas besoin d'épreuves;* seulement tu m'en feras donner pour collationner et retirer le manuscrit.

Dans cette hypothèse, la lettre devrait se publier immédiatement et avant *les Orphelins*, que M. Pichot garderait pour le mois de novembre.

Tu recevras, par une dame qui part pour Paris, le manuscrit complet du *Médecin de campagne*, avec les instructions pour Mame, et, dans un bref délai (je n'attends que mes livres de Saché et celui que je t'ai demandé pour terminer), le second dizain des *Contes drolatiques* pour Gosselin.

Puis *la Bataille;* j'attends la réponse de M. Dieulouard, qui sait peu ce que c'est qu'un ouvrage, et la *Revue* sera approvisionnée pour jusqu'en décembre, parce que j'enverrai, avec l'épreuve corrigée

des *Orphelins*, un article pour novembre, tout corrigé aussi, et le manuscrit de décembre.

Les articles de janvier et de février sont chacun à moitié faits, écrits; il n'y a plus grand'chose à y ajouter.

J'espère, mère bien-aimée, que vous ne vous attristerez pas. Je travaille autant qu'il soit possible à un homme de travailler; le jour n'a que douze heures, je ne puis pas davantage.

J'enverrai encore un article au *Rénovateur;* car, au prochain renouvellement de la Chambre, je veux être député.

Adieu, ma bonne mère chérie; je suis bien fatigué! le café me fait mal à l'estomac. Voilà vingt jours que je n'ai pris de repos; et il faut bien aller pour t'ôter tes inquiétudes.

Un bon baiser plein de tendresses.

XCIV.

A LA MÊME.

Genève, 16 octobre 1832.

Ma chère mère,

Ton fils voudrait bien que sa mère comprît que tout ce qu'elle demande est accordé d'avance et qu'il serait heureux de pouvoir deviner ses désirs. Je ne sais pas ce que c'est que ta *chèvre*, mais prends autant de chèvres que tu voudras!

Il faut appeler du procès de la *Physiologie*, si les exemplaires ne sont pas retirés et en le faisant constater.

Par grâce et au nom de la loyauté, envoie-moi le commencement des *Bons Propos des religieuses de Poissy*, que détient Gosselin; il me le faut *courrier par courrier*. Mon second dizain est plus d'à moitié fait. Mame aura deux bons volumes in-octavo qui lui feront plaisir, et *la Bataille* sera bientôt prête. J'ai travaillé comme un démon; car je tiens à rembourser tout avant six mois. Je voudrais bien savoir si Mame est pressé des *Chouans*.

Tout compte fait, pour aller en Italie, il faudrait mille écus. Sauf un cas imprévu, je retournerai en Touraine par un joli chemin, pour la fin d'octobre. C'est là que je corrigerai *la Bataille*.

Il faudrait te procurer, chez Merlin ou chez quelque autre bouquiniste, les œuvres de Tabourot, seigneur des Accords, et me les envoyer d'urgence. Il y a divers titres à ces œuvres, Merlin te les dira, ou mieux, tu les trouveras indiqués dans la *Biographie universelle* à l'article Tabourot. Il me les faut *absolument*. Je crois que l'œuvre principale est *les Coq-à-l'âne, les Touches, les Contrepetteries du seigneur des Accords*; je ne me souviens pas bien.

Maintenant, ma mère bien-aimée, tu trouveras, ci-joints, deux morceaux de flanelle que j'ai portés sur l'estomac, et avec lesquels tu iras chez M. Chapelain. Commence par soumettre à l'examen le morceau n° 1. Fais demander la cause et le siége du mal, le traitement à suivre; fais expliquer le pourquoi de chaque chose; le tout très-détaillé. Puis, pour le n° 2, demande la raison du vésicatoire ordonné dans la consultation précédente, et réponds-moi par le courrier même du jour où tu consulteras, et consulte aussitôt ma lettre reçue! Aie soin de prendre les flanelles avec des papiers pour ne pas altérer les effluves.

Réponds-moi à tout ce que j'ai demandé sur Pichot, sur la *Revue*, article par article. Qu'on m'envoie ici les numéros des revues où j'aurai paru, indépendamment du numéro que je reçois à Paris pour ma collection. Prie donc Éverat, l'imprimeur, de me donner un *Deburau*[1], et joins-le à mon paquet. Il saura ce que cela veut dire.

Laure m'oublie donc?

Adieu; car je t'ai écrit, à cause des flanelles, au dernier moment du courrier. Nous ne recevons nos lettres ici que le mardi, le vendredi et le dimanche; cela fait des retards. Je t'embrasse de cœur, avec une effusion bien tendre.

J'oubliais : cachette les consultations et adresse-les-moi en mettant sur l'enveloppe : *A madame de Castries*. Tu écriras toi-même l'adresse, mais tu feras cacheter par M. Chapelain.

1. Par Jules Janin.

XCV.

A LA MÊME.

Genève, octobre 1832.

Ma mère bien-aimée.

Il est plus sage à moi de rentrer pour trois mois en France. Il m'est impossible, malgré l'obligeance des Rothschild et des ambassades, d'imprimer de loin *le Médecin de campagne, la Bataille*, le second dizain des *Contes drolatiques*, et les *Études de femmes*. La troisième édition des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE est épuisée; je veux profiter de cela pour en retrancher deux scènes, et y en ajouter une nouvelle, plus morale que celles que je retrancherai.

J'ai aussi en vue un remaniement des *Contes philosophiques* pour la quatrième édition, que je ferai aux environs d'avril.

Puis il faut songer aux articles de la *Revue* et en laisser de tout composés à mon départ. D'ailleurs, mes compagnons de voyage ne seront à Naples qu'en février.

Donc, je reviens, mais non pas à Paris : mon retour ne sera connu de personne et je repartirai en février pour Naples par Marseille et le bateau à vapeur.

Je serai plus tranquille sous le rapport de l'argent et des obligations littéraires; j'aurai assez d'argent pour avoir tout payé, et personne n'aura une ligne à me demander.

J'ai envoyé les mille francs à Naples, moins cent francs qui m'étaient nécessaires. J'en compterai avec Mame, auquel j'apporte une belle œuvre, du moins, je l'espère telle.

Je ne sais encore où j'irai; mais ne parle de mon retour à personne, si ce n'est à Laure et à Surville.

Je suis bien mécontent de M. Laurentie, mais content de Pichot pour la *Lettre à Nodier; les Orphelins* sont à l'imprimerie, et il y aura un beau mois de novembre.

Ne donne plus rien au tailleur; réserve bien l'argent de la *Revue de Paris* pour m'accumuler un capital.

Je pars ce soir; mais j'irai je ne sais pas où, car je coupe la route à Dijon, où je couche.

Adieu, ma bonne mère; mille tendresses.

XCVI.

A LA MÊME.

Nemours, 5 novembre 1832.

Ma mère bien-aimée,

Conserve ta maison; j'avais déjà répondu à Laure. Je ne laisserai ni à toi ni à Surville le fardeau de mes affaires.

Mais, jusqu'à l'arrivée de mon mandataire, il est convenu que Laure, qui est ma caissière, te remettra cent cinquante francs par mois. Tu peux compter sur ce payement régulier; rien au monde ne passera auparavant. Puis, de fin de novembre à 10 décembre, tu auras l'excédant des trente-six mille francs et ce qu'il y aurait à et rembourser, par suite d'un trop de dépense, sur les recettes que tu as faites pour moi pendant le temps de ta gestion, où, grâce à ton dévouement, tu m'as donné ce qu'il était possible d'obtenir de tranquillité.

Tu peux demander à Laure le mois de novembre. Si elle ne l'avait pas, il te serait donné à la fin du mois sur la recette de la *Revue de Paris* affectée à ce payement. Je t'ajourne pour le surplus entre le 30 novembre et le 10 décembre, parce qu'il peut y avoir de l'incertitude pour quelques jours sur l'époque précise d'un payement qui me sera fait.

Laure m'écrit que tu peux trouver pour ta maison un locataire à deux mille cinq cents francs; ça ne serait pas une mauvaise affaire en lui imposant les contributions.

Je te remercie bien vivement, ma bonne mère, de ce que tu veux faire pour moi; si j'étais moins accablé de travaux, je pourrais m'étendre là-dessus, mais le temps sera mon avocat.

Adieu; je t'embrasse de toute mon âme et désire que tu t'arranges enfin une vie paisible et tranquille; pour mon compte, je ne veux plus désormais t'apporter ni ennuis ni soucis d'aucune espèce. Fais promptement le compte, pour que ce qui est affaire d'intérêt soit assuré sans retard. Quant à des chagrins personnels, je ne pourrai guère t'en donner, si tu ne doutes pas de mon cœur, car je serai pour longtemps absent.

Mille tendresses.

N'est-il pas venu un vase en porcelaine pour moi?...

Si le payement et les intérêts ne te permettaient pas encore de garder ta maison, écris-le-moi.

XCVII.

A LA MÊME.

Paris, fin de 1832.

Oh! ma bonne mère, j'ai pleuré de joie de ta lettre. Oui, certes, tout ce que tu voudras! Jamais je n'ai été si heureux; tu peux compter sur ce que tu me demandes.

Mon Dieu, je ne m'attendais pas au bonheur de pouvoir t'offrir mes moments de plaisir.

Ainsi, à ce soir, de cinq heures et demie à six heures; j'irai t'embrasser; puis nous dînerons ensemble, non pas aujourd'hui, mais samedi.

Je vais faire mes calculs, et je crois que je n'aurai à me priver de rien. Ce serait moins beau...

Mille tendres caresses, ma mère chérie; je veux que tu trouves mon baiser écrit à ton arrivée.

Ton fils dévoué.

D'ici à sept ou huit mois, je te ferai si heureuse, que tu seras bien portante!

XCVIII.

A M. CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, 1833.

Je prends beaucoup de part, monsieur, au plaisir que vous devez ressentir de l'accouchement de madame Gosselin, et suis fâché des tracasseries que vous a suscitées *Louis Lambert*. Je ne répondrai pas à vos dernières observations, parce que ce serait interminable et que, si je sens vivement les choses qui me blessent, je puis parfois les oublier aussi.

J'ai l'honneur de vous prévenir, pour qu'il n'y ait pas double emploi avec vos distributions, que j'enverrai, sur les cent vingt-cinq exemplaires papier mécanique, un exemplaire à chacune des personnes dont les noms suivent :

MM. Nisard, Béquet, Amédée Pichot, Mévil, Ballanche, Philippon, de Briant, A. Berthier, Cazalès, Charles Nodier, Coste, O'Reilly (au *Temps*), Mame, Chasles, Rabou.

J'enverrai aussi à toutes les gazettes de province.

Je prends l'engagement de supporter la perte de cette opération, comme vous le désirez, et je vous prie de ne pas oublier les annonces à *la Quotidienne* et à *la Gazette.*

Quant à la lettre que vous attendiez de M. Surville, je m'étonne qu'elle ne vous soit pas encore parvenue; car j'ai répondu à M. Surville sur vos propositions d'une manière satisfaisante. Mais je le sais très-occupé.

Témoignez, je vous prie, à madame Gosselin, toute la part que je prends à son heureux accouchement, et agréez l'expression de ma considération distinguée.

Madame de Balzac, ma mère, n'a pas d'exemplaire du tome IV des *Romans et contes philosophiques ;* voulez-vous m'en envoyer un dont vous me débiterez ?

XCIX.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, 25 janvier 1833.

Oui, mon accident était une défaite de directeur embarrassé. *Juana* [1] m'a donné bien du mal; vous devez l'avoir lue maintenant. Le mal d'enfant a été purement d'attendre une disposition d'âme dans laquelle je pusse écrire ce morceau. Il a produit un bien grand effet. Je l'ai écrit comme j'ai écrit *la Grenadière,* en une seule nuit.

Les chagrins de tout genre vont toujours leur allure, enserrant ma vie de mille ligaments.

1. Premier titre d'une partie des *Marana.*

Je ne puis partir d'ici qu'après le 15 février ; mais, si vous voulez avancer votre départ de quelques jours, et que je retarde un peu le mien, je pourrai vous rejoindre à Frapesle, où Auguste m'annonce que vous devez aller bientôt. J'ai la plus grande envie de voir la cathédrale de Bourges.

Borget est maintenant, comme vous devez le savoir, rue Cassini[1]. Je vous remercie bien de m'avoir donné un si bon ami. C'est une âme qui m'est toute fraternelle, pleine de ces délicatesses que j'adore, et j'espère être pour lui tout ce qu'il est pour moi.

Merci de votre bonne lettre. Vous avez raison sur bien des points dans votre opinion sur *Faust;* mais il y a des poésies que vous n'avez pas aperçues et dont nous causerons quelque jour. Après, vous relirez l'ouvrage, et, sous l'empire d'une pensée, vous le verrez tout nouveau. Quant à *Lambert,* vous allez recevoir bientôt, par M. Sazerac, un petit paquet qui contiendra mon offrande. Pour vous, il existe un exemplaire imprimé sur papier de Chine et qu'en ce moment les plus grands artistes en reliure s'occupent de rendre digne de vous. Je vous en prie, ne le prêtez jamais. Vous savez, quand vous faites de la tapisserie, chaque point est une pensée. Eh bien, chaque ligne du nouvel ouvrage a été pour moi un abîme. Il y aura là des secrets entre nous deux. Gardez-le bien ; je vous en mettrai un exemplaire vulgaire que vous prêterez, si tant est que vous puissiez le prêter à beaucoup de monde.

Maintenant, l'œuvre est bien plus complète, plus étoffée, mieux écrite. Puissé-je en faire un jour un monument de gloire ! Quelques jours après, vous recevrez le second dizain des *Drolatiques,* puis *le Médecin de campagne;* deux œuvres qui, jointes à l'*Histoire intellectuelle de Louis Lambert,* doivent me mettre hors de page. M. Nacquart a déjà peur pour moi de quelque maladie cérébrale, en voyant d'aussi acerbes travaux. Je cesse à la fin de février avec la *Revue;* après quoi, je n'écrirai plus dans aucun journal sans d'énormes bénéfices, parce que les journaux m'assomment.

J'avais pensé à vous joindre une lettre dans *Lambert,* une lettre d'envoi; mais, entre cœurs qui s'entendent, cela m'a paru petit. Cet exemplaire sera bien mieux dans la grâce inconnue de son

1. Nous avons dit que Borget et Balzac avaient alors un logement commun.

secret. Vos mains si douces ne trouveront que de la joie à tourner dans ce livre ; puisse-t-il vous caresser également l'âme. Adieu donc ; vous m'écrirez un mot. Irai-je à Angoulême? irai-je à Frapesle?

Voulez-vous avoir la bonté de demander à madame Nivet l'adresse de M. Dejean, mon compagnon de voyage à Limoges ; puis, vous qui avez le compte et le devis de mon service, voulez-vous avoir encore l'extrême bonté de prier monsieur votre neveu de s'y mettre tout de suite, et de me l'envoyer aussitôt qu'il sera fait? Comme il faut absolument monter mon ménage, et que j'achèterais ici pour cent ou deux cents francs des objets qui ne me compléteraient rien, je préfère une dépense double, et avoir quelque chose de bien et de complet.

Adieu derechef. Par hasard, Borget vous écrivait de son côté ; nous réunissons nos deux lettres ; vous aurez le tout ensemble.

Mille choses aimables et amicales au commandant, ce que vous voudrez à vos voisins, et un souvenir à ma belle amante [1], à laquelle je souhaite mille plaisirs, le commissaire aidant. Quant à vous, vous savez si je puis écrire quelque chose qui vaille la millionième partie des belles et bonnes douceurs que vous inspirez.

C.

A LA MÊME.

Paris, février 1833.

Madame,

Je ne sais s'il faut vous remercier ou vous gronder ; je vous gronderai, je vous remercierai tout ensemble.

J'ai reçu le tapis qui donne à mon cabinet un air royal ; mais, pour moi qui vous connais, de quel prix n'est pas ce tapis ! J'ai reçu le *thé* ; c'est gracieux et joli, c'est admiré par tout le monde, car cela est vu, et je voudrais être seul à le voir. Nous sommes bien heureux tous deux, vous de me donner une chose qui m'a fait plaisir, et moi de la recevoir de vous.

Mon Dieu, que ne vous devrais-je pas pour vos soins au sujet de

1. Madame Grand-Besançon, femme du commissaire des poudres.

mon service! arrangez-le comme vous l'entendrez, car je ne me souviens plus de rien.

Il faut vous dire que je suis enfoncé dans un travail exorbitant. Ma vie est changée mécaniquement. Je me couche à six heures du soir ou sept heures, comme les poules; on me réveille à une heure du matin, et je travaille jusqu'à huit heures; à huit heures, je dors encore une heure et demie; puis je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur, et je m'attelle à mon fiacre jusqu'à quatre heures; je reçois, je prends un bain ou je sors, et, après dîner, je me couche. Il faut mener cette vie-là pendant quelques mois pour ne pas me laisser déborder par mes obligations.

Le profit vient lentement, les dettes sont inexorables et fixes. Maintenant, il y a pour moi certitude de grande fortune; il faut encore l'attendre et travailler pendant trois ans; il faut refaire, recorriger, mettre tout à l'état monumental; travail ingrat, non compté, sans profit immédiat.

Je veux ma liberté, mon indépendance morale et pécuniaire; à cette pensée, je sacrifie le monde sans aucun regret; seulement, je retarde d'aller vous voir, et cela m'en donne, des regrets. Mais, à coup sûr, après ces travaux, il faudra le repos le plus absolu; j'irai le chercher ou à Angoulême ou en Berry, toujours dans quelque campagne; j'irai peut-être aux eaux d'Aix, *pour mon compte*; j'attends pour cela une décision de M. Nacquart.

Mais, comme le repos va m'être nécessaire, le repos de la tanière, il faut que je vous remercie encore de votre indulgence pour mes chères fantaisies et mes besoins d'élégance et de grâce. Que de poésie en vous, et que de réflexion, deux choses qui s'excluent en apparence! De vos deux observations sur *Juana*, l'une est indiscutable pour moi, c'est un point arrêté; quant à l'autre, nous disons la même chose: à latitude égale, l'insulaire l'emporte sur le continental. Que Napoléon ait été élevé en France, cela ne détruit pas son esprit insulaire.

Mon Dieu, nous faisons tourner la tête aux ouvriers de Paris pour la chose la plus simple, une boîte pour mettre votre exemplaire de *Louis Lambert*; néanmoins, elle sera faite, j'espère, pour jeudi prochain, et vous l'aurez dimanche 17, si la diligence y met des procédés.

Il y a bien des fautes encore dans ce *Louis Lambert*-là ; le moins imparfait sera dans la première édition qui se fera. Que de peines cette œuvre m'aura coûtées! c'est à effrayer. Il en est de même pour *la Peau de chagrin;* la prochaine édition sera, je l'espère, parfaite autant qu'une œuvre humaine peut l'être.

Le travail et les pensées de l'existence chiffrée ont tout absorbé; je travaille trop et suis trop tourmenté pour me livrer à des chagrins qui dorment et font leur trou dans le cœur. Je me déshabituerai peut-être de mes idées sur la femme, et j'aurai passé sans en avoir reçu les choses que je lui demandais.

Adieu; pardonnez-moi la brièveté de ma lettre; vous devinerez bien ce que je ne vous dis pas; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est combien vivement je déplore de ne pas être à la Poudrerie, tranquille, près de vous. J'en ai tant envie, que je ne jurerais pas de ne point arranger mes affaires pour y être en avril..

Adieu encore; mille choses aimables à M. Carraud; rappelez-moi au souvenir de vos voisins, et, si vous le voulez, à la dame qui a enfin gagné quelques pouces de plus dans son logement. Adieu, vous à qui je voudrais pouvoir dire : « A demain, nous déjeunerons ensemble! »

CI.

A M. EDMOND WERDET, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, 4 mars 1833.

J'avais, monsieur, la tête fort préoccupée d'un travail rebelle à mon imagination quand vous êtes venu me voir l'autre jour, et je n'ai pu comprendre que fort imparfaitement ce que vous vouliez obtenir de moi.

Aujourd'hui, j'ai la tête plus libre; faites-moi donc le plaisir de venir me voir à quatre heures, et nous causerons.

Mille civilités.

CII.

A M. AMÉDÉE PICHOT, DIRECTEUR DE LA *REVUE DE PARIS*.

Paris, mars 1833.

Monsieur,

D'après la mise en pages que je reçois ce matin avec la *Revue*, le paragraphe 3 de *Ferragus* fait vingt-cinq pages ; le paragraphe 4 en doit faire autant ; je vous en préviens, parce que, alors, il ne peut plus guère y avoir dans le numéro prochain que quatorze pages avec ces cinquante-là, s'il est possible d'arriver.

Dans l'intérêt de la *Revue*, je vais me mettre à faire le dernier paragraphe. C'est de ma part un immense sacrifice ; mais, si je quitte la *Revue*, je ne veux lui donner aucun motif de plainte.

Ma copie, sauf les hasards, sera donnée mardi. Que l'imprimerie soit digne de l'imprimerie, et il n'y aura rien d'impossible : surtout lorsque — si vous donnez un article de tête — il peut y avoir, le mardi soir ou le mercredi matin, deux feuilles bonnes à tirer sur quatre.

Maintenant, pour parler affaires, je désire que nous nous trouvions tous les deux lundi à trois heures à la *Revue*, afin de régler le compte des six mois. Je devais à peine soixante pages ; d'après mes calculs, j'en ai donné cent. Le mois de mars (sauf les comptes d'abonnement et de ports d'épreuves, qui sont peu de chose) me serait dû. Je désire que vous soyez là pour résoudre les difficultés assez honteuses qu'il y a quelquefois sur des lignes, sur des blancs, etc., et qui me trouvent toujours facile ; mais, la dernière fois que je réglai, en décembre 1831, j'ai été odieusement traité. Cela posé, il ne serait pas extraordinaire à la *Revue* de joindre mars et avril, et de me donner mille francs ; car, si je reste cette semaine occupé de la *Revue*, il faut que mes affaires se fassent avec quelque facilité.

Je ne demande pas grande grâce, puisque l'article composé sur la *Théorie de la démarche* a trente-deux pages, et je les ai corrigées presque en entier, sauf quelques ajoutés scientifiques qui manquent.

En outre, j'aurai, pour le 14 avril, les vingt pages sur le Salon[1]; et la *Théorie de la démarche* aura un second article.

Nous réglerons le compte de cette queue d'articles lorsque la *Théorie* aura entièrement paru, ce qui nous mène en mai. Alors, la *Revue* sera ma débitrice; elle et moi serons libres, moi de demander beaucoup, car je reviendrai sur le passé, elle de me refuser; et nous nous quitterons, moi avec la certitude d'y avoir mis les procédés les plus accorts et les plus courtois, et il ne lui sera pas permis d'être mal en paroles ou en articles à mon endroit.

Ayez la complaisance de me répondre un mot sur notre rendez-vous de demain à trois heures[2], car j'aurai à quitter votre copie, qui sera donnée, je l'espère, tout entière lundi.

Agréez mes compliments.

CIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, mars 1833.

Mon Dieu! je voudrais bien être à la Poudrerie! Mais le moyen? Je n'ai pas encore un volume de réimprimé des *Chouans*, j'ai encore douze à treize feuilles du *Médecin de campagne* à terminer, j'ai cent pages à fournir ce mois-ci à la *Revue*. Pour achever tout cela, ne suis-je pas forcé de rester à Paris? Puis les affaires d'argent, dont les difficultés vont croissant, parce que les besoins sont fixes et les recettes frappées d'anomalie autant que les comètes!

Mais, certes, j'espère que le 10 de mars je serai à la Poudrerie; car il me faut un grand mois de solitude pour achever cette *Bataille*, qui me tracasse beaucoup. J'oubliais le second dizain des *Drolatiques*, pour lequel j'ai encore deux contes à faire, dont l'un est le majeur du volume.

Je vous assure que je vis dans une atmosphère de pensées, d'idées, de plans, de travaux, de conceptions, qui se croisent, bouillent, petillent dans ma tête à me rendre fou! Néanmoins, rien

1. Cet article sur le Salon ne fut pas écrit.

2. A la suite de cette explication, Balzac cessa de travailler à la *Revue de Paris*. La *Théorie de la démarche* parut dans *l'Europe littéraire*.

ne me maigrit, et je suis le plus vrai « pourtraict de moine qui oncques ait été vu depuis l'extrême heure des couvents ».

Quant à l'âme, je suis profondément triste. Mes travaux seuls me soutiennent dans la vie. Il n'y aura donc pas de femme pour moi dans le monde? Mes mélancolies et ennuis physiques deviennent plus longs et plus fréquents; tomber de ces travaux écrasants à rien! n'avoir pas près de soi cet esprit si doux et si caressant de la femme, pour laquelle j'ai tant fait!

Mais laissons cela. J'ai à vous remercier, et des soins que vous prenez pour mon service et de tout ce que vous me dites de bon; vos lettres me font toujours l'effet d'une de ces belles fleurs dont le parfum réjouit.

Je ne connais point madame de Saint-S..., pas plus que beaucoup de femmes dont on me jette les faveurs à la tête, qui se vantent de m'avoir pour amant, et dont je ne connais ni le nom ni le visage. Je n'ai vu personne d'Angoulême, et je n'y connais que vous et les personnes que j'ai vues chez vous.

La semaine prochaine, nous vous expédions votre *Lambert*, que vous auriez déjà, n'était la paresse de M. Auguste[1], qui a oublié de commander la boîte; j'y joins un exemplaire ordinaire, dont vous ferez ce que vous voudrez.

Nous avons mangé avec un saint respect votre pâté, pensant à vous, naturellement, mais de cœur bien volontiers, comme vous l'imaginez.

Allons, encore quelques jours, et je viendrai à vous, armé d'un des plus beaux livres qu'auront faits les hommes, si j'en crois mon pressentiment et ceux de mes amis, si mon bon esprit ne m'abandonne pas, enfin si tous les *si* sont accomplis.

Le Médecin de campagne me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert;* il n'y a pas de phrase, d'idée, qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée; c'est effrayant! Mais, quand on veut atteindre à la beauté simple de l'Évangile, surpasser *le Vicaire de Wakefield* et mettre en action l'*Imitation de Jésus-Christ,* il faut piocher, et ferme! Émile de Girardin et notre bon Borget, parient pour quatre cent mille exemplaires. Émile l'éditera à vingt

1. Auguste Borget.

sous comme un almanach, et il faut le vendre comme on vend les *paroissiens*.

Adieu, à bientôt; les retards ne viennent pas de moi; vous ne pouvez pas douter de mon affection, et Ivan[1] a raison. Nous causons souvent de lui avec Auguste.

Adieu encore; mille gentillesses de cœur, et même tout le cœur. Baisez Ivan au front pour moi. Puis, que le commandant accepte ma poignée de main.

Pressez mon service; car j'ai un dîner à donner, et je ne sais quand, maintenant. Pour les tasses, je les voudrais en forme (passez-moi l'expression, parce qu'elle explique la forme) de pot de nuit, élégante, pure : elle ne passe jamais de mode. Les assiettes de dessert, vous le savez, doivent avoir un ornement de plus que les autres. Je vous donne ici mon chiffre à leur envoyer, avec un B de plus néanmoins, également gothique[2].

CIV.

A M. GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT, AUTEUR DRAMATIQUE, A PARIS.

Angoulême, 29 avril 1833.

Mon cher bibliothécaire (car le marché pourra s'effectuer, le temps aidant, à moins que ma muse, la Nécessité, ne se débande), j'ai reçu votre aimable invitation le jour où vous étiez à joyeusement déjeuner avec vos convives; donc, j'étais dans l'impuissance physique d'assister à cette fête bibliographo-gastronomique; mais je l'avais pressentie, car il y a sur la route, voyageant à votre adresse, un pâté de *Grobot*, dûment parfumé, devant être délicieux et bien insuffisant pour acquitter la dette de délicatesse qui me revenait souvent en mémoire avec votre souvenir.

Mille compliments affectueux.

1. Le fils aîné de madame Carraud.
2. Le petit cachet de cire rouge, apposé sur la page comme spécimen, ne porte qu'un H avec une couronne de comte; Balzac dit donc de mettre H. B.

CV.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Paris, samedi 26 mai 1833.

« Merci mille fois, mon cher Auguste ! »

Je vous charge, madame, de dire cela à Borget, avec tout l'accent que vous mettez aux choses de cœur. Je savais bien que vous m'écririez sur votre route, ce cher Ivan et vous, car vous savez sympathiquement combien tout ce qui est vous m'est précieux et cher. Oui, certes, il est probable que j'irai vous voir en Berry. J'ai repris ici, comme par magie, mon grand travail, mes seize heures par jour, et la plus grande somme de courage et d'inspiration que j'aie eue.

Le Médecin de campagne est fini. Vous le recevrez à Issoudun, avec le second dizain des *Drolatiqnes,* au commencement du mois prochain. Je n'ai plus que huit jours de correction d'épreuves. Soyez sans crainte, la fin est plus belle, au dire de celle que vous nommez à si juste titre un ange, que le commencement. L'ouvrage va *crescendo,* ce dont je doutais encore.

J'ai toujours la colique, et l'on m'annonce la grippe.

Les eaux de Vichy pour votre cher enfant me semblent bonnes, mais attendez l'effet de Frapesle. En tout cas, songez au magnétisme. Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a madame Nivet, par un traitement magnétique, par la simple action, répétée deux heures tous les jours, de ma mère. C'est un fait irrécusable. Magnétisez donc Ivan.

Je ne vous ai pas dit adieu, ni au commandant, pour ne pas vous éveiller ; mais j'ai été contrarié de ne pas pouvoir vous donner le baiser cordial et bien sincère, un peu mélancolique de l'adieu. Le manuscrit du *Privilège* fini[1], j'irai voir Bourges.

Je vais écrire à ces messieurs de Limoges.

Allons, adieu ; car vous êtes du nombre des trois personnes auxquelles j'écris, mais je ne puis écrire longuement avec mes épreuves et mes travaux. On a trouvé *le Succube*[2] immense, sublime, gigan-

1. Comme nous l'avons dit précédemment, cet ouvrage n'a jamais paru.
2. Un des *Contes drolatiques.*

tesque! Je suis heureux du succès qu'on prédit au second dizain. Adieu encore. Écrivez-moi quand vous serez à Frapesle, et le temps que vous y resterez. J'irai vous y voir, ne fût-ce, toutes les choses de cœur mises à part, que pour me retremper dans le *patriarcal.* D'ailleurs, j'ai à aller chercher un regard de vous, comme une de mes plus chères récompenses pour ce *Médecin de campagne* dont vous avez inspiré quelques pages.

Adieu; tendresse et reconnaissance.

Je vous adresse ceci à Frapesle, puisque vous partez demain de Limoges.

CVI.

A LA MÊME.

Paris, 1833.

Ma foi, le conte oriental ne me va pas; j'en suis fâché pour l'imagination d'Auguste.

Je vous écris à la hâte.

Figurez-vous que je suis assigné au tribunal de commerce; mais j'ai décliné cette juridiction, attendu que je n'en dépends pas. Mame me demande à la fois tout.

Je travaille jour et nuit. *Le Médecin de campagne* est fini; le deuxième volume est à mon compte. *Les Chouans,* corrigés, vont lui être signifiés par huissier.

Mon avoué m'assure le gain de mon procès, parce que tout est en règle de mon côté. Il serait trop long de vous dire les détails de cette ennuyeuse affaire, qui m'accroche trois mille francs, auxquels il faut que je supplée; heureusement, le troisième dizain des *Drolatiques* est fait, et, accompagné du *Privilège,* cela remplacera tout; mais ce sont des travaux à en perdre la tête! *Le Médecin* réclame encore cinq à six jours et nuits d'épreuves à revoir. Le deuxième dizain a paru; mais Gosselin ne m'a pas encore envoyé d'exemplaires. Je vous enverrai le vôtre à Angoulême.

J'écris demain en second lieu à M. Nivet, pour ce qui me manque et pour les porcelaines de ma toilette.

Vous êtes donc toujours malade, que vous ne m'avez écrit qu'un

petit mot? alors, comment allez-vous faire pour retourner à Angoulême?

Je ne puis vous en écrire davantage; on m'apporte à l'instant trois feuilles du *Médecin* à lire, et j'ai en outre à corriger des placards pour la fin.

Adieu; mille tendresses, et chargez-vous de donner une poignée de main à Auguste. Smargiassi m'a chargé de lui dire qu'il y avait trop de grandeur chez lui, et il m'a répété trois fois : « La nature! la nature! la nature! » Voilà l'arrêt du bon Smargiassi, auquel j'ai montré le peu d'études qui étaient pendues chez Auguste et qui en a été content.

J'espère, si j'ai le temps d'aller aux Pyrénées après mes travaux, vous voir un jour ou deux à la Poudrerie, vous, ayant lu *le Médecin de campagne;* car mon avoué va obtenir du président une ordonnance pour que la publication ait lieu avant tout jugement au fond.

Vous ne me dites rien de votre santé. Si vous ne pouvez pas écrire, qui me dira comment vous allez, quand Auguste sera parti?

Mille amitiés au commandant Piston [1]; mais, ici, je suis sous le jeu d'un piston supérieur, et vraiment il me faudra un bon mois de repos en septembre. J'ai le chagrin de ne pas pouvoir vous dire le centième des choses que j'ai à vous conter; quant aux choses de cœur, vous les savez.

CVII.

A M. CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, 1833.

Monsieur,

Il m'est impossible de quitter un seul instant la correction des troisième et quatrième volumes in-dix-huit des *Chouans;* car la sentence arbitrale porte que je dois remettre le troisième à M. Mame mardi, et j'ai trop à cœur de n'avoir plus rien de commun avec lui

1. Sobriquet donné par Balzac à M. Carraud.

pour manquer à ce délai. Je n'ai donc que le temps précis d'achever, et la moindre sortie me dérange plus que ne le fait une conférence chez moi. Aussi toutes les personnes qui ont affaire à moi ont-elles obéi à cette nécessité. Je puis être libre jusqu'à minuit. Néanmoins, mardi n'étant que le 17, il y aurait encore le temps, d'ici au 20, pour le payement du premier terme de mon indemnité. D'ailleurs, vous pourriez mieux réfléchir à cette affaire, qui est très-considérable et d'une grande portée comme opération.

Cependant, si mardi nous ne nous entendions pas, je n'aurais plus que peu de moments, et mon intention est de ne courir après personne. Jugez de cela. Il y a déjà quelqu'un qui, depuis la lettre que je vous ai écrite, est venu me prier, si vous ne preniez pas l'affaire en totalité, de la partager avec vous. J'ai répondu que déjà vous m'aviez manifesté l'intention de ne rien faire en commun avec un libraire; et l'on m'a objecté Furne.

J'ai seize exemplaires complets du *Bulletin des lois*, avec la table, édition Galiffet, que je voudrais échanger contre des livres. Je voudrais les *Grands Historiens de France* de chez Arthus Bertrand, brochés, et les *Mémoires de Saint-Simon;* si cela vous convenait, ainsi qu'à M. Renouard, nous pourrions faire cette affaire.

Agréez mes compliments.

CVIII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris: 1833.

Il n'y a rien entre nous, que dix-sept heures de travaux par jour, que l'impossibilité physique d'aller autre part que chez mon avoué pour mon procès avec Mame, que je ne voudrais pas non plus rencontrer chez vous. Vous aviez, cet hiver, paru vouloir me venir voir dans mon taudis, et alors, je vous avais dit : « Venez, nous causerons. » Je suis aujourd'hui plus pressé que jamais par mes ouvrages; j'ai un roman historique, *le Privilège*, à donner pour la fin du mois; j'ai cinq ou six articles promis à des amis; enfin, je suis claquemuré. Néanmoins, pour vous, je suis tout prêt à prendre une soirée où nous serons seuls, et toujours amis.

Je ne sais pas si je serai libre lundi, mais vous êtes sûre de me voir le jour où je ne serai pas retenu par mes bons à tirer.

CIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A MONTGLAT.

Paris, juin 1833.

Ma chère Laure,

Tu pars sans crier gare ; le pauvre travailleur court chez toi pour te faire partager une petite joie, et pas de sœur ! Je te tourmente si souvent de mes ennuis, que c'est bien le moins que je t'écrive cette joie. Tu ne te moqueras pas de moi, tu me croiras, toi !...

Je vais hier chez le baron Gérard; il me présente trois familles allemandes. Je crois rêver, trois familles !... rien que cela !... L'une de Vienne, l'autre de Francfort, la troisième prussienne, je ne sais d'où.

Elles me confient qu'elles viennent fidèlement depuis un mois chez Gérard, dans l'espérance de m'y voir, et m'apprennent qu'à partir de la frontière de France ma réputation commence (cher ingrat pays !). « Persévérez dans vos travaux, ajoutent-elles, et vous serez bientôt à la tête de l'Europe littéraire ! » De l'Europe ! ma sœur, elles l'ont dit ! Flatteuses familles !... Ferais-je pouffer de rire certains amis si je leur racontais ceci !

Ma foi, c'étaient de bons Allemands, je me suis laissé aller à croire qu'ils pensaient ce qu'ils disaient, et, pour être vrai, je les aurais écoutés toute la nuit. La louange nous va si bien, à nous autres artistes, que celle de ces braves Allemands m'a rendu le courage; je suis parti tout guilleret de chez Gérard, et je vais faire un triple feu sur le public et sur les envieux, à savoir : *Eugénie Grandet*, les *Aventures d'une idée heureuse*, que tu connais, et mon *Prêtre catholique*, l'un de mes plus beaux sujets.

L'affaire des Études de mœurs est en bon train ; trente-trois mille francs de droit d'auteur pour des réimpressions boucheront de grands trous. Le tronçon de dettes payé, j'irai chercher ma récompense à Genève. L'horizon commence donc à s'éclaircir.

J'ai repris ma vie de travail. Je me couche à six heures, avec

mon dîner dans le bec. L'animal digère et dort jusqu'à minuit. Auguste me pousse une tasse de café avec lequel l'esprit va tout d'une traite jusqu'à midi. Je cours à l'imprimerie porter ma copie et prendre mes épreuves pour donner de l'exercice à l'animal, qui rêvasse tout en marchant.

On met bien du noir sur du blanc en douze heures, petite sœur, et, au bout d'un mois de cette existence, il y a pas mal de besogne de faite. Pauvre plume! il faut qu'elle soit de diamant pour ne pas s'user à tant de labeur! Faire grandir son maître en réputation, selon les prescriptions allemandes, l'acquitter envers tous, puis lui donner un jour le repos sur la montagne, voilà sa tâche!

Que diable allez-vous faire à Montglat?... Enfin, vous êtes libres, et ce n'est pas un reproche, c'est une curiosité; entre frère et sœur, cela se pardonne.

Allons, adieu. Si tu as du cœur, tu me répondras. Poignée de main fraternelle à *M. Canal;* dis-lui que les *Aventures d'une idée* sont sur le chantier et qu'il les lira bientôt.

Addio! addio! corrige bien *le Médecin;* signale-moi tous les passages qui te sembleront mauvais, et *mets les grands pots dans les petits,* c'est-à-dire, si une chose peut être dite en une ligne au lieu de deux, essaye de faire la phrase.

CX.

A M. FORFELLIER,
RÉDACTEUR EN CHEF DE *L'ÉCHO DE LA JEUNE FRANCE*,
A PARIS.

Paris, juin 1833.

Monsieur,

Il y a des allégations fausses dans votre note (relative à la publication de *la Duchesse de Langeais* dans *l'Écho de la Jeune France*); si vous la publiez, j'y répondrai.

Si elle entre dans le domaine de la personnalité, j'en demanderai raison, et il me la faudra.

Vous savez que vos deux cents francs sont tout prêts; le scandale que vous cherchez m'obligera à vous faire des offres réelles.

Enfin, je dois vous répéter encore que vous méconnaissez toute règle, non-seulement de politesse, mais de droit, en refusant de reconnaître que je ne vous ai jamais concédé que l'usage de mon article.

Votre serviteur.

CXI.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, 2 août 1833.

Vous avez bien raison, chère belle âme, d'aimer madame de Berny. Vous avez dans la pensée des ressemblances frappantes : même amour du bien, même libéralisme éclairé, même amour du progrès, mêmes vœux pour la masse, même élévation d'âme, de pensées, mêmes délicatesses de cœur. Aussi je vous aime bien.

Je vous réponds sur-le-champ, sous le coup des émotions que m'a causées votre lettre. Eh quoi ! vous souffrez ! Songez bien à moi, au magnétisme, qui n'est pas une illusion. Je ferais cent lieues pour venir vous ôter une douleur de deux jours. Vous ne savez pas combien je suis fidèle et exclusif en amitié, combien je suis dévoué ! Ne croyez pas que, parce que je puis parcourir tous les points de la circonférence, je ne sache pas rester au centre. J'ai encore dans l'âme, en pensant à vous, la reconnaissance toute fraîche des heures où vous avez été si douce et si indulgente pour l'irritation sotte que me causait le café ! Je voudrais bien être encore à la Poudrerie !

Je vais vous donner les nouvelles du procès. La sentence souveraine est rendue. MM. Dupin et Boinvilliers, les deux avocats les plus distingués du barreau, ont jugé que *j'avais mis de la mauvaise volonté* en employant huit mois à faire *le Médecin de campagne*. Ils m'ont donné quatre mois pour faire *les Trois Cardinaux*. Et ils sont gens d'intelligence !... Faute d'exécuter la sentence, je devrai trois mille huit cents francs d'indemnité, et je serai libéré.

Le duc de Fitz-James m'a écrit une lettre qui m'a touché. En apprenant cela, il m'a prié de tirer à vue sur son banquier

trois mille huit cents francs pour que je puisse me délivrer de ce bourreau. Je l'ai remercié en lui disant qu'à toutes les époques de ma vie mon courage s'était trouvé supérieur à mes misères; mais je lui ai promis que, si, par une transaction subite, il me fallait ces trois mille huit cents francs, je les lui prendrais pour un mois.

Mon libraire est déclaré *menteur, calomnieux, outrageant* envers moi, par la sentence; mais les arbitres ont jugé que je devais toujours continuer mes affaires avec lui. Et ce sont des hommes d'honneur, dit-on! Il est condamné à me payer trois mille francs *le Médecin de campagne,* et, depuis la sentence, il s'y refuse. Il a fallu dépenser énormément pour lever le jugement, le lui signifier, et, aujourd'hui même, on a saisi mon ouvrage, faute de payement!

Voilà ma vie : des avoués, des courses, des ennuis. Faites donc de belles choses! J'ai reçu des coups de poignard, de chapitre en chapitre, en faisant cette œuvre que mes amis les plus difficiles trouvent constamment sublime, et qui m'a coûté *personnellement* mille francs de corrections, dont les arbitres ne m'ont pas tenu compte. Je ne vous parle pas de mes nuits, de mes jours, de ma santé attaquée par l'abus du café.

Mais, à la fin de cette semaine, vous lirez ce magnifique ouvrage, vous verrez jusqu'où j'ai été. Ma foi, je crois pouvoir mourir en paix. J'ai fait pour mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles gagnées. C'est l'Évangile en action. Oui, la deuxième édition est toute à moi. Au mois de décembre paraîtra l'édition à vingt sous. Je ne puis pas la faire auparavant. Que de gens ont déjà pleuré à la *Confession du Médecin de campagne!* Madame d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérésina, dans la *Vie de Napoléon racontée par un soldat, dans une grange.*

Je ne travaille qu'à un seul journal, *l'Europe littéraire,* où j'ai une action de cinquante francs à payer en rédaction. Ce journal allait tomber, les gens de lettres se sont réunis pour le soutenir. Or, je ne puis pas aller sans travailler à un journal; autrement, mes obligations souffriraient; mais c'est la dernière fois, *mon action payée,* que je travaille dans les journaux, à moins d'en avoir un à moi. C'est un principe adopté. Je travaille à force le troisième

dizain : il paraîtra le 1er octobre[1]. Comme je souffre de ne pouvoir vous offrir un exemplaire du *Médecin!* mais vous aurez un bel exemplaire sur papier de Chine, de l'édition corrigée. Je vous enverrai le modèle du papier.

Je vais aller au *Journal des Enfants* pour Ivan.

Soignez-vous bien.

Allons, adieu, car je me suis oublié pour vous. Je ne voulais vous dire que deux mots. Comment ne pas bavarder avec les amis du cœur? Vous avez raison, l'amitié ne se trouve pas toute faite. Aussi, chaque jour, la mienne pour vous s'accroît du passé et du présent. Mille bonnes choses au commandant. Je retourne à mes phrases. Trouvez ici mille fleurs d'âme, de tendres souvenirs.

Non, je n'ai pas reçu la lettre où vous me parlez de votre traitement.

CXII.

A M. CHARLES GOSSELIN, A PARIS.

Paris, août 1833.

Monsieur,

Le procès que j'ai eu à soutenir contre Mame, libraire, a été pour moi un cas de force majeure, qui m'a empêché de faire *le Privilège* dans les termes que j'avais pris; néanmoins, si cette affaire que nous pourrions soumettre amiablement à des arbitres faisait discussion, je puis encore, en cessant toutes mes relations, fournir de la copie avant le dernier délai.

Mais, monsieur, il y a, je crois, un moyen d'accorder parfaitement vos intérêts et les miens.

En vertu de la sentence rendue contre Mame, et par suite d'arrangements onéreux pris avec MM. Dieulouard et Boulland, je suis rentré, il y a deux jours, dans tous mes droits sur les SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE et sur les SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE; en sorte que le grand ouvrage des ÉTUDES DES MOEURS AU XIXe SIÈCLE est libre. Il y aurait donc lieu, si vous vouliez l'entreprendre, à combiner un

1. Le troisième dizain des *Contes drolatiques* ne parut réellement qu'en 1837.

marché qui éteindrait mes obligations littéraires. Le désir que vous m'avez témoigné de publier les Scènes de la Vie privée peut subsister encore. Si cette affaire vous convenait, il faudrait que vous eussiez la complaisance de venir me voir incontinent, parce que, d'après les termes de mes conventions relatives aux indemnités, je suis obligé d'avoir une solution sur cette affaire le 20 de ce mois.

Vous savez que cette publication comporte douze volumes in-octavo, dans lesquels se trouvent six volumes de réimpression de *livres*, trois de réimpression d'*articles*, et trois inédits; que l'ouvrage est divisé en quatre séries :

Les Scènes de la Vie privée,
— de la Vie de province,
— de la Vie parisienne,
— de la Vie de campagne.

S'il ne vous convenait en aucune manière de faire cette publication, répondez-moi promptement, parce que plusieurs personnes me l'ont déjà demandée.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

CXIII.

A M. CHARLES DE BERNARD, A BESANÇON.

Paris, août 1833.

Monsieur,

J'ignore si vous êtes à Besançon; mais, dans le doute, je vous écris encore. Dimanche 22, je pars pour Besançon par la malle, j'y serai mardi matin, pour peu de temps; mais, pendant ce peu de temps, je désirerais vous voir, vous parler de quelque chose qui demande la connaissance du pays et qui m'est personnel, comme aussi de quelque chose qui pourrait vous être agréable.

Si cette lettre vous trouve à Besançon, auriez-vous la complaisance de me faire assurer une place dans la voiture qui peut aller

le plus rapidement et le plus immédiatement à Neuchatel? Vous m'obligeriez infiniment. A mardi donc!

Agréez, je vous prie, mille témoignages d'estime et de considération la plus distinguée.

CXIV.

AU MÊME.

Neuchatel, fin de septembre 1833.

Mon cher monsieur de Bernard,

J'aurai le plaisir de vous revoir mercredi, 2 octobre. Voulez-vous avoir l'obligeance de me retenir une place à la malle pour Paris? Je désire bien vivement que vous ayez quelque chose à me dire de votre plan, si toutefois vous avez travaillé.

J'ai été très-heureux ici. Je suis très-content de ce que j'ai vu, le pays est délicieux ; mais vous savez que Jupiter a deux tonneaux et que *les dieux n'ont point de faveurs qui soient pures.*

Il me semble que je vous ai bien peu remercié de la bonne journée que vous m'avez donnée; mais j'espère vous prouver que je ne suis point un ingrat.

A mercredi donc; vous devez penser que j'aurai bien du plaisir à vous revoir, vous qui avez fait que mon voyage à Besançon n'a pas été inutile et que j'y ai trouvé du plaisir.

Trouvez ici mille compliments affectueux et les obéissances d'une personne qui aime à se dire

Tout à vous.

CXV.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Neuchatel, fin de septembre 1833.

Je viens de reconduire le grand Borget jusqu'à la frontière des États souverains de cette ville. Vous avez été, comme bien vous le penserez, de tiers dans notre longue et bonne causerie d'amitié. Nous vous aimons bien, et nous sommes l'un et l'autre d'une nature canine comme fidélité.

Ce que vous désiriez est arrivé. Je n'ai pas pu trouver mon papier à Besançon, et l'homme de Besançon à qui j'ai parlé d'Angoulême et de M. Calluau m'a dit que c'était possible là [1]. Mais je suis si pressé d'affaires et de travaux, que je ne pourrais aller vainement (le mot concerne le papier) à Angoulême. Et Auguste, qui sait toute l'affection que j'ai pour vous et quel bonheur est pour moi d'aller quelques jours à la Poudrerie, m'a conseillé de vous écrire par avance au sujet de la manutention de notre papier. Si M. Calluau peut entreprendre cette fourniture, alors j'irais vous voir et conclure le marché d'après ce que vous nous direz. Sinon, je resterai à Paris à cuisiner les premières livraisons de notre entreprise, et à terminer mes obligations littéraires que l'on m'a faites si pesantes.

Paris, 5 octobre.

J'achève ici la lettre commencée à Neuchatel. Figurez-vous qu'au moment où je m'étais bien acoquiné près du feu, pour vous écrire longuement et répondre à votre bonne dernière lettre, on est venu me chercher pour aller voir des sites, et cela a duré jusqu'à mon départ, qui a eu lieu le 1er octobre. Je suis resté quatre jours en route, et me voilà ici, bien fatigué.

Je ne vous en dirai pas davantage dans cette lettre, car vous trouverez, bureau restant, chez M. Sazerac, une petite caisse ou paquet contenant votre boîte à papiers. Prenez garde en défaisant ce paquet : la clef est enveloppée dans un papier, et, comme elle est petite, vous la pourriez perdre.

Vous trouverez dans cette boîte une lettre où je vous explique tout ce qui concerne M. Calluau.

Ceci n'est alors que la lettre d'avis, et, comme elle précède l'autre, je vous prie de trouver ici mille tendres témoignages d'amitié. Tâchez que je vous aille voir. Je serais bien enchanté que notre papier se fît à Angoulême. Une bonne poignée de main au commandant.

1. Il s'agissait de faire fabriquer du papier pour une édition des œuvres de Balzac. Ce projet n'eut pas de suites.

CXVI.

A LA MÊME.

Paris, 5 octobre au soir, 1833.

Je vous écris, comme vous le voyez, sur le plus joli papier du monde, et je vous enverrai ma lettre dans un papier à enveloppe qui est bien ce qu'il y a de plus fashionable! Est-ce le vôtre? Je ne sais, je l'ai trouvé ici; il avait été apporté par un inconnu qui n'a pas voulu dire de quelle part il m'était envoyé.

De vous, cela m'étonnerait, car vous savez combien je vous aime, combien je prise et vos sentiments et votre admirable noblesse d'âme, et nous sommes, je crois, plus élevés que ne le sont ces petits mystères. Il faut que ce soit quelque autre personne; et, si cela était, je ne voudrais pas être en reste. Je ne puis consentir à recevoir que de vous, que j'aime bien, et je voudrais vous offrir tant de choses et tant d'amitié, que vous fussiez toujours endettée avec moi. Si donc ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ce papier, tâchez de découvrir qui, pour que je m'acquitte. Si c'était vous, je pense qu'il y aura eu quelque malentendu, nous n'en parlerons plus.

Votre sachet à parfumer n'est pas dans cette boîte, parce qu'il n'est point encore fait; je vous l'enverrai plus tard. Écrivez-moi vite, que je sache si ce papier vient de vous; car, d'une autre, il me serait insupportable, précisément parce qu'il me plaît beaucoup.

Maintenant, venons au fait de notre entreprise.

Borget y prend, dans l'action de M. Surville, deux coupons de chacun trois mille francs, et ma mère et Surville trois de même somme; j'en ai un que je garde pour mon compte; cela fait six coupons; il en reste donc trois, l'action se composant de neuf coupons de trois mille francs. Sur ces trois, ma mère est, je crois, dans l'intention d'en prendre deux pour mon frère; il n'en reste plus qu'un de trois mille francs. Borget vous portera une copie de notre acte de société. Vous verrez si cette portion d'action vous convient; j'aurais vu avec bien du plaisir que le commandant Périollas et vous participassiez à cette affaire, car elle est aussi sûre qu'une

spéculation peut l'être. Dans cet état de cause, consultez-vous, et, si vous trouviez la dose d'intérêt trop faible, je pourrais arranger cela avec ma mère.

Voici maintenant l'affaire du papier. Ayez la bonté d'aller voir M. Calluau et proposez-lui les conditions de notre fourniture : .

1° Il nous faut du papier mécanique de deux pieds onze pouces de long sur deux pieds sept pouces de large, la rame composée de cinq cents feuilles et pesant de vingt-huit à trente livres. Nous ne voulons pas payer plus de cinquante à soixante centimes la livre. Quant à la confection, je vous envoie un échantillon pour le *blanc* et la fabrication ; c'est l'échantillon d'un papier à soixante-cinq centimes la livre qu'on nous a proposé. Une économie d'un sou par livre nous ferait faire toute la France pour la chercher, car notre affaire gît dans la prodigieuse économie des moyens. Cela posé, si M. Calluau fait l'affaire, il nous fabriquera comme spécimen *une main* de papier à laquelle toute sa fourniture devra être semblable. Nous payerons comptant à la remise du papier. Il nous en faudra, pour commencer, cent vingt rames par mois; la fourniture pourra se doubler au bout de deux mois, se tripler dans le semestre. Il devra toujours nous tenir approvisionnés de cent quarante rames en magasin, vérifiées et disponibles, afin que nous ayons devant nous une masse à prendre avant d'augmenter notre fourniture, pour ne pas manquer nos affaires, au cas où il nous faudrait du papier du jour au lendemain.

Nous aurons besoin d'un premier envoi du 15 novembre au 1er décembre.

Si ces préliminaires lui conviennent, nous ferons ici, mes deux associés et moi, un projet de marché, en y joignant une feuille modèle, et j'arriverai courrier par courrier à Angoulême.

Soyez assez bonne pour vous occuper sans retard de cette affaire, vous et M. Carraud, afin que j'aie une réponse très-promptement; notre entreprise exige une célérité d'enfer.

J'ai à vous parler de vous, de moi, mais le temps me manque pour tout. J'espère aller à Angoulême, et nous aurons une ou deux bonnes journées de causerie; mais je n'attendrai pas ce voyage pour vous dire tout ce qu'il y a de tendre reconnaissance dans mon âme pour votre dernière lettre, et avec quelle force les ennuis

littéraires me font me réfugier dans le cœur de ceux qui m'aiment, pour y trouver des consolations. Vous ne savez pas comment *le Médecin* est accueilli? par des torrents d'injures! Les trois journaux de mon parti qui en ont parlé l'ont fait avec le plus profond mépris pour l'œuvre et pour l'auteur; les autres, je ne sais; mais cela me fait peu de peine. Vous êtes mon public, vous et quelques âmes d'élite auxquelles je veux plaire; mais vous surtout, que je suis si fier de connaître, vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon, vous qui avez le courage de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ, vous qui m'encouragez à me perfectionner, vous qui ressemblez tant à l'ange auquel je dois tout; enfin, vous si bonne pour mes *mauvaisetés!* Moi seul sais avec quelle rapidité je vais à vous; j'ai recours à vos encouragements, quand quelque pointe m'a blessé; c'est le ramier regagnant son nid. Je vous porte une affection qui ne ressemble à aucune autre et qui ne peut avoir ni rivale ni analogue. Il fait si beau, si bon près de vous! De loin, je puis vous dire, sans crainte d'être mis au silence, tout ce que je pense sur votre âme, sur votre vie. Mon Dieu, personne plus que moi ne souhaite que, pour vous, le chemin d'ici-bas soit beau; je voudrais vous envoyer toutes les fleurs qui vous plaisent, comme souvent j'envoie au-dessus de votre tête les vœux les plus ardents de bonheur. Oui, pensez qu'il y a dans ce Paris si volcanique un être qui pense souvent à vous, à tout ce qui vous est cher; qui voudrait écarter de vous tout ce qui peut offenser dans la vie, et qui vous apprécie à toute votre valeur; enfin, un être dont le cœur toujours jeune est plein de réelle amitié pour vous, un cœur qui ne se révèle dans tout ce qu'il peut avoir de bon qu'à vous et à quelques-unes de ces femmes qui comprennent les douleurs.

J'ai encore à corriger bien des fautes dans *le Médecin;* il faut encore écouler une édition avant celle à vingt sous, car je ne veux populariser qu'une œuvre aussi parfaite qu'il me sera donné de la faire.

Allons, encore quelques mois de travaux et j'aurai fait un grand pas. Cet hiver, je finirai plusieurs œuvres qui me mettront peut-être hors de toute ligne. Après *Lambert* et *le Médecin de campagne,* je donnerai, toujours dans cette même voie, *les Souffrances*

de l'Inventeur, *Histoire d'une idée heureuse*[1] et *César Birotteau*. Quand ces trois grandes œuvres seront finies, peut-être aurai-je mérité l'un de ces bienveillants regards que vous m'adressez et que je compte parmi mes plus douces, mes plus précieuses récompenses; car je vous mets au nombre des plus parfaites créatures qui consolent d'être au monde.

Il faut vous quitter, vous dire adieu, quand j'ai encore tant de choses à vous dire. Mille gracieux témoignages d'amitié au commandant. Faites que je puisse vous voir d'ici à huit jours.

Baisez Ivan au front pour moi.

CXVII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1833.

Je trouve, à mon retour, au lieu du grand secret, une lettre, venue trop tard avant mon départ pour que je la lusse, — je ne suis pas rentré chez moi le dimanche. Comment avez-vous besoin de mon autorisation pour parler en bien du *Médecin de campagne*, quand tout le monde en parle en mal, de son autorité privée?

Ce petit mot est pour vous envoyer mille témoignages d'amitié; je vous l'écris pendant que l'on me prépare mon bain : j'ai fait quatre jours et quatre nuits de route dans une espèce de poulailler, faute de place. Je ne sais qui fait que, sur les routes de Suisse, il y a des trente voyageurs qui attendent des places dans toutes les villes. Je suis brisé par le plus infructueux des voyages, mais qui m'a enchanté; jamais je n'ai vu de plus ravissants pays que ceux que j'ai admirés; le Val-de-Travers semble fait pour deux amants.

Mille tendres amitiés; à bientôt. Ne dites mon retour à personne, car j'ai pour dix jours de travail forcé, pendant lesquels je vais être comme le ver faisant son trou dans une poutre.

1. Le prologue seul a été écrit.

CXVIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A MONTGLAT.

Paris, 1833.

Deux lettres de ma sœur sans réponse ! Heureusement que tu ne comptes pas avec moi ; il y a longtemps que je le sais. Quelle chère et douce affection que celle qui ne vous donne aucune inquiétude ! Tu es convaincue, n'est-ce pas? que je ne puis oublier celle qui parlait pour moi quand j'étais enfant, qui me battait et me faisait ces bonnes niches qui amenaient de si joyeux rires !... Heureux temps, où es-tu ?...

Je corrige *Eugénie Grandet.*

Je ne dors ni ne veille,
Cet enfant me réveille,

et me laisse peu de loisirs.

Si tu savais ce que c'est que de pétrir des idées, de leur donner forme et couleur, tu ne serais pas si leste à la critique ! Ah ! il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet?* Mais, bête, puisque l'histoire est vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité ? Tu ignores comment l'argent pousse dans les mains des avares. Enfin, si tes criailleries sont justes, aux autres éditions je justifierai encore mieux les chiffres, ou je les réduirai...

J'ai rapporté de Suisse l'idée d'un beau livre, par ma foi[1] ! Nous en causerons à ton retour.

CXIX.

A M. CHARLES GOSSELIN, A PARIS.

Paris, 16 novembre 1833.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre d'hier 15 novembre, et nous voilà désormais parfaitement fixés.

1. Ce livre était *Séraphita.*

Le Marquis de Carabas sortira, comme vous me le dites, de notre traité.

Le 10 janvier prochain, je vous remettrai, sous la condition de nous entendre relativement aux corrections, la copie de deux volumes de *Contes philosophiques,* dont *un volume* devra être inédit, sous peine d'une indemnité de cinq cents francs par chaque quinzaine de retard. Cette livraison remplacera *le Privilège*, roman en deux volumes que je devais vous donner le 31 mai 1834.

Vous pouvez annoncer, dès aujourd'hui, les deux volumes de *Contes,* dont les titres et les sujets sont parfaitement arrêtés :

Les Souffrances de l'Inventeur. — Aventures administratives d'une idée heureuse et patriotique.—César Birotteau.—Le Prêtre catholique.

Si l'imprimeur que vous choisirez a beaucoup de caractères à consacrer à ces deux volumes, rien de ma part ne s'opposera à ce qu'ils paraissent au 1er février prochain.

Agréez mes civilités empressées.

CXX.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, décembre 1833.

Si je ne vous réponds pas après votre lettre lue, je cours risque de ne vous pas répondre du tout; je suis entraîné par un torrent d'épreuves, de travaux, de compositions et d'affaires qui ne me laissent plus le temps de penser à rien.

Je viens d'écrire à M. D... J'ai vu hier Émile de Girardin et il l'ira trouver; il peut avoir là une place de quatre-vingt-dix à cent francs par mois; mais il a fallu *vous,* pour que je supportasse l'impertinence d'Émile...

Je ne pourrai pas aller à Angoulême avant janvier (du 1er au 15). Je vais faire le voyage de Genève, et y rester un mois; mais je vous viendrai, soyez-en sûre.

Quant à M. Bohain[1], il y a bien des calomnies sur son compte, et il y a aussi quelques vérités; croyez que je suis trop soigneux de

1. Directeur de *l'Europe littéraire.*

la robe blanche qu'on appelle gloire, honneur, réputation, pour y laisser tomber une tache.

Merci de votre bonne lettre ; merci de celle d'Auguste : dites-lui qu'il sera fait comme il veut, que je suis son banquier, et que, quand je viendrai, il me dise ce qu'il lui faut ; je ne puis pas lui répondre, mais je puis bien penser à lui, et l'aimer.

Je ne dors plus que cinq heures ; de minuit à midi, je travaille à mes compositions, et, de midi à quatre heures, je corrige mes épreuves. Le 25, j'aurai quatre volumes imprimés. *Eugénie Grandet* vous étonnera.

J'ai un événement bien grave dans ma vie, et dont je ne peux vous parler qu'à Angoulême. Peut-être réclamerai-je toute votre amitié pour une chose que je ne saurais confier qu'à vous.

Adieu, mille tendresses ; et dites à M. Carraud et à Auguste tout ce que je ne puis dire ici.

CXXI.

A LA MÊME.

Paris, fin de décembre 1833.

Mon Dieu, pour un ami qui sait ce que vous mettez dans chaque point de broderie, le beau présent, le précieux souvenir que vous me donnez ! Merci mille fois !

Je ne puis rien dire de vos critiques[1], si ce n'est que les faits sont contre vous. A Tours, il y a un épicier en boutique qui a huit millions ; M. Eynard, simple colporteur, en a vingt, et a eu treize millions en or chez lui ; il les a placés en 1814 sur le grand-livre, à cinquante-six francs, et s'en est ainsi fait vingt. Néanmoins, dans la prochaine édition, je baisserai de six millions la fortune de Grandet ; et, à Frapesle, je vous répondrai successivement sur vos critiques, dont je vous remercie. Peut-être verrez-vous que autre est le point de vue de l'auteur, autre celui du lecteur. Mais rien ne peut vous dire quelle est ma gratitude pour les soins maternels que me dénoncent vos observations.

1. Sur *Eugénie Grandet.*

Mon Dieu, *cara !* ne vous en faites pas faute ; il y a toujours du vrai dans les sensations d'une âme noble et grande comme est la vôtre, surtout quand une solitude pleine de pensées la grandit encore. Oui, comptez-y, j'irai à Frapesle, et je crois que j'obtiendrai la compagnie de madame de Berny; je viens de la trouver à mon arrivée hier, si malade, que j'ai conçu les plus vives craintes; je suis dans de bien douloureuses angoisses. Cette vie est tant dans la mienne! Oh! personne ne peut se faire une idée vraie de cette affection profonde qui soutient mes efforts et console à tout moment mes plaies. Vous pouvez en savoir quelque chose, vous qui connaissez si bien l'amitié, vous si bonne et si affectueuse. Aussitôt que je serai hors d'inquiétude, je vous l'écrirai. D'avance, je vous remercie de votre offre, pour elle, de Frapesle. Là, parmi vos fleurs et votre douce vie campagnarde, s'il est besoin d'une convalescence, et j'ose espérer le contraire, elle reprendra de la vie et de la santé.

Pardonnez-moi le décousu de ma lettre, car je suis vraiment bien inquiet, et j'arrive d'hier. L'aspect de madame de Berny m'a tout troublé! Mille remercîments d'ami. Je vais me replonger dans mes travaux. Il va paraître, le 25 février, une livraison de deux volumes des ÉTUDES DE MOEURS; dites-moi s'il faut l'envoyer encore à la Poudrerie ou à Frapesle. Bien des choses à Auguste. Ma *Séraphita* est très-avancée. Mes bons souvenirs au commandant, que je félicite bien de sa retraite. Embrassez Ivan au front et gardez mes plus vives tendresses pour vous. Adieu, vous que je n'oublie point.

Votre tout dévoué.

CXXII.

A LA MÊME.

Genève, 30 janvier 1834.

Ne m'accusez jamais d'oubli, ma plus chère fleur d'amitié! j'ai bien pensé à vous, j'ai même parlé de vous avec orgueil, en me félicitant d'avoir une seconde conscience en vous.

Aller à Frapesle? mais certes!... Mon Dieu, vous êtes angéliquement bonne d'avoir songé à celle que tous mes amis (je veux dire

ma sœur et Borget) nomment mon bon ange; si je ne vous ai pas écrit, ainsi qu'à notre Borget, c'est que je suis ici peu mon maître. Gardez ce secret-là au fond de votre cœur ; mais je crois que mon avenir est à peu près fixé, et que, selon le vœu de Borget, je ne partagerai jamais ma couronne, si couronne il y a; après avril, oui, je pourrai être à Frapesle.

Mes travaux faits ne sont rien en comparaison de mes travaux à faire. *Séraphita* est une œuvre encore plus cruelle qu'aucune autre pour le faiseur. Ma libération s'avance peu. Le *fiasco* du *Médecin de campagne*, de *Louis Lambert*, m'a chagriné, mais j'ai pris mon parti; rien ne me découragera. A compter du mois d'août prochain, je crois être libre ; mais, au mois d'avril, je devrai être bien loin, je le crois. Néanmoins, je ne passerai jamais une année sans aller habiter ma chambre de Frapesle.

Je vous plains de tous vos ennuis; je voudrais vous savoir déjà chez vous, et, croyez-moi, je ne suis pas ennemi de la vie agricole. Vous seriez d'ailleurs dans une manière d'enfer que j'irais vous y chercher.

Vous aurez en février ma deuxième livraison des ÉTUDES DE MŒURS; vous avez été bien peu touchée de ma pauvre *Eugénie Grandet*, qui peint si bien la vie de province ; mais une œuvre qui doit contenir toutes les figures et toutes les positions sociales ne pourra, je crois, être comprise que quand elle sera terminée. C'est quelque chose que vingt volumes in-octavo qui se réduiront en dix volumes un jour, pour être à la portée de toutes les bourses. Ici, j'ai fait deux contes drolatiques, et le plus beau de tous (*Berthe la Repentie*) s'y serait achevé, sans une grippe dont je suis encore victime.

Un jour, *cara*, au coin de votre feu de Frapesle, vous saurez, en lisant les ÉTUDES DE MŒURS et les ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, pourquoi aujourd'hui je vous écris si décousûment; je suis hébété d'idées qui affluent, affamé de repos, puis ennuyé de ma position d'oiseau sur une branche flexible.

Enfin, mai et juin seront pour moi deux mois de délices, d'amitié; je vous les donnerai religieusement. Je voudrais vous voir hors de la Poudrerie! Vous ne me dites rien d'Ivan! J'espère que vous savez ce que c'est que la sécurité de l'amitié, que vous ne me direz plus : « Ayez de la mémoire, » quand ici quelqu'un me

dit : « Je suis heureuse de savoir que vous inspirez de telles amitiés, cela justifie la mienne pour vous. »

L'Allemagne a acheté deux mille *Louis Lambert* de la contrefaçon, et la France n'a pas acheté deux cents *Louis Lambert!* Et cependant je fais *Séraphita*, œuvre aussi élevée au-dessus de *Louis Lambert* que *Louis Lambert* est élevé au-dessus de *Gaudissart*, qui, m'a dit Borget, ne vous a guère plu. Nous en causerons. Il est dit que je n'aurai jamais le bonheur complet, ma libération, la liberté, tout, qu'en perspective. Mais, chère, au moins qu'il me soit permis de vous dire ici, avec toutes les effusions de cœur les plus tendres, que, dans cette longue et pénible route, quatre nobles êtres m'ont constamment tendu la main, encouragé, aimé, plaint; que vous êtes un de ces cœurs qui ont dans le mien un inaltérable privilége d'antériorité sur toutes mes affections; qu'à toute heure de ma vie où je me recueille, vous me donnez de riches souvenirs. Oui, l'égoïsme des poëtes et des artistes est une passion pour l'art qui leur laisse des sentiments forts en réserve. Vous aurez toujours le droit de me requérir, et tout chez moi est à vous. Quand je me fais des rêves de bonheur, vous y êtes toujours comprise, et posséder votre estime est encore à mes yeux une plus belle chose que toutes les vanités de ce monde. Non, vous ne me donnerez rien en affection que je ne me sente au cœur le désir de vous en rendre davantage. Mais, pauvre ouvrier attaché à mes phrases, il ne m'est pas permis de montrer tout mon dévouement; je suis comme une chèvre attachée à son piquet. Quand la main capricieuse de la fortune me déliera-t-elle? je ne sais. Allons, adieu; une lettre est un luxe pour moi. Merci de vos bonnes choses; écrivez-moi toujours; vos lettres me font tant de bien! Il y a peu d'approbations auxquelles je tienne, et la vôtre est une de mes plus précieuses.

Vous pourrez donc arranger Frapesle à votre guise, vous dire que l'ornement que vous faites faire restera sous vos yeux, qu'on ne vous dérangera plus votre chez vous! Cela est précieux. Adieu. Si Frapesle était sur ma route! mais ni Frapesle ni Angoulême! Je vais, dans trois jours, revenir par l'ennuyeuse Bourgogne à Paris, reprendre mon collier de misère, après avoir refusé, des mains de l'amour, des trésors qui pouvaient me faire libre en un moment;

mais je ne veux tenir mon or que de moi, ma liberté que de moi-même.

Je vois avec plaisir que vous serez débarrassée de vos voisins. Vous avez beau faire fi des manières, madame la démocrate, c'est quelque chose que la politesse, quand elle n'a rien ôté du cœur.

Mille compliments affectueux à M. Carraud, qui prend sa retraite et fait bien. Va-t-il dormir à son aise à Frapesle!

Je joins ici une lettre du grand Borget.

Mille tendresses de cœur; et, quand viendra ma fête, vous savez, je serai, comme l'année dernière, près de vous.

Votre dévoué ami.

CXXIII.

A MADAME CHARLES BÉCHET, LIBRAIRE, A PARIS.

16 avril 1834.

Madame,

Notre troisième livraison des ÉTUDES DE MŒURS ne pourra guère paraître que pour le 20 mai. Je vous en préviens, afin de ne point trop déranger vos affaires commerciales, puis pour ne pas vous tromper par de fausses lueurs.

J'ai été obligé de quitter Paris pour dix jours, afin de me reposer. J'étais si horriblement fatigué, que mon médecin m'a ordonné de quitter tout travail, et, avant de partir, j'ai été forcé de garder le lit pendant quatre jours. Néanmoins, ce retard provient surtout de la partie inédite que je dois ajouter au delà de nos conventions, par suite de la justification adoptée un peu légèrement. Il faut, pour faire un volume de vingt-quatre feuilles avec l'ancien quatrième volume des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, ajouter quatre feuilles; ce qui fait rentrer de huit feuilles, attendu qu'il y en a vingt-quatre dans l'ancienne édition.

Ces travaux bonifient singulièrement votre opération; en la rendant toute neuve, et en anéantissant ainsi les deux premières éditions des SCÈNES, ils aideront à un plus rapide écoulement de ces douze volumes.

Je tiens à vous donner ces explications, afin que vous puissiez

apprécier les changements que des travaux si imprévus apportent à l'exécution littéraire et mécanique ; car vous comprendrez à merveille qu'un auteur ne peut pas, sans y penser un peu, ajouter quatre feuilles à un livre complet, et les intercaler sans travaux.

Je serai le 23 à Paris. Je calcule que, du 23 avril au 20 mai, secondé comme je le suis par M. Barbier, qui fait des miracles, nous pourrons fabriquer le troisième volume des Scènes de la Vie privée, qui sera tout entier inédit ; mais il faudra d'énormes efforts pour arriver à ce résultat !

D'un autre côté, la quatrième livraison, n'ayant, sur cinquante feuilles, que dix-huit feuilles d'inédit, me procurera quelque repos et pourra paraître le 20 juin.

Je vous prierai, madame, autant que cela sera possible, de ne pas oublier d'échanger, avec M. Gosselin, les Études (première et deuxième livraison) contre les quatre volumes de mes *Romans et Contes philosophiques,* qu'il m'importe d'épuiser, et dont il n'a que peu d'exemplaires.

Agréez, madame, mes sentiments les plus distingués.

CXXIV.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Paris, 1834.

J'étais à travailler nuit et jour, ne lisant même pas mes lettres, quand vous m'avez écrit les deux vôtres. Les gens qui sont sur le champ de bataille, vous le savez, ne sont pas libres de causer, ni de faire savoir à leurs amis s'ils sont vivants ou morts. Moi, je suis mort de travail ; mais je vous envoie mon livre, pour vous prouver que les morts n'oublient pas, quand ils ont à se souvenir de vous et qu'ils sont

Votre tout dévoué.

CXXV.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 1834.

Madame,

Depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous voir, je ne suis pas sorti, je n'ai vu personne; j'ignore donc qui a pu vous dire que j'étais fâché contre vous; et pourquoi? Nous ne nous fâchons contre quelqu'un que quand nous avons des torts envers lui; je ne m'en connais pas d'autre que celui de manquer à des invitations amicales, mais ce sont des raisons pour vous aimer davantage.

Je vous remercie de votre bon souvenir; mais je ne pourrai vous aller voir de quelque temps, car je suis plongé dans le gâchis des épreuves et des retapages de deux ouvrages pressés.

Agréez mes hommages respectueux.

CXXVI.

A LA MÊME.

Paris, samedi matin, 1834.

Madame,

Votre invitation s'est trouvée postérieure à une autre dont je ne pouvais me dégager; mais, à part cela, je vous avouerai qu'il y aurait quelque chose d'illogique à me présenter chez vous, quand je n'y vais pas lorsque M. de Girardin s'y trouve. Les regrets que j'éprouve sont causés autant par les yeux bleus et les blonds cheveux d'une personne qui, je crois, est votre meilleure amie, et dont je ferais volontiers la mienne, que par ces yeux noirs que vous me rappelez et qui, en effet, m'ont impressionné; mais je ne puis. — Mes travaux me forcent même à vous dire ici un long adieu; car, lorsque ma troisième livraison des ÉTUDES DE MŒURS sera publiée, je me réfugierai dans une campagne d'où je ne sortirai pas pendant trois mois.

Ainsi, agréez mes hommages respectueux et mes sentiments les plus gracieux. N'oubliez pas de peindre mes regrets à madame O'Donnell, et à ces mêmes yeux noirs que, etc...

CXXVII.

A M. LE BARON GÉRARD, A PARIS.

Paris, 8 juin 1834.

Monsieur,

Mon envoi n'a d'autre but que le sentiment amical qui l'accompagne ; c'était l'exemplaire que je m'étais réservé, mais je ne pouvais mieux placer le denier de l'auteur.

Je joins aux quatre volumes parus des ÉTUDES DE MOEURS ma première croûte[1], qui vient de paraître aujourd'hui restaurée ; mais, quoi que je fasse, j'ai peur que l'écolier ne s'y montre toujours trop. Ce sera un honneur que d'être souffert dans votre bibliothèque.

Agréez, monsieur, mes sentiments les plus affectueusement distingués.

CXXVIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Lundi, 2 heures du matin, 1834.

Ma bonne *alma soror !*

Ton mari et Sophie sont venus hier faire un détestable dîner dans ma garçonnière de Chaillot ; le procédé était d'autant plus malséant que le bon frère avait couru toute la journée pour moi, voir une maison que je veux acheter.

Je viens de conclure une bonne affaire avec *l'Estafette ;* les autres grands journaux me reviendront, ils ont besoin de moi. D'ailleurs, m'ont-ils enlevé mes champs cérébraux, vignes littéraires et bois intelligentiels ? et ne me reste-t-il pas les libraires pour les exploiter ? Ceux-ci, ne comprenant pas leur véritable intérêt (ceci te paraîtra incroyable), préfèrent les ouvrages qui n'ont paru dans aucune revue ; ce n'est pas le moment de les éclairer : il est certain

1. *Les Chouans.*

néanmoins qu'une première impression leur épargne des annonces, et que plus une œuvre est connue, plus elle se vend.

Ne te chagrine donc pas, il n'y a pas encore péril en la demeure; je suis fatigué, il est vrai, malade même, mais j'accepte l'invitation de M. de Margonne et vais passer deux mois à Saché, où je me reposerai et me soignerai. J'y essayerai du théâtre, tout en finissant mon *Père Goriot* et corrigeant *la Recherche de l'absolu.* Je commencerai par *Marie Touchet,* une fière pièce où je dresserai en pied de fiers personnages.

Je veillerai moins, ne te tourmente pas de cette douleur au côté. Écoute donc, il faut être juste, si les chagrins donnent la maladie de foie, je ne l'aurai pas volée. — Mais halte-là, madame la Mort! si vous venez, que ce soit pour recharger mon fardeau, je n'ai pas encore fini ma tâche... — Ne t'inquiète pas trop, le ciel deviendra bleu!...

Le Lys dans la vallée est dédié au docteur Nacquart, et la dédicace le touchera aux larmes. Je lui dis que j'insère son nom sur cette pierre de l'édifice autant pour remercier le savant auquel je dois la vie que pour honorer l'ami. Pauvre docteur! il mérite bien cela.

On réimprime *le Médecin de campagne,* il manquait dans le commerce; c'est-il gentil, ça?...

La veuve Béchet a été sublime : elle a pris à sa charge quatre mille francs de corrections qui étaient à la mienne; c'est-il gentil encore, ça?

Va, si Dieu me prête vie, j'aurai une belle place et nous serons tous heureux; rions donc encore, ma bonne sœur, la maison Balzac triomphera! Crie-le bien fort avec moi pour que la Fortune nous entende, et, pour Dieu! encore une fois ne te tourmente pas!...

CXXIX.

A MADAME DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 1834.

Madame,

J'ai précisément assez d'esprit et de cœur pour comprendre que je ne puis vous rien dire pour justifier ma détermination. Si j'avais trop raison, j'offenserais votre cœur; si j'avais tort, je per-

drais dans votre esprit. Sur cette affaire, je garderai donc dans le monde, comme près de vous, le plus absolu silence; mais mon jugement est irrévocable, car ce n'est ni une brouille ni une chicane : c'est un jugement. Je me suis interdit d'aller chez M. de Girardin, de même que, si je le rencontre, ce sera pour moi comme un étranger. J'ai eu beaucoup de chagrin d'être obligé de ne pas profiter de vos bontés, de renoncer à nos bons petits moments, à nos causeries. Je vous supplie de croire que ce fut grave et pénible. Je ne serai jamais ni hostile ni favorable à M. de Girardin, je ne l'accuserai ni ne le défendrai. Tout me sera indifférent, excepté ce qui vous causera peine ou plaisir.

Ne me taxez pas de petitesse; car je me crois trop grand pour être offensé par qui que ce soit. Seulement, j'accorde ou je refuse certains sentiments. Je ne puis pas être faux, je ne puis pas jouer la comédie du monde. Votre salon était presque le seul où je voulusse aller, m'y trouvant sur le pied de l'amitié. Vous ne pouvez pas vous apercevoir de mon absence, et moi, je suis resté seul. Je vous remercie avec une affectueuse et sincère émotion de votre douce persistance; je crois que vous êtes guidée par un bon sentiment; aussi trouverez-vous en moi quelque chose de dévoué, en tout ce qui vous regardera personnellement.

CXXX.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 1834.

Mon cher Dablin,

Je me trouve dans un de ces effroyables abattements qui suivent les excès. Je suis incapable de quoi que ce soit. Cela vient de ce que je ne prends plus de café noir. Soyez assez bon pour m'excuser, remettez à lundi notre dîner; si vous ne le pouviez pas, vous me le diriez. Mille choses gracieuses; mon ouvrage ne paraît que lundi; en attendant, voici un nouveau *Médecin de campagne*.

Ayez l'amitié de me pardonner l'incohérence de cette lettre, car je suis hors d'état d'écrire. C'est là de ces souffrances qui ne sont connues que de Dieu et de moi.

Mille amitiés dévouées.

CXXXI.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Saché, 1834.

Ma chère sœur,

Je suis si triste aujourd'hui, qu'il doit y avoir quelque sympathie sous cette tristesse. Quelqu'un de ceux que j'aime serait-il malheureux? Ma mère est-elle souffrante? Où est mon bon Surville? est-il bien de corps et d'âme? Avez-vous des nouvelles d'Henry? sont-elles bonnes? Toi ou tes petites, seriez-vous malades? Rassurez-moi vite sur tous ces chers sujets.

Mes essais de théâtre vont mal, il faut y renoncer pour le moment. Le drame historique exige de grands effets de scène que je ne connais pas et qu'on ne trouve peut-être que sur place, avec des acteurs intelligents. Quant à la comédie, Molière, que je veux suivre, est un maître désespérant; il faut des jours sur des jours pour arriver à quelque chose de bien en ce genre, et c'est toujours le temps qui me manque. Il y a, d'ailleurs, d'innombrables difficultés à vaincre pour aborder n'importe quelle scène, et je n'ai pas le loisir de jouer des jambes et des coudes; un chef-d'œuvre seul et mon nom m'en ouvriraient les portes, mais je n'en suis pas encore aux chefs-d'œuvre. Pour ne pas compromettre ma réputation, il me faudrait trouver des prête-nom; c'est du temps à perdre, et le fâcheux, c'est que je n'ai pas le moyen d'en perdre! Je le regrette; ces travaux, plus productifs que mes livres, m'auraient plus promptement tiré de peine. Mais il y a longtemps que, les angoisses et moi, nous nous sommes mesurés! je les ai domptées, je les dompterai encore. Si je succombe, c'est le Ciel qui l'aura voulu et non pas moi.

La vivacité d'impression que mes chagrins te causent devrait m'interdire de t'en parler; mais le moyen de ne pas épancher mon cœur trop plein près de toi? C'est mal, cependant; il faut une organisation robuste qui vous manque, à vous autres femmes, pour supporter les tourments de la vie d'écrivain.

Je travaille plus que je ne le désirerais; que veux-tu! quand je travaille, j'oublie mes peines, c'est ce qui me sauve; mais toi, tu

n'oublies rien ! Il y a des gens qui s'offensent de cette faculté, ils redoublent mes tourments en ne me comprenant pas !

Je devrais faire assurer ma vie pour laisser, en cas de mort, une petite fortune à ma mère ; toutes dettes payées, pourrais-je supporter ces frais ? je verrai cela à mon retour.

Le temps que durait jadis l'inspiration produite chez moi par le café diminue ; il ne donne plus maintenant que quinze jours d'excitation à mon cerveau : excitation fatale, car elle me cause d'horribles douleurs d'estomac. C'est au surplus le temps que Rossini lui assigne pour son compte.

Laure, je fatiguerai tout le monde autour de moi et ne m'en étonnerai pas. Quelle existence d'auteur a été autrement ? mais j'ai aujourd'hui la conscience de ce que je suis et de ce que je serai.

Quelle énergie ne faut-il pas pour garder sa tête saine quand le cœur souffre autant ! Travailler nuit et jour, me voir sans cesse attaqué quand il me faudrait la tranquillité du cloître pour mes travaux ! Quand l'aurai-je ? l'aurai-je un seul jour ? que dans la tombe, peut-être !... On me rendra justice alors, je veux l'espérer !... Mes meilleures inspirations ont toujours brillé, au surplus, aux heures d'extrêmes angoisses ; elles vont donc luire encore !

Je m'arrête ; je suis trop triste. Le Ciel devait un frère plus heureux à une sœur si affectionnée.

CXXXII.

A LA MÊME.

Saché, 1834.

Ma chère sœur,

Ta lettre est la première félicitation qui m'arrive sur *la Recherche de l'absolu*. Ton affection prend toujours les devants sur tout le monde !...

Tu as raison, les éloges à la sincérité desquels nous pouvons croire font du bien à l'âme et sont nos récompenses, à nous, pauvres ouvriers littéraires ! Je me suis senti tout bêtement ému à tes bonnes phrases.

Tu as tort, je crois, sur les longueurs que tu me signales : elles

ont avec le sujet des ramifications qui t'ont échappé; je défends aussi Marguerite : non, ce caractère n'est pas forcé, parce que Marguerite est Flamande; ces femmes-là ne suivent qu'une idée et vont avec flegme à leur but.

Tes critiques sont douces; d'ailleurs, nous en causerons, et, si on les répète, j'aviserai.

Oui, *la Recherche de l'absolu* est un livre grandement fait, comme tu le dis, et j'en ai la conscience.

Je ne suis pas ici pour autre chose que travailler comme un cheval, et samedi vous aurez un manuscrit, *une fière œuvre!* bien plus émouvante que ne l'est *Eugénie Grandet* ou *la Recherche de l'absolu*. Ça m'a coûté cher, du reste!

Mille tendresses à tous, et à toi en particulier.

CXXXIII.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Paris, 1834.

Ma bonne mère,

Je suis comme sur un champ de bataille et la lutte est acharnée!

Je ne puis pas répondre une longue lettre à la tienne; mais j'ai bien ruminé ce qu'il y a de meilleur à faire. Je pense que, d'abord, tu dois venir à Paris causer avec moi durant une heure, afin que nous puissions nous entendre. Il m'est plus facile de causer que d'écrire, et je crois que tout peut concorder avec ce que ta position exige.

Viens donc partout où tu voudras venir; ici, rue des Batailles, comme à la rue Cassini, tu auras la chambre d'un fils à qui la moindre de tes paroles remue en ce moment les entrailles. Viens le plus tôt possible.

Je te serre contre mon cœur et voudrais être plus vieux d'un an; car ne t'inquiète pas de moi, il y a la plus grande sécurité pour mon avenir.

CXXXIV.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A ANGOULÊME.

Paris, août 1834.

Madame,

Je ne vous oublie pas, moi ! mais je travaille nuit et jour, et n'ai pas une minute pour vous écrire. Je vous en prie, faites-moi savoir par un mot comment vous vous portez ; quelques détails sur votre santé. J'ai ici une lettre pour Borget ; je vous l'envoie, faites-la-lui passer ; je ne sais où il est.

Dans une quinzaine de jours, vous recevrez de moi deux nouveaux volumes qui m'ont beaucoup coûté ; je n'ai plus que deux difficultés à régler pour n'avoir aucun ennui de libraires.

Le Gosselin est désintéressé de tout. Je commence les ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ; elles iront parallèlement aux ÉTUDES DE MOEURS. J'ai, d'une part, madame Béchet, de l'autre, un nouveau libraire nommé Werdet, qui ne me tracasseront pas ; puis j'en cherche un troisième pour les *Cent Contes drolatiques*. Cela fait, en six mois de travaux, je serai libre, ne devrai plus ni une page ni un sou, et mes propriétés seront bien libres et à ma disposition. J'aurai atteint cette oasis à travers bien des peines et des privations, dont les plus grandes sont d'avoir abusé de mes amis parfois, et de n'avoir pas pu leur montrer le fond de mon cœur. J'ai médité une grande tragédie qui, l'année prochaine, fera un beau sort à ma mère, si les produits sont à la hauteur de mes espérances.

Voilà les faits matériels d'une vie pleine de sentiments, et où vous occupez une grande place, vous le savez, n'est-ce pas ? J'ai bien des chagrins : madame de Berny a eu tant de peines qui sont venues fondre sur elle coup sur coup, qu'elle est très-malade. Elle est à la campagne, et moi, je suis *forcé* d'être à Paris. Vous comprenez tout ce qu'il y a dans ce peu de mots, si vous avez lu au fond de mon cœur, car il y a l'écorce et le milieu. Je ne laisse que peu de personnes pénétrer au milieu.

Mille tendresses.

Embrassez Ivan. Une poignée de main au commandant.

CXXXV.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Paris, août 1834.

Il y a, ma bonne mère adorée, que j'ai passé dix nuits sur quinze pour achever ma livraison[1]. Je n'ai jamais rencontré plus de difficultés. La livraison paraîtra le 17 ou le 18, pas plus tôt; jusque-là, je suis les pieds dans le feu. Mais, aussitôt ma livraison parue, il faut que j'achève *Séraphita.* Ainsi je ne puis aller te voir qu'au moment où *Séraphita* sera finie, et, si je ne la termine pas promptement, comme j'ai trois mille huit cents francs à payer à la fin de septembre, j'aurai bien des démarches à faire pour arriver à bon port le 30.

Tout cela me fatigue, car tu ne saurais croire quelle fête c'est pour moi de te donner un plaisir. Soigne-toi bien; je veux que tu vives longtemps pour bien goûter tous les bonheurs que je te veux faire. Si tu reçois la livraison par la diligence, c'est qu'il me sera impossible de te la porter moi-même, et tu sauras que j'en suis bien chagrin. Mais, pour avoir de l'argent, il faut que je fasse en vingt jours ma quatrième livraison, et j'ai sur les bras, outre cela, *César Birotteau* pour Werdet; néanmoins, je m'échapperai deux jours de cette fournaise pour aller me rafraîchir sur le sein maternel; mais je ne puis pas déterminer précisément le jour; je t'écrirai l'avant-veille un mot.

Adieu, ma bonne mère chérie; soigne-toi bien et sens-toi bien baiser sur les deux yeux par un fils qui te met de moitié (pour la meilleure moitié) dans toutes ses pensées.

Mille tendresses, et mille encore.

1. Tomes III et IV de la troisième édition des Scènes de la Vie privée, publiée en octobre 1834.

CXXXVI.

A LA MÊME.

Paris, 1834.

Ma bonne mère,

Tu m'as porté bonheur : ce bon Dablin, un ami bien excellent, m'a tiré d'affaire avec une grâce de sentiment qui m'a pénétré. Les honoraires Laurenz sont payés. Je vais me mettre en mesure pour toi à la fin du mois ; n'aie aucun souci.

Mille tendresses. J'ai des remords plein le cœur à l'occasion du manchon. Je voudrais convenir que tu me demanderas l'équivalent en quelque chose qui te plaira autant ; puis, l'hiver prochain, tu *rauras* un manchon.

Un bon baiser à la mère.

CXXXVII.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS A VERSAILLES.

Paris, 1834.

J'irai vous voir d'ici à deux jours. Ne signez rien, ne prenez aucun engagement relatif à vos *Mémoires* [1]. Je vous dirai de belles choses ! Ne vous épouvantez pas du *restant* [2]. Enfin, n'ayez pas le malheur de ne pas être libre de votre exploitation.

Je n'ai pas lu l'article dirigé contre vous. Mais où et comment voulez-vous faire faire une réponse ? Vous avez des amis tout prêts ; mais, ici, je vous dirai : « Prenez garde ! »

Mille bonnes amitiés. — A mercredi, de quatre à cinq heures, pour causer de cela.

1. Mame, qui avait publié la première édition des *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* en dix-huit volumes, voulait en émettre une en douze volumes.

2. Les exemplaires de la première édition encore invendus.

CXXXVIII.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Fin de septembre 1834.

Ma bonne mère bien-aimée!

Me voici arrivé à bon port, travaillant comme un cheval, et bien fructueusement, mais désolé, car je t'ai mis dans l'embarras : j'ai mal compté ; je me suis aperçu, au moment du départ, qu'il te manquait cinq cents francs pour payer l'épicier. Bah! l'épicier attendra, quoique, aujourd'hui, l'épicier soit roi.

J'ai pris un bon parti, je suis mieux, plus reposé, et, dès le deuxième jour, j'ai trouvé la plus grande facilité de travail. Mes hôtes sont toujours les mêmes.

Va chez madame Béchet, demande de ma part six exemplaires des tomes III et IV des SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, et distribue-les ainsi:

Un à M. Nacquart, un à madame Delannoy, un à M. Dieulouard (rue Richer 3, ou 5) ; mets-en un à la diligence pour Issoudun, à l'adresse de madame Carraud.

Demande un exemplaire *vélin* pour l'envoyer de ma part à M. le baron Gérard (6, rue Saint-Germain-des-Prés) ; puis un *jaune* destiné à madame Éverat, la femme de l'imprimeur, pour qui tu recevras une lettre relative à mes affaires à la *Revue de Paris;* — et de six!

Va trouver M. Nacquart, afin de savoir s'il s'occupe de mes deux transactions (si toutefois Levavasseur et Ollivier transigent), et dis-lui de m'envoyer ici par la poste une copie de la transaction, afin que je l'examine ; je la renverrai signée, si tout est bien.

J'estime qu'il me faut dix jours pleins, à compter d'aujourd'hui dimanche, pour achever *le Père Goriot* et *Séraphita,* faire mes corrections pour Barbier; et, si je puis donner un coup d'épaule à *César Birotteau* pour pousser cela aux deux tiers, je le ferai.

Allons, baise Laure au front pour moi ; donne une poignée de main fraternelle au Surville, et à bientôt! Quand, Laure ou toi, vous écrirez à Henry, expliquez-lui comme quoi je ne puis pas écrire beaucoup de lettres, attendu que je travaille tant *dans l'écriture,* qu'il ne me reste que le temps de manger et de dormir.

Adieu, mère chérie; dodeline-toi bien, et fais-toi grasse et fraîche pour pouvoir profiter des jours de bonheur qui finiront par luire pour nous; car tout finira par céder au travail de celui qui t'aime bien tendrement et qui est ton dévoué fils.

Je te joins la lettre pour Éverat; remets-la-lui avec l'exemplaire jaune que je donne à sa femme, qui te trouve «bien aimable»; puis prie-le de te faire savoir la réponse de la *Revue de Paris*. Tu recevras, dans une boîte qui partira vers jeudi (2 octobre, je crois), le manuscrit du *Père Goriot*. Songe que c'est précieux, unique, et prie madame Éverat de le serrer dans sa commode plutôt que de me perdre cela, — car on m'a déjà perdu par là le traité Ricourt! — enfin, prends toutes les précautions imaginables; — c'est une œuvre plus belle encore qu'*Eugénie Grandet;* du moins, j'en suis plus content.

CXXXIX.

A MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, A VERSAILLES.

Paris, 1834.

Au nom de vous-même, ne prenez aucun engagement avec qui que ce soit, ne donnez aucune parole, et dites que vous m'avez chargé de votre affaire, attendu mes connaissances en ce genre et mon inaltérable attachement à votre personne. J'ai trouvé, je crois, ce que je nomme de *l'argent vivant*, soixante et dix mille francs bien portants, et des gens qui se décarcasseront pour placer *trois mille d'Abrantès*, comme ils disent dans leur *argot*, en peu de temps.

Puis je vois jour à une troisième édition à plus grand nombre. Si *Mamifère* faisait le méchant, dites-lui : « Mon cher, M. de Balzac s'est chargé de mes affaires aujourd'hui, comme il s'en est chargé quand il vous a présenté à moi ; vous sentez qu'il a la priorité sur la préférence que vous demandez. » Cela posé, attendez-moi ; je vous ferai rire en vous parlant de ce que j'aurai emmanché.

Mille tendresses.

Si Éverat revenait, dites-lui que je suis votre *avoué* depuis long-

temps pour ces sortes d'affaires, quand elles en valent la peine ; car un ou deux volumes, qu'est-ce? Mais douze à treize mille francs, oh! oh! ah! ah! il ne faut rien compromettre. Seulement, manœuvrez avec habileté et avec cette finesse qui caractérise madame l'ambassadrice, pour savoir de Mame combien de volumes il a en magasin, et voir s'il peut s'opposer, par une lenteur de vente, ou par le prix excessif, à la nouvelle édition.

Votre tout dévoué.

CXL.

A M. HIPPOLYTE LUCAS, A PARIS.

Paris, 1834.

Monsieur,

Vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu, avec trop de plaisir pour qu'il ne s'y mêlât pas des craintes, votre jolie nouvelle de *l'Échelle de soie.*

Agréez mes félicitations inquiètes et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux! Je vous remercie beaucoup de l'envoi que vous m'avez fait de votre volume[1].

CXLI.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Paris, novembre 1834.

Ma bonne mère bien-aimée,

Laure m'a dit que tu n'allais pas très-bien. Je t'en supplie, soigne-toi! Rien ne m'est plus cher au monde que ta santé! je donnerais la moitié de mon sang pour te la rendre, et je garderais l'autre à ton service. Ma mère, le jour où nous serons tous heureux par moi s'avance avec rapidité ; je commence à recueillir le fruit des sacrifices que j'ai faits, cette année, à un avenir plus cer-

1. *Le Cœur et le Monde.*

tain. Encore quelques mois seulement et je t'apporterai la vie heureuse, la vie sans soucis dont tu as besoin. Tu auras tout ce que tu désires; nos petites vanités ne seront pas moins satisfaites que les grandes ambitions du cœur. Oh! dorlote-toi, je t'en prie! Si mes affaires me l'avaient permis, j'eusse été à Chantilly; mais il faut que j'aille en Angleterre pour Surville et Laure, tu le sais. Puis j'ai beaucoup à payer ce mois-ci; mais mon travail suffira.

Tu n'as plus à te tourmenter de moi. Aie l'esprit en repos, et pense à toi; conserve-toi pour un bonheur que je serai heureux de t'offrir.

Maintenant que le but n'est plus si loin, je puis t'en parler.

Cette année, tu auras deux joies. Le jour de ma naissance, j'en suis sûr, je ne devrai plus qu'à toi, et j'espère, durant le reste de l'année, arriver à un plus beau résultat encore; j'espère pouvoir te composer un capital dont l'emploi sera tel, que, d'abord, tu auras une sécurité; et puis, plus tard... tu verras! Ma richesse, vois-tu, c'est ton bonheur, c'est ta satisfaction dans les choses de la vie. Oh! bonne mère, vis donc pour voir mon bel avenir; si tu ne vas pas mieux, viens encore à Paris, et reconsultons. Si j'allais en janvier à Vienne, je tâcherais d'avoir assez d'argent pour t'emmener; un voyage te remettrait peut-être.

Allons, promets-moi de ne pas tarder à venir ici consulter; surtout n'aie point d'inquiétude, ne te tourmente plus. Si tu avais quelque fantaisie, si tu avais besoin de quoi que ce soit, dis-le-moi, mère; quand je me passe mes fantaisies, ce n'est pas pour que tu ne satisfasses pas les tiennes.

Adieu, bonne mère; je t'embrasse, je te serre avec une effusion de cœur sans bornes; je voudrais que cette lettre te communiquât de ma santé et que mes souhaits eussent la force de ma volonté. J'ai pensé aussi à l'avenir d'Henry : j'entame quelque chose qui pourrait le caser convenablement; mais ne lui en dis rien, je ne veux pas qu'il croie pouvoir compter sur moi.

Mille bons baisers, ma chère mère bien-aimée.

S'il y a une *Revue de Paris* à Chantilly, lis celle de dimanche 2 novembre; tu verras que je pense à l'avenir des familles des pauvres gens de lettres; et, cette fois, tu sais, j'ai déployé *ma*

voix de tribune. Où est mon pauvre père! il aurait fait son bon petit soufflement en entendant cette grande et belle lettre qui, dit-on, me donne la suprématie littéraire.

Adieu encore; car ceci est pris sur les manuscrits!

CXLII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Paris, fin de novembre 1834.

Mais, *cara*, vous me faites mauvais et grand seigneur à plaisir! Aucun de mes amis ne peut ni ne veut se figurer que mon travail a grandi, que j'ai besoin de dix-huit heures par jour, que j'évite la garde nationale, qui me tuerait, et que j'ai fait comme les peintres: j'ai inventé des consignes qui ne sont connues que des personnes qui ont bien sérieusement à me parler. Moi, grand seigneur! me voilà tombé dans la classe de ceux qui ont des revenus impitoyables, fixes, et qui ne peuvent pas se permettre la moindre chose de ce que font les Bédouins, qui vivent à même sur leur capital. Je suis, outre tout mon travail habituel, accablé d'affaires, j'ai la queue du malheur à débrouiller. Les cinquante mille francs ont été dévorés comme un feu de paille, et j'ai encore devant moi quatorze mille francs de dettes; ce qui est aussi considérable que les vingt-quatre mille que j'ai payés, car c'est la dette en elle-même et non la somme plus ou moins forte qui me tourmente. Il me faut encore six mois pour libérer ma plume comme j'ai libéré ma bourse; et, si je dois encore quelque chose, il est certain que les bénéfices de l'année m'acquitteront. D'ailleurs, je dois toujours: ces cinquante mille francs sont une avance que l'on m'a faite sur les produits de mon travail.

J'ai été plus loin que vous, j'ai dit à Auguste de ne pas faire le voyage en question. Il perd du temps. Il ne veut pas voir que, dans les arts, il y a un mécanisme à saisir. En littérature, en peinture, en musique, en sculpture, il faut dix ans de travaux avant de comprendre la synthèse de l'art en même temps que son analyse matérielle. On n'est pas grand peintre parce qu'on a vu des pays, des hommes, etc.; on peut copier un arbre et faire un immense

chef-d'œuvre. Il lui valait mieux se battre deux ans avec la couleur et la lumière dans un coin comme Rembrandt, qui n'est pas sorti de chez lui, que de courir en Amérique pour en rapporter les cruels désenchantements qu'il rapportera en fait de ses idées politiques.

Votre lettre a un ton triste qui me fait chagrin. J'espère toujours aller vous voir et vous prouver que ni le temps ni les circonstances ne changent Honoré, pour les personnes à qui ce nom est acquis.

Voilà trois ans que je ne lis plus les journaux, que je vis dans une sainte ignorance de ce qui se dit sur moi; en sorte que je n'ai pris votre souhait, relativement à la critique, que comme une preuve d'amitié.

Oui, soignez-vous, et, quant à Ivan, il faut le sortir bien promptement du milieu où il est; il faut, pour en faire un homme, lui faire sentir les hommes; il faut qu'il connaisse quelque chose qui ne soit pas les délices de la maison paternelle, croyez-moi. Je suis forcé de vous dire adieu. J'espère pouvoir aller bientôt travailler en paix pendant une quinzaine à Frapesle; et n'est-ce pas quelque chose de curieux que j'aille y faire l'ouvrage que j'y commençai la première fois que j'y suis venu, *César Birotteau*?

Allons, mille amitiés au commandant. Il doit être bien gêné de son petit furoncle, lui qui aime tant à se coucher sur un canapé. Embrassez vos deux gars pour moi. Quant à vous, vous savez tout ce que je vous souhaite de bonheur. Je serais bien heureux si je vous voyais vers la fin du mois; mais peut-être des intérêts majeurs et pécuniaires me feront-ils aller en Angleterre avant d'aller en Berry. Dieu veuille que j'en rapporte ce que j'en espère!

Mon adresse n'a jamais varié : toujours « madame veuve Durand, 13, rue des Batailles ».

CXLIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Paris, 9 décembre 1834.

Ma chère Laure,

Je te prêterai tous les livres possibles et tout ce que tu voudras; mais je ne conçois pas comment, toi qui dois avoir une idée de mes occupations, tu imagines que je peux deviner tes désirs!

Tu peux bien me demander sans craindre les refus. La seule chose que je ne puisse pas prêter, ce sont mes outils. Mais *les nouveaux que j'ai*, tu peux tout bonnement les envoyer chercher. J'ai *Volupté*, mais non *Pellico*. J'ai peu de livres, je n'ai que ceux qu'on me donne, et c'est à ton service.

Mille tendresses; mais ne gronde pas un frère qui est tout à toi.

Mes affectueux compliments au Surville.

CXLIV.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 1er mars 1835.

Mon bon Dablin,

Ne m'accusez pas d'oubli, mon retard provient d'un petit malheur : je suis détenu pour sept jours à l'hôtel Bazancourt ; je ne sors que mercredi. Ce triste contre-temps a dérangé toutes mes affaires, car il est difficile de les mener du fond d'une prison. Aussitôt sorti, j'irai à vous.

Mille amitiés aussi sincères que vieilles.

Tout à vous.

CXLV.

A MADAME LA DUCHESSE DE CASTRIES, A PARIS.

Paris, mars 1835.

Madame,

Toute la première édition du *Père Goriot* est vendue avant les annonces : je ne vous enverrai que de la deuxième. *Séraphita* s'avance, elle paraîtra dans les derniers jours du mois. C'est une œuvre dont le travail a été écrasant et terrible; j'y ai passé, j'y passe encore les jours et les nuits. Je fais, défais et refais; mais, dans quelques jours, tout sera dit : ou j'aurai grandi, ou les Parisiens ne me comprendront pas. Et, comme, chez eux, la moquerie remplace ordinairement la compréhension, je n'espère qu'en un succès lointain et tardif. Ce sera apprécié au loin, et pour ainsi dire çà et là. D'ailleurs, je

crois que ce sera le livre des âmes qui aiment à se perdre dans les espaces infinis. Il y a le chapitre VIII, intitulé *le Chemin pour aller à Dieu,* qui me donnera à jamais les âmes vraiment pieuses.

Comment pouvez-vous rêver que je suis rue Cassini?... Je suis plus près de vous et peut-être plus loin, selon la fantaisie du moment. Je n'aime pas votre tristesse, je vous gronderais beaucoup si vous étiez là. Je vous poserais sur un grand divan où vous seriez comme une fée au milieu de son palais, et je vous dirais qu'il faut aimer dans cette vie pour vivre; or, vous n'aimez pas. Une affection vive est le pain de l'âme, et, quand l'âme n'est pas nourrie, elle faiblit comme le corps. Il y a de tels liens entre l'âme et le corps, qu'ils souffrent l'un par l'autre.

Je ne puis pas vous prêcher pendant longtemps, car il faut travailler, j'ai tant à faire! En un mois, il me faut faire ce que d'autres ne pourraient faire en un an et plus. Je vous parle de moi parce que j'espère que vous ne me parlerez que de vous; nous échangerons ainsi nos pensées. Je suis sorti hier pour des affaires urgentes, j'ai vu mes deux caricatures par Dantan. Envoyez-les donc prendre chez Susse, vous me direz si elles sont drôles. D'ici à quelques jours, je vais poser chez un peintre, qui m'a demandé de le laisser faire mon portrait; j'ai eu la faiblesse d'y consentir. Tout cela est bien petit, n'est-ce pas? et cela le semble davantage, quand on vient de s'élever, avec les mystiques, jusque dans les cieux.

La grande figure de femme promise par la préface, que vous trouvez piquante, est faite à moitié : c'est intitulé *le Lys dans la vallée*. Peut-être je m'abuse, mais il me semble que cela fera verser bien des larmes : en l'écrivant, je me surprends à pleurer, moi-même. Cette œuvre sera la dernière des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. Au bout de chaque œuvre se dressera la statue de la Perfection sur la terre, représentée par l'œuvre dans son ensemble et ses détails; puis cette Perfection resplendissant dans le ciel. Je crois qu'il y ai là une grande idée, il ne s'agit que de pouvoir la manifester avec habileté et courage. J'avais commencé *le Lys dans la vallée* depuis plusieurs mois. Vous me verrez arriver un soir avec ce livre, et, si vous pleurez, vous ne m'en voudrez pas.

Mille tendresses en retour de vos fleurs, qui m'en apportent de si bonnes; mais je voudrais plus encore. Allons, adieu.

CXLVI.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Paris, vendredi saint, 17 avril 1835.

Peut-être me verrez-vous dans quelques jours, et Borget ne dira pas que je suis perdu pour mes amis. Les excessifs travaux qu'ont exigés les derniers chapitres de *Séraphita* m'ont causé une inflammation des nerfs du côté gauche de la tête. Voilà trois jours que la douleur persiste; seulement, elle est plus ou moins violente. Il faut, je crois, changer d'air et cesser les travaux, à mon grand chagrin; car je suis pressé d'achever, et le temps est l'étoffe première.

Aussitôt que j'aurai publié *Séraphita*, j'irai prendre une dizaine de jours de liberté dans le Frapeslois. Du moins, tel est mon projet, car je suis soumis à tant de causes dominatrices, que je ne puis pas dire : *Je ferai cela,* d'une manière certaine et positive.

Il y a en moi plusieurs hommes : le financier, l'artiste, luttant contre les journaux et le public; puis l'artiste luttant avec ses travaux et ses sujets; enfin, il y a l'homme de passion qui s'étale sur un tapis aux pieds d'une fleur, qui en admire les couleurs et en aspire les parfums. Ici, vous direz : « Ce coquin d'Honoré ! » Non, non, je ne mérite pas cette épithète; vous me trouveriez bien bon de me refuser à toutes les joies qui se présentent et de m'enfermer pour continuer l'œuvre.

Allons, *cara,* pourquoi ne m'écrivez-vous plus? Croyez-vous que vous ayez perdu quoi que ce soit dans mon affection? Les expériences de la vie font bien grandir les vieilles amitiés!

CXLVII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

1835.

Chère sœur,

Madame Delannoy donne les quinze mille francs! Dis à mon bon Surville que le premier pas est ainsi fait vers le pouvoir.

Si l'affaire de ta belle-mère peut s'arranger aussi, cela me fera d'autant plus de plaisir que j'ai perdu sept mille francs : les trois premières feuilles du troisième dizain de mes *Drolatiques* étaient rue du Pot-de-Fer[1] : et aussi les exemplaires du premier et du deuxième dizain. C'est atterrant! il fallait cela pour me troubler mon mois! Heureusement, je n'avais pas vendu, car on pourrait m'inquiéter.

J'espère que Dablin pourra m'aider de ce qui me manquera pour achever la grande affaire. Ma joie est telle, que je ne fais pas attention à cette perte.

Allons, adieu; le bonheur ne s'arrêtera pas.

Mille tendresses à Surville, et à toi mille et une.

CXLVIII.

A M. WILLIAM DUCKETT, DIRECTEUR DE LA *BIOGRAPHIE MICHAUD.*

Paris, juillet 1835.

Monsieur,

Vous recevrez, demain jeudi, l'article *Brillat-Savarin*. Son retard tient à ce que l'on m'avait égaré tous les éléments de cette notice.

Je ne vous renvoie pas la *Biographie;* mais je tiens à votre disposition le prix de ce livre; car je ne crois pas que mon article m'acquitte de la somme dont je vous suis redevable. Il est impossible d'accorder plus de trois ou quatre colonnes à Brillat-Savarin.

J'avais demandé *Gall*, que mes connaissances me mettaient plus à même de traiter, et qui vous aurait peut-être fait mon débiteur.

Je suis fâché d'un retard que tous les autres travaux auraient pu facilement expliquer, et je souhaite que l'article arrive encore à temps demain.

Agréez, monsieur, mes félicitations sincères.

1. Une imprimerie, située dans cette rue, venait d'être détruite par un incendie.

CXLIX.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

19 juillet 1835.

Ma chère mère bien-aimée,

L'affaire n'a pas réussi, l'oiseau s'est effarouché. J'en suis assez aise, je n'avais pas le temps de faire la cour; il fallait que cela fût oui ou non.

Me voilà dans d'excessifs travaux qui vont se prolonger pendant trois mois. Il faudrait, certes, quelqu'un près de moi, car je crains ces travaux prolongés; ils usent et affaiblissent les qualités humaines que je voudrais entretenir.

Dis de ma part à mademoiselle Pigache que je la remercie du fond du cœur, puisqu'elle a tant soin de toi. Tâche de te bien porter, parce que tout ira bien. Ne te fâche pas de mon silence : je travaille énormément; j'ai pris le parti de travailler vingt-quatre heures de suite et de me coucher cinq heures. Ce qui me fait trouver vingt et une heures et demie de travail par jour.

Mille bons baisers.

CL.

A MADAME CARRAUD, A FRAPESLE.

Paris, 1835.

Madame Junot m'a écrit, *cara,* que Dumont avait le désir de m'éditer; mais je n'ai qu'une seule affaire de disponible; c'est celle des *Cent Contes drolatiques*, affaire exploitable de deux manières : en édition *princeps,* un volume par dizain, et en livraisons *pittoresques,* pour parler leur argot; affaire excellente, je ne peux pas dire autrement, et d'autant plus sûre qu'un jour mon éditeur *unique* ira lécher les pieds de celui qui l'aura, afin de la réunir à toute mon œuvre.

En ce moment, cet éditeur fait tout ce qu'il peut pour suffire à ce qu'il a. Quant à votre Sousterre[1], il radote, chère amie. Werdet n'a

1. Sousterre, escompteur de la librairie, ancien hussard de la Mort, excellent homme d'ailleurs.

jamais fait faillite; il a payé, sans déposer son bilan, tous ses créanciers, intégralement, capital, intérêts et frais. Nous sommes dans un siècle où l'on nie la probité comme on nie le talent!

Mille gracieusetés de cœur.

Si Dumont a le bon esprit de vouloir de moi, qu'il se dépêche; car il est question, pour les *Drolatiques*, d'une alliance entre Auzou, Éverat et Werdet[1]. Éverat prend une part avec n'importe qui, pourvu que ce soit un homme de probité, comme sont Dumont et ceux dont je parle.

CLI.

A MADAME HANSKA[2], A ISCHL (AUTRICHE).

Paris, 11 août 1835[3].

Je reviens de Berry, où j'ai été voir madame Carraud, qui avait quelque chose à me dire, et je trouve à mon retour votre dernière lettre, celle où vous me parlez de votre dîner chez madame ***, au moment même où certains journaux la représentaient comme inventant la machine infernale de Fieschi, et en attendant le succès aux eaux d'Aix, où elle en conférait avec Berryer. Gouvernez donc les peuples auxquels, en vingt-quatre heures et sur deux cents lieues carrées, on fait accroire de semblables choses!

Vous vous plaignez d'une bien aimable façon de la rareté de mes lettres; vous savez cependant que j'écris autant que je peux. Je travaille maintenant vingt heures par jour. Y résisterai-je? je ne sais.

Je ne comprends pas comment vous n'avez pas reçu mon envoi;

1. Auzou, marchand de papiers en gros; Éverat, imprimeur; Werdet, le nouvel éditeur de Balzac.

2. *Séraphita* lui est dédiée.

3. A cette époque, Balzac était, depuis quelque temps déjà, en correspondance avec la femme distinguée à laquelle il devait plus tard donner son nom; mais, malheureusement, une partie de cette correspondance fut brûlée à Moscou dans un incendie qui eut lieu chez madame Hanska. On pourra donc remarquer, dans les lettres de cette série, deux ou trois lacunes d'autant plus regrettables, que celles qui ont échappé au feu présentent un vif intérêt.

l'ambassade d'Autriche l'a pris sous sa protection et il est à l'adresse de M. de la Rochefoucauld; je vous en prie, réclamez-le.

Je m'étonne beaucoup des éloges que vous donnez à Lherminier: on voit bien que vous n'avez pas lu ses autres ouvrages; ils m'ont empêché de lire celui que vous vantez[1], et dont les fragments publiés dans la *Revue des Deux Mondes* ne m'ont pas paru forts: c'est de la littérature et non de la politique dogmatique. Ne confondons pas Capefigue et Lherminier avec les roses et les lys; laissons-les parmi les chardons, qui sont chers à plus d'un titre à ces Excellences. Vous me ferez lire *Au delà du Rhin,* puisque vous le voulez; mais j'ai peur de vous le reprocher, malgré la foi que j'ai vouée à votre beau front.

Je ne vous ai pas chanté merveille pour le livre de madame de Girardin[2], il est meilleur que ce qu'elle a fait jusqu'à présent, mais ce n'est pas une œuvre bien remarquable.

Vous avez donc été malade! Vous avez souffert, et toujours *par* et *pour* les autres, toujours cette abnégation personnelle, toujours cette fatale complaisance! Pourquoi ces promenades à perte de vue? ne vous ai-je pas dit que les deux médecins que j'ai consultés pour vous, vous défendaient de marcher? pourquoi donc marchez-vous?

Votre lettre m'a attristé: elle m'a semblé indifférente et froide, comme si la glace sur laquelle reposent les trônes vous avait gagnée. J'aimerais mieux être grondé, querellé, qu'être traité avec ce calme impassible, et cette suprême douceur d'une souveraine de droit divin, trop sûre de son pouvoir pour ne pas en abuser royalement, mais tranquillement et avec dignité. Si vous ne restez pas à Vienne quelque temps, comment faire pour les manuscrits de *Séraphita* et du *Lys dans la vallée*? *Séraphita* ne paraîtra que le troisième ou peut-être même le quatrième dimanche d'octobre. Si vous revenez tout à fait chez vous, donnez-moi, dans ce cas, une adresse bien sûre; dans un pays privé de toutes les ressources de la civilisation comme le vôtre, et au fond des déserts que vous allez habiter, mes lettres vous seront peut-être plus agréables à

1. *Au delà du Rhin.*
2. *Le Marquis de Pontanges.*

recevoir qu'au milieu de la dissipation où vous vivez et qu'elles interrompent parfois, maussadement peut-être. Puissiez-vous toujours ignorer l'amère tristesse qu'amène la déception et qui est entretenue par l'isolement; et cela au moment même où l'on aurait eu presque besoin d'exagération, en fait de sentiment, de la part de ses amis; car je vous certifie que la plus cruelle conviction me gagne, je n'espère pas pouvoir résister à de si rudes travaux.

On parle des victimes dues à la guerre, aux épidémies; mais qui est-ce qui songe aux champs de bataille des arts, des sciences et des lettres, et à ce que les efforts violents faits pour y réussir y entassent de morts et de mourants? Dans ce redoublement de travaux qui m'a saisi, pressé que je suis par la nécessité, rien ne me soutient. Du travail, toujours du travail! des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation, de l'exécution à la conception, de la conception à l'exécution! peu d'argent, comparativement à ce qu'il m'en faut; immensément d'argent par rapport à la production. Si chacun de mes livres était payé comme ceux de Walter Scott, je m'en tirerais; mais, quoique bien payé, je ne m'en tire pas. J'aurai gagné vingt-cinq mille francs en août. *Le Lys* m'est payé huit mille francs, moitié par la librairie, moitié par la *Revue de Paris*. L'article au *Conservateur* me sera payé trois mille francs. J'aurai fini *Séraphita*, commencé les *Mémoires de deux Jeunes Mariées* et fini la livraison de madame Béchet. Je ne sais si jamais cerveau, plume et main, auront fait pareil tour de force à l'aide d'une bouteille d'encre.

Et il existe une chère personne, saintement aimée, qui se plaint que la correspondance languisse, quand je réponds scrupuleusement à ses lettres! Il m'est impossible de m'entretenir avec vous, par la voie ordinaire, de Fieschi et de sa machine. Les hommes profonds en politique et les profanes comme votre serviteur, qui ne manquent pas d'un certain don de seconde vue, croient que ce n'était ni la république ni la royauté qui étaient le but du coup. Fieschi n'a rien dit; tenez cela pour certain, il ne parlera probablement pas. C'est Lisfranc, le chirurgien qui le soigne, qui me l'a dit. On lui a donné beaucoup d'argent. Peut-être ne sait-il pas lui-même *qui* l'a fait agir.

Je suis peut-être à la veille de commencer une existence politique qui pourrait, avec le temps, me donner une certaine influence si elle ne me faisait pas arriver à une grande position, mais qui n'a rien qui me tente, tant elle me semble hors de mes goûts et de mes habitudes d'esprit et de caractère. Des hommes puissants par la volonté et influents par la position, des hommes d'État, deux journaux m'ont fait sonder; l'un d'eux a beaucoup d'abonnés, non-seulement en France, mais en Europe. En se réunissant, ils deviendraient un pouvoir, avec un chef intelligent et capable surtout; il faudrait y associer deux autres journaux et en fonder un cinquième; avec cela trouver des combinaisons, des *attractions*, comme disent les Anglais, pour obtenir la faveur du public de manière à écraser, par leur supériorité, les autres journaux qui tomberaient devant eux comme les feuilles d'automne balayées par le vent du nord! Ils s'assureraient ainsi la popularité par des abonnements, et feraient, tôt ou tard, triompher le parti qu'ils appuient et représentent. Comment nommerions-nous ce parti? *That is the question...* Voyons!... le parti des *intelligentiels*, cela vous va-t-il?... ou simplement des *intelligents*. Cela vous va mieux, n'est-ce pas? Ce nom prête peu à la plaisanterie, et, en ce pays-ci, la vanité étant toujours la maladie endémique du sol, rien qu'à cause du nom, on serait flatté d'y appartenir. Tout cela est beau comme projet, mais, quant à le mettre à exécution, c'est une autre affaire! Aussi, écouté-je sans me prononcer les choses flatteuses ou simplement agréables qu'on me dit à ce sujet; car mes projets comme mes pensées sont ailleurs. J'avoue même que je suis assez lâche pour reculer devant ces promesses politiques, afin de ne pas m'engager et compromettre ainsi mes espérances de voyage à Vierzschovnia. Quoi qu'il arrive, les principales lignes de nos travaux politiques ont été discutées par moi à loisir, avec un homme de grand talent et de grande expérience, et qui a déjà organisé et dirigé plusieurs journaux. Nous sommes convenus que la réunion des journaux, une fois établie et en pleine activité, nous permettra d'écrémer les talents vivaces, de nous les assimiler, de réunir les intelligences sérieusement capables; et rien ne résisterait, selon moi, à cette ligue armée d'une presse qui n'aurait rien de désordonné, rien d'aveugle, et qui n'accepterait que des idées favorables

au progrès, au développement et au bien-être moral et matériel du pays.

Vous voyez qu'à mesure que j'avance dans mon œuvre littéraire, j'agis sur une autre ligne parallèle importante et plus large peut-être; en un mot, que je ne m'arrêterai pas plus en politique qu'en littérature. Aurez-vous quelque remords en voyant que, malgré votre insouciance à mon endroit, je vous tiens au courant de mes opérations et de mes projets, comme si vous aviez l'air de vous y intéresser le moins du monde? Ce que c'est que l'habitude! Mais, si la loi passe, la loi nouvelle qui veut que les articles politiques soient signés, il faudra renoncer à bien des choses.

Vous parler de mes affaires de tous les jours, ce serait vraiment vous entretenir de trop grands ennuis, de trop grandes misères; c'est toujours un nombre infini de courses et d'allées et venues pour payer mes billets et faire honneur à mes affaires, sans jamais parvenir à les terminer. A Paris, tout entraîne une perte effroyable de temps, et le temps est la grande étoffe dont la vie est faite, dit-on; quand je ne suis pas courbé sur le papier, à la lueur de mes bougies, dans le salon que j'ai dépeint dans *la Fille aux yeux d'or*, ou couché de fatigue sur le divan, je suis haletant après les difficultés pécuniaires, dormant peu, mangeant peu, ne voyant personne, enfin, comme un général républicain faisant une campagne sans pain, sans souliers. La solitude me plaît d'ailleurs beaucoup, car je hais le monde, qui froisse le cœur et rapetisse l'esprit. Il me faut maintenant achever ce qui est commencé, et ce qui pourrait m'en détourner est trop mauvais quand il n'est pas trop ennuyeux.

Vous m'avez, je crois, parlé de madame de Castries. Je suis avec elle dans des termes convenables de politesse courtoise et comme vous pourriez souhaiter vous-même que je fusse. N'établissez, de grâce, aucune comparaison entre l'amitié que vous inspirez et celle que vous accordez; car, là, ceux qui vous aiment ont l'avantage. Ne vous imaginez point que je cesse de penser à vous, puisque, quand même je serais occupé comme je le suis, il est impossible qu'aux heures de fatigue et de désespoir, aux heures où l'énergie se ralentit, où l'on est dans son fauteuil, les bras pendants, la tête affaissée, le corps las et l'esprit endolori, les ailes

du souvenir ne vous emportent pas aux moments où l'on s'est rafraîchi sous des ombrages verts et frais, aux jours où l'on a voyagé vers une personne qui vous sourit à travers les espaces, qui n'a rien que de pur et de sincère au cœur, qui vous inspire, qui vous anime, et qui renouvelle, pour ainsi dire par les distractions de l'âme, les forces de ce que les autres nomment *le talent*. Vous êtes toutes ces choses pour moi, vous le savez ; ainsi ne plaisantez pas sur mes sentiments, comme vous avez coutume de faire quelquefois. J'ai peur, moi, qu'il ne s'y mêle trop de reconnaissance, tant je me sens peu de chose sans vous, sans votre pensée et votre souvenir, qui me soutiennent et me permettent de vivre loin de vous.

Adieu; au revoir à Vierzschovnia! fallût-il traverser l'Europe pour venir vous montrer un visage vieilli, mais un cœur toujours déplorablement jeune, qui bat à tout propos, à une ligne griffonnée, à une adresse, à un parfum, comme si je n'avais pas trente-six ans! J'espère que, quand vous serez régulièrement installée à Vierzschovnia, bien établie dans votre fauteuil, vous m'écrirez régulièrement le journal de votre existence plus calme et plus solitaire que celle que vous menez à Ischl, que vous aurez enfin *le temps* de m'être plus fidèlement amie, et que nous nous serons comme vus d'hier quand je vous arriverai.

Écrivez-moi courrier par courrier, en m'envoyant, intérieurement dans votre lettre, une empreinte, en cire rouge, de vos armoiries personnelles; je les ferai graver en tête de *Séraphita* dans la réimpression des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES et du *Livre mystique*. N'est-ce pas une galanterie qui fera résonner la corde héraldique que vous avez je ne sais où, car ce n'est pas au cœur. Embrassez pour moi votre chère petite fille. Mille tendres amitiés en retour de vos rigueurs, et rappelez-moi à la pensée des Viennois auxquels je dois des souvenirs.

CLII.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 1835.

Mon bon Dablin, je suis si cloué par mes épreuves, mes travaux qui renaissent d'eux-mêmes, que vous seriez en vérité charitable de venir me voir aujourd'hui même lundi, et de ne pas trop regarder si j'abuse de votre amitié, car il faut me prendre comme un prisonnier, prisonnier d'une idée et d'une œuvre, aussi féroces que les créanciers.

Mille compliments affectueux et amitiés.

CLIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A MONTGLAT.

Paris, septembre 1835.

Alma soror,

Tout se dessine enfin! J'ai deux affaires sur le chantier qui paraissent devoir réussir. En somme, ces deux affaires suffisent à payer novembre et décembre; j'aurai donc payé trente-six mille francs en ces derniers mois!... Encore quelques efforts, et j'aurai triomphé d'une grande crise par un faible instrument: une plume!

Si rien ne vient à la traverse, en 1836 je ne devrai plus qu'à ma mère; et, quand je songe à mes désastres et aux tristes années que j'ai traversées, je ne puis me défendre de quelque fierté en pensant qu'à force de courage et de travail, j'aurai conquis ma liberté.

Cette pensée m'a rendu si joyeux, que, l'autre soir, j'ai fait, avec Surville, des projets où vous étiez comptés, mes amis. Je lui faisais bâtir une maison près de la mienne, nos jardins se touchaient, nous mangions ensemble les fruits de nos arbres... J'allais bien!...

Le bon frère a souri en levant les yeux au ciel; il y avait bien de l'affection pour toi et pour moi dans ce sourire; mais j'y ai vu aussi que ni lui ni moi ne tenions encore nos maisons. N'importe, les projets soutiennent le courage, et que Dieu me conserve la santé, nous aurons nos maisons, ma bonne sœur!

Tout cela n'est pas l'objet de la présente.

Attendu que tu es à Montglat, ne sachant que faire de ton génie, je te prie de m'écrire bien au long, bien en détail, avec toute la glorieuse et pompeuse phraséologie d'une pensionnaire et avec le talent de mademoiselle Laure de Balzac, ce que tu m'as dit avoir trouvé par une nuit où tu ne dormais pas, ces belles idées à propos des *Deux Rencontres*, pour les souder encore mieux aux chapitres précédents de *la Femme de trente ans*. N'omets rien, j'ai tout oublié.

Il me faut cela promptement, parce que nous allons mettre sous presse ce quatrième volume pour le réimprimer, et qu'il faut que, vers le 15, je donne la copie corrigée à l'imprimeur.

J'ai reçu de madame Carraud un mot assez difficile à déchiffrer, où elle te compare au soleil; j'aurais trouvé que la lune eût été déjà pas mal, mais ce n'est pas moi qui nierai le soleil.

Dablin a été récemment pour moi gracieux, obligeant et bon, comme le sont madame Delannoy, Auguste Borget, madame Carraud et l'*alma soror*

d'Honoré de B...,

qui t'envoie mille affectueuses choses et donne un baiser au front à la Trinité survillienne qui grouille dans Montglat.

Ma douleur au côté droit persiste, et je commence à m'en inquiéter un peu; c'est le fruit de mes cinquante dernières nuits où j'ai bien avancé mes affaires, mais qui ont été cruelles de fatigue. J'ai si grand'peur des sangsues, des cataplasmes, et je crains tant de me voir entravé de manière à ne pas pouvoir terminer ce que je tiens, que j'ajourne toute consultation; si cela devenait trop fort, je verrais docteur et somnambule. Pour le moment, je prends des bains.

L'affaire en question est que je vends la réimpression des ouvrages de ce mauvais drôle d'Horace de Saint-Aubin, Viellerglé, lord R'hoone, et autres pseudonymes. La vente se fait par un tiers, avec faculté de nier ces œuvres, *que je ne reconnaîtrai jamais!* Mais, comme on les réimprimerait sans moi dans cette damnée Belgique, qui fait tant de tort aux auteurs et aux libraires, je cède à la nécessité, qui se traduit en bons écus, et de cette façon je circonscris le mal.

Enfin, Souverain édite mes *Contes drolatiques.* — *Ecco, sorella!*

Dis-moi si tu restes encore, comme on le dit, jusqu'au 15 à Montglat.

Tu vois que j'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, sœurette : les revues me lèchent les pieds et me payent plus cher mes feuilles en janvier. Hé! hé!

Les lecteurs reviennent si bien sur *le Médecin de campagne,* que Werdet a l'assurance de vendre en une semaine l'édition in-octavo et en quinze jours l'in-douze. Ha! ha!

Enfin, j'ai de quoi faire face aux grosses échéances de novembre et de décembre qui t'inquiétaient tant. Ho! ho!

CLIV.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

La Boulonnière, octobre 1835.

Chère sœur,

Tu peux donner à Auguste[1] ce qui lui est dû : je te le rendrai avant l'époque où tu en as besoin.

Je suis à la Boulonnière, achevant, dans le silence et loin des tracas qui ne me laissent pas une journée sans orage à Paris, *la Fleur-des-pois,* qui doit paraître le 25; sans quoi, j'aurais avec madame Béchet un procès qui serait ma mort. J'achève aussi *Richard Cœur-d'éponge*[2], lequel peut, à lui seul, me tirer d'affaire.

Ma pauvre sœur, j'avale le calice jusqu'à la lie! j'ai beau travailler mes quatorze heures par jour, je ne suffis pas. En t'écrivant, je me trouve si fatigué, que j'ai envoyé Auguste retirer ma parole pour des engagements que j'avais pris; je suis faible à ce point que j'avance mon dîner afin de me coucher plus tôt, et que je ne vais nulle part.

Je suis brouillé avec Girardin à ne pas nous revoir.

Pourquoi ma mère a-t-elle pris de la tristesse? Je souffrirai

1. Son domestique.
2. En réalité, cette pièce ne fut point terminée.

encore, il est vrai; mais enfin je triompherai, et, dans le combat, il faut marcher et ne pas s'attendrir.

Mille bonnes tendresses à toi, une poignée de main à Surville.

CLV.

A LA MÊME.

La Boulonnière, octobre 1835.

Ma chère sœur,

La Fleur-des-pois est achevée[1] ! Nous paraissons le 10.

J'ai réussi, je crois, à ce que je voulais faire. La seule scène du contrat de mariage fait comprendre quel sera l'avenir des deux époux. Tu y trouveras une scène que je crois profondément comique : le combat du jeune et du vieux notariat. Je suis parvenu à intéresser à la discussion de cet acte, telle qu'elle a lieu. Voilà l'une des grandes scènes de la vie privée écrite; plus tard, je montrerai *l'Inventaire après décès*, où l'horrible se mêle si souvent au comique! Les commissaires-priseurs doivent en savoir long sur les turpitudes humaines; je les ferai causer...

Mon éditeur, la sublime madame Béchet, a fait la sottise d'envoyer les bonnes feuilles de *la Fleur-des-pois* à Saint-Pétersbourg. On m'écrit qu'il n'y est bruit que de *la supériorité de ce nouveau chef-d'œuvre* (style d'éditeur). Cette sottise m'a prodigieusement ennuyé.

Le comique de *la Fleur-des-pois* ne peut être saisi que par les gens d'affaires; le public n'aimera pas cette œuvre, mais il faut capter toutes les classes, et mon plan m'oblige à être universel.

Tout ce que tu m'écris relativement à l'achat de mon terrain à Ville-d'Avray ne me fait rien; tu ne comprends donc pas que cet immeuble représentera ce que je dois à ma mère?... Je n'ai pas le temps de discuter ici, je te convaincrai à mon retour.

Je t'écris, moi si occupé! Et toi?...

1. Ce fut d'abord sous ce titre que parut l'ouvrage qui s'appelle aujourd'hui *le Contrat de mariage*.

CLVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CASTRIES.

Paris, 18 octobre 1835.

Madame,

Mon docteur m'a fort impérieusement prescrit l'air natal en m'ordonnant de plus un complet repos d'esprit; j'ai donc laissé mes lettres à Paris en partant pour la Touraine; à mon retour ici, j'y ai trouvé les deux lettres que vous m'avez écrites et celle de M. le duc de Fitz-James. Telle est la cause du retard de ma réponse.

Ayez la bonté de présenter à M. le duc de Fitz-James et mes remerciments pour son aimable invitation, et mes regrets de ne pouvoir m'y rendre. Me voici replongé dans des travaux nécessités par des obligations impitoyables et absolues; trop d'intérêts reposent sur moi, je ne puis les compromettre légèrement. Autrefois, j'étais libre; aujourd'hui, je suis enchaîné. Ces obligations, le travail seul peut les faire cesser; mais, pendant longtemps encore, elles m'isoleront dans la solitude d'un cratère où personne ne se hasardera; du moins jusqu'à présent, il a fallu mieux qu'une femme pour y venir. Depuis deux ans surtout, ma vie n'a été que sacrifices, et, de tous ceux que je fais, il en est un auquel je ne m'habitue pas : ce sont les mauvais jugements que j'encours.

Vous avez entremêlé d'amertume ce que vous avez eu la bonté de me dire de flatteur sur mon livre, comme si vous saviez toute la portée de vos paroles et jusqu'où elles vont. J'aurais mille fois mieux aimé vous voir regarder le livre et la plume comme choses à vous que de recevoir ces éloges. Mais je ne puis dire ici toute ma pensée, vous en seriez peut-être étonnée; elle aurait d'ailleurs besoin de voiles qui prendraient bien du temps, et il faut, pauvre ouvrier, que je retourne à mon œuvre; la cloche a sonné dans mon cloître, il me faut achever, pour la *Revue*, la peinture d'un sentiment si grand par lui-même, qu'il résiste à de continuels froissements: c'est une source où des ingrats puisent sans parvenir à la tarir; je puis peindre ces sortes de sentiments sans crainte d'épuiser ma palette, que le sort a trop chargée, hélas! Le caractère rieur et

enfant, *surtout,* comme vous dites, *léger,* est un aubier qui m'a préservé souvent; mais plus souvent aussi le cœur a reçu de vives et saignantes blessures, car notre couleur, à nous, est notre sang; ainsi l'a voulu Celui qui a tout fait.

Daignez, madame, présenter mes respectueux hommages à madame la duchesse de Fitz James, et agréer vous-même l'expression de tous les sentiments qui vous appartiennent et desquels vous voulez douter toujours.

Auriez-vous la bonté de me dire si vous resterez en Normandie pendant le mois de novembre? je réserverais alors pour Paris mes prochains volumes.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

CLVII.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Paris, 30 octobre 1835.

Ma bonne mère chérie,

Ne te tourmente pas, les effets sont escomptés, tout sera bien payé; puis je vais faire finir l'affaire des *Contes drolatiques* pour assurer le mois de novembre; ne prends nul souci de moi. Qu'est-ce que sept ou huit mois à souffrir encore, quand on a souffert sept ans? Un an après ma libération, tu seras heureuse.

On est arrivé jusqu'à six mille francs offerts pour la réimpression de mes premières ordures littéraires. J'attends; je veux dix mille francs pour nettoyer mon courant. Ainsi tu vois que cette réimpression et les *Drolatiques* peuvent me mettre, d'un jour à l'autre, merveilleusement à flot, car cela me débarrasserait de vingt mille francs qui me pèsent.

Allons, adieu, bonne mère chérie; je t'embrasse de cœur.

Il ne faut plus que sept à huit jours pour que *la Fleur-des-pois* paraisse, et aussi *Séraphita.*

CLVIII.

A M. EDMOND WERDET, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Vienne, novembre 1835.

Mon cher maître Werdet,

Vous aviez raison et j'avais tort. Mon voyage a emporté tout ce que je possédais d'argent. Je suis arrivé avant-hier, et je me suis reposé hier toute la journée, je ne pouvais remuer ni pieds ni pattes; ainsi j'ai mis huit jours, et me suis reposé le neuvième. Grâce à la lettre de Rosthchild, sa maison m'a remis de l'argent; mais je dépenserai bien cinq cents francs ici, et il m'en faut mille pour revenir; ce qui constitue la valeur d'une lettre de change que je tire sur vous à dix jours de vue. Figurez-vous que l'on m'a changé cinq fois mon argent en route, parce qu'il a fallu payer dans la monnaie des cinq pays que j'ai traversés. Je n'avais compté ni les barrières, ni les chevaux de renfort, ni les cinq cents diables de dépenses qui m'ont pris à la gorge. Ainsi la folie est complète.

Il en est résulté naturellement une recrudescence de travail, puis ma tête s'est parfaitement renouvelée ; en somme, je n'y perdrai rien, mais j'y gagnerai de l'embarras. Je vais vous renvoyer, d'ici à trois jours, les trois choses les plus importantes : *Sèraphita,* pour la *Revue;* vos feuilles arriérées de *Louis Lambert,* et les huit feuilles de madame Béchet. Adressez-moi ici un exemplaire du *Père Goriot,* troisième édition, aussitôt qu'elle sera finie.

J'ai déjà vu quelques libraires. Mon voyage n'aura pas été inutile à la grande édition des ÉTUDES SOCIALES; j'ai la ferme conviction maintenant que la contrefaçon n'existera plus pour moi, lors de cette grande publication.

Mais il faudra que Spachmann[1] m'accompagne pour faire toute l'Allemagne et Leipsick. Nous causerons de cela à Paris.

Mettez-moi, avec les volumes du *Père Goriot,* un exemplaire des *Chouans,* bien relié en maroquin vert, aux armes du prince Schomberg, que mon graveur regravera; Spachmann a le cuivre mutilé.

Vous aurez été excellent pour moi, mon cher Werdet, et je désire

1. Associé de Werdet.

bien vivement que des temps heureux s'avancent et pour vous et pour moi-même.

D'ici à mon retour à Paris, j'aurai travaillé fructueusement; puis le voyage m'aura rafraîchi de nouveau la cervelle; en sorte qu'à mon arrivée, nous pourrons bloquer vos deux livraisons des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES et préparer *Birotteau*. J'avais bien besoin de ce voyage pour me renouveler les idées, et la fatigue corporelle n'y a pas nui.

Voyez à payer courageusement la lettre de change en compte sur *le Lys dans la vallée*, que j'espère pouvoir envoyer d'ici, dans dix jours; je me suis engagé à le livrer à une *cara donna*, tout entier ici.

S'il vous fallait quelque chose pour achever la lettre de change, voyez madame Surville, qui trouverait à emprunter, ou qui vous aiderait d'une manière quelconque.

Mille amitiés; écrivez-moi si *le Père Goriot* va bien; mais envoyez-moi surtout, avec les deux ouvrages que je vous demande, les épreuves de tout *Séraphita* de chez Baudouin.

Voici mon adresse : « M. de Balzac, Landstrasse, à l'hôtel de *la Poire*, Vienne. »

CLIX.

AU MÊME.

Vienne, novembre 1835.

Dans mes entretiens, qui roulent particulièrement sur mes travaux, votre nom, mon ami, a été bien des fois prononcé ici, et bien des questions m'ont été faites à votre sujet.

J'y ai répondu par l'énonciation de votre dévouement, de vos bons offices, et mon ange partage toutes mes sympathies pour vous. Elle vous aime, nous sommes par conséquent deux à vous aimer. Près de cet être chéri, j'ai retrouvé toute mon imagination et toute ma verve.

J'ai déjà achevé *Séraphita*, et j'ai à peu près terminé les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*; je compte pouvoir vous rapporter la totalité de ce dernier manuscrit. Dans une quinzaine de jours, je serai à Paris, et je vous remettrai tout cela.

Croyez-le bien, mon ami, nous sommes maintenant, vous et moi, l'un à l'autre, *à la vie, à la mort*, car vous êtes mon Archibald Constable : vous avez toute sa probité et tout son dévouement.

Un jour, et ce jour approche, vous aurez comme moi fait votre fortune, et nos calèches se rencontreront au bois de Boulogne, pour faire crever de dépit vos envieux et les miens.

Bien à vous.

CLX.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Paris, 25 décembre 1835.

Je voulais vous envoyer, à défaut de lettre, car je n'ai plus un moment à moi, un joli fauteuil pour le jour où vous vous relèveriez de votre lit de douleurs maternelles, afin de me représenter à vos yeux par un souvenir matériel et achever peu à peu votre petit salon rose; mais le gueux de tapissier était digne de moi : il est si occupé, que mon pauvre fauteuil n'arrivera que pour le jour de l'an et vous dira que si mon temps, rempli d'encre et d'épreuves, m'empêche de vous faire savoir que je pense à vous et vous aime, mon cœur n'est en rien altéré.

Borget ne m'a pas écrit une ligne !

J'embrasse au front Yorik[1], car Dieu sait si j'aime maintenant ces chères petites créatures ! Je vous souhaite à tous ce que vous désirez, ce que je n'ai guère complet, le bonheur. Je dis mille chatteries à Ivan, je serre la main au commandant, et vous prie de me permettre de vous baiser au front en vous y mettant mille tendres et affectueux souhaits pour votre vie ; qu'elle vous soit agréable et bonne ! Jamais le torrent qui m'emporte n'a été plus rapide ; jamais une œuvre plus majestueusement terrible n'a commandé le cerveau humain. Je vais, je vais au travail comme le joueur au jeu ; je ne dors plus que cinq heures ; j'en travaille dix-huit, j'arriverai tué ; mais votre souvenir me rafraîchit quelquefois. J'achète la Grenadière, je paye mes dettes. Il me faut raisonnablement encore un an pour

1. Le nouveau-né de madame Carraud.

arriver à une liquidation complète; mais ce bonheur de ne rien devoir, que je croyais impossible, n'est plus une chimère maintenant. Un article à la *Revue* comme les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées,* qui paraîtront en février 1836, me vaut huit mille francs. Pourvu que ma gloire ne soit pas de la réputation, cette réputation, une mode, et cette mode, passagère!

Adieu; je voulais vous écrire quelques lignes, j'ai tout rempli. Mille bonnes tendresses. Écrivez-moi; soyez généreuse, ne m'en voulez de rien; car vous ne savez pas combien je déplore, par moments, cette vie de feu. Mais comment sauter hors du char?

Votre tout dévoué.

CLXI.

A MADAME DE BALZAC, A CHANTILLY.

Paris, 1er janvier 1836.

Ma bonne mère,

N'aie aucune crainte; si tu retrouves tout ce que ta maison te coûte, vends-la. D'ici à un an, je me ferai le cens par moi-même. Mais, si tu la vends, je voudrais te voir, pour t'arranger ta fortune d'une manière convenable, et je crois en avoir trouvé les moyens. Impossible de t'écrire plus en détail: je suis accablé, il ne faut compter sur moi que vers le 20 janvier; je vais, du 10 au 20, m'enfermer dans l'imprimerie de Barbier pour y faire cinquante feuilles en dix jours, afin de terminer l'œuvre pour madame Béchet et en finir avec ces obligations-là.

Compte, d'ailleurs, sur tout ce que je t'ai promis; mais il serait bien urgent que je te visse. J'irai peut-être pour quelques heures à Chantilly. Cette semaine et l'autre encore, je fais la *Revue de Paris,* et faire la *Revue,* c'est passer trois ou quatre nuits par semaine.

Ah! ma pauvre mère, je suis navré de douleur. Madame de Berny se meurt! il est impossible d'en douter! Il n'y a que moi et Dieu qui sachions quel est mon désespoir. Et il faut travailler! travailler en pleurant!...

Je t'écrirai un mot pour te prévenir du jour où je pourrai te voir.

Allons, adieu, mère chérie ; je t'embrasse avec plus de tendresse que jamais; soigne-toi bien. Mon mois de janvier est écrasant de travaux et d'obligations. J'en ai encore pour jusqu'en mai; il faut du courage jusque-là. N'aie pas peur, ne pense qu'à toi; sois plus heureuse cette année que les précédentes; je m'emploierai à ton bonheur. Je suis triste de te faire ces souhaits par écrit; mais jamais je n'ai envoyé de baiser plus brûlant que celui que je mets là pour toi.

Ton fils qui t'aime bien.

P.-S. — N'aie aucun remords; seulement, ma bonne mère, fais-moi la charité de me laisser porter mon fardeau, sans soupçonner mon cœur. Une lettre, vois-tu, c'est pour moi non-seulement de l'argent, mais une heure de sommeil et une goutte de sang! Je ne puis avoir aucun soin. J'ai quatre volumes in-octavo à imprimer, la *Revue* à faire pendant trois dimanches de janvier (il n'y a que la *Revue* qui paye en argent), et, outre cela, la deuxième livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES pour Werdet; sans quoi, tout périclite!

CLXII.

A M. HENRY DE BALZAC[1], AUX ANDELYS.

Paris, 20 février 1836.

Cher frère,

Je suis pour un mois environ traqué par la besogne. Ne baptisons que dans les premiers jours d'avril cet enfant qui continue le Balzac. Si cela était possible, la joie serait plus franche en remettant le baptême au jour de la Saint-Honoré.

Laure m'a dit que tu comptais sur un berceau : je vais m'en inquiéter et te l'envoyer. Mille amitiés sincères à l'accouchée. Je souhaite que cette première couche lui porte bonheur. Embrasse ma mère pour moi.

Tout à toi.

1. *Le Bal de Sceaux* lui est dédié.

CLXIII.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 1836.

Madame,

J'étais à la campagne quand votre lettre est venue rue Cassini. Agréez mes excuses pour le retard que souffre ma réponse ; mais on est si empressé pour vous, que vous devez toujours supposer un cas de force majeure quand il en est autrement.

Ma première publication sera *le Lys dans la vallée ;* mais, si le procès qui en retarde la publication est perdu, ce sera *les Héritiers Boirouge.*

Trouvez ici les affectueux hommages de votre dévoué serviteur.

CLXIV.

A M. HENRI FOURNIER, IMPRIMEUR, A PARIS.

Paris, mai 1836.

Monsieur,

Je dois déposer cette semaine une plainte au parquet du procureur du roi contre M. Buloz et contre vous, à raison de la publication qu'a faite à Pétersbourg la *Revue étrangère* du *Lys dans la vallée* avant la publication à Paris. Mais, comme vous pouvez, par un arrangement entre vous et M. Buloz, être mis en dehors de la plainte, je vous engage, comme je vous l'ai promis, à demander une attestation qui décharge vous et vos ateliers de la communication de mes épreuves. J'attendrai jusqu'à mercredi quatre heures.

Dans ces circonstances, j'ai l'honneur de vous prévenir que, comme il existe deux feuilles environ du *Lys dans la vallée* de composées, vous seriez personnellement responsable envers moi si elles paraissaient sans mon *bon à tirer* et mon autorisation.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

CLXV.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 2 juin 1836.

Mon bon Dablin,

Vous faites donc toujours le père avec moi? Je n'ai point vu venir votre effet de cinq cents francs, au 31 mai. Vous l'aurez sans doute conservé; mais j'ai les cinq cents francs. J'en devrais avoir six cent dix de plus à vous remettre; mais mon procès contre la *Revue de Paris,* qui se juge demain, la défense, que j'ai été obligé d'écrire en vingt-quatre heures, les démarches à faire, et mon ouvrage à finir, lequel me prend quinze heures avant tout par jour, ont jeté bien du trouble dans ma vie qui devrait être paisible. Néanmoins, je souffre, car vous aviez ma parole, et vous direz que les poëtes ne sont pas commerçants rigoureux. Soyez indulgent!

Je vous mets avec ceci un exemplaire de ma défense pour M. Pépin, et deux autres que vous donnerez à ceux de vos amis auxquels vous jugerez bon de les donner.

Mille affectueuses choses, mon bon Dablin, de votre vieil ami.

CLXVI.

A M. ÉMILE REGNAULT, GÉRANT DE LA *CHRONIQUE DE PARIS.*

Saché, lundi, juin 1836.

Cher Pélican,

Tout a bien été jusqu'à hier au soir. En me promenant dans le parc, j'ai eu un coup de sang dont je ne suis pas encore bien remis, j'ai des bruissements dans la tête. Je suis arrivé lundi à Saché; je me suis reposé mardi; mercredi, on m'a fait faire une partie de campagne, et la Touraine m'avait si bien ravitaillé, que jeudi, vendredi, samedi et dimanche, j'ai conçu les *Illusions perdues,* et j'en ai écrit les quarante premiers feuillets. Ce torrent de travail a porté sans doute le sang à la tête; mais, en ce moment, je vais beaucoup mieux.

J'aurai, suivant toute probabilité, terminé les *Illusions perdues* pour samedi prochain. Je crois que cela fera quatre-vingt-dix feuillets, et j'ai bien fait de commencer par là, car alors *le Cabinet des antiques* suffirait pour compléter les deux volumes de la veuve Béchet, ou dame Jacquillat [1]. Elle ne mérite pas que je lui donne *les Héritiers Boirouge*[2]. Cette œuvre, avec *César Birotteau*, remplira la caisse du sieur Werdet, et *la Torpille* suivra son cours à la *Chronique de Paris*. J'en aurai assez pour mon année.

La présente, vieil oiseau, est pour vous dire qu'une centaine de francs ou cinquante écus seraient bien utiles à votre vieux *Mar-à-sec*[3]; car, après avoir achevé *le Cabinet des antiques* et probablement l'*Ecce homo*, je voudrais bien me régaler d'aller voir Chenonceaux et Chambord, qui sont sur ma route. En attendant, sérieusement, je ne serai pas avant le 8 juillet à Paris. Comment va Jules Sandeau? Mille choses au grand Trenmer et à l'élégant Chaudesaigues. N'oubliez pas non plus Béthune et Lovel; vous pouvez même risquer une fleur que j'aperçois sur la joue de la belle madame M..., qui, si elle avait voulu voir les châteaux de Touraine avec moi, n'aurait pas eu à regretter ce beau voyage.

J'espère que tout va bien, et que vous maintiendrez les affaires jusqu'au 8. Dites à M. Sergent que je serai à Paris, ce jour-là, avec les manuscrits, et nous roulerons la veuve atroce et chicanière, sans reconnaissance et peu délicate, comme les Buloz et consorts.

Tout à vous,

LE MAR.

P.-S. — Dites mille choses aimables comme vous savez les dire à madame D..., de ma part. Quant à Werdet, je voudrais que les *Illusions perdues* fussent à lui, car c'est fort bien torché! Si vous aviez besoin d'actions de la *Chronique de Paris*, prenez de celles de Béthune, à qui je vendrais des miennes; car je suis parti si

1. Nom du deuxième mari de madame Charles Béchet.
2. *Les Héritiers Boirouge* sont devenus *les Deux Frères, ou un Ménage de garçon en province.*
3. *Le Mar*, sobriquet de Balzac parmi ses plus intimes amis.

surpris par la célérité de la voiture, que je ne vous ai pas donné d'actions, et je ne sais plus où j'ai mis les clefs.

Enfin, vieux, il faudrait m'adresser les deux numéros de la *Chronique* où se trouve le commencement du *Cabinet des antiques*, que je n'ai pas. Si Béthune ne concevait pas cet échange, vous m'écririez, je viendrais pour trois heures à Paris.

Dites donc à ce bon Charles de Bernard que j'aurais besoin pour *Illusions perdues* d'un petit poëme bien ronflant dans la manière de lord Byron ; c'est censé la plus belle œuvre d'un poëte de province, en stances ou en alexandrins, en strophes mêlées, comme il voudrait. Il serait bien gentil de me le faire, car je n'en ai pas le temps. Il me faudrait aussi quelque chose dans le genre de *Beppo* et de *Namouna* ou de *Mardoche*, de Musset, mais une seule pièce de cent vers. Pour l'autre, il faudrait deux chants.

CLXVII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Saché, dimanche, juin 1836.

Cara,

Ma santé compromise par mes derniers travaux, mon procès, mes soucis, m'ont jeté en Touraine, où l'air natal vient de me remettre. Peut-être irai-je à Paris par Loches, Valençay et le doux Issoudun. Je voudrais bien revoir Frapesle avant de me replonger dans la bataille et d'aller au feu. En tout cas, que je vous voie ou non, j'ai bien besoin des renseignements suivants sur Angoulême, et vous seriez bien bonne de me répondre courrier par courrier, car je ne resterai pas plus d'une semaine à Saché. Voici l'adresse : « A Saché, par Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire). »

Je voudrais savoir le nom de la rue par laquelle vous arriviez sur la place du Mûrier et où était votre ferblantier ; puis le nom de la rue qui longe la place du Mûrier et le palais de justice et menait à la première maison de M. Bergès ; puis le nom de la porte qui débouche sur la cathédrale ; puis le nom de la petite rue qui mène au Minage et qui avoisine le rempart, commençant auprès de la

porte de la cathédrale, et où était cette grande maison où nous avons entendu quelquefois jouer du piano.

Je voudrais savoir, si cela était possible, le nom de l'autre porte par où on descendait directement à l'Houmeau. Voilà tout; mais j'ai bien besoin de ces renseignements. Si le commandant me fait un plan grossier, ce n'en sera que mieux.

Je vous envoie mille tendres souvenirs d'amitié. Laure ne va toujours pas bien. Ma mère meurt des chagrins que lui cause Henry. Moi, je lutte toujours, comme un homme qui se noie et qui a peur de trouver la dernière gorgée. En ce moment, je travaille à Saché seize heures par jour pour me délivrer des deux derniers volumes de madame Béchet, laquelle m'intente un procès, poussée par mes ennemis, qui semblent avoir juré ma perte.

Il faut être à Paris avant le 10 juillet, mes manuscrits prêts. Je n'ai que quinze jours pour écrire deux volumes in-octavo, et, si je faisais quelque chose de mal, tout serait perdu. Jugez de ma position !

Je n'ai pu ni répondre à Borget, ni rien faire de ce que je lui avais promis pour ses affaires d'argent. J'ai travaillé à Paris nuit et jour, ne dormant que deux heures sur les vingt-quatre. Aussi *le Lys* a-t-il paru. J'étais mort à moitié en me mettant en voiture. Dites-lui ces choses-là, pour qu'il n'accuse pas un ami bien aimant et bien dévoué, qui est votre très-constant ami Honoré. Je ne savais plus où lui adresser une lettre commencée, interrompue mille fois, et qui est en ce moment sur mon bureau à Paris. Cela doit vous faire juger quelle est ma vie ! Non, je n'ai pas eu plus le temps d'achever et de cacheter cette lettre que le soldat en marche sur Wagram n'avait le temps de dormir ou d'écrire à sa particulière.

Je suis bien pressé d'en finir avec une telle vie et j'y arriverai; car, si dans un an elle n'a pas une solution, il vaut mieux servir les maçons.

Mille bonnes choses et une poignée de main cordiale au commandant. J'embrasse vos deux *fieux* sur le front. Je voulais aller chez vous, le docteur Nacquart a voulu l'air natal.

CLXVIII.

M. EDMOND WERDET, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

Août 1836.

Mon cher ami,

Cet ignare dentiste, M. M***, qui cumule son affreuse profession avec les fonctions atroces de sergent-major, vient de me faire fourrer à l'hôtel des *Haricots*.

Venez me voir tout de suite. Apportez-moi de l'argent, car je suis sans le sou.

CLXIX.

AU MÊME.

La Boulonnière, près Nemours, octobre 1836.

Maître Werdet,

J'ai terminé le manuscrit de *Sœur Marie des Anges*[1]. Je ne peux pas le confier à la diligence.

Venez donc tout de suite me rejoindre, je vous le remettrai.

Vous arriverez à Nemours vers les deux heures. A quatre heures de l'après-midi, vous prendrez la route de Paris; puis, après trois quarts d'heure de marche, sur votre droite, vous apercevrez un élégant pavillon de chasse, caché presque en entier dans des massifs d'arbres; c'est là que je vous attendrai.

Mille amitiés.

CLXX.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA, PRÈS BERDITCHEF (VOLHYNIE).

Paris, octobre 1836.

L'amitié devrait être une infaillible consolation dans les grands malheurs de la vie; pourquoi les aggrave-t-elle? Je me suis demandé

1. Cet ouvrage, quoi qu'en dise ici Balzac, n'a jamais été écrit.

cela tristement en lisant cette nuit votre dernière lettre. D'abord, votre tristesse réagissait fortement sur moi; puis elle trahissait des sentiments blessants; elle contenait des phrases qui me perçaient le cœur. Vous ne saviez sans doute pas quelle profonde douleur est en mon âme, ni quel sombre courage accompagne ma seconde grande défaite essuyée au milieu de ma carrière. Quand je sombrai une première fois, c'était en 1828, je n'avais pas vingt-neuf ans, et j'avais un ange à mes côtés. Aujourd'hui, j'ai l'âge auquel un homme n'inspire plus le sentiment aimable d'une protection qui n'a rien de blessant, parce qu'il est de l'essence de la jeunesse de la recevoir et qu'il semble naturel à l'affection de l'aider. Mais, à un homme qui se trouve plus près de quarante ans que de trente, la protection doit manquer; elle serait une insulte. Un homme faible et sans ressources à cet âge est jugé dans tous les pays.

Descendu de toutes mes espérances, ayant tout abdiqué forcément, réfugié ici, dans l'ancienne mansarde de Jules Sandeau, à Chaillot, le 30 septembre, au moment que, pour la seconde fois dans ma vie, je me trouvais ruiné par un désastre imprévu et complet et qu'aux inquiétudes d'avenir se joignait le sentiment de la profonde solitude où cette fois j'entrais seul, je pensais doucement qu'au moins je demeurais tout entier dans quelques cœurs de choix..., à ce moment-là, votre lettre, si découragée, si triste, est venue. Avec quelle avidité je l'ai prise! avec quel abattement je l'ai serrée avec les autres, avant de prendre le peu de sommeil que je m'accorde! Je me suis attaché à vos dernières paroles comme à la dernière branche d'arbre quand on est emporté par le courant. Les lettres sont douées d'une fatale puissance, elles possèdent une force qui se trouve être bienfaisante ou funeste, en raison des sensations au milieu desquelles elles nous surprennent. Je voudrais qu'entre deux amis bien sûrs d'eux-mêmes, comme nous par exemple, il y eût des signes convenus, pour qu'à l'aspect d'une lettre chacun d'eux sût si la lettre est d'une expansive gaieté, ou d'un ton plaintif; on aurait ainsi le choix du moment pour la lire.

Je suis abattu, mais non atterré, mon courage m'est resté. Le sentiment de l'abandon et de la solitude où je suis m'afflige plus que mes autres désastres. Il n'y a rien d'égoïste en moi; il faut que je rapporte mes pensées, mes efforts, tous mes sentiments

à un être qui ne soit pas moi; sans cela, je n'ai point de force. Je ne voudrais pas d'une couronne s'il n'y avait point de pieds où je pusse mettre ce que tous les hommes auraient mis sur ma tête. Quel long et triste adieu j'ai fait à ces années perdues, englouties sans retour ! elles ne m'ont donné ni complet bonheur ni malheur entier; elles m'ont fait vivre, glacé d'un côté, brûlé de l'autre; et voici que je ne me sens plus retenu dans la vie que par le sentiment du devoir. Je suis entré dans la mansarde où je suis, avec la conviction d'y mourir épuisé de travail; j'ai cru que je le supporterais mieux que je ne fais. Il y a plus d'un mois que je me lève à minuit et me couche à six heures, que je me suis imposé la plus stricte nourriture qu'il faille pour vivre, afin de ne pas envoyer au cerveau la fatigue d'une digestion; eh bien, non-seulement je sens des faiblesses que je ne puis décrire, mais tant de vie communiquée au cerveau, que j'en éprouve de singuliers troubles; je perds parfois le sens de la verticalité, qui est dans le cervelet; même dans mon lit, il me semble que ma tête tombe à gauche ou à droite, et je suis, quand je me lève, comme emporté par un poids énorme qui serait dans ma tête. Je comprends comment la continence absolue de Pascal et ses immenses travaux l'ont amené à voir sans cesse un abîme à ses côtés, et à ne pouvoir se passer de deux chaises de chaque côté de la sienne.

Je n'ai pas quitté la rue Cassini sans regret; j'ignore encore si je pourrai conserver quelques parties de mobilier auxquelles je tiens, ainsi que ma bibliothèque. J'ai fait, par avance, tous les abandons, tous les sacrifices de menues jouissances et de souvenirs, afin d'avoir la petite joie de les savoir encore à moi; ce serait peu de chose pour éteindre la soif de la créance, et ils apaiseraient la mienne durant ma marche dans le désert et dans les sables où je vais entrer. Deux ans de travail peuvent tout acquitter, mais il m'est impossible de ne pas succomber à deux ans de cette vie. D'ailleurs, la contrefaçon nous tue; plus nous allons, moins les livres se vendent. Les journaux ont-ils eu de l'influence sur la vente du *Lys?* je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que, sur deux mille exemplaires, Werdet n'en a vendu que douze cents, tandis que la contrefaçon belge en a déjà écoulé trois mille. J'ai la certitude, d'après ce résultat, que mes ouvrages n'ont pas

d'acheteurs en France; par conséquent, le succès de vente qui peut me sauver est encore éloigné.

Je suis ici avec Auguste, que j'ai gardé; pourrai-je le conserver? je n'en sais rien encore...

Pour savoir jusqu'où va mon courage, il faut vous dire que *le Secret des Ruggieri* a été écrit en une seule nuit; pensez à cela quand vous le lirez. *La Vieille Fille* a été écrite en trois nuits. *La Perle brisée*, qui termine enfin *l'Enfant maudit*, a été faite en quelques heures d'angoisses morales et physiques; c'est mon Brienne, mon Champaubert, mon Montmirail, c'est ma campagne de France! mais il en a été de même de *la Messe de l'athée* et de *Facino Cane;* j'ai écrit à Saché, en trois jours, les cinquante premiers feuillets des *Illusions perdues.*

Ce qui me tue, c'est les corrections. La première partie de *l'Enfant maudit* m'a plus coûté que bien des volumes; j'ai voulu mettre cette première partie à la hauteur de *la Perle brisée* et en faire une sorte de petit poëme de mélancolie où il n'y eût rien à redire; cela m'a pris une douzaine de nuits. Enfin, au moment où je vous écris, j'ai devant moi les épreuves accumulées de quatre ouvrages différents qui doivent paraître en octobre; il faut suffire à tout cela. J'ai promis à Werdet de publier la troisième livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, ce mois-ci, et aussi le troisième dizain des *Contes drolatiques* et de lui donner pour le 15 novembre *Illusions perdues.* Cela fait cinq volumes in-douze et trois volumes in-octavo. Il faut se surpasser, puisqu'il y a indifférence chez l'acheteur; et il faut se surpasser au milieu des protêts, des chagrins d'affaires, des embarras d'argent les plus cruels, et dans la solitude la plus complète, la plus dénuée de toute consolation.

Ceci est la dernière plainte que je vous jetterai au cœur; il y avait dans ma confiance en vous quelque chose d'égoïste qu'il me faut abolir; je ne veux pas, quand vous avez des tristesses, les aggraver, puisque les vôtres aggravent les miennes. Je sais que les martyrs chrétiens souriaient; si Guatimozin eût été chrétien, il eût consolé doucement son ministre et n'eût pas dit : « Et moi, suis-je sur des roses? » C'est un fort beau mot de sauvage; mais le Christ nous a faits plus polis, sinon meilleurs.

Je vois avec peine que vous lisiez des mystiques; croyez-moi,

cette lecture est fatale aux âmes constituées comme la vôtre; c'est du poison, c'est un enivrant narcotique, ces livres ont une mauvaise influence; il y a les folies de la vertu, comme les folies de la dissipation et du désordre. Je ne vous en détournerais pas, si vous n'étiez ni femme, ni mère, ni amie, ni parente, parce que, alors, vous pourriez aller vous jeter dans un couvent, si cela vous plaisait, sans faire tort à personne, quoique votre mort y serait prompte. Dans votre situation et votre isolement au milieu de vos déserts, ces lectures vous sont pernicieuses, croyez-le bien. Les droits de l'amitié sont trop faibles pour que ma voix soit écoutée; laissez-moi, cependant, vous adresser à ce sujet une humble prière, ne lisez plus rien en ce genre, je vous en supplie; j'y ai passé, j'en ai l'expérience.

J'ai pris des précautions pour que vos désirs soient accomplis relativement à la plus sévère de vos recommandations, mais dans un cas que votre intelligence vous permettra sans doute de prévoir. Je ne suis pas Byron; mais ce que je sais, c'est que mon ami Borget n'est pas Thomas Moore et qu'il a l'aveugle fidélité du chien; je ne puis comparer cette fidélité qu'à celle qui attache à vous votre serf et mougik de Paris.

Je suis étonné que vous n'ayez pas encore *le Lys* de Werdet, le vrai *Lys,* où il y a *aussi un portrait.* Ne dit-on pas que j'ai peint madame V..., qui n'est ni jeune ni belle et qui, de plus, est Anglaise! Voilà à quels jugements nous sommes exposés!... Vous, qui savez tout de ma vie, vous savez que j'avais les épreuves à Vienne et que vous avez eu la bonté de vous en occuper, tandis que je parcourais la ville et les faubourgs en ma qualité de voyageur naïf. Le manuscrit du *Lys* a été écrit à Saché, corrigé à la Boulonnière, avant que j'eusse aperçu la dame en question. J'en suis, outre celle-ci, à cinq plaintes formelles de personnes autour de moi qui disent que j'ai dévoilé leur vie privée; j'ai reçu les lettres les plus curieuses à ce sujet. Il paraît qu'il y a autant de M. de Mortsauf qu'il y a d'anges de Clochegourde, et les anges me pleuvent, mais *ils ne sont pas blancs.* Il y a comme cela mille petites pointilleries qui me font embrasser la solitude avec moins de peine.

Allons, adieu; voici le jour, mes bougies pâlissent. Depuis

trois heures, je vous écris ligne à ligne, souhaitant que dans chacune vous entendiez le cri d'un sentiment vrai, profond, infini comme le ciel, bien au-dessus des mesquines irritations passagères du monde et incapable de croire qu'il puisse s'altérer, parce que des sensations inférieures gisent quelque part dans des bas-fonds qu'un pied d'ange n'a jamais effleurés. A quoi donc servirait l'intelligence, si ce n'est à placer quelque chose de beau sur une roche élevée où rien de matériel et de terrestre ne puisse atteindre?

Mais ceci me mènerait trop loin; les épreuves attendent, il faut se plonger dans les écuries d'Augias de mon style et balayer les fautes. Ma vie n'offre plus que la monotonie du travail, que varie le travail lui-même. Je suis comme le vieux colonel autrichien qui parlait de son cheval gris et de son cheval noir à l'impératrice Marie-Thérèse : je suis tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre; six heures sur *les Ruggieri,* six heures sur *l'Enfant maudit,* six heures sur *la Vieille Fille.* De temps en temps, je me lève, je contemple l'océan de maisons que ma fenêtre domine depuis l'École militaire jusqu'à la barrière du Trône, depuis le Panthéon jusqu'à l'arc de l'Étoile; et après avoir humé l'air, je me remets au travail. Mon appartement, au second, n'est pas terminé; je joue à la mansarde, je m'y plais comme les duchesses qui mangent du pain bis par hasard. Il n'y a pas dans Paris de mansarde aussi jolie : elle est blanche, propre et coquette comme une grisette de seize ans; j'en fais une chambre à coucher de supplément pour le cas où je serais malade, parce qu'en bas je couche dans un couloir, dans un lit de deux pieds de large, qui ne laisse que la place de passer. Mon médecin m'a assuré que ce n'était pas malsain, mais j'en doute; il me faut beaucoup d'air, j'en consomme énormément. Aussi j'aspire après mon grand salon, où je serai casé dans quelques jours. Mon appartement me coûte huit cents francs; mais je ne serai plus de la garde nationale, ce cauchemar de ma vie. Je suis encore poursuivi par la police et l'état-major pour huit jours de prison; seulement, comme je ne sors plus, ils ne m'attraperont pas. Mon appartement, ici, est sous un autre nom que le mien, et je vais me mettre ostensiblement dans un hôtel garni.

Trouvez ici mes plus tendres hommages, à défaut de mon âme, que je voudrais vous envoyer tout entière, sans ses ennuis, mais

avec un courage et une persistance dont je voudrais vous donner un peu; je n'aime pas à voir faiblir un esprit aussi vaillant, aussi héroïque que le vôtre.

CLXXI.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 16 novembre 1836.

Mon bon Dablin,

Les emprunts, toutes les combinaisons ont manqué; mais, aujourd'hui à deux heures, j'ai signé un traité qui finit toutes mes angoisses et une agonie qui m'eût emporté si elle eût continué.

Ce traité va avoir un immense retentissement, parce qu'il me donne des avantages semblables à ceux qui sont faits à Chateaubriand; je n'ai que le temps de vous l'annoncer, vous le connaîtrez de reste.

Je n'aurai plus à payer qu'à vous, à ma mère et à madame Delannoy, sans aucune angoisse, et, si je mourais dans le travail auquel je suis condamné, vos trois créances sont garanties par l'assurance sur ma vie.

Je vous donne une poignée de main de vieil ami.

CLXXII.

A MADAME LA MARQUISE DE BAROL, A PARIS.

Paris, 1836.

Agréez, madame, les sincères remercîments et les affectueux hommages d'un pauvre travailleur; il est bien touché, bien reconnaissant des encouragements que vous lui avez donnés, parce qu'il les croit partis du fond du cœur; et vous aurez peut-être quelque satisfaction en apprenant que, s'il continue à parcourir sa pénible carrière, c'est assurément parce que, de temps à autre, quelques mains indulgentes et amies le soutiennent.

Votre lettre s'est égarée en route, parce qu'elle ne portait pas mon adresse; je vous la donne ci-dessous en toute humilité.

Amitié et reconnaissance.

Pardonnez, je vous prie, la brièveté de ma lettre en faveur des travaux excessifs auxquels je me dois. J'eusse été vous offrir mes hommages en personne ; mais le temps me manque même pour les choses et les personnes que j'aime le plus.

CLXXIII.

A M. LE MARQUIS DE BELLOY, A POISSY.

Paris, 1836.

Mon cher Cardinal[1],

Votre vieux *Mar* infortuné voudrait savoir si vous êtes à Poissy ; car il serait possible qu'il allât vous demander le plus secret des asiles et la plus entière discrétion, attendu qu'il est sous *contrainte par corps*, pour Werdet, et que tous ses gens d'affaires lui ont conseillé la fuite et le temps, en lui déclarant que la lutte entre les gardes du commerce et lui est commencée. Dans ce cas, une chambre, le secret, du pain et de l'eau, accompagnés de salades et d'une livre de mouton, une bouteille d'encre et un lit, voilà les besoins du condamné aux travaux littéraires les plus forcés, qui se dit

Tout à vous.

LE MAR.

CLXXIV.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Chaillot, 28 décembre 1836.

Mon bon Dablin,

Voulez-vous venir me voir afin que je vous explique une affaire où je vous ai choisi pour arbitre ; affaire qui est, commercialement parlant, très-épineuse, et où j'ai besoin d'opposer un très-honnête homme à l'arbitre que choisira la partie adverse. S'il y a lieu à jugement, vous en viendrez au choix d'un tiers, et c'est surtout sous ce rapport que j'ai bien besoin de vous.

1. Sobriquet donné par Balzac au marquis de Belloy, petit-neveu du cardinal de ce nom. — *Gambara* est dédié au marquis de Belloy.

Venez, 13, rue des Batailles, et demandez « madame veuve Durand ».

Tout à vous.

CLXXV.

LETTRES A LOUISE[1].

(Paris, 1836-1837.)

I.

Madame,

Mon nom n'est pas Henry, c'est celui de mon frère. Mon nom commence bien par une H; mais qu'il vous soit inconnu, puisque nous resterons, par votre volonté, tous deux inconnus l'un à l'autre, sans être étrangers.

D'ailleurs, vous avez raison, il faut que cela soit ainsi. Vous l'avez voulu, vous pouvez compter sur la plus scrupuleuse obéissance. On dit plus de choses à une personne que l'on ne connaîtra jamais qu'on n'en dit à ses amis, que l'on craint d'affliger.

Vous seule, peut-être, saurez les douleurs d'une lutte inconnue, sous lesquelles je succomberai bientôt, exténué, lassé, dégoûté que je suis de tout, fatigué d'efforts sans récompense directe, ennuyé d'avoir sacrifié mes plaisirs au devoir, désolé d'être méconnu, présenté sous de fausses apparences, par des envieux que je ne connais pas, moi qui n'ai froissé personnellement qui que ce soit au monde. Qu'importe la mode, la gloire, le renom, la vogue à qui ne sort pas de son cabinet!

L'âme qui se pliait à toutes les exigences d'une vie désespérée, d'une vie d'artiste gagnant la veille le pain du lendemain, ayant à combler le gouffre d'une fortune ruinée, et mourant, sans doute, le

1. Pendant les années 1836 et 1837, Balzac, malgré ses occupations et préoccupations de toute sorte, se plut à entretenir correspondance avec une personne qu'il ne vit jamais, et ne connut que sous le nom de *Louise*. Aucune de ces lettres ne portant de date précise, et leur série composant une sorte de petit roman sentimental, nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de les présenter au lecteur dans leur ensemble, tout en leur assignant un ordre chronologique qui se rapporte à l'époque où elles furent écrites. — La nouvelle de *Facino Cane*, datée de Paris, mars 1836, est dédiée à Louise.

jour où il sera comblé; cette âme n'est plus; les attachements du monde sont soumis aux lois du monde, ils ont des entraves qui contrecarrent tout.

Personne n'a la vertu du romanesque réel que présente notre société. Le talent est honni maintenant comme il le fut à toutes les époques.

Ce dégoût dont je vous parle est jeté dans les âmes supérieures par le monde lui-même. Comme vous le dites, mon temps est au moins donné à l'art, cette deuxième religion; le vôtre est dévoré par des visites.

Des visites ! que vous en reste-t-il? Pendant douze ans, un ange a dérobé au monde, à la famille, aux devoirs, à toutes les entraves de la vie parisienne, deux heures pour les passer près de moi, sans que personne en sût rien; douze ans! entendez-vous? Puis-je vouloir que ce sublime dévouement, qui m'a sauvé, se recommence?

Je succomberai parce qu'il n'y a plus rien de ce saint amour dans ma vie, que je n'ai plus à attendre ni à espérer, chaque jour, cette heure douce; que, si j'ai dû à la curiosité quelques passions, elles se sont éteintes comme des feux follets.

Voilà pourquoi je ne crois à rien, quoique toujours prêt à croire, et pourquoi je vous engage à demeurer dans vos illusions sans faire un pas de plus, parce que je n'ose pas vous mettre dans ces glorieuses et secrètes exceptions, rares surtout. Puis parce que j'ai des amitiés auxquelles je crois, — pas plus de deux ou trois, — qu'elles sont d'une insatiable exigence et que, si elles savaient que j'écris à une inconnue, elles se fâcheraient.

Mais il est si naturel au poëte de respirer en masse les parfums de tout un parterre, et vous admettez si peu l'immense dans l'âme! vous la voulez pour vous seule.

Mille gracieuses fleurs.

Voilà beaucoup de choses pour ne pas vous dire mon petit nom.

II.

Madame,

Je suis en ce moment trop occupé pour répondre à toutes les bonnes choses que vous m'avez écrites; car il faudrait, pour en être

digne, vous exposer longuement les détails d'une vie inconnue, et il vaut mieux les taire que de n'en donner qu'une partie.

Puis, vous l'avouerai-je? je conserve une défiance fort injurieuse pour vous, et ne veux qu'en aucune manière vous souleviez, pour la dissiper, le voile sous lequel vous vous cachez; plusieurs fois ma crédulité d'enfant a été mise à l'épreuve, et vous avez dû remarquer que la défiance est chez les animaux en raison directe avec leur faiblesse.

Vous m'envoyez vos lettres rue Cassini, où je ne suis pas; elles font un long détour pour arriver à Chaillot, où je suis. Ne me donnez point de titre, il serait trop long de vous dire le pourquoi; je suis condamné pour trois mois au moins à ne pas sortir de mon cabinet, et toute correspondance est prise sur mes heures de sommeil. Je ne vous dis point cela pour donner du mérite à mes lettres, mais pour vous expliquer un peu ma vie; n'est-il pas évident que ce que j'écris ne doit appartenir qu'à de vraies, à de durables amitiés? Ma mère et ma sœur ont renoncé à recevoir de mes lettres.

Cependant, j'écris quelquefois, comme quelquefois un pauvre soldat enfreint sa consigne, ne rentre pas à sa caserne, et se trouve puni le lendemain. Vous me parlez d'un dévouement qui n'est pas du monde, et, à ce mot, quel cœur ne se sentirait pas ému ; mais, si vous venez à penser que le cœur à qui s'adresse cette phrase est un des plus aimants, et se voit condamné à la solitude, au travail incessant, non, vous n'en devinerez jamais les émotions, quelque intelligent que soit le vôtre. N'ai-je pas vu des amitiés venir et se lasser; de beaux dévouements ne pas persister? les dévouements vrais sont impuissants, les amitiés durables ont leurs jalousies, ma vie est étrange, mais voici l'impitoyable travail qui se lève et m'interrompt.

Sachez que tout ce que vous présumez chez moi de bon est meilleur encore; que la poésie exprimée est au-dessous de la poésie pensée; que mon dévouement est sans bornes, que ma sensibilité est féminine et que je n'ai de l'homme que l'énergie; mais ce que je puis avoir de bon est étouffé sous les apparences de l'homme toujours en travail; mes exigences ne sont pas de moi, pas plus que les formes dures auxquelles me contraint la nécessité; tout est contraste en moi, parce que tout est contrarié.

Dites tout ce qu'il vous plaira sur *la Duchesse de Langeais*, vos remarques ne tomberont pas sur moi, mais sur une personne que vous devez connaître, illustre élégante ! qui a tout approuvé, tout corrigé comme un censeur royal, et de qui l'autorité ducale est incontestable. Je suis à l'abri sous son châle.

III.

Madame,

Il est des nécessités auxquelles vous ne songez pas et auxquelles, d'ailleurs, aucune femme ne songe. Je ne suis pas moins qu'un homme à la tâche, travaillant dix-huit heures sur vingt-quatre; j'y suis obligé ; mon temps n'est pas à moi. Quelque altéré que je sois de sentiment, je suis comme un soldat sur les champs de bataille, forcé d'aller en avant et de me battre ; je ne puis ni écrire à mes plus chères affections, ni répondre à mes amis. Les deux lettres que vous avez reçues, je les ai dictées en hâte pendant mes repas. Pour moi, l'amitié est obligée au dévouement, à l'héroïsme, elle doit venir à son heure.

Je demeure à un bout de Paris, bien loin de l'adresse où vous m'écrivez ; ainsi, vous voyez que ma franchise était nécessitée. Il s'est brisé, sur ce roc qui me sépare du monde, bien des frêles et douces amitiés qui s'y jetaient étourdiment sans réflexion ; il n'est resté que celles qui m'ont connu, et qui ont compris ma situation toute d'exception.

C'est parce que j'ai été témoin de ces naufrages que je dois vous prémunir contre cette dureté, vous dire qu'il y a là un abîme ou une muraille de granit et qu'il faut des ailes pour les franchir. Gardez vos illusions si vous en avez : ce sont des mécomptes, ce sont des blessures que vous ne devez pas venir chercher. J'ai tout l'égoïsme du travail obligé, je suis comme le forçat attaché à un boulet et je n'ai pas de lime, il n'y a pas d'outil pour briser les idées d'honneur qui m'attachent. Je suis dans mon cabinet, comme un navire échoué dans les glaces.

Agréez mes remercîments pour la bonne opinion que vous avez de moi, je crois la mériter. Je serre la main que vous m'offrez ; mais, comme je sais que je ne puis pas faire un pas au dehors de ma prison, que je suis condamné à l'involontaire impertinence d'un

mutisme obligé, laissez-moi rouler ma pierre dans mon cloître, et croyez que, libre, je n'agirais pas ainsi. Pour venir dans le cabanon d'un prisonnier, il faut des dévouements qui ne sont pas du monde, songez-y... C'est, au contraire, parce que j'ai une fois rencontré tout, que je ne crois plus à rien.

Vous, madame, croyez au talent chez les hommes, mais ne pensez pas que l'homme soit personnellement à la hauteur du talent; quand cela est, c'est une exception.

IV.

Je n'ai jamais causé volontairement de peine à qui que ce soit; ainsi brûlez ma dernière lettre et faites comme si elle n'était pas. En sachant votre souffrance, j'ai oublié mes sentiments froissés. Vous ne me connaîtrez jamais en restant dans les limites que vous avez élevées pour vous et pour moi.

Travaillant près de dix-huit heures par jour, il m'est souvent impossible d'écrire une lettre, et vous le voyez par le retard qu'éprouve cette réponse. Ainsi, que saurez-vous de moi? presque rien, car, pour me connaître, il faut me pratiquer, et longtemps. Que puis-je savoir de vous par des lettres, quelque confiantes qu'elles soient? Peuvent-elles dire ces petits faits de tous les jours, de tous les moments, qui sont la vie, qui font que l'on aime ou que l'on n'aime pas? Vous ne savez et vous ne saurez rien de mes débats quotidiens, de cette guerre incessante. Vous m'accuserez là où je me trouverai grand; vous vous tromperez à tout moment dans l'ignorance forcée où nous serons, vous de moi, moi de vous.

L'amitié va plus loin que l'amour; car, à mes yeux, elle est le dernier degré de l'amour, la quiétude et la sécurité dans le bonheur.

Vous m'avez dit : « Aimez-moi comme on aime Dieu. » Mais avez-vous bien pensé à ce que vous disiez là? Il n'y a que ceux qui voient Dieu qui l'aiment. Tout *Séraphita* est là. Mais, d'ailleurs, sur quoi se fondent les croyances religieuses? Sur le sentiment de l'infini qui est en nous, qui nous prouve une autre nature, qui nous mène par une déduction sévère à la religion, à l'espoir.

Entre homme et femme, cette base de croyance pour les senti-

ments ne peut se fonder que par une connaissance intime sans réticence; il faut se graver dans le cœur l'un de l'autre par tous les moyens, et, croyez-moi, l'amour est alternatif, il va du plaisir à l'âme, comme de l'âme au plaisir; ce sont deux voies qui mènent également à l'alliance étroite que vous nommez une amitié. Les dévouements qui nous rendent un seul être, la certitude de les exciter, la certitude de les accomplir, ces magnifiques témoignages de l'amitié ont besoin d'une source.

Voilà ce que je vous disais d'un mot, en vous disant que les sentiments sont absolus; ils sont entiers ou ne sont pas, ils sont infinis, sans bornes; et vous en mettez aux vôtres, et vous voulez qu'entre ces cloisons, ce soit l'infini. Que voulez-vous! puis-je vous déguiser ma pensée? cela serait-il bien? Il y a en moi le sentiment du grand à un trop haut degré pour que je ne trouve pas cela petit.

Vous me demandez quel cœur de femme m'a inspiré ce que vous avez lu. Croyez-vous que, si j'eusse possédé ce cœur de femme, je l'eusse traîné à la face du public, mis sur les tréteaux d'un livre? Non, j'ai pris cela en moi, et, si vous le trouvez bien, vous devez imaginer que je vous parle vrai en vous disant ces choses qui ne sont ni dures ni amères, mais qui sont l'expression calme de la situation où vous nous mettez.

Mes souffrances ne se calment pas, les affaires retardent mon départ, je ne sais s'il aura lieu. Le travail et toujours le travail! c'est comme l'eau de la mer pour le marin, et, comme le marin, je suis seul! voilà ma vie. Il est permis de murmurer, quand une goutte d'eau douce tombe du ciel, de ce qu'elle va tomber loin de vous.

V.

Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais il est aussi impossible d'empêcher certaines idées de se présenter à l'esprit, qu'il est impossible de s'empêcher d'aspirer de l'air pour vivre. Un effet du hasard m'a permis de savoir qui vous étiez, et je me suis refusé à l'apprendre. Je n'ai rien fait d'aussi chevaleresque en ma vie, rien! J'ai trouvé cela plus grand que de risquer sa vie pour deux minutes de conversation. Mais ce qui vous étonnera bien davantage, c'est

que je puis le savoir à toute heure, à tout moment, et que je m'y refuse, parce que vous voulez que je l'ignore. Pour moi, cette situation est intolérable; j'ai toute la force de caractère nécessaire pour obéir; mais le combat est en raison de cette force même, et vous devez voir à quel tourment vous m'avez condamné, si vous admettez que la curiosité soit une nécessité chez les imaginations vives.

Je ne veux pas me mêler des idées qui vous sont personnelles; mais je veux vous dire les miennes. L'échange des sentiments et des idées me semble impossible entre deux personnes inconnues; il y a au fond de cela quelque chose qui sent la tromperie, qui engendre, au milieu des plus douces pensées, la défiance; il y a peu de dignité, peu de grandeur; je ne l'ai jamais souffert, quoique je n'aie aucun droit à recevoir ni à donner. Enfin, que ce soit un bon ou un mauvais sentiment, je l'éprouve, et mon âme est blessée. Tout cela m'est venu en regardant votre sépia, et en vous préparant un don, précieux aux yeux de ceux qui m'aiment et dont je suis avare, que je refuse à tout ce qui n'a pas touché vivement mon cœur ou qui ne m'a pas été serviable : une chose qui n'a de valeur que pour les amitiés de cœur à cœur. Comme il faut que le relieur y passe et que vous ne pouvez avoir cette pauvre chose qu'après-demain, vous pouvez encore dépouiller mon offrande de toute amertume[1].

Ne croyez pas que ma demande entraîne une nécessité de nous voir, que je veuille être présenté chez vous. Non, le plus profond mystère est une de ces friandises que caressent les âmes tendres; mais le mystère n'est pas l'inconnu. Le mystère est le refuge de tous ceux que la publicité met au grand jour. J'ai toujours pensé que tout est possible et calme sous la protection du mystère. Aussi, dites que ce que je vous envoie, vous l'avez acheté comme on achète un tableau; dites que vous avez su que mon libraire faisait ce commerce, et il ne vous démentira pas; seulement, il n'aura jamais rien à vendre, car je ne lui en laisse jamais la faculté ; à cet égard, mes conventions sont très-précises. J'ai refusé sur cet article le prince de Metternich, quelque grâce qu'il ait mise à sa

1. Il s'agissait de l'envoi du manuscrit autographe d'un de ses ouvrages.

demande. Quant à mon nom, comme je n'en ai qu'un, il s'ensuit que je n'en ai pas, parce qu'il appartient à tous mes amis ; je me nomme Honoré ; mais aussi les personnes qui veulent une de ces réserves d'affection que je trouve si jolies, si près de l'enfance du cœur, forgent-elles toutes un nom de fantaisie ; mais ce sont de ces petits faits d'amitié qui n'adviennent pas quand tout sépare, là où tout devrait réunir.

Ma vie est décidément trop pesante pour être jamais épousée par un cœur où il y a quelque sensibilité. N'ayez pas d'amitié pour moi, j'en veux trop ; comme tous les gens qui luttent, qui souffrent et travaillent, je suis exigeant, défiant, volontaire, capricieux ; et vous ne pourriez sans doute en rien obéir à mes caprices, qui sont, croyez-le, des pensées très-logiques et point fantasques ; car ce qui semble caprice, aux yeux des gens sans âme, m'a toujours semblé la raison du cœur. Certes, si j'étais femme, je n'aurais rien tant aimé que quelque âme enterrée comme un puits dans le désert et qu'on ne connaît qu'en se mettant au zénith de l'étoile qui l'indique à l'Arabe altéré ; mais quelle grandeur ne faut-il pas !

Que je vous dise une de mes délicatesses. N'écrivez jamais à quelqu'un que vous aimerez sans mettre votre lettre sous une enveloppe, car il y a quelque chose de froissant pour le cœur à savoir qu'une écriture aimée est en contact avec les doigts de trois ou quatre personnes. Mettez toujours, entre vos pensées et votre âme que cette lettre renferme, une barrière.

Allons, adieu. Soyez heureuse ! et moi, je reprends le collier du cheval attelé à un manége.

VI.

Il est des âmes fières avec lesquelles on peut tout se permettre, et vous êtes bien tombée, car ce que l'on nomme le talent chez les hommes, qualification que je n'accepte pas pour ce qui me regarde, ne s'allie pas toujours avec le caractère individuel. Le flacon n'est pas tenu d'être en harmonie avec l'élixir. Soyez sans inquiétude pour votre amie comme pour vous. Le voile, comme celle qui s'y cache, vous comme elle, tout est pénétrable et rien ne sera pénétré. Je puis, si vous le voulez, vous envoyer la preuve que je puis tout

savoir et que je ne sais rien; soit que vous m'écriviez vous-même, soit que vous m'écriviez par la main d'une autre, il est impossible que qui que ce soit sache quoi que ce soit sur vous. La plus grande garantie de mon respect pour la parole que vous m'avez demandée, est dans cet effroi que vous témoignez, et dans cette défiance que je ne juge point.

Seulement, vous confirmez tout ce que je vous disais sur la limite des affections qui n'en veulent point connaître; et, moi, je sais d'avance combien la poésie de la vie, dont tout le monde a soif, est rare dans notre plate époque.

Vous comprendrez facilement que ce que nous avons donné dans notre pensée, n'est plus à nous. Je vous envoie ce qui était à vous le jour où j'ai cru distinguer à travers les nuages quelque chose de chaud, de lumineux en vous. Jetez, entre ces pages froissées dans les ateliers, et qui sentent le travail, jetez-y quelque poudre odorante pour les parfumer; vous avez ce que je destine aux cœurs que je possède entièrement, et il n'y en a pas quatre; gardez-le quoi qu'il en soit de nous, et peut-être sera-ce un triste souvenir, car je succombe au travail, au défaut de tranquillité, à mille ennuis matériels qui me dévorent, et surtout à un désir que rien n'étanche; la loyauté que vous avez réclamée de moi pour vous, je la demande de vous pour moi, car, je vous le répète, soyez sans inquiétude. Dieu n'est pas plus sûr de lui-même que je ne le suis de moi sur cette promesse. Elle est, comme certains serments que je fais, un pacte arabe. Promettez-moi qu'en quelque situation que nous nous trouvions, vous vous tairez sur nos relations, quelque peu compromettantes qu'elles soient; que, quoi qu'il puisse arriver, elles seront comme si elles n'avaient jamais été.

J'ai souri de votre mot *impossible,* en pensant aux ailes qui devaient tout franchir; mais, quand j'aurai votre réponse, je vous en dirai davantage, car remarquez que je me fie bien plus à vous que vous ne vous fiez à moi.

Sachez une circonstance qui m'est tout étrangère : vous avez envoyé votre première lettre à mon libraire, qui en a lu le cachet; il me l'a remise en présence de plusieurs personnes, en riant, comme un libraire qu'il est, et ce nom de Louise a été connu. Mais, quand on m'a demandé ce que c'était, j'ai répondu que

c'était une des cent mystifications qui m'arrivaient par an, et tout est tombé sous le naturel de ma tromperie.

Je ne crois pas que votre imprudence aille plus loin ; ma vie est si ardente, que ces sortes d'aventures extérieures n'y manquent point.

Merci de vos bons sentiments ; je crois, vous le voyez, encore beaucoup à vous, malgré tout.

VII.

Eh bien, chère Louise, voilà donc où aboutissent ces amitiés sans nourriture : pas un mot, pas un brin de branche sur laquelle les pieds de ce bel oiseau bleu qu'on nomme l'espérance puissent se prendre ! Vous me laissez seul, inquiet ! Vous ne savez rien de ce cœur où vous avez voulu une place, vous le troublez profondément, et vous n'y jetez rien qui puisse calmer ses agitations !

Où êtes-vous ? Si vous aviez quitté Paris, je devrais le savoir. Au milieu d'un redoublement de tracas d'affaires, de travaux, j'ai saisi une minute pour me plaindre ; mais vous ignorez toutes les heures que j'ai passées *sous ces arbres,* occupé à rêver, cherchant à me rafraîchir l'âme fatiguée, faisant mille projets, cherchant un monde de choses. Pourquoi, par quelle fatalité vous êtes-vous condamnée à ne pas connaître tout ce que j'ai de bon, et ne voulez-vous savoir que les expressions du doute, de la crainte, du chagrin ? Seriez-vous malade, souffrante ? que penser ? que croire ? Vous imaginer oublieuse ou malade, quelle alternative !

Je travaille constamment, sans relâche ; je n'ai que quelques minutes par jour, et vous ne saurez jamais ce qu'il y a d'affection dans cette lettre. Il y a des soupirs de détresse qui se perdent au milieu de ce bruit de Paris. Je ne sais rien de vous. Si j'avais à vous confier quelque chose qui ne s'écrit pas ! que faire ? garder le silence. — Allons, je me plais à croire qu'au moins vous ne souffrez pas.

VIII.

J'ignorais vos chagrins et vous ignoriez les miens. Je suis si violemment atteint, que le désespoir s'est emparé de moi. Je ne vous

dirai pas ce qui serait pour vous un sujet de regret; non, je vous tairai la cause de mon silence. Il y a un moment, dans la vie entièrement malheureuse, où le découragement et le doute sont si complets, qu'on ne se baisse plus pour ramasser la planche de salut. J'en suis là; y aura-t-il un réveil? je ne sais. Ce que je sais bien, c'est que, quand on est malheureux, tout vous accable.

Je souhaite que, quand vous aurez reçu ce petit mot où l'amertume est pour moi, et non pour vous, les anges du ciel aient écarté tout chagrin d'autour de vous, que votre enfant soit bien, que toute souffrance soit dissipée; enfin, je veux que vous sachiez combien le cœur à qui vous avez confié quelque chose de vous est pur de toutes les choses mauvaises dont vous le chargez, et avec quelle ferveur il désire que tout vous soit heureux dans la vie. Cette conviction ne doit pas venir d'une parole, mais d'un sentiment dont je veux empreindre à jamais ce papier. Je me replonge dans mes douleurs.

Soyez heureuse!

IX.

Cette figure m'émeut trop pour que j'aie un avis; on ne juge pas ce qui plaît; mais, artistement parlant, ce croquis est délicieux et finement dessiné. C'est ce que vous me disiez; mais le propre de Séraphitus, c'est-à-dire de l'être aux deux natures, de l'ange, est un corps; la tête n'est plus que peu de chose comme caractère. Si vous voulez voir la réalisation de cette figure, il faut aller dans l'atelier de M. A..., et demander à voir sa madone, et rester quelque temps devant l'ange de droite, là est Séraphita.

Est-ce votre portrait? je le crois; mais je ne l'ai cru que quand je l'ai vu. Quand je vous ai écrit, j'étais, comme je le suis encore, sous le poids de chagrins violents qui brisent ma vie, des chagrins que je ne puis vous dire, parce qu'il faut pour ces confidences un cœur à soi; une sœur qui soit plus qu'une sœur, et que votre manque de confiance est désolant!... Un attachement inconnu au monde, dans le secret duquel ne serait personne, est un de mes rêves; et il y a en vous un cœur qui a autant d'imagination que l'imagination a chez moi de cœur. Cette figure qui s'était penchée sur moi pendant une nuit et qui s'envolait m'avait causé je ne sais

quelle violente irritation d'enfant qui aime mieux briser son jouet que de ne pas se l'expliquer. Je suis très-enfant, et je serai toujours trop jeune, trop croyant, trop facile à tromper. Si j'avais une certitude qu'aucune de mes idées n'est trompée, vous me verriez docile et sans révolte.

Il a fallu cinq ans de blessures pour que ma nature tendre se détachât d'une nature de fer; une femme gracieuse, cette duchesse dont je vous parlais, et qui était venue à moi sous un incognito que, je lui rends cette justice, elle a quitté le jour où je l'ai demandé, — je ne dis pas cela pour vous faire revenir sur votre vouloir! — eh bien, cette liaison qui, quoi qu'on en dise, sachez-le bien, est restée, par la volonté de cette femme, dans les conditions les plus irréprochables, a été l'un des plus grands chagrins de ma vie; les malheurs secrets de ma situation actuelle viennent de ce que je lui sacrifiais tout, sur un seul de ses désirs; elle n'a jamais rien deviné; il faut pardonner à l'homme blessé de craindre quelques blessures.

Vous me parlez de trésor, hélas! savez-vous tous ceux que j'ai dissipés sur de folles espérances? Moi seul sais ce qu'il y a d'horrible dans *la Duchesse de Langeais.* Enfin, votre lettre a calmé mon irritation, mais sans en détruire le principe; car, pour moi, l'incertitude des plus vitales raisons de l'attachement est un des plus grands tourments qui puissent m'être infligés, et, si vous me connaissiez, vous auriez quelques remords de ne me montrer que ce qui est de nature à me faire bondir comme un lion dans sa cage.

Votre dernière lettre était pleine d'âme, et spirituelle; vous m'avez ôté le regret de vous avoir affligée, puisque votre cœur s'y dévoilait; pouvez-vous empêcher un poëte de vous rêver jeune, belle et spirituelle? Quand on a tant désiré cette réunion de tendresse chez une femme, n'est-il pas naturel d'y croire quand le rêve se présente au moment même où la vie lasse, où l'on aime mieux le repos de la mort qu'un constant travail? Oui, mon rêve ne s'est jamais réalisé; j'ai vu toutes les femmes désirer que leur affection fût connue. C'est ou une gloire pour elles, ou un sacrifice de plus; moi, je voudrais une tendresse qui fût un secret entre deux êtres seulement, éternellement inconnu, caché comme le trésor de l'avare; mais il paraît que cette céleste poésie est impossible.

Je voudrais savoir beaucoup de choses de vous, mais je ne sais comment vous les demander; vous me paraissez trop occupée, vous pourriez vous fâcher de mes questions. Et cependant, pour se livrer entièrement, n'existe-t-il pas bien des sympathies à connaître, afin de ne se pas blesser mutuellement? J'ai la plus grande estime pour les caractères complets, et les choses à demi me font peine, moralement comme physiquement.

Vous me parlez de ma santé, elle est bien détruite par mes derniers travaux, et le bonheur est le seul remède; malheureusement, je n'aperçois devant moi que travaux plus ardus que tous les précédents; je suis condamné à trois ou quatre années de travail constant, douze ou quinze heures par jour, et je frissonne en pensant à tout ce que je trahis en vous écrivant; aussi faudra-t-il m'enfuir dans quelque coin pour me tirer de tous mes travaux attendus et commencés. Il n'y a que moi qui sache ce qu'une pensée fait de ravages dans mon esprit.

Merci de votre dernière lettre, encore merci! je voudrais plus, je le dis comme un enfant, mais vous avez ma parole; je voudrais bien avoir un talisman des *Mille et une Nuits!*

Adieu! il est deux heures du matin, et il faut reprendre les misères de l'artiste.

X.

Je suis épuisé de travail; au lit pour dormir et me reposer pendant six jours! Et cependant, il va falloir se relever et travailler, car il faut encore finir deux volumes que je dois par traité; le dernier de tous, mais le plus odieux, puisqu'on s'en fait une arme pour me tourmenter. J'ai à peine le temps et la force de vous envoyer toutes les gracieusetés du cœur.

XI.

Vous avez dû deviner que j'étais malade; le docteur est venu parlant trop haut : il exige que je prenne l'air natal, que je demeure un mois en Touraine; j'irai quand je pourrai!

Votre dernière lettre m'a bien peiné. Les malades sont plus mélancoliques que les gens en bonne santé. J'ai pensé que j'avais

raison de ne croire qu'aux sentiments absolus; s'ils ne sont pas infinis, que sont-ils?

Je souffrais onze heures sur douze; il a fallu se soumettre. Quand je suis malade, je me regarde comme n'existant plus.

Mille tendres compliments.

XII.

J'ai été absent d'ici; je vous ai écrit de Chantilly, je suis revenu ce matin, et, à quatre heures, j'admirais, avec un de ces abandons entiers si rares dans la vie, la page suave et chaude que vous m'avez envoyée; j'y respirais l'air que le médecin m'a ordonné de respirer pour recouvrer l'usage de toutes mes forces. Dans ces moments-là, on est moins homme; votre lettre est venue, je l'ai lue dans la disposition de faire humblement ce que vous voudrez.

Faites donc! vous ne répondrez qu'à vous-même de ce que j'enverrai de désirs perdus au ciel. Cependant, c'était aussi au nom d'un enfant que l'on a méconnu la plus pure des passions, celle précisément que vous voulez. Vous m'imposez de dures conditions d'existence, eh bien, ce peu que vous donnez est encore plus que rien. J'aimerai ce petit coin si bien rendu en pensant à ce que vous y avez enterré de richesses et ce que vous avez gardé de consolations.

Et cependant, que de choses j'ai à vous dire! Vous connaîtrez tout de moi; moi, je ne saurai rien de vous, car me dire tout ce qui vous advient, être pour vous un *ami*, ne serait-ce pas vous connaître? Je ne me refuse pas à ce que vous voulez; mais mon esprit intuitif m'y fait voir à tout moment des réticences blessantes pour le cœur. Si vous connaissiez tout ce qu'il y a de chevaleresque dans ma loyauté, vous ne seriez pas si désespérée de refuser ce que je demande. D'abord, je ne demande pas à vous voir ni à vous connaître; je demande comment nous serons amis sans cela. Je suis plein de foi pour le miracle, et, l'ayant promis, c'est à vous de le réaliser. Remarquez que vous n'aurez jamais de tels éléments, un cœur si enfant et si croyant, une âme *si peu homme,* quoi que vous en disiez.

Si vous saviez quelle est ma puissance de pénétration, d'après

le peu d'indices que vous laissez, vous connaîtriez quelle est ma religion d'âme sur les choses dites.

En effet, vous ne connaissiez presque rien de moi, je le vois; vous n'avez pas lu ce *Lys dans la vallée,* qui est le sujet d'un odieux procès; vous m'écrivez en anglais; vous ignorez, à ce que je vois, beaucoup de mes écrits. Si vous saviez que, comme les sauvages à la recherche de leurs amis ou de leurs ennemis, ces petites choses peuvent me mener à vous, vous seriez au moins touchée de ma réserve, et vous auriez compris ce que je voulais. Je veux m'attacher à un lien, mettre le pied sur un peu de grève; faites-la aussi déserte qu'il vous plaira, mais ne me laissez pas voler à plein ciel sans y rien rencontrer. Que répondrez-vous à cela?...

Je suis à votre discrétion, je ne veux ni vous affliger ni vous déplaire, et je ferai comme vous voudrez; seulement, ayez de l'indulgence pour celui que vous aurez emprisonné dans les ténèbres.

XIII.

Il n'y a réellement que fort peu de choses d'art qui puissent me donner autant d'émotion que j'en reçois de cette aquarelle. Je voudrais savoir si c'est vous qui l'avez *composée;* elle est (pour moi) sublime. Il faut vous dire qu'à part la hauteur des collines du fond, il existe en Touraine une petite chose semblable où se sont passées les heures les plus solennelles dans ma vie intellectuelle; là, j'ai fait *Louis Lambert,* rêvé à *Séraphita,* décidé *le Père Goriot,* repris courage à mes horribles luttes d'intérêts matériels. Ce dessin est pour moi sans prix, je le trouve au-dessus de beaucoup d'œuvres, et je me vois votre redevable. Vous avez un grand talent.

Je vais tous les jours plus mal, et mes affaires, qui paraissaient devoir bien aller, s'embrouillent à me faire perdre la tête. Dans les moments difficiles, je me promène dans le dessin.

Mille caresses d'âme.

XIV.

Au moment où votre lettre m'est arrivée, j'ai été arrêté et mis en prison pour six jours, pour subir des condamnations de garde

nationale. Je n'ai pu que lire votre lettre; il me serait difficile d'y répondre ici, car me voilà obligé de traiter par écrit les affaires les plus délicates, relatives à des choses de la dernière urgence, comme mon procès qui se juge vendredi.

Je ne sortirai que mardi prochain. Cette prison est infecte! Tous les prisonniers sont en commun; je suis dans un coin, sans feu, et il fait très-froid; enfin, rien ne peut exprimer le tapage qui s'y fait, car tous ceux qui sont là ne sont que des ouvriers et des gens sans éducation. Je suis, en ce moment, obligé de vous quitter pour écrire d'autres lettres pressées. Je ne vous ai écrit ces lignes que pour vous épargner toute inquiétude.

XV.

Vos fleurs embaument ma prison; c'est vous dire combien elles me font plaisir!

Mais, chère et gracieuse Louise, qu'est ce petit *dolce* au prix des quatre paroles qui les accompagnaient! Mon cœur vous répond de toutes ses cordes, car vous avez frappé sur bien des endroits, toujours jeunes, malgré le malheur.

Je suis un peu mieux, à force de protection et d'argent; je suis dans une chambre d'où je puis voir le bleu du temps, j'ai du feu (je mourais de froid) et je vais travailler plus à l'aise.

Le cœur de ceux que le malheur n'a point aigris est plein d'affection pour l'affection; mais, quand ce sont des hommes d'art ou de pensée, ou de pensée et d'art tout ensemble, ils ont les plus beaux trésors. Votre bouquet s'est planté là au beau milieu.

Quand vous venez à moi si tendre, si bonne, si affectueuse, si bien sans défense, et que je vous crois toute à moi, alors il me semble que je vous connais, je puis obéir à tout; mais, quand vous êtes autrement, alors je deviens mauvais.

Pourquoi? je ne le sais pas. En vérité, je vous dis ces choses comme un enfant parle à sa mère.

Je ne puis me promener que dans une chambre de dix ou douze pieds de long sur six de large; mais je vais travailler là comme je travaille chez moi, dix-huit heures sur vingt-quatre. Qu'importe où l'on est quand on ne vit pas par les lieux, mais par la pensée.

Allons, me permettez-vous de vous serrer la main? Oui, n'est-ce pas?

Quelles sont donc les questions auxquelles je n'ai pas répondu?

XVI.

Chère,

Quand vous lirez, sous peu de jours, la fin de l'œuvre dont vous avez le commencement, vous comprendrez comment je ne puis que vous écrire un petit mot, où sont contenus autant de remercîments qu'il y avait de gracieusetés dans les dernières paroles de votre dernière lettre. Je suis perdu de travail, je vis comme un fou, toujours à raboter, à polir (et surtout ne mangeant ni ne dormant) la blanche et belle statue qui, une fois finie, me laissera libre de mourir tranquille, si Dieu le veut, car la vie me lasse.

Pardonnez ce murmure; vous le comprendriez si vous assistiez à ma longue *passion*.

Merci, merci de toutes vos fleurs, de celles du cœur, et des roses. Ne me croyez pas insensible : je suis malheureux, et occupé sans une heure à moi, voilà la triste vérité.

XVII.

Merci, chère, vos fleurs m'ont rendu un peu de courage; car, le jour de ma fête, j'ai été obligé de travailler plus que tout autre jour; je n'aurai fini que jeudi. Je ne vous écris ce petit mot que pour vous remercier, je vous écrirai avant votre départ plus en détail. Songez à moi le 20 : c'est le jour de ma naissance. Que voulez-vous! je n'ai qu'un nom, faites-m'en un autre.

Oh! oui, je vous ai bien tendrement reçue. Je vis dans vos parfums, vous aurez *le Lys* avant tout le monde; peut-être pour l'emporter à la campagne, car j'espère avoir fini le 25. Quelle œuvre! et que de nuits perdues! il y en a bien deux cents. Rien ne peut récompenser de cela que vos fleurs et l'adorable cadeau que vous y avez joint.

XVIII.

Me voici libre, mais plus enchaîné que jamais; car il faut, pour

sauver mon libraire d'une ruine certaine, que le livre dont vous avez lu la moitié soit fini d'ici à cinq jours, et il faut que je travaille nuit et jour, c'est-à-dire que je passe cinq nuits de suite! Voilà ma vie depuis huit ans. Puis les affaires les plus épineuses me relancent; il faut que je trouve des sommes énormes pour éteindre le reste de mes obligations, et les affaires d'argent sont impitoyables, elles n'attendent pas, elles commandent, elles vous serrent; je n'aurai ma libre disposition que dans quelques mois; jusque-là, tous ceux qui m'aiment ne connaissent rien de moi. Je suis comme un cerf aux abois.

Vos roses ont fleuri dans ma détestable prison. A vous mille tendres choses, autant qu'il y avait de parfums dans les boutons éclos.

XIX.

Cara,

Le procès est gagné! La presse, les ennemis, la littérature, tout s'était soulevé contre moi; jamais on n'avait tant entassé de calomnies et d'infâmes suppositions contre un homme. Enragés tous des succès que je n'ai point mendiés, fatigués de me savoir juste et noble de caractère, ils ont essayé de ternir le cœur et l'âme, la vie d'un homme qui méprisait leurs atteintes avec un dédain royal; voilà pourquoi ma défense a été nécessitée par le comble des lâchetés. Il a fallu rugir un soir, pour faire taire toutes ces grenouilles.

Vous comprenez mon silence, j'espère; il a fallu courir, travailler; enfin, en quinze jours, je n'ai pas dormi trente heures, et j'ai à faire encore les cent dernières pages du *Lys*, que je veux faire paraître mardi ou mercredi, 8 juin. Si vous n'êtes pas à Paris, hâtez-vous de le demander au reçu de cette lettre à Werdet, 49, rue de Seine, car mon libraire m'a supplié de ne pas lui en prendre un seul exemplaire pour mes amis, ayant besoin de tous pour sa vente, qui lui vient comme une manne dans le désert. Je vous écris au milieu de l'imprimerie et de la bataille des épreuves.

Avez-vous entendu de loin mes remercîments le 16 et le 20 mai, deux journées que les circonstances m'ont rendues si horribles et

où vous m'avez jeté des fleurs d'autant plus belles que j'étais plus triste et plus accablé?

Oui, n'est-ce pas?

XX.

J'ai reçu votre charmante marine; je ne puis pas vous donner mon avis sur une œuvre qui, pour moi, devient une œuvre de sentiment; mais ce que je puis vous dire, c'est que les connaisseurs qui me voient m'ont tous demandé *qui avait fait cela.* Et vous savez que je ne puis répondre. Pour que je mette cela dans une place, il faut que j'aie un pendant; car je n'ai que deux places, c'est de chaque côté de la cheminée, et les deux places sont prises par deux méchantes lithographies, qui ont le don de me faire quelquefois rire; mais, depuis que je me mélancolise, j'ai remarqué que l'âme s'ennuie des figures, et qu'un paysage lui laisse bien plus de champ.

Pardonnez-moi de tendre ainsi honteusement la main à votre pinceau, qui ressemble au petit chien qui secoue des pierreries. Il faudra que j'aie du bonheur dans mon premier livre pour pouvoir m'acquitter. Dès à présent, j'en désespère et je serai toujours insolvable.

Pardonnez-moi la rareté, la brièveté de mes lettres; mais, deux fois par semaine, j'ai des agonies de trente-six heures avec la *Chronique de Paris,* un journal dont tous les rédacteurs sont malades, et dont je porte à moi seul le poids, par la grande raison qu'une partie de ma fortune y est engagée; ce qui fait quatre jours de moins, et le reste de la semaine est pris par mes travaux et mes affaires. J'ai précisément un procès qui se juge cette semaine, le lendemain de la mi-carême; si les juges ont été au bal, ils n'écouteront pas. Voici le jour qui se lève, et j'ai là de l'ouvrage en souffrance, n'est-ce pas être purement ouvrier? Il est des nécessités si grandes dans la vie des artistes, qu'il faut vivre près d'eux pour les comprendre, et, quoi que vous en disiez, le monde est un obstacle à cette fraternité d'âme.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir faire de l'art pour l'art!

XXI.

Ai-je le temps de penser? Après un revers de fortune assez cruel, j'ai été obligé d'aller en Italie et d'en revenir en vingt jours. J'arrive aujourd'hui 22 août et je trouve votre lettre, qui me désole pour ce qui vous est arrivé de douloureux, nous avions donc une sympathie de plus : c'était de souffrir à l'insu l'un de l'autre, ensemble. Vous avez tort de ne pas m'écrire plus souvent.

Quant à moi, j'ai été ballotté par tant de douleurs, d'intérêts froissés, que je ne vis que par conscience; j'ai perdu l'être que j'aimais le plus au monde, et suis dans un tel conflit d'intérêts à débattre, que je ne puis, pour aujourd'hui, vous écrire que ce petit mot; car, moi aussi, j'arrive et je vous écris hors de chez moi dans une auberge où je suis arrêté en revenant d'un second voyage.

J'espère que vous m'écrirez plus en détail; et moi, dans quelques jours, j'espère être plus calme et plus rassis et pouvoir vous dire plus de choses. Aujourd'hui, je ne puis que vous laisser deviner tout ce qu'un cœur souffrant demande à un cœur aimant.

XXII.

Pauvre chère,

Vous ne sauriez rien comprendre à une pareille existence, et ce qui, dans une vie paisible et régulière, devient un crime, est un accident naturel dans une vie aussi agitée. Comment ne voulez-vous donc point partir de cette idée fondamentale, que loin de posséder une obole sur cette terre, les malheurs de ma vie ont fait que, depuis dix-huit ans, je dois une somme supérieure à tout ce que je pouvais prétendre de patrimoine, et que ma plume doit suffire non-seulement à mon existence matérielle, mais encore à l'extinction de cette dette et de ses intérêts; *ma plume*, entendez-vous?

Alors, les jours et les nuits sont employés à cette œuvre, et rien ne suffit! il faut toujours lutter non-seulement contre les difficultés matérielles de la vie, mais encore contre l'accablement, contre les difficultés littéraires, contre tout. Incessamment arrêté par des obstacles qui surgissent, il m'est impossible de dire à midi ce que je ferai à une heure; le temps est-il jamais suffisant à ces trois

luttes? Je ne m'en tire que par la rapidité des conceptions et des aperçus.

Aussi ne me demandez pas pourquoi vous n'avez pas eu un souvenir de moi le 25 août. Le 25 août, j'ai dormi quinze heures, la nature physique s'étant épuisée le 23 et le 24. J'avais employé ces deux journées, à mon retour d'Italie, à lire ma correspondance (en vingt-cinq jours d'absence, j'ai eu quarante-huit lettres), à répondre, à m'occuper de mes payements, à les coordonner, à trouver des ressources. La fatigue du voyage était grande, car j'ai fait quatre lieues à l'heure et suis venu en quatre jours de Turin par le Simplon; elle s'est combinée avec mes fatigues morales. La douleur effroyable qui m'attendait est venue : elle était là parmi toutes les lettres, la lettre de deuil! J'ai succombé, j'ai dormi quinze ou seize heures pendant trois jours, je ne pouvais rien, j'étais comme un enfant de deux jours.

La personne que j'ai perdue était plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus que toute créature peut être pour une autre. Elle ne s'explique que par la divinité. Elle m'avait soutenu de parole, d'action, de dévouement, pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle, elle était tout pour moi; quoique, depuis deux ans, la maladie, le temps, nous eussent séparés, nous étions visibles à distance, l'un pour l'autre; elle réagissait sur moi, elle était un soleil moral. Madame de Mortsauf, du *Lys*, est une pâle expression des moindres qualités de cette personne; il y a un lointain reflet d'elle, car j'ai horreur de prostituer mes propres émotions au public, et jamais rien de ce qui m'arrive ne sera connu. Eh bien, au milieu des nouveaux revers qui m'accablaient, la mort cette femme est venue,

Oui, la liquidation de la *Chronique* s'est faite en me grevant d'une somme énorme. Enfin, il faut, vis-à-vis de mon libraire, qui est en avance avec moi, que je travaille six mois sans rien gagner, seulement pour m'acquitter envers lui. Et, pendant ce temps, il faut payer et vivre! Avec quoi? J'ai peu d'amis, tous ont fait ce qu'ils pouvaient, je n'ai rien à attendre. Dans ces anxiétés, je travaille nuit et jour; comment voulez-vous que j'aie un soin, une attention? Je n'ai ni une heure pour pleurer, ni une nuit pour me reposer.

Laissez, laissez cet abîme de chagrins où je vous ai dit de ne pas mettre les pieds. S'intéresser à moi, c'est souffrir; nous ne nous connaissons que moralement, vous pouvez encore vous dispenser d'épouser la vie la plus horrible qui ait pu peser sur un cœur expansif et tendre. Et la calomnie n'est-elle pas venue essayer de représenter un autre que moi, pour me ravir cette estime qui appartenait à mon courage! Vous rencontrerez des gens qui disent que je suis fou; d'autres, que je suis très-riche; d'autres, que je suis en prison pour dettes; d'autres, que je suis un homme à bonnes fortunes. Enfin, il y a de moi mille portraits dont pas un ne me ressemble. Est-ce là souffrir?

Et, quand je rencontre une bonne âme, elle se tient à l'écart. J'ai maintenant à toujours écrire, courir, travailler, me battre sur tous les points où je suis menacé, ne soyez pas exigeante.

Trouvez ici mille fleurs d'âme; la Saint-Louis peut être tous les jours.

XXIII.

Carina,

En arrivant d'un long et pénible voyage entrepris pour rafraîchir un peu ma tête fatiguée outre mesure, je trouve cette ligne de vous, bien concise, bien triste dans sa solitude; mais enfin c'est un souvenir. Soyez heureuse est un vœu de mon cœur, bien pur et bien désintéressé, puisque vous l'avez ainsi voulu.

Je me replonge dans le travail, et là, comme dans un combat, la lutte occupe exclusivement; on souffre, mais le cœur s'apaise.

CLXXVI.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Paris, 22 janvier 1837, au matin.

Mon bon Dablin,

L'affaire pour laquelle je vous avais prié d'être mon arbitre s'est atermoyée après mille peines de ma part; il m'a fallu remuer un monde; mais la transaction dépend elle-même d'un travail forcé auquel je me suis condamné. Elle n'est valable que si

mon ouvrage paraît cette semaine; j'y ai passé les jours et les nuits, et je suis malade; j'ai un commencement d'inflammation ou je ne sais quoi des intestins. C'est le fruit de cette année de soucis, de travaux et de chagrins.

Il m'a été impossible d'aller vous voir. J'espère être quitte de tout mercredi; donc, mercredi j'irai vous voir. Tous mes soucis ne sont pas finis avec mon affaire : d'abord ma lutte financière n'est qu'apaisée et supportable, puisqu'il faut *libérer ma plume,* et je dois encore cinq articles de journaux et un demi-volume; c'est trois mois de travail, sans gagner un sou. Cependant j'espère en finir cette année. Mais je vous conterai tout cela au coin du feu mercredi.

Pour voir « la veuve Durand », il faut dire *son nom,* et vous êtes inscrit sur la liste.

Les deux jours où vous êtes venu, j'étais aux imprimeries.

Tout à vous.

CLXXVII.

A M. MAURICE SCHLESINGER, A PARIS.

Juillet 1837.

Mon cher maître Schlesinger,

Il était fort indifférent que la composition dont j'ai épreuve fût brûlée, et très-important que celle des seize feuillets fût sauvée, ainsi que cesdits feuillets, attendu qu'il faut renoncer à *Gambara,* dont nous avons la tête et la queue sans le milieu, et qu'on ne recommence pas facilement ce qui a été jeté sur le papier. J'ai toujours eu peur de ces sortes d'affaires, et voici la troisième fois qu'on me perd un manuscrit; je ne les ai jamais refaits. Je vous dirai samedi le temps qu'il faudrait pour arranger cela; mais, dans le cas où il faudrait refaire les quinze ou seize feuillets, nous aurions besoin d'au moins deux semaines, et je vous prie de bien considérer que j'ai fait ma copie; voilà pourquoi je vous disais qu'il était utile de copier les manuscrits, afin d'en avoir le double en cas de malheur. Il m'est impossible de refaire ce qui a été une

fois fait, si cela se perd, et je veux cependant sauver *Gambara*. Il est clair que, quand une imprimerie brûle, il faut que mes manuscrits y soient !

Comment n'a-t-on pas ôté la copie des casses ? Sachez si c'était composé, s'il y en avait épreuve, si l'épreuve ou la copie n'est pas au bureau de correction. C'est un affreux malheur, qui ne serait pas arrivé si vous m'aviez laissé composer chez M. Béthune la copie pour votre journal, comme je le fais pour les autres.

Je veux le tout composé, pour tout corriger; cela nous rejettera sur août.

Mille compliments.

CLXXVIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

28 août 1837.

Quelque furibonde que fût ma lettre, *cara,* elle n'indiquait point que j'abandonnasse votre protégé. Si vous l'avez pensé, vous ne me connaissez pas encore. Je n'ai qu'une seule bonne qualité, c'est la persistante énergie des rats, qui rongeraient l'acier s'ils vivaient autant que les corbeaux. Ainsi je vais tâcher de le faire aller, mais ce n'est pas l'affaire d'un jour. Il faut qu'il apprenne.

Merci de votre lettre. Je suis dans d'horribles embarras d'argent. Je puis demain n'avoir aucun souci, si les affaires que j'ai en train se font; mais je puis périr aussi. C'est fort dramatiqne d'être toujours entre la vie et la mort; c'est la vie du corsaire; mais le jeu des muscles n'y suffit pas toujours.

Mille tendresses ! quand vous voudrez de Paris quelque chose qui vaudra vingt francs, demandez-le-moi pour que je m'acquitte. A moins que vous n'aimiez mieux un bon sur la poste, que je vous enverrai à l'adresse de M. Carraud, si vous ne voulez rien, ce qui sera plus sage. Vous êtes un peu comme l'artiste, vous avez le sentiment de l'élégance, et l'élégance est chère. Moi, j'y renonce pour jusqu'au jour où j'aurai une fortune assise. La lutte financière me dégoûte.

Je donne une poignée de main au commandant Piston[1], et j'embrasse vos deux enfants. Les huit jours de Frapesle ont été d'un bien bon repos pour moi. Mille fleurs d'amitié.

CLXXIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Novembre 1837.

Ma chère Laure,

Ne prends aucun souci de moi; j'ai retrouvé mon énergie un moment abattue, et je m'applaudis de vous avoir caché à tous mon profond découragement et mes chagrins. J'ai conclu avec M. Lecou une affaire qui va me permettre de payer Hubert, de satisfaire aux plus pressants besoins; et, comme nous mettrons en vente *la Femme supérieure*, j'en destine une part à acquitter les effets Gougis. Ma mère aura ce qu'il lui faut le 10 décembre au plus tard.

Mais je n'atteindrai pas à ces résultats sans me jeter dans un travail horrible; je veux que *César Birotteau* (acheté vingt mille francs par un journal) soit fini le 10 décembre; il faut passer vingt-cinq nuits, et j'ai commencé ce matin. Il faut faire trente-cinq à trente-six feuilles, un volume et demi, en vingt-cinq jours.

Il me restera, pour l'affaire Gougis et pour mes échéances, le produit des deux volumes de *la Femme supérieure* et de *la Maison Nucingen,* qui seront mis en vente dans un mois.

Enfin, je ne partirai pas sans avoir achevé la quatrième livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, et je crois que nous allons liquider cette affaire; il m'en reviendra quelque chose.

Si je reste dans la même situation personnelle, affreuse de dénûment, il n'en est pas moins palpable que j'aurai, d'ici à deux mois, pour quinze mille francs de dettes liquidées, et qu'avec un nouveau succès comme celui de *Birotteau,* tout ira bien. Or, il faut que j'aie auprès de moi quelqu'un de dévoué. J'ai mis le pied sur une planche pourrie en prenant Auguste, et il faudrait me négocier

1. Sobriquet donné à M. Carraud par Balzac, par allusion à la grande exactitude du commandant.

madame Michel, en ne lui cachant pas le mal qu'elle aura, et dont peut-être un jour la récompenserai-je en lui donnant la place de femme de charge chez moi. Dans ce moment, je ne puis lui donner que quatre-vingts francs par mois, nourriture comprise; elle aura une assez jolie chambre, une petite cuisine, beaucoup de mal; mais que ne peut-elle pas attendre de moi, à qui, en dehors de ses énormes gages, Auguste a tant coûté!...

Il faudrait que ce fût fait vite: avant la fin de la semaine, je voudrais être quitte d'Auguste.

Tranquillise-toi! trois mois ne se passeront pas sans m'apporter quelque affaire pareille à celle de *l'Estafette*. On donne *César Birotteau* à ceux qui s'abonneront à ce journal; on le tire à cinq mille; si c'est une belle œuvre, quel succès!...

Dis-moi par un mot comment tu vas. Je suis inquiet; enfin, écris-moi de temps en temps pendant ces cruels vingt-cinq jours où je mets ma vie en jeu.

CLXXX.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

(*Fragment.*)

1er janvier 1838.

. . . .

... Voilà ce que vient de me dire le tintement lugubre de cette cloche, dernier son d'une année qui s'enfuit et qui va s'ensevelir dans son tombeau.

Salut à 1838, quoi qu'elle nous apporte! Quelques peines qu'il y ait dans les plis de sa robe, qu'importe? Il y a un remède à tout, ce remède, c'est la mort, et je ne la crains pas.

Mais adieu, chère amie. Mes yeux se ferment malgré moi. Ma main ne trace plus sur ce papier que des caractères à peine lisibles.

Je vous embrasse et vous serre contre un cœur qui vous est dévoué. Amitié sincère et tendre en 1838 comme toujours depuis 1819. Voilà dix-neuf ans.

Amitiés au commandant. J'embrasse Ivan et Yorik.

J'ai lu avec grand plaisir la lettre d'Ivan.

CLXXXI.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA, PRÈS BERDITCHEF (RUSSIE).

Paris, 20 janvier 1838.

Me voilà sorti d'inquiétude ! J'ai vos numéros 36 et 37. Quant au 35, il ne m'est point parvenu, sachez-le bien. Le 34 est daté du 6 octobre, le 36 du 10 décembre : ainsi vous ne m'avez pas laissé du 6 octobre au 10 décembre sans lettre. Or, comme je n'ai reçu qu'en janvier le 36 et le 37, jugez si j'ai été inquiet ! Il y a eu, quant au numéro 36, un retard de quinze jours ici, par la faute de la poste et un peu par la mienne. Quand je suis revenu de Sèvres à Paris, j'ai donné l'adresse de mon beau-frère pour qu'on m'y renvoyât les lettres, et la poste de Sèvres a mis un faux numéro; en sorte que, avant que je susse qu'il était arrivé une lettre, et que j'eusse réclamé, ne la recevant pas, il s'est écoulé quinze jours; si bien que j'ai reçu coup sur coup le 36 et le 37. Ces deux lettres sont percées de mille piqûres, stigmates de la défiance inspirée par la peste; et peut-être est-ce aux premières fumigations que je dois l'étrange malheur d'avoir perdu votre numéro 35.

En tout cas, je dois vous en avertir, car ceci justifie la lettre douloureuse que je vous ai écrite, et que je voudrais bien que vous n'eussiez point reçue, elle vous ferait trop de peine. Mais votre silence était pour moi une douleur qui dépassait et complétait toutes les autres douleurs de ma vie. Je suis l'objet de si atroces calomnies, que j'avais fini par croire que l'on vous avait dit et que vous aviez cru des choses exorbitantes; par exemple, que je me nourrissais de chair humaine, que j'épousais une figurante de l'Opéra ou une marchande de poisson; car j'ai, je crois, des ennemis jusque chez vous. Défiez-vous, je vous en supplie, de tout ce que vous apprendrez par d'autres que moi ; vous savez avec quelle sincérité je vous raconte, heure par heure et jour par jour, les moindres incidents de ma vie. Maintenant je vais répondre catégoriquement à toutes les demandes que contiennent vos deux

lettres. En premier lieu, l'affaire Lincoln ne peut vous être racontée, parce que je ne dois ni ne puis vous la dire, vu ses détails scabreux... Si vous en entendez parler, prenez un air indifférent et parlez d'autre chose. Tout ce que je puis vous en dire, c'est que les grands seigneurs anglais ont eu peut-être le tort d'avoir raison, et que leurs adversaires ont peut-être eu raison d'avoir tort, car il s'agissait d'études et d'expériences médicales qui peuvent avoir blessé la morale, mais en servant l'humanité. Je vous répète, au reste, ce que j'entends dire autour de moi, bien que cela ne me semble pas très-clair ; j'admets qu'on fasse des expériences sur un cadavre, mais non qu'on assassine un homme pour faire son autopsie, dans l'intérêt de la science et pour le bien des générations à venir. Nous en causerons quelque soir au coin du feu, pas avec vous, mais avec le châtelain de Vierzschovnia, lorsque j'irai vous voir. Maintenant, quant à l'affaire pour laquelle je vais aller dans la Méditerranée, ce n'est ni un mariage, ni quoi que ce soit d'aventureux, ni de sot, ni de léger, ni d'imprudent. C'est une affaire sérieuse et scientifique, dont il m'est impossible de vous dire le premier mot, parce que je me suis obligé au secret le plus absolu; je ne pourrai vous en parler qu'à mon retour au coin du feu, comme de l'affaire Lincoln et Koreff, quand elle sera finie. Heureuse ou malheureuse, comme je n'y risque rien qu'un voyage, qui sera toujours un agrément ou une distraction, il me semble que je puis m'embarquer, sans trop de soucis, dans cette entreprise.

Vous me demandez comment il se fait que, sachant tout (avez-vous l'indulgence de dire), connaissant tout, observant et pénétrant tout, je sois quelquefois dupe et trompé. Hélas! m'estimeriez-vous, si je n'étais dupe de rien, si j'étais si prudent, si observateur, que rien de malheureux ne m'arrivât? Mais, en laissant de côté la question de cœur, je vous dirai le secret de cette apparente contradiction. Quand un homme arrive à être de première force au whist, qu'il sait, à la cinquième carte jouée, où sont toutes les autres, croyez-vous qu'il n'aime pas à laisser sa science de côté pour savoir comment ira le jeu par les lois du hasard? Enfin, chère et fervente catholique, Dieu savait d'avance qu'Ève succomberait, et il l'a laissée faire. Mais, si vous n'admettez pas encore cette manière de vous expliquer la chose, il en est une que vous senti-

rez mieux. Quand, nuit et jour, mes forces et mes facultés sont tendues à inventer, à écrire, à rendre, à peindre, à me souvenir ; quand je suis à parcourir, d'une aile lente et pénible, souvent blessée, les campagnes morales de la création littéraire, comment puis-je être en même temps sur le terrain des matérialités? Quand Napoléon était à Essling, il n'était pas en Espagne. Pour ne pas être trompé dans la vie, dans les amours, dans les amitiés, dans les affaires, dans les relations de toute espèce, chère comtesse recluse et solitaire, il faut ne faire que cela; il faut être purement et simplement financier, homme du monde, homme d'affaires; certes, je vois bien que l'on me trompe et que l'on va me tromper, que tel homme me trahit ou me trahira, ou s'en ira après m'avoir emporté quelque chose de ma laine; mais, au moment où je le pressens, le révois, ou le sais, il faut aller se battre ailleurs: je le vois quand je suis emporté par la nécessité du moment, par une œuvre qui presse, par un travail qui serait perdu si je ne l'achevais. J'achève souvent une chaumière à la lueur d'une de mes maisons qui brûle. Je n'ai ni amis ni serviteurs, tout me fuit je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais trop, parce que l'on n'aime ni ne sert un homme qui travaille nuit et jour, qui ne se dissipe pas à votre profit, qui reste là, qu'il faut venir voir, et dont la puissance, si puissance il y a, n'aura d'avénement que dans vingt ans, parce que cet homme a la personnalité de ses travaux, et que toute personnalité est odieuse quand elle n'est pas accompagnée du pouvoir.

En voilà bien assez pour vous convaincre qu'il faut être une huître (vous souvenez-vous de ceci?) ou un ange pour s'attacher à ces grands rochers humains. Les huîtres et les anges sont aussi rares les uns que les autres dans l'humanité. Aussi vous aimerais-je déjà comme une étonnante curiosité, si je n'avais pour vous les affections fraternelles les plus étendues et les plus profondes. Croyez bien que je vois les hommes et les choses comme ils sont; jamais un homme ne supporta de fardeau plus lourd et plus cruel que ne l'est le mien. Ne vous étonnez pas de me voir m'attacher aux êtres ou aux choses qui peuvent me donner le courage de vivre et d'aller en avant, ne me reprochez jamais le cordial qui m'a permis de gagner une étape.

Voilà douze ans que je dis de Walter Scott ce que vous m'en écrivez. Auprès de lui, lord Byron n'est rien ou presque rien. Vous vous trompez sur le plan de *Kenilworth;* au gré de tous les *faiseurs* et au mien, le plan de cette œuvre est le plus grand, le plus complet, le plus extraordinaire de tous; il est le chef-d'œuvre sous ce point de vue, de même que *les Eaux de Saint-Ronan* est le chef-d'œuvre comme détail et patience du fini; que les *Chroniques de la Canongate* est le chef-d'œuvre comme sentiment; *Ivanhoe,* le premier volume s'entend, comme chef-d'œuvre historique; *l'Antiquaire* comme poésie; *la Prison d'Édimbourg,* comme intérêt. Toutes ces œuvres ont un mérite particulier, mais le génie y rayonne partout. Vous avez raison, Scott grandira encore, quand Byron sera oublié: je parle de Byron traduit, car le poëte original restera, ne serait-ce que pour sa forme et son souffle puissant. Le cerveau de Byron n'a jamais eu d'autre empreinte que celle de sa personnalité, tandis que le monde entier a posé devant le génie créateur de Scott et s'y est miré pour ainsi dire.

Quant à ce qu'on appelle le *Balzac illustré,* rassurez-vous, c'est toute mon œuvre, les *Contes drolatiques* exceptés; c'est enfin cette partie de LA COMÉDIE HUMAINE qui est intitulée ÉTUDES SOCIALES. Vous aurez à demander à Bellizard[1]: 1° *la Femme supérieure;* 2° *César Birotteau;* 3° *la Maison Nucingen;* 4° le troisième dizain des *Drolatiques;* 5° la quatrième livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, où sont *Gambara* et *Massimilla Doni.* Il va sans dire que vous demanderez les éditions de Paris. A ceux qui se plaignent de ma paresse je puis, pour toute réponse, montrer les neuf volumes in-octavo que j'aurai faits cette année. Vous savez que *les Ruggieri, la Perle brisée, les Martyrs ignorés* sont dans la troisième livraison des ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

M. Hanska est bien bon d'imaginer que les femmes s'enflamment pour les auteurs; je n'ai et n'aurai jamais rien à craindre à ce sujet: je suis non-seulement invulnérable, mais encore invulnéré; rassurez-le bien. Les Anglaises du temps de Crébillon fils ne sont pas les Anglaises de notre temps. Je vais me mettre à mes pièces de théâtre et aux *Mémoires d'une Jeune Mariée,* et peut-être à *Sœur*

1. Libraire à Saint-Pétersbourg.

Marie-des-Anges : voilà pour le moment mes deux sujets de prédilection; mais, d'un moment à l'autre, tout cela peut varier. Il y a la suite d'*Illusions perdues (un Grand Homme de province à Paris)*, qui me tente beaucoup, ainsi que *la Torpille;* tout cela sera fait cette année. Vous allez être bien étonnée des pierres que j'apporte et que j'entasse pour ce que vous appelez, dans votre indulgente bonté, *le grand édifice*. Le texte de l'édition illustrée est revu avec tant de soin, qu'il faut le regarder comme le *seul* existant, tant il diffère des éditions précédentes; cette solennité typographique a réagi sur la phrase et j'ai découvert bien des fautes et des sottises dont je ne me doutais pas; en sorte que je désire bien vivement que le nombre des souscripteurs permette de continuer cette publication à laquelle je devrai d'arriver à ce que je puis faire de mieux pour mon œuvre comme pureté de langage.

L'arrivée de la cassolette m'a fait autant de plaisir qu'à vous; c'est comme si je vous avais envoyé deux choses différentes. J'espère toujours qu'au moment où je vous écris, le portrait de Boulanger est aussi arrivé à Vierszchovnia. Brulon, l'expéditeur, le marchand de couleurs et de toiles de tous les grands artistes, est au désespoir; nous nous sommes demandé l'un à l'autre s'il fallait intenter un procès; mais, comme ce procès ferait retentir le nom de M. Hanska, et que les journaux s'empresseraient de s'en emparer pour en faire peut-être le sujet de commentaires malicieux, etc., etc., surtout avec mon nom qui leur donne appétit, nous avons préféré la voie conciliante de la correspondance. Brulon a envoyé mille tableaux dans toutes les parties du monde, et jamais rien de pareil n'est arrivé. Il est vrai que la toile voyage par les messageries, attendu qu'elle n'est pas roulée et que ses dimensions n'ont pas permis de la donner aux diligences. Vous ne sauriez croire combien de courses et de pas et démarches cette malheureuse toile a nécessités; je m'abstiens de vous en parler pour ne pas vous la rendre désagréable. J'écris aujourd'hui aux banquiers de Brody, afin qu'ils me disent si, à la réception de ma lettre, ils avaient reçu le tableau; car il faudra peut-être en venir à un arbitrage pour terminer cette affaire.

Vous vous trompez absolument : *mon ami* n'est pas mon ami.

Soyez bien sûre, en dépit de tout ce que peuvent vous dire *mes*

amis, les vrais (y en a-t-il?) comme les faux, que vous savez tout ce que je fais, au moment même où je le fais. Je vous avais écrit, de Sion, l'an dernier, que je partirais dans le courant de l'hiver : je n'ai pas quitté Paris après avoir, il y a un mois, fini *César Birotteau*. Comme j'avais été vingt-cinq jours sans dormir, je suis, depuis un mois, occupé à dormir quinze ou seize heures par jour et à ne rien faire pendant les huit heures de veille ; je me refais de la cervelle pour la dépenser à mesure qu'elle vient. Les crises financières sont toujours terribles et m'empêchent de m'amuser, comme vous le voudriez dans votre bonté si réelle et toujours si affectueuse pour moi ; car le monde est bien cher, et je ne sais si je pourrai, dans huit ou dix jours, aller en Sardaigne. Vous pouvez être bien sûre, du reste, que je ne partirai pas sans vous le dire.

Je ne lis pas les journaux, vous comprenez que je n'en ai guère le temps, en sorte que j'ignorais ce que vous me dites de Jules Janin, qui se pose, d'ailleurs, en ennemi déclaré de ma personne et de mes livres. Quelques amis m'avaient dit, en passant, que plusieurs journaux, et Jules Janin surtout, m'avaient beaucoup loué à propos d'une petite pièce prise dans *la Recherche de l'absolu* et tombée ; mais je suis, vous le savez, aussi indifférent au blâme qu'à l'éloge des gens qui ne sont pas les élus de mon cœur et surtout à l'opinion du journalisme, et en général de ce qu'on appelle *le public;* de façon que je ne puis rien vous dire de ce qui vous paraît un revirement de conduite de ces messieurs envers moi ; je ne comprends rien à cette tactique de la part de gens que je n'aime ni n'estime et qui n'obtiendront jamais rien de moi. Du reste, comme je ne connais personne de ce groupe hostile à la personne et à l'écrivain auxquels vous avez la bonté de vous intéresser, j'ignore les motifs de leurs avances ; mais je ne puis m'empêcher d'y voir un fonds de malveillance qui se manifestera plus tôt ou plus tard par quelques nouvelles perfidies bien accentuées et conditionnées. En résumé, toutes les fois qu'on vous dira que j'ai cédé sur des choses de principes, d'honneur et d'estime personnelle, n'en croyez rien.

Vous m'avez mal compris : j'aime l'instruction chez une femme, j'aime qu'elle étudie sérieusement, même qu'elle écrive, si cela l'amuse ; mais il faut que, comme vous l'avez toujours fait, elle ait le courage de brûler ses œuvres.

Sophie est la fille du prince Koslevsky, dont le mariage n'a jamais été reconnu; vous avez entendu parler de ce diplomate très-spirituel qui est avec le prince Paskevitch à Varsovie. La dame anglaise est une madame V..., chez qui j'ai rencontré le porteur de la cassolette. Madame Somerville est l'illustre mathématicienne de ce nom; je vous envoie son autographe, car elle compte sérieusement parmi les sommités de la science actuelle. Elle est Anglaise et fille de l'amiral Fairfax qui est au service de l'empereur de Russie.

Vous devez savoir que les Italiens ont brûlé, en même temps que la Bourse de Londres et le palais impérial de Saint-Pétersbourg, je ne vous dirai donc rien de tout cela. L'hiver est rude à Paris, et nous ne savons pas nous garantir du froid comme vous, nous autres insouciants Français.

Il y a quatre livraisons de parues de *la Peau de chagrin*, malgré ce froid excessif; malgré le froid aussi, je rencontre encore, dans les Champs-Élysées, des fiacres qui vont au pas, les stores baissés; ce qui, vu la rigueur de la saison, me paraît héroïque. Ces fiacres-là me semblent encore plus magnifiques de passion que les deux amants que Diderot a surpris, à minuit, par une pluie battante, se disant bonsoir dans la rue sous une gouttière.

Ne me finissez pas vos lettres par des duretés, comme de croire que je ne visiterai pas Vierzschovnia; ce sera bientôt, croyez-le; mais je ne suis pas maître des circonstances et elles sont particulièrement cruelles; il y en aurait trop long à vous dire pour vous expliquer comment mes nouveaux éditeurs entendent le traité qui me lie à eux, et cette lettre est déjà bien longue. Après avoir un peu flâné pendant un mois, avoir été deux ou trois fois aux Italiens, tout autant chez la Belgiojoso, et quelquefois chez la Visconti (pour parler italiennement); après avoir eu assez et trop de ce monde-là, je me trouve heureux d'en être quitte et de me remettre à travailler mes douze ou quinze heures par jour. Quand ma maison sera bâtie, quand je m'y serai bien installé, que j'y aurai gagné quelques milliers d'écus, alors je me suis promis pour récompense d'aller vous voir, non pas comme vous dites pour une ou deux semaines, mais pour deux ou trois mois; vous travaillerez à mes comédies, et, pendant ce temps, nous irons, M. Hanska et moi, aux grandes Indes, à cheval sur ces banquettes *fumeuses* dont vous me parlez.

Je ne sais pas ce qu'est *César Birotteau,* tant que vous ne m'en avez pas dit votre avis; vous me le direz, n'est-ce pas? avant que je sois en état de me faire *public* et de le lire moi-même. Pour le moment, j'en ai le plus profond dégoût, et je ne suis propre qu'à le maudire pour les fatigues qu'il m'a causées. Si mon encre vous arrive pâle, sachez qu'elle gèle toutes les nuits dans mon cabinet, et grelottez sympathiquement, ou, ce qui serait moins digne de vous, égoïstement, en vous accoudant à un de vos bons poêles de faïence dont la chaleur est si douce.

La princesse Belgiojoso est une femme fort en dehors des autres femmes; peu attrayante selon moi, pâle, blanc d'Italie, maigre et jouant le vampire. Elle a le bonheur de me déplaire, bien qu'elle ait de l'esprit, mais elle le montre trop, elle veut trop faire d'effet et manque son but en le visant avec trop de soin et d'application. Je l'avais vue, il y a cinq ans, chez Gérard; elle arrivait de Suisse, où elle s'était réfugiée; mais, depuis, elle a retrouvé, par l'influence des Affaires étrangères, sa grande fortune, qui lui permet de recevoir conformément à sa position. Sa maison est bien tenue, on y fait de l'esprit. J'y suis allé deux samedis, j'y ai dîné une fois; ce sera tout.

Je viens de lire *Aymar,* et je vois que Henri de Latouche est décidément un pauvre esprit tombé en enfance. *Latréaumont,* de Sue, est un ouvrage *lâché,* comme on dit en peinture, ce n'est ni fait ni à faire. Pour les esprits médiocres, pour les gens sans instruction, ou qui, étant mal instruits ou instruits de travers, n'ont pas le courage de réparer par eux-mêmes la fausse direction qu'on leur a donnée et se contentent d'accepter des jugements tout faits sans prendre la peine de les discuter ou de les contrôler autrement, Louis XIV est un petit esprit et un mauvais roi. On lui reproche ses fautes et ses erreurs comme des crimes, tandis qu'il a rempli exactement la prédiction de Mazarin: il a été à la fois un grand roi et un honnête homme. On peut lui reprocher ses guerres et les rigueurs exercées contre les protestants; mais il a toujours eu en vue la grandeur de la France, et ses guerres ont été un moyen de l'assurer. Elles servaient, d'après ses idées, à nous garantir contre nos deux principaux ennemis de cette époque, l'Espagne et l'Allemagne. Après avoir, par la possession de la Flandre et de l'Alsace, établi des

frontières solides du côté de l'Allemagne, par la conquête de la Franche-Comté, il préservait la France des intrigues espagnoles. Ayant donné ainsi la sécurité à ses peuples, il leur a donné l'éclat qui éblouit le monde et la grandeur qui l'asservit. Il faut n'être vraiment ni Français ni homme d'esprit pour lui reprocher bêtement l'affaire du chevalier de Rohan, ce sot présomptueux et ce criminel d'État à la fois, qui traitait avec l'étranger, lui vendait la France et voulait y allumer la guerre civile, et que le roi au fond avait le droit de faire condamner et punir selon les lois du pays qu'il gouvernait. Mais, comme vous l'avez dit, Sue est un esprit borné et bourgeois, incapable de comprendre l'ensemble d'une telle grandeur, lui qui ne vit que des miettes du mal vulgaire et banal de notre pitoyable société actuelle. Il s'est senti écrasé à l'aspect gigantesque du grand siècle, et il s'en est vengé en calomniant l'époque la plus belle, la plus grande de notre histoire, dominée par la puissante et féconde influence du plus grand de nos rois, de ce roi que ses contemporains ont acclamé Louis le Grand, et contre lequel ses ennemis n'ont pu trouver d'autre sarcasme que de le surnommer le roi-soleil.

Demain mardi 21, je vais me mettre à achever *Massimilla Doni*, qui m'oblige à de grandes études musicales; j'ai engagé un bon vieux musicien allemand à venir me jouer et rejouer sans cesse le *Mosè* de Rossini.

Je m'attends avec résignation aux plates injures et aux méchantes sottises que m'attirera cette œuvre de *Massimilla Doni;* vu d'un côté, le sujet donne, il est vrai, prise à la critique : on dira que je suis un homme immoral; mais, en considérant le sujet psychique, c'est une merveille, selon moi. Il y a encore des gens qui s'obstinent à voir *un roman* dans *la Peau de chagrin;* mais chaque jour aussi les gens sérieux et les appréciateurs de cette composition gagnent du terrain. Dans cinq ans, *Massimilla Doni* sera comprise comme une belle explication des plus intimes procédés de l'art. Aux yeux des lecteurs du premier jour, ce ne sera qu'un roman plus ou moins bien réussi; faites-les donc conclure de là à l'enfantement des œuvres d'art.

Il faut m'arrêter; adieu, et mille tendres effusions d'amitié. Ne m'oubliez auprès de personne des vôtres. Pensez à moi comme à

un bon serf fidèle, comme à votre *moujik* entièrement dévoué : chagrin, quand il est sans lettres ; heureux, quand il assiste à votre vie solitaire et studieuse, cette vie si calme, toute au devoir et à la famille.

CLXXXII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Marseille, 20 mars 1838.

Cara,

La date de cette lettre vous dira bien des choses. Dans quelques jours, j'aurai, pour mon malheur, une illusion de moins, car c'est toujours au moment où l'on touche au dénoûment qu'on commence à ne plus croire. Je pars demain pour Toulon, et, vendredi, je serai à Ajaccio. D'Ajaccio je verrai à passer en Sardaigne. Je n'ai pu répondre plus tôt à votre bonne lettre ; mais j'ai pensé que j'aurais ici du temps à moi. Quand je serai de retour à Paris, je vous écrirai un mot de réponse, en vous donnant d'autres idées sur ce que vous dit votre frère.

Si j'échoue dans ce que j'entreprends, je me jetterai à corps perdu dans le théâtre. Vous qui savez combien l'inaction est pesante et combien je me ferais de reproches d'attendre les alouettes toutes rôties, vous ne sauriez croire combien j'ai trouvé d'obstacles. Il semble que les malheurs de l'énergie soient plus grands que ceux de l'atonie. Il m'a fallu bien du courage de détail pour vaincre les difficultés. Le peu de bijoux que j'avais a été chez *ma tante ;* ma mère s'est saignée et une pauvre cousine aussi. Enfin me voilà à deux pas du résultat, et je puis vous dire que vous ne me connaissez pas en croyant que le luxe m'est indispensable. J'ai voyagé cinq nuits et quatre jours sur une impériale, buvant pour dix sous de lait par jour, et je vous écris d'un hôtel, à Marseille, où la chambre coûte quinze sous et le dîner trente ! Mais, dans l'occasion, vous me verrez, je deviens féroce. Je ne crains pas l'aller ; mais quel retour si j'échoue ! Il faudra passer bien des nuits pour rétablir l'équilibre et maintenir la position !

Allons, *addio, cara ;* je baise vos belles mains douces, je presse celles du commandant et j'embrasse vos deux fils au front. Si je

me noie dans le golfe du Lion, vous penserez que mes derniers jours, sans soucis, où j'oubliais tout, se sont écoulés à Frapesle[1].

Tout à vous.

CLXXXIII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Marseille, 20 mars 1838.

Ma chère et tendre mère adorée,

N'aie aucune inquiétude, et dis à Laure de n'en point avoir. J'ai assez, et, n'en déplaise à la sagesse *lauréenne,* je n'aurai sans doute besoin de rien pour le retour. Je viens de passer cinq nuits et quatre jours sur l'impériale. J'ai les mains si gonflées, que je puis à peine écrire. Demain, mercredi, à Toulon; jeudi, je pars pour Ajaccio. J'y serai vendredi, et huit jours suffiront ensuite pour mon expédition. Je pouvais, d'ici, aller pour quinze francs en Sardaigne par les navires de commerce, mais ils peuvent être quinze jours comme trois en route; puis c'est l'équinoxe, tandis que, pour le triple, il est vrai, je serai en Sardaigne en trois jours,

Maintenant que m'y voilà presque, je commence à avoir mille doutes; en tout cas, on ne peut risquer moins pour avoir davantage! Je n'ai dépensé que dix francs sur la route. Je suis dans un hôtel qui fait frémir; enfin, avec des bains, on s'en tire!... Si j'échoue, quelques nuits de travail auront bientôt rétabli l'équilibre! En un mois, j'aurai amassé bien de l'argent avec ma plume.

Adieu, chère mère aimée; pense qu'il y a beaucoup plus d'envie de faire cesser des souffrances chez des personnes chères que de désir de fortune personnelle dans ce que j'entreprends; quand on n'a pas de mise de fonds, on ne peut faire fortune que par des idées semblables à celle que je vais mettre à fin.

Tout à toi.

Ton fils respectueux.

1. Ce voyage en Sardaigne avait pour but une de ces spéculations chimériques comme Balzac en imagina trop souvent. Il s'agissait d'exploiter les scories, les prétendues richesses minérales que les Romains avaient laissées dans les mines autrefois ouvertes par eux à travers l'île.

CLXXXIV.

MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA.

Ajaccio, 26 mars 1838.

Chère comtesse,

Je n'ai pas eu un moment à moi pour vous écrire de Paris, à mon retour du Berry. Cette date vous dira que je suis à vingt heures de la Sardaigne, où je vais faire mon expédition; j'attends une occasion pour y passer, et, à mon arrivée, il faudra faire une quarantaine de cinq jours, car on n'en démord pas en Italie, on croit à la contagion et au choléra; il a éclaté à Marseille il y a six mois, et ils continuent leurs inutiles précautions.

Pendant le peu de jours que je suis resté à Paris, j'ai eu mille difficultés à vaincre pour pouvoir faire mon voyage; l'argent n'en a été trouvé que très-péniblement, car l'argent est très-rare pour moi. Quand vous saurez que cette entreprise est un coup désespéré pour en finir avec ce perpétuel débat entre la fortune et moi, vous ne vous en étonnerez pas; je ne risque qu'un mois de mon temps et cinq cents francs contre une belle et grande fortune. M. Carraud m'a décidé; je lui ai soumis mes conjectures d'un ordre scientifique, et, comme il est un des plus grands savants qui ne font rien, ne publient rien et vivent paresseusement, son opinion a été sans aucune restriction en faveur de mes idées, idées que je ne puis vous communiquer que de vive voix si je réussis, ou dans ma prochaine lettre si j'échoue. Succès ou insuccès, M. Carraud a dit qu'il estimait une pareille idée autant que la plus belle découverte, comme chose ingénieuse. M. Carraud a été pendant vingt ans directeur de notre École militaire de Saint-Cyr, et il est l'ami intime de Biot, à qui j'ai entendu déplorer, dans l'intérêt des sciences, l'inaction où demeure constamment M. Carraud.

Le fait est qu'il n'est pas de problème scientifique qu'il n'explique admirablement quand on l'interroge; mais le fait de ces immenses esprits mathématiques est de juger la vie pour ce qu'elle est; et, n'y voyant pas de fin logique, ils attendent la mort, pour être quittes de leur temps. Cette existence de plante fait le

désespoir de madame Carraud, qui est pleine d'âme et de feu. Elle a été stupéfiée d'entendre dire à M. Carraud, quand je lui ai soumis mes conjectures, qu'il irait avec moi, lui qui ne sortirait pas de sa maison pour tirer parti de son domaine. Cependant le naturel est revenu et il s'est dédit. Son opinion a fini par mettre mon incandescence au plus haut point, et, malgré le danger de traverser le golfe du Lion en plein équinoxe, malgré cinq jours et quatre nuits à passer en diligence, je suis parti. J'ai beaucoup souffert, surtout en mer; mais me voici dans la ville natale de Napoléon, me donnant à tous les diables d'être obligé d'attendre la solution de mon problème à vingt heures de distance du problème. Il ne faut pas songer à aller par la Corse au détroit qui la sépare de la Sardaigne, car la route de terre est longue, dangereuse et dispendieuse en Corse et en Sardaigne.

Ajaccio est un séjour insupportable; je n'y connais personne, et il n'y a d'ailleurs personne; la civilisation est là aussi primitive qu'au Groënland; j'y suis comme échoué sur un banc de granit, allant voir la mer, revenant dîner, déjeuner, revoir la mer, me coucher et recommencer, n'osant pas me mettre à travailler, car à tout moment je puis partir, et cette situation est l'antipode de mon caractère, qui est tout résolution, tout activité.

Je suis allé voir la maison où est né Napoléon, et c'est une pauvre baraque. D'ailleurs, j'y ai rectifié plusieurs erreurs; son père était un propriétaire assez riche, et non un huissier, comme le disent plusieurs biographies menteuses. Puis, quand il est arrivé à Ajaccio à son retour d'Égypte, au lieu d'avoir été reçu avec ces acclamations dont parlent ses historiens et d'y avoir obtenu un triomphe général, sa tête a été mise à prix. On m'a montré la petite plage où il a débarqué. Il a dû la vie au courage et au dévouement d'un paysan qui l'a emmené dans les montagnes et l'a caché dans une retraite inaccessible. Celui qui m'a raconté ces détails est le neveu du maire qui avait mis Napoléon au ban et soulevé la population contre lui.

Je vais aller à Sassari, la deuxième capitale de la Sardaigne; mais je n'y resterai pas longtemps, ce que j'ai à y faire est peu de chose pour le moment; la grande question, si je ne me suis pas trompé, se décidera à Paris, et il suffit que je me procure un échan-

tillon de la chose. Ne vous cassez pas la tête, gracieuse et spirituelle châtelaine, à chercher ce que cela peut-être, vous ne trouveriez jamais.

Je suis si fatigué de la lutte dont je vous ai si souvent entretenue, qu'il faut qu'elle finisse ou que je tombe écrasé. Voilà dix années de travail sans aucun fruit; le résultat le plus certain est l'injure, la calomnie, les procès, etc. Vous me dites sur cela les plus belles choses du monde; mais je vous réponds que tout homme n'a qu'une dose de force, de sang, de courage, d'espoir, et ma dose est épuisée. Vous ignorez l'étendue et la profondeur de mes souffrances; je ne devais, ni ne pouvais, ni ne voulais vous le dire. J'ai renoncé au bonheur; mais il me faut au moins, à son défaut, la tranquillité la plus absolue. J'ai donc formé deux ou trois plans de fortune; voici le premier; s'il échoue, j'irai au second; puis, après, je reprendrai la plume que je n'aurai cependant pas quittée.

Hier, je voulais vous écrire, mais j'ai été accablé des lueurs d'une inspiration qui m'a dicté le plan d'une comédie que vous avez déjà une fois condamnée, *la Première Demoiselle*[1]. Ma sœur trouve cela superbe. George Sand, à qui je l'ai conté à Nohant, m'a prédit un grand succès; tout cela me l'a remis en main, et le plus difficile est fait, c'est-à-dire le *scenario*, la détermination des scènes, des entrées, des sorties, etc., etc. J'ai entrepris *la Physiologie du Mariage* et *la Peau de chagrin* contre l'avis de l'être si cher et si éclairé que j'ai perdu; je vais, dans les retards de ce voyage, entreprendre cette pièce contre le vôtre.

27 mars.

Je ne sais d'où je vous enverrai cette lettre; elle pourrait se perdre ou ne vous arriver qu'après de longs retards dont je veux vous épargner les inquiétudes. De Sassari j'irai sans doute à Gênes, et de Gênes à Milan. C'est la route la moins coûteuse pour revenir, à cause des *non-séjours* et de la fréquence des occasions. A Milan j'ai un banquier sur lequel je puis compter, à Gênes aussi; donc ne vous étonnez pas des retards que subira cette lettre. Une fois que j'aurai quitté la Corse, je n'aurai sans doute ni le temps ni

1. *L'École des ménages.*

la facilité d'écrire, et je vous l'enverrai d'où je pourrai, elle sera toute prête. La Méditerranée a été mauvaise, il y a ici des négociants qui croient leurs bâtiments perdus. Pour risquer le moins possible, j'ai pris la route de Marseille et de Toulon, et, à Toulon, j'ai pris le bateau à vapeur qui porte les dépêches; cependant j'ai horriblement souffert et j'ai dépensé beaucoup d'argent. Après y avoir bien réfléchi, je crois la voie d'Odessa la plus sûre, la plus directe et la moins coûteuse pour aller chez vous; car, après m'en être bien inquiété, j'ai appris qu'on pouvait aller par mer pour cinq cents francs de Marseille à Odessa; vous voyez que partout je pense à mon cher Vierzschovnia.

La Corse est un des plus magnifiques pays du monde : il y a là des montagnes comme celles de la Suisse; mais il est vrai qu'on n'y trouve pas ses beaux lacs. La France ne tire pas, ne sait pas ou ne veut pas tirer parti de cette belle contrée. Elle est grande comme plusieurs de nos départements, et ne produit pas ce qu'un seul d'eux rapporte; elle devrait avoir au moins cinq millions d'habitants, elle en a trois cent mille à peine. Cependant nous commençons à y faire des routes et à y exploiter les forêts, qui recèlent d'immenses richesses; comme le sol est tout à fait ignoré, il peut y avoir les plus belles mines du monde en métaux, marbre et charbon, etc.; par malheur, le pays reste non-seulement inexploré, mais il n'est pas même étudié ni connu, à cause des bandits et de l'état sauvage dans lequel on le laisse s'abrutir.

Au milieu de mes douleurs maritimes et de la nuit sur le bateau, je me suis rappelé l'indiscrétion que j'avais commise en vous chargeant de me faire venir un houka de Moscou ou d'Odessa; dans ma rage passionnée du latakieh que j'ai fumé chez George Sand et que Lamartine avait rapporté, j'ai été spasmodiquement si malheureux de cela, que j'en ris en me souvenant de ma maladie. Je suis bien désolé de ne pas avoir trouvé à Paris un de ces houkas; il me ferait passer le temps ici, et dissiperait l'ennui qui m'y atteint pour la première fois de ma vie, car voici la première fois que je sais ce qu'est un désert rempli d'inconnus quasi sauvages.

Ce matin, j'ai appris qu'il y avait ici une bibliothèque, et demain, de dix heures à trois, je pourrai y lire; quoi? Voilà l'inquiétant. Il n'y a ici ni cabinet de lecture, ni théâtre, ni société, ni journaux,

ni aucune des impuretés qui annoncent la civilisation; les femmes n'aiment pas les étrangers, les hommes se promènent toute la journée en fumant; c'est une paresse générale, véritablement incroyable pour ceux qui ne l'ont pas contemplée comme moi. Il y a ici huit mille âmes, beaucoup de misère, une ignorance complète des choses actuelles les plus simples; j'y jouis d'un incognito absolu; on ne sait pas ce que c'est que la littérature ni la vie sociale; les hommes ne quittent jamais leur veste ronde de velours; il règne la plus grande simplicité d'habillement; tout a un caractère essentiellement primitif. En arrivant, je me suis mis de manière à paraître pauvre, et, au milieu de ces vestes râpées, j'ai l'air d'un riche. Il y a ici un bataillon français, et il faut voir ces pauvres officiers battant le pavé du matin au soir, d'un air piteux, n'ayant rien de mieux à faire. Dès ce soir, je me mets à croquer des scènes et à terminer mes plans et projets; il faut travailler d'ennui et de rage. Comme on doit aimer sur ce rocher-là! Aussi y a-t-il des enfants grouillants dans tous les coins, comme les moucherons les soirs d'été.

Adieu pour aujourd'hui; je ne me suis arrêté que dix-huit heures à Marseille et dix heures à Toulon, je n'ai pu vous écrire que d'ici.

1er avril.

Je pars demain pour la Sardaigne dans une petite chaloupe à rames.

Je viens de relire ce que je vous ai écrit, et je vois que je n'ai pas achevé relativement au houka. Vous comprenez que, si cela vous cause le moindre ennui, vous laisserez là ma proposition. Quant au latakieh, je viens d'apprendre (riez de moi pendant un an!) que Latakieh est un bourg de l'île de Chypre, à deux pas d'ici, qu'il s'y récolte un tabac supérieur, nommé du nom du lieu où il vient, et je vais me mettre en mesure d'en avoir; ainsi rayez cet article. Je viens de voir, en me promenant, un pauvre soldat français à qui un boulet a emporté les deux mains, qui n'a plus que deux moignons et qui gagne sa vie en se faisant la barbe, écrivant, battant du tambour, jouant du violon et jouant aux cartes dans les rues; si je ne l'avais pas vu, je ne le croirais pas.

La bibliothèque d'Ajaccio n'avait rien. Je viens de relire *Clarisse Harlowe*, et de lire pour la première fois *Grandisson* et *Paméla*, que je trouve horriblement ennuyeux et bêtes. Quelle destinée pour Cervantes, Richardson et Sterne aussi de ne faire qu'une seule œuvre!

Il m'est arrivé le malheur d'être reconnu par un maudit étudiant en droit de Paris, qui est revenu se faire avocat dans sa patrie et qui m'avait vu à Paris; de là un article dans le journal de la Corse. Et moi qui voulais tenir mon voyage à peu près secret!... Hélas! hélas! quel ennui! il n'y a plus moyen pour moi de mal faire ou de bien faire sans publicité! Juste le huitième jour de ma paisible existence! Mais la ville d'Ajaccio est une seule et même maison.

Je l'ai échappé belle : si je n'avais pas pris la route que j'ai prise, et que je fusse venu de Marseille, vous eussiez perdu un fidèle vassal et serviteur; il y a eu un horrible coup de vent qui a jeté trois navires à la côte.

Lundi, 2 avril.

Ce soir, à dix heures, une petite barque, et puis cinq jours de quarantaine à Alghiero, petit port que vous pouvez voir sur la carte de Sardaigne; c'est là qu'entre Alghiero et Sassari, deuxième capitale de l'île, se trouve le district d'Argentara, où je vais voir des mines abandonnées depuis la découverte de l'Amérique. Je ne puis vous en dire davantage; quand vous aurez ma lettre en votre possession dans votre studieux cabinet de votre beau Vierzschovnia, je serai un sot ou un homme d'esprit, peut-être ni l'un ni l'autre, mais simplement un ambitieux déçu dans une ingénieuse espérance.

Addio, cara; j'espère que tout va bien chez vous, que vous y avez un peu pleuré sur *César Birotteau*, au moment où je vous écris, et que, pour ce livre-là, vous m'avez déjà dit votre sentiment et vos impressions. Mille caressantes choses à tous ceux que vous aimez. J'ai encore remis à écrire à M. Hanska, parce que je le ferai de Milan après y avoir reçu quelques nouvelles; mais présentez-lui mes amitiés et gardez pour vous-même les plus attachantes et les plus profondes, comme c'est votre droit de suzeraineté.

CLXXXV.

A LA MÊME.

Alghiero (Sardaigne), 8 avril 1838.

Je suis ici, après cinq jours d'une navigation assez heureuse dans une barque de corailleurs qui vont en Afrique; mais j'ai connu les privations des marins; nous n'avions à manger que le poisson que nous pêchions, et que l'on faisait bouillir pour en faire une exécrable soupe; il a fallu coucher sur le pont et se laisser dévorer par les insectes, qui abondent, dit-on, en Sardaigne.

Enfin, ici, nous sommes condamnés à rester encore cinq jours en quarantaine sur cette petite embarcation en vue du port; et ces sauvages ne veulent rien nous donner! Nous venons de subir un effroyable coup de vent, et ils n'ont pas voulu nous laisser attacher un câble à un des anneaux du port; mais, comme nous sommes Français, un marin s'est jeté à l'eau et l'a été attacher de force. Il est venu le gouverneur, qui a donné l'ordre d'enlever le câble quand la mer serait calmée, ce qui, dans leur système de quarantaine, est absurde; car ou nous avons donné le choléra, ou nous ne l'avons pas donné. C'est une pure fantaisie de gouverneur qui veut que l'on fasse ce qu'il a dit, comme preuve de son autorité et de sa toute-puissance.

L'Afrique commence ici: j'aperçois une population déguenillée, toute nue, bronzée comme des Éthiopiens.

CLXXXVI.

A LA MÊME.

Cagliari, 17 avril 1838.

Je viens de faire toute la Sardaigne et j'ai vu des choses comme on en raconte des Hurons et de la Polynésie. Un royaume entier désert, de vrais sauvages, aucune culture, des savanes de palmiers ou de cistes, partout des chèvres qui broutent tous les bourgeons et tiennent tous les végétaux à hauteur de la ceinture. J'ai fait des

dix-sept à dix-huit heures de cheval, — moi qui en avais perdu tout à fait l'habitude et qui n'avais pas monté à cheval depuis plus de quatre ans! — sans rencontrer d'habitation. J'ai traversé une forêt vierge penché sur le cou de mon cheval sous peine de la vie; car, pour la traverser, il fallait marcher dans un cours d'eau, couvert d'un berceau de plantes grimpantes et de branches qui m'auraient éborgné, cassé les dents, emporté la tête. C'est des chênes verts gigantesques, des arbres à liége, des lauriers, des bruyères de trente pieds de hauteur. Rien à manger.

A peine arrivé au but de mon expédition, il m'a fallu songer à revenir, et, sans prendre de repos, je me suis remis à cheval pour aller d'Alghiero à Sassari, où j'ai trouvé une diligence établie depuis deux mois qui m'a conduit ici. Il y a dans le port un bateau à vapeur pour Gênes; mais, comme le mauvais temps est survenu, il me faut rester deux jours à Cagliari. De Sassari ici, j'ai traversé toute la Sardaigne par son milieu : elle est la même partout. Il y a un canton où les habitants font un horrible pain en réduisant les glands du chêne vert en farine qu'ils mêlent avec de l'argile, et cela à deux pas de la belle Italie. Hommes et femmes vont nus avec un lambeau de toile, un haillon troué, pour couvrir leur nudité. J'ai vu des amas de créatures en troupeau au soleil, le long des murs de terre de leurs tanières, le jour de Pâques. Aucune habitation n'a de cheminée, on fait le feu au milieu du logis, tapissé de suie. Les femmes passent leur journée à moudre et à pétrir leur pain de glands et d'argile; les hommes gardent les chèvres et les troupeaux, et tout le sol est en friche dans le pays le plus fertile du monde. Au milieu de cette profonde et incroyable misère, il y a des villages qui ont des costumes d'une étonnante richesse.

CLXXXVII.

A LA MÊME.

Gênes, 22 avril 1838.

Maintenant je puis vous raconter l'objet principal de mon voyage. J'ai tout à la fois raison et tort. L'année dernière, à cette époque, à Gênes même, un négociant me dit que l'incurie de la

Sardaigne était si grande, qu'il y avait, aux environs d'exploitations des mines d'argent, des montagnes de scories qui contenaient le plomb de rebut dont on avait retiré l'argent; aussitôt je lui dis de m'envoyer à Paris un échantillon de ces scories et que je reviendrais, tout essai fait, demander à Turin l'autorisation d'exploiter ces tas avec lui. Un an se passe, mon homme ne m'envoie rien.

Voici quel était mon raisonnement: les Romains et les métallurgistes du moyen âge étaient si ignorants en docimasie, que nécessairement ces scories devaient et doivent encore contenir une grande quantité d'argent. Or un grand chimiste de mes amis possède un secret pour retirer l'or et l'argent, de quelque manière et en quelque proportion qu'il soit mêlé à d'autres matières, sans grands frais. Ainsi je pouvais avoir tout l'argent des scories.

Pendant que j'attendais les échantillons, mon Génois se faisait concéder le droit d'exploitation. Et, pendant que j'inventais cette ingénieuse déduction, une maison de Marseille venait à Cagliari essayer les plombs et les scories, et sollicitait en rivalité avec mon Génois à Turin. Un essayeur de Marseille, amené sur les lieux, a trouvé que les scories donnaient dix pour cent de plomb, et le plomb dix pour cent d'argent par les méthodes ordinaires. Ainsi mes conjectures étaient fondées, et j'ai eu le malheur de ne pas agir assez vite. Mais, d'un autre côté, abusé par les renseignements du pays, j'ai couru à l'Argentara, une mine abandonnée, située dans la partie la plus sauvage de l'île, et j'y ai pris des échantillons de minerai; peut-être le hasard me servira-t-il mieux que les combinaisons de l'esprit.

Je suis arrêté ici par le refus du consul autrichien de viser mon passe-port pour Milan, où je dois aller avant de revenir à Paris, car il faut que j'y aille chercher de l'argent pour les frais de mon retour. Je croyais n'être qu'un mois en voyage et il y a tout près de cinquante jours que j'ai quitté Paris; je ne souffre pas moins dans mes affaires que dans mes habitudes de ces retards. Cinquante jours passés sans avoir de vos nouvelles! et ma pauvre maison que l'on bâtit!... pourvu qu'elle soit achevée et que j'y regagne le temps perdu! Je vais y faire trois ouvrages tout de suite sans débrider.

Comme vous connaissez Gênes, vous devez savoir quelle vie ennuyeuse on y mène. Je vais me mettre à travailler à ma comédie.

Ne me grondez pas trop quand vous répondrez à cette lettre, car il faut consoler les vaincus. J'ai bien souvent pensé à vous durant ce voyage aventureux, et j'ai imaginé que M. Hanska ne dirait qu'une seule fois : « Que diable allait-il faire dans cette galère? » A propos, on a reçu à Paris le buste de Milan, et l'on n'en est pas satisfait; je n'insiste donc plus pour qu'on vous en envoie une répétition; vous avez assez de la toile de Boulanger[1].

Vous distribuerez, n'est-ce pas? mes hommages et souvenirs autour de vous, avec votre grâce accoutumée; ce sera leur donner du prix; et, quant à vous, je mets ici tout le cœur de votre esclave et serviteur.

CLXXXVIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Milan, 1838.

Chère sœur,

Il serait trop long de t'écrire tout ce que je te raconterai en détail quand je te verrai, ce qui sera bientôt, je l'espère. Je suis, après des voyages très-fatigants, retenu ici pour les intérêts de la famille Visconti. La politique les embrouillait tellement, que le reste du bien qu'elle possède en ce pays eût été séquestré sans toutes mes démarches, qui ont heureusement réussi.

M. d'Etchegoyen, qui retourne à Paris, a l'obligeance de se charger de cette lettre. Quant à l'objet principal de mon voyage, tout était comme je le présumais, mais le retard de mon arrivée m'a été fatal: le Génois a un contrat en bonne forme avec la cour de Sardaigne; il y a un million d'argent dans les scories et dans les plombs; une maison de Marseille avec qui il s'est entendu les a fait essayer. Il fallait, l'année dernière, ne pas lâcher prise sur l'idée, et les devancer.

Enfin j'ai trouvé aussi bien, et mieux même. Je causerai de tout cela avec ton mari à mon retour. Nous aurons à revenir ici avec lui et un ingénieur des mines; tu seras peut-être du voyage, car,

1. Le buste en question, ainsi que la toile de Boulanger dont il a déjà été fait mention dans de précédentes lettres, était le portrait de Balzac.

grâce à l'expérience que je viens de faire, nous ne dépenserons pas beaucoup plus qu'on ne dépense à Paris dans le même temps; et, comme il n'y a pas de Génois dans l'affaire, nous pourrons attendre que nous soyons tranquilles; je suis donc à peu près consolé.

J'ai beaucoup souffert dans mon voyage, surtout du climat; c'est une chaleur qui relâche toutes les fibres et qui rend incapable de quoi que ce soit. Je me surprends à désirer nos nuages et nos pluies françaises; la chaleur ne va qu'aux faibles.

J'ai bien pensé à vous en marchant et souffrant; mais je voyais notre bonheur à tous dans le lointain, et cela me ravivait.

Le frère mathématicien conviendra, j'espère, qu'on ne peut trouver une affaire plus belle, et il sera aussi joyeux que moi.

Communique cette lettre à ma mère; je suis obligé de la terminer un peu brusquement; j'ai une encre et des plumes avec lesquelles toute écriture est impossible. Je crois que le gouvernement autrichien s'arrange pour qu'on ne puisse écrire.

A bientôt.

CLXXXIX.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA.

Milan, 20 mai 1838.

Chère comtesse,

Vous savez tout ce que dit cette date, je commence l'année au bout de laquelle j'appartiendrai au grand et nombreux régiment des êtres résignés, car je me suis juré, dans les jours de malheur, de combat et de foi qui ont rendu ma jeunesse si misérable, que je ne lutterais plus contre rien quand j'aurais atteint l'âge de quarante ans. Cette terrible année a commencé ce matin loin de vous, loin des miens, dans une amère tristesse que rien n'a dissipée; car de moi-même je ne puis changer mon sort et je ne crois plus qu'il puisse être modifié par n'importe quel événement heureux. Ma philosophie sera fille de la lassitude et non du désespoir. Je suis venu chercher ici une occasion pour m'en retourner en France, et j'y suis resté pour faire un ouvrage dont l'inspiration m'y est venue après avoir été vainement implorée depuis quelques années[1]. Je n'ai

1. Les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées.*

jamais vu de livre où l'amour heureux, l'amour satisfait ait été dépeint. Rousseau y met trop de rhétorique et Richardson trop de prédication; les poëtes sont trop *fioritureurs;* les romanciers raconteurs sont trop esclaves des faits; Pétrarque est trop occupé de ses images, de ses *concetti :* il voit bien plus la poésie que la femme. Pope a donné peut-être trop de regrets à Héloïse, il l'a voulue mieux que nature, et le mieux, dit-on, est l'ennemi du bien. Enfin, Dieu, qui a créé l'amour avec l'humanité, l'a seul sans doute compris, car nulle de ses créatures n'a décrit à mon gré les élégies, les fantaisies et les poëmes de cette divine passion dont chacun parle et que si peu ont connue.

Je veux terminer ma jeunesse — pas ma toute jeunesse! — par une œuvre en dehors de toutes mes œuvres, par un livre à part qui reste dans toutes les mains féminines, sur toutes les tables, où je veux décrire les craintes insensées, les jalousies hors de propos et la sublimité du don de soi-même; car il faut qu'il y ait une faute, pour qu'il y ait une expiation, un retour violent, mondain et religieux à la fois, plein de consolation, plein de larmes et de plaisirs; et je veux que ce livre soit sans nom d'auteur comme l'*Imitation.* Je voudrais pouvoir l'écrire ici; mais il faut revenir en France, à Paris, rentrer dans ma boutique de vendeur de phrases, et je ne pourrai que le crayonner dans mes rares moments de loisir.

Depuis ma dernière lettre, il ne s'est rien passé de nouveau. J'ai revu le *Duomo* de Milan, j'ai fait le tour du *Corso,* mais je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez déjà. J'ai fait connaissance avec toutes les chimères du grand chandelier de l'autel de la Vierge, que je n'avais vu que très-superficiellement, ainsi qu'avec le saint Barthélemy qui tient sa peau en forme de manteau; j'ai revu mes délicieux anges qui soutiennent le tour du chœur, voilà tout. J'ai entendu, à la Scala, la Boccabadati dans la Zelmira. D'ailleurs, je ne vais nulle part, et la comtesse Bossi m'a courageusement abordé dans la rue en me rappelant nos chères soirées chez les Sismondi, aux Chênes. Vous ne l'auriez pas reconnue; ce changement m'a fait faire un terrible retour sur moi-même.

Voilà deux mois que je n'ai eu de vos nouvelles; mes lettres restent à Paris, personne ne m'écrit, car j'ai été errer dans des pays où la poste n'arrive pas; rien ne m'a mieux démontré que je

suis un animal vivant d'affection, ni plus ni moins qu'un caniche. Les amitiés d'épiderme ne me vont pas, elles me fatiguent et me font sentir plus vivement quels trésors renferment les cœurs qui veulent bien m'abriter. Je ne suis pas Français dans l'acception légère de ce mot. L'auberge m'était devenue insupportable et je suis, par la grâce de Son Altesse le prince Porcia, dans une jolie chambre qui donne sur des jardins et où je travaille très à mon aise, comme chez un ami qu'il est pour moi.

Alfonso-Serafino, principe di Porcia, est un homme de mon âge, amoureux d'une comtesse Bolognini, plus amoureux cette année qu'il ne l'était l'année dernière, ne voulant point se marier, à moins qu'il n'épouse la comtesse, qui a encore son mari, dont elle est séparée de corps et de biens. Vous voyez que rien ne les gêne et qu'ils jouissent d'une parfaite indépendance. La comtesse est très-spirituelle. Le prince a pour sœur la comtesse de San-Severino, dont je crois vous avoir parlé déjà.

Milan est tout en l'air pour le couronnement de l'empereur en qualité de roi de Lombardie, et il s'agit pour la maison d'Autriche de se mettre en frais et *in fiocchi*. Quoique que je n'aie vu Florence que par le trou d'une demi-semaine, je le préfère à Milan; si j'avais le bonheur d'être aimé assez par une femme pour qu'elle me donnât son existence, ce serait sur les bords de l'Arno que j'irais cacher ma vie; mais, après tout, malgré les romans de mon amie George Sand et les miens, il est très-rare de rencontrer une madame d'Agoult qui coure les champs avec Liszt, une madame Dudevant qui soit séparée de corps et de biens, et un prince Porcia ayant des revenus immenses qui lui permettent de vivre où il veut. — Moi, je suis pauvre, je travaille comme un forçat et je ne puis dire à mon Arabella (voyez les *Lettres d'un voyageur*) : « Venez à Vienne, et trois concerts nous donneront dix mille francs; allons à Pétersbourg, et les touches d'ivoire de mon piano nous donneront un palais! » Il me faut à moi ce Paris insulteur, et ses libraires et ses imprimeries; il me faut par jour douze heures de travail hébétant; car j'ai des dettes, et la dette est une maîtresse qui m'aime un peu trop tendrement; je ne peux pas la renvoyer, elle se met obstinément entre l'amour, l'amitié, la paix, l'oisiveté, tous les plaisirs et moi; c'est trop laid,

ce sort-là, pour le jeter à qui que ce soit, pas même aux ennemis qui m'attaquent. Il n'y a qu'une femme au monde de qui j'accepterais quelque chose, parce que je suis sûr de l'aimer toute ma vie; mais, si elle ne m'aimait pas ainsi, je me tuerais en songeant au rôle que j'aurais joué.

Vous voyez qu'il faut, dans quelques mois, me réfugier sérieusement dans une existence à la La Fontaine. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que difficultés, travaux, espérances vaines et inutiles, je n'ai même plus la ressource de deux ans à Diodati, sur le lac de Genève, car je suis maintenant trop vieilli dans le travail pour en mourir; et qui voudrait m'y aider? Je suis comme un oiseau en cage qui s'est heurté à tous les barreaux, il reste immobile sur son bâton, car une main blanche a étendu au-dessus le réseau vert qui lui défend de se casser la tête. Vous ne sauriez croire combien de sombres méditations me coûte l'aspect de cette vie heureuse de Porcia, qui loge là sur le Corso de Porta orientale, à dix maisons de celle de sa comtesse. Mais j'ai trente-neuf ans, plus de deux cent mille francs de dettes, la Belgique a le million que j'ai gagné, et... Je n'ai pas le courage d'achever, car je m'aperçois que la tristesse qui me dévore serait trop cruelle à reproduire sur le papier et je dois faire à l'amitié le sacrifice de la garder dans mon cœur. Demain, après avoir fait écrire quelques lettres à mes amants, je serai plus gai et je viendrai à vous calmé et sage à désespérer un saint.

23 mai.

Chère comtesse, chère confidente de mes tristesses et de mes erreurs, que vous dirai-je?... Me voici plus malheureux que jamais : j'ai le mal du pays; la France, avec son ciel gris la plupart du temps, me serre le cœur sous ce beau ciel pur de Milan; le Duomo, paré de ses dentelles, m'engourdit l'âme d'indifférence; les Alpes ne me disent rien; cet air lâche et doux me brise; je vais et viens sans vie et sans pouvoir dire ce que j'ai, sentant que, si je restais ainsi deux semaines, je serais mort. Expliquer cet état est impossible. Le pain que je mange me paraît sans sel, la viande ne me nourrit pas, l'eau me désaltère à peine, l'air me dissout, je regarde la plus belle femme du monde comme si c'était un

monstre, et je n'éprouve même pas cette sensation vulgaire que donne la vue ou le parfum d'une fleur. Mon livre est abandonné, j'ai laissé là mes deux amants pour les reprendre un jour ou l'autre; le plus pressé est de traverser les Alpes pour me jeter dans cette atroce mais trop attrayante fournaise parisienne qu'on déteste et dont on ne saurait se passer. Quel horrible mal que celui de la nostalgie! il est insaisissable, indescriptible. Je ne suis heureux que pendant le moment où je vous écris, où je me dis que ce papier ira d'Italie en Russie; alors seulement, la pensée interrompt cette noire existence sous le soleil, et cette atonie qui relâche les liens de la vie; c'est la seule opération, enfin, qui maintienne l'union de l'âme et du corps.

24 mai.

J'ai revu la comtesse Bossi. J'ai été frappé du peu de ressources qu'il y a chez les Italiennes; elles n'ont ni esprit ni instruction; elles comprennent à peine ce qu'on leur dit; dans ce pays-ci, la critique n'existe pas et je commence à croire que la renommée a raison quand elle attribue aux Italiennes quelque chose de trop matériel en amour. La seule femme instruite et spirituelle que j'aie rencontrée jusqu'ici en Italie est la Cortanse de Turin.

Je suis allé voir les fresques de Luini à Saronno; elles m'ont paru dignes de leur réputation. Celle qui représente le mariage de la Vierge est d'une suavité particulière, les figures sont angéliques et, ce qui est très-rare dans les fresques, les tons en sont doux et harmonieux.

Il n'y a pas d'occasion pour retourner en France, et il faut me résoudre à prendre la voie ennuyeuse et fatigante des malles-poste sardes et françaises.

1er juin.

Mon départ est arrêté pour après-demain, sauf erreur, et je crois que jamais je n'aurai revu la France avec plus de plaisir, quoique mes affaires doivent y être très-embrouillées par ma trop longue absence; si je suis six jours en route, cela fera trois mois, et, en tout, sept mois d'inaction littéraire. Il faut huit mois de travaux consécutifs pour réparer tout ce dommage; j'entrerai dans ma petite maison pour y demeurer bien des nuits à travailler.

5 juin.

Je suis allé à la poste pour savoir si quelqu'un aurait eu l'idée de m'écrire poste restante. J'ai trouvé une lettre de la comtesse Thürhein, qui vous aimait tant et que vous aimiez aussi, et où votre nom était prononcé au milieu d'une phrase mélancolique qui m'a ému profondément; car, dans l'espèce de nostalgie où je suis, figurez-vous ce qu'a été pour moi le rappel de la *Landstrasse* et de la *Gemeindegasse!* Je me suis assis sur un banc et suis resté près d'une heure les yeux attachés sur le Duomo, fasciné par tout ce que cette lettre rappelait. Et tous les incidents de mon séjour à Vienne ont passé devant moi dans toute leur vérité naïve, dans toute leur candeur de marbre. Ah ! que ne doit-on pas, je ne dis pas à celle qui nous cause de si douces et pures souvenances, mais au fragile papier qui les réveille ! Il faut songer que je suis sans nouvelles de vous depuis trois mois par ma faute ! Vous savez pourquoi; mais vous ne saurez jamais d'où me vient cette soif pour la fortune.

Je vais répondre à la brave chanoinesse sans lui dire ce qu'elle a fait par sa lettre, car ce sont de ces choses qu'il est difficile d'exprimer même à cette bonne Allemande; mais elle a parlé de vous avec tant d'âme, que je puis lui dire que ce qui est amitié chez elle est chez moi un culte qui ne finira jamais. Elle me dit si gentiment qu'*une* de mes amies, pas la *véritable*, mais *l'autre* est à Venise ! vraiment, elle m'a ému aux larmes.

Quelle douleur perpétuelle d'être toujours si près de vous en pensée, et si loin en réalité ! Ah ! chère âme fraternelle, le Dôme était bien beau, bien sublime pour moi le 5 juin, à onze heures; j'ai vécu là pour une année.

Adieu; je pars demain, et, dans dix jours, je répondrai à toutes vos lettres, trésors qui se sont amassés pendant cet horrible voyage. Que Dieu veille sur vous et les vôtres ! N'oubliez pas trop un pauvre exilé qui vous aime bien.

Paris, 10 juin.

C'est d'ici que je vais vous envoyer ma lettre commencée à Milan. Me voici revenu; je suis d'une santé parfaite et le cerveau s'est

rafraîchi si bien, qu'il me semble n'avoir jamais rien écrit. J'ai trouvé trois longues lettres de vous qui sont pour mon cœur et mon esprit les plus délicieuses fêtes de ce monde ; je les ai pêchées dans les deux cents qui attendaient mon retour, et je les ai lues pendant le bain que j'ai pris pour me délasser d'un pénible voyage, et certes, comme impression, je compte cette heure pour plus que toute ma tournée. Avant de commencer à écrire au public, je veux me donner la douceur de causer avec vous longuement.

D'abord, chère comtesse, mettez, dans ce beau front qui brille d'une si haute intelligence, que j'ai dans votre jugement littéraire une confiance aveugle, que je vous ai faite, sous ce rapport, l'héritière de l'amie que j'ai perdue, que ce que vous m'écrivez devient aussitôt l'objet de longues méditations, et qu'ainsi j'attends de vous, *courrier par courrier,* une critique sérieuse de *la Vieille Fille,* comme la chère conscience que j'ai eue et dont la voix retentit toujours à mon oreille savait les faire; c'est-à-dire que vous relirez l'œuvre, et que, page par page, avec les indications les plus précises et les plus exactes, vous m'indiquerez les idées, les situations, qui vous auront déplu comme fond ou comme forme, en me disant ce qu'il faut ôter ou remplacer, ou seulement modifier dans le passage que vous signalerez. Soyez sans pitié ni indulgence, allez-y hardiment; car, pensez-y, ne serais-je pas indigne de l'amitié que vous daignez avoir pour moi, si, dans l'intimité de notre correspondance, j'avais la misérable petitesse d'un auteur. Aussi je vous demande une fois pour toutes de supprimer les éloges, dites-moi sur trois tons : « C'est bien, c'est très-bien, c'est excellent ! » vous aurez là un positif, un comparatif et un superlatif qui sont si flatteurs, chacun en son genre, que je rougis de les offrir à votre encensoir; mais ils sont encore si loin des gracieusetés littéraires que vous m'adressez parfois, qu'ils ne sont que modestes comparativement, ce qui paraîtrait incroyable à un tiers. Soyez donc, je vous en supplie, concise dans l'éloge et prolixe dans la critique; attendez même la réflexion, ne m'écrivez pas dans le moment d'une première lecture. Si vous saviez combien, dans ce que vous me dites sur ma pièce de théâtre[1], il y a d'instinct ou, pour

1. *L'École des ménages.*

mieux dire, de génie critique, vous seriez fière de vous-même, quoique vous préfériez laisser ce sentiment-là à vos amis.

Oui, — ne vous défendez pas, ne faites pas votre petit geste familier, ne couvrez pas vos yeux de vos petites mains rondes et blanches, - nos plus renommés critiques contemporains n'auraient pas été plus savants, et vous m'avez si bien fait réfléchir que je suis occupé à remanier mes idées là-dessus. Vous me croirez, car vous savez que, si je suis de bonne foi en toute chose, je le suis surtout en art, que je n'ai rien des niaiseries paternelles qui mettent un si cruel bandeau sur les yeux de tant d'auteurs, et que, si *la Vieille Fille* ne valait rien, j'aurais le courage de la retrancher de mon œuvre.

J'ai bien ri de ce que vous me mandez sur les héritiers millionnaires de la Russie, et ce conte qu'on vous a fait a été dit et inventé aussi à Milan : on a soutenu *mordicus* que j'y venais épouser une héritière immensément riche, la fille d'un marchand de soies; il n'est vraiment pas de conte ridicule duquel je ne sois l'objet, et je vous amuserai bien en vous les disant tous quand je vous verrai. Vos trois excellentes lettres, lues coup sur coup, m'ont baigné l'âme d'affections pures et douces, comme l'eau bienfaisante de la Seine me rafraîchissait le corps, et j'avais encore plus besoin, croyez-le bien, de parcourir ces pages pleines de votre adorable petite écriture que de me délasser physiquement de mes fatigues. Cependant j'avais fait un voyage horriblement beau; il est bon de l'avoir fait, mais c'est comme notre déroute de Russie : heureux qui a vu la Bérésina et qui se trouve sur ses jambes sain et sauf!

J'ai passé le Saint-Gothard avec quinze pieds de neige sur les sentiers par lesquels je l'ai traversé; attendu que la route n'était même pas visible dans la personne des hauts piquets qui l'indiquent, que les ponts jetés sur les torrents ne se voyaient pas plus que les torrents eux-mêmes. J'ai failli périr plusieurs fois malgré onze guides; j'ai gravi le Saint-Gothard à une heure du matin par une lune sublime; j'y ai vu le lever du soleil dans les neiges; il faut avoir vu cela dans sa vie; je l'ai descendu si rapidement, qu'en une demi-heure je suis passé, de vingt-cinq degrés de froid qu'il faisait au sommet, à je ne sais combien de degrés de chaleur dans la vallée de la Reuss; j'ai eu les horreurs du pont du Diable, et, vers quatre heures, je traversais le lac des Quatre-Cantons. Vous voyez

que j'ai renoncé à aller par Berne et Neuchatel ; je suis revenu par Lucerne et Bâle. J'avais pris par le Tésin et Côme; j'ai cru cette route économique de temps et d'argent, et j'ai, au contraire, dépensé énormément de l'un et de l'autre; mais j'en ai eu pour mon argent : c'est un superbe voyage; il me reste à le faire en été pour revoir ces belles choses sous un nouvel aspect. Ainsi, mon excursion a été comme un rêve, mais un rêve où se trouvait la figure de mon fidèle compagnon, celui dont je vous ai déjà parlé et qui n'a jamais souffert du froid.

Me voilà revenu sérieusement à mes travaux, je vais faire paraître coup sur coup : *la Femme supérieure, Gambara;* j'achèverai les *Illusions perdues,* puis *la Haute Banque* et *les Artistes.* Après, j'irai sans doute vous voir au milieu de vos steppes, ou peut-être parviendrai-je à faire une pièce de théâtre approuvée par vous et dont le succès finira mes angoisses financières. Tel est mon plan de campagne, *bella cara contessina.*

12 juin.

J'ai été bien égoïste, j'ai commencé par parler de moi, en répondant aux premières choses qui m'ont frappé dans vos lettres, et je devais dire d'abord combien j'ai été heureux de vous voir quitte enfin du déplorable et sublime métier de garde-malade que vous avez exercé si courageusement et si heureusement. Vous m'avez fait un reproche de dureté qui m'a été bien sensible, pour une phrase ; cette phrase n'était, croyez-le, qu'une expression de mon désir de vous voir devenir de plus en plus parfaite, et peut-être ce désir était-il quelque chose d'insensé, car des contrastes sont parfois nécessaires dans un caractère accompli. Quoi qu'il en soit, je ne me plaindrai plus, même quand vous m'accuserez injustement, en songeant qu'une amitié aussi sincère et aussi vieille que la nôtre ne peut être agitée qu'à la surface.

On va sans doute publier une livraison nouvelle des Études philosophiques, celle où sont *les Ruggieri;* j'ai revu les endroits que vous me signalez et j'en ai reconnu les côtés faibles; en les relisant, j'ai trouvé qu'ils se ressentaient de l'état d'angoisse où j'étais en les écrivant, et de la faiblesse d'une tête qui avait trop produit. Vous n'avez que trop raison, il y aura beaucoup à retoucher. J'ignore

ce qu'on aura dit de cette pauvre préface d'un livre qui s'appelle *Illusions perdues;* je vais faire la suite et compléter l'œuvre.

Votre existence solitaire et monotone, que vous me dépeignez avec tant de charme et de poésie, me tente beaucoup. C'est surtout après un voyage comme le mien qu'un pareil récit a du prix. Je vous dois le seul rire un peu homérique auquel je me sois laissé aller depuis longtemps; que vous êtes bonne de m'avoir communiqué ce passage de votre lettre à votre cousine en réponse à la sienne, dont vous avez eu la bonté de me copier les sucreries d'oratoire! En dépit de vos admirations pour elle, je continue à vous affirmer que vous êtes dans la plus complète erreur en croyant être aimée d'elle. Je ne crois pas cette femme-là sincère; je ne sais en vérité que lui répondre, car je suis aussi bête quand je n'ai rien dans le cœur, que je le suis souvent quand il est trop plein.

CXC.

A LA MÊME.

Paris, 15 juin 1838.

Voilà huit jours que je suis de retour, et voilà huit jours que je fais de vains efforts pour reprendre mes travaux; ma tête se refuse à tout travail intellectuel, je la sens pleine d'idées et rien ne peut en sortir; je suis incapable de fixer ma pensée, de la contraindre à considérer un sujet sous toutes ses faces et à en déterminer la marche. Je ne sais quand cette imbécillité cessera, mais peut-être est-ce l'accoutumance qui me manque. Quand un ouvrier a laissé ses outils pendant quelque temps, sa main s'est engourdie, elle a fait pour ainsi dire divorce avec l'outil ; il faut qu'il recommence petit à petit cette fraternité due à l'habitude et qui lie la main à l'outil, autant que l'outil à la main.

18 juin.

Je suis allé hier au soir voir *la Camaraderie,* et je trouve beaucoup d'habileté dans cette pièce. Scribe connaît le métier, mais il ignore l'art. Il a du talent, mais il n'a pas le génie dramatique, et, d'ailleurs, il manque complétement de style. J'ai rencontré Taylor, le

commissaire royal près le Théâtre-Français, qui vient de rapporter, pour un million, quatre cents tableaux d'Espagne, et des plus beaux. En quelques minutes, il a été convenu qu'il se chargerait de faire recevoir, répéter et jouer une pièce de moi au Théâtre-Français, sans que, jusqu'au moment de nommer l'auteur, on pût en savoir le nom, me donner autant de répétitions que j'en voudrais, enfin m'épargner les ennuis qui accompagnent la réception et la représentation d'une pièce. Maintenant, laquelle faire? Oh! combien quelques conversations avec vous me seraient nécessaires, car vous êtes la seule personne, à présent que je suis séparé par la mort de l'amie qui avait élevé, suivi, fortifié mes essais, vous êtes le seul être et le seul conseil en qui j'aie foi. Oui, les personnes de qui le cœur est aussi noble que la naissance, qui ont contracté l'habitude des nobles sentiments et des choses élevées en tout, celles-là seulement devraient être mes juges et mes critiques. Voici déjà quelque temps que je me suis habitué à penser avec vous, à vous mettre en second dans mes idées, à vous les communiquer telles qu'elles me viennent, en vous en soumettant la direction, et vous ne sauriez croire quelle douceur j'éprouve, après cette lacune de voyage, à venir vous dire, comme jadis, la vie de ma pensée; car, pour celle du cœur, il n'en est pas besoin, malgré certains passages mélancoliques et pénibles que j'eusse voulu retrancher de mon existence et pour lesquels je suis sûr d'avance de votre indulgente pitié; vous savez trop bien que tout ce qui n'est pas vous n'est que surface, sottise et vains palliatifs de l'absence. Les âmes haut situées ne changent pas; comme les cimes que je viens de voir tantôt, les nuages les couvrent, les accidents de la lumière et du jour les éclairent différemment, mais leur neige reste pure, éclatante, éternelle...

Adieu pour aujourd'hui, car il faut que je compulse mes pensées sur le théâtre et que je me mette à voyager dans les limbes dramatiques pour savoir à quoi je donnerai la vie ou la mort. Si cette affaire est de la dernière importance pour mes intérêts financiers, elle n'est pas moins grave pour ma réputation d'écrivain. Je vais fermer ma lettre pour vous l'envoyer. Si j'ai manqué à vous écrire pendant mon voyage, vous vous apercevrez à la fréquence de mes lettres que je sais réparer les fautes d'omission.

La loi sur la garde nationale va me faire prendre un parti violent, celui de me mettre dans une campagne à deux lieues de Paris. Mais, cette fois, je serai dans une maison à moi. Puis me voici obligé très-sérieusement à travailler mes seize heures par jour, pendant trois ou quatre mois. Si au moins les signatures de complaisance données à cette pauvre bête de Werdet ne me causaient pas de chagrin, je serais presque tranquille sous le rapport financier.

A bientôt; vous aurez encore une longue lettre cette semaine. Mes souvenirs à tout ce qui vous entoure : vous saurez distinguer ce qu'il y a là de moins indigne de vous pour vous.

CXCI.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

1838.

M. H. de Balzac, aux Jardies, par Sèvres (Seine-et-Oise).

Voilà mon adresse pour bien longtemps, trois fois chère, car ma maison est presque achevée, et j'y demeure. Trois chambres au-dessus l'une de l'autre : le rez-de-chaussée faisant salon, le premier chambre à coucher et le second mon cabinet de travail; le tout, mis en communication par une échelle à laquelle on donne le nom d'escalier, compose l'habitation de votre ami. Tout alentour une allée qui serpente, dans un petit arpent de Paris, et entourée de murs, mais où l'on ne plantera des fleurs, des arbres et des arbustes qu'au mois de novembre prochain. Puis, à soixante pieds de là, un corps de logis où sont les écuries, remises, cuisines, etc., un grand appartement et des chambres de domestiques; voilà les Jardies.

Le bâton de perroquet sur lequel je suis perché, le jardinet et le bâtiment des communs, tout est situé au milieu de la vallée de Ville-d'Avray, mais sur la commune de Sèvres, côte à côte avec l'embarcadère du chemin de fer de Versailles, sur le revers du parc de Saint-Cloud, à mi-côte, au midi ; la plus belle vue du monde, une pompe que doivent envelopper des clématites et autres plantes

grimpantes, une jolie source, le futur monde de *nos* fleurs, le silence et quarante-cinq mille francs de dettes de plus! Vous comprenez! Oui, la folie est faite et complète! Ne m'en parlez pas, il faut la payer, et maintenant je passe les nuits!

J'ai été en Sardaigne, je ne suis pas mort, j'ai trouvé les douze cent mille francs que j'avais devinés, mais le Génois s'en était déjà emparé par un *biglietto reale* expédié trois jours avant mon arrivée. J'ai eu comme un éblouissement, et tout a été dit. Je suis resté trois mois à finir les affaires du comte Visconti, pour que mon voyage ne fût pas inutile, et suis revenu depuis un mois, accablé d'affaires, de travaux et de distractions. Chaque bout de terre qu'il me faut comporte dix propriétaires, dix contrats, dix négociations. Je suis dans un guêpier et ne puis ôter qu'une guêpe à la fois. Je vous raconterai mon voyage quelque jour; il est curieux, allez!

Je mène de front à la fois le théâtre et la librairie, le drame et le livre. C'est vous dire pourquoi je ne vous ai pas écrit; mais ce que je puis vous dire, c'est le plaisir que m'a fait votre souvenir digne des amis du Monomotapa.

Je sais qu'Auguste arrive; il a éprouvé beaucoup de déceptions, et je voudrais qu'il trouvât ce que je lui dois, afin de lui prouver que je comprends tout ce que vaut un ami comme lui et un cœur comme le sien. C'est en tête de mes obligations; quoique je sois étreint par une nécessité qui n'a jamais desserré un seul bouton de sa camisole d'acier depuis ma naissance, j'ai plus que jamais foi dans mon travail; j'ai promesse de vingt mille francs d'un théâtre pour la pièce que je fais, et je vais organiser mes travaux dramatiques sur la plus grande échelle, car là désormais est la recette. Les livres ne donnent plus rien.

Voilà le bulletin de ma situation. Tout est pire, le travail et la dette. Je suis seulement moins chèrement et plus près de Paris que je ne l'étais partout où je l'ai habité. Dix minutes et dix sous m'y conduisent à tout moment. Je ne crains plus ni visites ni dérangements et suis chez moi. Là, tout est bonheur. Aussi ai-je puisé dans cette manière de vivre une énergie nouvelle, car je veux être ainsi, isolé mais tranquille à tout prix. Tout est préparé pour une vie médiocre comme pour une vie élégante, pour la vie des amis et

l'éloignement des faux sentiments. A cinq cents pas des Jardies commencent les bois de Versailles, où je vais à pied en me promenant. Vous ne sauriez croire combien tout est frais, joli, et combien tout sera gracieux autour de moi en quelques années; mais il faut énormément gagner d'argent.

Addio, cara! une autre fois, je vous en dirai plus long. Aujourd'hui, je suis pressé. Je ne voulais que répondre au pressement délicat de vos mains soyeuses, et je vous ai écrit presque quatre pages; mais le moyen de faire autrement avec une sœur! Je souhaite vivement le succès de ce que vous me dites, et vous voyez pourquoi par ma lettre, hélas!... Maintenant que je vais imiter Frapesle, je n'irai plus me reposer là; mais j'irai vous voir et j'aurai le mérite d'y aller bien entièrement pour vous. J'avais quelques scrupules de cœur en m'y délassant de Paris et y faisant la convalescence de ma cervelle fatiguée.

Baisez Yorik au front. Mille gracieuses choses au commandant. Ne m'oubliez pas dans votre prochaine lettre auprès de notre ami Périollas. Quant à vous, je vous baise saintement les mains et ne vous parle plus d'une amitié qui vous est connue. *Addio, a rivèdersi.* Dites au commandant que je puis, à présent, exiger visite pour visite. J'ai une chambre d'ami, ou *j'aurai,* car les plâtres sont encore trop frais pour habiter, et je suis là malgré le médecin.

Tout à vous de cœur.

CXCII.

A LA MÊME.

Les Jardies, 1838.

Cara,

Mille tendres mercis pour votre bonne lettre; car, quelque pressé que soit ce pauvre laboureur, il gardera plutôt son grain à la main pour venir dire à une aussi vive et sérieuse amitié : « Je la sens par tous les pores! »

N'ayez aucun remords des heures de Frapesle; ils étaient deux contre moi là-bas, et le Génois s'était mis en règle dès mon départ par la corruption auprès des gens de cour; le mal était fait quand je suis parti.

Ce serait un des bonheurs de ma vie d'avoir M. Périollas auprès de moi; c'est un de ces caractères que j'ai remarqués, estimés, et il y en a très-peu. Il a eu un élan, un jour, en apprenant mes malheurs, que j'ai compté comme dix ans d'amitié; aussi, malgré la rareté de nos entrevues, avais-je le projet d'inscrire son nom comme celui du commandant en tête de quelque Scène de vie militaire. Je lui suis redevable de quelques précieux renseignements. C'est un des rares gens à qui je reconnaisse le talent d'écrire à un très-haut degré; je le prendrais volontiers pour un de mes conseils.

N'ayez pas peur de venir aux Jardies tant que vous voudrez; car, quoiqu'on y travaille beaucoup, jamais vous n'y serez que bienvenue, et vous ne romprez pas la solitude, car vous êtes de ces esprits qui la meublent. Hélas! la tranquillité, jamais! Vous serez effrayée quand je vous dirai que, depuis mon retour, c'est des quatre volumes, des trois ou quatre comédies faites ou en train, puis des exigences d'argent à épouvanter, des ennuis à périr! Et je vous jure que j'ai donné la démission de toutes mes espérances, de tous mes luxes, de toutes mes ambitions! Je veux une vie de curé, une vie simple et paisible. Une femme de trente ans qui aurait trois ou quatre cent mille francs et qui voudrait de moi, pourvu qu'elle fût douce et bien faite, me trouverait prêt à l'épouser; elle payerait mes dettes, et mon travail en cinq ans l'aurait remboursée. Il faudrait faire là encore des sacrifices énormes; mais il vaut mieux se marier que de périr, et je n'ai pas la sûreté de la vie : il est impossible qu'à mon âge on soutienne les travaux auxquels il faut me livrer sans courir à quelque épuisement qui équivaut à la mort. Je ne vis plus que pour satisfaire à des obligations sacrées.

J'attends quelque succès au théâtre; mais je n'ai pas encore eu le temps de méditer les pièces, ou de les exécuter comme je voudrais les voir. Enfin, quoique la muse laborieuse soit une compagne qui fait supporter la solitude, le besoin d'un être qui ne me quitte plus se fait sentir. Mais j'entrevois ce besoin à travers le brouillard de mes travaux, et ils sont si énormes, d'ici à quatre ou cinq mois, que je ne sais pas si j'ai deux heures de loisir pur à moi.

Soignez-vous bien. Ne m'en voulez point si je ne vous envoie pas les deux volumes qui contiendront *la Femme supérieure, la Maison Nucingen* et *la Torpille :* il est possible que je ne le puisse pas; je n'ai plus aucun exemplaire à moi.

Adieu; aimez toujours bien ce pauvre Honoré; vous êtes une des seules âmes qui le connaissent, et songez que les deux lignes publiques de la dédicace ne sont pas la millième partie des grandes et belles choses qu'il pense de vous, car il a l'orgueil de croire vous connaître mieux que personne. Mille bonnes amitiés au *dear* commandant, et tout à vous.

J'ai eu à me louer de Pérémé pour une négociation relative au théâtre, et il est bien comme moi sincère admirateur des qualités d'âme d'Auguste, amitié à part[1].

Embrassez Yorik.

CXCIII.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA.

Sèvres, aux Jardies, juillet 1838.

Je reçois aujourd'hui votre numéro 44, et j'y réponds, ainsi qu'aux trois lettres que j'ai trouvées rue des Batailles, en arrivant il y a un mois.

D'abord, chère comtesse, sachez que la « veuve Durand » n'existe plus : la pauvre femme a été tuée par les petits journaux, qui ont poussé l'indignité envers moi jusqu'à trahir un secret qui, pour tout homme d'honneur, devait être sacré. Sachez donc que je suis établi pour toujours à Sèvres, et que mon bouge s'appelle les Jardies; ainsi donc, *à M. de Balzac, aux Jardies, à Sèvres,* est et sera pour longtemps mon adresse.

Vous l'aviez bien prédit dans votre dernière lettre : j'ai dû passer ici un mois, rien qu'à me retourner pour me faire une place

1. Pérémé (d'Issoudun) était le compatriote et l'ami d'Auguste Borget, et comme une pièce de lui avait été jouée au théâtre de la Renaissance (salle Ventadour), Balzac, lorsqu'il avait eu l'idée d'aborder la scène avec son *Ecole des ménages,* s'était fait présenter au directeur de ce théâtre par l'ami de son ami.

sur mon fumier; encore suis-je dans des plâtres neufs, au milieu des maçons, des terrassiers, des peintres et autres ouvriers. Je suis arrivé plein de ce livre que vous savez, qui n'existe pas, qui n'a jamais été fait et que je voudrais pouvoir faire, et j'ai trouvé ici les plus sots intérêts mercantiles : les deux volumes de la réimpression de *la Femme supérieure,* auxquels il manque quelques feuilles pour pouvoir se vendre et qu'il faut compléter par le commencement de *la Torpille*. J'ai trouvé l'entrepreneur de ma maison aux abois, j'ai trouvé la meute de mes dettes, des ennuis de tout genre; j'en ai eu pour un mois à aller, venir, etc. J'ai d'abord eu pour une semaine à me reposer; mon retour a été fatigant, j'ai risqué d'avoir une ophthalmie sur le mont Cenis, car j'ai quitté la plus grande chaleur de la Lombardie, et, quelques heures après, j'ai eu vingt degrés de froid dans les Alpes, de la neige et un vent glacial.

7 août.

Quinze jours d'interruption, et cette lettre est constamment restée sous mes yeux, sur ma table, sans que je puisse vous dire que sur le mont Cenis le vent chassait une poussière fine qui piquait les yeux et y jetait des grains aveuglants; et je sais que mes lettres, où je vous raconte si minutieusement ma vie, vous font presque autant de plaisir que j'en ressens à vous les écrire. Seulement, en vous écrivant, il me semble que je vous parle, que vous m'écoutez, même que vous me répondez ; je vous entends, votre voix me soutient et me rafraîchit, tandis que la mienne vous communique mes ennuis, mes vertiges, mes mécomptes, mes terreurs, mes lassitudes, mes travaux. Votre existence est calme, douce, religieuse ; elle se déroule lentement comme une source vive sur son lit de gravier blanc entre deux rives vertes et fleuries ; la mienne est un torrent ; du bruit et des pierres toujours et sans cesse. J'ai vraiment honte de cet échange où je n'apporte que des troubles et vous des trésors de paix. Vous êtes patiente et je suis révolté, vous êtes résignée et je suis découragé, parfois même désespéré... Vous n'avez donc pas compris le dernier cri que j'ai jeté à Milan ; j'ai eu là double nostalgie, et je n'avais pas, contre la plus horrible des deux, la ressource plus horrible encore de mes

luttes que j'ai ici. Ici, le combat moral et physique, la dette et la littérature, ont quelque chose d'étourdissant, d'entraînant; vous le voyez, je suis interrompu à un mot, au milieu d'une nuit, et je ne puis reprendre notre causerie qu'à quinze jours de là.

J'ai un monde de choses à vous dire, et, en premier lieu, ôtez de votre douce vie tranquille une préoccupation comme celle de la recherche d'un houka. Figurez-vous que tout vient de mon ignorance; j'ai cru que vous habitiez près de Moscou, et j'ai cru Moscou le marché principal de ces choses-là, voilà tout; puis je voulais tenir de vous un meuble qui est, dit-on, un chasse-chagrin; s'il vous avait causé le moindre souci, il me serait devenu insupportable à voir.

Je suis donc ici, aux Jardies, malgré l'ordonnance de mon docteur, qui m'a positivement défendu d'habiter des plâtres neufs. Ma maison est située sur le revers de la montagne ou plutôt de la colline de Saint-Cloud, adossée au parc du Roi, à mi-côte, au midi. Au couchant, j'embrasse tout Ville-d'Avray; au midi, je vois sur la route qui passe au bas des collines où commencent les bois de Versailles, et, au levant, je plane au-dessus de Sèvres et mes yeux s'étendent sur un immense horizon au bas duquel gît Paris, dont la fumeuse atmosphère estompe le bord des célèbres coteaux de Meudon et de Bellevue, par-dessus lesquels je vois les plaines de Montrouge et la route d'Orléans qui conduit à Tours. C'est d'une étrange magnificence et d'un ravissant contraste. Le fond de la vallée de Ville-d'Avray a toute la fraîcheur, l'ombre, les hauteurs, la verdure d'une de ces vallées suisses qui vous plaisaient tant; elle est, de plus, ornée de délicieuses fabriquès. Le côté opposé à celui que je vous décris brille par des lignes d'horizon qui, à l'extrémité, ont l'apparence de la pleine mer... Des bois et des forêts partout; au nord, les beaux arbres de l'habitation royale. Au bout de ma propriété est l'embarcadère du chemin de fer de Paris à Versailles, dont le remblai comble la vallée de Ville-d'Avray, sans rien m'ôter de mes points de vue. Ainsi, pour dix sous et en dix minutes, je puis passer des Jardies à la Madeleine, en plein Paris! tandis qu'à Chaillot et à la rue Cassini, il me fallait une heure et quarante sous au moins.

Aussi, grâce à cette circonstance, les Jardies ne seront jamais

une folie, et leur prix un jour sera doublé. J'ai la valeur d'un arpent, terminé au midi par une terrasse de cent cinquante pieds et entouré de murs. Il n'y a encore rien de planté; mais, cet automne, je compte faire de ce petit coin de terre un Éden de plantes, de senteurs et d'arbustes. A Paris et aux environs, on obtient tout ce qu'on veut en ce genre, pourvu qu'on ait de quoi le payer. J'aurai des magnolias de vingt ans, des tilleuls de seize ans, de grands peupliers, de grands bouleaux rapportés avec leurs mottes, du chasselas venu dans des paniers pour être récolté dans l'année. Oh! cette civilisation est admirable! véritablement, si la paix et la prospérité progressive de ce règne continuent sous les règnes suivants, on ne saurait prévoir à quel degré de bien-être et de béatitude matérielle atteindra ce bienheureux pays, surtout si les circonstances n'entravent pas la marche de la nature, qui l'a traité avec une si maternelle prédilection.

Aujourd'hui, mon terrain est nu comme la main; au mois de mai prochain, ce sera surprenant. J'ai à acquérir deux arpents autour de moi pour avoir des potagers, vergers, etc.; il faudrait pour cela une trentaine de mille francs, mais je veux les gagner pendant cet hiver.

La maison est un bâton de perroquet; il y a une chambre à chaque étage, et il y a trois étages. Au rez-de-chaussée, une salle à manger et un salon; au premier, une chambre à coucher et un cabinet de toilette; au second, le cabinet de travail où je vous écris en ce moment, au milieu de la nuit. Le tout est flanqué d'un escalier qui ressemble beaucoup à une échelle. Il y a tout autour une galerie pour se promener à couvert et qui règne aussi par conséquent au premier étage; elle est soutenue par des pilastres en briques. Ce petit pavillon à l'italienne est peint en briques avec des chaînes en pierre aux quatre coins, et l'appendice où est la cage de l'escalier est peint en coutil rouge rayé de blanc. Il n'y a place que pour moi. A soixante pieds en arrière, vers le parc de Saint-Cloud, sont les communs composés, au rez-de-chaussée, d'une cuisine et d'une office, garde-manger, etc., d'une écurie, d'une remise et d'un sellerie, salle de bain, bûcher, etc., etc. Au premier, un vaste appartement à louer si je veux, et, au second, des chambres de domestiques et une d'ami. J'ai une source d'eau qui vaut la

célèbre source de Ville-d'Avray, car c'est la même nappe, et mon promenoir environne carrément toute la propriété.

Rien n'est encore meublé, mais tout ce que je possède à Paris va venir petit à petit ici. J'ai pour le moment l'ancienne cuisinière de ma mère, et son mari, pour me servir, car je suis encore pour au moins un mois au milieu des maçons, des peintres et autres ouvriers; et je travaille, ou vais travailler pour payer tout cela. Quand l'intérieur sera achevé, je vous le décrirai.

Je vais rester là jusqu'à ce que ma fortune soit faite, et je m'y plais déjà tant, que, quand j'aurai acquis le capital de ma tranquillité, je crois que j'y finirai mes jours en paix, donnant, sans tambour ni trompette, démission de toutes mes espérances, de mes aspirations, ambitions, de tout enfin... La vie que vous menez, cette vie de solitude et de campagne a toujours eu beaucoup d'attrait pour moi; j'ai voulu davantage, parce que je n'avais rien du tout et qu'une fois dans le domaine des illusions, il ne coûtait pas plus au jeune homme de faire tout grand; aujourd'hui, l'insuccès en toute chose a lassé mon caractère, je ne dis pas mon cœur, qui espérera toujours... quand même!... Que j'aie un cheval, des fruits en abondance, la vie matérielle assurée, voilà ma place au soleil acquise et non payée, mais tracée; car je paye des intérêts de capitaux, au lieu de payer des loyers, voilà le changement de front que j'ai opéré; je suis chez moi, au lieu d'être chez un assommant propriétaire; c'est un grand point de gagné pour ma tranquillité privée et quotidienne, mais il n'y a là aucune amélioration pour l'état général de mes affaires. Ma dette et mes ennuis d'argent restent les mêmes; seulement, le redoublement de mon courage est maintenant puisé dans la médiocrité de mes désirs. A demain donc pour vous continuer mes bavardages et vous les envoyer avec mes amitiés, hommages et souvenirs.

Mercredi 8 août.

Il y a beaucoup de choses auxquelles j'ai besoin de répondre; mais vos dernières lettres sont restées à Paris, et, avant que je puisse y aller, vous auriez trop de retard. Ce sera donc pour une autre lettre qui suivra promptement celle-ci; mais, entre autres choses qui m'ont frappé, j'ai été tristement atteint par l'excessive

mélancolie de vos idées religieuses ; vous m'écrivez sévèrement comme si je ne croyais à rien, et comme si vous vouliez m'envoyer à la grande Chartreuse pour essayer de me convertir. Depuis quelque temps, le sens de vos lettres est toujours : « La terre ne m'intéresse plus, je n'ai rien à y faire. » Vous ne sauriez croire combien d'inductions peut-être mal fondées je tire de cet état ; mais, comme vous me le dites avec tant de sincérité, vous ne m'exprimez que ce que vous sentez ; autrement, vous seriez fausse ou méfiante, et l'on doit être tout vérité avec un vieil ami comme moi. Dussé-je vous déplaire, je vous dirai avec confiance que je ne suis pas satisfait et que je voudrais vous voir dans d'autres idées ; aller ainsi à Dieu, c'est renoncer au monde, et je ne comprends pas pourquoi vous y renonceriez lorsque vous avez tant de liens qui vous y attachent et tant de devoirs à y remplir. Il n'y a que les âmes faibles ou coupables qui prennent ce parti-là... Les réflexions que je fais à ce sujet ne sont pas de nature à vous être communiquées ; elles sont d'ailleurs très-égoïstes et ne regardent que moi. C'est comme celles que j'ai exprimées de Milan ; elles vous ont déplu, puisqu'elles vous troublent, dites-vous ; et, de celles-là, j'en ai le cœur affaissé... Je vois clairement que le bonheur ne m'arrivera jamais ; et qui n'a pas quelque amertume en ayant cette pensée-là continuellement et sans cesse au cœur ? J'ai été bien malheureux dans ma jeunesse, mais madame de Berny a tout soldé par un dévouement absolu qui n'a été compris dans toute son étendue que quand la terre a eu repris sa proie. Oui, j'ai été gâté par cette femme admirable ; je le reconnais en travaillant à perfectionner ce qu'elle n'a fait qu'ébaucher en moi. J'allais vous parler de quelques nouvelles contrariétés, mais il faut encore me taire ; il y a je ne sais dans laquelle de mes lettres une promesse que je me suis faite de ne plus vous parler de mes ennuis, de ne vous écrire que dans les moments où je vois tout en rose, et de confier mes lamentations aux nuages qui passent et qui vont au nord ; ils vous parleront quand vous les verrez bien gris. Combien de confidences noires n'ai-je pas étouffées !... Il y a, croyez-le bien, des coins que je vous cache, et c'est ceux-là où vous seriez bien étonnée en y pénétrant et y trouvant, malgré tant d'agitations, de préoccupations, de travaux, de voyages et même, comme vous dites, *de dissipation*

intérieure, une idée fixe, un désir plus intense chaque jour et qui certes a peu de puissance puisqu'il ne déplace pas les montagnes, miracle promis à la foi. Bien souvent mes amis m'ont vu pâlir au bruit d'un coup de fouet trop retentissant et m'élancer à la fenêtre; ils me demandaient ce que j'avais, et je me rasseyais palpitant et sombre pour quelques jours. Ces fiévreux soubresauts, coupés de violences intérieures me cassent et me brisent; il y a des jours où je me figure que ma destinée se décide, qu'il m'arrive une chose heureuse ou malheureuse, qu'elle se prépare et que je n'y suis pas. C'est des folies de poëte, qui ne sont comprises que par eux. Il y a des jours où je prends la vie réelle et tout ce qui m'entoure pour un rêve, tant l'existence que je mène est pour moi contre nature.

Maintenant, tout cela va-t-il cesser au milieu des champs qui me calment toujours?... Aurai-je assuré la vie matérielle sous laquelle je veux comprimer la vie du cœur, que je vois inutile et perdue malgré les dix belles années qui me restent? car ma passion est d'un absolu dont vous ne sauriez vous faire une idée; il lui faut tout ou rien. Je suis là-dessus comme un lycéen au premier jour de sa sortie du lycée. Que vous dirai-je?... je suis très à plaindre et ne veux pas être plaint; je n'ai jamais rien fait qui pût démontrer l'absurdité des niais mensonges de l'opinion, qui me prête si généreusement les bonnes grâces des plus charmantes femmes de Paris et auxquels ont donné lieu les coquetteries de madame de Castries et de quelques autres. J'accepte même l'accusation de fatuité; enfin, je voudrais accumuler niaiserie sur niaiserie pour cacher l'homme vrai, qui n'est qu'à une seule idée, à un seul sentiment et à tout ce qui s'y rapporte.

Je suis en ce moment en train de faire une portion de mon livre d'amour[1], qui sera détachée. Je veux tâcher de peindre une âme de jeune fille avant l'invasion de cet amour qui la conduira au couvent; j'ai trouvé juste de lui faire abhorrer les carmélites au commencement de sa jeunesse, où elle ne rêve que le monde et ses fêtes, sans se douter que le malheur la ramènera au couvent

1. Ce fragment, qui devait être intitulé *Sœur Marie-des-Anges*, n'a jamais été écrit.

qui sera pour elle un asile et un refuge, après avoir été un ennui et un tourment. Comme elle a passé huit années au couvent, elle arrive à Paris aussi étrangère que le Persan de Montesquieu, et je lui ferai juger et dépeindre le Paris moderne par la puissance de l'idée, au lieu de me servir de la méthode dramatique de nos romans; c'est une donnée nouvelle, et, si je réussis à l'exécuter comme je l'entends, je vous réponds que vous serez contente de moi.

Cependant, il m'est fort difficile de reprendre ma vie de travail, de me lever à minuit et d'écrire jusqu'à cinq heures après midi; voici la première matinée que je passe sans sommeiller entre six et huit heures. Six mois d'interruption ont fait bien du ravage dans ma vie littéraire; il y a des forces qui viennent de l'habitude, et, quand l'habitude est rompue, adieu la force! J'espère rester trois ou quatre mois ici à travailler, afin de réparer les brèches faites par mon absence, et, si mes pièces de théâtre réussissent, peut-être aurai-je, au-dessus de mes dettes, gagné le capital nécessaire à l'eau de ma table, à mon pain quotidien, à mes fleurs et à mes fruits. Le reste viendra peut-être avec le temps. Je ne saurais vous dire combien ma maison d'opéra-comique, ce pavillon qui s'avance sur le théâtre et où les amants se donnent toujours rendez-vous, a réveillé en moi d'idées bourgeoises et ménagères; on serait si heureux là, avec tous les avantages de Paris et sans aucun de ses inconvénients. Je suis là tranquille comme à Saché, ayant en plus la possibilité d'être à Paris en quinze minutes, le temps de réfléchir seulement à ce qu'on y va faire. — Mon Dieu, mon Dieu !... avez-vous lu, dans les *Lettres d'un voyageur,* l'endroit du *Moulin-Joli?*... j'ai vu cette gravure chez *Elle,* sans savoir encore à quel passage terrible sa vue avait donné lieu, terrible pour les gens dépareillés; eh bien, les Jardies sont le Moulin-Joli, sans la femme qui grave. Si vous ne connaissez pas cette histoire, lisez-la; c'est ce que George Sand a le mieux conté.

Je vous envoie tous mes hommages avec ces fleurs d'âme qui sont si exactement les mêmes, que j'ai peur de vous en fatiguer. Mille bons souvenirs à tout ce qui vous entoure, particulièrement à la chère enfant qui est votre bonheur et votre joie, ou plutôt qui est votre vie même, votre vie tout entière. Je ne puis vous envoyer d'autographe cette fois-ci, grâce à un petit désastre d'intérieur :

j'avais une jolie lettre de Manzoni, on vient de me la brûler pour allumer le feu ! Voilà plusieurs fois qu'on a brûlé ainsi chez moi des papiers précieux.

Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès; elle a fini comme a fini l'Empire. Quelque jour, je vous expliquerai cette femme-là, ce sera une bonne soirée de château à Vierzschovnia. Je vais pouvoir répondre à vos bucoliques sur vos belles plantes, vos fleurs et vos gazons, par des idylles sur les miens; mais, hélas ! il y a la différence de la quantité ! Vous avez cent mille arpents là où j'ai des pieds carrés. N'oubliez pas de me parler de votre santé, de votre beauté, de vos études, enfin de ce que vous faites au fond de vos steppes; vous le ferez, si vous vous doutez le moins du monde du prix immense que j'attache aux plus menues minuties de votre existence de châtelaine régnante. Allons, il le faut, *addio !*

CXCIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE CASTRIES, A PARIS.

Sèvres, aux Jardies, 1838.

Dans ce moment, je suis ici occupé avec des ouvriers à achever une vraie maison d'opéra-comique où je veux travailler loin du monde et où ceux qui m'aiment sauront me trouver s'ils le veulent; je vous ai dit que je me préparais à une entière solitude, au cas où j'échouerais dans mon voyage, et j'ai échoué. J'ai trouvé au retour tant de travaux et si peu de maison, tant d'argent à payer et si peu d'ouvrage dans mon portefeuille, que je travaille en ce moment depuis minuit jusqu'à cinq heures du soir. Ma position est si peu comprise par les personnes dont la vie est tout arrangée et qui font ce qu'elles veulent, que je ne saurais en parler sans exciter l'étonnement et peut-être même l'incrédulité.

Vous voyez qu'il m'est difficile de vous obéir et d'aller vous trouver à Dieppe; j'ai une santé de fer, parce que je ne me suis jamais ébréché qu'au service des muses, ce que vous ne voulez jamais croire. A l'horizon du paysage qui se déploie sous mes fenêtres, j'ai la plaine de Montrouge, qui fait l'effet d'une mer calme; la mer

agitée est au dedans de moi; j'ai donc en moi un petit Dieppe portatif. Mais, quant à vous, la perte est irréparable, et, lorsque j'aurai le bonheur de vous revoir, vous ne pourrez, en amie sincère, que me dire : « Vous avez eu raison de rester là ! » quand je vous aurai dit surtout, en murmurant à votre oreille, les raisons qui m'y clouent.

Je vous envoie mille tendres et affectueux hommages, et vous savez combien ils sont vifs et sincères, malgré la querelle que vous ne voulez pas faire finir entre vous et le plus dévoué de vos serviteurs.

CXCV.

A M. LE MARQUIS DE BELLOY[1], A PARIS.

Les Jardies, 1838.

Mon cher de Belloy,

Pas un sou, beaucoup de travail, vos six heures par jour en trois fois, voilà ce qui vous attend à Sèvres, si vous voulez venir y réaliser des choses qui ne sont plus des brouillards, mais des traités conclus et dont le produit relatif dépendra de ce brillant esprit que vous avez la fatale imprudence de jeter aux vents.

Moi, je suis à l'œuvre, et je renonce à qui n'en voudra pas; j'ai chaussé le grand collier du travail parce que l'autre me pèse trop !

Votre tout dévoué,

LE MAR { TYR. / IN. / RI. / A BOUT, etc.

Je puis vous assez mal loger, vous prendre en pension pour quarante sous par jour, et vous aurez, pour trente-cinq francs, du bois pour tout un mois. Trois mois de travaux assidus vous sauveraient en vous prouvant combien le résultat serait proche. Mon plus grand regret est de ne pas avoir les cent francs qui vous seraient nécessaires. Mais faites cela sagement, et venez dimanche; Grammont

1. *Gambara* lui est dédié.

en sera. Je ne prétends pas vous asservir à une règle aussi dure que la mienne, et vous n'aurez de travail que par échappées de deux heures.

CXCVI.

A M. ÉMILE DE GIRARDIN,
DIRECTEUR GÉRANT DU JOURNAL *LA PRESSE*, A PARIS.

Sèvres, novembre 1838.

Monsieur,

Vous ignoriez, je le vois, que les conditions de mon marché ont été plus qu'accomplies par moi. Vous vous étiez engagé à prendre, sans les discuter ni en rien retrancher, trois articles de moi dont les dimensions étaient déterminées, et ces clauses sont écrites de votre main. Moi, j'étais engagé à ne rien donner à d'autres grands journaux quotidiens, pendant un certain délai qui est expiré depuis deux ans.

Mes deux premiers articles ont dépassé, l'un (*la Vieille Fille*) du triple les dimensions dites, et l'autre (*la Femme supérieure*) du quintuple. J'ai dix lettres qui me réclament *la Maison Nucingen*, dernier article dû, qui me pressent d'achever les corrections; et il a été deux mois en épreuves sous vos yeux. Je suis parti en janvier pour un long voyage, ayant donné depuis cinquante jours le bon à tirer. Je suis revenu en juillet dernier, et mes éditeurs m'ont appris que *la Presse* refusait d'insérer ce qu'elle était tenue d'insérer, sans que j'en eusse été prévenu.

C'était un procès gagné d'avance, par les conditions écrites que j'ai; mais la situation du gérant de *la Presse* était telle aux yeux du public, qu'en le faisant, j'aurais paru me joindre à ses ennemis. D'ailleurs, un procès gagné coûte tant de soins, que j'ai la plus excessive répugnance à en embarrasser ma vie.

J'ai donc offert, en remplacement, *la Torpille*, déjà acceptée avant *la Maison Nucingen*; et, pour éviter toute difficulté, j'ai communiqué le manuscrit, et, le manuscrit lu, on a composé cette œuvre. Elle a été de nouveau refusée, comme *la Maison Nucingen*. Ici, la patience aurait échappé à tout le monde. Désireux d'en finir,

j'ai envoyé, dans la semaine du refus, le manuscrit du *Curé de village,* dont les dimensions sont les mêmes que celles des deux ouvrages rebutés.

S'il y a de la générosité, elle est trop de mon côté pour que j'en abuse. Il y a longtemps que *le Curé de village* aurait paru, si l'on avait, à *la Presse,* mis l'empressement de M. Véron au *Constitutionnel :* il a envoyé chercher les épreuves chez moi, et s'est occupé d'avoir ce qu'il voulait. J'ai les épreuves du *Curé de village* depuis un mois environ : *elles m'ont été envoyées un mois après la remise du manuscrit.* Si *la Presse* veut les envoyer chercher, elles seront prêtes dimanche 2 décembre.

Il n'a rien paru de moi dans *le Figaro.*

La Presse est le seul journal qui m'ait envoyé les stupides réclamations des gens qui ne comprennent pas une œuvre, et qui ont traité de *bavardages* ce que je faisais pour eux.

Je suis fâché, monsieur, que vous ayez vu autrement les choses, mais je n'en suis pas étonné. Ce que madame O'Donnell vous proposait était une manière d'égaliser un marché où, par le fait, je suis lésé; mais c'est dans cette affaire le second refus, et il n'y a pas d'autre moyen de la terminer que de publier au plus tôt *le Curé de village;* c'est à quoi je me prêterai de grand cœur. Pour y arriver, il faut que je sache si vous m'enverriez par la poste, affranchies, les épreuves, et si je vous les retournerais de même, ou si vous enverriez à mes ordres un de vos porteurs.

Quels que soient mes sentiments à votre égard, monsieur, vous ne trouverez jamais rien chez moi qui ne soit conforme aux règles les plus strictes de la justice, et je puis certes ajouter de la plus haute délicatesse; car je vous laisserai toujours ignorer combien j'y ai sacrifié à propos de votre refus de *la Maison Nucingen;* mais, moi plus que tout autre, j'ai égard aux droits de l'amitié, même brisée.

CXCVII.

A M. LE MARQUIS DE CUSTINE[1], A PARIS.

Sèvres, 10 février 1839.

Cher marquis,

Je suis tout à fait inhabile à juger les êtres ou les choses qui me font plaisir, et j'ai beau vous écrire d'*Éthel* deux jours après l'avoir lu, je suis trop sensible aux beautés pour m'attacher aux défauts, et cependant il y a peut-être des défauts; mais c'est, je crois, des vices de composition, de métier; j'aime mieux donc vous savoir écrivain qu'auteur.

J'ai été surtout frappé de cette belle lutte entre deux caractères, dont l'un épure l'autre; c'est d'autant plus beau pour moi que *Béatrix,* à laquelle je travaille, est le sujet renversé : c'est la femme coupable (je prends le mot dans le sens vulgaire) épurée par l'amour d'un jeune homme, épurée par la douleur, comme Éthel fait de Gaston. Votre livre doit plaire énormément aux femmes; il est d'un homme qui sent vivement, qui jouit à toute heure de toute sa vie, qui comprend les luttes intestines de la passion. La victoire de l'amour sur les sens était une donnée magnifique, et vous l'avez bien posée; j'aurais mieux aimé pour cette œuvre le vieux système du roman par lettres; mais dans cette époque vous avez dû préférer le récit. Les journalistes ne vous rendront pas justice. Ils abaisseront tant qu'ils pourront les courtines de velours rouge sous lesquelles vous avez mis, comme Titien, votre Vénus, et ils feront leur métier, ces eunuques du feuilleton.

Je n'aurais pas le courage de critiquer un livre où, de deux pages en deux pages, je trouve des choses comme : *L'espérance est l'imagination des malheureux.* C'est pour moi ma vie écrite en cinq mots; c'est plus que ma vie, c'en est la métaphysique, c'est ce qui m'a fait vivre et me soutient encore aujourd'hui.

Vous appartenez beaucoup plus à la littérature *idée* qu'à la litté-

1. *L'Auberge rouge* lui est dédiée.

rature *imagée;* vous tenez en cela au XVIII[e] siècle par l'observation à la Chamfort, et à l'esprit de Rivarol par la petite phrase coupée. Pour moi, je regrette que vous n'ayez pas commencé par la peinture de votre monde parisien, que vous ne l'ayez pas coupée par l'arrivée d'Éthel en disant ce qui s'est passé en Angleterre, et que, de là, vous n'ayez pas couru au dénoûment. Vous n'avez plus à refaire *Éthel;* ceci s'adresse au manuscrit, et non à l'imprimé, au premier roman que vous ferez, et non à celui-ci. D'ailleurs, elle est ce qu'elle est. Vous assujettirez peut-être le public à votre manière; mais ce procédé donne, comme disent les marchands, une chose moins *avantageuse,* qui flatte moins l'œil.

Pour moi, le livre est dans l'anagramme d'*Éthel:* c'est *le thé* d'un homme de cœur et d'esprit. Vous savourez, au coin d'un bon feu, une délicieuse liqueur, et l'on médit de l'Angleterre, ce que j'adore; on assassine d'esprit les gens que l'on n'aime pas; on vante merveilleusement les bons cœurs que l'on aime, tout en admirant la madone d'un grand peintre accrochée là, devant vous, dans un superbe cadre, et à laquelle on revient toujours.

Madame de Fresnes est une ravissante création. Gaston n'est pas assez libertin. Si madame de Montlhéry existe, je voudrais la cravacher!

Ne me rappelez pas au souvenir de Savardy quand vous le verrez, et sachez que vous êtes mon créancier de quelques heures de bonheur qui ont nuancé de fleurs le canevas de ma vie travailleuse. Je crois que je mourrai insolvable avec vous.

CXCVIII.

A M. LOUIS DESNOYERS,
DIRECTEUR DE LA PARTIE LITTÉRAIRE DU JOURNAL *LE SIÈCLE,*
A PARIS.

Les Jardies, 1839.

Mon cher monsieur Desnoyers,

Mon beau-frère est venu : il a modifié votre plan d'acte d'après ses idées, qui diffèrent peu des vôtres. L'*argent* n'est plus une difficulté. Le journal aura deux ans d'existence. Dépêchez-vous de me

donner une réponse pour le cautionnement, afin que nous avisions.

Votre lettre est venue à temps : j'allais courir après vous. J'ai besoin de vous voir pour une pièce de théâtre à brocher en peu de jours, et qui, je crois, nous donnerait *nummos* et *gloria patri!*

Tout à vous de cœur.

Venez toujours sur les cinq heures, et dînez. Vous savez que je fais peu de façons. C'est pour moi une économie de temps et un moyen de vous avoir plus longtemps.

CXCIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

1839.

Tranquillise-toi, ma Laure bien-aimée : il est dans les probabilités que, cette semaine, j'aurai pu réunir les deux mille francs qui me sont indispensables. J'essayerai alors de te rendre tout ce que je te dois ; ma pauvre mère en souffrira ; mais, avec elle, je sais que bientôt je pourrai réparer les plaies. Aujourd'hui, il faut se tirer d'affaire.

Je tâcherai de ne plus rien emprunter à ce bon Surville ; car, si par hasard il connaissait les angoisses que j'ai déjà supportées, il ne serait pas aussi fort contre elles que je l'ai été et que je le serai.

Je suis seul contre tous mes ennuis, et, jadis, j'avais pour les combattre avec moi la plus douce et la plus courageuse personne du monde ; une femme qui, chaque jour, renaît dans mon cœur, et dont les divines qualités me font trouver pâles les amitiés qui lui sont comparées. Je n'ai plus de conseil pour les difficultés littéraires, je n'ai plus d'aide dans les difficultés de la vie, et, quand je doute de quelque chose, je n'ai plus d'autre guide que cette fatale pensée : « Que dirait-elle si elle vivait ?... » Les esprits de ce genre sont rares. L'intimité qui m'eût été si chère entre toi et moi m'est interdite par tes devoirs de femme et de mère ; à force

de voir faire la littérature, tu l'aurais comprise, tu l'aurais apprise, et nous étions sûrs d'arriver ensemble au bout de la vie; car le sens littéraire s'acquiert. Il n'y a que madame Zulma qui, parmi les personnes auxquelles je pourrais me fier, ait la haute intelligence nécessaire pour jouer un pareil rôle : jamais esprit plus extraordinaire n'a été plus étouffé; elle mourra dans son coin, inconnue! — George Sand serait bientôt mon amie; elle n'a aucune petitesse en l'âme, ni aucune de ces basses jalousies qui obscurcissent tant de talents contemporains; Dumas lui ressemble en ce point; mais elle n'a pas le sens critique. — Madame Hanska est tout cela; mais je ne puis peser sur sa destinée, et, le pourrais-je, je ne le ferais pas, à moins qu'elle ne connût bien quelle vie elle embrasserait. La personne actuelle, c'est la tendresse la plus entière, mais ce n'est pas le sang bleu qui conçoit; il y a bien des comparaisons qui lui sont funestes.

Quittons tous ces sujets. Sache que ma tendresse fraternelle est sans bornes et que le temps l'avive chaque jour.

Allons, adieu, chère et bien chère Laure; je travaille à en mourir peut-être! Je devrais faire assurer ma vie pour laisser, en cas de mort, une petite rente à ma mère, toutes dettes payées. Mais pourrais-je supporter ces frais?

CC.

A M. LOUIS DESNOYERS, A PARIS.

1839.

Mon cher monsieur Desnoyers,

Par extraordinaire, j'assiste aujourd'hui à un dîner diplomatique de bons enfants qui veulent rire et boire. Or, comme je suis hébété de travail, je n'ai pas le courage de me refuser à cette débauche. Je ne serai donc pas chez moi.

Venez dimanche matin, de bonne heure.

Tout à vous.

CCI.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Les Jardies, 1839.

Ma chère Laure,

Je sais comme tu te tourmentes pour moi; eh bien, j'espère que, cette semaine, j'aurai terminé le fameux remboursement, et que j'aurai même de quoi éteindre toutes les misères pressantes, à une dizaine de mille francs près. Tout est en bon chemin. J'irai t'en dire deux mots vendredi ou samedi.

La Renaissance capitule et me donnerait quinze mille francs d'avance; j'ai fini par les amener sur ce terrain. Nous nous verrons un des trois jours dits. J'ai écrit la semaine passée cinquante-cinq feuilles d'impression; il en faut autant celle-ci; je n'ai dormi que quarante-cinq heures depuis dix jours, mais ce n'est pas sans danger.

Je voudrais avoir, *au meilleur marché possible,* de la futaine blanche à matelas, pour quatre matelas de trois pieds et demi de largeur; du coutil blanc pour un lit de plume que j'ai à refaire, et pour deux traversins. Dis-moi, je t'en prie, quelle somme cela ferait. Les cardeuses me demandent ces fournitures. Ah! il me faudrait aussi des lisérés bleus.

Mille tendres choses à vous tous.

Vienne un succès à la Renaissance, et peut-être n'aurai-je plus de dettes dans dix mois!...

CCII.

A M. A. PÉRÉMÉ, A PARIS.

Paris, février 1839

Mon cher maître,

Il m'est impossible d'être à deux heures à notre rendez-vous, car je viens pour l'assemblée des auteurs, qui commence à onze heures pour midi, et qui certes ne sera pas terminée à deux heures. Tout ce que je puis vous promettre, c'est d'être chez vous à cinq

heures. Vous me mènerez où vous voudrez, si vos affaires sont finies.

Tout à vous.

Décidément, on m'a parlé d'une petite Nathalie qu'ils ont à la Renaissance et qui ferait mon ingénue. Je suis bien content qu'ils aient madame Théodore. Ils devraient maintenant prendre Henry Monnier; ils ne savent pas quel trésor il est! Il n'a manqué à Monnier que des auteurs. Il aurait un rôle dans ma pièce, et vous savez que j'ai deux grands rôles pour lui. S'ils l'avaient, je referais un rôle d'épicier à son intention.

Ainsi Nathalie, madame Théodore et madame Albert seraient les trois femmes importantes. Frédérick, Monnier, Saint-Firmin, seraient les trois grands rôles d'homme. — Guyon doublerait Frédérick en cas d'insubordination. — Je réponds ainsi d'une chose extraordinaire, si ces gens-là veulent m'écouter; et, si l'on veut y mettre du dévouement, la première représentation peut se donner le 20 mars. — Atala Beauchêne aurait aussi un rôle.

CCIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Les Jardies, mars 1839.

Chère,

Pour le moment, ce que vous me demandez est absolument impossible; mais, dans deux ou trois mois, rien ne sera plus facile. A vous, ma sœur d'âme, je puis confier mes derniers secrets; or, je suis au fond d'une effroyable misère. Tous les murs des Jardies se sont écroulés par la faute du constructeur, qui n'avait pas fait de fondations; et tout cela, quoique de son fait, retombe sur moi, car il est sans un sou, et je ne lui ai encore donné que huit mille francs en à-compte. Ne me croyez pas imprudent, *cara;* je devrais être bien riche en ce moment; j'ai fait des miracles de travail; mais tous mes travaux intellectuels ont croulé avec mes murs. Je viens de m'abattre comme un cheval fourbu; j'aurais bien besoin d'aller à Frapesle me reposer.

La Renaissance m'avait promis six mille francs de prime pour lui faire une pièce en cinq actes; Pérémé avait été l'entremetteur, tout était convenu. Comme il me fallait six mille francs à la fin de février, je me mets à l'œuvre, je passe seize nuits et seize jours au travail, ne dormant que trois heures sur les vingt-quatre; j'emploie vingt ouvriers à l'imprimerie, et j'arrive à écrire, faire et composer *l'École des ménages*, en cinq actes, et à pouvoir la lire le 25 février. Mes directeurs n'avaient pas d'argent, ou peut-être Dumas, qui leur avait fait faux bond et avec lequel ils s'étaient fâchés, leur est-il revenu ; ils n'écoutent pas ma pièce et la refusent. Ainsi me voilà échiné de travail, seize jours de perdus, six mille francs à payer, et rien! Ce coup m'a abattu, je n'en suis pas encore remis. Ma carrière au théâtre aura les mêmes événements que ma carrière littéraire; ma première œuvre sera refusée. Il faut un courage surhumain pour ces terribles ouragans de malheur. Cependant, l'avenir commence à se rapprocher; mes volumes à trois francs cinquante, in-dix-huit, contenant un ouvrage, se vendent assez bien, et il se pourrait que, dans quelques mois, tout changeât. Vous connaissez mon courage indompté; mais la nature physique plie maintenant sous son cavalier, le cerveau.

Vous pensez bien que, si je n'ai pu vous aller voir lors de votre voyage à Versailles, c'est que j'étais dans des travaux irrémissibles; à peine alors pouvais-je aller voir la *diva*. Je n'ai pas de halte ni de bivac dans mes campagnes. Alors, je faisais *la Fille d'Ève, Béatrix, le Grand Homme de province*, en tout cinq volumes in-octavo, et je publiais *le Curé de village*[1]. Jugez de ce qu'était ma vie.

Enfin, je ne vous ferai pas attendre pour la somme que vous me demandez, et je vous l'enverrai dès que je l'aurai, au risque de remettre des créances pressantes. D'ailleurs, je vais faire un effort et tenter un emprunt; il faut enfin courber le front sous les fourches caudines de l'argent.

Adieu, chère, bien chère! et croyez que, si je ne vous écris pas souvent, mon amitié ne s'endort pas; car plus nous avançons dans la vie, plus des liens aussi précieux que le sont les nôtres se resserrent.

Mille choses amicales au commandant. J'espère que Yorik va

1. Dans *la Presse*.

bien. Ne croyez pas que ce que vous prenez pour une campagn· et qui n'est que mon atelier me rende injuste pour Frapesle!

Si vous écrivez à Auguste, ne m'oubliez pas.

CCIV.

A M. HENRY BEYLE, A PARIS.

Ville-d'Avray, 20 mars 1839.

Monsieur,

J'ai déjà lu dans *le Constitutionnel* un article tiré de *la Chartreuse*, qui m'a fait commettre le péché d'envie. Oui, j'ai été saisi d'un accès de jalousie, à cette superbe et vraie description de bataille que je rêvais pour les Scènes de la Vie militaire, la plus difficile portion de mon œuvre; et ce morceau m'a ravi, chagriné, enchanté, désespéré. Je vous le dis naïvement. C'est fait comme Borgognone et Wouwermans, Salvator Rosa et Walter Scott. Ainsi ne vous étonnez pas si je saute sur votre offre, si j'envoie chercher le livre, et comptez sur ma probité pour vous dire ma pensée. Le fragment va me rendre exigeant, et avec vous on peut tirer des lettres de change de curiosité sans trop de crainte.

Je suis un lecteur si enfant, si charmé, si complaisant, qu'il m'est impossible de dire mon opinion après la lecture; je suis le plus bénin critique du monde, et fais bon marché des taches qui sont au soleil; ma froideur et mon jugement ne me reviennent que quelques jours après.

Mille compliments gracieux.

CCV.

A MADAME DE BALZAC, A VIARMES (SEINE-ET-OISE).

Lundi matin, 1839.

Je suis bien touché de ton offre, ma chère mère, et j'aurais voulu courir pour t'embrasser; mais je n'y aurai recours qu'au dernier moment, car je désire vivement que tu rembourses tout ce que tu

dois, afin que, lorsque je pourrai te faire une pension, — ce qui ne tardera pas, — tu jouisses en paix du peu que je te donnerai avec tant de bonheur.

Je travaille avec un si cruel acharnement, que je ne puis quitter mon cabinet. Sans ces circonstances, je comptais pour ta fête aller t'embrasser. Loin de là, je serai forcé de remettre ma visite jusqu'à la veille de mon départ et tout dépend de mes travaux.

Mille tendresses à tous.

CCVI.

A LA MÊME.

Mercredi, mars ou avril 1839.

Ma chère mère,

Je ne veux pas entendre un seul reproche de ma conscience à ton égard, et je suis même fâché de t'avoir instruite de la position d'Henry et des obligations qui en résultent pour moi, comme des circonstances extrêmement déplorables où je me trouve. Je ne puis pas espérer avoir d'argent avant le 1er mai; mais, le 1er de ce mois, tu peux venir me voir et tu toucheras cent cinquante francs par mois, à dater de cette époque. Quoi qu'il m'en arrive, ce sera fait, et à ta disposition. Ce n'est, je le sais, que le nécessaire; mais je te le dois, au péril de tout. Si tu veux me dire où tu seras, je te les enverrai, car je ne voudrais même pas te donner la peine de venir.

Trouve ici, ma chère mère, l'expression de mon respect filial.

CCVII.

A M. HENRY BEYLE, A PARIS.

Ville-d'Avray, 6 avril 1839.

Monsieur,

Il ne faut jamais retarder de faire plaisir à ceux qui nous ont donné du plaisir. *La Chartreuse* est un grand et beau livre; je vous le dis sans flatterie, sans envie, car je serais incapable de le faire

et l'on peut louer franchement ce qui n'est pas de notre métier. Je fais une fresque et vous avez fait des statues italiennes. Il y a *progrès* sur tout ce que nous vous devons. Vous savez ce que je vous ai dit sur *le Rouge et le Noir*. Eh bien, ici, tout est original et neuf.

Mon éloge est absolu, sincère. Je suis d'autant plus enchanté de vous écrire ce qui est dans cette page, que beaucoup d'autres, tenus pour spirituels, sont arrivés à un état complet de sénilité littéraire.

Cela posé, voici non pas les *critiques*, mais les *observations :*

Vous avez commis une faute immense en posant *Parme;* il fallait ne nommer ni *l'État,* ni *la ville,* laisser l'imagination trouver le prince de Modène et son ministre, ou tout autre. Jamais Hoffmann n'a manqué d'obéir à cette loi, sans exception dans les règles du roman, lui l'écrivain le plus fantasque! Laissez tout indécis comme réalité, tout devient réel; en disant Parme, aucun esprit ne donne son consentement.

Il y a des longueurs; je ne les blâme pas, ceci ne regarde pas les gens d'esprit, les hommes supérieurs; ils sont pour vous, et ça leur va; mais je parle pour le *pecus :* il s'éloignerait. Il n'y a plus de longueurs passé le premier volume. Cette fois, vous avez été parfaitement clair. Ah! c'est beau comme l'italien, et, si Machiavel écrivait de nos jours un roman, ce serait *la Chartreuse.*

Je n'ai pas dans ma vie adressé beaucoup de lettres d'éloges; ainsi vous pouvez croire à ce que j'ai le plaisir de vous dire. Il faudra, si la supériorité du livre vous permet de voir promptement la deuxième édition, avoir le courage de reporter à la fin, en quelques développements nécessaires, les longueurs à supprimer au commencement. Cela tourne trop court, eu égard au *Tasse* et à ses magnificences. Puis il manque le côté physique dans la peinture de quelques personnages; mais c'est un rien, quelques touches.

Vous avez expliqué l'âme de l'Italie.

Vous voyez que je ne vous en veux pas du mensonge que vous avez écrit sur mon exemplaire, et qui m'a fait passer quelques nuages sur le front; car, sans avoir peur d'être pris par vous pour un homme vulgaire, je sais tout ce qui me manque et vous le savez aussi; c'est de cela qu'il faut me parler. Vous voyez que je vous traite en ami.

CCVIII.

A MADAME DE BALZAC, A VIARMES.

Mercredi, 1839.

Ma mère bien-aimée,

Je reçois ta lettre seulement aujourd'hui, car je ne puis aller aux Jardies et je suis à peu près errant comme un chien sans maître. Il m'est également impossible d'aller à Viarmes avant lundi prochain. Si, d'ici là, Laure et toi, vous venez à Paris, mets-moi un mot chez Buisson[1]; car nous avons à causer très-sérieusement et très-longuement sur la dernière lettre que tu m'as adressée, et à laquelle il m'est impossible de répondre par écrit; j'ai trop de choses à te dire, et je veux absolument causer avec toi. Si tu étais venue le vendredi aux Jardies, je t'y attendais.

Je t'embrasse de toutes les forces d'un cœur plus souffrant qu'aucun de ceux qui ont souffert; je suis accablé chaque jour de désastres qui vont croissant. — Mille tendresses à Laure et à ses petites. J'ai été chez Surville hier; il venait de partir et j'allais lui parler. Je n'ai pas eu une minute pour respirer cette semaine.

CCIX.

A M. MERLE, A PARIS.

Paris, 1839.

Mon cher Merle,

Pouvez-vous nous indiquer, si vous ne pouvez pas le donner, le numéro où vous rapportez le mot de Buloz au roi?

Nous pouvons en faire une affaire grave.

Mille amitiés.

1. Tailleur qui demeurait rue Richelieu, 104, et dans la maison duquel Balzac avait un pied-à-terre.

CCX.

A M. LOUIS DESNOYERS, A PARIS.

Paris, 20 avril 1839.

Mon cher Desnoyers,

Je suis mis en demeure, par justice, de déménager de Chaillot[1], où j'ai une bibliothèque de quatre mille volumes précieux et le mobilier fantastique dont on a tant causé ! Je suis donc pris depuis deux jours, et j'en ai pour deux autres jours encore.

Donnez moins de *Béatrix,* et ménagez-moi deux ou trois jours de repos; cela me permettra d'arriver. Je suis exténué; je fais, pendant la journée, un métier de commissionnaire; il faut que j'aille tout replacer à Ville-d'Avray, et, la nuit, je suis assailli d'épreuves de Souverain, pour le *Grand Homme de province à Paris.*

J'ai des corrections et des ajoutés à faire au chapitre de *Claude Vignon;* ne le donnez pas sans une nouvelle copie. L'auteur et le journal ont été courageux : nous allons recueillir dans les troisième et quatrième parties.

Mille compliments.

CCXI.

AU MÊME.

1839.

Mon cher Desnoyers,

Quant à des fautes de français, — qui nous échappent à tous en général, et qui m'échappent très-souvent à moi en particulier, car plus on écrit, plus on a de chances pour en faire, — il ne peut y avoir de doute sur *la nécessité* où vous êtes de les enlever. C'est ce que font les protes, et je ne veux pas assimiler vos augustes fonctions à celles, plus humbles, du prote. Ici commencent les remercîments que l'on doit à un rédacteur en chef, quand on n'est pas imbécile à force d'amour-propre.

1. Rue des Batailles, n° 12.

Je ne suis rentré hier qu'à onze heures, à cause d'une affaire grave qui m'avait fait sortir à l'heure même de mon coucher. Je n'ai pu aller à l'imprimerie : les fautes sont restées; mais il sera pardonné à qui a beaucoup péché !

Si vous me demandez une autorisation écrite de vous laisser enlever les fautes de français, je vous la donne d'autant plus volontiers, qu'elle est extrêmement utile pour moi qui ne puis parvenir à les ôter toutes qu'à coups d'épreuves, et qui en trouve toujours !

Mille compliments.

CCXII.

A M. HIPPOLYTE SOUVERAIN, A PARIS.

Les Jardies, 11 juin 1839.

Monsieur Souverain,

Il y a d'horribles fautes dans *Béatrix*, et c'est la dernière fois que j'abandonnerai la lecture de mes épreuves. Vous vous souciez d'un livre comme un épicier de ses pruneaux. C'est fort mal à vous autres libraires !

Si par hasard vous veniez me voir, voulez-vous vous charger de prendre chez votre voisin [1] un Byron, deux exemplaires de *la Peau de chagrin*, qu'il doit m'envoyer, et de lui demander de plus un *Père Goriot ?*

CCXIII.

A M. VICTOR HUGO, A PARIS [2].

Paris, 19 juillet 1839

Monsieur et cher collègue,

Nous avons l'honneur de vous annoncer que, dans sa séance de ce jour, le comité [3] vous a nommé, ainsi que M. Gozlan et moi,

1. L'éditeur Edmond Werdet.
2. *Illusions perdues* lui est dédié.
3. Le comité de la Société des gens de lettres.

pour décider une chose grave relative à la littérature et à notre société; j'ai donc l'honneur de vous proposer de venir déjeuner aux Jardies chez moi, à Sèvres, pour pouvoir mûrir à notre aise, sous les ombrages des bois, ce projet qui est immense. M. Gozlan a accepté.

Ainsi, sans réponse, je compterai sur vous; au cas contraire, ayez la complaisance de prévenir M. Gozlan du *non*.

Trouvez ici mes sincères hommages d'admiration.

Pour arriver aux Jardies, on prend l'omnibus de Sèvres au Carrousel et on se fait arrêter à l'arcade de Ville-d'Avray. Les Jardies sont sur la route de Ville-d'Avray, après l'arcade du chemin de fer.

CCXIV.

A M. HIPPOLYTE SOUVERAIN, A PARIS.

Les Jardies, dimanche 22 juillet 1839.

Monsieur,

Comme, au lieu de mettre en vente *Béatrix*, dont vous avez livraison depuis deux mois, et que vous vouliez publier sans retard, vous avez subitement arrêté l'impression, je n'ai pas pressé *Massimilla Doni;* si cependant vous la voulez, et il y paraît d'après votre lettre, elle sera terminée pour dimanche prochain.

Je ne suis d'ailleurs libre de tout mal que depuis dix jours; j'ai eu des rechutes, et je souffrirai, disent les médecins, pendant deux mois encore; mais je puis travailler.

D'ici à un mois, vous aurez les nouvelles et les trois ouvrages que je vous dois aux termes de nos traités. Je vous prie d'avoir la complaisance de redemander, chez M. Plon, mon premier volume du *Grand Homme,* et les douze premières feuilles corrigées du tome II, que madame de Girardin lui a renvoyées par mégarde et que j'ai déjà envoyé chercher plusieurs fois; et, enfin, de me compléter, en bonnes feuilles, ce même tome II, qui me tient lieu de copie et me sert pour mes corrections.

Je serai vraisemblablement mardi à Paris, et vous pourrez faire

remettre cela rue Richelieu ; jeudi, vous aurez toute la correction de *Massimilla*.

Quand je vous verrai, je reviendrai sur le retard de *Béatrix*, qui est surtout contraire à vos intérêts, et qui rendra plus difficile à établir la différence entre une vente d'œuvre réimprimée d'après un journal, et celle d'une œuvre entièrement inédite. Le *Grand Homme* aurait entraîné beaucoup de *Béatrix*, et *Béatrix* ira par elle seule et n'entraînera pas de *Grand Homme !*

CCXV.

A M. VICTOR HUGO, A PARIS.

1839.

Mon cher et illustre maître,

Nous avons besoin de nous entendre avant la dernière séance du comité; car il s'agit de le renouveler à l'assemblée générale.

Or, vu l'indisposition de Desnoyers, je vous prie de venir *demain jeudi à midi précis*, dans le salon de Théophile Gautier, rue de Navarin, 14. Nous prendrons ensemble les mesures les meilleures.

Votre tout dévoué.

CCXVI.

A M. LE PROCUREUR DU ROI, EN SON PARQUET.

Paris, le 1er septembre 1839.

Monsieur,

Je sais que le comité de la Société des gens de lettres a dû vous dénoncer un fait de diffamation grave, commise envers moi, en vous transmettant le corps du délit[1] ; mais, comme vous ne seriez

1. Il s'agissait d'une lithographie publiée par la *Gazette des Écoles*, et qui représentait Balzac dans une cellule de Clichy, vêtu d'une robe de moine et assis à une table sur laquelle on voyait des bouteilles de vin et un verre à champagne. Du bras gauche il tenait une pipe qu'il fumait, et du bras droit il entourait la taille d'une jeune femme. Au bas de cette lithographie, on lisait : *Le révérend père dom Seraphitus Mysticus Goriot, de l'ordre régulier des frères de Clichy, mis dedans par tous ceux qu'il y avait mis, reçoit, dans sa solitude forcée, les consolations de Sancta Seraphita* (Scènes de la Vie cachée, pour faire suite à celles de la Vie privée).

pas suffisamment saisi, j'ai l'honneur, monsieur le procureur du roi, de me porter par cette lettre partie plaignante auprès de vous et partie civile. M. Benazet, avoué de la Société, sera constitué et fera les diligences nécessaires.

Trouvez ici, monsieur le procureur du roi, l'expression de mon profond respect.

CCXVII.

A M. LOUIS DESNOYERS, A PARIS.

Les Jardies, 6 décembre 1839.

Mon cher Desnoyers,

Je n'ai reçu que ce matin jeudi votre envoi, par suite de la maladresse de la personne qui l'a fait. On a mis un nom qui n'était pas celui de *Louis Brouet,* mon jardinier, et l'on a dit, pendant deux jours, au bureau des messageries, qu'il n'y avait pas de boîte à cette adresse. Puis, hier, on a fait signer mon jardinier, et on lui a dit qu'il y avait bien un paquet adressé à un *Louis Bro* ou *Brou,* mais que ce n'était pas lui.

L'excessive sévérité janséniste du directeur m'a obligé d'envoyer en ambassade un de mes amis — car je n'ai même pas le temps d'aller à Sèvres! — pour obtenir ce paquet que j'ai reconnu être le mien; et il a fallu dire ce qu'il contenait et le prouver.

Vous voyez combien de pareils oublis entraînent de retards. S'il en arrive deux autres semblables, nous n'aboutirons jamais. Vous avez des porteurs; vous devriez, comme ce digne *Constitutionnel,* en mettre un à mes ordres, qui irait et viendrait.

Je vous renverrai copie et épreuves par un libraire que j'attends demain vendredi, et vous trouverez sur cette épreuve l'indication de ma maison, qui est entre Sèvres et Ville-d'Avray.

Mille compliments.

CCXVIII.

A M. LE RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL .....

Les Jardies, 1840.

Monsieur,

Comme j'ignore le nom du critique auquel je dois l'article qui a été fait sur mon livre dans votre journal, voulez-vous avoir la complaisance de vous charger vous-même de lui exprimer ma reconnaissance. Il a si bien dégagé la pensée fondamentale du livre, dédaigneusement traité par ceux qui en ont déjà parlé, que je lui dois un sincère et cordial remercîment.

Plus tard, monsieur, cette pensée, qui est réellement de présenter une formule abstraite de la vie humaine sans acception d'individualité, ressortira plus ferme, lorsque dans la deuxième édition j'expliquerai le plan de cette entreprise, en commençant à grouper les existences individuelles depuis les plus pauvres, et de nuance en nuance, jusqu'au *roi*, jusqu'au *prêtre*, en suivant l'effet de la *pensée* dans la *vie*. Puis, après avoir dessiné une vue générale de *l'humanité sociale* en la poétisant, si je puis, j'essayerai d'empoigner (passez-moi le mot), dans la dernière raillerie humaine qui reste à la littérature moderne, *les gouvernements* eux-mêmes, en en flagellant (si je puis) l'imbécillité continue, et en montrant qu'il ne s'agit que de *hiérarchiser* la capacité et mettre le despotisme dans la forme sociale et non dans les individus.

Puisque vous m'avez indirectement encouragé, par une rare intelligence de mon livre, permettez-moi de vous exprimer ma gratitude en vous montrant l'œuvre difficile pour laquelle vous m'avez rendu quelque courage. Les critiques de bonne foi sont si faciles à compter par le temps de haine et d'envie où nous sommes, que ce serait un devoir pour un écrivain de sympathiser avec les âmes généreuses dont il est compris, si ce n'était déjà un plaisir.

Agréez l'expression de ma haute considération et mes compliments empressés.

CCXIX.

A M. THÉODORE DABLIN, PROPRIÉTAIRE, A PARIS.

Paris, 2 mars 1840.

Mon vieil ami,

Si vous avez, dans votre cercle, des personnes qui souhaitent assister à la première représentation de *Vautrin* et qui soient bienveillantes, j'ai le droit de faire louer des loges à mes amis plutôt qu'à des inconnus. Je tiens à ce qu'il y ait de belles femmes. — Ainsi faites-moi savoir promptement, dans ce cas-là, les noms, pour que je les indique. Je vous enverrai, à vous, une stalle; il y a déjà plus de demandes que de loges, et nous sommes obligés de sacrifier les journalistes!

Mille amitiés.

CCXX.

A M. DE LAMARTINE, A PARIS[1].

Paris, 13 mars 1840.

Monsieur,

Je conçois parfaitement que, chez vous, l'homme politique absorbe l'homme littéraire à ce point que vous ignoriez ce qui se passe dans un petit théâtre de boulevard.

J'aurai donc l'honneur de vous apprendre que je fais jouer demain un drame en cinq actes à la Porte-Saint-Martin.

Si, comme je l'espère, je tombe de bonne heure, je m'empresserai d'aller demander à votre amitié des consolations de circonstance.

CCXXI.

A M. LÉON GOZLAN[2], HOMME DE LETTRES, A PARIS.

Paris, mars 1840.

Mon cher Gozlan,

Je vous ai fait parvenir une stalle de balcon. Le mot de Dutacq

1. *César Birotteau* lui est dédié.
2. *Autre Étude de femme* lui est dédiée.

m'épouvante, car il m'a fallu racheter celle que je lui envoie.

Enfin! Je suis mort dans les répétitions!

Vous verrez une chute mémorable. J'ai eu tort d'appeler le public, je crois.

Morituri te salutant, Cæsar!

Vous avez dû signer une feuille, et la stalle envoyée est le numéro 12.

CCXXII.

A MADAME DE V...

(en lui envoyant les épreuves corrigées de *Béatrix*).

Paris, 1840.

Ma chère amie,

Voici les épreuves de *Béatrix,* ce livre auquel vous m'avez fait porter une affection que je n'ai jamais eue pour aucun livre, et qui a été l'anneau par lequel nous avons fait amitié.

Je ne donne jamais ces choses qu'à ceux qui m'aiment, car elles témoignent de mes longs travaux et de cette patience dont je vous parlais. C'est sur ces terribles pages que se passent mes nuits; et, parmi tous ceux à qui j'en ai offert, je ne sache pas de cœur plus pur et plus noble que le vôtre, malgré ces petites atteintes à la foi qui ne viennent sans doute que de l'excessif désir que vous avez de trouver un pauvre auteur plus parfait qu'il n'est possible.

Ce matin, j'achevais de vous écrire, chère amie, quand le directeur des beaux-arts est venu pour la seconde fois. Il m'a offert *momentanément* une indemnité qui ne faisait pas votre somme[1]... J'ai refusé. Je lui ai dit que j'avais droit ou non, et que, si c'était oui, il fallait que mes obligations envers des tiers fussent au moins remplies; que je n'avais jamais rien demandé; que je tenais à cette noble virginité, et que je voulais ou rien pour moi, ou tout pour les autres.

Il s'en est allé très-heureux, m'a-t-il dit, de ce que je lui disais, et m'a remis pour une plus ample satisfaction à l'issue de la lutte parlementaire.

1. Cette indemnité était offerte à Balzac, au nom de l'État, pour compenser le dommage que lui avait causé l'interdiction des représentations de *Vautrin.*

Je vous rapporte cela, parce que ce sont vos affaires.

D'ailleurs, malgré cet échec et ma maladie, mon courage n'est pas abattu. Je pourrai puiser à d'autres sources, celles de la librairie, pour remplir mes engagements.

Je vous envoie mille amitiés, et me sens un peu fatigué, ce soir. Adieu, chère !

CCXXIII.

A M. DUJARIER, GÉRANT DU JOURNAL *LA PRESSE*, A PARIS.

Aux Jardies, Sèvres, 23 mai 1840.

Il y a bien longtemps que j'ai de prêts *les Paysans*, qui serviront près d'un mois le feuilleton de *la Presse*; il ne faut pas quinze jours pour les mettre en état de paraître, mais il faut savoir à qui s'adresser, où aller pour les faire composer. L'ouvrier qui se chargeait de cela a disparu.

MM. Béthune et Plon font des corrections une bouteille à l'encre, et il faudrait pouvoir composer mon ouvrage en vieux caractère quelque part. Ces difficultés ne peuvent être résolues par correspondance. Si vous voulez me venir voir à la campagne, nous nous entendrons. *Les Paysans* peuvent paraître en juillet, du 1er au 10.

Agréez, monsieur, mes compliments.

J'ai besoin d'examiner aussi mon compte, afin de voir s'il n'y a pas confusion entre deux traités; ceci sans aucun soupçon d'inexactitude.

CCXXIV.

A M. HIPPOLYTE SOUVERAIN, A PARIS.

Les Jardies, lundi matin, 1840.

Voici trois fois, mon cher monsieur Souverain, que j'envoie aux Gondoles[1], et qu'il ne s'y trouve pas de paquet pour moi. Je ne puis vous en dire davantage : nos relations, relativement à l'exécution de conventions presque impossibles à remplir de mon côté,

1. Diligences qui faisaient alors le service de Paris à Versailles.

ont été un leurre du vôtre. Vous avez voulu m'y faire manquer, et je comprends très-bien que vous ne viendrez me voir que le 16 juin. Vous imprimez *Pierrette* sans que je puisse vérifier les épreuves, et il y aura des fautes horribles ; vous trouvez inutile ou nuisible l'intervention de l'auteur dans l'impression de son œuvre !

Je n'ai point mon premier volume du *Curé* complet, et, s'il était tiré, je devrais l'avoir.

Ma copie est prête ; mais vous savez bien que je ne la confie jamais à des tiers.

Enfin, vous mettez, je le vois, des entraves à tout par système, et c'est à dégoûter du travail. Vous savez qu'il m'est souvent impossible d'aller et de venir, et il n'y a pas eu, de votre part, la moindre complaisance pour tout ceci. Il aurait fallu que j'allasse aux imprimeries. Avec ce système, en deux ans, on ne ferait pas deux volumes.

Je vous ai attendu, avant-hier et hier, toute la journée ; et attendre quelqu'un, c'est ne rien faire. Vous ne savez pas tout ce que cela me cause d'ennuis, de pertes, de peines, maintenant et dans l'avenir !

Vous ne voulez pas faire paraître *le Curé* ; il aurait pu être fini le 15 mai. Le 15 mai, il n'y avait pas six feuilles composées sur la copie !

Mille compliments.

CCXXV.

A M. ARMAND DUTACQ, A PARIS.

Paris, 17 juillet 1840.

Mon cher Dutacq,

Aujourd'hui vendredi 17 juillet, à midi, après avoir donné depuis huit jours[1] la lettre sur la littérature, et depuis quatre jours la lettre sur la politique, je n'ai pas les épreuves ! Il m'est impossible d'aller comme cela. Il ne faut pas compter sur moi, si vous n'avez pas les moyens d'exécution. Je suis incapable de demeurer trente heures, trois jours, à attendre. Les pensées s'en vont, la faculté de

1. A la *Revue parisienne*.

travail aussi. Si cela se renouvelle, je renonce franchement. Je m'userais inutilement dans des attentes stériles. Il n'en est pas de ces travaux-là comme de ceux des peintres, qui, en attendant un modèle, font une esquisse. Avoir mes épreuves huit jours après, c'est faire un autre travail plus considérable que le premier.

Ce n'est pas à la pensée de se mettre au service des instruments; c'est aux instruments à servir la pensée. Aller ainsi, c'est se consumer en pure perte. Voilà comme les libraires nous font manquer des travaux, puis se plaignent de nos retards.

Votre imprimeur se moque de vous et de moi, mon vieux.

CCXXVI.

A M. AUGUSTE BORGET, CHEZ M. CARRAUD, A FRAPESLE.

Aux Jardies, 12 août 1840.

Mon bon, vieil et sûr ami, à toute heure, à tout moment, vous avez chez moi et les entrées et une chambre. J'ai bien pensé à vous, madame Carraud vous le dira. Quant à ma situation, elle est pire. L'amitié pour vous, les dettes, les travaux, tout a grandi.

Au moment où je vous écris, il y a un *Vautrin* à Frapesle, et un mot pour la chère et bien-aimée châtelaine.

Je ne puis vous en écrire bien long, mon cher Borget. Il y a la plus touchante histoire que j'aie faite, *la Messe de l'athée,* qui vous est dédiée. Cela vous dira tout.

Venez, cher! vous serez reçu comme la veille de votre départ.

Pendant que vous travailliez, que vous parcouriez le monde, j'avançais dans cette œuvre dont vous savez le plan, l'étendue et les détails innombrables. Point d'amis, beaucoup d'ennemis, voilà ce qui est du personnel.

Je suis bien heureux de vous savoir revenu en France, bien portant et persévérant dans votre carrière; mais j'eusse été plus content encore de vous savoir rapportant de quoi établir votre indépendance. Je suis un triste exemple de ceux qui comptent sur l'art pour vivre.

Là où je suis, je suis dans Paris, et bien moins éloigné du centre que je n'étais à Chaillot et rue Cassini.

Adieu, cher, bien cher! je n'ai pas le temps de vous envoyer autre chose qu'une poignée de main et un baiser fraternel Vous savez que j'ai fait une perte cruelle et qui a blessé ma vie. On tient bien aux amitiés qui nous restent et qui sont anciennes; aussi plus viennent les années, plus on s'attache. Dites-le bien à madame Zulma, à qui j'envoie mille tendresses. Mes amitiés au commandant. Embrassez Yorik pour moi, puis trouvez ici les plus vives effusions de mon cœur.

CCXXVII.

A M. CHARLES DE BERNARD, A PARIS.

Paris, jeudi matin, 1840.

Mon cher de Bernard,

Je pars pour les Jardies jusqu'à mercredi prochain; si vous voulez venir voir un matin la niche dont je vous ai parlé, venez! puis prenez la réponse que vous savez pour les deux ouvrages de *Mitouflet ou l'Élection en province* et *Qui a terre a guerre;* il faut, et pour cause, une décision avant jeudi prochain; il y a marchand, comme disent les acquéreurs aux ventes.

Mille gracieusetés et fleurs d'amitié; venez m'aider, avec *la Fosseuse*[1], à ranger mes livres; vous aurez cinquante sous par jour et le vin.

CCXXVIII.

A MADAME DESBORDES-VALMORE[2], A PARIS.

1840.

Cher rossignol,

Il m'est arrivé deux petites lettres, trop courtes de deux pages, mais toutes parfumées de poésie, sentant le ciel d'où elles venaient, et qui m'ont rappelé, comme les plus beaux endroits d'une symphonie de Beethoven, les deux jours que j'ai eus de vous; en sorte que — ce qui m'arrive rarement — je suis resté les

1. Surnom d'amitié donné par Balzac à madame Charles de Bernard. La Fosseuse est un personnage du *Médecin de campagne*.

2. *Jésus-Christ en Flandre* lui est dédié.

lettres à la main, pensif, me faisant un poëme à moi tout seul, me disant : « Elle a donc conservé souvenir d'un cœur dans lequel elle a pleinement retenti, elle et ses paroles, elle et ses poésies de tout genre? » Car nous sommes du même pays, madame, du pays des larmes et de la misère. Nous sommes aussi voisins que peuvent l'être en France la prose et la poésie, mais je me rapproche de vous par le sentiment avec lequel je vous admire, et qui m'a fait rester une heure de dix minutes devant votre portrait au Salon.

Allons, adieu. Ma lettre ne vous dira pas toutes mes pensées; mais trouvez-y intuitivement toute l'amitié dont je la charge, et tous les trésors dont je voudrais pouvoir disposer. Ah ! si Dieu me prêtait sa puissance, tous ceux que j'aime auraient, selon leur goût, une grande, une petite, une moyenne Grenadière et toutes les joies du paradis par avance, car à quoi bon les faire attendre?

Adieu donc; baisez Ondine au front pour moi, et gardez, je vous prie, comme quelque chose de vrai, mon sincère attachement et ma vive et sympathique admiration.

CCXXIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Les Jardies, 23 septembre 1840.

Je ne peux aller te voir, chère sœur : la fatigue me cloue ici; j'arrête mon travail de nuit, je me couche tôt et dors. Je ne vais nulle part, je suis brouillé avec M. de Girardin; j'ai déjà rompu avec ce coin du monde.

Ma troisième livraison de la *Revue parisienne* paraîtra dans deux jours.

Ne te tourmente pas, j'arrangerai le payement dont tu me parles. Pourquoi ma mère est-elle triste? J'ai encore à souffrir, il est vrai; mais, dans le combat, il faut marcher sans s'attendrir.

A bientôt, quoique cela; tu sais si le faubourg Poissonnière m'attire. Venez à Ville-d'Avray, d'ailleurs, si vous vous ennuyez trop après le frère.

CCXXX.

A M. LOUIS DESNOYERS, A PARIS.

Sèvres, vendredi soir, 1840.

Mon cher Desnoyers,

On m'a jeté, sans aucun égard à ma qualité de membre de la Société des gens de lettres, dans une ignoble prison à Sèvres, pour ne pas avoir été, dans les vignes, voir si des échappés de Paris ne mangeaient pas les raisins. Grave crime envers la garde nationale rurale instituée pour préserver les vendanges! Et j'en ai pour soixante-douze heures.

Il m'est impossible de me rendre à l'assemblée [1], et je vous explique le cas, afin qu'on n'y voie pas autre chose que la difficulté de sortir. C'est absolument aussi rigoureux, et plus, que si j'avais volé quelques millions à des actionnaires.

Mille compliments.

CCXXXI.

A M. CHARLES DE BERNARD, A PARIS.

Aux Jardies, 1840.

Mon cher de Bernard,

Des Italiens, des Polonais, des gens de province, enfin tout le monde a trouvé ce que l'homme le plus spirituel a vainement cherché. Si vous êtes venu à Ville-d'Avray, vous avez passé devant ma chaumière ; elle est sur la route, elle se voit de partout. Je ne suis pas au milieu des bois; je suis sur la commune de Sèvres, et non sur Ville-d'Avray. Malheureusement pour moi, les deux mille voyageurs du chemin de fer journalier me verront en allant et revenant de Paris à Versailles. Enfin, je suis dans le parc de Saint-Cloud, comme la lanterne de Démosthènes, que tout le monde dit *de Diogène*. Je suis convaincu maintenant, si j'en avais douté, que vous êtes un homme de talent; car il n'y a que les rêveurs occupés de littérature qui ne trouvent pas les vulgarités situées au bord des routes.

1. La séance du comité de la Société des gens de lettres.

Je n'avais pas compté sur moi pour vous attirer, mais sur les charmes d'un admirable pays, et je suis sûr que, tôt ou tard, vous et votre compagne, vous voudrez faire connaissance avec les bois de Saint-Cucufa et autres. Quant à moi, je ne viens à Paris que pour peu d'instants, pour d'ennuyeuses affaires, en sorte que j'ai peu de chances pour vous rencontrer, quoique je compte, à la première occasion, vous donner quelques-uns de ces instants qui feront alors, si je vous trouve, contraste avec les ennuis que j'y subis.

Mille compliments.

CCXXXII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Les Jardies, 1840.

Vous me croyez heureux! mon Dieu, le chagrin est venu, chagrin intime, profond et qu'on ne peut dire.

Quant à la chose matérielle : seize volumes écrits, vingt actes faits, cette année, n'ont pas suffi! Cent cinquante mille francs gagnés ne m'ont pas donné la tranquillité!

J'ai rendu quinze cents francs sur deux mille à Auguste; mais, par la manière dont je les rends, les cinq cents francs ne doivent être comptés pour rien, car il lui faut des intérêts. Je me regarde comme lui devant encore mille francs; mais tout ce que je pourrai faire sera de les lui donner cet hiver, aussitôt que j'aurai eu un succès au théâtre.

Ne croyez pas que les Jardies me fassent oublier Frapesle. J'irai plus d'une fois causer sous votre toit avec vous que j'aime tant, et comme esprit et comme caractère. En ce moment, je suis épuisé physiquement et moralement; mais les affaires d'argent sont si cruellement pressantes, que je ne puis vous aller voir.

Un travail me repose d'un autre travail, voilà tout. Il me faut encore six mois d'une activité pareille à celle qui m'a empêché de vous aller voir, quoiqu'à une demi-heure de chemin l'un de l'autre, cet hiver, pour m'en tirer; mais c'est creuser ma tombe.

Les Jardies devaient être le bonheur de bien des manières, ils sont une ruine. Je ne veux plus avoir de cœur. Aussi pensé-je très-sérieusement au mariage. Si vous vous rencontrez vous-même,

jeune fille de vingt-deux ans, riche de deux cent mille francs ou même de cent mille, pourvu que la dot puisse s'appliquer à mes affaires, vous songerez à moi. Je veux une femme qui puisse être ce que les événements de ma vie voudront qu'elle soit : femme d'ambassadeur ou femme de ménage aux Jardies; mais ne parlez pas de cela, c'est un secret. Ce doit être une fille ambitieuse et spirituelle.

Adieu : les mondes ne sont rien pour les amitiés vraies, et moi, je ne vous tends pas la main, je serre la vôtre. Mille choses d'amitié au commandant.

Je ne vous ai pas envoyé mes livres, parce que je ferai, d'ici à deux ans, une belle édition complète. Tout à vous.

CCXXXIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A VIARMES.

Aux Jardies, novembre 1840.

Ma chère Laure,

Tu imagines bien que j'ai peu de temps pour écrire, quand je suis obligé de faire de l'argent au moins pour trois mois à l'avance, et que mon déménagement me condamne à autant de démarches que de frais. La chambre de ma mère sera prête dans une dizaine de jours, et tout sera fini d'ici au 5 décembre. J'ai rencontré hier ta belle-sœur, qui m'a dit que Surville se plaignait de ne pas me voir. Je lui ai dit que je ne concevais pas que lui, mathématicien, n'étendît pas les pages d'in-octavo sur les jours pour en additionner la somme. Je n'ai pas d'argent à dépenser en frais de voitures, il faut des courses énormes pour les moindres difficultés; enfin, je prends toujours sur mon sommeil, j'ai plus de trois cents colonnes de journal à écrire :

Les Lecamus	120	colonnes.
Une Ténébreuse Affaire (dans le *Journal du Commerce*)	120	—
Un article à *la Mode*	64	—
Un article à *la Sylphide*	14	—
Les Deux Frères, à *la Presse*	60	—
Total	378	colonnes.

Et tout cela doit paraître d'ici à un mois!

En outre, j'ai sur les bras Souverain, pour *le Curé de village* et *Sœur Marie-des-Anges*, quatre volumes in-octavo qui m'accablent d'épreuves.

Or, mes chers enfants, ce petit bulletin vous fera voir qu'il faut m'abandonner à moi-même et ne pas souffler mot à quelqu'un qui supporte un pareil fardeau. Dis à ton mari que c'est comme s'il faisait sept ponts à la fois. Les quatre volumes ne me donnent pas un liard, ni *les Lecamus*, ni *la Presse*. Il faut que je trouve à Surville l'argent qu'il a payé pour moi; et j'ai auparavant à éteindre une autre créance. L'univers sera effrayé de mes travaux avant que mes proches ni mes amis s'en doutent.

Comme personne ne peut me venir voir, que je ne puis plus aller chez personne, il faut me résigner et souffrir. Recommande à ma mère d'envoyer son lit de plume, sa pendule, ses flambeaux, deux paires de draps, son linge à elle chez toi : je ferai tout prendre le 3 ou le 4 décembre. Si elle le veut, elle sera très-heureuse; mais dis-lui bien qu'il faut se prêter au bonheur et ne jamais l'effaroucher. Elle aura auprès d'elle une personne de confiance et une servante; elle sera soignée comme elle le voudra. Sa chambre est aussi élégante que je sais les faire : elle a le tapis de Perse que j'avais rue Cassini dans ma chambre. Obtiens d'elle de ne pas faire la moindre résistance à ce que je veux lui demander pour sa toilette; je ne veux pas qu'elle soit autrement qu'elle ne *doit être*, elle me causerait de grandes souffrances. Elle ne connaît ni la Suisse ni les Alpes; si je vais étudier sur les lieux mes SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE (et il est probable que j'irai voir les Alpes de Gênes), je compte l'emmener avec moi, à moins que cela ne la fatigue trop ou que l'argent ne manque; et, en voyage, à l'étranger, il me serait impossible de ne pas vouloir lui faire rendre tous les honneurs dus à *Madame mère*.

Adieu; tu vas rentrer à Paris : je ne te verrai pas souvent, mais j'aurai de tes nouvelles par la mère, qui ira quelquefois chez vous.

Tu ne pourrais pas te tirer du manuscrit des *Lecamus;* il faut, d'ailleurs, gagner de vitesse ceux qui feraient d'après le feuilleton, et je le retarde pour savoir avec Laurent-Jan si nous pouvons en faire d'avance une pièce.

Je vous embrasse toutes, mes chères nièces, ma sœur, ma mère, et fais bien mes amitiés au Surville. A propos, j'attaque à mort son École polytechnique, et j'irai lui communiquer l'épreuve, ainsi qu'à toi, car c'est capital. Ainsi, je vous verrai quelque chose comme le 2 décembre, quand vous serez réinstallés.

Mille tendresses.

CCXXXIV.

A M. CHARLES DE BERNARD, A PARIS.

1840.

J'ai vu de mes yeux la sainte copie. Allez, mon enfant, et bon courage! Clémentine [1] m'a débauché : je suis venu, j'ai dîné avec elle, mais sans vous. Pends-toi, brave Bernard! car nous avons attendu jusqu'à sept heures.

Mille amitiés, à bientôt! A ma honte, je dors, et c'est l'influence des *Petites Misères de la Vie conjugale* que j'ai à écrire cette nuit.

CCXXXV.

A M. JULES HETZEL, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

1841.

Mon cher Hetzel,

Tout ce que vous ferez pour cet article du *Lion* [2] sera bien fait. J'ai la plus grande confiance dans M. Stahl, et il ne fallait pas m'écrire quatre pages de précautions oratoires. Seulement, envoyez-moi l'épreuve quand tout sera arrangé, que j'y mette la dernière façon, afin que M. Stahl ne prenne pas plus de peine qu'il ne faut.

Tout à vous.

CCXXXVI.

A M. VICTOR HUGO, A PARIS.

1er juin 1841.

Mon cher Hugo,

Si vous m'avez mis de côté les deux billets que je vous ai

1. Madame Charles de Bernard.

2. *Voyage d'un lion d'Afrique à Paris* (SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DES ANIMAUX).

demandés, et que je suis allé chercher déjà deux fois sans avoir pu vous rencontrer, ayez la complaisance de les remettre sous enveloppe au porteur, ou envoyez-les-moi, par la poste, rue des Martyrs, 47. — Sinon, que le diable emporte l'Académie et ses habits verts !

Mes adorations et mille amitiés.

CCXXXVII.

A M. POMMIER,

AGENT CENTRAL DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, A PARIS.

Paris, 1841.

Mon cher monsieur Pommier,

Ne serait-il pas bien important que vous fissiez savoir aux membres du comité les plus dévoués (Merruau, Hugo, David, Lacroix, Cellier, Pyat) de se trouver exactement à notre réunion, mardi à deux heures? Car, avec le désir de finir et de corriger promptement, le manifeste[1] paraîtrait, et il y a urgence. Quant à moi, j'y viendrai à deux heures sonnantes. J'ai travaillé sur l'épreuve, et il faudrait que chacun arrivât avec ses réflexions.

Mes compliments.

CCXXXVIII.

A MM. LES MEMBRES DU COMITÉ
DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES, COMPOSANT
LA COMMISSION DITE DU *MANIFESTE*.

1841.

Messieurs,

Il m'est impossible d'aller lundi ou tout autre jour de cette semaine à la commission, car je serai absent pour huit jours; mais j'ai maintenant, sur ce qu'on nomme le *manifeste*, une opinion arrêtée et mûrie. Je suis d'avis de cesser, comme commission, ce travail, et de demander l'ajournement à trois mois; voici mes raisons :

1. *Notes sur la propriété littéraire.*

1° Je désirerais que l'écrit fût adressé au roi, ce qui rendrait la chose plus grave, le langage d'une respectueuse audace;

2° Que toutes les questions y fussent traitées d'une manière générale, d'abord grief par grief, mais ensuite en entrant dans la question jusqu'au vif, aux choses et aux intérêts, en y mêlant des faits *statistiques* venus de source qui les rendissent frappants pour les gens d'affaires des Chambres;

3° Qu'il n'y eût pas d'autres conclusions que celles-ci :

Demander l'exécution de la législation par une loi nouvelle du décret sur les prix décennaux ainsi modifiés;

Un prix de *cent mille francs* pour la plus belle tragédie;

Idem pour la plus belle comédie;

Idem pour le plus bel opéra (paroles et musique);

Un prix de cinquante mille francs pour le plus beau drame des scènes inférieures;

Un prix de cent mille francs pour le plus beau roman;

Un prix de cent mille francs pour le plus beau livre de philosophie chrétienne;

Un prix de cent mille francs pour le plus beau travail de recherches archéologiques ou linguistiques, ou de comparaison transcendante de diverses méthodes, ou de faits historiques et scientifiques, afin de récompenser les créateurs philosophiques;

Deux cent mille francs pour le plus beau poëme épique ou demi-épique;

Ne rien demander pour l'histoire, qui a une fondation suffisante, ni rien pour les ouvrages utiles aux mœurs, qui ont le prix Montyon;

Demander que l'Académie française soit juge; qu'elle ne puisse diviser les prix; que, si elle ne trouve point d'œuvre digne du prix, elle le joigne à celui d'une nouvelle période de dix années jusqu'à ce que l'œuvre soit produite;

Que les honneurs accordés aux pairs de France soient également accordés aux membres de l'Institut;

Que les soixante-cinq mille francs de rente nécessaires à ces prix soient donnés à l'Académie par une fondation, afin que l'exécution de la loi ne soit point un caprice des régimes ou des législatures, quitte au gouvernement à diminuer d'autant l'allocation anneulle qu'il demande aux Chambres pour les lettres;

Enfin, que les places littéraires, telles que bibliothèques, etc., ne puissent être données qu'à des littérateurs, âgés de quarante ans, depuis dix ans dans les lettres, et sur une liste de dix candidats présentés par l'Académie française, et qu'on ne puisse être destitué que par suite d'un jugement encouru;

Que la distribution des prix décennaux soit l'objet d'une fête solennelle;

Que le poëte qui aura remporté le prix de poëme épique soit désigné comme candidat à l'Académie;

Que celui qui aura deux fois remporté le prix de la tragédie ou de la comédie, soit candidat désigné à l'Académie, et, musicien de l'Opéra, désigné candidat à l'Institut.

J'irai au comité expliquer mes motifs si vous adoptez mes idées.

Agréez, messieurs, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et distingués.

CCXXXIX.

AUX MÊMES.

1841.

Messieurs,

Votre commission, après un travail de quatre séances, a reconnu :

1° Qu'il était presque impossible de rédiger collectivement un manifeste, attendu que l'on obtenait constamment sept idées pour une, et que, de la discussion perpétuelle, il ne sortait que des phrases incolores;

2° Par suite de la discussion, il est résulté cet avis unanime :

Que le manifeste contenait une suite d'allégations plus ou moins éloquentes, mais essentiellement sujettes à la contradiction;

Que les corps constitués ne devaient pas procéder par allégations;

Que toute affirmation, essentiellement bonne en elle-même, devait reposer sur des faits;

Qu'en conséquence, il était impossible de donner les affirmations sans les faits; qu'à chaque articulation grave, il était de la dignité du comité d'apporter les preuves ou les faits;

3° Que, de ces considérations, il résultait la nécessité de diriger

la publication à faire en autant de parties qu'il y a d'ordres de faits différents;

Que chaque paragraphe actuel peut très-bien constituer le sommaire ou le résumé des faits qui sont à recueillir;

Mais qu'alors ce travail exige une division, une augmentation et une distribution nouvelles; que, dans tous les cas, le travail doit offrir des conclusions.

En conséquence, la commission propose à l'unanimité au comité :

1° La division de la publication en autant de chapitres qu'il y a d'ordres de faits comme idées générales : journalisme, librairie, publicité, loi sur la propriété littéraire, encouragements;

2° La distribution de chaque chapitre à un membre différent du comité, avec la charge de recueillir les documents qui s'y rattachent;

3° La nomination d'un président qui puisse conduire le travail.

Quand tous les éléments seront réunis, la publication aura les caractères qu'elle doit offrir au public, à l'administration et à la Société.

CCXL.

A M. CAUCHOIS-LEMAIRE,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES,
A PARIS.

Paris, 6 octobre 1841.

Monsieur,

L'agent central de votre société m'a communiqué la décision du comité relative à ma démission, qui, aux termes des statuts, devait être purement et simplement acceptée; je n'ai pas besoin de protester contre cette délibération; je me regarde comme n'étant plus membre de la Société.

Mais j'ai des droits, comme ancien membre de la Société, qui ont été méconnus dans la délibération, et je viens me plaindre d'un manque de délicatesse qui m'étonne de la part du comité, et qui nécessite ma demande formelle en radiation d'une partie de la délibération sur ma démission.

Je n'ai point dit au comité les motifs de ma démission, non-seulement pour conserver en entier le droit de tous les membres de la Société, mais encore parce qu'il est des motifs que l'on doit taire. Pour faire comprendre au comité l'imprudence de sa doctrine, qui ne résulte d'aucun article des statuts, car il n'est dit nulle part que le comité sera juge d'une démission, j'invoque le témoignage de deux de ses membres : MM. Pyat et Merruau. Tous deux savent que ma démission était donnée à la séance où, M. Pyat et moi, nous fûmes obligés de quitter le comité par le doute élevé sur notre impartialité comme juges, ce que j'ai regardé comme un manque d'égards suffisant. M. Pyat m'a dit : « Attendez une autre occasion de vous retirer de la Société. » M. Merruau me conseilla d'envoyer ma démission, que je donnai malgré l'avis de M. Pyat. Je dis alors à M. Pyat que j'avais déjà des raisons majeures de me retirer.

Le jour où j'apportai ma démission, le 5 septembre, il y eut une séance incomplète du comité, où assistaient MM. Pyat, Paul Lacroix, Bonnelier, Cauchois-Lemaire, Alby et Cellier. Si, ce jour-là, un sixième membre fût venu, il n'y avait aucune difficulté, ma démission était admise. Ce jour-là, j'ai, sous la foi donnée par ces messieurs que ce que je leur disais n'avait rien d'officiel et devait être regardé comme confidentiel, parlé de ma démission.

Or, la délibération du comité rapporte des motifs qui doivent être des suppositions gratuites, si aucun des membres de la précédente séance n'a violé la foi sous laquelle notre conversation a eu lieu, et qui, dans ce cas, aurait été infidèlement rapportée. La délibération, sous ce rapport, repose sur des données entièrement fausses, et qui me sont préjudiciables.

Maintenant, je fais observer au comité que c'est le lendemain même de la séance où ma démission ne fut pas consentie, faute d'un membre, que l'agent central a inventé le système de difficultés dont parle, au grand détriment de la Société, votre délibération ; ainsi l'agent se substituait au comité, se faisait fort de sa décision; entre ses deux lettres écrites dans l'intervalle des deux séances, il me prouvait que les assurances qui m'ont été données par les fondateurs de la Société, sur la facilité que j'aurais à me retirer, étaient des *tromperies*, et que nous sommes plus liés,

d'après lui, que nous ne le pensons tous. Et cela constitue pour moi une raison suffisante de retraite.

Par tous ces motifs, je demande la radiation formelle de toute la partie de votre délibération qui porte sur mes prétendus motifs, attendu que j'ai positivement refusé de les dire au *comité en nombre,* et que ce que j'ai dit aux membres d'un comité incomplet l'a été sous le sceau du secret.

Agréez, monsieur le président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Je garde copie de la présente lettre, qui sera remise en séance par l'un des membres du comité pour être lue comme observation sur le procès-verbal.

CCXLI.

A M. LE DIRECTEUR GÉRANT DU JOURNAL.....[1].

Paris, 1er janvier 1842.

Vos rapports avec la Société des gens de lettres ont dû vous apprendre que, dès le 5 octobre dernier, j'avais donné ma démission de membre de cette Société, et qu'à partir de cette époque, il ne vous était plus permis de reproduire aucun de mes ouvrages sans mon autorisation.

J'apprends cependant que le comité veut élever la prétention contraire.

Pour que vous ne soyez pas induit en erreur sur mes intentions, je crois devoir vous prévenir qu'à partir du jour de ma démission, le comité de la Société des gens de lettres ne peut vous autoriser à reproduire mes ouvrages et que j'entends poursuivre comme contrefacteur quiconque porterait atteinte à mon droit, en reproduisant tout ou partie de mes ouvrages, sans mon consentement exprès ou par écrit.

Agréez, monsieur, mes salutations empressées.

1. Lettre circulaire.

CCXLII.

A M. ALOPHE MENUT, A PARIS.

Paris, 1842.

Mon cher peintre,

Votre œuvre est entre les mains de Philippon, qui la fait lithographier pour vous suspendre à tous les étalages, sous cette rubrique : *Alophe Menut, d'après Gérard-Séguin,* et pour en tirer parti. Ce sera bientôt fait, et vous aurez chez vous votre page que vous mettrez à l'exposition.

Si je ne vous ai pas vu, c'est que je passe les jours et les nuits à des travaux qui eussent déjà fait crever des hommes qui n'auraient eu que les quatre-vingt-dix-neuvièmes de ma santé, de ma cervelle et de mon courage. Faire une œuvre qui attire Paris à l'Odéon ! voilà le programme.

Mille compliments affectueux.

CCXLIII.

A M. GERMEAU, A PARIS

(en lui envoyant un exemplaire du *Martyr calviniste*).

Paris, 16 janvier 1842.

Monsieur,

Vous reconnaîtrez facilement votre bien. Toutes les couronnes ont des diamants volés. Si je m'étais laissé aller, je vous aurais tout pris [1].

CCXLIV.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Février 1842.

Ma chère Laure,

Ma mère me dit que tu préfères à une toilette quelque chose

1. Allusion au roman de M. Germeau *le Tumulte d'Amboise,* dont Balzac s'inspira pour *le Martyr calviniste.*

dont tu as besoin au mois d'avril : tu peux y compter. Si tu pouvais, en t'ingéniant à tes moments perdus, me trouver un sujet dans le genre de celui des *Jeunes Gens*[1], pour les jeunes filles en pension et un pour les enfants au-dessous de dix ans, tu me rendrais le garçon le plus heureux du monde.

Nous ne nous verrons pas de sitôt, car je suis accablé de travail. *Les Jeunes Gens* ont fait un volume et je regarde cela comme une des perles de ma couronne ; j'en suis tout fier pour toi. Tu verras comment j'ai été amené à ne pas employer ton écriture.

Mille tendresses, chère sœur. Bien des câlineries à mes nièces, et mes amitiés à Surville.

CCXLV.

A LA MÊME.

Paris, 1842.

Ma chère sœur,

Je ne fais que passer par Paris, je n'y serai pas pour la fête de maman; je voudrais cependant m'y associer par quelque chose qui lui fît plaisir. Voici trois louis, disposes-en à son gré.

Je te verrai à mon retour, dans une semaine.

Mille tendresses.

CCXLVI.

A MADEMOISELLE SOPHIE KOSLOVSKI[2], A PARIS.

Paris, 6 mars 1842.

Chère Sofka,

Je voudrais bien avoir l'adresse de la princesse Constantin Razumovska, pour savoir si elle veut une loge à la première de *Quinola*.

Sachez, de votre côté,

Si les deux princesses Troubetskoï en veulent;

Si votre chère Kraïeska en veut une;

1. *Un Début dans la vie.*
2. *La Bourse* lui est dédiée.

Si les Makanof, *idem* ;

Si la comtesse Léon ;

Si la comtesse Nariskine.

En tout sept loges; il faut que je sache si on les veut premières fermées ou premières découvertes. — Je veux mettre les belles femmes en avant.

Enfin, quant à vous, Sof, sachez si votre adorateur l'Évangéliste veut une loge ou une place de balcon, et combien de places de stalles ou de balcon pour tous les jeunes gens de votre société.

Vous irez avec votre mère, sans doute, à moins que vous n'alliez avec mademoiselle Kraïeska. Dans ce cas, dites-moi si votre mère veut quatre places ou six places.

Entre nous, les premières fermées sont de trente francs la place, les premières découvertes de vingt-cinq francs, et je vous veux, vous, aux premières découvertes avec des élégantes. Les deuxièmes découvertes ne sont que de vingt francs la place.

Faites-moi la *presse aux spectateurs*, mais riches, bien posés et incapables de témoigner leur désapprobation autrement que par des bâillements.

C'est maintenant une faveur que d'être à cette solennité ; il y a au théâtre cent cinquante loges demandées par des inconnus qui n'auront rien. — Si votre mère prend avec elle Martinez de la Rosa[1], que je le sache; car madame Merlin le voulait, et je l'en ai dissuadée.

Allons, Sophie, à l'œuvre! ça chauffe ! ça brûle!

Mille tendres amitiés et mes respects à votre mère.

CCXLVII.

A LA MÊME.

Paris, 12 mars 1842.

Chère Sophie,

Les avant-scènes appartiennent au roi et aux ministres, qui les louent pour toute l'année; je ne puis donc assurer à la princesse

1. *El Verdugo* lui est dédié.

Troubetskoï que deux loges aux premières découvertes, mais c'est les meilleures places de la salle.

Nous jouerons mercredi prochain, à moins de malheur. Les premières découvertes de quatre places sont de cent francs la loge, et tout le monde veut être là. Mais la place fashionable, où sont les Aguado, les Rothschild, les Doudeauville, les Castries, etc., c'est la loge des premières fermées, parce qu'on est chez soi. La place là est de trente francs.

Les stalles sont à vingt francs.

Les deuxièmes découvertes sont à vingt francs la place; le balcon à trente francs.

Voilà tous les renseignements que vous désiriez.

Ah ! si vous saviez quel monde de jolies femmes ! Il n'y aura pas de claqueurs au parterre, qui est mis à cinq francs.

Dites à Stubert d'enrégimenter le plus de bravi dans son escouade.

La Mina m'a écrit que vous étiez malade, et ça m'a porté un coup comme si on avait dit à Napoléon que son aide de camp était mort. Je suis accablé, sur les dents ! je fais répéter les acteurs le matin, tout le personnel de la distribution pendant la journée, et les actrices le soir.

Il y a dans la pièce pour vingt mille francs de costumes. Les décors sont tout neufs. On me soutient que l'ouvrage est un chef-d'œuvre, et ça me fait frémir ! Ce sera toujours d'une solennité effrayante. — Lamartine m'a demandé une loge : je le mettrai entre les Russes.

La princesse Troubetskoï n'est pas la même dont je connais le mari. Vous verrez à écrire au prince. — Puis vos Makanof, ne les oubliez pas.

Il me vient, par matinée, des trente demandes de places, et je ne voudrais pas avoir des inconnus.

Ainsi : les balcons, vingt-cinq francs; les stalles, vingt francs; les premières découvertes, vingt-cinq francs la place; les deuxièmes découvertes, vingt francs; les deuxièmes fermées, vingt-cinq francs; les baignoires, vingt francs la place.

Écrivez aussi un petit mot à la princesse Constantin Razumovska. Je n'ose pas le faire moi-même.

Pour vous et pour votre mère, vous irez aux premières découvertes; je vous placerai bien.

Addio, carissima Sofi!

J'irai vous voir samedi. Mille compliments à Stubert, et mes hommages à votre chère mère.

Dites à toutes vos Russes qu'il me faut les noms et les adresses, avec *leur recommandation écrite et personnelle,* pour ceux de leurs amis (hommes) qui voudront des stalles. Il m'en vient cinquante par jour, sous de faux noms, et qui refusent de dire leur adresse; DES ENNEMIS QUI VEULENT FAIRE TOMBER LA PIÈCE. Nous sommes obligés aux plus sévères précautions!

Dans cinq jours, je ne saurai plus ce que je ferai. Je suis ivre de ma pièce.

Il y a un acteur malade.

Le jour sera mercredi 16, ou, au plus tard, vendredi 18; l'un ou l'autre, mais plutôt mercredi.

CCXLVIII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Avril 1842.

Ma chère mère,

Il m'est bien difficile de prendre l'engagement que tu me demandes, et je le prendrais d'une manière irréfléchie, que les suites en seraient alors graves, et pour toi et pour moi.

L'argent nécessaire à ma vie est en quelque sorte disputé à celui qu'exigent les créances, et bien péniblement obtenu.

L'existence que je mène ne convient à personne, elle lasse parents et amis, tous délaissent ma triste maison; ainsi, les choses vont se trouver plus difficiles encore, pour ne pas dire impossibles.

L'insuccès d'argent de la pièce que j'ai faite complique encore ma situation.

Il m'est impossible de travailler, au milieu des petits orages suscités par un intérieur où l'on ne s'accorde pas, et ma production s'est affaiblie depuis un an, cela est visible. Je ne sais quel parti prendre; mais j'en aurai pris un d'ici à peu de jours.

Quand le mobilier que j'ai sera vendu, quand j'aurai vendu les Jardies, je n'aurai pas obtenu grand'chose et je me trouverai seul avec ma plume et un grenier. Dans cette situation, serais-je plus en état de te secourir qu'en ce moment? je vivrai au jour le jour, d'articles que je ne puis faire avec l'agilité d'une jeunesse que je n'ai plus!

On prend — même mes proches! — l'égoïsme de mon travail pour un égoïsme personnel.

Je ne m'abuse pas : si, jusqu'ici, en travaillant comme je travaille, je n'ai pu réussir à payer mes dettes ni à vivre, le travail à venir ne me sauvera pas; il faut faire autre chose, chercher une autre position.

Et c'est dans ce moment-là que tu me demandes de prendre un engagement pareil! Il y a deux ans, je l'aurais pris et je me serais trompé moi-même.

Aujourd'hui, je ne puis que te dire de venir partager mon pain.

Tu étais dans une situation supportable; j'avais une personne d'un grand dévouement qui te sauvait tous les ennuis du ménage; tu n'avais pas besoin d'entrer dans les détails de la maison, tu étais dans le silence et dans la paix. Tu as voulu me compter pour quelque chose, quand il fallait oublier que j'existais, et me laisser mouvoir dans toute ma liberté, sans quoi je ne puis rien. Ce n'est pas un tort, c'est dans la nature même des femmes.

Aujourd'hui, tout est changé. Si tu veux revenir, tu auras un peu du poids qui va peser sur moi, et qui jusqu'alors ne t'atteignait que parce que tu le prenais de toi-même.

Tout cela, c'est des affaires et ne regarde en rien mon affection pour toi, qui est toujours la même; aussi trouve ici les mille tendresses de ton fils bien dévoué.

CCXLIX.

A M. AMÉDÉE POMMIER, HOMME DE LETTRES, A PARIS.

23 avril 1842.

Monsieur,

Je vous remercie et de votre recueil [1] et de ce que vous y dites

1. *Crâneries et Dettes de cœur.*

de flatteur pour moi; malgré la modestie de votre lettre d'envoi, j'ai lu tout, et je vous trouve trop de talent et d'avenir pour ne pas vous dire d'écouter ce que vous vous êtes adressé à vous-même par la bouche de Boileau.

J'aurais, en qualité d'admirateur presque enthousiaste des poëtes, beaucoup d'observations à vous faire, dans votre intérêt; mais je n'ai point le temps de les écrire, hâté que je suis de tracer, comme un pauvre bœuf de prosateur, mon sillon tous les jours; mais, si je me trouve un matin de bonne heure vers le quartier où vous demeurez, j'irai frapper à votre porte et vous soumettre de vive voix mes critiques amicales.

Agréez, monsieur, mes compliments et mes vœux pour de nouveaux succès.

CCL.

A M. D'APPONYI, AMBASSADEUR D'AUTRICHE, A PARIS.

Paris, 17 août 1842.

Si j'ai pris la liberté de vous offrir LA COMÉDIE HUMAINE pour votre belle bibliothèque, c'est moins à titre d'ornement littéraire que comme curiosité bibliographique. Ce livre a cela de curieux qu'il est le premier où l'on ait pu réunir le luxe et la perfection qui distinguent *les livres tirés à la presse à bras*, tout en exécutant le tirage *à la presse mécanique*. Cette espèce de triomphe qui consiste à faire tomber juste les lignes les unes sur les autres dans *la retiration*, c'est-à-dire en tirant le second côté de la feuille au revers du côté déjà noirci, s'est constamment bien accompli. Cela, de même que l'égalité de la couleur et du foulage, n'avait jamais été obtenu ni en Angleterre ni à Paris, et n'a pu être réalisé à Paris que dans une seule imprimerie où l'on a spécialement étudié la presse mécanique.

Sous le rapport du bas prix, c'est aussi l'un des effets de notre librairie, qui, malgré le défaut de protection, tâche de lutter contre la Belgique, laquelle n'a pas de droits d'auteur à payer sur ses publications. Dans tout autre pays que la France, le prix du papier de ce livre coûterait ce que coûte tout le livre.

A part la curiosité typographique, les gracieusetés de Votre Excellence et de madame la comtesse d'Apponyi m'auraient donné

le droit de vous l'offrir comme un remercîment. Nous serons encore deux années à terminer cette longue entreprise, car LA COMÉDIE HUMAINE aura près de vingt volumes; mais j'espère que Votre Excellence restera plus longtemps encore à un poste où elle a si justement conquis tant de sympathies dans la société parisienne.

Veuillez, monsieur l'ambassadeur, présenter mes hommages à madame la comtesse d'Apponyi, que mes occupations si exigeantes m'ont privé de voir depuis quelque temps, et agréer l'expression de ma considération la plus respectueuse.

Je suis de Votre Excellence le très-humble et très-obéissant serviteur.

CCLI.

A M. DAVID (D'ANGERS)[1], STATUAIRE, A PARIS.

1842.

Monsieur,

Je suis naturellement bien flatté de la proposition que vous m'avez faite. Mais, s'il n'existe ni lithographie ni portrait, ni quoi que ce soit de moi, c'est que je suis lié par une promesse à cet égard. Cette promesse est, d'ailleurs, en harmonie avec mes goûts. Nous ne savons pas si nos gloriettes ne sont pas des affaires de mode, et il n'y a rien de plus affreux que de se voir le revenant de sa propre gloire.

Plus tard, si je suis quelque chose, et si l'interdiction se lève, je serai tout à vous. Mais je sais qu'une médaille, quelque honorable que soit cette distinction, affligerait la personne qui est derrière le rideau.

Si je vous donne ces explications, c'est pour vous convaincre qu'il n'y a ni mauvaise grâce ni fatuité dans ma réponse négative.

Agréez, monsieur, mes remercîments pour votre offre gracieuse, et l'expression d'une admiration sincère, à laquelle je voudrais donner une tournure qui ne fût pas banale; mais vous devez être trop gâté pour que j'essaye de vous offrir autre chose que mes sentiments de sympathie pour le talent.

1. *Le Curé de Tours* lui est dédié.

CCLII.

A M. HIPPOLYTE SOUVERAIN, A PARIS.

Novembre 1842.

Monsieur Souverain,

Il m'est impossible de donner des *bons à tirer* sur placard, dans une imprimerie où, *après un an*, on ne sait pas encoreque l'on compose des lettres [1].

Voyez feuille 10, page 150, on a fait suivre et on a confondu deux lettres, et je vous ai montré sur les placards les indications soigneusement tracées. Quand on commet de ces fautes, ce n'est pas moi, c'est l'imprimerie qui en est cause, et la remise en pages de la feuille 10 ne me regarde point.

Il n'y a plus d'ajoutés possibles; vous avez eu tort d'arrêter la composition de la copie qui finit l'ouvrage : ce qu'il y a sur le deuxième placard que je vous renvoie était annoncé et ne fait pas deux pages de matière. Donc, si l'imprimeur a des garnitures, rien, dans l'état actuel des choses, ne s'oppose à ce qu'il m'envoie d'un seul coup toutes les feuilles imposées, depuis la feuille 11. Je les attends, et il suffit d'une journée pour les mettre en pages; ce n'est que six à sept feuilles.

Je n'admets pas les niaiseries que les compositeurs vous ont dites. Il n'y a rien de difficile dans ce qu'ils ont et ont eu à faire; donc il dépend entièrement d'eux et de vous de m'envoyer au plus tard lundi toutes les feuilles jusqu'à la nouvelle composition.

Samedi matin, vous trouverez jointe aux épreuves la préface corrigée de *Catherine de Médicis*, et, comme c'est en saint-augustin, on peut la faire simultanément.

CCLIII.

A M. CHARLES DE BERNARD, A PARIS.

Paris, 6 mars 1843.

Mon cher de Bernard,

On donne demain, contre toute espèce de règle, *les Burgraves*,

1. Les *Mémoires de Deux Jeunes Mariées*, roman par lettres.

un mardi ! il m'est impossible de n'y pas aller, Hugo m'a réservé des places.

1° Ou dînons à cinq heures un quart, et je reviens après *les Burgraves* ;

2° Ou soupons après *les Burgraves ;*

3° Ou remettons à jeudi.

Vous avez le choix entre les trois propositions ; elles me sont assez égales ; mais, comme je crois avoir une place en trop, j'avoue que le souper à dix heures et demie serait adorable !

Mille gracieusetés à *Mentine*, et tout à vous.

CCLIV.

A M. ARMAND DUTACQ, A PARIS.

Mars ou avril 1843.

Mon cher Dutacq,

Il m'est impossible de ne pas vous rappeler l'affaire du *Siècle*. Voici deux mois d'écoulés depuis votre promesse.

Quand vous m'avez envoyé le *Gavarni* en échange de la première *Caricature* (deux volumes in-quarto reliés), vous ne m'avez pas donné la première série des *Fourberies de femmes en matière de sentiment*, ni *les Coulisses*, ni *les Enfants terribles*. Je m'en suis aperçu en les faisant relier. Si vous pouvez réparer cet oubli, vous savez quel sera mon plaisir de collectionneur !

Enfin, je ne sais pas si vous faites *le Soleil ;* mais je suis sur le point de traiter pour une affaire comme celle d'Eugène Suë, absolument dans les mêmes conditions, avec une des premières maisons de banque. Il s'agit des SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE et de la partie la plus agissante sur les masses : à savoir, la République et Napoléon.

Venez m'apporter ce qui me manque de *Gavarni* d'ici à trois ou quatre jours ; car, dans une semaine, je crois que je serai engagé pour deux ans.

Mille amitiés.

CCLV.

AU MÊME.

Paris, 4 juin 1843.

Mon cher Dutacq,

David (Jules-Auguste) a, je crois, une assez bonne combinaison à vous soumettre relativement au *Parisien*. Il m'a prié de vous voir à ce sujet; mais je suis forcé d'aller à Lagny pour dix jours, afin d'y terminer des ouvrages commencés qui paraissent dans deux journaux (*le Parisien* et *l'État*), et je ne puis que vous prier d'aller voir Jules-Auguste David, ou de lui indiquer un rendez-vous pour qu'il vous expose son plan. Enfin témoignez-lui d'une manière quelconque que je me suis occupé de lui vis-à-vis de vous.

Je n'ai pas besoin de vous recommander de nouveau l'affaire du *Siècle;* vous savez que je pars dans un mois au plus tard, et que, pour beaucoup de raisons, il faut que cela soit fini, attendu que je n'aurai plus aucune obligation de ce genre.

Tout à vous.

CCLVI.

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Berlin, 14 octobre 1843.

Chère comtesse,

Je suis arrivé ce matin ici, à six heures, n'ayant eu pour tout repos que douze heures à Tilsitt, desquelles il faut déduire trois heures données au directeur des postes, à qui j'avais été recommandé et qui m'a rendu bien assez de services pour que je prisse le thé chez lui le soir. Je suis arrivé trop tard pour y dîner avec Stieglitz, comme on l'eût désiré.

Tant que j'étais sur le sol russe, il me semblait que j'étais encore avec vous, et, sans que je fusse précisément d'une gaieté folâtre, vous avez dû voir, par ma petite lettre de Taurogen, qu'il me restait assez de forces pour plaisanter de mon chagrin. Mais, une fois sur la terre étrangère, je ne puis vous rien dire, si ce n'est qu'on peut

faire ce voyage pour venir vous voir, et non en vous quittant. L'aspect des terres russes sans culture, sans habitants, me semblait naturel ; mais voir le même spectacle en Prusse m'a paru d'une horrible tristesse, d'accord d'ailleurs avec celle qui m'a empoigné. Ces maigres terres, ce sol stérile, cette froide désolation, cette misère, tout m'a saisi et glacé. Je m'en suis senti tout autant assombri que s'il y avait eu des contrastes entre mon cœur et la nature. Et le noir chagrin s'abattait sur moi de plus en plus pesamment, à mesure que la fatigue physique m'envahissait. D'ailleurs, ne me plaignez pas d'avoir fait la route par terre, car nous avons essuyé des orages qui ont dû rendre la navigation de la Baltique bien mauvaise.

Je sais comment vous allez par la manière dont je vais : je sens en moi un vide immense qui s'agrandit de plus en plus profondément, et dont rien ne me distrait. Aussi ai-je déjà renoncé à Dresde, je ne me sens pas le courage d'y aller ; on ne volera pas la Madone d'Holbein, d'ici à l'an prochain ; le théâtre de la bataille et les défilés de Kulm ne changeront pas, et j'aurai une raison, au mois de mai prochain, de refaire ce chemin avec d'autres idées. Ne m'en veuillez pas de mon défaut de cœur, rien ne me plaît plus de ce qui me plaisait de ce voyage dans le salon de l'hôtel Koutaïtsof. Vous me disiez : « Vous irez là ! » je vous écoutais, j'y allais, car c'était vous qui le disiez ; mais, que voulez-vous ! loin de vous, tout est sans vie et sans âme. L'an prochain, peut-être ! mais, aujourd'hui, je n'ai plus que l'abîme de mon travail et j'y vais par le plus court chemin.

J'ai dormi ce matin de sept heures à midi, quelques heures fatiguées, tourmentées ; j'ai déjeuné, je me suis habillé, j'ai fait les trois visites : Bresson, Redern, Mendelssohn, et, à mon retour, je me suis mis à vous écrire, car vous parler était l'instinct le plus grand, le plus vital du moment.

J'ai été interrompu par le comte Bresson, qui est immédiatement venu m'inviter à dîner pour demain, car il part, ou plutôt sa femme part dans deux jours ; elle le devance à Madrid. Autant que j'en ai pu juger, c'est un homme d'esprit et d'un grand sens, et surtout sans aucune espèce de prétention, ce qui est rare chez un diplomate et ce que je prise beaucoup. Il m'a engagé à écrire un mot à

Humboldt, que j'ai beaucoup vu à Paris, chez Gérard et ailleurs; il me montrera sans doute Potsdam. M. Bresson va en Espagne, et Salvandy à Turin.

Je reprends mes chères doléances, et je vous dirai que la chaussée de Pétersbourg à Tilsitt n'est praticable que sur deux parties, de Pétersbourg à Narva et de Riga à Taurogen, moins deux stations; en sorte que, sur environ une moitié, le chemin est détestable quand il a plu, et il avait beaucoup plu, hélas! Figurez-vous les soubresauts que nous faisions! mais les voitures sont excellentes, car elles y résistent. Tout ce qui est russe a la vie très-dure. On trace une chaussée dans les sables de la Livonie avec des bruyères; mais, quoique alors le chemin ait *les caractères de la bruyère,* il n'en a pas moins une physionomie peu rassurante et d'un style marécageux. C'est un miracle que de faire cette route en trois jours et demi, et cela donne une idée suprême de la ténacité russe. Nous allions à huit chevaux et quelquefois à dix en certains endroits. Là où la chaussée existe, elle est magnifique. Ah! j'aurai bien du plaisir à revenir! ce ne sera pas sur des bruyères, mais sur des fleurs que je croirai être secoué. A la lettre, on ne mange rien, car il n'y a rien à manger sur la route; mais les stations sont fort belles et il y a toujours d'excellent thé russe. Je pourrais donc faire les honneurs à mon chagrin d'une maigreur due à la diète du voyage; mais, si j'ai souffert, je dois à ma situation morale de ne m'en être pas aperçu : la douleur de vous quitter a dompté la faim, comme le plaisir de vous revoir a dompté le mal de mer. Vous êtes au-dessus de tout.

Je suis ici à l'hôtel de *Russie;* on y est passablement et pas trop cher. De Berlin, j'irai à Leipsick et, de Leipsick, à Francfort-sur-Mein, encore par la *Schnell-post* prussienne, et, de Francfort jusqu'en France, tout sera bateau à vapeur ou chemin de fer; ce qui, je crois, est plus économique que toute autre façon de voyager.

J'ai trouvé pour compagnons de route deux sculpteurs, dont l'un, je vous l'ai dit, parle le français d'une manière assez peu compréhensible, et je viens d'aller faire un tour dans la ville avec lui. Ces jeunes gens ont été pleins d'attentions pour moi tout le long de la route, depuis Riga, lieu de séparation de mon premier compagnon de voyage, le Français. La nature artiste est partout la même. Ces

deux jeunes gens m'ont tiré d'affaire dans les auberges, et je viens de les inviter à dîner (un dîner de rapins, bien entendu). C'est bien le moins que je fasse dîner avec moi ces obligeants garçons pour les remercier de leurs bons soins, avant de leur faire mes adieux.

Le maussade Berlin n'est pas comparable au somptueux Pétersbourg. En premier lieu, on taillerait une vingtaine de petites villes mesquines comme la capitale du Brandebourg dans la grande cité du plus vaste empire européen, qu'il lui resterait encore assez d'espace bâti pour en écraser les vingt petits Berlin qu'elle aurait extraits sans se gêner de sa vaste étendue ; mais, au premier aspect, Berlin semble plus peuplé, car j'ai aperçu quelques individus dans les rues, ce qui ne se voit pas souvent à Pétersbourg. Du reste, les habitations ici, sans être belles, paraissent bien construites ; on s'aperçoit même qu'elles ne manquent pas de confort à l'intérieur. Les monuments, assez laids d'aspect, sont en belles pierres de taille ; les espaces sont, d'ailleurs, ménagés de manière à les faire valoir, et sans doute est-ce à ce charlatanisme que Berlin doit d'avoir l'air plus populeux que Pétersbourg ; j'aurais dit *plus animé* s'il s'agissait d'un autre peuple ; mais le Prussien, avec sa brutale lourdeur, ne saura jamais qu'écraser ; il faut moins de bierre et de mauvais tabac, il faut plus d'esprit français ou italien, pour produire le mouvement des grandes capitales de l'Europe, ou il faut les grandes idées industrielles et commerciales qui ont fait le développement gigantesque de Londres ; mais Berlin et ses habitants ne seront jamais qu'une vilaine petite ville, habitée par un vilain gros peuple. Cependant, il faut l'avouer, pour qui revient de Russie, l'Allemagne a un air indéfinissable qui ne s'explique pas encore par le mot magique de *liberté*, mais qui se traduit par *mœurs libres* ou mieux *liberté dans les mœurs*. Les principaux monuments de Berlin sont, au reste, concentrés autour de l'hôtel où je suis et j'ai pu tout voir en moins d'une heure. La fatigue m'a repris, et j'aspire au dîner ; ce sera le premier depuis les splendeurs de la Russie.

A demain donc, chère comtesse.

15.

Notre dîner se composait de : potage, chevreuil, mayonnaise de poisson, macaroni au gratin, un peu de dessert, une demi-bouteille de madère, une bouteille de bordeaux. *Ecco, signora!* A huit heures, j'ai congédié mes convives et je me suis mis au lit, le premier lit qui ressemble à un lit, depuis que j'ai quitté Dunkerque. Avant de m'endormir, j'ai pensé à vous, à ce que vous pouviez faire à huit heures du soir, samedi. Je me suis imaginé que vous étiez au spectacle ; j'ai revu le théâtre Michel ; mais je n'ai pas eu le cruel plaisir, comme en *Schnell-post* et comme en *Karèta potchtôvaïa,* de penser à minuit, car, à minuit, je dormais d'un bon sommeil, et, le matin, je dormais encore à huit heures. Vous avez tant de fois dompté les plus impérieuses choses de la nature, que vous pardonnerez à cette pauvre nature d'avoir pris sa revanche une fois. Les âmes exclusivement tendres ont le culte des souvenirs, et le vôtre, vous n'en doutez pas, est toujours dans mon cœur et dans ma pensée ; je me suis donné la fête d'y songer pendant ce court moment de demi-rêve où l'on se sent encore entre la veille et le sommeil, et toutes les douces impressions de ces deux mois que j'ai passés avec vous sont revenues enchanter mon âme de leurs images radieuses et pleines d'harmonie. Vous voyez donc que la Vierge de Pologne est la même que la Notre-Dame de France, et que, si mon voyage est attristé par une séparation comme celle dont j'ai déjà souffert trois fois, il se fait du moins sans accident.

A propos d'accident, *Paméla Giraud* n'a pas été portée par mon nom : elle est tombée tout à plat, à ce qu'il paraît. Vous conviendrez qu'alors, vu les circonstances, l'affaire a été très-bonne pour moi. Dès que je serai de retour, j'expliquerai le fait par une pièce où je ne me contenterai pas de livrer mon idée à des faiseurs. Je viens de lire le feuilleton du *Courrier français :* il n'est ni bien ni mal, mais il entre dans les questions antilittéraires de l'argent et de la paternité douteuse, tandis qu'il sait probablement l'affaire telle qu'elle est.

Je reçois de M. de Humboldt la lettre qui sert d'enveloppe à la mienne et qui, certes, est curieuse dans les circonstances actuelles.

Je vous l'envoie et je puis parler ici à cœur ouvert, car cette lettre vous sera portée par Viardot, que je viens de rencontrer et qui s'en charge volontiers; c'est un des hommes les plus honorables que je connaisse, et en qui on peut avoir une entière confiance; il vous la rendra en main propre.

L'affaire de Posen n'est rien. On présume qu'un des hommes qui étaient derrière la voiture a eu peur et a tiré au hasard. Les secrétaires, qui sont parfaitement sains et saufs, en ont voulu faire un moyen de carrière ou de fortune pour eux-mêmes. Une enquête sévère a eu lieu et il n'en est rien résulté contre votre *povera gente*. Dans l'auberge où dînaient les gens de la suite impériale se trouvaient des individus qui se régalaient après avoir signé un contrat de vente quelconque. C'était là les prétendus conspirateurs. Les deux secrétaires avaient, d'ailleurs, énormément dîné et auront vu double.

16.

Je viens de dîner chez madame Bresson, née de Guitaut; car il y avait grand dîner aux Affaires étrangères à cause de la fête du roi. Excepté l'ambassadrice, tout était vieux et laid, ou jeune mais affreux; la plus belle femme, sinon la plus jeune, était celle à qui je donnais le bras; devinez?... la duchesse de Talleyrand (ex-Dino), venue là avec le duc de Valençay, son fils, qui a l'air d'avoir dix ans de plus que sa mère. On a fait la conversation de noms propres, de petits incidents arrivés à la cour depuis quarante-huit heures; cela m'a du moins expliqué les plaisanteries d'Hoffmann sur les cours d'Allemagne. Impossible de joindre le Redern; j'avais sa femme à côté de moi : figure d'héritière, et d'héritière bien riche pour avoir pu faire oublier une telle disette d'agréments. Au reste, rien de plus ennuyeux au monde que Berlin, je suis dévoré d'ennui, l'ennui m'a pénétré jusqu'aux os, j'ai peur de faire une maladie. Je vous écris ceci avant de me coucher, il est neuf heures! mais que faire à Berlin? il y a pour distraction *Médée*, traduite du grec en allemand et jouée littéralement. On a essayé hier à la cour de jouer aussi littéralement *le Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare! Le roi de Prusse protége les lettres comme vous voyez, mais surtout les lettres... mortes.

16 au soir.

Je pars demain, il faut aller à Leipsick par le chemin de fer pour gagner Mayence; alors, autant pousser jusqu'à Dresde, et voir la Galerie; car il n'y a que trois heures de route de Leipsick à Dresde.

M. de Humboldt m'a fait ce matin une visite d'une bonne heure, chargé, m'a-t-il dit, de compliments du roi et de la princesse de Prusse. Il m'a donné les indications nécessaires pour trouver Tieck à Potsdam. Je veux aller voir Tieck et j'en profiterai pour étudier la physionomie de la grande caserne de ce Frédéric dont le comte de Maistre a dit : « Ce n'est pas un grand homme, c'est tout au plus un grand Prussien. » Je vais en chemin de fer, bien entendu, et, en montant dans le wagon, j'y trouve ma fantastique duchesse de Talleyrand, coiffée de cheveux très-bien, avec une masse de diamants et de fleurs, enfin une apparition d'*un Songe d'une nuit d'hiver*. Elle allait à la cour et s'y rendait tout habillée. Elle dîne avec la princesse de Prusse et nous avons en tiers le comte de Redern, un vieux bellâtre prussien moisi, sec comme un Genevois, et important comme un diplomate en disponibilité. J'ai chargé la bergère de soixante ans de mettre mes respects aux pieds de la princesse de Prusse.

J'ai vu Tieck en famille; il a paru heureux de mon hommage. Il avait une vieille comtesse, sa contemporaine en lunettes, quasi octogénaire, une momie à garde-vue vert, qui m'a paru être une divinité domestique. Je suis revenu, il est six heures et demie du soir, je n'ai rien mangé depuis ce matin. Berlin est la ville de l'ennui, j'y mourrais en une semaine. Le pauvre Humboldt en meurt, il traîne partout sa nostalgie de Paris. Comme je pars demain matin par le chemin de fer, il faut vous dire adieu; je ne pourrai plus vous écrire que de Mayence.

En causant ce matin avec M. Bresson, je lui ai dit que j'avais été chassé de Pétersbourg par des cancans de portières et d'ignobles commérages, qu'on n'y croyait pas aux sentiments généreux et désintéressés, et que j'en voulais aux gens de ce pays pour avoir attaqué ma liberté sacrée, en imaginant que je ferais comme Loëve-Weymar. Là-dessus, M. Bresson m'a fortement approuvé, en me

disant qu'un Français ne devait jamais épouser qu'une Française, et je lui ai dit que j'étais de son avis et qu'ainsi ferais-je. On m'a dit que, si je voulais rester ici huit jours au moins, j'y serais fêté; mais huit jours, c'est trois cents francs, et vraiment pour Berlin ce serait trop cher; si je ne pouvais fuir cette affreuse villasse qu'à ce prix, je ne dis pas; et j'y ajouterais même encore, pour en être plus vite quitte. Plus que jamais je vois qu'il n'y a rien de possible sans vous pour moi, et plus je mets d'espace entre nous, plus je sens la force des liens par lesquels je vous suis attaché. Je ne vis que par le passé et je ne vis qu'en lui, retiré dans l'abîme profond de mon cœur. N'est-ce pas une horrible souffrance que de se trouver seul comme je le suis, avec la continuelle préoccupation de ces deux mois dont ma pensée recueille les fleurs pétale à pétale, avec une mélancolique et religieuse tendresse?

17 au matin.

Je vous quitte ce matin à nouveau, car c'est vous quitter encore une fois que de ne plus vous écrire le soir ce que j'aurai fait dans la journée. Je vais à Leipsick et j'aurai arrêté ma place à la *Schnell-post* pour Francfort; je coucherai à Leipsick; puis, le lendemain, j'irai voir Dresde, et, le 20, je serai revenu pour me mettre dans la diligence prussienne. L'isolement qui remplace l'intimité donne les allures du remords: j'éprouve un violent besoin de changer de place, de me remuer, d'aller et venir; comme si, au bout de ces agitations physiques et de tous ces mouvements inutiles, je finissais par vous trouver. Je regarde avec attendrissement ce papier que je porte dans l'instant à Viardot en pensant que vos jolis doigts le tiendront dans ce salon où les heures fuyaient si douces et si rapides! Viardot vous remettra fidèlement ce paquet, dans lequel je puis vous dire que ma vie sera une angoisse jusqu'au jour où je vous reverrai. De Mayence, vous aurez une lettre où je vous dirai mes faits et gestes depuis Berlin. Je serai vers le 10 novembre à Passy; ainsi écrivez-moi le 3 de votre style.

Adieu; si j'ai manqué à nos conventions, si quelque chose vous a déplu dans cette lettre, soyez bonne comme toujours et pardonnez-moi. Songez à mon chagrin, à ma tristesse, à ma douleur, et vous serez pleine de pitié et d'indulgence pour le pauvre exilé.

CCLVII.

A LA MÊME.

Dresde, 19 octobre 1843.

Je suis parti de Berlin avec l'ennui, chère, et j'ai trouvé ici la nostalgie. Rien de ce que je prends ne me nourrit, rien de ce que je vois ne me distrait. J'ai vu la fameuse Galerie et la Vierge de Raphaël et celle de Holbein, et je me suis dit : « J'aime mieux ma mie, ô gué ! » En parcourant le fameux trésor, j'aurais tout donné pour une demi-heure devant la Néva, à la place où vous demeurez. Pour comble de malheur, je suis ici pour deux jours de plus que je n'y voulais être, et voici comment : de Berlin, je suis venu à Leipsick par le chemin de fer et j'ai été forcé d'y passer une nuit. J'avais compté sans la foire de Leipsick ! Toutes les places étaient prises à la *Schnell-post.* J'ai eu alors l'idée de prier l'hôte de m'arrêter ma place et de garder mes paquets, au lieu de les faire traîner de Leipsick à Dresde et de Dresde à Leipsick, car on me prend partout une infinité de thalers pour l'excédant de bagages. L'hôte m'a dit qu'il était douteux que j'eusse de la place pour le jour où je voulais partir, c'est-à-dire pour le 20 courant, mais qu'au surplus il me l'écrirait, et je viens de recevoir une lettre par laquelle il me prévient que je n'ai de place que pour le 22. Or, que faire en un gîte à moins qu'on ne vous écrive ?

Hier, au lendemain de mon arrivée, ayant manqué l'heure de la Galerie, j'ai parcouru Dresde en tout sens, et c'est, je vous jure, une charmante ville, bien préférable, comme séjour, au mesquin et triste Berlin. Elle tient de la capitale, elle est partie ville suisse et partie ville allemande; les environs sont pittoresques et tout y est charmant. J'ai conçu qu'on pût vivre à Dresde; il y a un mélange de jardins et d'habitations qui récrée l'œil. Quant au palais commencé par Auguste le Fort, c'est bien le chef-d'œuvre le plus curieux de l'architecture rococo. Comme fantaisie, c'est presque aussi beau que le gothique, et, comme art, c'est exquis. Quel malheur qu'une si ravissante conception soit inachevée et reste dans un état déplorable! il faudrait, d'ailleurs, des millions pour réparer, achever,

arranger et meubler ce délicieux papillotage. Il n'y a rien, ni en Russie, ni encore moins en Prusse, dans tout le Nord enfin, qui vaille cela. Quel homme que cet Auguste, qui se disait électeur en Pologne et roi en Saxe!

J'ai vu tant de Titiens à Florence et à Venise, que ceux de la Galerie ont perdu de leur prix à mes yeux; *la Nuit* du Corrége me paraît avoir été trop vantée; mais sa *Madeleine,* deux Vierges de lui, les deux Madones de Raphaël et les tableaux flamands et hollandais valent bien le voyage. Le trésor est une plaisanterie; des trois ou quatre millions de diamants ne pouvaient pas éblouir les yeux qui venaient de voir ceux du palais d'Hiver. D'ailleurs, le diamant ne me représente rien : une perle de rosée, illuminée par un rayon du soleil levant, me semble mille fois plus belle que le plus beau diamant du monde. De même un certain sourire est plus précieux pour moi que le plus beau tableau. Donc il me faudrait revenir à Dresde avec vous pour que les tableaux me dissent quelque chose. Rubens m'a parfois ému, mais les Rubens du Louvre sont encore plus complets. Le vrai chef-d'œuvre de la Galerie est un tableau d'Holbein qui éteint tout le reste; comme j'ai regretté de ne pouvoir tenir votre main dans la mienne pendant que je l'admirais avec ce ravissement intime, avec cette plénitude de bonheur que donne la contemplative jouissance du beau! La Madone de Raphaël, on s'y attend; mais la Madone d'Holbein, c'est cet imprévu qui saisit.

Chère comtesse, vous ne vous ferez jamais une idée exacte de mon affreux isolement. Ne parlant pas la langue et ne trouvant personne qui me parle, je n'ai pas dit cent phrases depuis Riga, où j'ai quitté le négociant français. Je suis toujours en face de moi-même, et, le pays étant toujours le même désert et la même plaine, je n'ai rien pour intéresser les yeux; le cœur a passé de l'excessive richesse à la pauvreté la plus absolue. La récapitulation des heures qui se sont envolées, hélas! si rapidement, les rêveuses pensées qui les remplacent impriment une amère tristesse à un caractère naturellement gai et rieur; aussi mes deux sculpteurs me disent — c'est-à-dire celui qui croit parler français — sans cesse et à tout moment : « Qu'avez-vous donc? » Encore quinze jours ainsi, et je mourrais tout doucettement, sans aucune maladie apparente.

Je vois qu'il me faut renoncer au Rhin, à la Belgique, et retrouver une occupation forte dans les affaires et les travaux de Paris. L'air me fait mal, je me suis affaissé en dedans, rien ne me rend du ton, rien ne me réconforte et je n'ai soif de rien. J'ai deux nostalgies : celle du paysage de la Néva que j'ai quitté et celle de la France où je vais.

Au reste, les chemins de fer allemands sont un prétexte pour boire et manger; on s'y arrête à tout moment, on descend, on boit, on mange et l'on remonte pour recommencer; en sorte que la poste de France va aussi vite que cette vapeur-là.

Il est onze heures du soir; je suis dans un hôtel où tout dort. Dresde est calme comme une chambre de malade et je ne me sens aucune envie de dormir. Ai-je vieilli, que cette Galerie m'ait si peu ému? ou bien la source de mes émotions a-t-elle changé? Ah! certes, je reconnais l'infini de mon attachement et sa profondeur à l'immense vide qu'il y a dans mon âme. Aimer, pour moi, c'est vivre, et aujourd'hui plus que jamais je le sens, je le vois, tout me le prouve, et je reconnais qu'il n'y aura jamais pour moi d'autre goût, d'autre envahissement, d'autre passion, que ce que vous savez et qui remplit ainsi non-seulement mon cœur, mais mon cerveau tout entier.

20 octobre.

Absolument rien à vous dire que vous ne sachiez de reste. Je reviens du théâtre, qui est bien le plus charmant théâtre que j'aie jamais vu; c'est Despléchin, Séchan et Diéterle, les trois décorateurs de notre Opéra français, qui sont venus l'arranger. Rien n'est plus joli. Si vous optez pour Dresde, Anna aura la plus belle salle qu'elle ait pu rêver. On a quasi chanté *Fra Diavolo* en allemand; ça m'a paru une excellente préparation pour dormir. J'avais vu le matin les collections de porcelaines et les antiquités. Je me sens fatigué; c'est une puissance que la fatigue, et je vais me coucher à onze heures. Vous savez à qui je rêverai en m'endormant.

21 octobre.

Je pars demain, ma place est retenue, et je vais finir ma lettre, car il faut que je la mette à la poste moi-même; j'ai la tête comme

une citrouille vide, et je suis dans un état qui m'inquiète plus que je ne saurais vous le dire; si je suis ainsi à Paris, il me faudra revenir. Je n'ai le sens de rien, je n'ai aucun goût à vivre, je n'ai plus la moindre énergie, je ne me sens même aucune volonté. Vous ignorerez, jusqu'à ce que je vous l'explique verbalement, le courage que je déploie en vous écrivant. Ce matin, je suis resté jusqu'à onze heures au lit, ne pouvant pas me lever. C'est une horrible souffrance que celle qui n'a de siége nulle part et qui est partout, qu'on ne peut décrire et qui attaque à la fois le cœur et le cerveau. Je me sens stupide, et plus je vais, plus la maladie augmente. Je vous écrirai de Mayence si je vais mieux; mais, quant à présent, je ne puis peindre ma situation que comme Fontenelle centenaire expliquait la sienne, *une difficulté d'être.* Je n'ai point souri depuis que je vous ai quittée. Ceci se traduit en anglais par le mot *spleen;* mais c'est le spleen du cœur, et c'est bien autrement grave, car c'est un double spleen.

Adieu, chère étoile mille fois bénie! il viendra peut-être un moment où je pourrai vous exprimer les pensées qui m'oppressent; aujourd'hui je ne puis que vous dire que je vous aime beaucoup trop pour mon repos, car, après cet août et ce septembre, je sens que je ne puis vivre qu'auprès de vous, et que votre absence, c'est la mort... Ah! que je serais heureux de me promener, tout en causant avec vous, dans ce jardinet qu'on élève à la brochette au bout du pont de Troïsk, et où il n'y a encore que des manches à balai, sous prétexte d'y mettre un jour des arbres! Pour moi, c'était le plus beau jardin de l'Europe, bien entendu quand vous y étiez. Il y a des instants où je revois parfaitement les moindres petits objets qui vous entourent; je regarde le coussin encadré d'un dessin en façon de dentelle noire, sur lequel vous vous appuyez et j'en compte les points! Jamais je ne me suis senti une si fraîche mémoire; ma vue intérieure, où se mirent les maisons que je bâtis, les paysages que je crée, est tout entière au service de ces souvenirs les plus complétement heureux de ma vie, et vous ne sauriez imaginer les trésors de rêverie qui m'embellissent certaines heures; il y en a où mes yeux se mouillent de larmes. Mes yeux d'en dedans revoient les angles de bronze ornés de fleurs où je m'attrapais le genou en arpentant votre salon bleu, et ce petit fauteuil où vous

reposiez vos pensées rêveuses! Quelle puissance et que de bonheur il y a dans ces retours à un passé qu'on revit ainsi à nouveau; dans ces moments-là, c'est plus que la vie, car il a tenu toute une vie dans cette heure arrachée à l'existence réelle, au profit des souvenirs qui inondent mon âme à torrents. Quelle douceur et quelle force n'y a-t-il pas dans la simple pensée de certains objets matériels, qui ont à peine attiré l'attention dans les jours heureux du passé; et que je me sens heureux de sentir ainsi!

Adieu; je vais porter ma lettre à la poste. Mille tendresses à votre enfant mille fois bénie; mes amitiés à Lirette, et à vous tout ce qu'il y a dans mon cœur, mon âme et mon cerveau.

CCLVIII.

A MADAME DAVID (D'ANGERS), A PARIS.

1843.

Madame,

Je suis sorti de mon lit, que je n'avais pas quitté depuis que j'ai eu l'honneur de vous présenter mes hommages, pour vous apporter votre livre de thé (russe), qui n'a d'autre mérite que les excessives difficultés qu'elle a eues à traverser vingt douanes; et j'ai le petit chagrin de savoir que l'enveloppe du marchand, dans laquelle elle est encore, n'a pas été respectée. La qualité exquise est une consolation.

Toutes mes amitiés à David, et à vous mes plus gracieux compliments.

CCLIX.

A M. LE CONTRE-AMIRAL BAZOCHE, GOUVERNEUR DE L'ÎLE BOURBON.

Paris, le 31 décembre 1843.

Monsieur le contre-amiral,

J'ai l'honneur de vous adresser les plus touchants remercîments, en mon nom et au nom de toute ma famille, pour l'intérêt que

vous avez témoigné et pour le bien que vous voulez à mon frère. J'ai eu l'occasion, comme vous le verrez, de faire publiquement ce que je renouvelle ici avec le plus grand plaisir en vous dédiant *l'Interdiction*, dans les Scènes de la Vie parisienne.

M. Coster, notre ami commun, vous fera passer par un bâtiment de l'État, en mars prochain, les volumes parus de la collection complète de mes œuvres, que je vous destinais, en attendant qu'il y en eût assez pour les envoyer si loin.

Monsieur le gouverneur, vous avez pu voir que le malheur avait bien changé mon frère; il me paraît tout disposé à profiter des terribles leçons qu'il donne et qu'il n'a épargnées à personne dans notre famille; aussi viens-je vous prier de nous aider en continuant votre protection à mon frère et de la rendre efficace en ceci :

Ayez la bonté de le proposer, ce qui est dans vos attributions, pour la place de *commis de la marine de deuxième classe,* et ne vous inquiétez pas du résultat de votre proposition officielle : nous aurons ici sa nomination prête pour le moment où viendra votre proposition, et nous ne le laisserons à ce poste que le temps nécessaire, s'il s'y comporte bien, pour atteindre à celui de première classe. MM. Coster, Fleurian et Gerbidon doivent vous écrire une lettre qui vous priera de faire cette demande.

Par la lettre qui est destinée à mon frère et que je mets sous ce pli, nous l'autorisons à tirer sur nous, en la personne de M. Surville, une lettre de change de douze cents francs, dont les fonds seront prêts. Nous sommes forcés par l'incertitude des relations de prendre ce mode; ayez, monsieur le gouverneur, la bonté de lui faciliter, par une personne honorable qui soit en partance pour France, l'escompte de cette valeur, destinée à lui ménager l'attente de sa nomination et ses futurs appointements.

Joignez, je vous prie, à toutes ces bontés celle de prévenir M. Coster de l'envoi de votre proposition officielle, et saisissez, je vous en supplie, la première occasion pour l'envoyer; car vous savez qu'en France les ministères se suivent et ne se ressemblent pas.

Croyez, monsieur l'amiral, à toute la reconnaissance d'une famille et à la mienne en particulier, et trouvez ici l'expression de mes sentiments d'estime les plus distingués.

CCLX.

A M. DAVID (D'ANGERS), A PARIS.

Paris, 9 janvier 1844.

Mon cher David,

Je suis allé pour vous voir, à l'heure où vous quittez votre atelier, et je vous ai manqué : vous étiez déjà sorti.

Je voulais vous montrer la lettre que j'ai écrite à Dunkerque à mon ami. Je suis en ce moment plongé dans mes travaux, comme quand je m'y plonge, c'est-à-dire travaillant depuis trois heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. J'ai plus d'un esquif sur le chantier, et vous m'excuserez si je ne vais pas vous voir. D'abord, quand je le puis, ce ne peut être qu'entre quatre et cinq, à l'heure de ma récréation; et, comme je voudrais beaucoup vous trouver en allant me voir en plâtre, ce ne sera qu'à ces heures-là. Vous êtes libre, vous me reconduirez à travers le quartier.

Mes hommages à madame David. Ne me croyez pas oublieux; mais croyez à des travaux surhumains qu'a entrepris celui qui se dit pour toujours votre admirateur et ami.

CCLXI.

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Passy, 5 février 1844.

Hier donc, j'ai fait des courses; car il faut penser à faire composer *les Petits Bourgeois* par un imprimeur aux frais d'un nouvel éditeur. Je suis allé chez le successeur de M. Gavault, et j'y ai trouvé une assignation de cet affreux *Locquin-coquin*. Rien de plus audacieux qu'un fripon! il crie au secours, au voleur, pour faire pendre sa victime. Ceci m'a fortement remué la bile, et, comme j'étais levé depuis trois heures du matin, je me suis trouvé très-las; je me suis couché à six heures pour me lever à quatre. Au milieu de mon sommeil, le cher journal est arrivé; je l'ai gardé pour mon réveil et je viens de le lire. Or, toutes ces émotions con-

traires, les unes exaspérantes, les autres douces, pour ne pas dire divines, m'ont fait beaucoup de mal; je me sens brisé, ce qui m'arrive rarement. Il faut que je sois à neuf heures chez M. Gavault, pour que nous consultions M. Picard, son successeur, sur l'affaire Locquin; or, être là à neuf heures suppose le déjeuner à sept heures. Et moi qui ai encore cinq feuillets à écrire pour Hetzel et qui les lui ai promis pour ce matin! je les avais gardés afin de passer *une nuit calme* à les chercher; il y faut de l'esprit, et j'ai l'esprit tout bouleversé!

De grâce, ne vous faites pas de chagrin pour les *Revues*, ce serait même fâcheux qu'il en fût autrement. On est perdu en France du moment que l'on s'est fait un nom et qu'on est couronné de son vivant. Injures, calomnies, négations, tout cela m'arrange. Un jour, on saura que, si j'ai vécu de ma plume, il n'est jamais entré deux centimes dans ma bourse qui ne fussent durement et laborieusement gagnés; que l'éloge ou le blâme m'ont été très-indifférents; que j'ai construit mon œuvre au milieu des cris de haine, des mousqueteries littéraires, et que j'y allais d'une main ferme et imperturbable. Ma vengeance, c'est d'écrire, dans les *Débats, les Petits Bourgeois;* c'est de faire dire à mes ennemis avec rage : « Au moment où l'on peut croire qu'il a vidé son sac, il lance un chef-d'œuvre! » C'est le mot de madame Reybaud lisant *Honorine, David Séchard,* etc. Vous lirez l'étrange comédie d'*Esther!* je vous l'enverrai bien corrigée, et vous y verrez un monde parisien qui vous est et qui vous sera toujours inconnu, bien différent du faux Paris des *Mystères* et constamment comique, et où l'auteur, comme dit George Sand, applique un coup de fouet à faire sauter toutes les enveloppes mises sur les plaies qu'il découvre. Vous m'écrivez : « Quel volume que celui qui contient : *la Maison Nucingen, Pierre Grassou, les Secrets de la princesse de Cadignan!* » Peut-être avez-vous raison, et j'en suis fier (entre nous).

Vous verrez si la corruption de l'abbé espagnol, qui vous contrarie, n'était pas nécessaire pour arriver à l'œuvre de Lucien à Paris finissant par un épouvantable suicide. Lucien a servi de chevalet pour peindre le journalisme; il ressert pour peindre la classe piteuse et pitoyable des filles entretenues : la corruption de la chair, après la corruption de l'esprit. Ensuite viendront *les Petits Bour-*

geois, et, comme conclusion, *les Frères de la Consolation*[1]; il ne manquera plus dans mon *Paris* que *les artistes*, *le théâtre* et *les savants!* j'aurai alors peint le grand monstre moderne sous toutes ses faces.

En somme, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées; le second a épousé le globe; le troisième s'est incarné un peuple; moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête. Autant vivre ainsi, que de dire tous les soirs : « Pique! atout! cœur!... » ou chercher pourquoi madame une telle a fait telle ou telle chose? Mais il y aura eu en moi un être bien plus grand que l'écrivain et plus heureux que lui, c'est votre esclave. Mon sentiment est plus beau, plus grand, plus complet que toutes les satisfactions de la vanité ou de la gloire. Sans cette plénitude du cœur, je n'aurais pas accompli la dixième partie de mon œuvre, je n'aurais pas eu ce courage féroce! Dites-vous cela souvent dans vos moments de mélancolie, et vous devinerez par l'effet-travail, la grandeur de la cause!

Votre journal m'a fait du bien à lire et je le relirai demain plus d'une fois. Il est six heures, il faut voir à inventer, puis à écrire de petites niaiseries pour Hetzel. Je vous quitte en vous envoyant ici mille fleurs de cœur!

Mercredi 6.

Hier, je suis sorti, mais j'ai beaucoup souffert; ce voleur qui m'assigne, votre lettre, ces émotions violentes et contraires m'ont fait beaucoup de mal. Si la colique, au dire de lord Byron, met l'amour en fuite, elle met bien plus certainement encore la faculté imaginative à bas; et non-seulement j'ai souffert, mais encore j'ai eu le cerveau comme voilé. Cette nuit a été affreuse et le réveil peu agréable. Après avoir déjeuné, je me sens un peu mieux; mais il faut sortir pour les affaires courantes et je n'y pense qu'avec répugnance, tant je me sens faible et malade encore. Je n'en ai pas moins corrigé l'article pour Hetzel, et j'y ai fait *la coda*, le morceau le plus difficile à arracher. Il me reste un chapitre horriblement

1. *L'Envers de l'histoire contemporaine.*

difficile qui fait trois feuillets; après quoi, je serai délivré; mais j'ai trouvé en déjeunant l'idée d'une jolie comédie en trois actes; je vous dirai si je la fais. Cette semaine, je vais achever *le Programme*, et, ensuite, je me mets sérieusement à *Mercadet*.

Je dîne aujourd'hui chez Girardin, et je vais faire une visite à M. de Barante pour le remercier de sa lettre. Je m'aperçois avec tristesse que mes travaux me vieillissent beaucoup; si je ne vais pas en Allemagne par la grâce de Dieu et la vôtre, j'irai voyager à pied dans les Alpes.

Ne croyez pas que je me blase sur le Daffinger[1]; je me l'accorde comme récompense, quand j'ai fait ma tâche, et, la nuit, il est là, près de moi sur ma table, et j'y cherche mes idées.

Jeudi 7.

Je suis toujours un peu souffrant, je me suis même couché dans la journée; je me sens un peu mieux et je vais dîner chez mon docteur. Je viens de finir l'article pour Hetzel, qui sera, comme toutes les choses arrachées malgré Minerve, détestable. Hier, j'ai consulté M. Roux, le successeur de Dupuytren (hélas!), et il m'a fortement conseillé le voyage à pied, comme le seul moyen de faire cesser la disposition qu'a mon organe cérébral à s'enflammer.

Je sors pour aller à deux imprimeries et pour traiter quelques affaires, entre autres terminer avec un libraire pour *les Petits Bourgeois*.

Samedi matin 9.

Quand je ne souffre pas de la tête, je souffre des intestins, et j'ai toujours un peu de fièvre; néanmoins, ce matin, au moment où je vous écris, je vais bien, ou plutôt je me sens mieux.

Hier, j'ai causé avec un libraire nommé Kugelmann; c'est un Allemand qui me paraît plein de bonne volonté; nous terminerons quelque chose ce matin, quand j'aurai fini avec les *Débats :* je vais chez Bertin à onze heures et demie. Si les deux affaires s'arrangent, j'aurai à peu près vingt mille francs des *Petits Bourgeois*. On veut illustrer soit *Eugénie Grandet*, soit la *Physiologie du mariage*; on me fait des propositions à ce sujet; si elles aboutissent à un résultat

1. Nom d'un peintre viennois qui avait fait la miniature de madame Hanska.

quelconque, vous le saurez, bien entendu. Hier j'ai rencontré Poirson, le directeur du Gymnase, dans un omnibus, et il m'a proposé d'arranger avec lui la comédie de *Prudhomme* en la faisant jouer par Henry Monnier. C'est une de mes deux béquilles pour cette année que cette pièce-là; j'irai la lui exposer lundi prochain, et, si cela lui va, je me mets à la faire immédiatement pour être jouée en mars ou plutôt en mai, car mars m'a été deux fois fatal!...

Adieu pour aujourd'hui, étoile céleste, implorée et suivie avec tant de religion! Tous les jours, je me dis, en pensant à votre cher ménage à vous trois : « J'espère qu'elles sont heureuses!... que rien ne les trouble! que Lirette se sanctifie de plus en plus, qu'Anna va quelquefois au spectacle (pour sa santé, comme elle le dit si gentiment), et que madame veut bien de loin en loin regarder la Néva du côté de Paris. » Quant à moi, je ne pense qu'à ce salon rococo, et, en y pensant, je fais une petite prière mentale à une divinité humaine, surtout à neuf heures, quand le thé me fait penser que vous prenez le vôtre à la lumière, à cette table de bois blanc dont je vois les ondes jaunâtres par moments, ainsi que le samovar. Quels amis que les choses, quand ces choses entourent les êtres aimés! Il n'y a pas jusqu'au stupide éléphant qui ne me revienne parfois en mémoire. Quant à la causeuse, au petit tapis et à l'écran Louis XIV, quant au fauteuil où vous reposez votre noble tête chérie, c'est un culte. Vous sentez-vous aimée jusque dans les objets extérieurs auxquels vous avez donné plus de vie réelle qu'à des êtres vivants et animés? Vos tristesses m'ont fait sourire, je me suis dit : « Elle n'était donc pas dans son fauteuil? elle ne regardait donc pas le coin de son feu? » Mais c'eût été dommage de ne pas écrire ces quatre pages; elles sont sublimes, et, sans ce profond respect que j'ai de vous, je les mettrais orgueilleusement dans un de mes livres pour vous donner la jouissance de vous savoir supérieure à bien des écrivassiers comme nous autres. C'est un vrai diamant comme style et comme pensée que cette lettre; vous avez la bile inspiratrice, *belle dame!...*

Voyez donc comme je bavarde avec vous! Que voulez-vous! je me suis fait de mes lettres une de ces voluptés-chattes auxquelles on s'accoutume et qui vous enveloppent si doucement, qu'elles vous font oublier *la copie* nourricière!... Allons! encore un regard à

cette chère rue Millionne et un bien profond soupir, hélas! de ne pas y être. Pourquoi donc n'auriez-vous pas un poëte, comme d'autres ont un chien, un singe, un perroquet, d'autant plus que je tiens de ces trois bêtes, je vous répète toujours la même phrase : *Je suis fidèle!* (Ici, la comtesse hoche la tête, et jette un regard superbe.)

Adieu jusqu'à demain; j'ai repris un peu de gaieté depuis deux jours : est-ce qu'il se passerait des événements heureux pour vous?... Dieu vous les doit; n'avez-vous pas assez souffert pour expier les fautes de tout ce qui vous entoure, je suppose? car, pour vous, vous n'avez jamais compris et pratiqué que le beau et le bien.

Dimanche 10.

Hier, Bertin était malade, mais il m'a fait dire que l'affaire tenait. Je suis allé à l'imprimerie, et le libraire n'est pas venu; c'est mauvais signe. Chose étrange! ne voilà-t-il pas que l'imprimeur s'amourache du titre et qu'il veut m'acheter *les Petits Bourgeois de Paris*, pour les publier illustrés, et me les payer vingt mille francs! Je suis revenu dîner à la maison, je me suis couché, j'avais pour ce matin sept feuilles de COMÉDIE HUMAINE à lire, puis l'article Hetzel tout entier. Ça m'a assommé. Après avoir déjeuné, je me suis couché, j'ai dormi jusqu'au dîner; et, comme je ne pourrai plus dormir de six heures du soir à trois heures du matin, j'ai pris du café, et me voilà, à neuf heures du soir, assis à ma table et écrivant.

Si j'avais quelque bonheur, je vendrais le droit d'illustrer *Eugénie Grandet*, l'affaire des *Petits Bourgeois* se ferait, et je serais tout à fait hors d'affaires (je veux dire d'affaires ennuyeuses). On donnait hier une tragédie nouvelle à l'Odéon; mais je n'ai pas voulu y aller, je me réserve pour mardi : *les Mystères de Paris* à la Porte-Saint-Martin.

Jeudi 14.

Les Mystères ont fini ce matin à une heure et demie après minuit; je ne suis rentré qu'à trois heures du matin à Passy. Il est une heure, et je viens de me lever. Frédérick craignait une congestion cérébrale, je l'ai trouvé hier à midi, couché; il venait de se plonger

dans un bain de moutarde jusqu'au-dessus des genoux. Il avait deux fois perdu la vue la veille. *Les Mystères* sont la plus mauvaise pièce du monde, mais le talent de Frédérick va causer une fureur de *Mystères*. Comme acteur, il a été sublime. On ne peut pas décrire ces effets-là, il faut les voir. Je suis content du succès qu'il va donner aux *Mystères*, car cela me donne le temps d'achever *Mercadet*. Les princes étaient dans une loge d'avant-scène, et, comme le prince de Joinville ne m'avait jamais vu, le duc de Nemours s'est fait le cicerone de ma personne.

J'ai dès lors écrit à Poirson que j'irais le voir vendredi, pour nous entendre au sujet de *Prudhomme en bonne fortune*. Je vais dîner chez mon ancienne amie la duchesse de Castries, qui en ce moment, pour une raison ou pour une autre, redouble de prévenances à l'égard de votre serviteur. Toute ma prose est prête pour Hetzel. Je dîne ce soir chez Lingay, celui qui voulait mettre à profit pour l'État, comme il disait, mon talent d'observateur... Il a l'air de ne pas trop m'en vouloir pour mon manque de complaisance, ou peut-être il a trop d'esprit pour ne pas me comprendre. J'ai aussi mon compte à régler avec le *Musée des familles*, à qui je dois encore quelques lignes.

Samedi 16.

Je suis sorti vendredi pour beaucoup d'affaires.

1° On demande à acquérir mes meubles florentins. On vient les voir de toute part, même les marchands de curiosités, et ils témoignent tous la plus ébouriffante admiration. Vous ne vous doutez pas de ce que c'est! C'est l'article du *Messager*, que vous verrez sans doute répété par les *Débats* et d'autres journaux, qui a soulevé ainsi l'attention.

2° L'affaire des *Petits Bourgeois* reste jusqu'ici aux *Débats*; mais le libraire qui me les demande va sans doute illustrer soit *Eugénie Grandet*, soit la *Physiologie*.

3° Poirson trouve l'idée de la pièce excellente, il me propose *de me guider!*... et, une fois l'exécution répondant au plan, il m'assure tous les avantages que je puis désirer. Je comparaîtrai donc peut-être encore une fois devant le public d'ici au 1er avril. Me voilà avec *Prudhomme* et *les Petits Bourgeois* sur le corps! Et pas d'argent!

il faut battre monnaie de manière à conquérir ma tranquillité pour trois mois! C'est effrayant! Voici le samedi gras; il faut que je le passe à travailler, ainsi que mon dimanche, et avec une furie non pas française, mais *balzacienne*.

Dimanche 17.

Vous savez, chère comtesse, qu'il y a des jours ou le cerveau devient inerte; malgré toute ma bonne volonté, je suis resté pendant tout ce jour dans mon fauteuil, à feuilleter le... *Mu...sée... des... familles!...* qu'en dites-vous? à regarder de temps en temps le Daffinger, sans y trouver autre chose que la plus sublime et la plus charmante créature du monde; mais pas un mot de *copie!* J'ai voulu revenir à *Madame de la Chanterie* et je n'ai pu faire que deux feuillets.

Lundi 18.

Je vais dîner chez Poirson, mon directeur de théâtre.

Hier, j'ai dîné en ville; un dîner de vingt-cinq personnes, c'est être au restaurant; mais quel dîner! il coûterait bien deux ou trois mille roubles sous le 60e degré. Je sors ce matin pour terminer avec Bertin. Je reviens ce soir pour vous dire que tout est conclu: 3,150 francs par volume, semblable à ceux des *Mystères;* cela fera 9,500 francs. Je me couche brisé de fatigue.

Mardi, six heures du matin.

Mardi gras, 19 février! ô bonheur j'ai trouvé votre n° 8 à mon réveil, et je viens de le lire. Vous me demandez pourquoi je ne vais plus du côté de Versailles? Mon Dieu, simplement parce qu'on ne recherche guère ce qui ennuie et déplaît. Tenez, voulez-vous savoir la seule manière de n'être plus pour moi l'*unica* et la *dilecta*, c'est de m'en parler. Tout cela fut un mauvais rêve qu'il faut oublier pour ne pas en rougir devant soi-même. Privé de vos lettres, je ne vis plus, je ne revis que par la vue de votre chère petite écriture. Et vous parlez de Versailles! ce seul nom m'écœure, avec les idées qui s'y rattachent, et cela quand je suis si loin de vous et que des espaces immenses nous séparent! Mais ne savez-vous donc pas qu'en votre absence je suis privé d'âme et de cerveau? Je ne revis qu'à la réception d'une lettre, et je l'ai à peine reçue que

j'en veux une nouvelle. J'ai maintenant, d'ici au 20 mars, à corriger et compléter *les Petits Bourgeois*, et à faire *Prudhomme en bonne fortune*, sans compter *le Programme d'une jeune veuve*.

Ah! votre lettre m'était bien due au milieu des ennuis et des chagrins de tout genre qui m'ont assailli, au milieu d'écrasants travaux qui implorent la paix et n'ont jamais pu la trouver qu'auprès de vous! Jusqu'à Hetzel, que je croyais un ami et qui, chez Bertin, se formalise d'une niaiserie et se brouille à demi avec moi, me laissant par ce procédé, brouillé tout à fait avec lui.

Si vous saviez dans quel accès de misanthropie je me suis couché... Non, c'en est effrayant! Mais aussi dans quels délices j'ai lu ces pages si pleines de sincérité et d'affection! Une heure de cette pure et céleste jouissance ferait accepter tous les martyrs de l'existence humaine.

Oui, vous avez raison d'être fière de votre enfant! et c'est surtout en voyant les jeunes personnes de sa sphère, les mieux élevées ici, que je vous dis et que je vous répète : vous avez le droit d'être fière de votre Anna. Dites-lui bien que je l'aime et pour vous, dont elle est le bonheur et la gloire, et pour le fond de son âme angélique, que j'apprécie si bien. Vous me dites, chère comtesse, qu'au milieu de votre beau succès il y a, dans la décision suprême, quelque chose qui vous contrarie, et vous ne me dites pas ce que c'est. Réparez cette omission, de grâce, et ne me laissez pas broyer du noir sur cette incertitude... Oh! qu'il est beau de se faire si noble, quand on sait que c'est inutile! Pardonnez-moi cette plaisanterie; elle amène naturellement la sincère déclaration de vos droits sur un cœur bien plus à vous qu'à moi-même. Rien, aucun événement dans les choses de la vie, aucune femme tant belle soit-elle, *rien* ne peut *muer* ce qui *est* depuis dix ans, parce que j'aime votre âme autant que votre personne et que vous serez toujours pour moi le Daffinger. Savez-vous ce qu'il y a de durable en fait de sentiment? *C'est la sorcellerie à froid;* eh bien, tout de vous a passé par les examens les plus raisonnés, par les comparaisons les plus étendues et les plus minutieuses et tout vous est plus que favorable. Vous, chère âme fraternelle, vous êtes cette sainte et noble et dévouée créature à qui l'on confie toute sa vie et son bonheur avec la plus ample certitude. Vous êtes le phare,

l'étoile lumineuse et *la siccura richezza, senza brama* surtout. J'ai tout compris de vous jusqu'à vos tristesses, et je les aime. Dans toutes les raisons de vous aimer, et de vous aimer avec cette flamme de jeunesse qui fut le seul beau moment de ma vie passée, il n'y en a pas une seule de ne pas aimer, de ne pas respecter, de ne pas admirer. Avec vous, la satiété morale n'existe pas; ce que je vous dis est un grand mot, c'est le mot du bonheur. Vous reconnaîtrez d'heure en heure, d'année en année, la profonde vérité de ce que je vous écris aujourd'hui. A quoi cela tient-il? Je ne sais!... à la similitude des caractères peut-être, ou à celle des intelligences, mais par-dessus tout à cet admirable phénomène de *l'entente cordiale*, — ô Guizot! tu ne te douterais guère de cette application peu diplomatique! — et encore aux circonstances de la vie. Car nous avons été tous les deux excessivement éprouvés et très-tourmentés dans le cours de notre existence; nous avons également soif de repos dans le cœur et dans la vie extérieure; nous avons le même culte de l'idéal, la même foi et le même dévouement l'un pour l'autre. Eh bien, si ces éléments ne produisaient pas le bonheur, comme les contraires produisent le malheur, il faudrait nier que le salpêtre, le charbon, etc., produisent la poudre. Outre ces beaux raisonnements, il faut convenir, chère, qu'il y a un fait, une certitude, *une animation de sentiment*, encore au-dessus de tout cela : il y a l'inexplicable, l'intangible, l'invisible flamme que Dieu a donnée à certaines créatures et qui les embrase, car je vous aime comme on aime tout ce qui est au-dessus de notre portée; je vous aime comme on aime Dieu, comme on aime le bonheur.

Si l'espérance de toute ma vie venait à me manquer, si je vous perdais, je ne me tuerais pas, je ne me ferais pas prêtre : votre seule pensée me donnerait la force de supporter la vie; mais j'irais dans quelque coin ignoré, dans l'Ariége ou les Pyrénées, y mourir lentement en ne m'occupant plus de rien au monde; j'irais tous les deux ans voir Anna et parler à mon aise de vous avec elle. Je n'écrirais plus. Pourquoi écrirais-je? N'êtes-vous pas le monde entier pour moi? A examiner ce que j'éprouve seulement en attendant une lettre et ce que je souffre pour un jour de retard, il me paraît prouvé que je mourrais de chagrin. Oh! soignez-vous! oh! pensez qu'il y a plus d'une vie attachée à la vôtre; prenez garde à tout!

Chaque jour, mon égoïsme à deux augmente; chaque jour, l'espérance accroît son trésor d'heures envieuses, d'anticipations, de rêves. Oh! restez ce que je vous ai vue à la Millionne...

Que si vous me demandez, madame la comtesse, pourquoi je me livre à ce verbiage qui, un jour ou l'autre, amènera un nuage menaçant sur votre front olympien, si vous voulez savoir enfin pourquoi je me lance dans l'épistolaire avec tant d'abondance, je vous dirai que je lis votre lettre, que nous sommes au mardi gras et que c'est le seul plaisir que j'aurai de ce carnaval.

Enfin il faut parler santé, vous ne me pardonneriez pas de l'oublier en vous écrivant. Je vais bien, malgré un peu de grippe, et je crois que je pourrai surmonter les énormes travaux que je dois entreprendre d'ici au 20 mars. Le 20 mars, les *Débats* commencent, et nous entrerons en répétition au Gymnase. Je crois bien que, vu l'innocence du sujet, votre chère enfant verra, avant son départ, ma pièce jouée au théâtre Michel. Le rôle de Prudhomme sera le fait de Dufour. Ne vous occupez pas de mes peines, de mes travaux, ne me plaignez pas trop; car, sans cette avalanche à balayer, je mourrais consumé d'un mal indéfinissable qui s'appelle : absence, fièvre, consomption, nerfs, langueur, et que Chénier a décrit dans *le Jeune Malade*. Aussi je bénis le ciel des obligations que le malheur m'a imposées. Je ne compte pas, je crois vous l'avoir dit, sur le succès au théâtre pour payer mes dettes, je ne compte que sur les cinquante feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE que j'ai à faire et qui me représentent cinquante mille francs environ. Il est vrai que je compte mener à bien l'affaire de l'illustration d'*Eugénie Grandet* et de la *Physiologie*, et que ces deux choses-là représentent vingt mille francs au moins. J'aurai donc largement, et au delà, le chiffre de mon voyage et de mon séjour à Dresde.

Ainsi, adieu jusqu'à demain. Demain je continue mon journal en allant mettre celui-ci à la poste. Si vous saviez quelle émotion me prend quand je jette un de ces paquets dans la boîte! Mon âme s'envole vers vous avec ces papiers; je leur dis comme un fou mille choses; comme un fou, je crois qu'ils vont vers vous pour vous les redire; il m'est impossible de comprendre comment ces papiers imprégnés de moi seront, en onze jours, dans vos mains, et pourquoi seul je reste ici. En somme, vous verrez que, pendant cette

période de quatorze jours, j'ai été secoué, j'ai peu travaillé, j'ai pensé à vous, j'ai été agité par l'attente du travail pour Frédérick; *les Mystères*, qui, grâce à lui, ont eu un succès, peu durable d'ailleurs, m'ont jeté sur les planches désertes du Gymnase. Je cours après Henry Monnier; vous pouvez, en lisant ces pages griffonnées avec tant de hâte, vous dire que votre pauvre serviteur travaille à corps perdu; maintenant, toutes les minutes sont précieuses; il faut écrire une scène, corriger une épreuve et faire du manuscrit. Vous aurez donc peu de chose de moi comme écriture et beaucoup comme pensée dans le journal qui va suivre celui-ci.

Allons! — oh! qu'il y a de choses dans cet *allons!* — allons, adieu! Hier, j'étais triste; aujourd'hui, grâce à votre adorable lettre reçue, je suis tout gai, tout heureux. Vous êtes ma vie, ma lumière, ma force, ma consolation, et j'ai su que je n'avais que vous au monde à force de mécomptes et d'amertumes.

Adieu donc; soyez sûre que je vis beaucoup plus aux pieds de votre fauteuil que dans le mien.

CCLXII.

A M. CHARLES NODIER[1], A PARIS.

1844.

Mon bon Nodier,

Je sais aujourd'hui trop sûrement que ma situation de fortune est une des raisons qui me sont opposées à l'Académie, pour ne pas vous prier avec une profonde douleur de disposer de votre influence autrement qu'en ma faveur.

Si je ne puis parvenir à l'Académie à cause de la plus honorable des pauvretés, je ne me présenterai jamais aux jours où la prospérité m'accordera ses faveurs. J'écris en ce sens à notre ami Victor Hugo, qui s'intéresse à moi.

Dieu vous donne la santé, mon bon Nodier.

1. *La Rabouilleuse* (*un Ménage de garçon en province*) lui est dédiée.

CCLXIII.

A MADAME HANSKA, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Paris, 28 février 1844.

Chère comtesse,

Je me décide à finir le tome VII de LA COMÉDIE HUMAINE, avec *le Lys dans la vallée*, qui certes peut passer pour une SCÈNE DE LA VIE DE PROVINCE. Cela m'épargne la peine d'écrire trois volumes que je n'aurais pas le temps d'exploiter en librairie, et, d'ailleurs, je ne veux pas avoir une ligne à écrire d'ici au 1er octobre.

Malgré ce que vous me dites de vos projets pour Dresde, j'y crois peu. Vous quittez Pétersbourg vers la mi-mai; vous serez chez vous, à Vierzschovnia, vers la fin de juin; or, comment voulez-vous, de juillet à octobre (en quatre mois!), vous être remise en possession de vos droits, vous avoir fait rendre des comptes d'administration, de tutelle, et avoir rétabli le *statu quo* de votre gouvernement personnel? Oh! si vous saviez avec quelle profonde tristesse je compte sur mes doigts et je suppute toutes ces difficultés : le temps du voyage, les comptes à examiner et à vérifier, les affaires courantes et les embarras imprévus! Il s'ensuit pour moi des heures affreuses, impitoyables, implacables. Vous êtes toute ma vie; les infiniment petits incidents comme les événements les plus graves de cette vie se rapportent à vous et uniquement à vous seule; et je sais maintenant toutes les difficultés de vos affaires; les deux mois que j'ai passés à Pétersbourg m'ont, hélas! suffisamment éclairé là-dessus. Non, vous ne pourrez jamais partir en octobre, car je connais votre inquiète tendresse pour votre enfant, vous ne la ferez pas voyager en hiver, j'en ai la conviction et la certitude. Comprenez-vous ce qu'il y a de désespoir dans ce que j'écris là? L'existence était supportable avec l'espérance de Dresde; elle m'accable, elle m'anéantit s'il faut attendre encore...

Vous devriez profiter de votre séjour à Pétersbourg pour obtenir mainlevée de l'administration des tuteurs d'Anna, et qu'il n'y ait plus que vous et son oncle pour la direction de ses affaires. Vous ferez cela, j'en suis sûr, à moins qu'il ne vous paraisse plus simple

et plus aisé de réussir chez vous, je veux dire dans votre chef-lieu départemental ou plutôt gouvernemental, puisque vos provinces sont divisées en gouvernements et non pas en départements comme en France.

Dans tous les cas, chère comtesse, revenue à Vierzschovnia, vous examinerez bien les *si*, les *mais*, les *car*, les *oui* et les *non*, et vous jugerez si je puis venir. Soyez *juge!* ne soyez pas *partie!* Et si votre haute sagesse décidait que *non*, je demanderais au travail son absorption et son entraînement, à défaut de la résignation que je ne saurais vous promettre. Mon Dieu! un an de perdu, mais c'est une vie pour un être qui trouve une vie dans un jour, quand ce jour est passé avec vous!

Je vous quitte pour aller dîner chez M. de Margonne et faire une petite visite à la princesse Belgiojoso, qui demeure à côté.

29.

J'ai eu hier, après vous avoir écrit, un violent coup de sang. J'avais, de trois heures du matin à trois heures après midi, corrigé sans désemparer six feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE (*les Employés*), où j'avais à intercaler des fragments pris dans la *Physiologie de l'Employé*, un petit livre fait à la hâte que vous ne connaissez pas. Ce travail, qui équivalait à faire, en douze heures, un volume in-octavo ordinaire, m'a valu cette attaque. J'ai mouché du sang depuis hier jusqu'à ce matin. Je me sens plutôt soulagé qu'affaibli par cette petite saignée naturelle, et bienfaisante, je n'en doute pas.

Je suis allé chercher l'épreuve de tout ce que j'ai fait sur *les Petits Bourgeois*. L'imprimerie où cela se compose est tout près de Saint-Germain-des-Prés; j'ai eu l'idée de passer par l'Église, où l'on peint une coupole en ce moment, et j'ai prié pour vous et votre chère enfant, à l'autel de la Vierge. Les larmes me sont venues aux yeux en demandant à Dieu de vous conserver à toutes deux la santé et la vie. Ma pensée a rayonné jusque sur la Néva; en revenant de si haut, peut-être ai-je rapporté quelque lueur de ce trône idéal où nous nous prosternons. Avec quelle ferveur, avec quelle ardeur et quel abandon de moi-même je me sens lié à vous pour toujours, *pour le temps et l'éternité*, comme disent les dévots.

En revenant, j'ai acheté pour quinze sous, sur le quai, les

Mémoires de Lauzun; je ne les avais jamais lus : je les ai parcourus dans l'omnibus, en retournant à Passy, où je viens de réintégrer votre esclave dans son fauteuil d'où il vous écrit ceci en attendant le dîner. Quelle chose étrange qu'un homme brave, courageux, qui paraît plein de cœur en toute occasion où il en faut avoir, puisse déshonorer si légèrement les femmes qu'il prétend avoir aimées! Je crois que la fatuité, étant le côté dominant de son caractère, étouffait ce qu'il pouvait y avoir de réellement bon et généreux en lui. Ne nous fait-il pas sous-entendre qu'il n'a pas voulu de Marie-Antoinette dans la fleur de sa jeunesse et le prestige de sa grandeur? C'est à la fois une odieuse calomnie et une cruauté inutile, quand on songe à la position de cette pauvre reine à l'époque où ces *Mémoires* s'écrivaient. Ce pauvre Lauzun, au reste, fait pitié! il ne se doute seulement pas que, tout en se croyant adoré, il n'a jamais été aimé, faiblement même. Un homme aussi vain peut à peine être supporté par la plupart des femmes, qui veulent un culte exceptionnel à leur profit, et qui n'accepteront que pour un moment la présence d'une rivalité aussi agressive qu'insatiable d'un amoureux de... lui-même. Aussi voyez comme la princesse C... l'a lestement quitté; c'est affreux!

Après avoir lu et fermé ce mauvais livre, je me suis écrié : « Qu'on est heureux de n'aimer qu'une seule femme! » Et je persiste dans cette opinion; c'est à la fois un cri du cœur, et le résultat de la force du raisonnement et de l'observation; car je vous analyse avec le plus beau sang-froid et je reconnais avec conviction et bonheur que personne ne peut vous être comparé; je ne sais pas au monde une plus belle intelligence, un plus noble cœur, une humeur plus douce et plus charmante, un caractère plus droit, un jugement plus sûr et tant de raison et de sagesse! J'en dirais davantage si je ne craignais de me faire gronder, et cependant c'est ce qui explique et justifie cet entraînement plus fort encore aujourd'hui qu'il ne l'était en 1833, et qui me fait monter des vagues de sang au cœur à la vue d'une page de ce pauvre Töpffer qui restera sur ma table toute ma vie, et de mon ravissement à l'aspect du Daffinger. Ah! vous ne savez pas ce qui s'est passé en moi quand, au fond de cette cour, dont les moindres cailloux sont gravés dans ma mémoire, ainsi que ses longues planches, ses remises, etc.,

j'ai vu votre doux visage à la fenêtre! Je n'ai plus senti mon corps, et, quand je vous ai parlé, j'étais hébété. Cet hébètement, ce torrent qui dans son impétuosité retarde son cours pour bondir avec plus de force, a duré deux jours. « Que doit-elle penser de moi? » fut une phrase de fou que j'ai dite et redite avec terreur. Non, vrai, et croyez-le bien, je ne suis pas encore habitué à vous connaître après des années... Des siècles ne suffiraient pas, et la vie est si courte! Vous en avez vu l'effet dans ces deux mois; je suis parti dans l'extase où j'étais le premier jour que je vous ai revue. De toutes les figures que vous m'avez fait connaître là-bas, il ne reste rien dans ma mémoire. Tout cela s'est enfui, évaporé, et n'a laissé aucune trace; mais je puis dire avec certitude les plus petits détails de tout ce qui vous entoure, jusqu'au nombre des marches de l'escalier, jusqu'aux pots de fleurs massés dans les angles de cet escalier. De mon appartement chez madame Tardif, rien! Rien de Pétersbourg non plus, si ce n'est le banc où nous nous sommes assis dans le jardin d'Été, et les marches des escaliers du quai Impérial où je vous donnais la main. Oh! si vous saviez comme l'épingle qui a roulé sur les dalles du quai m'est précieuse! j'ai attaché à ma cheminée, sur le velours rouge qui encadre le profil, une feuille de votre lierre, de ce lierre à lustre qui vous faisait peur. Eh bien, cette feuille me jette dans des rêveries sans fin.

On m'apporte à dîner, il faut m'interrompre jusqu'à demain.

1er mars.

En me réveillant à deux heures du matin, j'ai trouvé votre journal n° 10, que j'avais lu fort rapidement hier, et que je viens de relire; j'y ai mis une heure! Il est trois heures! Est-ce une heure?... C'est mille ans de paradis. Quelle chose bizarre! Vous m'y dites sur le mois d'octobre les mêmes craintes que j'exprimais il y a quelques jours! Avons-nous deux pensées? Voyez! vous me parlez de votre douleur au cœur; et moi qui hier priais pour votre santé à Saint-Germain-des-Prés! Vous ignorez donc que votre vie est ma vie et que votre mort serait la mienne? vos joies sont mes joies, vos chagrins mes chagrins. Il n'y a jamais eu pareille affection au monde; l'espace n'y fait rien, j'ai senti mon cœur battre violem-

ment quand j'ai lu le récit de votre palpitation. Et cette page où vous me dites tant de gracieuses vérités sur mon attachement inaltérable, profond, infini pour vous, m'a trouvé les yeux humides. Non, une lettre semblable fait accepter tous les ennuis, tous les chagrins, toutes les misères!... Oh! oui, chère étoile lointaine et présente, comptez sur moi comme sur vous-même; ni moi ni mon dévouement ne vous feront pas plus défaut que la vie à votre corps. On peut croire, chère âme fraternelle, ce qu'on dit de la vie à l'âge où je suis; eh bien, croyez qu'il n'y a pas d'autre vie pour moi que la vôtre. Mon thème est fait! S'il vous arrivait malheur, j'irais m'ensevelir dans un coin obscur et ignoré de tous, sans voir qui que ce soit au monde; allez, ce n'est pas une vaine parole. Si le bonheur pour une femme est de se savoir unique dans un cœur, seule, le remplissant d'une manière indispensable, sûre de rayonner dans l'intelligence d'un homme comme sa lumière, sûre d'être son sang, d'animer chaque battement du cœur, de vivre dans sa pensée comme la substance même de cette pensée, et ayant la certitude qu'il en sera toujours et toujours ainsi : eh bien, chère souveraine de mon âme, vous pouvez vous dire heureuse, et heureuse *senza brama,* car tel je serai pour vous jusqu'à la mort. On peut éprouver de la satiété pour les choses humaines, il n'y en a pas pour les choses divines, et ce mot peut seul expliquer ce que vous êtes pour moi. Jamais lettre ne m'a fait éprouver plus de jouissances quec elle que je viens de lire; elle est pleine de ce cher esprit si fin, si gracieux, et de cette bonté infinie et sans la moindre petitesse. Ce front d'homme de génie que j'ai tant admiré se retrouve toujours et partout! Aussi, tenez, j'ai eu tort; écrivez à Lara Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait, et convenablement fait. Au point de vue du monde, cette jalousie est jolie et peut-être même flatteuse pour certaines femmes, mais, au point de vue d'une affection aussi exceptionnellement céleste que la mienne, c'est une défiance que je me reproche et que je vous supplie de me pardonner.

L'idée de votre nouvelle est si jolie, que, si vous voulez me faire un immense plaisir, c'est de l'écrire, de me l'envoyer; je la corrigerai et je la publierai sous mon nom. Vous n'aurez pas altéré la blancheur de vos bas, ni taché d'encre vos jolis doigts au profit du

public, et vous jouirez des plaisirs d'auteur en voyant ce que j'aurai conservé de votre belle et charmante prose[1].

Il faut peindre d'abord une famille de province et placer au milieu des vulgarités de cette existence une jeune fille exaltée, romanesque, et puis, par la correspondance, *transiter* vers la description d'un poëte à Paris. L'ami du poëte, qui continuera la correspondance, doit être un de ces hommes d'esprit qui se font les caudataires d'une gloire; on peut faire une jolie peinture de ces cavaliers servants qui soignent les journaux, font les courses utiles, etc. Le dénoûment doit être en faveur de ce jeune homme contre le grand poëte... Et s'appliquer à montrer avec vérité les manies et les aspérités d'une grande âme qui effraye et rebute les âmes inférieures. Faites cela, vous m'aurez aidé, vous m'aurez fait gagner la sympathie de quelques esprits d'élite, avec un peu de ce doux loisir dont j'ai tant besoin. Quelle tentation pour une âme comme la vôtre!

Adieu pour aujourd'hui, car le loisir me manque et le travail m'appelle. A demain; je relirai votre adorable lettre et j'y répondrai.

2 mars.

J'ai eu hier à dîner l'ennuyeux premier président de Bourges; le vote de la Chambre pour la reine Pomaré l'a retenu tard, et il s'ensuit que, levé à deux heures du matin, je me suis couché à huit heures et demie et que j'ai dormi toute la nuit comme une masse. Voilà mon travail bien compromis. Je suis lourd, sans idées, sans activité. La régularité des heures me sauve. J'attends les meubles de Florence et je relis la lettre adorée en attendant. La mort de Suzette me semble comme une petite calamité. Elle était gaie, elle vous aimait: c'est un grand titre à mon souvenir. Elle y est gravée éternellement, ne serait-ce que pour son entrée à *l'Arc* avec une lettre de votre part. Chère comtesse, je vous en supplie, ne luttez jamais ni pour moi, ni pour mes œuvres; j'ai peur que ce ne soit quelque piége tendu à votre bonne amitié et à votre gracieuse et sympa-

1. Il s'agit de *Modeste Mignon*, que Balzac publia dans le *Journal des Débats*, en remplacement des *Petits Bourgeois de Paris*.

thique partialité. La meilleure mystification à faire à ces critiques, c'est d'abonder railleusement dans leur sens, en les faisant aller plus loin qu'ils ne comptent et ne veulent, et, quand on les a conduits à l'absurde, de les y laisser. Plus j'y pense, plus je trouve l'idée de votre nouvelle charmante. Faites-la pour moi, je m'en servirai.

Nodier est mort comme il avait vécu, avec grâce et bonhomie, avec tout son esprit, toute sa sensibilité, toute sa tête enfin, et catholiquement; il s'est confessé, il a voulu recevoir les sacrements. Il est mort non-seulement avec calme, mais avec joie; cinq minutes avant de mourir, il a demandé des nouvelles de tous ses petits-enfants et il a dit: « Il n'y en a pas de malade? alors, tout va bien! » Il a voulu être enseveli dans le voile de mariage de sa fille. On lui a dit la messe dans sa chambre, et il l'a entendue avec un véritable recueillement. Enfin il a été convenable, gai, charmant, gracieux jusqu'au dernier moment. Il m'a fait dire qu'il avait été profondément ému de ma lettre, et qu'il regrettait de mourir avant d'avoir obtenu que l'Académie réparât son injustice à mon égard; qu'il avait toujours souhaité que je fusse son successeur et qu'il espérait que je le serais. Je vous donne ces détails, sachant l'intérêt que vous y prendrez.

Vous m'aurez peut-être trouvé un peu froid à l'annonce du gain de votre procès; et, en effet, si j'en suis satisfait, c'est surtout par l'idée de vous savoir enfin délivrée des ennuis judiciaires. Cependant croyez que, bien que peu sensible à la fortune pour moi-même *quoi qu'on die,* je vous suis trop dévoué pour ne pas vous souhaiter toutes les douceurs de l'aisance, parce qu'on ne jouit ni de la vie ni de ce qu'elle peut offrir de bon et de charmant, quand on lutte contre la mauvaise fortune. Si je suis destiné à vivre toujours éloigné de vous, je n'en penserai pas moins, avec une joie d'enfant, que vous êtes libre enfin de soucis pour le présent et pour l'avenir, que vous pourrez faire du bien autour de vous, selon vos admirables instincts de bonté compatissante et généreuse, et je dirai, avec la satisfaction de Pehméja : « Je n'ai rien, mais Dubreuil est riche! » Croyons que l'avenir ne sera pas sombre pour moi non plus, à ce point de vue-là au moins, et que, mes dettes une fois payées, je pourrai enfin me livrer à ce loisir et à ce repos si

attendus, si espérés et si chèrement achetés, avant de m'endormir de ce sommeil éternel où l'on se repose de tout, et surtout de soi-même enfin !...

En attendant, mon jardin verdit, il a des pousses nouvelles; dans quelques jours, il aura des fleurs; je vous en mettrai dans ma lettre avant de la fermer. La page que vous a dictée, le plaisir infini que m'a causé la gravure de Töppfer ont donné un nouvel élan et de nouvelles forces à mon courage; avec un tel appui et de telles paroles, l'attente n'est plus seulement de l'héroïsme, elle devient un devoir. Oui, je souffre beaucoup, et plus que vous ne le croyez peut-être, d'être cloué, enchaîné ici, quand vous, libre de tous vos mouvements, êtes toujours absente et toujours si loin ! mais l'espérance est une berceuse si complaisante et si persuasive, qu'elle parvient à me rassurer et à me convaincre même que la réalité ne m'échappera pas toujours. Quand je suis ainsi calmé, et que l'inspiration et l'entrain du travail se mettent de la partie, tout va passablement; mais cela ne dure pas ! Hélas ! il y a des moments où le découragement est si fort et la lassitude si complète, que le travail me devient impossible, que je n'ai plus mes facultés libres et que je suis distrait de mes pensées par quelque chose d'impérieux, d'inexplicable, de volontaire qui régit ma cervelle et m'empoigne le cœur. Il y a je ne sais quelle figure qui va, vient, traverse la chambre et revient, qui me touche du doigt et qui me dit : « Pourquoi travailler? quelle niaiserie ! pourquoi t'user ainsi ? Pense donc que, quelques mois encore, et tu la verras ! Amuse-toi plutôt en attendant ! » Je ne fais pas du roman, croyez-le bien; je vous raconte cela comme cela m'arrive, que ce soit rêverie, hallucination ou n'importe quel phénomène d'un cerveau fatigué qui divague. Mais je reviens bientôt à mon *idée fixe*, et je reprends le passé miette à miette, je m'y complais et je suis avec l'avenir comme les enfants sont avec le drap blanc qui leur cache des étrennes, et je reviens à vos lettres comme à la pâture de mon âme.

Je suis entré à l'église pour prier et demander à Dieu votre santé, avec une ardeur pleine d'égoïsme, comme le sont tous les fanatismes. J'ai eu peur, je n'ai plus osé prier... Je me suis dit : « C'est si plein d'intérêt personnel, que je l'irriterai peut-être !... » Et je me suis arrêté subitement, comme la plus scrupuleuse des dévotes,

comme la plus niaise des pensionnaires. Voilà où l'on arrive à force de préoccupation ou, pour mieux dire, d'obsession ; voilà ce que l'on devient quand on n'a plus qu'une seule idée au cerveau et qu'un seul être au cœur.

Je vais faire beaucoup de théâtre. La librairie m'est fermée jusqu'au 1er de septembre ; il est inutile de laisser beaucoup d'œuvres dans les feuilletons, c'est assez des *Petits Bourgeois*, du *Programme* et de *Sabine*. Je vais donc travailler pour les planches. Dieu veuille qu'il y en ait une de salut !

4 mars.

Je ne sais pas si c'est une phase de cervelle, mais je n'ai pas de continuité dans le vouloir. Je fais des plans, je conçois des livres, et, quand il faut exécuter, tout s'échappe. J'ai retourné de cent manières votre idée de roman, qui est une très-belle chose : c'est le combat de la réalité et de la poésie, de l'idéal et du positif, de la poésie physique et de celle qui est une faculté, un effet d'âme. Je ferai cette œuvre, elle peut devenir quelque chose de grand et de beau ; mais, en ce moment, tout me fuit ; c'est une mauvaise influence, comme si un vent de sirocco avait passé sur les cordes de la harpe ; un souvenir, un rien, un retour en arrière, un caprice de la folle du logis, qui se révolte et veut sa proie, dissout mon énergie et m'abat corps et âme. Eh bien, pourquoi ne la laisserais-je pas dévorer un peu de mon temps, cette passion sainte et sublime ? Je me sens si heureux d'aimer ainsi ! Mais c'est une effroyable dépense ! Je suis royalement dissipateur !... *Les Petits Bourgeois* sont là, sur mon bureau, les *Débats* les ont annoncés ; vous savez au nom de qui ils sont faits, je n'ose y toucher. Cette montagne d'épreuves m'épouvante, et je me sauve jusque sur les bords de la Néva, où il n'y a pas de *Petits Bourgeois*, et je me plonge dans un fauteuil bleu, si complaisant au *far niente*.

Quelle lecture me ravira jamais comme celle des sèches notices académiques de Mignet ou de tel autre livre que je prenais au hasard sur la table de votre salon et que je feuilletais en attendant le frou-frou d'une robe de soie, et l'émotion que me causait des pieds à la tête le bruit de la porte... Si je savais dessiner, je ferais de mémoire le portrait du moujik qui allumait le poêle ! Je revois

le petit bout de ganse décousu au dossier de la causeuse devant le lierre... Voilà mes grandes occupations! De temps en temps je me remémore toutes les toilettes que je vous ai vue porter, depuis la blanche mousseline doublée de bleu du premier jour de Péterhof, jusqu'à la magnificence de cette robe couverte de dentelles dont vous vous pariez pour sortir le soir. Ah! c'est pour moi le poëme le mieux su par cœur qui existera jamais, que les versets, les stances, les chants du poëme de ces deux mois.

Oui, je n'aurai aimé qu'une seule fois dans ma vie, et, heureusement, cette affection remplira ma vie.

Mais je sens qu'il me faut cesser toutes ces pures et saintes orgies du souvenir, car je tiens à paraître avec éclat dans le journal.

Je vous mets dans ce paquet la première fleur éclose dans mon jardin; elle m'a souri ce matin et je l'envoie chargée de mille élans et de pensées qui ne s'écrivent point. Ah! ne vous étonnez jamais de me voir si bavard en vous écrivant et vous disant les mêmes choses pour la millième fois; je n'ai d'autre confidente que vous, et vous seule. Jamais de ma vie vivante, jamais je n'ai dit un mot de vous, ni de mon culte, ni de ma foi; et probablement le bloc de pierre qui pèsera sur ma dépouille un jour gardera le silence comme moi. Donc, jamais il n'y eut au monde un sentiment immaculé et frais dans une âme comme celui que vous savez. J'espère que le Cyclope du travail reviendra enfin, en ne chassant pas tout à fait l'Ariel des souvenirs.

Adieu donc; tâchez de penser un peu à celui qui pense à vous toujours, à tout moment, comme l'avare à son trésor caché, comme le dévot à son salut.

CCLXIV.

A M. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, A PARIS.

Paris, 1844.

Mon cher monsieur de Potter,

Vous n'avez envoyé chez Hetzel ni la copie d'*un Prince de la bohème*, ni mes exemplaires. Je me propose de demander votre tête au procureur général. Je suis accablé de travaux en ce moment et

ne puis courir après rien; je vous prie de ne pas oublier ces deux choses, pour quelqu'un qui ne vous a pas fait attendre ce que vous lui avez demandé.

Mes compliments.

CCLXV.

A M. DAVID (D'ANGERS), A PARIS.

1844.

Mon cher David,

Voilà bien sept ou huit fois que je viens chez vous sans vous trouver.

Je voulais vous dire que j'ai été six semaines au lit, bien malade, et que l'on m'envoie à Carlsbad. Je tenais à vous voir avant mon départ. J'aurais désiré vous avoir à dîner le jour de ma fête, 16 mai, et je n'ai pu vous parler. Il fallait absolument que je vous visse; car je ne puis donner mon adresse que de vive voix, et il n'y a pas plus de cinq ou six personnes à qui je l'aie donnée. Telles sont les causes de mon insistance et de mes regrets.

Vous auriez vu votre modèle bien maigri! J'ai eu le prix de tant de travail, une inflammation du foie.

J'ai su, par Hippolyte Valmore, que votre chef-d'œuvre avait encore grandi en passant de la terre au marbre; ce que nous avions cru impossible. J'irai encore une fois vous voir d'ici à mon départ, et j'espère être plus heureux; car comptez qu'il y a chez moi autant d'admiration que d'amitié pour vous.

CCLXVI.

A M. L'ABBÉ ÉGLÉ, VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Paris, juin 1844.

Monsieur le vicaire général,

J'ai eu l'honneur de me présenter aujourd'hui avec mademoiselle Borel, la personne qui se destine, d'après vos avis, à l'ordre

de la Visitation, et qui vient se mettre sous votre conduite. N'ayant pas eu le bonheur de vous trouver, nous nous sommes enquis de l'heure à laquelle vous serez visible demain, pour que vous puissiez donner à cette future sainte toutes les indications et les protections que vous avez bien voulu me promettre.

Trouvez ici, monsieur le vicaire général, l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre humble serviteur.

CCLXVII.

AU MÊME.

Passy, juin 1844.

Monsieur le vicaire général,

J'ignorais, en me présentant hier à l'archevêché, avec ma lettre prête pour le cas où je n'aurais pas le plaisir de vous trouver, les fatigues de vos travaux actuels en compagnie de Sa Grandeur. J'ai affaire avec une pauvre fille à qui la vocation rend chaque jour de retard si amer, qu'elle est triste de se trouver dans les rues de ce Paris, qualifié d'antichambre de l'enfer, ce qui est vrai pour bien des gens, même pour les écrivains qui le décrivent. Elle a surtout un bien ardent désir de saluer son protecteur spirituel; mais j'ai eu tant de peine à lui faire comprendre que les devoirs des généraux n'étaient pas ceux des soldats, et que vous étiez, ainsi que Monseigneur, sur votre brèche, que je vous prie de m'envoyer un petit mot pour déléguer les soins que réclame cette âme en peine, soit à M. le curé de Passy, soit à M. l'abbé Jousselin, notre précédent curé. Puis ayez la bonté de m'indiquer l'heure et le jour où je pourrai, sans vous trop ennuyer, vous présenter mademoiselle Borel.

Vous pourrez me répondre, monsieur l'abbé, sous le nom de M. de Brugnol, rue Basse, n° 19, à Passy, en me rendant le petit service d'oublier que je suis là, car le secret de ma retraite est important pour ma tranquillité.

Si vous aviez l'excessive bonté de donner un mot pour la supérieure de la maison de la Visitation où il vous plaira d'envoyer

mademoiselle Borel, en demandant qu'on ait quelques égards pour sa modique fortune, vous me rendriez heureux. Si je tiens à ce que vous puissiez voir cette sainte fille, c'est pour la déterminer à entrer dans l'ordre de Saint-Thomas-de-Villeneuve.

La persécution est telle, aux lieux d'où elle vient, qu'elle et sa compagne ont apporté la *croix* des dominicains de Pétersbourg pour ceux de Paris, car les pauvres Pères prévoient le moment où ils seront chassés. Cette mission vous donne la mesure de ce qu'on souffre dans le Nord, et du degré d'estime où était mademoiselle Borel dans l'esprit et le cœur des dominicains de Pétersbourg.

Je suis fâché de vous savoir si fatigué, bien plus chagrin aussi de ne pas vous avoir trouvé. Mes travaux m'ont donné une inflammation de foie qui m'a retenu six semaines au lit, je suis en convalescence, et j'avais oublié la fête-Dieu, les confirmations, et vous me le pardonnerez, monsieur le vicaire général, en faveur de mes souffrances.

Agréez mes respectueux sentiments.

CCLXVIII.

A M. AUBER, MEMBRE DE L'INSTITUT, A PARIS.

Passy, 1844.

Mon cher maître,

Je suis de votre avis, et la strophe *On sent dans l'air pur*[1], etc., est la plus jolie; aussi, peut-être vaut-il mieux intervertir l'ordre des strophes, la mettre la première, et faire porter l'air dessus. D'ailleurs, l'ordre des pensées exige qu'elle vienne en premier, car c'est parce que l'ange des roses a béni les fleurs qu'elles éprouvent l'envie de se voir et de se mirer dans leur goutte de rosée.

Veuillez donc avoir la bonté de faire vous-même cette correction en prenant cette strophe et mettant la musique dessus, et

1. Il s'agit de la pièce de vers qui est publiée avec la musique dans *Modeste Mignon* (voir tome Ier, page 452).

pardonnez-moi de vous causer tant d'ennuis; depuis que je vous sais si occupé, j'ai des remords.

J'ai du moins le plaisir de vous exprimer ici mon admiration pour votre beau talent.

CCLXIX.

A MADAME ***

(en lui envoyant un livre qu'il venait de publier).

1844.

Le temps des dédicaces n'est plus. Aujourd'hui, l'écrivain a remplacé le prêtre, il a revêtu la chlamyde des martyrs, il souffre mille maux, il prend la lumière sur l'autel et la répand au sein des peuples; il est prince, il est mendiant; il console, il maudit, il prie, il prophétise; sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut quelquefois tonner d'un bout du monde à l'autre; l'humanité, devenue son troupeau, écoute ses poésies, les médite, et une parole, un vers, ont maintenant autant de poids dans les balances politiques qu'en avait jadis une victoire. La presse a organisé la pensée, et la pensée va bientôt exploiter le monde; une feuille de papier, frêle instrument d'une immortelle idée, peut niveler le globe; le pontife de cette terrible et majestueuse puissance ne relève donc plus ni des rois ni des grands; il tient sa mission de Dieu; son cœur et sa tête embrassent le monde et tendent à le sertir en une seule famille. Une œuvre ne saurait donc être cachetée aux armes d'un clan, offerte à un financier, prostituée à une prostituée; les vers trempés de larmes, les veilles studieuses et fécondes ne s'avilissent plus aux pieds du pouvoir, elles sont le pouvoir.

A l'écrivain toutes les formes de la création; à lui les flèches de l'ironie, à lui la parole douce et gracieuse qui tombe mollement comme la neige au sommet des collines; à lui les personnages de la scène; à lui les immenses dédales du conte et des fictions; à lui toutes les fleurs, à lui toutes les épines; il endosse tous les vêtements, pénètre au fond de tous les cœurs, souffre toutes les passions, devine tous les intérêts. Son âme aspire le monde et le reflète.

L'imprimerie lui a fait avancer l'avenir, tout s'est agrandi : le champ, la vue, la parole et l'homme.

Je ne vous ai donc point fait de dédicace, mais je vous ai obéi. Pourquoi ? Je le sais et je vous le dirai.

CCLXX.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA.

Passy, 11 octobre 1844.

Chère comtesse,

Je reçois votre lettre du 25 septembre, elle est venue hier au soir; cela fait quinze jours seulement. Je ne vais pas très-bien ; hier, je suis allé chez mon docteur ; il faut attaquer la névralgie par les sangsues et une petite mouche volante ; cela va prendre trois ou quatre jours. J'ai fait *César Birotteau* les pieds dans la moutarde, et je fais *les Paysans* la tête dans l'opium. En dix jours, j'ai écrit six mille lignes pour *la Presse ;* il faut que j'aie fini le 30 octobre. Votre lettre est encore une raison de me hâter, car, si vous voyagez, je veux être prêt.

Mes souffrances sont au comble ! cette inflammation de l'enveloppe des nerfs, bien décidément causée par un coup d'air, produit des effets de douleur comme des décorateurs font des effets à la scène. Voilà quinze nuits passées à *paysanner* malgré mes douleurs. Ainsi vous voyez qu'il n'y a pas eu de voyage de Belgique. Soyez tranquille, chère comtesse, vos recommandations quant à la voyageuse sont inutiles ; je m'étais dit déjà que, pour vous, je devais obéir aux sottises de l'opinion publique ; nous avons, comme toujours, pensé de même.

Il est quatre heures du matin : il va falloir me recoucher pour les sangsues à l'oreille droite ; mais je n'ai pas voulu que ces trois jours de plus fussent ajoutés à votre attente. Avant le départ de M. Gavault, on était arrivé à trente mille francs pour les Jardies ; mais le terrain de l'allée des Veuves augmente, et j'ai donné l'ordre au notaire de revenir sur ses offres. Est-ce être sage?... J'attendrai ; peut-être trouverai-je une maison toute bâtie et à bon compte.

Cette névralgie me dérange beaucoup, car j'ai à faire encore un ouvrage pour Chlendowski, qui est très-chicanier, vous me l'aviez bien prédit et vous avez eu raison comme toujours; j'en serai peut-être payé, mais, ce qui est sûr, c'est que je ne recommencerai pas d'affaires avec lui.

Que vous avez bien fait de me rendre de l'espoir pour Dresde ou Francfort, car, ces jours derniers, je me mourais de chagrin tout en travaillant! je voulais tout quitter pour aller vous trouver à Vierzschovnia. Laissez-moi au moins l'espoir; n'est-ce pas tout maintenant pour moi? Ah! si vous avez entendu les paroles tristes et tendres que je vous ai dites, vous devez regarder en vous-même, sinon avec orgueil, du moins avec une certaine complaisance. La grandeur de mon affection a rendu petites toutes les grandes difficultés de ma vie. Je surprends tout le monde en disant que je ferai les vingt mille lignes des *Paysans* dans le mois d'octobre.

Personne n'y a cru, même au journal; mais, quand ils m'ont vu faire six mille lignes en dix jours, ils ont été vraiment épouvantés. Ce qui n'arrive pas une fois sur cent, les compositeurs lisent l'ouvrage; il s'est répandu parmi eux une rumeur d'admiration, et c'est d'autant plus extraordinaire que c'est dirigé contre la multitude populaire et la démocratie.

Votre lettre a bien tardé; dans mon impatience, j'ai demandé la tête de tous les Rzevuski, hors la vôtre; ne froncez pas votre beau front aristocratique, mais pensez au travail..., à la souffrance sans consolation!

Je suis assez content que vous ayez vu clair sur la pauvre religieuse; mais elle ne vous a abandonnée que pour Dieu, et c'est un peu votre faute : vos exemples, vos lectures, vos conseils l'ont forcément amenée là; ne vous inquiétez pas pour elle, elle se plaît là où elle est; elle espère être bientôt reçue novice. J'espère que, si vous voulez lui envoyer quelque chose, vous ne vous servirez que de moi; pour le moment, je puis très-bien lui remettre en votre nom mille ou deux mille francs sans me gêner le moins du monde; je suis un riche malaisé, voilà tout.

Vous me dites que vous avez encore le temps de recevoir une lettre de moi avant votre départ; je me hâte, vous le voyez, de vous envoyer de mes nouvelles et de corps et d'esprit. Je ne suis

pas sorti de chez moi depuis vingt jours; à la lettre, je vis dans l'*hébétation* que produit un travail si forcé, car j'ai en surplus mes petits articles Hetzel, etc. Le pauvre garçon a besoin que *le Diable* se vende à vingt mille exemplaires, et le voilà qui tire à quinze mille. Votre serviteur y a contribué, j'y ai mis toute cette fine bêtise qui plaît à la masse. Avoir payé pour vingt mille francs de dettes et me trouver en décembre sur la route de Dresde, *les Paysans* finis, voilà mon rêve, et ce rêve se réalisera, il le faut. Je ne sais pas comment je traverserai 1845. Il y a un moment où l'on a *la folie* de l'espérance, et j'en suis là. J'ai tellement tendu ma vie à ce but, que je sens tout craquer en moi! Je voudrais ne pas penser, ne pas sentir. Oh! qui vous peindra les heures où je suis resté, pendant ces vingt jours, le coude appuyé, regardant le salon de Pétersbourg et Vierzschovnia, ces deux pôles de ma pensée dont le midi était là devant moi dans son cadre. Espoir et réalité, le passé, l'avenir, tout se heurtait, c'était une mêlée de souvenirs qui me donnait le vertige. Ah! vous êtes bien debout et tout entière dans ma vie, dans mon cœur, dans mon âme; il n'est pas un mouvement de ma plume, de mon être ni de ma pensée qui ne soit un des rayons dont le centre est vous, vous seule, vous la trop aimée, quoi que vous en disiez.

La mort de Thaddée que vous m'apprenez m'a fait du chagrin; vous m'en aviez tant parlé, que j'aimais qui vous aimait ainsi, *quoique!...* Vous avez bien deviné pourquoi j'avais appelé Paz *Thaddée,* en lui donnant le caractère et les sentiments de votre pauvre cousin. Mais, tout en le pleurant, dites-vous bien que je vous aimerai pour tous ceux qui vous manqueront. Pauvre chère comtesse, la situation où vous êtes et que vous me dépeignez si bien m'a fait sourire; car j'étais ainsi, avant votre dernière lettre : « Ferais-je, ou ne ferais-je pas *les Paysans?* Partirais-je ou ne partirais-je pas? Que devenir? Faut-il m'engager à un travail? faut-il le refuser? etc. » J'ai coupé le nœud, je me suis mis à l'ouvrage en me disant : « Si je pars, je finirai tout, comme à Lagny en 1843. » M. Nacquart me disait hier brutalement en m'écrivant son ordonnance : « Vous y crèverez! — Non, lui ai-je dit; j'ai pour moi un dieu particulier, un dieu plus fort que toutes les maladies. — J'espère que, si vous vous mariez, m'a-t-il dit, vous vous reposerez deux ans. — Deux

ans, docteur! je me reposerai jusqu'à mon dernier soupir, si par repos vous entendez être heureux. »

16.

Cette interruption, chère, a été prise par l'exécution des ordonnances du docteur; je n'ai pas quitté le lit, il a fallu sangsues et vésicatoire volant, pendant trois ou quatre jours; mais, de ce matin, tous les symptômes et toutes les souffrances atroces de cette inflammation ont cessé. Dans trois jours au plus tard, je reprendrai mes travaux. Ces quelques jours donnés à la médecine sont des jours de plaisir pour moi; car, lorsque je ne travaille plus avec cette absorption de toutes les facultés morales et physiques, je ne cesse de penser à 1845; j'arrange des maisons, je les meuble, je m'y vois, je m'y sens heureux. Je repasse tous les moments si rares où nous avons été ensemble, je me querelle de n'avoir pas prolongé ces heures de douce et intime causerie.

Chère ingrate, vous ne remarquez guère ma persistance à vous satisfaire sur le petit désir des autographes; je vous envoie aujourd'hui du Peyronnet, et je veux m'arranger pour que vous ayez l'écriture de tous les ministres qui ont signé les ordonnances de Juillet.

Vous êtes donc bien contente de ce jeune homme[1]! Examinez-le bien et sans prévention, car les avantages de votre enfant contribuent nécessairement à rendre un prétendu parfait; mais je ne sais pas comment je puis recommander prudence et finesse à celle qui a volé tout l'esprit des Rzevuski, qui a des petites pattes de souris blanche au bout desquelles il y a des yeux. Enfin, chère comtesse, faites bien vos affaires et surtout adoucissez le dragon gouvernemental du Nord.

Je suis exactement comme l'oiseau sur la branche : il est nécessaire que je quitte la rue Basse et que j'aille ailleurs, où je puisse être plus convenablement. Je suis comme ma chère voyageuse avec ses paquets et ses provisions; je n'ose rien faire, car, si je vais pour quatre mois à Dresde, j'ajournerai toutes dépenses; et puis j'aime mieux les faire définitivement que les faire provisoirement encore. Ma nature abhorre le changement, c'est une face de mon caractère que vous avez bien été forcée de reconnaître et que

1. Le comte Georges Mniszeck, fiancé de mademoiselle Anna Hanska.

vous reconnaîtrez de plus en plus; vous l'admirerez même, et puis vous finirez par ne plus m'en savoir gré pour les choses du cœur, en trouvant cette constance énormément justifiée par l'esprit Rzevuski de votre race, et par le charme exquis de la personne que vous voyez dans votre miroir en vous y regardant.

Comment pouvez-vous me recommander votre parfumeur? je ne pense qu'à cela! j'ai maudit Viardot de ne pas m'avoir averti de son arrivée; vous auriez déjà votre provision. Mais, si nous nous voyons à Dresde, vous aurez, chère comtesse, des parfums pour le reste de vos jours, j'en réponds. Nous avons donc aussi les mêmes vices, car je porte la passion des fines odeurs jusqu'à en faire un défaut.

Hélas! je le vois bien, il faut vous dire adieu; mais souvenez-vous que vous m'avez laissé près d'un grand mois sans lettres, et que vous n'êtes pas à Paris, et que vous n'avez pas de feuilletons à faire pour excuse. A propos, je suis déjà allé trois fois à l'Arsenal, et je n'ai pas encore obtenu l'autographe de Nodier, mais je l'aurai.

On m'annonce que David a terminé le marbre de mon buste et que le marbre n'est pas moins beau que la terre; ce sera à la prochaine Exposition sans doute. Vous ne sauriez croire combien je regrette de ne pas avoir pris le vase en malachite; j'ai trouvé pour trois cents francs un piédestal magnifique qui m'aurait épargné les folles dépenses de celui que j'ai fait fabriquer, avec des bronzes.

Je souffre toujours, je suis obligé de m'arrêter; peut-être vous donnerai-je de meilleures nouvelles en fermant ma lettre ce soir.

17.

Tout va bien, les douleurs névralgiques ont disparu comme par enchantement, et, si je n'ai pas fini ma lettre, c'est que j'ai dormi douze heures de suite, en retrouvant la tranquillité de la non-souffrance.

Adieu, chère souveraine aimée; examinez bien le jeune comte Mniszeck; il s'agit de toute la vie de votre enfant. Je suis bien heureux que vous ayez trouvé ce premier point si nécessaire à votre bonheur à toutes les deux, celui du goût et de la sympathie personnelle; mais étudiez-le, et soyez sévère comme s'il ne vous plaisait pas; il s'agit surtout des principes, du caractère, de la fermeté, etc.

Suis-je stupide de faire ces recommandations à la meilleure, à la plus dévouée des mères !

Je reprends demain mes travaux, et j'aurai fini, je l'espère, pour le mois de décembre en travaillant avec activité. Je ne puis pas vous donner des nouvelles de Lirette, n'ayant pu aller à son couvent au milieu de ma maladie et de mes ordonnances à exécuter; mais ma première lettre vous en donnera. Devinerez-vous que je suis plus à vous aujourd'hui, que je vous aime davantage après avoir été quelques jours souffrant dans mon lit à penser à vous, à votre cher esprit fraternel et enfantin. Aussi vous ai-je dit tant de choses, que je crois fermement qu'il vous en sera arrivé quelque nouvelle à l'oreille qui vous aura tinté ; vous aurez eu quelque étincelle à votre bougie, un fil se sera soudain cassé sans cause, et vos oreilles auront entendu ces bruits étranges que font les ailes des idées en voulant s'y reposer, fatiguées d'un si long voyage. Mais rien de tout cela ne vaut à mes yeux cette petite feuille de papier sur laquelle je vous mets toutes les fleurs de mon âme et de mon cœur en la regardant avec une curiosité désespérante. Je ne suis pas encore fait à cette idée que ce papier sera dans dix-huit jours entre vos mains, et que, moi, je reste, en maugréant, si loin de vous et si malheureux!... oh! oui, bien malheureux! J'ai faim et soif de votre chère présence, étoile de ma vie, *for but present*. Peut-être pensez-vous aussi à moi quelquefois. Qui sait?... mais, hélas! vous m'avez si peu écrit ces derniers temps!... et je suis bien noir en pensant que, vous, vous ne pouvez pas me donner un souvenir au moins tous les deux jours, au milieu de vos moujiks, dans vos déserts, dans cette solitude absolue. Je suis là-dessus incorrigible! Moi si occupé, pris par tant de travaux, souvent malade, je vous écris tous les jours. Ah! c'est que je vous aime, moi! Allez, je sens profondément votre indifférence, j'allais dire votre ingratitude, tant je suis exaspéré par cet intervalle d'un mois entier. Vous seriez effrayée si vous saviez quelles idées me travaillaient! Enfin, quand la lettre est arrivée, tout a été oublié, j'étais comme une mère qui revoit son enfant. Mais il ne faut pas que cela finisse par des reproches.

Trouvez ici tout mon cœur, toute ma foi, toute ma pensée et toute ma vie.

CCLXXI.

A M. ALBERT MARCHAND DE LA RIBELLERIE, A TOURS [1].

Paris, 1844.

Mon cher Albert,

Tu crois que nous sommes quittes de l'infâme Berrué! M. Odier a renvoyé la caisse, qui ne lui appartenait pas, sans s'en inquiéter davantage; *et elle n'avait pas d'adresse!* et il ne sait pas, après avoir regardé la lettre de voiture, à quel roulage elle est retournée! Il faut donc que, courrier par courrier, tu me dises à quel roulage de Paris la caisse a été expédiée.

Voilà un cadre qui, par les démarches qu'il a nécessitées, me coûtera trois cents francs de temps perdu. N'avais-je pas raison de vouloir l'emporter par la diligence? il m'aurait coûté moins, et je ne sais pas s'il sera temps.

Merci de ta bonne lettre. Quoi qu'il arrive des *perles*, il faut les donner quand on en doit. M. Loiseau ne se doute pas que les Anglais et autres étrangers offrent des billets de mille de ce que je lui ai envoyé si coquettement arrangé.

Toi, si rien ne s'y oppose, je te donnerai le manuscrit des *Illusions perdues*, puisque je l'ai martelé dans ton grenier de peintre.

Je ne te répéterai pas ce que tu m'as dit sur les amitiés d'enfance, parce que tu imagines bien que ce sont des choses vissées dans le cœur, quand on a un cœur.

Tout à toi.

Courrier par courrier, entends-tu? Il n'y a guère de chance d'avoir des doreurs, et Boulanger est chagrin s'il ne voit pas un cadre taillé.

Tous les beaux cadres que tu verras, achète-les-moi, tant qu'ils seront entre dix et trente francs et bien richement sculptés. J'en ai besoin de cinq, dont deux de 46 sur 34, carrés.

Addio caro! Surveille les bois; quand tu trouveras qu'ils sont beaux, écris-moi; j'irai à Tours.

1. *Le Réquisitionnaire* lui est dédié.

CCLXXII.

A MADAME HANSKA, A VIERZSCHOVNIA.

Passy, 21 octobre 1844.

Je vais tout à fait bien et j'ai repris mes travaux ; c'est une bonne nouvelle qui vaut bien la peine que je vous écrive un mot. O chère ! un an est un an, voyez-vous; le cœur ne se trompe pas, il souffre toutes ses douleurs, malgré les faux remèdes de l'espérance; l'espérance est-elle autre chose qu'une douleur déguisée? J'ai beau regarder le salon de Colmann, chaque regard est un coup de poignard, la pensée entre dans mon âme comme une lame aiguë. Entre cette gouache et le grand paysage de Vierzschovnia, il y a la porte de mon cabinet, et cette porte représente les espaces infinis qui s'étendent entre les souvenirs attachés à ces meubles, à cette tenture bleue et au tableau de Vierzschovnia. « Nous étions là ensemble, elle est là et je suis ici! » Tel est mon cri, et chaque regard ou plutôt chaque nouveau coup de poignard le redouble. Pourquoi Colmann n'a-t-il pas fait le second côté du salon? pourquoi ne pas avoir fait faire le poêle et la petite table qui était devant ce poêle, et près de laquelle vous m'avez dit des choses si compatissantes et si doucement, si fraternellement raisonnables? Ah! je payerais bien de tout mon sang le bonheur de les entendre encore. Voilà tout ce que bavarde mon cœur ce matin.

La Bocarmé est revenue. Bettina adore en tout bien tout honneur votre esclave; elle m'a dit que les cinquante aquarelles de Colmann étaient des chefs-d'œuvre, que c'est à la Russie ce que les Pinelli sont à Rome.

J'ai fait ma première sortie avant-hier. J'ai acheté une pendule d'une magnificence royale et deux vases en céladon grenat qui ne sont pas moins magnifiques. Tout cela pour presque rien. Une grande nouvelle! Un riche amateur a envie de mes meubles florentins; il va venir sans doute les voir chez moi. J'en veux quarante mille francs. Autre nouvelle. *Le Christ* de Girardon, acheté deux cents francs, est estimé cinq mille francs, et vingt mille avec le cadre de Brustolone.

Et vous vous moquez, chère comtesse, de mes affaires dans le royaume de *Bricabraquie*. M. Nacquart s'opposait hier violemment à ce que je vendisse, même à ce prix-là, ces magnifiques choses; il disait : « Vous allez, dans quelques mois, sortir de votre position par quelques travaux obstinés; ces magnificences seront vos rayons! — J'aime mieux l'argent, » lui ai-je dit. Comme vous voyez, cet Harpagon faisait le poëte, et le poëte faisait l'Harpagon. Chère, croyez-moi, je ne puis souffrir toujours ainsi. Y songez-vous?... Encore un retard! Quand *les Paysans* seront finis, ainsi que les articles dus à Chlendowski, je réclame un mot de vous, qui me permette de venir vous rejoindre dans vos steppes, si vos difficultés de passe-port se prolongent et s'éternisent ainsi.

J'ai trouvé le plus splendide des piédestaux pour le buste de David, qu'on dit d'un *réussi* étonnant. Cette belle gaîne n'a coûté que trois cents francs, et feu Alibert, pour qui elle a été faite, a dû la payer au moins quinze ou seize mille francs. Chère comtesse, je voudrais bien avoir votre avis sur ce que je veux faire. Il m'est impossible de rester où je suis. Or, à quatre pas de mon logis actuel, il y a une maison qui coûtera mille à quinze cents francs de loyer, et où l'on peut vivre aussi bien avec quinze mille francs de rente qu'avec soixante mille. Je voudrais la louer pour quelques années et m'y établir. Je pourrai très-bien économiser, là, la valeur d'un petit hôtel à Paris, en n'allant l'habiter que dans quelques années. On va et on vient de Passy à Paris comme on veut avec sa voiture, et, au moins, comme cela, je serai à peu près convenablement. Mais l'installation va coûter bien près de six mille francs et je ne voudrais pas faire cette dépense pour le roi de Prusse, surtout quand il me faut payer vingt mille francs de dettes d'ici au 1er janvier. Tout serait aplani si je vendais les florentins. Le *Musée des Familles* ne publie les gravures et l'article de Gozlan qu'en décembre, et ce n'est qu'en janvier que l'attention publique sera éveillée à ce sujet. L'enchère aura lieu entre les dilettanti et les capitalistes dès qu'on saura, dès qu'on verra ce que c'est.

Quant à vos projets, j'aimerais mieux renoncer à la tranquillité que de l'obtenir à ce prix. Lorsqu'on a troublé son pays et qu'on a intrigué à la cour et à la ville comme le cardinal de Retz l'a fait, on a le droit d'aller payer ses dettes à Commercy; mais, à notre

époque bourgeoise, on ne peut s'en aller qu'après avoir payé tout le monde; autrement on aurait l'air de fuir ses créanciers. Que voulez-vous, *belle dame!* nous sommes peut-être moins grands, moins rayonnants, mais nous sommes certainement plus réguliers, voire même plus honorables, que les grands seigneurs du grand siècle. Cela vient peut-être de ce que nous comprenons autrement le sens de l'honneur et du devoir, ou que nous l'avons placé ailleurs, et c'est tout simple. Eux, c'étaient des acteurs d'un grand théâtre qui s'agitaient pour être admirés; on les payait pour cela. Nous, nous sommes le public payant et réel, qui ne s'agite qu'en lui et pour lui. Donc ne me parlez ni de Suisse, ni d'Italie, ni de rien de pareil; ma meilleure, ma seule patrie est l'espace entre le mur de l'octroi et les fortifications de Paris. Si je la quittais, vous le savez bien, ce ne serait que pour vous; ce serait déjà fait, si vous l'eussiez voulu. Travaillez donc de vos petites pattes de souris blanche, pour élargir le trou de votre geôle, afin que l'heure de votre libération ne tarde plus. Jadis je vivais de cet espoir; maintenant j'en meurs. J'ai des impatiences fébriles, des doutes, je crains tout: la guerre, la mort de Louis-Philippe, quelque maladie, quelque révolution; enfin es obstacles renaissent dans mon imagination angoissée. Je vois vos affaires personnelles vous étreignant et vous lassant, et votre bonté inépuisable se lassant aussi.

En y pensant tristement, et m'agitant dans le vide pour vos intérêts et ceux de votre enfant, j'ai trouvé une affaire admirable où il n'y a que cent mille francs à risquer et qui peut devenir colossale. Il s'agit de la publication d'un livre encyclopédique pour l'instruction primaire. Rien qu'à le bien rédiger, il y a la renommée d'un Parmentier à récolter, car c'est un livre qui est comme la pomme de terre de l'instruction, une nécessité, un bon marché fabuleux, etc. J'ai foi dans cette affaire et je m'occupe en ce moment du manuscrit. Cet ouvrage aura le prix Montyon bien certainement. Oh! si vous étiez ici, dans la même ville au moins, comme tout irait bien! quel nouveau courage j'aurais! quelles nouvelles sources jailliraient! Mais l'absence donne de la stérilité et de la sécheresse aux idées comme à l'existence. Je suis heureux que le jeune Mniszeck vous plaise, ainsi qu'à la chère enfant, et qu'il s'y attache aussi. Tenez-moi bien au courant de choses si importantes

à votre avenir à toutes deux. Au nom du ciel, écrivez-moi bien régulièrement trois fois par mois. Songez à tous mes travaux et voyez comme vous êtes partout dans mon cabinet. Il m'est impossible, quand je donne un regard à votre cadre, de ne pas prendre la plume et vous griffonner quelques paroles pleines d'autant d'affection que de murmures. Si je vais à Dresde, j'ajournerai l'affaire de la maison, bien que cette incertitude mette des obstacles à tout. Décidément je m'en vais faire encadrer les deux vues du quai de la Cour, de Colmann, pour les mettre de chaque côté de son salon Koutaïtsof. Ce quai que nous avons tant de fois arpenté! J'ai voulu, chère comtesse, que ma première page écrite en santé fût pour celle qui aurait dû avoir tous les prémices de mon âme, de ma vie, de ma pensée, puisqu'elle est le mobile, l'inspiration et le but de ce que j'ai fait et ferai désormais.

Adieu; soignez bien votre santé, votre enfant et vos biens, puisqu'ils vous préoccupent au point de vous faire oublier vos plus fidèles amis.

CCLXXIII.

A UN JEUNE AUTEUR DRAMATIQUE.

Paris, 5 novembre 1844.

Monsieur,

Sans deux petites indispositions qui se sont suivies, et qui m'ont tenu successivement au lit, je vous eusse répondu plus tôt. J'ai reçu votre essai dramatique et je l'ai lu avec plaisir; néanmoins vous savez que, si l'on répugne déjà beaucoup à la vérité dramatique de nos histoires, il est presque impossible de montrer à la scène les Romains tels qu'ils étaient et sans les échasses que leur ont adaptées de beaux génies.

Je vous remercie d'autant plus des choses flatteuses que vous voulez bien me dire sur mes travaux, que je ne suis pas accoutumé à ces sortes de gracieusetés. Un travailleur éternel, enseveli dans les difficultés, n'a pas le temps de vendre un sou d'éloges à chaque passant, pour en recevoir cette masse d'or qu'on nomme la gloire; mais, quelque occupé que je sois, je suis bien sensible à ces paroles spontanées et parties du cœur, qui sont au moins signées

par l'occupation que donne une lettre à écrire; les noms qui les marquent sont tous à part dans une place de mon cabinet. Vous me permettrez de ne pas accepter de si magnifiques éloges dans leur entier, mais de vous remercier avec cordialité du sentiment auquel je les dois. Je suis un de ceux qui disent à tous les gens de bonne volonté : « Travaillez! » Nous nous en allons, nous autres, et il faut continuer l'œuvre.

Agréez donc, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

CCLXXIV.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, décembre 1844.

Je suis très-susceptible de vous présenter M. Hetzel, aujourd'hui à trois ou quatre heures. Je profite de cet avis pour mettre à vos pieds un homme fort comme Nicolas Tonsard, et malicieux comme le père Fourchon[1], mais bête quand il vous voit, et qui n'est autre que l'un des trois auteurs, selon vous, de *la Bilboquéide*.

Il est huit heures, jeudi; je reçois votre lettre d'invitation pour *voir* Lautour[2]. Jugez de mon chagrin! Hier, j'avais un dîner d'affaires; mardi, Dujarier me retint, et j'appris l'arrivée de Lautour. J'irai tantôt, vers trois heures, causer de mes malheurs avec vous. J'ai du monde à dîner aujourd'hui.

CCLXXV.

A M. CHLENDOWSKI, LIBRAIRE ÉDITEUR, A PARIS.

20 décembre 1844.

Mon cher monsieur Chlendowski,

J'ai le plus urgent besoin des bonnes feuilles d'*une Passion dans le désert*. J'ai eu plus tôt fini votre ouvrage que vous n'avez fait

1. Personnages du roman *les Paysans*, que publiait alors *la Presse*.
2. Lautour-Mézeray, fondateur du *Journal des Enfants*.

composer et tirer ce petit fragment; ayez la complaisance de l'envoyer pour dimanche ou lundi au plus tard.

Vous n'avez donc pas fait paraître les deux derniers volumes de *Modeste Mignon*, que je n'ai pas reçu mon exemplaire? Mercredi, *les Petits Manèges d'une femme vertueuse*[1] paraissent dans *le Messager*; vous pouvez venir chercher toute la copie jeudi prochain, et je suis en mesure de vous donner sous peu de jours les cinq feuilles et neuf pages de LA COMÉDIE HUMAINE qui manquent pour que vous ayez reçu toute la copie due aux termes de notre traité.

Mille compliments.

CCLXXVI.

A M. THÉODORE DABLIN, A PARIS.

Janvier 1845.

Mon cher Dablin, voici le manuscrit corrigé et les épreuves dse *Chouans*. Dès que j'ai mis un nom ami en tête de chacune de mes compositions, celle-ci vous était destinée ; mais les hasards qui dominent les livres ont fait que, depuis 1834, *les Chouans* n'ont pas été réimprimés, quoique plusieurs personnes aient trouvé c livre meilleur que sa réputation.

Si j'étais de ceux qui marquent dans leur temps, ceci pourrait avoir une grande valeur un jour; mais ni vous ni moi ne saurons le mot de cette énigme; aussi n'y voyez qu'un témoignage de cette amitié qui m'est restée au cœur, quoique vous l'ayez peu cultivée depuis bien des années.

Tout à vous.

CCLXXVII.

AU MÊME.

Janvier 1845.

Mon cher Dablin,

Ma sœur m'a dit qu'une parole qui m'était échappée vous avait fait de la peine. Ce serait me bien mal connaître que de croire que

1. Troisième partie de *Béatrix*: aujourd'hui, elle porte le titre d'*un Adultère rétrospectif*.

je sois ami à demi. Il y a bientôt dix-huit ans, un jour de Pâques, passant sur la place Vendôme, entre vous et M. Pépin-Lehalleur, au pied de la colonne, j'étais bien jeune, mais je sentais ce que je serais un jour. Vous dîtes que les honneurs et la fortune changeaient les cœurs ; je vous répondis que rien ne me ferait changer en fait d'affection. Cela est vrai : je n'en ai trahi aucune. Aujourd'hui, tous ceux qui sont mes amis vrais sont sur le pied de la plus parfaite égalité. Si vous me pratiquiez un peu plus, vous le sauriez. Je suis resté bien enfant, malgré la réputation que j'ai pu acquérir. Seulement, j'ai l'égoïsme des grands travailleurs ; seize heures par jour données à un monument littéraire qui sera gigantesque, ne me laissent rien dont je puisse disposer. Cette privation des plaisirs du cœur est le plus fort impôt que je paye à l'avenir ; quant aux plaisirs du monde ou de la vie, l'art a tout tué, sans regret de ma part. Je pense que l'intelligence et les sentiments sont deux choses qui égalisent tout.

Ainsi, mon bon Dablin, ne mettez jamais au singulier ce que je dis pour les masses. J'ai été quatre fois chez vous pour vous voir, vous êtes je ne sais où. Si je ne rafraîchis pas moi-même votre cœur froissé, cette lettre vous dira que je crois avoir peu de chose à faire, car mon étonnement a été des plus grands quand Laure m'a eu dit que je vous avais fait de la peine.

Adieu ; une si longue lettre est du luxe pour moi.

Si vous voyez M. Pépin-Lehalleur, demandez-lui de ma part quel est l'agréé le plus habile et le plus dévoué à ses affaires qu'il y ait au tribunal de commerce : j'ai deux procès commerciaux à faire promptement finir.

Voici *les Chouans*. Mille choses de cœur, et tout à vous.

Envoyez-moi le nom de l'agréé.

CCLXXVIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Janvier 1845.

Chère,

Et vous ne m'écrivez plus, ne fût-ce que tous les trois mois ! Vous me laissez me cuisant dans les ardeurs d'un travail gigan-

tesque et qui s'accroît d'efforts en efforts! Oh! c'est très-mal. J'ai causé beaucoup de vous hier avec un jeune professeur qui n'était pas la rose, mais qui avait vécu près d'elle à Frapesle, et nous avons fait un hymne d'éloges en votre honneur.

Vous ne vous figurez pas ce que c'est que LA COMÉDIE HUMAINE; c'est plus vaste, littérairement parlant, que la cathédrale de Bourges architecturalement. Voilà seize ans, ma chère et ingrate amie, que j'y suis, et il faut huit autres années encore pour terminer! J'attends que j'aie fini mon édition actuelle pour vous l'envoyer, toujours à condition que vous brûlerez tout ce que je vous ai donné, qui vraiment est indigne, à cause des fautes, de figurer près d'une perfection céleste comme la vôtre.

Borget ne vient pas me voir une fois par an! J'ai vu Périollas au Havre; il a sa niche dans LA COMÉDIE HUMAINE, comme tous ceux qui seront bons amis, serviables ou obligeants pour moi. Dans deux mois, l'édition en seize volumes sera finie, et, dans un mois, je vais en Allemagne pour six ou sept mois; ainsi, c'est presque un adieu que je vous fais ici.

On dit Yvan un beau garçon; et Borget ne me l'a pas amené!...

Mille tendresses à vous, et mes amitiés au commandant.

Plaignez-moi; je travaille seize heures par jour, et je dois encore plus de cent mille francs! et j'ai quarante-cinq ans! Voilà une triste chose.

Quand vous reverrai-je dans mon atelier, où vous avez laissé votre parfum pour vous faire regretter de temps en temps?

Allons, adieu!

CCLXXIX.

A MADAME HANSKA, A DRESDE.

Passy, 15 février 1845.

Pouvais-je donc vous écrire sans imprudence avant d'avoir reçu contr'ordre, votre dernière lettre me prescrivant de ne plus vous écrire à Dresde? Depuis cette lettre, j'ai reçu un petit mot de quelques lignes écrit à la hâte, qui ne pouvait pas m'engager à répondre et où le *statu quo* était maintenu.

J'éprouve même une certaine inquiétude en voyant que vous ne

me parlez pas de mes dernières lettres; une d'elles contenait un article intitulé *les Boulevards;* je vous en demandais votre avis. Je ne sais même pas si vous avez reçu tout ce qui a paru des *Paysans*, et qui vous a été envoyé en deux fois. Enfin, *je mets la main à la plume* sur l'invitation contenue dans votre lettre écrite le 8, et qui m'est arrivée hier, où vous me dites que vous ne partirez pas avant le 1er mars environ. Ces préambules sont nécessaires pour expliquer la position. Si vous m'aviez écrit deux fois la semaine, ainsi que je vous l'avais demandé, il n'y aurait pas eu de ces lacunes; mais je vous vois si triste et si tourmentée, que je n'ose ni gronder, ni récriminer, ni rien dire.

Il y a seulement une observation que je veux faire, rien que pour éclaircissement. Je suis sûr que vous envoyez vos lettres à la poste par quelqu'un d'infidèle, car les deux dernières n'étaient pas franches de port, et vous avez donné sans doute l'ordre d'affranchir; donc, ou affranchissez vous-même, ou n'affranchissez pas du tout. Nous recommençons, comme à Pétersbourg, à payer chacun de notre côté. Prenez, de grâce, des habitudes d'ordre et d'économie. En voyage, on a sans cesse besoin de son argent; c'est bien assez d'être volé par les aubergistes, sans s'y prêter encore d'autre part comme vous faites. Depuis douze ans que j'ai le bonheur de vous connaître, c'est moi-même qui mets à la poste les lettres que je vous écris.

Pauvre chère comtesse! combien de choses à vous dire! Mais, avant tout, parlons raison. Sans votre inexorable défense, il y a un mois que je serais à Dresde (*Stadt-Rom*), en face de l'hôtel de *Saxe;* et, si vous levez la défense, répondez courrier par courrier et j'arrive. Puisque vous voulez, ainsi que votre enfant, revoir absolument votre Lirette, il n'y a pour cela qu'un moyen : c'est de venir la trouver à Paris. Ce voyage ne peut avoir lieu que de la manière suivante : Vous venez à Francfort, vous vous y établissez; vous vous proposez un voyage sur les bords du Rhin; vous commencez par Mayence, où vous me trouvez avec un passe-port pour ma sœur et ma nièce. Vous prenez la malle-poste, et vous passez du 15 mars au 15 mai à Paris, sans en rien dire à qui que ce soit au monde. Vous regagnez votre chez vous à Francfort, et j'y arrive quelque temps après. Comme vous n'aurez vu personne dans les

premiers jours de votre arrivée à Francfort, on n'aura fait aucune attention à vous deux, et l'on ne s'occupera peut-être de vous qu'à votre retour. Seulement, obtenez de votre diplomate un passe-port pour Francfort et les bords du Rhin; vous serez quitte pour revenir par Coblence, Cologne, etc., en faisant viser le passe-port pour ces endroits-là.

J'aurai trouvé, pendant ce temps, pour vous deux, un petit appartement meublé à Chaillot, non loin de Passy. Vous verrez à votre aise la grande ville incognito. Il y a douze théâtres pour votre enfant, puisqu'elle les aime et que vous voulez l'amuser. Cela fera bien des courses, sans compter les visites au couvent, qui seraient plus fréquentes que celles du théâtre, si je consultais vos goûts; mais ils sont tellement mêlés à ceux de votre fille et vous passez si bien votre vie à vous sacrifier l'une pour l'autre, que l'on ne sait jamais laquelle de vous veut une chose ou ne la veut pas. Vous ne dépenserez presque rien, si vous voulez faire le voyage en garçon, et garder un silence absolu sur cette escapade. Vous verrez l'Exposition, les théâtres, les monuments; je me précautionnerai pour les concerts du Conservatoire; enfin, je m'arrangerai pour qu'en deux mois vous en ayez pour votre argent. Voilà mon plan.

Mais, dans ces sortes de choses, il faut de la hardiesse et du secret, peu de bagages, le strict nécessaire. On trouve, ici, tout de meilleure qualité et à meilleur marché que partout ailleurs, comparativement aux prix où je vous ai vues acheter vos robes et vos chiffons en Italie, en Suisse et en Allemagne!

J'ai dit, et je me résume. — Arriver à Francfort, vous y établir comme à votre quartier général d'excursion sur le Rhin; et, au bout de trois jours, venir à Mayence par le chemin de fer; vous livrer à une excursion du 15 mars au 15 mai, et revenir enchantées du Rhin. La malle-poste contient trois personnes. Elle vous emmène, elle vous ramène. A Chaillot, vous trouverez un bon petit appartement meublé par mes soins, des domestiques, une cuisinière, une femme de chambre, un valet de pied, le tout pour deux mois. Le matin, vous irez dans Paris à pied, ou en fiacre pour diminuer les distances. Le soir, vous aurez votre voiture. Pas une rencontre possible en suivant ce programme et n'allant pas dans le monde.

Chère comtesse, les incertitudes de votre arrivée à Francfort ont bien durement pesé sur moi; car que pouvais-je faire, attendant à toute heure une lettre qui pouvait me faire partir sur-le-champ? Je n'ai pas une ligne d'écrite sur la fin des *Paysans*. Ces incertitudes ont tout désorganisé chez moi. Au point de vue des intérêts matériels, cela m'a été fatal. Malgré votre belle intelligence, vous ne sauriez jamais le comprendre; car vous ne savez rien de l'économie parisienne, ni des moyens pénibles qui constituent la vie d'un homme qui veut vivre avec six mille francs par an. Ainsi, je dois absolument quitter Passy, où je suis trop à l'étroit. Eh bien, je n'ai rien osé faire, ni rien entreprendre, à cause de toutes vos incertitudes. Mais le plus grand mal est mon inoccupation. Comment puis-je me jeter dans un travail absorbant avec une idée comme celle de partir sous peu et de partir pour vous revoir? C'est impossible! il faudrait n'avoir ni tête ni cœur. J'ai donc été tenaillé, torturé comme jamais je ne l'ai été. C'est un triple martyre, celui du cœur, celui de la tête, celui des affaires, et, mon imagination aidant, il a été si violent, que je vous déclare que je m'en suis senti hébété, et tellement hébété, que, pour échapper à la folie, je me suis mis à aller en soirée et à jouer au lansquenet chez madame Merlin et chez d'autres; il fallait bien appliquer un moxa sur un pareil mal. Je n'ai fort heureusement ni perdu ni gagné. Je suis allé au spectacle, j'ai dîné en ville; enfin, j'ai mené une vie folle depuis une quinzaine. Maintenant, je vais essayer de travailler nuit et jour, afin de terminer *les Paysans* et un petit bout du livre pour Chlendowski.

Je vous envoie, par les messageries, le tome XI de LA COMÉDIE HUMAINE, où vous trouverez *Splendeurs et Misères des courtisanes;* le tome IV, qui renferme « votre » *Modeste Mignon* et la fin de *Béatrix;* puis *le Diable à Paris*. Ces livres vous amuseront peut-être; dans tous les cas, dites-m'en votre avis, comme vous avez coutume de le faire, c'est-à-dire avec la sincérité d'un esprit fraternel et la sagacité, la sûreté de jugement d'un vrai critique. Si la réduction de mon buste de David est faite, je vous l'enverrai également. Non-seulement l'achèvement des *Paysans* est une nécessité absolue devant laquelle *tout* doit céder, relativement à la littérature et à la réputation de loyauté que j'ai pour les engagements de

plume, mais c'est d'une absolue nécessité pour mes intérêts.

Cette année est une année climatérique pour mes affaires. Sous quarante-cinq jours, l'impression de LA COMÉDIE HUMAINE va se terminer. Les éditeurs ont mis là-dessus les deux plus fortes imprimeries de Paris, et il faut que je voie deux fois plus d'épreuves qu'auparavant; il en résulte une somme importante pour moi. *Les Paysans,* s'il y a succès, peuvent donner trente mille francs en librairie et donnent dix mille francs au journal, c'est quarante mille francs; quinze mille francs de LA COMÉDIE HUMAINE font cinquante-cinq mille; trente mille francs des Jardies dans le mois de mars font quatre-vingt-cinq mille; dix mille francs de mes autres travaux font quatre-vingt quinze mille, et les vingt mille du Nord font cent quinze mille francs. Otez-en soixante-cinq mille pour le demi-hectare du parc Monceaux, reste cinquante mille francs; et ces cinquante mille francs payent la portion la plus ennuyeuse de ma dette... Je ne construirai à Monceau qu'après avoir payé mes derniers créanciers et après avoir gagné les cinquante mille francs nécessaires à la construction. Mais, comme il faut deux ans pour bâtir, sécher et meubler une maison, si l'on fait le gros œuvre en 1846, elle ne sera habitable qu'en 1848. J'ai donc à me loger dans un appartement convenable pendant trois ans, et je ne puis cependant quitter Passy que mes dettes pressantes payées. Donc, il faut finir *les Paysans,* il faut finir LA COMÉDIE HUMAINE, et *les Petits Bourgeois,* et *le Théâtre comme il est.* Or, chère comtesse, vous m'avez fait perdre tout le mois de janvier et les quinze premiers jours de février à me dire: « Je pars — demain — dans huit jours; » à me faire attendre des lettres; enfin, à me tordre dans des rages que moi seul connais! Ceci a fait un dégât effroyable dans mes affaires, car, au lieu d'avoir ma liberté le 15 février, j'ai aujourd'hui pour un mois de travaux herculéens, et à inscrire dans ma cervelle ceci, qui sera démenti par mon cœur : *Ne pense ni à ton étoile, ni à Dresde, ni à voyager, reste à la chaîne et travaille misérablement!*

Or, chère, ce que j'appelle *travailler,* c'est quelque chose qu'il faut voir et qu'aucune prose ne peut dépeindre; car, depuis un mois, ce que j'ai fait aurait mis sur les dents un homme bien organisé. J'ai corrigé les treizième et quatorzième volumes de LA COMÉDIE HUMAINE, qui contiennent *la Peau de chagrin, la Recherche de*

l'absolu, Melmoth réconcilié, le Chef-d'œuvre inconnu, Jésus-Christ en Flandre, les Chouans, le Médecin de campagne et *le Curé de village.* J'ai fini *Béatrix,* j'ai fait et corrigé des articles pour *le Diable à Paris,* et j'ai noué des affaires. Tout cela n'est rien, ce n'est pas travailler; travailler, chère comtesse, c'est me lever tous les soirs à minuit, écrire jusqu'à huit heures, déjeuner en un quart d'heure, travailler jusqu'à cinq heures, dîner, me coucher et recommencer le lendemain; et, de ce travail, il sort cinq volumes en quarante jours. C'est ce que je commence après avoir achevé cette lettre; il faut faire six volumes des *Paysans,* et six feuilles de COMÉDIE HUMAINE, pour Chlendowski et pour LA COMÉDIE HUMAINE elle-même, attendu que c'est la seule chose qui me manque pour terminer cette édition, qui aura dix-sept volumes. J'en espère une deuxième pour 1846, et cette deuxième aura vingt-quatre volumes et peut me donner deux cent mille francs.

Ainsi voilà un rapport sur les affaires de votre serviteur et sur le projet de voyage de Votre Seigneurie.

Maintenant, laissez-moi arriver à ce qui est plus grave que tout, je veux dire ce nuage de tristesse que j'aperçois sur votre front olympien. Comment! parce qu'une folle n'a pas pu être heureuse, *elle vient cracher sur la vendange,* comme dit Charlet, et vous brouiller le cœur, et vous l'écoutez! vous! Prenez-y garde, ceci est un crime de lèse-camaraderie, de lèse-fraternité. Et vous m'écrivez des tristesses à faire mourir le diable. Dans votre avant-dernière lettre, vous me proposiez gracieusement, avec ces formes russes que vous avez sans doute empruntées pour cette occurrence, un petit congrès où les deux grandes puissances auront à décider si elles doivent continuer ou non leur alliance offensive et défensive. Ceci, *ma chère dame,* est, croyez-le, un plus grand crime que ceux sur lesquels vous me raillez agréablement, car je n'ai jamais eu besoin de consulter là-dessus, et, depuis 1833, vous savez très-bien que je vous aime, non pas seulement comme un insensé, mais comme un clairvoyant, et les yeux bien ouverts, et que, depuis cette époque, j'ai eu toujours et sans cesse le cœur plein de vous. Les erreurs que vous me reprochez sont de fatales nécessités humaines, très-bien jugées par Votre Excellence elle-même. Mais je n'ai jamais mis en doute que je ne dusse être heureux avec vous!

Décidément, chère comtesse, je vous conseille de quitter Dresde au plus tôt. Il y a là des princesses qui vous empestent et vous empoisonnent le cœur, et, n'étaient *les Paysans*, je serais parti sur l'heure pour montrer à cette vénérable invalide de Cythère comment aiment les hommes de mon espèce, qui n'ont pas reçu, comme son prince, une citrouille russe au lieu d'un cœur français, des mains de la nature hyperboréenne. En France, nous sommes gais et spirituels et nous aimons, nous sommes gais et spirituels et nous mourons, nous sommes gais et spirituels et nous créons, nous sommes gais et spirituels et néanmoins constitutionnels, nous sommes gais et spirituels et nous faisons des choses sublimes et profondes!... Nous haïssons l'ennui, mais nous n'en avons pas moins de cœur, nous allons à toute chose gais et spirituels, frisés, pommadés, souriants! Voilà pourquoi on dit sur un air sublime :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la carrière!

ce qui nous fait prendre pour un peuple léger, nous qui, dans ce moment même, applaudissons les tartines de George Sand, d'Eugène Suë, de Gustave de Beaumont, de Tocqueville, du baron d'Eckstein et de M. Guizot. Nous légers! sous le règne du sac de mille francs et de Sa Majesté Louis-Philippe! Dites à votre chère princesse que la France sait aimer. Dites-lui que je vous connais depuis 1833, et qu'en 1845, je suis prêt à aller de Paris à Dresde pour vous voir un jour; et il n'est pas impossible que je fasse ce voyage : si, mardi prochain, j'étais heureux au jeu chez madame Merlin, je serais dimanche 23 à l'hôtel de *Rome*, pour en repartir le 24.

Chère étoile de première grandeur, je vois avec peine dans votre lettre que vous commettez la faute de me défendre quand on m'attaque en votre présence, et de prendre feu à mon endroit. Mais vous ne songez pas, chère, que c'est un piége que vous tendent d'infâmes galériens de la galère du monde, pour jouir de votre embarras. Quand, devant vous, on dit du mal de moi, vous n'avez qu'une seule chose à faire, vous moquer de ceux qui me calomnient en enchérissant sur ce qu'ils disent, et conclure en leur disant : « S'il échappe à la vindicte publique, c'est qu'il est si habile qu'il endort le glaive de la loi! » C'est le mot de Dumas, à qui quelqu'un

vient dire que son père était noir, et qui répond : « Mon grand-père était singe! »

Non, quand je pense que je pouvais partir le 1er janvier, être à Dresde le 7, et qu'en en repartant le 7 février, je vous aurais vue un mois sans avoir fait aucun dégât à mes affaires, que je serais à mon bureau comme j'y suis, heureux, rafraîchi, plein d'ardeur au travail, sans avoir subi les plus atroces supplices de l'attente, il me prend des rages qui tourbillonnent comme la vapeur quand elle siffle hors de son tube. Je vois que vous ignorez complétement ce que vous êtes pour moi. Cela ne fait honneur ni à votre jugement ni à votre pénétration. Aujourd'hui, cette délicieuse escapade m'est impossible. Dans les premiers jours de mars, il faut régulariser la vente des Jardies; il faut remplir promptement les formalités légales pour mettre ces précieux trente mille francs de côté; il faut terminer LA COMÉDIE HUMAINE et réaliser les quinze mille francs qui me seront dus; il faut enfin compléter soixante-trois mille francs pour mon arpent et payer vingt-cinq mille francs de dettes qui pourraient m'empêcher de devenir ostensiblement propriétaire.

Villemain est à Chaillot; il n'est pas plus fou que vous et moi. Il a eu quelques hallucinations qui ont porté sur les idées comme j'en ai eu sur les mots en 1832, à Saché; je vous les ai racontées : je prononçais des mots involontairement; mais il est si bien guéri, qu'il parle de ce qu'il a eu, avec la sagesse et le sang-froid d'un médecin; il avait beaucoup baissé comme talent, il était impropre aux négociations avec le clergé, on a profité de sa démission pour se débarrasser de lui. Nous avons, lui et moi, causé de cela ensemble pendant plus de deux heures. D'après ce qu'il m'a dit, je crois qu'il est à jamais perdu pour la politique.

Je vois bien que je n'ai rien de mieux à faire qu'à m'ordonner à moi-même de travailler pendant un mois, sans regarder ni en avant ni en arrière. Si quelque chose a pu adoucir l'humeur rageuse que j'ai eue, c'est votre lettre qui m'a appris que tous ces délais et toutes ces incertitudes ont été occasionnées par votre santé. Ce mot-là est un talisman, il me ferait rester un doigt pris dans une porte sans rien dire. Aussi je vous supplie de ne plus penser à moi dès que votre chère santé se trouve en jeu, cette chère et précieuse santé qui vous donne ce frais, jeune et radieux visage;

je ne sais pas ce que je ferais pour voir un instant, par un pouvoir magique, le sourire sur vos lèvres, le soleil de la joie et du contentement dans vos yeux, et vos petites pattes blanches et agiles, tracassant les perles de votre collier. Dans ces moments-là, voyez-vous, je serais prêt à faire toutes les folies possibles et les sacrifices les plus grands et les plus réels, à laisser là *Paysans* et journaux et à m'enfoncer, de deux ans de profondeur, dans ma dette pour vous voir une heure seulement. Mais, hélas! vous le savez, je ne suis que trop lié par les chaînes pesantes de l'argent. Je ne rêve que de Dresde, je connais la façade et le côté de l'hôtel de *Saxe*, à vous dire comment sont les rideaux des fenêtres; je vois tout cela devant mes yeux. Et la terrasse donc! oh! combien je voudrais y être, aller vous y dire un mot qui durerait deux jours à prononcer, puis repartir!

Allons, adieu! Mais je m'aperçois que je vous dis adieu dans mes lettres comme je vous disais bonsoir à Pétersbourg, à l'hôtel Koutaïtsof; nous nous promenions du canapé à la porte et de la porte au canapé plus de dix minutes sans parvenir à l'adieu définitif. Si je pouvais faire en huit jours la deuxième partie des *Paysans*, je partirais, et, dans six jours, je vous verrais. Dites-vous bien qu'il ne se passe pas une heure sans que vous soyez dans ma pensée; car, pour mon cœur, vous y êtes toujours et sans cesse.

L'hiver a repris ici avec une grande rigueur. Vous avez bien fait de rester à Dresde. Évitez, je vous en supplie, ces passages subits du chaud au froid et du froid au chaud, dont vous me parlez. C'est bien de penser sans cesse comme vous faites à votre enfant; mais ce serait mal, et ne pas l'aimer, que de vous oublier toujours vous-même pour elle. De tous les personnages dont vous m'avez entretenu, il n'y a que la comtesse de L... qui m'ait souri: cette aimable vieille qui a reconnu en vous l'enfant du comte Rzevuski m'est allée au cœur, elle est bien de mon monde. Quant à Lara, vous me ferez le plaisir de ne plus le recevoir chez vous dorénavant. Pour le porte-glaive, passe encore!

Vous ai-je dit qu'on a nommé le bœuf gras de cette année *le Père Goriot*, et qu'à ce propos il y a eu force calembours et puffs à mon endroit? Ceci est un petit restant de nouvelles. Je suis assez fâché de n'être pas allé à Dresde; je n'ai pas eu le temps, quand j'y ai été uniquement pour voir la Galerie, de visiter le pays

et d'aller à Kulm, afin de pouvoir écrire la bataille de Dresde; ce sera une des pages les plus importantes de mes SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE.

A bientôt; soignez-vous bien, et dites à votre chère enfant les choses les plus tendrement aimables de la part d'un des plus sincères et fidèles amis qu'elle aura jamais, sans excepter son mari, car je l'aime comme l'aimait son père.

Néanmoins, mes bons anges, pensez-y bien et que votre affection pour votre ami ne vous entraîne pas trop loin; pesez bien les inconvénients, les dangers de ce voyage; quelque plaisir immense que me donne la seule idée de vous montrer Paris à toutes deux, de vous l'expliquer, de vous initier à cette vie, etc., j'aime mieux y renoncer que de vous exposer au moindre regret. Examinez donc bien si j'ai tout prévu; et, si vous trouvez les risques trop forts, sachez renoncer à ce mirage; il ne faut pas se donner des regrets éternels pour deux mois d'un plaisir qui n'est que retardé, celui de voir un visage ami, à travers les grilles d'un couvent.

CCLXXX.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, mars 1845.

Madame,

Puisque je me suis, avant-hier, si bien acquitté de la présentation de la princesse Gallitzin, permettez-moi de croire que je ne serai pas plus malheureux en remplissant une autre mission près de vous.

Vous avez désiré, je crois, voir madame de Castries : elle me charge de vous dire qu'elle sera charmée de vous recevoir.

J'ai acquis la précieuse nouvelle que ma bêtise, à l'endroit d'un faux Rességuier, est devenue tout ce que l'esprit français pouvait faire de plus ingénieux; le jeune homme rêve de vous, avec l'imagination d'un *homme de seize* (dirait Lautour), et j'ai comblé ses désirs en ne croyant faire qu'une mauvaise plaisanterie. J'ai donc eu du bonheur dans ma bêtise. Mais, maintenant, je ne me risque-

rai avec nulle autre que vous; car vous seule pouvez offrir de semblables chances.

Agréez, je vous prie, l'expression de mes sentiments et les plus affectueux hommages de qui a l'honneur d'être votre humble serviteur.

CCLXXXI.

A M. ARMAND DUTACQ, A PARIS.

Passy, 18 mars 1845.

Mon cher Dutacq,

Vous ne m'avez rien envoyé. *Et d'un!*

Vous avez dû voir Dumont; il faut prendre jour et m'en aviser. *Et de deux!*

Maintenant, on pense qu'Amyot, libraire, rue de la Paix, un de ceux qui sont les mieux placés pour la vente, et qui veut établir son fils, peut faire l'illustration d'*Eugénie Grandet* ou du *Médecin de campagne*. Ça vous va-t-il? Il y a plus d'éléments de tranquillité qu'avec tout autre. *Et de trois!*

Je pense que Lemud et Meissonier feraient quelque chose de très-bien, et qu'on aurait une belle propriété.

Mille amitiés.

CCLXXXII.

A M. BERTALL (ALBERT D'ARNOUX), DESSINATEUR, A PARIS.

Passy, jeudi 20 mars 1845.

Mon cher Bertall,

Vous savez combien nous avons peu de temps à perdre. Nous aurions besoin de nous entendre sur plusieurs points, et, si vous vouliez venir dîner chez moi, demain vendredi, à quatre heures, nous conférerions sur les *Petites Misères*[1]; vous remporteriez tout l'ouvrage en épreuves, et, pour la première fois, vous pourriez

1. Il s'agissait de publier l'édition illustrée des *Petites Misères de la Vie conjugale*.

embrasser l'illustration d'un coup. Le texte est arrêté *bon à tirer*.

Nous causerions aussi du prospectus.

Mille compliments.

Vous serez libre de vous en aller à six heures et demie; ainsi vous ne perdrez pas de temps.

CCLXXXIII.

AU MÊME.

Passy, 2 avril 1845.

PRÉFACE

OU CHACUN RETROUVERA SES IMPRESSIONS DE MARIAGE.

En haut, mon cher Bertall, il faudrait grouper deux cornes d'abondance, la conque en l'air et la pointe en bas. Il sortirait du haut des enfants et des joujoux; d'un côté, Adolphe; de l'autre, Caroline : Caroline timide, Adolphe très-joyeux

AVANT.

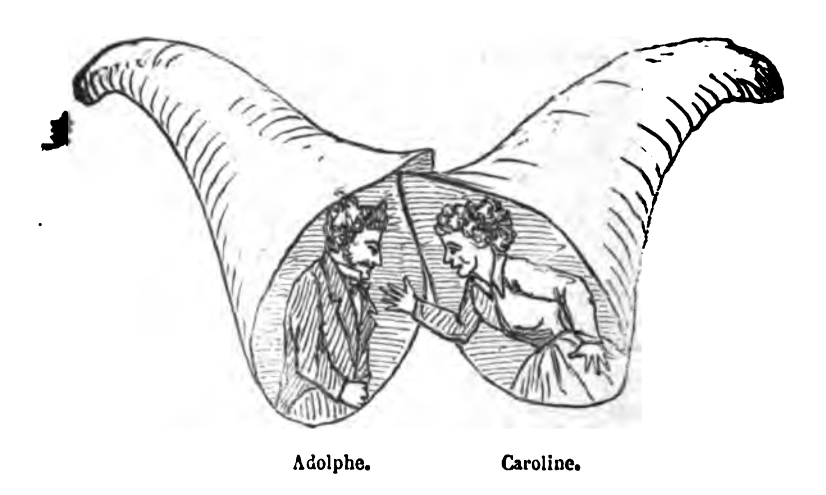


Adolphe Caroline.

En bas, il faudrait renverser les cornes, mettre les pointes en

haut, et faire sortir des conques les ennuis de la vie : Caroline impérieuse, agressive, et Adolphe défait et penaud.

APRÈS.



Adolphe. Caroline.

Vous recevrez une épreuve complète et corrigée d'ici à deux jours.

Peut-être faudrait-il nous entendre pour toute cette préface, qui doit faire prospectus.

CCLXXXIV.

A MADAME HANSKA, A DRESDE.

Paris, 3 avril 1845.

Je reçois votre lettre du 27 et je ne sais que penser, en la lisant, de tout ce que vous me dites de la mienne. Moi, vous faire la moindre peine, le moindre chagrin, moi de qui la constante pensée est de vous les épargner! L'épithète de *meurtrière,* appliquée à ma prose, m'a fait bondir. Mon Dieu, quelque bonnes que soient mes intentions, il paraît que je vous ai fait mal, et c'est assez. Quand nous nous verrons, vous comprendrez peut-être combien l'incertitude qui plane sur moi a été fatale; fatale à mes intérêts si gravement compromis, fatale à mon bonheur, puisque je me

vois séparé de vous pour trente jours au moins, car je n'ai pas une ligne d'écrite et je ne serai guère à Francfort que dans les premiers jours de mai. Dans des circonstances si irritantes, il est permis d'être impatient. J'écris d'ailleurs mes lettres bien à la hâte, sans jamais les relire; je me laisse aller à moi-même sans aucune réflexion, et, si j'avais relu celle-là, peut-être en aurais-je fait, comme de beaucoup d'autres (*où j'élevais un peu trop la voix*), un sacrifice à Vulcain.

Néanmoins, laissez-moi vous dire qu'il est deux cœurs qui sont pleins de vous, qui vous aiment uniquement pour vous seule. C'est Lirette et moi. Eh bien, Lirette, avec qui je parlais de votre situation, à la grille de son couvent, partage entièrement mes idées sur l'avenir auquel j'ai fait allusion, à propos duquel je me suis mêlé, indiscrètement peut-être, de vous donner des conseils bien sages. Quant aux dangers personnels dont vous me parlez *pour moi*, c'est de ces choses dont je ris et avec lesquelles vous n'êtes pas familiarisée. Il y a ici, à Paris, des gens à qui ma figure déplaît, qui me voudraient hors de ce monde, qui ont des haines plus que féroces contre moi, et qui ne m'en saluent pas moins. Il est très-possible que, comme Carter, à qui l'on proposait deux lions, j'eusse trouvé vos Saxons trop peu féroces, et mon métier de dompteur de bêtes peu en lumière. Mais je puis vous assurer, chère comtesse, que, si c'est là la cause des affreux trois mois que je viens de passer, ah! cher cœur fraternel, ce serait plutôt à moi de vous répéter les mots sublimes que j'ai baisés dans votre lettre: *Je vous pardonne!* je les ai contemplés avec une larme à l'œil, car il y avait là votre adorable caractère tout entier. Vous vous êtes crue offensée par le serviteur le plus fidèle, le plus dévoué qui sera jamais, et vous lui avez pardonné. J'ai été plus touché de cela que de tous mes chagrins réunis. Oh! merci de la douleur qui m'a fait sonder la profondeur de votre perfection, et pardonnez-moi de vous avoir méconnue; soyez *vous* tant que vous voudrez, faites tout ce que vous voudrez, et si, par impossible, vous faisiez mal, ce serait mon bonheur que de réparer la maille rompue du filet. J'ai eu tort, j'ai été coupable et très-coupable, car, à une bonté comme la vôtre, il faut toujours répondre par la douceur et l'adoration. Écrivez-moi peu ou prou, ne m'écrivez pas du tout, j'en souffrirai, mais je saurai me taire. Faites comme vous l'entendrez pour votre avenir et

celui de votre enfant; seulement, ne vous enracinez pas trop dans le présent, regardez toujours devant vous et arrachez à l'avance les épines du chemin que vous devez traverser.

Je me suis déterminé à demander un arpent et demi à Monceau, parce qu'il en faut huit cents toises (un arpent et demi fait quinze cents toises superficielles) pour un jardin et une maison avec les dépendances. Tant que les sept cents toises restantes ne vaudront pas trois cent cinquante mille francs, je les garderai en jardin et j'en jouirai. Cet arpent et demi coûtera quatre-vingt-dix mille francs et la maison à bâtir cinquante mille francs; en tout, cent quarante mille francs. Ce sera fini et payé en 1846, et je n'aurai plus alors un sou de dettes; ce sera six mille francs de loyer; à cette époque, je ne pourrais convenablement me loger à moins...

Voici encore un académicien de mort, Soumet; il y en a cinq ou six qui inclinent à la tombe; la force des choses me fera peut-être académicien, malgré vos railleries et vos répugnances.

J'ai tout tenté pour rester à Passy, où je suis tranquillement et commodément, mais tout a échoué. On me donne congé pour octobre de cette année, et il faudra se transporter à Paris, pour attendre deux ans, dans un appartement, que mon petit hôtel soit bâti à Monceau. Je vais aller chercher au faubourg Saint-Germain; c'est une dépense de quelques milliers de francs que je regrette énormément. Mes affaires d'argent exigeront aussi impérieusement, sinon plus que mes travaux, que je reste tout le mois d'avril à Paris. Il me faut vingt-cinq mille francs ce mois-ci, et il faut que je règle avec les trois libraires de LA COMÉDIE HUMAINE, qui me doivent de quinze à seize mille francs. Il est plus que probable que, si j'eusse pu appliquer tout ce que j'ai en portefeuille au payement de mes dettes, je n'aurais plus rien dû à personne au monde vers octobre prochain; car j'ai, sans compter *les Petits Bourgeois,* quatre-vingt mille francs à recevoir cette année, et j'espère en gagner cent mille en 1846. Ce serait deux cent mille si LA COMÉDIE HUMAINE s'épuisait. Dans six à huit ans d'ici, les sept cents toises réservées vaudront trois ou quatre cent mille francs. Monceau sera alors la même chose que le quartier Notre-Dame-de-Lorette, c'est forcé d'après la marche du Paris actuel; il y a une cause d'activité dont le progrès sera même si rapide, qu'on ne peut pas dire

si ce ne sera pas dans trois ou quatre ans; c'est le débarcadère des chemins de Versailles, de Saint-Germain, de Rouen et du Havre qui sépare le futur quartier de Monceau du quartier de Tivoli. Aussi achèterai-je peut-être l'arpent et demi avant même de payer le reste de mes dettes, tant j'ai peur que cette affaire ne m'échappe. Ne pensez pas un instant que je puisse me tromper, car M. d'Aligre a acheté considérablement dans ces parages; il y gagnera des millions quand le quartier se fera. Je suis vraiment désespéré que vous n'ayez pu mettre à exécution les idées que je vous avais soumises à Pétersbourg, quant à la réalisation d'une somme considérable, même par voie d'emprunt, car il y a là une fortune. Ceci, chère comtesse, n'est pas *spéculer,* comme vous dites: c'est *placer,* ne confondons point; c'est jeter une somme dans un coin où elle se trouve décuplée. Aussi regardé-je comme un affreux malheur d'avoir en ce moment vingt mille francs à payer pour éteindre les dettes qui m'empêchent d'être propriétaire. Émile de Girardin, en achetant deux cent cinquante mille francs son temple de la rue de Chaillot, ne peut que doubler ses capitaux; tandis que deux cent cinquante mille francs mis en terrain à Monceau seront décuplés. D'ailleurs, c'est jouer le jeu du roi Louis-Philippe et de M. d'Aligre, les deux plus habiles spéculateurs de France et de Navarre. Le roi n'a vendu à Plon ses vingt-trois arpents que pour en mettre vingt-cinq autres en valeur, et il l'a dit d'ailleurs lui-même.

Hier, je suis allé à la poste à quatre heures, et pas de lettres! Vous n'avez donc pas mis votre lettre à la poste mardi? Voilà comment vous tenez vos promesses!

Je suis à peu près sûr de retrouver mes heures de travail, celles de la table et du lit, et, si les difficultés du logis sont résolues, j'aurai de la tranquillité dans l'âme, car la maison est à ma disposition et je puis faire mon déménagement à mon aise, tout en travaillant ici jusqu'au dernier moment.

Dimanche, deux heures et demie.

Je me lève, je regarde mon Daffinger avec délices! Enfin, j'ai reçu hier votre lettre. Figurez-vous, chère, que j'ai eu vraiment du malheur. Votre lettre avait reçu un pâté d'encre, elle s'était collée

à une autre, et il y a eu un retard constaté par la poste sur l'enveloppe. La directrice, qui, depuis deux jours, voyait mon anxiété, m'a vivement crié en me voyant : « Monsieur, il y a une lettre! » et me l'a fait voir avec une joie qui lui fait honneur. Et quelle lettre! Je l'ai lue en allant tout doucement par les endroits solitaires. Lire des choses si charmantes qui vous sont adressées, c'est à ne plus écrire une ligne soi-même et à rester couché aux pieds de sa souveraine comme son chien fidèle. Enfin, j'ai dormi, car je dois avouer que, depuis deux jours, je n'avais pas fermé l'œil, tant ce retard m'inquiétait. Songez que, si je n'ai plus quarante feuilles à faire, j'en ai toujours dix-neuf; vous voyez qu'au lieu d'écrire les manuscrits, je n'écris qu'à vous et que j'irai ainsi toute la nuit. J'ai tort, je suis un grand coupable, je me le reproche, je fais bien des efforts pour me remettre au travail et je reste incorrigible; c'est toujours comme en ce moment: je relis votre lettre, j'y réponds et je n'ai pas encore une ligne de copie d'écrite. J'ai lu, les larmes dans les yeux, ce que vous me dites de si affectueux et de si émouvant, au sujet des difficultés de nos positions respectives. Mais tout ce que je vous écris doit vous prouver que ce que vous regardez comme au-dessus de l'homme et que vous croyez être l'apanage exclusif de la femme est le fait de ma vie. Vous savez trop bien que je ne pense qu'à vous, et à toute heure.

J'ai vu Plon; le roi recule à mesure que lui, Plon, avance: le roi veut maintenant treize cent mille francs; je ne sais vraiment pas si cette affaire se fera. Dans le cas affirmatif, je serais toujours d'avis d'y mettre une somme pour l'avenir, c'est le placement le meilleur et le plus sûr; mais, si l'affaire Franklin a lieu, je ne demanderai plus que deux arpents pour cent trente mille francs. C'est tout ce que je puis me permettre, n'est-ce pas? Répondez-moi bien sur tout cela, chère comtesse. Vous savez que je ne fais rien sans consulter votre suprême sagesse.

Je reviens à votre lettre et je vous en remercie encore et toujours; je l'ai lue et relue avec tous les sentiments qu'elle excite, avec une adoration agenouillée moralement devant cette exquise perfection de cœur. D'entre chaque ligne sort une image de votre belle âme, de vos sentiments si nobles et si purs. Avez-vous été généreuse avec cet affreux Anglais! Je ne vous pardonne qu'à cause de l'ombrelle

retrouvée; je hais l'Angleterre, les Anglais, et les Anglaises surtout, plus que tout, car c'est une Anglaise qui est la cause de mes derniers malheurs; chaque obstacle m'irrite en me retraçant d'humiliants souvenirs et me rendent *honteux et confus* de mon injustifiable duperie.

Quand je finis une lettre pour vous, je suis comme quand on se sépare : j'ai une mère et profonde tristesse. Mille choses à vous dire dont j'oublie les trois quarts. Écrivez-moi bien régulièrement.

Adieu, et à bientôt, j'espère.

CCLXXXV.

A LA MÊME.

Paris, 10 avril 1845.

Adieu, paniers! vendanges sont faites, chère comtesse! La maison de la rue Fontaine est une infâme horreur et il faut s'en tenir à Monceau. L'affaire de l'illustration des *Petites Misères* est terminée, et j'empoche environ sept mille francs. Je vais avoir des réimpressions de la *Physiologie du mariage* et de quelques autres œuvres, et enfin l'affaire des *Paysans* en librairie se conclura d'ici à quinze jours; en sorte que j'avançerai dans l'importance de ma liquidation à pas de géant et non petit à petit, comme vous dites. En ce moment, chez nous, la librairie est dans un état affreux; j'aurai, à ce qu'il paraît, affaire à Leipsick : j'ai reçu des lettres de cette ville qui contiennent des propositions pour des réimpressions, et cela ne peut guère se traiter par correspondance.

Ferai-je en douze jours deux parties des *Paysans*; là est le problème, car je n'ai pas une seule ligne d'écrite. Dresde et vous, vous me tournez la tête; je ne sais que devenir. Il n'y a rien de plus fatal que l'indécision dans laquelle vous m'avez tenu depuis trois mois. Si j'étais parti le 1er janvier pour revenir le 28 février, je serais plus avancé, et j'aurais eu deux bons mois comme à Pétersbourg. Chère étoile souveraine, comment voulez-vous qu'on puisse concevoir deux idées, écrire deux phrases, avec le cœur et la tête agités comme je les ai eus depuis novembre dernier; mais c'est à rendre fou un homme! Je me suis bourré de café en pure perte, je

n'ai réussi qu'à augmenter les tressaillements nerveux de mes yeux et je n'ai rien écrit; voilà ma situation au 10 avril, aujourd'hui; et j'ai sur le dos *la Presse,* qui envoie tous les jours, et mes *Paysans,* qui sont mon premier long ouvrage; je suis entre deux désespoirs, celui de ne pas vous voir, de ne pas vous avoir vue, et le chagrin littéraire, financier, le chagrin d'amour-propre. Oh! Charles II avait bien raison de dire : *Mais Elle?..,* dans toutes les affaires que des ministres lui soumettaient.

Je ne puis vous écrire que ce mot, et il est plein de tristesse, car il faut que je travaille et que je tâche de vous oublier pendant quelques jours pour être mieux et plus sûrement à vous. Il est midi, je viens de prendre une forte tasse de café, je me remets aux *Paysans* pour la dixième fois et tous les muscles de ma face jouent comme ceux d'un animal; la nature a assez de travail, elle regimbe. Ah! pourquoi ai-je des dettes! pourquoi me faut-il travailler bon gré mal gré! Je suis si chagrin, si tiraillé, si désespéré, que je ne veux pas être désespérant; vous devez assez voir que je suis à vous plus que jamais et que j'use ma vie loin de vous inutilement, car la gloire à conquérir par des ouvrages insipides ne vaut pas quelques heures passées près de vous. Enfin, je ne me confie qu'à Dieu et à vous seule; à vous qui ne m'écrivez pas un mot de plus pour cela, vous qui pourriez me consoler par trois lettres par semaine au moins, et qui m'en écrivez à peine deux, et encore si courtes!

18 avril.

Vous m'écrivez : « Je voudrais vous voir! » Eh bien, quand vous tiendrez cette lettre entre vos doigts mignons, puissent-ils trembler un peu, car je serai bien près de vous, à Eisenach, à Erfurt, que sais-je! car je suis de bien près ma lettre: je vous écris aujourd'hui vendredi et je pars dimanche au plus tard.

Comment! vous pouvez recevoir de votre gouvernement l'ordre de revenir dans votre pays et je ne vous aurais pas vue? Comment! voilà cinq mois que je n'ai pas écrit une panse d'*a*, ô chère comtesse! et vous me dites que je me suis amusé? Mais vous connaissez ma vie par ces lettres où elle est écrite jour par jour, heure par heure et minute par minute; et c'est ainsi que vous

lisez, que vous savez que mes seuls plaisirs sont de penser à vous et de vous le prouver en vous écrivant! J'ai passé ces cinq mois à me dire tous les jours : « Je pars demain; je la verrai, ne fût-ce qu'un mois, que deux minutes, mais je la verrai! »

Ne m'écrivez plus, mais attendez-moi.

Je suis chagrin que vous ayez lu *les Petits Manèges d'une femme vertueuse,* sans avoir attendu l'édition de Chlendowski, dans le tome IV de LA COMÉDIE HUMAINE, où cela porte le titre de « *Béatrix,* dernière partie ». Avez-vous reçu les deux lignes qui ont pu vous dire dans quel état j'étais de lundi à dimanche? *Je vais la revoir!* une idée qui a souvent défrayé des voyages de sept cents lieues. J'ai tout envoyé promener! et LA COMÉDIE HUMAINE, et *les Paysans,* et *la Presse,* et le public, et Chlendowski, à qui je dois dix feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE..., hum! et mes affaires, et un petit volume projeté que je ferai en route, et mon affaire avec *le Siècle* qui se terminait ces jours-ci; enfin, tout! Je suis si heureux de partir, que je ne puis plus écrire posément; je ne sais pas trop si vous pourrez me lire, mais, à mon griffonnage, vous reconnaîtrez ma joie! Lisez ivresse et bonheur à tout ce qui sera indéchiffrable. Vous direz à tout votre monde qu'étant venu à Leipsick pour affaires, je viens à Dresde par *politesse* et pour vous faire mes adieux avant votre retour dans vos foyers. Faites-moi retenir un appartement à la *Stadt-Rom;* j'aurais besoin de trois pièces : un petit salon, une chambre à coucher et un cabinet de travail. J'ai de la besogne par-dessus la tête et je travaillerai de cinq heures du matin à midi tous les jours; de midi à sept heures, je serai chez vous, et vous dirai bonsoir à huit heures. Comme vous voyez, il n'y aura pas place pour un Saxon ni pour un Polonais dans tout cela. Cette fois-ci, je vous dis adieu sans douleur, car mes malles sont là; je sors pour mon passe-port et pour mes épreuves.

Je voudrais ne pas être, comme à mon rapide passage par Dresde, sous les toits à la *Stadt-Rom,* mais pas plus haut que le second; j'apporterai avec moi mon triste hippocrène, mon café, car ce sera peu que de travailler sept heures par jour pour tout ce que j'ai à faire. Allons, je vous quitte, adieu! Cette fois, je suis sûr de vous voir bientôt, et plus tôt même que vous ne le pensez peut-être.

CCLXXXVI.

A M. FROMENT MEURICE, A PARIS.

Mai 1845.

Mon cher *aurifaber*,

Je vous remercie de votre canne aux singes, dont le dessin est d'une perfection inouïe, et digne de vous.

Puis-je compter que, pendant mon absence, vous me monterez les agates, vous finirez mon lézard, vous ferez mon coffret? et voulez-vous, puisque vous ne m'avez pas donné le support, en faire un second, comme pendant?

Si vous étiez aimable, je trouverais tout fini le 16 mai, jour de ma fête.

Mille affectueux compliments.

Je souhaite que madame Froment Meurice se rétablisse promptement.

Je vous envoie l'inscription à mettre en relief sur le coffret et que j'ai promise à votre metteur en œuvre.

CCLXXXVII.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 2 août 1845.

Hélas! j'ai trois affaires qui me condamnent à rester chez moi. D'abord, l'état très-inquiétant d'une personne de mes amies qui s'est blessée, et pour laquelle il y a consultation de docteurs, où j'ai bien peur que chacun ne prêche pour son *sein!*... Puis un cas grave survenu dans la vie d'une autre personne à qui je m'intéresse, et qui prend rendez-vous chez moi pour traiter cette affaire. Enfin, *les Paysans* exigent que je travaille toute cette nuit.

Ce qui me console, c'est de vous savoir entourée des tigres et des lions de la littérature, de poésie et d'esprit; et l'absence d'un humble prosateur, remarquable seulement par sa mine joviale, ne se fera pas sentir. Vous serez au milieu d'une pléiade; que feriez-vous, madame, d'un vendeur de pommes?

Autant de respect que d'amitié, c'est tout vous dire.

On a oublié de mettre ce petit mot dans le panier de pommes envoyé à la plus spirituelle et à la plus belle.

CCLXXXVIII.

A MADAME HANSKA, A DRESDE.

Paris, 8 septembre 1845.

Chère étoile, hélas! toujours lointaine! Non, je ne saurais m'habituer à vous voir toujours rayonner sur moi, mais dans de tels espaces! Non, vrai, je n'y tiens plus. Dites-moi donc, de grâce, dans votre première lettre, où vous serez vers les premiers jours d'octobre; n'en doutez pas, j'y serai aussi! comment et quand, c'est mon secret et je ne reviendrai à Paris que quand vous partirez de votre côté avec votre smala. Voici qu'il est décidé que je ne déménage plus; je trouve des gens qui ne tiennent pas leur parole et je suis dégagé de l'obligation de faire vingt-cinq feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE. Je n'en ai plus que treize à faire et je vais les brocher en un tour de main. Qu'ai-je besoin d'argent? J'ai besoin de vous voir et je reviens. Je sais bien que nous n'aurons plus la liberté de nos promenades et de nos causeries, et que bien des devoirs m'interdiront trop souvent le charme de votre incomparable société; mais le hasard me favorisera peut-être de quelque bienheureux quart d'heure où je pourrai vous dire en bloc ce que je sens en détail; et, si le hasard m'est contraire, je vous verrai au moins, je vous regarderai, j'entendrai votre douce voix, je saurai que vous êtes bien là, que les distances sont abolies, que nous sommes au moins dans le même pays et dans la même ville. Mon affection pour vous est à la fois si grande et si minutieuse ou, si vous l'aimez mieux, si puérile, que je souffre, en mangeant de bons fruits, que vous n'en ayez pas, et il me prend envie de n'y point toucher pour ne pas goûter un plaisir dont vous êtes privée. Ah! croyez-le bien, vous êtes toujours la première comme la dernière ou plutôt l'unique et continuelle pensée de ma vie.

Je me suis entendu avec le vieux joueur à la Bourse qui possède

la maison dont je vous ai parlé : il sera engagé pour trois mois avec moi, et je ne serai pas forcé d'acheter au prix de cent mille francs; ce prix n'est, en réalité, que de soixante mille francs, car on va faire, à Passy, une route qui coûtera huit cent mille francs pour éviter la montagne. Elle passera à douze pieds au-dessous du rocher sur lequel la maison est bâtie, et dont on achètera un morceau, ce qui fait, dit-on, dix mille francs d'indemnité; puis il y a pour trente mille francs de terrain à vendre rue Franklin; mais tout cela est à examiner. Vous voyez que je n'oublie pas vos conseils de prudence.

9 septembre.

Froment Meurice est l'inexactitude en personne; il devait venir et il n'est pas venu. J'ai fait, en l'attendant, huit feuillets des *Petites Misères;* j'en vais faire huit aujourd'hui et huit demain, ce sera fini. Ensuite, je me mets au roman.

Royer-Collard est mort. C'était *l'endroit* de Sieyès.

En me promenant hier, je suis allé à deux heures chez madame de Girardin; j'ai fait la route à pied, et suis revenu à pied. Elle m'a dit à plusieurs reprises qu'il fallait me présenter à l'Académie, quoiqu'on veuille, cette fois, y mettre Rémusat, qui n'a pas beaucoup de titres; mais, soyez tranquille, je sais que vous en seriez contrariée, et vous pouvez être assurée qu'en ceci, comme en tout le reste, je ne ferai jamais que votre volonté. Je suis revenu à la poste, vous croyant plus généreuse pour moi que vous ne l'êtes en réalité; je me disais : « Elle aura trouvé à Francfort deux lettres et la petite caisse de Froment Meurice; elle m'aura répondu un petit mot en dehors de son envoi périodique! » Mais rien!... j'ai été triste... Je vous envoie des volumes et vous ne me donnez que ce qui est convenu!...

Mes heures sont maintenant à peu près reprises; mais je me fatigue beaucoup à ce métier, je ne pourrai plus guère le faire une fois ces derniers manuscrits livrés et *les Paysans* finis. Dans deux jours, je n'aurai plus que treize feuilles à faire, et Chlendowski et Souverain seront fournis de ce qui leur revient, à mon retour, en novembre, décembre, janvier et février.

Adieu donc; car il faut travailler.

Mercredi 10.

Je n'ai plus ce matin que dix feuillets à faire pour avoir terminé ce qu'il faut à Chlendowski, c'est-à-dire pour achever les *Petites Misères*, et, demain, je commencerai la dernière partie de *Splendeurs et Misères* : c'est six feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE à faire ; il faudra bien dix jours ; cela me mène au 20 ; il faudra autant pour faire les six feuilles de Souverain, cela va jusqu'au 30. Évidemment, je pourrai partir dans les premiers jours d'octobre, du 1er au 5, et je serai le 10 octobre à Dresde, pour en partir le 5 novembre : ce sera près d'un mois, chère comtesse ! N'oubliez pas, aussitôt cette lettre reçue, de m'envoyer : 1° les armes d'Anna coloriées, 2° les vôtres, 3° celles de Georges ; qu'il me fasse ces trois petites choses-là, afin que je puisse avoir des modèles exacts, et, s'il y a des supports et des tenants, qu'il les fasse aussi ; il est possible que Froment trouve là des effets qui lui serviront pour ce qu'il y a à faire pour Georges et pour Anna.

J'ai retrouvé mes facultés plus brillantes que jamais, et je suis sûr que mes douze feuilles, qui feront deux romans de chacun six feuilles, seront dignes des anciennes ; je dis cela pour calmer les inquiétudes de votre âme fraternelle à propos des réactions du physique sur le moral, et bien vous prouver une cent millionième fois que je vous dis exactement tout, sans en cacher la moindre vétille, en bien comme en mal. Allez donc aux eaux à Tœplitz ou ailleurs, puisque vous le jugez nécessaire, pourvu que vous soyez fidèle à votre parole de Sarmate. En attendant, je réduis mes travaux à la plus simple expression, et, vers le 20 avril, je vais dans le Nord vous contempler au milieu de vos grandeurs.

Laurent-Jan est venu ; il m'a distrait, il m'a amusé, mais il m'a volé trois heures.

Allons, il faut quitter cette petite causerie, pâle joie en comparaison des causeries réelles, embellies par le charme de la présence et la certitude de la réalité ! Mais enfin cela ne vous dit-il pas qu'il ne se passe pas une heure de la journée sans que je vous revoie dans les mille choses de vous qui m'entourent, quand même il n'y aurait pas une éternelle et vivante pensée au cœur ? C'est aujourd'hui mercredi, et je n'ai toujours pas de lettres ; comment ne m'avez-

vous pas écrit un mot de Francfort pour m'accuser réception de l'envoi de Froment Meurice et de mes lettres? Je m'y perds et j'en suis bien malheureux.

Jeudi 11.

J'ai travaillé toute la journée; il y a sept feuilles de lues sur le tome XVI et dernier de LA COMÉDIE HUMAINE. Beaucoup pensé à mon étoile, hélas! beaucoup trop pour mon travail et mon repos.

Je suis encore allé à la poste pour rien.

Vendredi 12.

J'ai enfin votre lettre!... Oh! mon Dieu! sait-on ce que c'est qu'une lettre? j'en suis tout tremblant de bonheur... Savoir ce que vous faites, où vous êtes, ce que vous pensez, c'est donc maintenant le bonheur! Quelle belle page que celle sur les familles de cathédrales et de cimetières... Ah! c'est vous qui savez écrire! Mais il faut que je vous quitte, je pars pour aller voir chez Froment Meurice la canne de Georges et pour exécuter vos ordres souverains...

Chère comtesse, la canne est magnifique et vous en serez tous archisatisfaits.

Vous avez donc revu Heidelberg! Merci de la vue et du buis. Mais comment ne me dites-vous pas de quel nom le docteur Chelius a nommé votre maladie et la raison pour laquelle il vous envoie à Baden, qui m'a toujours paru être des eaux pour rire? Enfin, je suis loin de murmurer sur une consultation qui vous met à la porte de la frontière de France, à trente-six heures de Paris. Seulement, je voudrais plus de détails sur votre santé. — Les bijoux d'Anna sont expédiés par un courrier de la maison Rothschild; ils sont adressés à Francfort au baron Anselme de Rothschild. Vous pouvez les y demander et vous les faire envoyer où vous serez. — Il est bien difficile de trouver le numéro du *Charivari* qui vous préoccupe; mais je vais le faire chercher et acheter. C'est, je vous le répète, une niaiserie dans le genre de l'article sur la croix. J'étais accablé de princesses russes, et je m'enfuyais pour les éviter. Vous ne me dites pas comment vous avez passé la frontière prussienne? Vous êtes bien sûre, n'est-ce pas? à quel point tous vos chagrins de cœur sont les miens; je ne m'habitue à rien. Je ne traverse pas la place de

la Concorde sans y soupirer tristement. Quand vous serez à Baden, tâchez donc de prendre la bonne habitude de m'écrire deux fois par semaine. Vous si bonne, vous ne me refuserez pas cela, n'est-ce pas? et vous ne me trouverez pas trop exigeant, trop ennuyeux, trop importun. Pour égoïste, oui, je le suis; mais vos lettres, c'est ma vie.

Je n'ai encore rien vendu aux journaux; j'ai beaucoup de pourparlers, mais pas d'argent; ils trouvent tous mes prix trop élevés.

A demain; j'ai des courses à faire et il faut que j'entasse beaucoup de copie.

Dimanche 14, quatre heures du matin.

Ce matin, à huit heures et demie, je vais visiter la maison du vieux Salluon, bien en détail, et voir la partie qui sera retranchée par la route; ainsi, par ma lettre de demain, vous saurez mes dernières résolutions. Hélas! je ne vous écrirai pas la semaine prochaine : il faut que, dans cette triste semaine, je fasse les six feuilles de Chlendowski, car je ne veux plus rien avoir à fournir à cet étrange Polonais; il ne dit que du mal de moi, et vous savez tout ce que j'ai fait pour lui aux dépens de mes propres intérêts. Dans dix jours, je ne veux plus rien lui devoir.

O chère Providence de ma vie! qu'il y a de vraie et touchante bonté dans vos courses chez les marchands de bric-à-brac; à chaque phrase de vos récits à ce sujet, j'essuyais mes larmes; oh! si vous saviez mon bonheur et combien je suis *reconnaissant* d'avoir obtenu l'affection d'une âme aussi grande, aussi vaillante que la vôtre, vous en seriez touchée et votre cœur sentirait le fleuve de vie que le mien lui envoie. C'est l'infini dans la tendresse. Rien ne pourra tarir ce qui s'en échappe. Vous pourriez sortir de votre caractère angélique, me gronder, me dire des paroles dures, je resterais toujours le même; je sens en moi, pour vous, des attaches que rien ne peut briser. Oh! je vous aime à mourir de chagrin s'il vous arrivait une douleur, ou le moindre hasard malencontreux. Je viens de relire votre chère lettre et je me dis, avec angoisse et serrement de cœur : « Quel chagrin d'avoir huit jours à attendre pour en recevoir une autre! » Oh! positivement je partirai dans les premiers jours d'octobre; la canne de Georges sera faite, les dessins de grandeur naturelle de la toilette seront finis. Je demande à Georges de m'arrêter une chambre à Baden; car il est certain que

je vous y verrai, vous y serez encore dans les premiers jours d'octobre; de là, vous devriez bien me permettre d'aller vous trouver à Heidelberg, puisque le docteur Chelius veut vous y retenir un mois sous sa direction médicale, après vos eaux de Baden.

J'ai bien des ennuis dont je ne vous parle pas dans mes lettres. Hélas! vous avez assez des vôtres d'ailleurs, cela prendrait trop de place. Je vous raconterai cela dans vingt-cinq jours, pour être consolé comme vous seule pouvez et savez consoler. Vous serez effrayée de la noirceur du monde, de ses injustices, de ses persécutions, de ses haines; c'est à croire vraiment qu'il n'y a que nous deux de bons au monde, au moins l'un pour l'autre. Aussi ne désiré-je plus du tout rester à Paris; je souhaite beaucoup vivre à Passy dans la maison Salluon, sans y voir personne, travaillant sous vos yeux et ne vous quittant pas. Il n'y a de vrai, croyez-le bien, que le sentiment qui me domine, quand il est surtout doublé de l'amitié qui nous unit : mêmes goûts, même esprit, même travail, mêmes âmes fraternelles. Je vais vous mettre ici un volubilis et du réséda de mon jardin, pris dans cette allée où nous nous sommes tant promenés, et je vous renvoie le petit plomb de l'imprimerie qui a été retrouvé. Ces petites choses vont vous arriver pleines de vœux pour votre chère santé; soignez-vous bien, soyez égoïste; c'est aimer votre chère enfant, c'est prouver une fois de plus que vous avez quelque souci de votre fidèle et dévoué croyant. Dites-moi bien ce que vous aura dit le docteur Chelius. Soyez bien prudente à Baden : c'est pavé de Français, de joueurs, de journalistes; évitez le monde, ne voyez personne, car cette fatale célébrité que je maudis pourrait s'attacher à vous qui l'abhorrez comme une simple et douce violette que vous êtes, et vous causer beaucoup d'ennuis et peut-être même, ce qu'à Dieu ne plaise! beaucoup de chagrins.

Mille fleurs d'affections vraies, mille pensées (inédites, s'il vous plaît) à l'étoile chérie, à la grande dame, à la petite fille, à mon critique sévère, à mon public indulgent, à tout ce monde qui est en vous, à tous ces personnages qui sont autant de faces de ma souveraine si fidèlement et si uniquement chérie!

A bientôt pour vous voir; à demain pour vous écrire; à toujours pour vous aimer.

CCLXXXIX.

A M. GEORGES MNISZECH, A WIESBADEN.

Paris, septembre 1845.

Cher comte,

Ce que vous verrez sous ce pli vous dira combien je pensais à vous quand votre crayon me disait de si douces et de si spirituelles choses. Vous ne serez pas ému comme moi en lisant cette page, car il n'y est question que de vous, tandis qu'en recevant la vôtre, je voyais les seules personnes à qui je donne le saint nom, le nom doux et sacré d'ami. Néanmoins, mettez-la dans votre collection d'autographes ; je tâcherai qu'elle soit un jour plus glorieuse pour vous qu'elle ne l'est aujourd'hui. Quiconque aura joui comme moi de votre compagnie dans un voyage semblable au nôtre, vous aimera, se réjouira de votre avenir, et c'est ce que je fais à plein cœur. Vous avez, outre vos talents et votre instruction, de si belles et si nobles qualités, que je vous trouve digne du bonheur qui vous attend, et, comme il est immense, c'est tout dire en un mot.

Ne m'accusez pas de froideur à cause de mon adieu à Bruxelles. Que voulez-vous! j'ai quarante-six ans, j'avais le cœur plein de larmes, près de déborder, et, quand on a passé la jeunesse, on a je ne sais quelle fatuité de force; mais comptez bien sur moi, accablez-moi de demandes aux naturalistes, en coquilles, lépidoptères et coléoptères impossibles, je trouverai tout.

Dites à la chère Anna que Froment Meurice la trouve admirable, et sincèrement. Il a vu comme artiste la finesse, la grâce, l'ingénuité de cette noble et charmante créature; enfin, tout ce que vous avez saisi dans son profil, qui se rapproche de celui de George Sand, moins le *gras* et le *matériel* de George Sand. D'ailleurs, Anna a quelque chose de plus précieux que la beauté : c'est sa grâce, sa grâce simple et touchante. L'angélique pureté de son âme communique à ses traits, à ses mouvements, à ses airs de tête, quelque chose de divin qui saisit l'artiste; aussi Froment Meurice est-il disposé à faire des chefs-d'œuvre pour elle et pour vous.

Adieu, mon cher comte, vous que je trouve si heureux de vivre entre les deux plus nobles, les plus attrayantes, les plus excellentes

personnes que j'aie rencontrées dans toute une vie pleine d'observation obligée. Sentez bien tout votre bonheur, car vous êtes aimé là où d'autres auraient pu n'être que choisis. Plaignez-moi beaucoup de travailler au lieu d'être avec ma chère troupe, et laissez-moi vous tendre d'ici une main amie qui ne pressera réellement la vôtre qu'à Dresde dans six semaines.

Tout à vous.

P.-S. — Si le hasard vous mène encore à Heidelberg, n'oubliez pas *la porte Élizabeth*. Vous voyez comme je vous donne l'exemple d'user sans façon de moi.

CCXC.

A MADAME HANSKA, A DRESDE.

Mercredi, 15 octobre 1845.

Chère comtesse,

Je pars de Paris par la malle le 22, comme vous partez de Mulhouse, et je serai le 23, à cinq heures, à Chalon; c'est moi qui vous donnerai la main pour descendre de voiture. Ma place est retenue et payée. Comment voulez-vous que je vous adresse de Paris, *mercredi*, une lettre pour Francfort-sur-Mein, à vous qui quittez cette ville *jeudi?* J'ai reçu hier à Passy votre troisième lettre, où vous me donnez ces indications, et nous sommes au mercredi 15. C'était impossible! J'en gémis d'autant plus que je ne peux vous envoyer une lettre pour la douane de Strasbourg, où je voulais vous recommander.

Répondez à votre diseuse de bonne aventure que ses cartes ont menti, et que je ne m'occupe pas d'une autre blonde que la Fortune. Non, je n'ai pas d'autre langage que le muet langage du cœur pour vous remercier de cette adorable lettre nº 2, où éclate votre gaieté avec son petillant entrain, doux trésor de votre charmant esprit que le beau temps vous a ramené; car, comme vous disiez une fois : « Il n'y a que les malfaiteurs qui peuvent rester tristes en présence d'un joyeux soleil. » Je me sers de cet excellent M. Silbermann qui vous remettra ces quelques lignes, non

pour vous dire que vous me trouverez à Chalon, votre instinct d'amie a dû vous en avertir; non pour vous expliquer pourquoi vous n'avez rien reçu à Francfort, mais pour vous peindre mon extase en lisant cette lettre. Votre joie enfantine et purement physique m'a pénétré; j'ai admiré cet adorable naturel si enjoué, si spontané et si sérieux à la fois, parce qu'il est composé d'impressions vives et de sentiments profonds. Enfin, j'ai eu les yeux baignés de larmes en remerciant Dieu avec ferveur de vous avoir rendu cette santé, à laquelle vous ne tenez que pour les vôtres, pour ceux qui vous aiment comme vos enfants et votre vieil esclave fidèle. Chaque fois que je vais respirer votre air, votre cœur, votre présence, je reviens désespéré des obstacles qui m'empêchent de rester dans le ciel. Aussi je travaille, Dieu seul sait comment, car Dieu seul sait pourquoi! Quand vous tiendrez cette lettre, il est plus que probable que je n'aurai plus de dettes que celles de la famille. Nous causerons de mes affaires sur le bateau de Chalon à Lyon. J'en aurai long à vous dire là-dessus, et j'espère que, cette fois, vous ne serez pas trop mécontente de votre serviteur. J'ai énormément à faire, à écrire, à corriger, avant d'être libre de vous accompagner. J'espère pouvoir vous conduire jusqu'à Gênes. A qui confierais-je le soin de vous tenir la tête si vous étiez malade sur mer? Si vous me laissiez faire, j'irais jusqu'à Naples; je sacrifierais tout, même une fortune, pour garder une amie telle que vous et la soigner en cas de mal de mer. Je ne peux pas vous savoir livrée à des étrangers, à des indifférents; je veux être auprès de vous, ma chère comtesse aimée, ma brillante étoile, mon bonheur!

Toute cette semaine, j'ai été comme un ballon; vous savez ce que sont les courses d'affaires à Paris, j'en suis vraiment accablé. Les minutes valent des heures pour moi, si je veux ne perdre que de l'argent en voyageant, car il me sera impossible de recueillir aux journaux le prix des *Petites Misères* (trois feuilles), de *la Femme de soixante ans* (une feuille), des *Comédiens sans le savoir* (trois feuilles); en tout, sept feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE qui valent au moins six mille francs. Ce n'est pas une perte, c'est un manque de gain. Je n'ai pas le temps, et personne ne peut me suppléer pour vendre cela. Pour le moment, d'ailleurs, aucun journal ne peut

prendre, ils ont tous des romans commencés. Les Jardies seront payées cette semaine; il m'a fallu aller cinq fois chez M. Gavault sans le trouver; j'ai fait quatre courses inutiles à *l'Époque*. Enfin, je vous raconterai tout; il est stupide de causer affaires ici, quand nous aurons une journée en bateau de Chalon à Lyon, et une autre de Lyon à Avignon. Je tâcherai de vous préparer des logements comme dans nos voyages passés; car je crois que vous serez bien forcée de vous arrêter parfois pour vous reposer quelque peu.

Je n'ai point reçu la coupe; je ne sais pas si la poste se charge de ces sortes d'expéditions; en tout cas, elle ne sera pas perdue; vous savez que j'en veux faire un souvenir symbolique : elle sera soutenue par quatre figures : la Constance, le Travail, l'Amitié, la Victoire.

Bade a été pour moi un bouquet fleuri sans une épine. Nous y avons vécu si doucement, si paisiblement, et tellement cœur à cœur! je n'ai jamais été si heureux de ma vie; il me semblait entrevoir l'image de l'avenir que j'appelle et que je rêve au milieu de mes ennuis et de mon accablante besogne. Mais j'irais au bout du monde à pied, vous dire que vos lettres sont pour moi, dans l'absence, ce que vous avez été vous-même à Bade, un de ces chefs-d'œuvre du cœur qui ne se rencontrent pas deux fois dans une vie humaine Oh! si vous saviez comme vous êtes bénie, aimée, appelée à tout moment! Hier, je sentais mes yeux se mouiller de larmes heureuses, en songeant à tout ce que vous êtes pour moi; j'y ai pensé ongtemps avec une douceur de souvenir dont rien n'approche. e sont mes excès, je me permets cela, comme votre friande enfant se permettait des alberges.

Je vous quitte, j'ai cinq feuilles de COMÉDIE HUMAINE à corriger. Je vous écrirai encore demain avant tout travail. Vous pouvez bien vous dire que, malgré mes travaux, mes courses, mes affaires, à toute heure, je pense à vous; que votre nom est sur mes lèvres, dans ma tête, dans mon cœur; enfin, je ne respire et ne vis que pour vous. Vous pouvez ajouter que je me dis et me répète sans cesse à moi-même : « Le 24, je la reverrai, je vivrai dix jours de sa vie! »

Cette lettre partira le 17 ou le 18 pour Strasbourg; M. Silbermann vous la remettra en personne.

16.

Chère comtesse, je travaille beaucoup; je vous ai écrit avec une telle hâte hier, que je n'ai pas eu le temps de relire ce que je vous écrivais; je vais mettre cette lettre à la poste aujourd'hui, car je n'en aurai pas le temps demain: je prends médecine, et puis lundi autant, M. Nacquart l'exige. En outre, j'ai des courses et des travaux excessifs, il m'est impossible de vous dire un mot. D'ailleurs, je vous vois d'aujourd'hui en huit peut-être... Je veux que vous ayez cette lettre à Strasbourg à votre passage; or, si M. Silbermann est à la campagne dimanche, et que vous arriviez lundi à Strasbourg, il pourrait y avoir malentendu; il faut donc qu'il la reçoive samedi, et, pour cela, il faut qu'elle parte aujourd'hui jeudi. Il sera ainsi prévenu d'aller vous voir.

Avec l'attrayante perspective de ce bienheureux 24, il m'est impossible de coudre deux idées ensemble; j'ai la triste certitude, d'autre part, de ne pouvoir faire une belle œuvre littéraire tant que je ne verrai pas clair dans mes affaires et que je n'aurai pas payé intégralement tous mes créanciers. Ennuyé par ce côté-là, et absorbé de l'autre par un sentiment profond, exclusif et passionnément dominateur, je ne puis rien faire, — l'esprit n'y est plus! — ce n'est ni une plainte ni un compliment, c'est la vérité. Je viens de prendre un parti pour obvier à ce petit malheur : c'est de terminer le volume de LA COMÉDIE HUMAINE en souffrance (le XIIe) avec *Madame de la Chanterie;* cela me dispense de faire sept feuilles qui valaient neuf mille francs. Loin de vous, je ne suis heureux que lorsque je vous revois par la pensée et le souvenir, quand je pense à vous, et j'y pense trop souvent *pour la copie.*

J'ai reçu la jolie coupe et j'en veux faire une merveille. Quand vous tiendrez cette lettre, dites-vous que nous allons l'un vers l'autre. Prenez bien garde à tout! Soignez votre santé, c'est le bien de votre enfant, je n'ose dire le mien, et pourtant ai-je autre chose au monde? Si quelque chose vous déplaît de ce que je dis ici, pardonnez-le à la hâte avec laquelle je griffonne. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre en vous disant : « A bientôt! »

CCXCI.

A M. MÉRY, A MARSEILLE.

Paris, 21 octobre 1845.

Mon cher monsieur Méry,

Voulez-vous avoir la bonté de me retenir une place à la malle-poste de Marseille pour Paris, à la date du 2 novembre prochain? Vous me rendrez un petit service assez important, car j'aurai besoin de revenir promptement à Paris, en ne faisant que toucher à Marseille.

Vous seriez également bien aimable de retenir à l'hôtel d'*Orient*, pour le 29 et le 30 octobre, un appartement convenable pour quatre voyageurs, consistant en un salon et une chambre à coucher, et deux autres chambres à coucher, plus une chambre de domestique, et de les retenir à mon nom afin d'éviter tout quiproquo.

Madame de Girardin me charge de vous dire que madame Damoreau va répétant que *la Croix de Berny* est un chef-d'œuvre: vous saurez sans doute pourquoi.

Trouvez ici, d'avance, mes remercîments et l'expression de mon admiration pour vos rares talents.

CCXCII.

A MADAME HANSKA, A NAPLES.

Marseille, 12 novembre 1845.

J'arrive à l'instant, je n'ai ni mes bagages ni mon passe-port, je n'ai pas déjeuné; mais, pendant qu'on apprête la table, je me mets à vous écrire, chère comtesse, selon mon habitude; c'est, en arrivant, mon premier et mon plus grand besoin.

E dunque, il a constamment *venté* depuis Naples, *venté grand frais*, comme ils disaient sur le bateau, et *il y a eu beaucoup de mer;* c'est, vous le savez, les deux innocentes paroles sous lesquelles les marins déguisent les plus affreux temps; et le nôtre a été *si*

gros, que nous avons été obligés de relâcher à Toulon hier; mais la *Santé* n'a point voulu permettre au commissaire du bord et à votre humble serviteur (diplomate) d'apporter les dépêches les plus importantes que jamais l'Orient ait expédiées! Il était sept heures, le soleil était couché, la Santé ne vaque plus; nous avons dit à la Santé qu'elle assumait sur sa tête la plus grande responsabilité, qu'elle jouait gros jeu: la Santé nous a ri au nez, et il a fallu passer la nuit à bord et continuer vers Marseille. Je n'ai pas été malade; mais tout le monde, les marins exceptés, l'a été rudement. Ce n'est pas tout: nous avons eu constamment de la pluie à verse, le Tibre et l'Arno se voyaient en mer, à leur jet jaunâtre, jusqu'à une grande distance; le littoral a été noyé. A tous mes chagrins, aucun ennui n'a manqué, vous le voyez! J'ai eu cependant une distraction : je suis allé à Pise, et, malgré la pluie battante, j'ai tout vu, excepté, il est vrai, votre admirateur M. C... La cathédrale et le baptistère m'ont ravi; mais à ce ravissement s'est mêlée la pensée que, jusqu'à présent, cette année, je n'avais rien admiré sans vous; et je n'ai plus alors regardé ces belles choses qu'avec la plus profonde mélancolie. A Civita-Vecchia, j'ai mis pied à terre en mémoire de vous, et je suis allé revoir ce magasin d'antiquités où vous vous étiez assise, et j'y ai appris que la Bocarmé avait déjà fait des histoires sur mon voyage, sans aucune importance d'ailleurs; qui pourrait se soucier des bavardages de cette vieille intrigante? Vous aviez mille fois raison, et je me suis bien repenti d'avoir écrit votre nom pour Anna, comme je me repens toujours quand j'ai le malheur de ne pas vous obéir ou vous deviner complétement. Tel est l'exact récit des *faits* de mon voyage. Quant aux sentiments, il faudrait inventer des mots nouveaux, tant vous devez être fatiguée de mes doléances. J'ai regardé l'hôtel de la *Victoire* aussi longtemps que j'ai pu! Pas une femme ne s'est montrée à bord; elles se sont manifestées par d'affreux vomissements, qui faisaient craquer les boiseries presque autant que la rage de la mer...

Voilà mon déjeuner qui vient m'interrompre.

Minuit.

Méry sort d'ici; je lui ai offert du thé et un whist à dix sous la fiche, ce qui, comme vous voyez, n'est pas ruineux. Voici l'histoire

de cette journée. Quand j'ai eu déjeuné, je me suis couché, tant j'étais fatigué. Méry, à qui j'avais écrit un mot, est venu pendant mon sommeil et m'a trouvé dans une pose si magnifique de repos, qu'il l'a respectée; mais il est revenu comme je m'habillais, et nous sommes allés voir un marchand d'antiquités chez qui j'ai trouvé de bien belles choses. J'ai choisi quelques niaiseries pour moi qui m'ont paru de vraies occasions à saisir; vous savez que je n'achète pas autrement. Au sortir de chez les marchands, nous avons été dîner en causant, puis nous sommes revenus ici prendre le thé; j'ai perdu cent sous, et j'ai gagné la collaboration de Méry pour plusieurs pièces de théâtre que j'ai en vue. Il va faire copier l'affaire des deux savants et nous la ferons imprimer pour vous. Un curieux autographe de Méry et des vers qu'il a faits pour vous, en me chargeant de vous les envoyer, sont joints à cette lettre. Cela vous fera plaisir, n'est-ce pas?

Je pars demain à onze heures du matin; ainsi je ne serai resté que quarante-huit heures à Marseille et je ne m'y suis occupé que de bric-à-brac beaucoup et un peu de Méry. Maintenant que nous voici au 13, il faut que je ferme cette lettre et que je vous l'envoie, car il y a une occasion demain pour l'Italie.

13, neuf heures du matin.

Adieu donc, chère comtesse, je ne vous écrirai plus que de Passy. Vous savez si bien ce qu'il y a dans mon âme, dans mon cœur, dans mes souvenirs pour vous et pour vos deux enfants, — car Georges est bien votre premier-né, — que je n'ai vraiment plus besoin de revenir là-dessus. Je suis encore stupide de la mer: même en vous écrivant, j'ai le roulis du bateau dans la tête; vous m'excuserez, n'est-ce pas? Je vous ai écrit les pieds encore humides de la mer, et, demain, je me remets dans la malle pour Paris. J'ai beaucoup dépensé, à part mes acquisitions; d'abord sur le bateau : l'eau n'était pas buvable, il a fallu prendre du vin de Champagne, et il a été impossible de le boire seul à côté du capitaine et du commissaire, qui étaient d'une attention admirable pour moi; j'ai eu donc beaucoup d'extraordinaire. J'ai dû aussi inviter ces messieurs à déjeuner ce matin à l'hôtel d'*Orient*; la politesse l'exigeait, et puis cela faisait un peu partie de mon costume d'auteur de LA COMÉDIE HUMAINE.

Ne criez pas à la dissipation, n'en dites rien à Georges, qui me prendrait pour un Lucullus et se moquerait de moi!

Mille affectueux hommages, mille gracieusetés de cœur à votre adorable enfant et à l'excellent Georges. Je vais travailler à aller vous rejoindre. Peut-être verrez-vous Méry à Florence; il s'est arrangé pour être du voyage avec moi. Soignez-vous bien et dites-vous quelquefois qu'il est à Passy un pauvre être bien éloigné de son soleil. Je suis comme Méry bien frileux quand je suis à Paris, vous êtes ma Provence.

13, minuit.

J'ai eu jusqu'à ce soir pour donner ma lettre et j'en profite pour y ajouter encore quelques lignes et y mettre un dernier petit mot. D'ailleurs, ma grande souveraine tient assez à savoir tout ce que fait son dévoué et fidèle esclave. Vous saurez donc que mon déjeuner s'est bien passé, il a été fort bon et fort gai. Puis je suis allé chez Lazard, le fameux marchand de bric-à-brac de Marseille; puis nous avons dîné. J'avais fait le matin une petite visite à Méry, après vous avoir écrit, et j'ai vu son ménage. Pauvre poëte! lié par la plus vulgaire et la plus sale des ficelles, et, malgré les misères d'une pareille existence, plus ensorcelé que jamais de son Anglaise. Ah! si vous saviez de quel air, en parlant à un jeune homme dans la rue, il m'a dit à l'oreille : « Charmant garçon! cousin de lady Greig... » Où étiez-vous, comtesse?

Enfin, il faut vous avouer que je tombe de sommeil, car j'ai passé la nuit blanche, à cause du thé que j'ai pris démesurément hier, et que le garçon (un stupide Allemand) avait fait d'une force vésuvienne.

Au lieu de dormir, je n'ai fait que calculer et recalculer mes engagements d'une part, et de l'autre mes projets d'acquisition, ma maison à bâtir ou à arranger. Puis je pensais aussi à la plus belle année de ma vie, celle où je vous ai le moins quittée. Comme vous voyez, cette insomnie n'a pas été sans de grands charmes. Avant de se séparer, on avait fait un peu de baccarat, j'ai gagné quelque argent; si bien que la partie de Pise ne me coûte plus rien. Méry est d'une force extraordinaire au jeu, et toujours de plus en plus spirituel sous toutes les formes.

Je quitte Marseille dans onze heures et avec l'espoir de revoir le Rhône que nous avons vu ensemble, au moins jusqu'à Vienne. Combien de souvenirs, combien de doux entretiens j'y repêcherai! Saurez-vous jamais avec quel nostalgique regret je vous cherche dans le passé où je vous ai vue, puisque je ne puis vous trouver dans le présent où vous êtes? Je me disais cela toute cette nuit en ne dormant pas. Si vous avez été réveillée dans cette nuit du 12 au 13, vous avez dû entendre prononcer tous vos noms avec des variations aussi douces qu'enfantines; tous! car chacun d'eux répond aux délicieuses facettes de votre charmant caractère, à votre enjouement communicatif, à votre incomparable douceur, à votre raison supérieure, unie à cette angélique indulgence qui vous rend la plus précieuse des amies; oui, vous les avez entendues, ces pieuses et ferventes litanies, même dans votre sommeil, si vous dormiez, ou Dieu n'entend pas nos prières. Méry m'a parlé beaucoup de vous, vous lui êtes très-sympathique; il a bien remarqué votre front olympien, qui tient d'un dieu païen, de l'ange chrétien, du démon un peu (je veux dire du démon de la science). Ceux qui vous connaissent comme moi ne devraient aspirer qu'à une chose auprès de vous, c'est à comprendre, à goûter et à aimer de plus en plus votre âme, ne fût-ce que pour devenir meilleurs en participant à vous et à votre essence éthérée si parfaite. Voilà ma prière, le vœu de ma religion humaine et mon dernier élan vers vous.

CCXCIII.

A LA MÊME.

Passy, 18 novembre 1845.

Chère comtesse, je suis arrivé hier tellement fatigué, qu'il a fallu me mettre au lit; je ne me suis levé que pour dîner et pour me recoucher aussitôt après; j'avais une horrible courbature avec de la fièvre; enfin, je me sentais tout moulu et brisé. J'avais excédé mes forces. A Marseille, j'étais en perpétuelle représentation, cela augmentait beaucoup la fatigue du voyage. Vous avez vu le métier que j'ai fait à Naples, toujours allant, courant, regardant, examinant, observant et causant! En sorte que ces trois nuits de malle-

poste sans sommeil, ajoutées à ces douze jours de bateau et de courses à Naples, ont vaincu ma nature, quelque forte qu'elle soit. Je sors ce matin pour aller faire des courses à la Douane, à l'Entrepôt, et aller voir Émile de Girardin et, le soir, M. F... Je ne suis pas encore remis, j'ai encore de la courbature et de la fièvre; un bon sommeil fera passer tous ces malaises. A demain donc.

10.

Les commissions de Georges lui seront remises, vers le 15 ou le 16 décembre, par le capitaine du *Tancrède*. Sa canne est commandée et sera bientôt prête. Mes affaires vont bien, mais je n'aurai pas tout terminé avant la fin de l'année, et, tant que j'aurai un créancier, il serait imprudent de lever le masque à l'endroit de la propriété.

Chlendowski me donne les plus vives inquiétudes; il avait fait des tentatives de procès, et j'ai été bien inspiré en envoyant des épreuves par la poste à Lyon, car on a pu faire des *offres réelles* qui arrêtent tout procès. Chlendowski nous menace de déposer son bilan, si on ne l'aide pas. Mais je n'ai jamais vu mentir comme cet homme-là! Ce que vous avez fait pour amour de la France avec Laurent-Jan, je l'ai fait pour la Pologne avec Chlendowski. Le sort nous a dit là, chère comtesse, de ne nous intéresser qu'à nous-mêmes; les honnêtes gens ont assez à faire, croyez-moi, avec cette besogne, sans se charger par-dessus le marché de faire celle d'autrui. Si Chlendowski faisait faillite, je perdrais dix mille francs; c'est à faire frémir. J'ai donné des instructions pour chercher dans Paris des maisons bâties et toutes prêtes; car, à cent cinquante mille francs que coûterait Salluon, il est impossible, vu la rareté de l'argent, qu'on ne trouve pas une belle maison dans les conditions Salluon à ce prix, et où il n'y aurait pas même de si grands frais à faire. Si l'on ne trouve rien, il sera toujours temps de revenir à M. Salluon. Les journaux annoncent que tout est arrangé au département et au conseil de la Seine pour faire la route qui va retrancher des terrains à M. Salluon; j'aimerais à voir ce qui sera retranché, car, si l'on en ôte trop, c'est à réfléchir, et il faudrait avant tout connaître l'indemnité; personne n'achètera dans ces conditions d'incertitude. Ma liquidation me prend mon temps et mon argent, parce qu'il y a eu des oublis, comme le notaire de Sèvres qui arrive

avec une note de quelques mille francs qui sont bien dus. Néanmoins, j'arriverai à tout terminer d'ici à fin décembre ou au 15 janvier au plus tard.

20.

Mes fatigues sont passées; j'ai pris un bain qui m'a fait beaucoup de bien. J'ai dîné hier chez madame de Girardin, où Gautier s'est offert à m'arranger *Richard Cœur-d'éponge,* dont il n'existe encore que le titre, et à me le faire représenter au théâtre des Variétés, qui en ce moment a la meilleure troupe de Paris. Je vais ce matin commencer mes comptes avec *la Presse* et la succession Dujarier; je me mettrai à l'ouvrage à compter de demain, si toutefois je puis me réveiller et secouer mon engourdissement.

Ce paquet ne pourra pas partir par le bateau du 21, il ne pourra vous parvenir que par celui du 1er décembre. Ne m'écrivez, je vous en supplie, que par les bateaux français, en indiquant bien cette voie quand vous envoyez vos lettres, et vous informant bien des jours de départ, car la voie de terre est la plus longue. Oh! chère comtesse, combien je vous admire et comme je me suis régalé de vous le dire à Marseille!

21.

Levé à neuf heures, je suis une masse de plomb; je reprends mes arriérés de sommeil. Hélas! mon bon génie apprendra avec peine que je suis forcé de m'imposer des travaux herculéens; il faut que je mette mes papiers en ordre, et voilà dix ans que je n'y ai touché; quel labeur! Il faut faire une liasse pour chaque créancier et avoir mémoire et quittance bien en ordre, sous peine de payer deux fois ou de payer ce qui n'a jamais été dû. C'est à donner un accès de fièvre tous les jours jusqu'à ce que ce soit fini. J'ai tant hâte de repartir pour l'Italie et de me réunir à ma chère troupe pour ne plus la quitter, que je retrouverai du courage pour mener de front les affaires, les manuscrits et l'achèvement de tout, les livres, les éditeurs, les dettes, même l'acquisition d'une propriété digne de l'auteur de LA GRRRRANDE COMÉDIE HUMAINE.

Je vous dis encore un brusque adieu ce matin, car il faut courir et se fatiguer pour pouvoir, demain, reprendre l'heure d'un lever fixe et travailleur. Je compte me lever à quatre heures tous les

jours. Adieu donc, belle étoile lointaine qui scintillez toujours et sans cesse, comme souvenir et consolation.

22.

Eh bien, me voici levé à quatre heures; hier, je me suis couché à sept heures et demie, après dîner; j'étais si fatigué de mes courses, que j'ai dormi à l'instant. Je suis un monstre! car voilà trois jours que je veux vous remercier de votre lettre arriérée, que j'ai trouvée à la poste, empreinte, comme tout ce que vous faites, de bonté et de sagesse lumineuse.

Je suis en ce moment à corriger quatre feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE, et je tombe précisément sur le passage du duc de Nemours qui a subi votre correction historique. Pour me reposer, je viens de relire votre lettre de Heidelberg et j'en suis demeuré *reravi*, je vous dirai un jour pourquoi.

23.

Levé à quatre heures, travaillé jusqu'à neuf, déjeuné. J'ai aujourd'hui F... à dîner, et je n'ai pas un moment à vous donner. Écoutez-moi maintenant, avec cet étonnement que vous manifestez parfois si gentiment à mes brusques changements de projets et de plans. J'ai tout à fait renoncé à l'acquisition Salluon, et voici pourquoi : j'ai pris des renseignements qui, d'après d'autres informations, se sont trouvés exacts. 1° Le dessous du terrain Salluon est composé de caves à une profondeur de cent cinquante pieds, dont Salluon n'est pas propriétaire, et qui mettent la montagne en l'air; il y a deux ou trois négociants qui ont là leurs établissements. 2° Le jardin Salluon est soutenu par des murs, on ne sait pas ce qui pourrait arriver si l'on y touchait. 3° Quarante mille francs pour refaire la maison, c'est effrayant! sans compter que je retomberais ainsi dans les inconvénients d'une maison à construire. 4° Enfin, on est à Passy, c'est-à-dire en province. Décidément, je comprends pourquoi c'est à vendre depuis cinq ans. C'est peut-être une bonne affaire comme terrain, mais cela peut se trouver dans Paris, et je suis devenu prudent autant que j'étais vif lors de ma triste affaire des Jardies. Donc, je me résigne à attendre et vais faire fouiller tout Paris. Vous pouvez donc regarder l'affaire Salluon comme ajournée, sinon définitivement abandonnée; avec ce qu'il en coûterait pour

reconstruire la maison, sans le mobilier et les frais d'installation, on peut trouver un hôtel très-convenable dans Paris par le temps qui court.

J'ai beaucoup travaillé. Chlendowski a besoin d'être aidé; nous allons à coups d'exploits, et il faut lui signifier *les Petites Misères* par huissier. A demain le reste.

24.

Je viens de faire vingt feuillets pour *les Petites Misères*, et je vais ce matin chez Émile de Girardin pour les faire insérer à *la Presse*. Je crois vous avoir dit que j'avais mon compte à régler avec la succession Dujarier et avec *la Presse*; c'est donc un monde de courses et de rendez-vous. Adieu pour aujourd'hui.

25.

Hier, j'ai couru toute la journée: vingt-cinq francs de voiture! Je suis allé chez ma sœur; chez Girardin, à *la Presse;* mon compte est arrêté. Girardin prend *les Petites Misères;* il faut donc les finir. Je suis allé à l'imprimerie Plon. J'ai vu A. de B... pour les renouvellements Chlendowski. J'attends ce matin le même Chlendowski, qui vient pour m'exposer sa position; après, il faut encore sortir, aller chez M. Gavault pour établir son compte et savoir ce qu'il a payé. Ce n'est pas faire preuve d'activité, c'est être devenu simplement une roue de machine.

26.

Je reçois aujourd'hui votre première lettre de Naples; oui, chère étoile mille fois bénie, oui, la mer a été atroce. Vous devez avoir à cette heure ma lettre de Marseille. Avec quelle douce ferveur j'ai contemplé cette chère écriture, c'est comme si je vous voyais vous-même. « Oh! comment ne me mettrais-je pas en quatre pour une si charmante créature? me disais-je en lisant cette adorable lettre; n'est-elle pas pour moi sœur, amie et reine en même temps? »

Hier donc, Chlendowski est venu; je lui ai parlé sévèrement et dignement: je lui ai dit que, pour aider un homme qui m'assignait, il me fallait au moins des garanties, et que je voulais un acte bien en règle et le dépôt des bois qui forment l'illustration des *Petites Misères*, et qu'à cette condition je lui renouvelais pour trois mille huit cents francs de billets. Cet homme m'a pris le

bras à la polonaise, et l'a humblement baisé. Je serai garanti par cette mesure contre sa faillite, et A. de B... consent à me servir de chapeau pour garder les bois. Si Chlendowski faisait faillite, j'aurais, en ce cas, ma propre affaire à moi. Voyez que de difficultés et que d'ennuis! Nous avons rendez-vous demain; il faut que j'aille chez M. Gavault pour le consulter sur l'acte de garantie, et je dîne aujourd'hui chez Émile de Girardin, qui veut savoir si *les Petites Misères* sont *publicables*; il faut donc y travailler.

27.

Je n'ai pas de nouvelles de mes acquisitions d'Amsterdam; j'ai eu, en revanche, pendant mon absence, une lettre d'un armateur du Havre qui me demandait un rendez-vous. J'ai écrit à M. Périollas pour qu'il s'informe de mes colis et de l'armateur; je reçois en ce moment sa réponse, où il me dit qu'il ne sait rien de mes colis, et que l'armateur construit un vaisseau qu'il veut nommer *le Balzac!* Et il me demande de lui écrire une jolie lettre, attendu que cet armateur m'adore. Donc, chère comtesse, votre serviteur va être sculpté à la proue d'un navire, et montrera sa grosse face à toutes les nations; qu'en dites-vous?

J'ai travaillé dix heures de suite aujourd'hui, de une heure du matin à dix heures, et, après déjeuner, je suis sorti pour des courses. Je vous écris ceci en dînant et je vais me coucher à six heures, bien fatigué; les distances me tuent. Je vois dans les journaux une maison à vendre, place Royale, de huit mille francs de revenu et où je pourrais me loger (la mise à prix est de cent vingt-cinq mille francs); je songe à cela. Ce serait à la fois le logement, du revenu et le cens! Mais la place Royale, c'est presque Passy! Paris est en marche et ne rétrogradera jamais.

On vient me dire d'étranges et tristes nouvelles : Harel est fou et Karr aussi! j'aime mieux ne pas y croire.

28.

Je reçois une lettre de Lirette, qui m'invite à la cérémonie de ses vœux et de sa prise d'habit. Cette lettre m'a empêché de vous expédier mon paquet par le paquebot du 1er; car, je veux que vous le sachiez, cela me fait vraiment mal de penser aux inquiétudes

que ce retard pourra vous causer. Je vous assure que ma vie d'ici n'est plus supportable; je vis dans un tourbillon de courses, d'affaires, de consultations, de significations, de corrections, qui m'ôtent la réflexion; pressé de tous côtés, n'ayant pas une âme pour m'aider, faisant tout moi-même! Hier, j'ai travaillé sept heures de suite aux *Petites Misères*. *La Presse* finit demain une nouvelle, et il faut que je commence mardi mes *Petites Misères*... Concevez-vous que Chlendowski, au moment où je lui cherchais de l'argent pour sa fin de mois qui est demain, me fait assigner par son cessionnaire! N'est-ce pas bien lâche et bien indigne? Je suis tellement pris par toutes ces misères, qu'il m'est impossible de finir cette lettre, de la plier, de la cacheter et de la mettre à la poste. C'est une impossibilité bien démontrée pour qui connaît Paris. J'ai eu pendant trois jours pour cinquante-cinq francs de voitures; jugez par là quelle est ma vie! les cinq heures de nuit que je prends ne suffisent pas à mes travaux. Il faut que, demain mardi, à quatre heures, je puisse signifier par huissier *les Petites Misères* finies à Chlendowski. Toute ma journée aujourd'hui va se passer à l'imprimerie, et, la journée de demain, je la passe chez M. Picard, le successeur de Gavault!... Il est donc dit que, jusqu'à la fin, je serai tourmenté comme un pâtira de collége!

29, sept heures du soir.

J'ai pu arriver à temps! On a signifié les épreuves à Chlendowski. Je suis mort de fatigue et n'ai que la force de me jeter sur mon lit. Chlendowski a eu, en outre, huit cents francs pour payer ses billets.

30.

Ma foi, j'ai dormi, et à mon aise! il est dix heures et demie, je viens de déjeuner, et je me repose en vous écrivant.

Je n'ai plus qu'à reviser *les Petites Misères*, et Théophile Gautier s'est chargé de faire quelques lignes d'en-tête pour les introduire. Entre deux épreuves, Plon est venu me reparler de l'affaire du parc Monceau : je la ferai peut-être comme placement, mais sans rien bâtir. Voici mon raisonnement : je cherche une maison peu chère, sur laquelle je puisse gagner après en avoir usé quelques années; si je la revends avec bénéfice, j'attendrai le moment

d'avoir un terrain dans un des bons quartiers de Paris, où je pourrai faire bâtir à ma fantaisie, en y employant le gain du surplus de terrain qui sera vendu, pour ne me réserver que ce qui sera indispensable à mes bâtisses et constructions. Le roi a prolongé de six mois les délais à Plon. Comme vous voyez, il y a tout avantage pour ma situation financière d'attendre les circonstances sans trop me presser. Il faut que j'aille aujourd'hui à *la Presse*, corriger mes épreuves, et voir Gautier pour l'en-tête des *Petites Misères.*

1er décembre.

J'ai votre lettre, votre seconde lettre, qui est un chef-d'œuvre de style, de pensée et d'érudition. C'est un vrai trésor que votre récit de la partie de Pompéi. Ah! chère comtesse, quand vous me dites que vous avez buté, que vous vous êtes fait mal, vous me rendez furieux contre moi-même; ne devrais-je pas être toujours et partout votre bien-être, votre santé, votre petite providence enfin pour les infiniment petits détails de la vie. J'ai dévoré votre lettre et je l'ai mise dans la cassette que vous savez, car il a fallu courir! Les actes de garantie de négociants ne signifient rien en cas de faillite sans enregistrement, et il faut que l'acte Chlendowski soit enregistré à la date d'aujourd'hui; c'est des avances d'argent et des courses à n'en pas finir. M. Picard m'a donné l'acte des *offres réelles;* les réponses de Chlendowski sont empreintes de la plus ignoble mauvaise foi. Dans dix jours d'ici, je ne lui devrai plus rien, et, quand j'aurai tout terminé, je ne le reverrai de ma vie, il a été mon cauchemar! il m'a privé de huit jours de bonheur et de liberté que j'aurais pu passer à Naples.

Ah! comme je me sens reposé de mes fatigues! elles sont plus que payées par la douceur que j'éprouve en lisant, dans votre lettre, ces passages où vous me parlez de ce que vous faites, de la place d'où vous m'écrivez; je revois votre fauteuil à la fenêtre, et ces affreux portraits d'auberge, le tapis, la croisée, et la villa Reale... J'ai retardé ma lettre à cause de la canne de Georges. Froment Meurice me l'avait promise, et, comme c'est le capitaine du *Tancrède* qui devait s'en charger, je me disais : « Il remettra sûrement la canne et mon paquet de lettres. » Mais ne voilà-t-il pas que ce cruel Froment n'a pas fini la canne! il a eu une table de trente mille

francs à faire pour Son Altesse royale Mademoiselle, et, ce matin, je l'ai trouvé en extase devant son œuvre, qui est fort belle; mais, en revanche, pas du tout de canne! Eh bien, j'aurai le plaisir de vous parler à cœur ouvert, de vous dire et de vous répéter combien je suis entièrement à vous, puisque c'est le brave commandant qui vous remettra ce paquet. Je suis au désespoir en pensant à tout ce que ce retard, si facile à expliquer, peut vous causer de tristesse et de suppositions. Hélas! Souverain se remue; il veut aussi son dernier roman, et *la Presse* veut *les Paysans* pour la fin de janvier. Je ne sais à qui entendre ni à quel saint me vouer. Je vais me coucher avec la triste perspective d'une journée bien fatigante pour demain.

3 décembre.

Je n'ai pu vous écrire hier: j'avais des épreuves très-pressées pour *la Presse*, qui veut toutes *les Petites Misères* à la fois, et pour LA COMÉDIE HUMAINE; en sorte que, levé à deux heures et demie du matin, j'ai travaillé jusqu'à midi. J'ai eu à peine le temps de déjeuner, et je suis arrivé au couvent à une heure. Ces bonnes religieuses croient vraiment que le monde ne tourne que pour elles! la tourière, à qui je demande combien de temps durera la cérémonie, me répond: « Une heure. » Je me dis: « Je pourrai voir Lirette après, et je serai à temps pour faire mes affaires à *la Presse*, à l'imprimerie, etc. » Eh bien, tout a duré jusqu'à *quatre heures!* Il a fallu décemment voir la pauvre fille; je n'en suis sorti qu'à cinq heures et demie, et j'ai quitté *la Presse* à sept heures et demie. J'ai dîné à neuf heures, et me voilà levé à huit heures au lieu de deux. Je n'en veux pas à la pauvre Lirette: il fallait bien que sa chère comtesse et son Anna fussent représentées à l'enterrement de leur amie; j'ai donc pris bravement mon parti. J'avais une belle place à côté de l'officiant. On a fait un sermon d'une heure environ, très-bien écrit, très-bien dit, pas fort, mais plein de foi; l'officiant dormait (c'est un vieillard); Lirette n'a pas bougé. Elle était à genoux entre deux sœurs converses; elle seule était sœur du chœur. Toutes les petites filles étaient d'un côté de la chapelle; le chapitre était de l'autre, derrière des grilles qui pour cette cérémonie deviennent transparentes. Lirette, ainsi que les deux sœurs

converses, a entendu le sermon-exhortation à genoux, elle n'a pas levé les yeux. C'était un visage blanc, pur, empreint d'une exaltation de sainte. Comme je n'avais jamais vu de prise de voile, j'ai tout regardé, observé, étudié avec une attention qui m'a fait considérer sans doute comme un homme très-pieux. En arrivant, j'ai prié pour vous et pour vos enfants avec ferveur; car, toutes les fois que je vois un autel pour la première fois, je prends mon vol vers Dieu et j'ose humblement et ardemment me recommander à sa bonté, moi et les miens (qui sont vous et les vôtres). Cette chapelle, à autel blanc et or, est très-coquette; elle est visitandine de Gresset. La cérémonie est, d'ailleurs, imposante et très-dramatique. Je me suis senti très-ému quand les trois récipiendaires se sont jetées à terre, qu'on les a ensevelies sous un drap mortuaire, et qu'on a récité les prières des morts sur ces trois créatures vivantes, et qu'après cela, on les a vues se relever et paraître en mariées avec une couronne de roses blanches et qu'elles ont fait le vœu d'épouser Jésus-Christ.

Il y a eu un incident. La plus jeune des sœurs converses, jolie comme les Amours, a éprouvé une telle émotion quand il a fallu prononcer les vœux, qu'elle a été forcée de s'arrêter, précisément au vœu de chasteté. Cela a duré trente secondes à peu près; mais c'était affreux, on croyait à une incertitude. Quant à moi, j'avoue que j'étais remué jusqu'au fond de l'âme; c'était vraiment trop d'émotion pour une cause étrangère. La pauvre petite revint bientôt à elle, et la cérémonie s'accomplit sans autre empêchement.

Quand on a vu une prise d'habit en France, on regarde en pitié les écrivains qui parlent de vœux forcés; rien n'est plus libre. Si quelque jeune fille était contrainte, qui l'empêcherait de tout arrêter? Le monde est là spectateur, et l'officiant demande par deux fois si l'on a bien réfléchi aux vœux que l'on veut faire. J'ai vu Lirette après la cérémonie; elle était gaie comme un pinson. « Vous voilà devenue madame, » lui ai-je dit en riant. Elle a bien prié pour nous tous, m'a-t-elle dit: elle se sent si heureuse, qu'elle demande à Dieu sans cesse que nous nous fassions tous religieux et religieuses! Nous avons fini par parler sérieusement de vous, de votre chère enfant, etc.

Chère comtesse, vous trouverez en ceci, j'espère, la preuve d'une

affection infinie, car j'étais accablé de travail et d'affaires. D'ailleurs, Lirette m'avait écrit : « Je suis sûr que rien ne vous empêchera d'y assister. » Je savais trop quel sens elle y attachait, pour ne pas vouloir qu'elle eût raison. J'ai été heureux là, car j'y ai exclusivement pensé à vous, une fois mes prières faites. Penser à vous qui êtes ma religion et ma vie, c'est pour moi adorer Dieu. Je sens trop bien que, si votre glorieuse amitié pouvait me faire défaut, je perdrais à l'instant conscience de moi-même, je deviendrais fou ou je mourrais.

4.

Demain, je vais voir, rue des Petits-Hôtels, place Lafayette, vous savez, un petit hôtel à vendre; c'est tout à côté de cette église Saint-Vincent-de-Paul, de style byzantin, que nous sommes allés voir et où il y avait un enterrement; vous avez dit, en voyant un terrain près de l'église que je vous montrais : « Je ne me déplairais pas ici; on y est près de Dieu et loin du monde. » D'après ce qu'on vient de me dire, je puis en faire mon affaire et je conclurai même sans vous consulter; c'est à tirer au vol comme un faisan. Ma première lettre vous dira si c'est fait. La rue des Petits-Hôtels donne dans la rue Hauteville, — qui descend au boulevard à la hauteur du Gymnase et vient de la place Lafayette, — et, par la rue Montholon, elle enfile la rue Saint-Lazare et la rue de la Pépinière. On se trouve au centre de cette partie de Paris qu'on appelle la rive droite et où seront toujours les théâtres, les boulevards, etc. Ce sera toujours aussi le quartier de la haute banque.

Il faut que ma lettre parte demain, si je veux que *le Tancrède* vous la porte; je ne puis donc la retarder. *Les Petites Misères de la Vie conjugale* sont finies; demain, je commence la feuille de LA COMÉDIE HUMAINE qui me reste à faire (seize pages) pour avoir tout livré à Chlendowski. Dans mes prévisions, j'aurai fini le roman Souverain du 20 au 25 décembre. Il me faudra trois mois pour faire sept volumes des *Paysans;* cela me mènera bien au 15 mars. Les affaires de ma mère me prendront du temps, ainsi que l'apurement de mes comptes de liquidation. Je serai d'autant plus trois mois à faire sept volumes que j'aurai, outre mon emménagement, la surveillance des décors et changements à faire dans le petit hôtel en

question. Je ne veux, voyez-vous, laisser aucune affaire derrière moi, en quittant Paris pour dix-huit mois peut-être, et il faut pouvoir, en y rentrant, y rentrer chez moi. Je vous l'ai promis, je ne veux plus me tromper moi-même en croyant que je puis l'impossible.

Je vois avec douleur que je sacrifierai vraisemblablement Florence et Rome au travail et aux affaires qui assureront, comme vous dites, le repos et la sécurité de mon avenir. Dépenser des sommes folles, aller vous voir pour huit jours et venir retrouver des procès et des ennuis de tout genre, c'est insensé! Il faut avoir, comme vous dites, le courage de s'épargner ces faux calculs et ces douleurs inutiles. Je tâcherai d'aller à Rome pour la semaine sainte, car je serai si fatigué, que j'aurai vraiment besoin d'une distraction; mais, si, en sacrifiant ce bonheur, j'acquérais votre *satisfecit* et ce que vous nommez une *position digne de moi,* je n'hésiterais pas. M'approuvez-vous enfin un peu?... Dites-le-moi alors, car j'ai bien besoin d'être soutenu par vous dans cette sage mais si dure et si cruelle résolution. Voyez, rien ne se fait dans le temps que j'assigne aux choses. Si LA COMÉDIE HUMAINE n'est finie que le 25 décembre, je n'en aurai pas l'argent avant le 15 janvier 1846, et, si je ne le touche qu'à cette époque, mes quittances sont retardées d'autant; ainsi des *Paysans,* je n'en serai guère payé qu'en mars. L'argent me domine entièrement quand il s'agit de payer des créanciers. Enfin, d'ici à un mois, tout sera fini; mais si vous saviez que de démarches! les créanciers de trois cents francs coûtent autant de recherches, de vérifications que ceux de trente mille; c'est un dédale, c'est une hydre!

Allons, adieu, chère étoile lointaine et toujours présente; lumière douce et céleste, sans laquelle tout serait ténèbres en moi et autour de moi. Oh! je vous en supplie, soignez-vous bien. Je ne me suis pas trop inquiété de votre petite maladie; c'est l'effet du climat, on m'en avait prévenu sur le bateau, et les tempéraments forts sont justement les plus éprouvés. Mais, je vous le dis et vous le répète sans cesse sur tous les tons, soignez-vous! Songez que vous êtes la gloire, l'honneur, l'unique trésor d'un pauvre être qui vous aime exclusivement, uniquement, qui ne pense qu'à vous, dont tous les actes comme les pensées et les rêves sont des émanations de ce soleil moral d'affection qui est toute son âme

dès qu'il s'agit de vous. Ne m'en voulez pas, de grâce, pour ce dernier retard, car je suis arrivé le 17, qui ne compte pas, et cette lettre part le 5 décembre. C'est dix-huit jours, et je ne puis vous envoyer mes paquets que tous les dix jours, c'est-à-dire trois lettres par mois. Il en partira une le 21 de Marseille; vous la recevrez d'autant plus sûrement que je vous y dirai l'affaire du petit hôtel. Soyez mille fois bénie de votre exactitude! dites-moi toujours bien tout ce qui vous arrive; écrivez-moi bien avec tous les détails possibles, il n'y en a pas d'insignifiants pour moi dès qu'il s'agit de vous. Faites comme moi enfin : au milieu des plus grands ennuis de ma vie, aussi troublée que la vôtre est calme et sereine, je n'ai jamais passé un jour sans vous écrire avec la fidélité d'un commerçant faisant son journal. Allons! encore quelques efforts et un peu de patience, et j'espère bien avoir conquis le droit de ne plus vous quitter.

CCXCIV.

A LA MÊME.

Paris, 13 décembre 1845.

Chère comtesse,

Je me sens repris par la même nostalgie que j'éprouvais avant d'aller à Chalon; il m'est excessivement difficile d'écrire, ma pensée n'est pas libre, elle ne m'appartient plus, et je ne crois pas que je puisse recouvrer mes facultés avant dix-huit mois peut-être. Il faut vous résigner à me supporter auprès de vous. Depuis Dresde, je n'ai rien fait. Le commencement des *Paysans* et la fin de *Béatrix* ont été mes derniers efforts; depuis, rien n'a été possible. Hier, toute la journée, j'ai senti comme un deuil sombre et affreux en moi-même.

Il faut finir néanmoins les six feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE. Furne est venu : il est dans d'excellentes dispositions; et, d'un autre côté, il faut terminer cette affaire, qui est tout mon avenir. Le cœur est aussi absolu que la cervelle, tout lui est indifférent de ce qui n'est pas lui-même; et des millions à gagner, une fortune de gloire ou d'amour-propre satisfait seraient là, le cœur n'y regarde-

rait même pas. Je vais voir si la parure de corail est dans son écrin; je vais savoir si la canne de Georges est finie; je m'occupe d'un corps de bibliothèque qui puisse aller avec mes deux meubles florentins pour faire une magnifique chambre jaune d'or en soie, avec des ornements noirs, verts et or, et le bois noir sculpté; j'y vis, et voilà! De littérature, de travail, rien, ou peu de chose.

Aussi pourquoi me peindre un état semblable avec tant de vérité et d'éloquence? Cette lettre où l'angoisse était plus contagieuse que la peste, où j'ai pleuré de vos pleurs, où j'ai frémi de retrouver ce que j'éprouvais, cette lettre a mis le comble à ma maladie intérieure et cachée. Il n'y a que mes intérêts qui me tirent de cet ennui profond qui m'a saisi. Paris est un affreux désert, rien ne m'y plaît, rien ne m'en contente : enfin, je suis sous l'empire d'un envahissement passionné sans analogue dans ma vie. Je compare entre elles les vingt-trois villes que nous avons vues ensemble, je tâche de me rappeler vos observations, vos idées, vos conseils; le mouvement me fatigue et le repos m'accable. Je me lève, je marche, mais avec un corps absent, je le vois, je le sens; par moments enfin, je vous le dis, c'est une folie. Il est très-vraisemblable que, mes six feuilles faites de LA COMÉDIE HUMAINE, j'irai à Naples; c'est la seule manière de me les faire faire. Que n'obtiendrai-je pas de moi-même avec l'espoir de cette joie immense, ne fût-ce que pour huit jours? Je me dis qu'il y a mille raisons pour vous voir, vous consulter; que je ne puis rien sans vous enfin, mon esprit est admirablement complice de mon cœur et de ma volonté... En attendant que cela se décide, je ne me plains pas, je reste morne, je suis comme un conscrit breton regrettant sa chère galette et sa Bretagne. Comme Méry, je passerais ma vie à écrire *à Elle,* quand *Elle* n'est plus là. Vous devriez vous en apercevoir avec un peu de bonne volonté depuis plus d'un jour. Tout ce qui n'est pas vous m'était naguère indifférent; aujourd'hui, ce qui n'est pas vous m'est positivement odieux.

14 décembre.

Hier, chère comtesse, je suis allé visiter en détail la Conciergerie, et j'ai vu le cachot de la reine, celui de madame Élisabeth; c'est affreux! J'ai tout vu bien à fond, cela m'a pris ma matinée et

je n'ai pas eu le temps d'aller rue Dauphine pour les commissions de Georges. — Quand je suis remonté vers la cour d'assises, j'ai appris qu'on jugeait madame Colomès, nièce du maréchal Sébastiani, une femme de quarante-cinq ans, que j'ai voulu voir; or, j'ai trouvé sur le banc de la cour d'assises le vivant portrait de madame de Berny; c'était à effrayer. Elle était folle d'un jeune homme, et, pour lui donner de l'argent qu'il dépensait avec les actrices de la Porte-Saint-Martin, elle faisait des *quasi-faux* en négociant des billets souscrits par des souscripteurs imaginaires. Elle a tout voulu prendre sur elle (il est en fuite); elle n'a pas permis à son avocat de le charger. Je n'avais jamais entendu plaider et je suis resté pour entendre Crémieux, qui a fort bien parlé, ma foi! La malheureuse, pour avoir de l'argent à donner à ce jeune homme, s'abandonnait à des usuriers, à des vieux! Crémieux m'a conté qu'elle disait à son amant : « Je ne te demande que de me tromper assez bien pour que je me croie aimée. » C'est la fille du frère du maréchal et la femme d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées, député. Ça m'a si fort intéressé de trouver le roman assis sur ce banc, que je suis resté jusqu'à quatre heures et demie à côté de cette malheureuse, qui a été fort belle et qui pleurait comme une Madeleine; par moments, je l'entendais soupirer : *Aye! aye! aye!* sur trois tons déchirants.

M. Lebel, directeur de la Conciergerie, qui ferme les portes sur tous les crimes depuis quinze ans, est, m'a-t-on assuré, le petit-fils du Lebel qui ouvrait les portes de Louis XV à toutes les beautés du Parc-aux-Cerfs. Il y a de ces vicissitudes, de ces analogies frappantes dans les familles obscures comme dans les plus augustes; l'héritier du maître de Lebel, le successeur de tant de pompes royales n'avait à laisser, en allant à la mort, à un de ses fidèles, comme souvenir et comme récompense, qu'une cravate usée et un vieux livre de prières! Quand vous viendrez à Paris, je vous ferai bien certainement voir le Palais, c'est curieux et saisissant, et c'est profondément inconnu. Maintenant, je puis faire mon ouvrage[1].

A mon retour, il s'est trouvé que j'avais manqué Captier, l'ami

1. *La Dernière Incarnation de Vautrin.*

de Claret; c'est fâcheux : j'aurais voulu lui parler au sujet d'une acquisition que j'ai en vue. Il y a possibilité d'avoir un terrain rue Jean-Goujon dans les meilleures conditions; c'est à une portée de fusil de la place de la Concorde. L'allée d'Antin est celle qui arrive au rond-point des Champs-Élysées à la hauteur du Cirque-Olympique, et, si l'architecte ne trouve pas quelque chose d'évidemment plus avantageux, je ne demanderai pas mieux que d'y planter ma tente. Je pourrai payer le terrain en question avec le restant du prix de LA COMÉDIE HUMAINE; *la Dernière Incarnation de Vautrin* et *les Paysans* feront le reste. Je n'aurai à payer les entrepreneurs qu'au mois de mai; j'ai donc du temps devant moi. Ce sera bâti en briques avec des chaînes en pierre, et, par ce moyen, ce sera très-habitable en 1847. Je conserve Passy jusqu'au mois d'avril 1847, comme garde-meuble, et j'épargne tous les frais d'une maison montée en mon absence. Je commanderai ma bibliothèque (affaire de dix à douze mille francs) dès que l'emplacement pourra en être déterminé, et je ferai faire les grosses pièces de mobilier pendant qu'on achèvera les intérieurs. Le mobilier coûtera plus cher que le terrain et la maison. Aussi je ne le fais pas entrer en ligne de compte pour le moment. Enfin, je serai logé à très-bas prix, car cela ne fera pas, avec les dépenses annuelles, plus de trente-sept mille francs, y compris les intérêts des capitaux employés. Si vous ne me défendez pas de venir à Naples en janvier, j'arriverai avec les plans, et je consulterai là-dessus votre haute et affectueuse sagesse...

Hélas! la succession Dujarier ne paye toujours pas!

Hier, j'ai eu quelque distraction à mon mal nostalgique avec la Conciergerie et la cour d'assises, et, aujourd'hui, je me jette dans le travail à corps perdu.

Ah! je veux mon hôtel entre deux jardins, sans voisinage désagréable; il y aura une petite serre à fleurs au fond. Mais je vous quitte, car il faut travailler. Vous ne savez pas que j'amasse silencieusement un mobilier d'art splendide, à force de recherches, de courses dans Paris, d'épargnes et de privations; je n'en veux point parler, je ne démasquerai mes batteries que quand mon rêve me paraîtra devenir de plus en plus un semblant de réalité.

15.

Me voilà lancé dans le travail; cette nuit, j'ai fait six pages des six feuilles que j'ai à faire; je vous assure, moi qui m'y connais, que c'est beaucoup. Je vais tâcher de finir cette semaine LA COMÉDIE HUMAINE.

Hier, après avoir achevé mon travail, je suis allé chez ma sœur, sur une lettre qu'elle m'avait écrite et où elle me disait que sa fille aînée était mourante; Sophie n'avait eu qu'une légère congestion à la tête; une boisson rafraîchissante l'a heureusement dégagée. J'ai appris de Laure qu'un M. Bleuart était sur le point de se ruiner pour avoir entrepris le quartier Beaujon, et qu'il y avait là des maisons à acheter; j'y ai couru. Il y a là, en effet, terrains et maisons. Mais, de toutes les maisons, il n'y en a qu'une d'à peu près terminée, et elle est immense (neuf croisées de face). Je vais y aller mercredi avec l'ami de Claret et un jeune homme qui a le secret des affaires de M. Bleuart. Vous voyez que je me remue pour trouver une bonne affaire et réparer de quelque manière que ce soit le désastre des Jardies; mais il faut surtout travailler! J'ai rencontré aussi mon ancien propriétaire de la rue des Batailles, du quartier Chaillot, qui m'a dit que le terrain de la rue Jean-Goujon était pour rien et que je devais me hâter de conclure à ce prix-là.

En revenant de Beaujon hier, je suis allé faire une visite d'une demi-heure chez madame de Girardin. Revenu à six heures, j'ai dîné, et je dormais à sept heures. En examinant bien mes ressources, je crois que je puis me passer de ce que vous savez (affaire de Dresde); c'est, j'y ai réfléchi, si difficile d'écrire, de recevoir, d'envoyer ces sortes de papiers, que je tâcherai d'attendre, et de destiner cela à quelque dernier résultat en son lieu et temps. J'ai si fort l'habitude de penser tout haut, de calculer et recalculer en vous écrivant, que vous voyez toutes mes reculades, mes hésitations, mes additions, etc. Vous êtes en tout et toujours ma pensée unique; c'est vous, et vous le savez bien de reste, qui êtes le fond de tout cela. Si j'ai trouvé la force cette nuit de m'atteler aux six feuilles, c'est que je voudrais aller de Naples à Rome avec vous et que je tâcherai de partir le 11 janvier. Je voudrais vous installer à Rome, comme je vous ai installée à Naples. Madame de Girardin m'appelle *le veturino per amore.*

Adieu pour aujourd'hui. Comment allez-vous? Vous amusez-vous quelquefois?... Georges vous soigne-t-il bien toutes deux? S'il vous arrivait quoi que ce soit sous ses auspices, j'écraserais sa boîte d'insectes dans le bateau. Je vous bénis tous les jours de ma vie et je remercie Dieu pour votre bonne affection. Vous êtes mon bonheur, comme vous êtes ma gloire et mon avenir. Vous souvenez-vous quelquefois de cette matinée de Valence au bord du Rhône, où la douce causerie triomphait de votre névralgie et où nous nous sommes promenés pendant deux heures à l'aube, malades tous deux, sans nous apercevoir ni du froid ni de nos souffrances. Croyez bien que de tels souvenirs, qui sont tout âme, sont aussi puissants que les souvenirs matériels des autres; car, chez vous, l'âme est encore plus belle que les beautés corporelles pour lesquelles se perdent tous les fils d'Adam.

Adieu jusqu'à demain, douce et spirituelle puissance qui tenez asservi sous vos lois votre pauvre et fervent serviteur.

16.

J'ai reçu hier à quatre heures votre n° 4. Je vous vois toujours inquiète; mais vous n'avez pas pensé à une chose, c'est que vous avez commencé à m'écrire pendant que je voyageais et qu'il faut du temps pour que le service s'établisse en quelque sorte. Ainsi, aujourd'hui 16 décembre, j'aurai reçu quatre lettres de vous; bien. Vous, d'ici au 30 décembre, vous aurez reçu quatre lettres de moi. Quelle est la différence? quatorze jours. Ces quatorze jours, c'est les cinq jours de mer, les trois jours de Marseille, les trois jours de malle-poste et la première semaine pendant laquelle je vous ai écrit de Paris. Ainsi je calcule qu'aujourd'hui vous recevez du capitaine du *Tancrède* un paquet de moi. C'est mon n° 2; huit jours après, le 24, vous aurez mon n° 3, envoyé par Anselme de Rothschild, et vous aurez ceci le 30, puisque ceci va partir le 21. Ainsi, chère comtesse, malgré l'inquiétude que vous cause ce retard primitif dû à la force majeure, vous voyez que je ne suis pas en faute, que je vous ai écrit tous les jours, trop même, car je n'ai encore fait que penser à vous, et j'ai peu écrit pour *la postérité;* or, ne pas écrire, c'est retarder ma libération.

Mon Dieu, comme vos lettres me font vivre! j'ai de l'idolatrie

pour ces chers papiers; je suis là-dessus un vrai enfant; votre exactitude me ravit. Ne pensez jamais que je méconnaisse le prix d'une telle bonté de votre part. Je vous en supplie, soignez-vous bien; vos maux d'estomac me tourmentent. Les miens ont disparu ou, du moins, je n'en souffre que rarement. Ce qui est déplorable, c'est que, maintenant, le travail me fatigue, les symptômes que le bonheur et les voyages de cette année avaient fait disparaître, reviennent... Les yeux battent et les tempes aussi, et je me sens fatigué. Il m'a fallu acheter un flambeau de nuit à cinq bougies, les trois ne suffisaient plus, mes yeux souffraient; et ce petit flambeau si laid en cuivre dédoré, que vous devez avoir remarqué dans mon cabinet, est maintenant remplacé par un flambeau de ministre d'une magnificence inouïe, en bronze ciselé et doré; mais cela brûle pour un franc cinquante centimes de bougies en une nuit, entendez-vous, chère madame? Or, deux francs de feu et cinquante centimes de café en sus, cela fait quatre francs par nuit. Voilà les contes des *Mille et une Nuits* bien renchéris!...

Chère comtesse, je puis donner à Lirette son capital sans aucune difficulté pour moi. Dites-moi ce que vous lui destinez et je le lui remettrai; j'irai régler cela avec elle à son couvent; et, moi, je serai très-content de retrouver cela au mois de mai. Pourquoi vous donner le souci de l'envoi de cet argent, des changes de place, etc.? Laissez-moi être cette fois au moins votre homme d'affaires.

Je n'ai pas encore votre fantastique parure; mais je l'aurai bientôt. Froment Meurice veut tellement se distinguer pour la canne de Georges, que je ne sais pas si pour le jour de l'an ce sera fini. C'est un bien grand artiste. Je vous assure qu'on est effrayé de ce qu'il y a de talent et de génie dans Paris. Je suis si précautionneux pour tout ce qui vous concerne, que je ne puis pas risquer d'envoyer cette lettre demain 17, car le bateau part le 21. Dans cette saison, la malle peut éprouver du retard, et j'aime mieux jeter ma lettre à la poste le 16 que le 17. Aussi je ne puis vous rien dire sur les maisons Bleuart, vous saurez tout par le départ du 1er janvier; vous saurez si je puis arriver par le paquebot du 11. Je vous en supplie, n'insistez pas dans votre défense. En premier lieu, je vous préviens que non-seulement vous ne seriez pas écoutée, mais que je serais très-heureux de vous désobéir. Tout

cela ne vaut rien du tout, car le plus grand bonheur ne devrait consister, pour moi, que dans la plus complète soumission à votre volonté souveraine toujours et partout; mais, je vous le répète, vous en serez seule responsable si vous persistez.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de mes acquisitions d'Amsterdam; voilà des chagrins mobiliers. Dans ce moment, on m'apprend un grand malheur : la belle madame Delaroche, la fille d'Horace Vernet, est morte. Allons, chère madame, adieu (vous voyez ce que je mesure pour cet adieu), ou plutôt *à bientôt;* car vous permettrez encore, n'est-ce pas? ce petit voyage. Laissez-moi vous remercier de nouveau pour vos excellentes et charmantes lettres; j'éprouve tant de douceur à savoir où vous êtes, comment vous êtes, que, si vous le permettez, j'irai de Naples à Rome avec vous. Soyez tranquille, j'écrirai quelques feuilles pour subvenir à ce voyage; vous ne savez pas combien je suis heureux en lisant vos adorables pages de savoir où vous étiez, ce que vous regardiez tel jour. Ah! vous avez donné bien de la place aux succès d'Émilie, cela m'a valu une page et m'a procuré des réflexions de *terrasse :* vous devez avoir pensé cela sur votre balcon. Je suis assez triste de vous envoyer une lettre encore pleine d'incertitude sur mes acquisitions. Mais je vous avoue que je ne puis faire à la légère une chose aussi capitale que mon installation définitive. Après l'école des Jardies, Salluon était une autre école : ça aurait coûté cent cinquante mille francs sans le mobilier; j'ai frémi! Plus M. Gavault me conseillait d'acquérir, moins je m'y sentais porté. Je me suis aperçu à la longue que M. Gavault voulait me voir faire des sottises; il est d'une envie cachée, affreuse contre moi. J'ai eu raison, car, à bâtir, je dépenserai moitié moins, et la belle maison Bleuart ne doit pas valoir cent cinquante mille francs. Cela ne coûte rien de trembler, et la hardiesse est très-chère quelquefois... Mais enfin, d'ici au 1er janvier, j'aurai passé un Rubicon quelconque.

Allons, à bientôt. Consentez-y de bonne grâce, puisque vous ne gagneriez rien à refuser. Ne croyez-vous pas que ce soit l'alimentation de l'hôtel *Vittoria* qui vous cause des maux d'estomac?

CCXCV.

A M. LAZARD, MARCHAND DE CURIOSITÉS, A MARSEILLE.

Passy, 15 décembre 1845.

Mon cher monsieur Lazard,

La petite difficulté dont vous me parlez dans votre lettre d'avis provient, sans doute, d'une erreur de mémoire. Nous avons fait un bloc de l'acquisition pour le commandant du *Tancrède* et pour moi. Comme cela roule sur dix francs, nous nous en entendrons à mon premier voyage à Marseille, qui aura lieu vers le mois de février prochain.

J'ai reçu mes objets. Trois assiettes se sont cassées par un défaut de précaution : il n'y avait pas assez de paille ou de foin, et les assiettes portaient sur la caisse. J'ai eu des difficultés avec votre entreprise de roulage, qui m'a envoyé les caisses *un dimanche*, et à six heures et demie du soir; ce qui est contre toutes les lois divines et humaines. Le charretier était gris; il n'a pas voulu attendre mon retour, et il a dit des injures à la dame à qui les marchandises étaient adressées; puis il est allé déposer les caisses dans une maison de transit. Il en est résulté sept francs cinquante centimes de frais que je ne devais pas et que j'ai payés. Je me suis plaint au commissionnaire de roulage, qui m'a répondu que *ceux qui n'avaient pas d'argent* se plaignaient tous ainsi; et, quand il m'écrivait, il y avait deux jours, que j'avais soldé la lettre de voiture, dont l'argent était prêt. Je vous engage à faire faire des plaintes, de Marseille, aux correspondants de Paris.

Maintenant, si vous aviez ou si vous trouviez des cornets de porcelaine de Chine pour aller avec mes deux vases, ayez l'obligeance de m'en prévenir; car je voudrais avoir l'occasion de les rassortir, et je les verrais à mon passage en février; mais avisez-m'en toujours.

Recevez mes civilités.

Si vous trouviez également de très-belles bibliothèques de dix mètres de longueur sur trois mètres de hauteur, ou richement garnies, ou richement sculptées, je m'en arrangerais.

CCXCVI.

A M. MÉRY, A MARSEILLE.

Paris, 1845.

Mon bon et cher Méry,

Je vous remercie mille fois de vos bons soins, et j'écrirai quelque part l'histoire véridique des rencontres d'un poëte et d'un sieur Lazard, marchand d'antiquités.

Je me hâte de vous dire que les époux Lazard m'ont fait, du premier mot, la glace huit cents francs et l'enfant indécent cinq cents, ce qui fait treize cents francs pour ces deux articles ; or, ce n'est rien rabattre que de rabattre trois cents francs. Laissez donc, je vous prie, entrevoir à Lazard que vous donneriez mille francs. Mais, tant qu'il n'accédera pas à ce prix, restez sur les ergots de vos neuf cents francs; regardez stoïquement les objets en vous promenant dans votre capitale, et blaguez beaucoup Lazard. Vous savez que l'enfant est de bronze et la glace de plomb, et que cela ne s'envole pas. Ne reculez pas d'une semelle, et je vous aurai appris à vous mesurer avec les marchands de bric-à-brac.

Pendant que vous blaguerez ce digne Lazard, faites-moi le plaisir d'envoyer de temps en temps des amis à vous, pour marchander les deux objets, et qu'ils en offrent toujours, les uns cinquante, les autres cent francs, ceux-ci vingt-cinq francs de moins que vous. Après une quinzaine de ce régime, Lazard vous les donnera un beau matin. Faites-lui offrir aussi trois cents, quatre cents francs du tableau. C'est une *scie* qui fait beaucoup rire les artistes et qui commence ainsi : *Portier, je veux de tes cheveux!*

Si Lazard n'a pas cédé, il cédera lors de mon passage à Marseille. J'attends une lettre qui me permettra peut-être d'aller à Florence. Qui sait si nous n'irons pas ensemble? Je vous soignerai sur le vapeur. La prose sera aux pieds de la poésie.

Et votre roman pour *la Presse*, est-il aussi avancé que le mien, sur lequel il n'y a pas deux lignes de faites? Oh! le lansquenet!

Adieu; aimez qui vous admire, c'est-à-dire votre dévoué.

P.-S. — C'est moi qui ai tort sur l'article *Râpe*, et vous avez

raison. Deux fois merci! Voyez (toujours en passant) si Lazard n'aurait pas de grands cornets de trente-six pouces de hauteur à personnages, et dans le genre des pots que j'ai achetés. Il n'y en a pas à Paris; j'ai prié Lazard de m'en chercher dans le cercle où il rayonne.

Ne devenez jamais collectionneur : on appartient à un démon aussi jaloux, aussi exigeant que le jeu. Gagnez-vous?...

Addio, caro!

CCXCVII.

A MADAME HANSKA, A NAPLES.

Mercredi 17 décembre 1845.

Chère comtesse,

Mes dispositions au travail n'ont pas duré deux jours; je suis repris par le spleen, compliqué de nostalgie, ou, si vous voulez, par un ennui que je n'ai jamais éprouvé. Oui, c'est *l'ennui vrai,* rien ne m'amuse, ne me distrait, ne m'anime; c'est la mort de l'âme, la mort de la volonté, l'affaissement de l'être tout entier; je sens que je ne pourrai reprendre mes travaux qu'après avoir vu ma vie arrêtée, fixée, arrangée. LA COMÉDIE HUMAINE, je ne m'y intéresse plus, je me laisserai faire un procès par Chlendowski pour la feuille qui lui manque, et je ne peux pas penser aux six qui doivent terminer mes seize volumes. Bien plus, demain, je dois aller voir une maison dont on m'a dit merveilles, et cela m'intéresse à peine. Je suis anéanti; j'ai trop attendu, j'ai trop espéré, j'ai trop été heureux cette année, et je ne veux plus autre chose. Après tant d'années de malheurs et de travaux, avoir été libre comme l'oiseau de l'air, voyageur insouciant, heureux surhumainement, et revenir à un cachot!... est-ce possible?... Je rêve, je rêve le jour, la nuit, et ma pensée du cœur, repliée sur elle-même, empêche toute action de la pensée du cerveau, c'est effrayant! J'ai demandé *les Mystères de Londres*, qui vous ont amusée, m'avez-vous dit; je vais les lire pour me fuir moi-même.

18.

J'ai lu hier *les Mystères de Londres;* de deux heures après midi jusqu'à minuit, j'ai lu tout l'ouvrage; c'est un peu meilleur que

Suë ou Dumas; mais ce n'est pas bon, j'en avais la fièvre.

Ce matin, Captier est venu me chercher; je reviens avec un gros rhume des terrains Beaujon. Il pleuvait à torrents; nous avons eu les pieds dans la boue, l'humidité sur les épaules, pendant trois heures; le mal m'a pris si violemment à la gorge, que j'ai une extinction de voix complète. La maison que nous sommes allés visiter est de deux cent mille francs, et nous en avons offert quatre-vingt mille. Elle est grande et belle, elle a neuf croisées de face, elle a deux étages, un magnifique rez-de-chaussée, un premier mal arrangé et qu'il faudrait remanier entièrement; il y aurait encore vingt mille francs au moins de dépenses à y faire; et puis elle est insolente comme effet, elle a l'air d'un vaste restaurant, et les sacrifices faits au dehors constituent d'énormes inconvénients : ainsi on y monte par un double perron Louis XV, qui aurait besoin d'une immense marquise. Autre chose : le terrain rue Jean-Goujon est impossible, c'est vingt-cinq mille francs qu'on en veut. Bref, en ce moment, il n'y a pas de terrain dans Paris à cent francs le mètre, et il faut près de quatre mètres pour une toise. Jugez donc si l'affaire Monceau est une bonne affaire! Il faut m'en tenir à cela et ne me presser en rien, c'est ce qui me paraît le plus raisonnable.

Samedi 20.

Un affreux malheur est arrivé : le Doubs a subi une crue qui a dépassé toutes les hauteurs de ses crues, le pont que bâtissait mon beau-frère a été emporté, je vais voir ma sœur. — J'ai trouvé, chez Laure, une lettre très-concise du médecin du *Léonidas*, qui me dit vous avoir vue à Naples; cette lettre m'arrive aujourd'hui et il m'annonce qu'il repart le 21 ; il me demande une réponse, je lui ai répondu en quatre mots, ne sachant pas trop s'il les recevrait. Mon état d'affaissement continue; je lis *les Trois Mousquetaires*, et je subis mon rhume. J'ai trouvé la désolation chez ma sœur, sa fille était malade; je suis resté toute la journée, essayant de les égayer. Concevez-vous que mon beau-frère, ayant deux ponts à faire cette année, aille en Espagne avec M. de P..., un homme qui, à ce qu'il me semble, cherche une fortune sur l'espérance d'avoir un chemin de fer en Espagne? Ma sœur m'a avoué que c'était elle qui avait décidé son mari à ce voyage, et le malheureux lui écrit que

l'Espagne lui coûte cher, car, s'il avait dirigé lui-même son pont sur le Doubs, le pont aurait été fini, livré, et ce cas de force majeure aurait regardé l'administration.

On adjuge aujourd'hui le chemin de Creil à Saint-Quentin (chemin de fer du Nord); si Rothschild est adjudicataire, les actions du Nord auront une hausse certaine.

Adieu pour aujourd'hui; je me replonge dans *les Trois Mousquetaires*, car la vie sans travail est insupportable et je continue à penser à vous avec une persistance qui m'épouvante moi-même; je reste stupide à la même place et je ne sais pas ce qui peut m'arriver si je ne me jette pas dans le travail à corps perdu. Je n'ai pas une pensée qui ne soit pour vous, pas une volonté autre que celle d'aller vous trouver où vous êtes; je suis comme emporté par ce désir; et, cloué sur place par la nécessité, je reste immobile de douleur. Il m'est impossible d'oublier, et je passe des heures entières, les yeux attachés sur ce tapis brodé par vos belles petites pattes de souris, à regarder ses cases rouges, vertes, et ses rayures bariolées en pensant à vous, et me rappelant les infiniment petits détails de voyage. Non, au lieu de me gronder, ayez plutôt pitié de moi, je suis vraiment trop malheureux. J'implore le travail et il s'obstine à me refuser l'inspiration. J'espère pourtant que cela ne durera pas toujours ainsi, et qu'un de ces jours me reverra sérieusement attablé à l'intention, sinon au profit, de Sa Majesté le public.

Dimanche 21.

J'ai lu *les Trois Mousquetaires*, voilà toute ma journée d'hier; je me suis couché à sept heures, et me voici levé à quatre heures du matin. Je suis mieux d'esprit, j'ai une sérieuse envie de travailler, et mon ardeur à écrire me paraît de bon augure; il le faut d'ailleurs, tout m'y convie, et l'argent à toucher, et les obligations à remplir, et la liberté, et la possibilité de vous revoir plus tôt. Figurez-vous, chère étoile de ma vie, que l'argent ne me dit plus rien; non, vraiment, il ne m'émeut plus du tout; il n'y a plus en mon âme aucun vestige d'ambition non plus, enfin aucun désir de faire fortune; les potiches, les tableaux, toutes les choses de luxe que j'aimais, tout cela m'est devenu indifférent. Oh! quel tyran qu'un sentiment pareil au mien! comme tout disparaît devant lui!

Je comprends, chère comtesse, que vous ayez été choquée des *Mousquetaires*, vous si instruite, et sachant surtout à fond l'histoire de France, non-seulement au point de vue officiel, mais jusqu'aux moindres détails intimes des petits cabinets du roi et du petit couvert de la reine. On est vraiment fâché d'avoir lu cela, rien n'en reste que le dégoût pour soi-même d'avoir ainsi gaspillé son temps (cette précieuse étoffe dont notre vie est faite). Ce n'est pas ainsi qu'on arrive à la dernière page d'un roman de Walter Scott, et ce n'est pas avec ce sentiment qu'on le quitte; aussi on relit Walter Scott, et je ne crois pas qu'on puisse relire Dumas. C'est un charmant conteur, mais il devrait renoncer à l'histoire ou, sinon, tâcher de l'étudier et de la connaître un peu mieux.

En ouvrant ma fenêtre du côté de la rue, ce matin, j'ai eu un étourdissement et j'ai encore tout le sang à la tête; mais je vais prendre un bain de pieds, et cela passera. D'ailleurs, si je travaille, l'équilibre se remettra, et je vais travailler. Oh! si vous saviez quel respect j'ai pour moi-même, sachant qu'un être si parfait, qu'une créature accomplie s'intéresse à mon existence; depuis un an, je n'ai de mémoire que pour elle, et voilà deux semaines que je ne pense qu'aux moyens de la revoir, que je range les miettes du festin, que je m'absorbe dans le souvenir de riens qui deviennent des poëmes. Figurez-vous que Schwab est à Paris! Il est venu me voir ce matin, et, le croirez-vous? j'ai revu Schwab avec délices, car Schwab, c'est tout la Haye... Vous souvenez-vous d'une certaine promenade faite à pied vers le bazar chinois, en arrière des enfants? Non, jamais deux âmes n'ont donné l'une dans l'autre avec plus de poésie et de charme... Ces souvenirs, pour moi, sont autant de soleils brillant au fond du Spitzberg; ils me font vivre, et je ne vis que de cela. Il y a de ces choses du passé (de ce passé qui est le vôtre) qui me font l'effet d'une fleur gigantesque, que vous dirais-je? d'un magnolia qui marche, d'un de ces rêves du jeune âge trop poétiques, trop beaux pour être jamais réalisés...

Pardonnez-moi!... je suis resté comme hébété, j'ai pleuré comme un enfant; je suis si malheureux d'être à Passy, quand vous êtes à Naples! Je me suis laissé aller à vous écrire, dans cette lettre, ce que je rêve à toute heure, et, dans la pensée, c'est moins dangereux que formulé. Dans la pensée, c'est un fil de la Vierge à travers

l'azur; là, sur du papier, c'est un câble en fer qui vous étreint et vous serre jusqu'à faire jaillir le sang avec les larmes du désespoir.

Adieu pour aujourd'hui; si je m'écoutais, je vous écrirais jusqu'à demain. Je suis insensé de regret et de douleur, j'implore le travail pour ne pas devenir fou.

Lundi 22.

J'ai dîné hier chez madame de Girardin, et j'y ai entendu d'excellente musique faite par mademoiselle Delarue : c'est la fille du vieux bonhomme que vous avez connu à Vienne. Gautier, qui était là, m'a fait promettre d'aller prendre du hachich avec lui à l'hôtel Pimodan ce soir. Je sors pour toute sorte d'ennuyeuses affaires...

Mardi 23, quatre heures.

J'ai résisté au hachich; du moins, je n'ai éprouvé aucun des phénomènes dont on m'avait parlé. Mon cerveau est si solide, qu'il fallait, à ce qu'on m'a dit, que la dose fût plus forte. Néanmoins, j'ai entendu des voix célestes et j'ai vu des peintures divines; puis j'ai descendu pendant vingt ans l'escalier de Lauzun; j'ai vu les dorures et les peintures du salon dans une splendeur féerique. Mais, ce matin, depuis mon réveil, je dors toujours et je suis sans force et sans volonté[1].

Jeudi 25.

Hier, j'ai dormi toute la journée, et, demain, j'irai à Rouen voir des panneaux en ébène qui sont, m'a-t-on dit, donnés pour rien. Ce matin, je vais voir, avec M. Captier, un terrain, rue du Rocher.

Il m'est impossible de me faire payer de la succession Dujarier. J'ai perdu ma journée hier en courses pour cette affaire et je n'arrive à rien. Je ne puis toujours pas travailler.

Samedi 27.

Je suis parti hier à six heures du matin de Passy; j'étais à sept heures au chemin de fer et à onze heures à Rouen. C'est la route que j'ai faite avec vous et Anna. N'est-ce pas vous dire que j'ai pensé toute la journée à vous deux? Je me transportais en idée à

1. Théophile Gautier a fait le récit de cette soirée. (Voir *Portraits et Souvenirs littéraires*, notice sur Baudelaire, 1875.)

cette journée où nous avons vu Rouen; c'était une fête que je me donnais. J'ai été heureux, oh! bien heureux! J'ai revu le traître pâtissier, et, de Rouen à Mantes, je me suis rappelé mes atroces souffrances et comme je me croyais empoisonné. Ah! vous avez été bien bonne et, comme toujours, mon ange gardien et mon étoile bienfaisante.

J'ai trouvé à Rouen les débris d'un meuble royal et je les ai eus pour quatre-vingts francs. Voilà des affaires! Il coûtera cher à refaire et arranger à la vérité; cela m'épouvante, et néanmoins je vais le livrer à un ébéniste, pour que le remords soit complet.

Autre résultat moins satisfaisant: comme je n'avais rien pris du matin au soir, j'ai attrapé une affreuse migraine.

Dimanche 28.

Je reviens de la poste, et il n'y a pas de lettres de Naples; je commence à être très-inquiet, car je devais en avoir une du 18, qui est le jour de passage du paquebot; et six jours de navigation, trois jours de Marseille ici, cela fait neuf jours. — Je viens de voir l'annonce d'un hôtel, rue du Montparnasse : on en veut quatre-vingt-dix mille francs; avec les frais, cela irait à cent mille francs. Je pourrais à la rigueur m'en arranger, il y a trois quarts d'arpent dans la propriété. J'irai voir cela; c'est le quartier du Luxembourg.

Il faut vous dire adieu; toutes les fois que je ferme une lettre et que je la porte à la poste, il me semble que je vais moi-même vous trouver. Ah! à propos, ne calomnions personne. M. le duc de S... est mort pour d'autres causes que celles que l'on vous a dites. C'est une histoire à vous raconter qui est fort curieuse. Il allait se marier, et, quand il a vu que sa future ne serait jamais que sa future, moins philosophe que Louis XVIII, il s'est brûlé la cervelle.

M. Captier m'a apporté un croquis de maison; cela coûte toujours entre quarante et cinquante mille francs, et cinquante mille francs de terrain, c'est toujours cent mille francs. Or, tant que je conserverai l'espoir de trouver une maison toute prête pour ce prix-là, j'attendrai.

Mon incapacité de travail me rend bien malheureux. Mercredi, dernier jour de l'année, je dîne chez madame de Girardin afin de prendre mes mesures avec Nestor Roqueplan pour les Variétés, et

alors je commencerai sérieusement à m'occuper de *Richard Cœur-d'éponge.* Je vous dis cela pour que vous sachiez bien ce que je fais ou compte faire. Vous aurez cette lettre à votre 1er janvier, c'est-à-dire le 6, votre anniversaire. Dieu veuille que, dans cette année 1846, nous ne nous quittions jamais d'un instant, que vous déposiez le fardeau de vos responsabilités et que vous n'en ayez plus aucune; voilà mes vœux ostensibles; il en est un autre que je garde pour moi seul. Je finis cette année en vous aimant plus que jamais, en vous bénissant pour toutes les immenses consolations que je vous ai dues et qui sont toute une vie déjà. Par moments, je me trouve ingrat en pensant à l'année 1845, et je me dis que je n'ai qu'à me souvenir pour être heureux. Ce que j'ai au cœur, voilà mon hachich! Je n'ai qu'à m'y retirer pour être dans le ciel. Chère étoile lumineuse et toujours, hélas! si lointaine, surtout ne vous découragez pas, espérez, ayez foi en votre fervent serviteur; croyez que, quand vous lirez ces lignes, je serai tout au travail, expédiant des feuillets de copie, et que je serai promptement libre d'aller vous trouver, si toutefois vous ne me le défendez pas trop rigoureusement. Mais non, vous n'aurez pas le courage, me sachant si malheureux, de me refuser la seule consolation qui me fasse supporter la vie.

CCXCVIII.

A M. LE DOCTEUR J. MOREAU, A PARIS.

Passy, décembre 1845.

Monsieur,

J'ai reçu votre livre sur l'aliénation mentale, et je suis en train de le lire; j'éprouve donc le besoin de vous remercier, et du plaisir que m'a fait le début, et de votre attention.

C'est une idée que j'ai eue aussi, que celle de rechercher les causes de la folie dans celles de nos aberrations ou exaltations momentanées. Vous savez ou vous ne savez pas que voici vingt-sept ans bientôt que je m'occupe de ces matières dites physiologiques; mais je ne suis pas assez instruit en anatomie et surtout en myologie pour être de quelque utilité. Je ferai plus tard des

études en ce genre. Voici pourquoi. Je crois que nous ne ferons rien de bon, tant que l'on n'aura pas déterminé la part que les organes de la pensée, en tant qu'organes, ont dans les cas de folie. En d'autres termes, les organes sont les gaînes d'un fluide quelconque, *inappréciable encore*. Je tiens cela pour prouvé. Eh bien, il y a un *quantum* quelconque d'organes qui se vicient par leur faute même, par leur constitution, et d'autres qui se vicient par un trop grand afflux. Ainsi ceux qui (tels que Cuvier, Voltaire, etc.) ont de bonne heure exercé leurs organes, les ont faits si puissants, que rien ne peut les rendre fous; aucun excès ne les atteint; tandis que ceux qui s'en tiennent à certaines parties de l'*encéphale idéal*, que nous nous représentons comme le laboratoire de la pensée, les poëtes qui laissent dans l'inaction *la déduction, l'analyse,* et qui font jouir le cœur et l'imagination exclusivement, peuvent devenir fous; mais on devient nécessairement fou quand on abuse de Vénus et d'Apollon à la fois.

Enfin, il y aurait une belle expérience à faire et à laquelle j'ai pensé depuis vingt ans : ce serait de refaire un cerveau à un crétin, de savoir si l'on peut créer un appareil à pensée, en en développant les rudiments. C'est en refaisant des cerveaux qu'on saura comment ils se défont.

En voilà assez. Mon remercîment pourrait vous paraître un cas pathologique; quoique, dans cette dernière idée réussie, il y ait toute une gloire pour un médecin. Nous sommes compatriotes, monsieur, et vous ne vous étonnerez pas de me voir étonné de trouver un Tourangeau de plus faisant des livres; mais le vôtre est dans les bons, et les miens sont spéculatifs.

Vous savez que vous me devez une autre partie de hachich, puisque je n'en ai pas eu pour mon argent la première fois. Ayez l'excessive bonté de m'avertir à l'avance du lieu et de l'heure; car je tiens à être le théâtre d'un phénomène complet, pour bien juger de votre œuvre.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CCXCIX.

A MADAME HANSKA, A DRESDE.

Passy, 1er janvier 1846.

Une année de plus, chère, et je la prends avec plaisir; car ces années, ces treize années qui se consommeront en février, au jour heureux, mille fois béni où j'ai reçu cette lettre adorable, constellée de bonheur et d'espérance, me semblent des liens indestructibles, éternels. La quatorzième commencera dans deux mois; et tous les jours de ces années ont ajouté à mon admiration, à mon attachement, à ma fidélité de caniche.

J'ai l'esprit très-Grandet, je vous assure. Encore quelques jours, le roi de Hollande donnât-il soixante mille francs de mes meubles florentins, il ne les aurait pas! C'est plus grave encore pour les choses de cœur. Je vous l'aurai prouvé dans quatorze ans d'ici, quand vous m'aurez vu n'oubliant jamais rien de mes félicités grandes ou petites.

Ce 4.

O chère comtesse, j'ai reçu ce matin, à huit heures et demie, la lettre de votre chère enfant, avec le portrait de Léonidas; décidément, j'aurai un *Album Gringalet!* Je ne comprends pas qu'à la date du 22 vous n'ayez pas reçu ma lettre n° 3, qui vous a été envoyée par le comptoir Rothschild. Quand celle-ci partira, ce sera la septième en route. Je n'ai jamais failli à vous dire jour par jour ce qui m'arrive et ce que je fais; et vous verrez, à votre retour, que c'est moi qui aurai écrit le plus. Je vais aller voir votre chère Lirette, car je ne veux pas oublier que je vous remplace toutes les deux, mère et fille, auprès d'elle; puis il faut que je sache quand elle aura besoin de la somme que vous m'avez confiée pour elle.

J'ai dîné, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, avec Nestor Roqueplan, le dernier mercredi de décembre, et le dernier jour du mois, chez l'illustre Delphine. Nous avons autant ri que je puis rire sans vous et loin de vous. Delphine est vraiment la reine de la conversation; ce soir-là, elle a été particulièrement sublime, étincelante, ravissante. Gautier était là aussi; je suis sorti après avoir longtemps causé avec lui; il a été avéré qu'il n'y

avait rien de pressé pour *Richard Cœur-d'éponge :* le théâtre est plus que fourni. Gautier et moi, nous ferons peut-être à nous deux la pièce plus tard. Tel est la fin de ce dîner, dont l'historique vous était dû. De retour chez moi, j'ai vu deux ou trois ennuyeux; cela m'a bien fatigué! vous ne le croirez pas, car vous semblez trop ignorer que j'aime à n'avoir que vous, et ne voir que vous dans le monde. Mais, chère comtesse, ce qu'il y a de triste, c'est que je ne fais pas une ligne... et je gémis !...

5, minuit.

En voilà de l'étrange!... j'ai reçu ce matin votre longue lettre à un jour de distance de celle de votre enfant; c'est un mystère. Toutes deux sont venues par Marseille. O chère! quelle journée j'ai eue! atroce, affreuse, épouvantable! Figurez-vous que j'avais des courses à faire : je devais aller chez Froment Meurice, chez M. Gavault, chez un armateur qui construit un bâtiment auquel je ne sais pourquoi il s'obstine à vouloir donner mon nom, aux journaux, et spécialement à *la Presse,* etc. Après déjeuner, à midi, je vais à la poste; bon! je reçois une bonne grosse lettre, bien lourde; mon cœur tressaille à se briser de joie; non, j'étais heureux ! et si heureux, que, dans la voiture de Passy à Paris, j'ouvre la lettre mille fois bénie, et je lis, je lis! J'arrive enfin au feuillet que vous a dicté l'étrange et inconcevable conduite de madame A... avec Koref, et, après avoir lu vos foudroyantes réflexions de *terrasse,* je reste *terrassé!* Je ferme la lettre et la mets dans ma poche de côté. D'abord, on m'aurait vu pleurant, puis j'ai été envahi par une tristesse dont voici les effets physiques. Il était tombé hier deux pouces de neige sur le pavé de Paris, j'étais en chaussure d'été; mais je me sentais si malheureux, que j'avais besoin d'air, j'étouffais dans mon fiacre. Je me fais mettre à terre rue de Rivoli, et je marche, je marche, les pieds dans cette boue de neige, à travers tout Paris, dans une foule immense sans la voir, parmi les voitures sans en tenir compte; j'allais, j'allais toujours, le visage décomposé comme un fou... On me regardait. Enfin, j'ai marché de la rue de Rivoli jusque derrière l'hôtel de ville, dans les rues les plus populeuses sans m'apercevoir de la foule, ni du froid, ni de rien. Quelle heure! quel temps! quelle saison! quelle ville! où étais-je? Si l'on m'eût questionné, je n'aurais pu rien di r,

j'étais insensé de douleur. La sensibilité, c'est le sang de l'âme, et, par ma blessure, il s'en allait à torrents. Et voici ce que je me disais : « Je n'ai, moi, de ma vie commis aucune parole indiscrète, et voici, à défaut de ma sincérité, les raisons de mon silence dans la circonstance en question : 1° honneur et probité; 2° certitude de nuire à l'objet de mes espérances; 3° certitude de rendre ma liquidation impossible; 4° incertitude complète sur le résultat de mes souhaits. Et me voilà accusé de bavardages ignobles, moi dont la conduite est irréprochable ! » Trouver cette injustice, même involontaire, chez vous, me brisait; je sentais des coups de massue sur ma tête à chaque pas. Ce Koref est un infâme espion, espion de l'Autriche connu; il n'est plus reçu nulle part, je ne le salue plus, je lui réponds à peine quand il me parle. Madame A... ignore cela et elle se confie et parle de vos intérêts, ainsi que de mes affaires, à l'homme le plus dangereux que je sache, c'est vraiment incroyable ! De plus, Koref est lié avec une très-vilaine femme, une madame de B... qui fait des cancans et qui espionne comme espionnent les espions, même en dehors de la politique, et seulement pour s'entretenir la main. Qui sait si ces gens-là ne feront pas de cela l'objet d'un rapport? qui sait si, trop connu pour être de la police autrichienne, Koref n'a pas profité des confidences absurdes de cette stupide madame A... pour passer à une deuxième puissance hyperboréenne?... Ah! vraiment, cette madame A... m'aura fait sans exagération un mal incalculable! Et moi qui souffre déjà pécuniairement un tort très-grave à cause d'absurdes cancans venus de Baden, y voir ajouter, grâce à cette femme, de pareilles souffrances !

Et, pensant ainsi, j'allais toujours, ne voyant devant moi que trouble et confusion. — Koref, que je n'ai pas vu depuis dix-huit mois, à qui, depuis trois ans, je n'ai pas adressé la parole et qui se dit *mon ami !* C'est aussi par trop impudent ! — J'allais le cœur saignant, les pieds dans les décombres de mon avenir rêvé, et pensant toujours aux réflexions impitoyables que vous a suggérées la fatale lettre de madame A... Je suis arrivé à quatre heures chez Froment Meurice, où je n'ai trouvé ni parure prête, ni bracelet, ni rien, pas même mon cachet (*fulgo, vivam*), que j'attends depuis si longtemps.

Je suis allé chez Gavault à pied, de l'hôtel de ville à la Made-

leine. Gavault a été effrayé de ma figure et m'a vu sans âme, sans force, sans vie. De là, à pied encore, je suis retourné à Passy, à huit heures, sans sentir de fatigue corporelle; l'âme brisée tordait le corps, la fatigue morale tuait l'abattement physique. A dix heures, je me suis couché : impossible de dormir. A onze heures, j'ai rallumé mes bougies et mon feu, j'ai pris mon café; je viens d'achever votre lettre, et les baumes des derniers feuillets m'ont calmé, sans faire cesser tout à fait les derniers retentissements de ma douleur.

A demain; la fatigue corporelle revient et je dors; je vais me coucher, il est une heure.

6.

Aujourd'hui 6 janvier, jour de votre naissance, chère comtesse, je ne veux vous exprimer que des pensées de douceur et de paix. Couché à une heure et demie, je me suis endormi dans les charmantes choses de la fin de votre lettre, et je n'ai eu ni rêve ni rien; la fatigue d'hier, au moral et au physique, était telle, que j'ai dormi jusqu'à dix heures. Je viens de déjeuner, et je reprends votre lettre; ce qu'elle a de chagrinant ne vient pas de vous, c'est venu de l'étranger, de la sotte lettre de madame A...; et vous ne pouviez penser autrement que vous n'avez fait en la lisant. Par une fatalité bizarre, j'ai lu votre lettre en deux fois et j'ai souffert par ma faute; je pouvais prendre un fiacre et achever ma lecture, mais, je le vois, les sentiments violents et profonds ne calculent pas, ils se précipitent comme des torrents ou des coups de foudre. Ce qui m'a bouleversé aussi, c'est que j'ai bien vu qu'on tâchait de vous donner des impressions malveillantes à mon sujet. Je n'ai pas besoin du monde : bien loin de là, j'en ai la plus profonde horreur; la célébrité me pèse, j'ai soif d'un *home,* d'un *chez moi;* j'ai soif de boire à longs traits la vie en commun, la vie à deux. Je n'ai pas une affection au monde qui puisse traverser de quelque manière que ce soit celle que j'ai dans l'âme et qui est comme l'étoffe même de cette âme. « Le reste est un vain songe. » Pour en finir avec les mauvaises gens et les mauvaises paroles, dites-vous bien, chère, que le monde est composé de forçats qui ont horreur des honnêtes gens, des gens sans faute, et de malheureux qui haïssent le bonheur qui les évite.

Laissez-moi vous dire, avant de fermer ma lettre, que mon parti est pris; si l'on m'obligeait à abandonner mes espérances, si, à force de persécutions hostiles et surtout intimes, vous me tourniez le dos, mes résolutions sont bien arrêtées, c'est pour cela que j'ai essayé le hachich. On se rend imbécile au bout d'un an, et l'on reste ainsi sans plus rien savoir des peines et des bonheurs de la vie, si l'on ne meurt pas. Vous savez que le hachich n'est que de l'extrait de chanvre; décidément, le chanvre contenait la fin de l'homme. Non, si je ne puis obtenir ma belle vie rêvée, je ne veux rien. Hier, tous les trésors de mobilier que j'accumule étaient devenus des morceaux de bois et des tessons! et la misère, dès que je suis seul, a des charmes pour moi. Je ne veux rien que par rapport au but secret de ma vie, c'est la raison suprême de tous mes vœux, de tous mes pas, de mes démarches, de mes idées, de mes efforts, de mes travaux, de la gloire que je veux acquérir, enfin de mon avenir et de tout ce que je suis. Depuis treize ans, cette aspiration est devenue la base de mon sang, puisque les idées et les sentiments influent sur le sang.

Je vous remercie des renseignements que vous me donnez sur Lirette; je lui remettrai la somme convenue en allant la voir demain à son couvent, et je m'informerai du chiffre qu'il vous faudrait ajouter encore. Je suis si heureux de faire vos affaires que vous devriez me faire payer des commissions à votre profit. Pauvre chère *Atala!* pauvre chère *Zéphirine!* le tableau de vos pertes et de vos déceptions financières m'a navré; mais, hélas! il n'y a rien à faire qu'à regagner vos foyers aussitôt votre traitement thermal de Bade bien et dûment achevé; oui, il faut revenir courageusement arranger tout, compléter votre œuvre enfin pour avoir le droit de vous reposer.

Je vous quitte pour aller à la poste, car j'attends une lettre d'avis pour les colis d'Amsterdam, qui tardent autant à venir de Rouen à Paris qu'ils ont tardé à venir d'Amsterdam à Rouen. Si je ne finis pas ma lettre aujourd'hui, ce sera pour demain; car, demain, ceci sautera dans la boîte de poste et sera après-demain à Roanne. Quel hippogriffe que a poste!

Adieu donc, chère; je vais me mettre à travailler comme un enragé; je partirai le 1er avril par le bateau pour Civita-Vecchia;

Pâques tombant le 12 avril, je verrai Rome pendant dix jours, puis je reviendrai avec vous par la Suisse, voilà mon plan. D'ici là, j'aurai ma liberté. Soignez-vous tous bien, vous surtout. Je répondrai la semaine prochaine à votre chère enfant et à Georges.

Quand je pense qu'il faut qu'après Bade vous retourniez chez vous, il me prend un horrible frisson. On sait quand on y entre, on ne sait pas quand on en peut sortir. Mais je ne veux pas finir par des tristesses; trouvez ici mille fleurs nouvelles d'une vieille affection. Mon cœur vous bénit, mon âme est autour de vous avec toutes ses pensées. Quant à mon esprit, vous savez bien qu'il n'est que le reflet et l'écho du vôtre.

CCC.

A M. A. COLOMB, A PARIS.

Paris, 30 janvier 1846.

Monsieur,

Je vous prie d'excuser le retard qu'éprouve cette réponse à votre lettre du 2 novembre 1845; votre lettre est venue chez moi pendant mon voyage à Naples, et elle a été mêlée à beaucoup de papiers accumulés sur ma table. Occupé des affaires les plus pressées, je n'ai fait la revue de mes papiers que ces jours-ci. Puis, votre lettre se trouvant dans votre brochure sur la vie de Beyle, je ne l'ai lue qu'en lisant votre notice : une vie aussi occupée que la mienne a ses hasards, ses retours, et, si vous songez que jamais personne ne m'a en rien aidé, que je n'ai jamais eu de secrétaire ni de suppléant, vous concevrez pourquoi je ne réponds que le 30 janvier 1846 à une lettre écrite en novembre dernier.

Ce que j'ai écrit sur Beyle l'a été avec trop de désintéressement et de conviction pour que vous ne soyez pas libre d'en disposer comme bon vous semblera; je n'y mets d'autre condition que celle d'avoir un exemplaire de ses œuvres, que j'aime beaucoup[1].

C'est un des esprits les plus remarquables de ce temps; mais il n'a pas assez soigné *la forme;* il écrivait comme les oiseaux

1. M. A. Colomb, exécuteur testamentaire de Henri Beyle, désirait reproduire, à la suite de *la Chartreuse de Parme,* l'article que Balzac avait consacré à Beyle dans la *Revue parisienne.*

chantent, et notre langue est une sorte de madame Honesta, qui ne trouve rien de bien que ce qui est irréprochable, ciselé, léché.

Je suis très-chagrin que la mort l'ait surpris; nous devions porter la serpe dans *la Chartreuse de Parme,* et une seconde édition en aurait fait une œuvre complète, irréprochable. C'est toujours un livre merveilleux, le livre des esprits distingués.

Continuez, monsieur, l'œuvre que vous avez entreprise; soyez fidèle à l'ami qui n'est plus, et je suis heureux d'apporter le denier de la veuve dans cette œuvre.

Trouvez ici l'expression de ma considération la plus distinguée.

CCCI.

A MADAME HANSKA, A NAPLES.

Passy, 8 février 1846.

Et pas de lettres!... Non, mon inquiétude est au comble, je ne sais que penser, je vous crois malade. Je suis torturé au point de ne pouvoir vous dire qu'un mot aujourd'hui; d'ailleurs, je n'ai pas un moment à moi, j'ai des courses, des payements à faire, des ennuis sans fin et, par-dessus tout, la douleur d'être sans lettres et sans nouvelles. Je dîne chez M. F..., un sacrifice à faire, et un grand, je vous en réponds! mais il est bien essentiel de ne pas le mécontenter, il fait bien mes affaires et j'en suis de plus en plus satisfait. Nous attaquons cette semaine un compte bien difficile à terminer, celui de B... Il s'agit de neuf mille francs à payer.

Et toujours pas de lettres! je suis bien malheureux!

Lundi 9.

Que de bonheur! j'ai enfin votre lettre! Je devrais vous écrire à genoux pour tant de bonté et tant de persévérance et de suite dans cette angélique bonté. Ce passage où vous me dites que vous vous êtes abîmée dans une contemplation d'avenir semblable à l'une des miennes et où vous me paraissez si touchée de ces élans de culte que j'ai si souvent pour vous; et cette affection si vraie et si humble, venant d'une âme si haute, m'a donné en un moment plus de bonheur que je n'en ai eu dans toute ma vie.

Chère comtesse, ne vous risquez pas à Rome sans que Georges soit tout à fait rétabli; les courses de Rome le tueraient; remettez ce voyage au nom de vos enfants! Rome ne s'abîmera pas demain, et une santé y périt dans une semaine. Attendez, attendez!

Quand vous recevrez cette lettre, LA COMÉDIE HUMAINE sera terminée.

Je me tiens à un billet de mille francs avec M. Potier; car, voyez-vous, il y a bien des dépenses à faire, il le reconnaît lui-même, et ce serait une maison de quarante-cinq mille francs, et quinze mille francs au moins de surplus de mobilier, cela ferait soixante mille francs. Or je ne serais pas alors en mesure pour Monceau. J'espère posséder la maison et avoir soldé tous mes titres inquiétants d'ici à la fin de février. Toutes ces incertitudes m'empêchent de travailler à mon aise, je suis comme l'oiseau sur la branche. J'espère toujours que vous me permettrez d'aller vous rendre compte de mon installation et de passer quelques jours auprès de vous en avril prochain.

En allant chez Souverain, j'ai vu, chez un marchand de bric-à-brac, la miniature de madame de Sévigné faite de son temps, à ce qu'il m'a semblé; on l'aurait pour très-peu de chose; la voulez-vous? elle me paraît assez bien, mais il faut dire que je l'ai à peine regardée, tant j'étais pressé.

Mardi 10.

J'ai revu la miniature : elle est affreuse! Mais, en revanche, j'achète le portrait de la reine Marie Leczinska d'après Coypel, évidemment faite dans son atelier. C'est acheté pour la valeur du cadre, et, comme c'est un de ces portraits que les reines donnaient à des villes ou à de grands personnages, quoique ce soit une copie, elle peut encore orner un salon.

Je m'ennuie plus que je ne peux vous le dire; je travaille mal, sans inspiration, sans goût, sans courage; ma vie, mon âme et toutes ses forces sont ailleurs. J'ai prié Gautier de m'amener un peintre nommé Chenavard, ami de la Belgiojoso que je connais, mais dont l'adresse m'est inconnue, pour m'éclairer sur la valeur du portrait de la reine Marie, car, comme Louis XIV, « je ne veux pas me tromper ».

Mercredi 11.

Beaucoup de courses, beaucoup de fatigue sans résultat. M. F... est tombé dangereusement malade et cela retarde d'autant mes affaires. Voyez-vous, chère comtesse aimée, je ne suis pas maître de cette liquidation, le moindre effort serait puni, il faut attendre comme le chasseur à l'affût. C'est affreux! Je vous assure que les ennuis de mes affaires, joints à ceux de mon âme (qui est bourrelée par l'absence, comme on l'est, dit-on, par le remords), influent puissamment sur ma pauvre cervelle. Sans vanité, je puis vous certifier que je suis admirable ; je me lève toutes les nuits, je pense à vous, je vous écris, et je reste ainsi deux heures avant de pouvoir me mettre à l'ouvrage; je continue d'écrire, mais à vous, et non, comme je le devrais, au public; ou, si par extraordinaire ce n'est pas à vous que je pense, ce sera alors à l'une des maisons qu'on me propose, à son mobilier, à son arrangement et aux mille détails de mes affaires, car chaque affaire de mille francs exige autant de soins qu'une affaire de cent mille francs. Puis je relis vos chères lettres, je regarde mes épreuves, et je me raisonne. Le jour arrive, je n'ai rien fait!... Je me dis que je suis un monstre, que, pour être vraiment digne de vous, il faut vous oublier et ceindre la corde du travailleur, je me dis mille injures, et je m'empare de l'ivoire de Daffinger, et je vous crois là, et je rêve... et je me réveille au désespoir d'avoir rêvé au lieu d'avoir travaillé.

Madame de Girardin m'écrit pour me demander de la venir voir; il doit y avoir une lady, fille ou petite-fille de Sheridan, *qui se môray de voâre moâ.* J'irai dans mon grand costume des belles manières.

Jeudi 12.

Je me suis couché ce matin; voilà toutes mes heures dérangées! et tout cela pour une scie d'Anglaise qui m'a lorgné comme elle aurait lorgné un acteur! Madame de Girardin, charmante en petit comité, est, il faut l'avouer, une maîtresse de maison moins agréable quand il s'agit de grande réception. Elle ne dément son origine que par son talent; mais, quand elle est hors de son talent, elle redevient fille de sa mère, c'est-à-dire bourgeoise et Gay pur sang. Le duc de Guiche, *qui s'est rallié,* était là; il a fait des frais,

Il a été presque spirituel, ce dont je doutais. Le souvenir de madame Kalergi, que je ne connais pas, que je n'ai jamais vue, comme vous savez, m'a poursuivi jusque-là. L'amiral de la Susse m'a peint la désolation de la société de Bade, de ce que j'avais refusé toutes les invitations de la belle dame russe, et que je ne quittais pas une certaine famille qui m'avait confisqué à son profit. A partir de ce moment, je suis devenu d'une stupidité mirobolante. Aussi madame de Girardin m'a dit à l'oreille : « Qu'avez-vous donc ce soir? » à quoi j'ai répondu : « L'Anglaise me porte au cœur... » Elle s'est mise à rire, et j'ai gardé ma mélancolie à moi... Je revoyais le paysage de Bade, l'hôtel du *Cerf*, les promenades, etc. tout enfin. — Oh! combien vous m'absorbez! Cela ne peut plus s'exprimer; un mot, un rien, tout me ramène à vous.

Chère comtesse, il faut consoler ce pauvre Georges. Je trouverai le catalogue Dejean, il est très-rare, il a été brûlé en entier à la rue du Pot-de-Fer (lors de cet incendie qui a consumé les *Contes drolatiques*). Ce catalogue ne se trouve plus que dans les ventes; mais je l'aurai d'une manière ou d'une autre. De plus, je trouve par mes relations un ouvrage dont vous verrez le titre sur le feuillet qui sert d'enveloppe à ma lettre. Écrivez-moi si Georges le connaît. C'est la plus belle iconographie de coléoptères qui existe. Il n'en reste plus que sept exemplaires. On a plané les planches, et tout est dit. S'il le veut, je le lui apporterai à notre première rencontre, avec ses insectes et son Dejean. En flânant samedi, j'ai trouvé deux vases de Sèvres (Restauration) sur lesquels on a peint — pour quelque entomologiste sans doute — les plus jolis insectes du monde; c'est un travail d'artiste et cela a dû coûter cher; Georges sera satisfait en les voyant, et je lui rendrai pots peints pour pots peints. On aura peut-être offert ces deux vases à Latreille, car on n'a pu faire un travail si consciencieux que pour une très-grande célébrité de l'entomologie. C'est une vraie trouvaille, une occasion comme je n'en ai jamais vu! On ne sait pas ce que c'est que Paris; avec du temps et de la patience, tout s'y trouve, même le bon marché. En ce moment, je marchande un lustre qui vient du mobilier de quelque empereur d'Allemagne, car il est surmonté de l'aigle impériale à deux têtes. C'est un lustre flamand qui a dû venir de Bruxelles avant la Révo-

lution; il pèse deux cents livres et il est tout en cuivre; le cuivre vaut deux francs cinquante centimes le kilo, et j'aurai le lustre pour sa valeur intrinsèque (450 francs). Je le destine à ma salle à manger, qui sera dans le même style. Je vous vois tout effrayée de ces communications; mais, soyez tranquille, on ne fait pas de dettes; on obéit à vos ordres suprêmes. Lirette sera payée selon vos intentions, Froment Meurice de même, et, quant à mes affaires personnelles, la liquidation a plus d'argent qu'il ne lui en faut.

Je travaille pour le *Musée des Familles,* tout en terminant LA COMÉDIE HUMAINE. Et je vous arriverai avec les vases entomologiques, l'iconographie (s'il y a lieu), les insectes, le catalogue Dejean et la canne de Georges. Comme vous le voyez, m'occuper de ma chère troupe aimée, c'est ma vie, ma joie, mon bonheur, car c'est toujours m'occuper de vous.

Froment Meurice est vraiment le bijoutier impossible! nous sommes aujourd'hui au 17 février et la figure de la Nature n'est pas achevée; elle est encore, dit-il, entre les mains du ciseleur. Il est tout absorbé par la toilette de la duchesse de Lucques.

Mardi 17.

Je ne vous dis qu'un bonjour très-pressé ce matin. J'ai quelques personnes à déjeuner, entre autres Chenavard, avec lequel je vais voir le portrait de la reine Marie Leczinska, et je reviendrai tard de ces courses.

Mercredi 18.

Ah! j'ai enfin reçu la lettre où vous me dites que Georges va de mieux en mieux, qu'il est venu vous voir à la villa Reale; cette bonne lettre qui me prouve que le calme s'est fait dans votre cœur et votre esprit, puisque vous avez repris vos habitudes d'écrire tous les soirs quand votre bonne amitié reprend sa lutte avec le sommeil, souvent vaincu à mon profit. Chose étrange! il y a dans cette longue lettre que je vais porter à la poste des choses qui répondent à bien des questions de la vôtre. Ce rapport m'a attendri jusqu'aux larmes. Comme j'aime vos lettres! comme elles sont vraies! En vous lisant, il me semble vous entendre parler; elles sont vraiment un baume pour toutes mes plaies. De grâce, n'allez pas à Rome! je vous le répète, ce voyage pourrait être fatal à Georges; il est bien délicat. Au reste, j'ai été comme cela à son

âge, mais je ne me suis jamais préoccupé de moi, et les autres s'en souciaient encore moins.

Je ne travaille pas autant que je le devrais. Vous faites bien de me le dire : croyez que je me le reproche beaucoup plus rudement. « Les jours s'en vont, » comme vous dites; mais vous ne savez pas le dédale où me promène ma liquidation, et vous ignorez les courses incessantes qui me dérangent si souvent à propos de créances de cent francs. Ma tranquillité, c'est la propriété, c'est le déménagement, c'est la considération. Donc, je vous avoue, dussé-je m'attirer votre blâme (pour moi si terrible!), que ma liquidation marche avant le travail littéraire.

J'aime que la gravure et la devise de votre chevalier armé vous aient plu. Personne n'a aidé votre serviteur, croyez-le bien : le latin est bien de mon propre fonds. *Virens sequar* et *Fulge, vivam,* sont dignes de l'E, inscrite dans l'étoile.

J'ai enfin le portrait de la reine Marie! Ce n'est pas de Coypel, mais c'est fait dans son atelier par un élève, soit Lancret, soit un autre, c'est au choix ; il faut être connaisseur pour ne pas le croire un Coypel. Le portrait a été gravé d'ailleurs, et je ne perdrai jamais là-dessus, a dit Chenavard. Ah! j'ai rencontré Koref, qui a eu l'impudence de me dire qu'il avait beaucoup parlé de moi avec une de vos amies et dans les termes les plus élogieux ; j'aurais voulu que vous me vissiez regardant Koref et lui disant : « Je n'en doute pas! » Il m'a quitté net.

Allons, il faut bien avoir la force de terminer! Dites-moi où il faut vous adresser mes lettres? où vous chercher? où vous trouver? sera-ce à Florence? sera-ce à Rome? J'espère que vous ne tarderez pas à me le dire.

Mille soumissions et autant d'adorations.

CCCII.

A LA MÊME.

Paris, mars 1846.

Chère comtesse,

La personne qui vous remettra cette lettre est un de mes amis, M. Schnetz, l'auteur du beau tableau du *Vœu à la madone,* qui est

à Saint-Roch; il est directeur de l'École française à Rome, et je profite de son obligeance pour vous donner de mes nouvelles à votre arrivée.

Comme l'avait prophétisé M. Nacquart, mon courage a eu son prix : aujourd'hui, je marche[1] et tous mes préparatifs de voyage sont faits. Le directeur des malles a retenu ma place à Lyon; car le service de Marseille a tant de lettres, que les lettres simples sont chassées en ma personne de l'intérieur de la malle par les lettres taxées.

Je garderai mon appareil encore un mois, mais rien ne s'oppose à ce que je voie Rome avec vous, ou plutôt vous avec Rome. Oh! c'est Dieu qui vous a conduite à Naples, vous et les vôtres, mieux que vous ne le croyez peut-être. Maintenant, ce que vous avez de plus raisonnable à faire est de rester à Rome, et de ne poursuivre votre voyage projeté que quand vous aurez reçu de bonnes nouvelles; car on dit que vos provinces sont dans un état de fermentation très-inquiétant. J'ai entendu même parler d'un soulèvement général. Cent onze seigneurs et propriétaires de Gallicie ont été massacrés par leurs paysans, qu'ils voulaient entraîner à la révolte contre leur souverain l'empereur d'Autriche. Les Autrichiens sont aujourd'hui officiellement en retraite (vous verrez cela dans les *Débats*). La révolte ou l'insurrection a été simultanée dans toute l'ancienne Pologne (prussienne, autrichienne et russe); le mouvement est communiste. J'ai tremblé pour votre cousin L... Les insurgés, m'a-t-on assuré, ont occupé Podhorce. C'est vraiment affreux! on ne se fait quartier d'aucun côté, prêtres, femmes, enfants, vieillards, tout s'est soulevé. Des bandes de dix mille Polonais mourant de faim se jetaient de la Pologne russe en Prusse (où la disette commence), et les Prussiens les repoussaient comme des pestiférés par un cordon de troupes. Tout le monde ici ne prévoit que malheurs pour cet infortunée nation; on s'étonne que la Gallicie, qui paraissait si bien administrée, si heureuse même sous le sceptre de l'Autriche, se soit soulevée si mal à propos. Chłopicki, qu'on a voulu mettre à la tête du mouvement, a refusé; il s'est retiré en Prusse en disant qu'il se brûlerait la cervelle plutôt que

1. Il avait été blessé dans une chute de voiture.

de commander une pareille folie. Tous les gens raisonnables gémissent. On dit que la Lithuanie et les provinces de l'ouest de la Russie vont se soulever aussi, à cause du recrutement pour le Caucase. Et que de désastres pour l'avenir de l'Europe ne peut-on pas redouter avec ces populations arrivées à l'état de démence chronique! et les gouvernements, qui se disent déjà épuisés, pourront-ils toujours les contenir et les réprimer? Quel bonheur que vous soyez à Rome! car, vous si sage et si intelligente, vous avez tant d'envieux et de malveillants là-bas autour de vous! D'ailleurs, on ne sait pas ce qui peut arriver quand on se trouve entre les insurgés et les troupes. La *Gazette de Cologne* a publié, sous la censure prussienne, un article qui parle de l'aveuglement des gouvernements à l'endroit de la Pologne, en faisant observer que les nationalités ne périssent jamais. (Ne parlez de ceci à personne.) J'espère qu'il ne sera rien arrivé de fâcheux à la comtesse Mniszech; mais Georges cependant doit être bien inquiet au sujet de sa mère, car on parle du soulèvement de toute la Gallicie. On dit que la Hongrie, jusqu'à présent si fidèle, est en armes aussi.

Mille amitiés autour de vous. Je crois qu'une fois à Rome, j'obtiendrai de Schnetz qu'il fasse le portrait de votre chère enfant pour vous, ou du moins qu'il vous donne le meilleur élève de sa troupe pour cette besogne, s'il ne la peut faire lui-même.

Vous ne pouvez pas avoir une idée de mon bonheur depuis que ma place est retenue à la malle de Lyon et que je fais mes derniers arrangements.

J'ai donné à Lirette l'argent qué vous m'aviez confié pour elle. Je suis allé souffrant encore à son couvent. Chose étrange! elle a été priée par l'abbé J... d'envoyer à Pétersbourg une attestation pour affirmer que l'abbé, ainsi que vous, l'aviez détournée d'entrer en religion, attestant d'autre part qu'elle ne possédait pas quarante roubles, et que, par conséquent, elle n'avait pas donné cette somme à son couvent. Qu'est-ce que tout cela veut dire?... J'espère qu'on lui permettra d'écrire, et que je vous en apporterai de longues lettres.

Soignez-vous bien, et n'oubliez pas de me faire savoir où vous êtes à Rome (en adressant votre lettre « à M. Lysimaque, au consulat de France, à Civita-Vecchia, pour la remettre à M. de B... »),

et tâchez de me nicher quelque part non loin de vous, fût-ce dans une cabane de chien. J'espère que ma précédente lettre vous sera parvenue par l'entremise de la maison Rothschild.

Comment trouvez-vous M. de Custine qui me proposait une lettre de recommandation pour le prince Georges (Michel-Angelo)? Il ne se souvenait pas de son alliance avec vous! Je prends tellement part à tous vos intérêts et à ceux de votre chère enfant, que je tremble tous les matins en ouvrant les journaux. Mon Dieu que d'inquiétudes quand je songe surtout à l'état dans lequel se trouvent vos affaires! Il ne faut songer à retourner que quand tout sera pacifié là-bas. J'écrivais à Schnetz pour un *lascia-passare,* et j'ai pensé un moment à vous envoyer de sûres nouvelles sous son couvert. Vous voyez si je suis tout à vous et aux vôtres. Vrai, je ne pense qu'à vous.

Et les caisses de Georges dans cette bagarre?... il faut bien égayer les nouvelles. Quant au cœur, il ne bat que pour vous et ses chers *saltimbanques.*

Sans adieu donc, et à bientôt

CCCIII.

A M. MÉRY, A MARSEILLE.

7 mars 1846.

Mon cher Méry,

Je serai le 20 à Marseille, arrivant je ne sais à quelle heure, par la malle de Lyon, attendu qu'on a supprimé les voyageurs sur la ligne directe de Marseille.

Les lettres triomphent, mais les lettres taxées. (*Latour-et-Taxis* vient de *Taxe* et nom de *Tasso-Torquato.*)

Je repars le 21 par le paquebot, c'est vous dire que je veux passer avec vous le peu d'heures que j'aurai, sauf une petite conférence avec Lazard.

Aimez bien qui vous aime, et que le mistral s'adoucisse pour votre paletot!

Votre dévoué.

Madame de Girardin me disait à brûle-pourpoint: « Quand viendra-t-*il* à Paris? *Il* était le roi de l'esprit. »

CCCIV.

A M. ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Paris, 17 mars 1846.

Mon cher Émile,

Si quelqu'un devait avoir de la rancune, ce serait moi. Dujarier a interrompu la publication de l'introduction des *Paysans*, dans l'intérêt purement pécuniaire de *la Reine Margot*, qui devait être publiée à jour fixe en librairie. Ce temps d'arrêt a été fatal à mes travaux, et mes voyages ont été nécessaires pour rétablir ma santé.

Depuis mon retour, *la Presse* annonce *les Paysans*, après cinq autres ouvrages, en dernier; et vous avez fait tomber sur *les Paysans* une note qui me donne tort aux yeux du public.

Aujourd'hui, je me sens si fatigué de mes travaux, qui ont terminé la première édition de LA COMÉDIE HUMAINE, que je prends un mois de vacances pour me rafraîchir la cervelle; car j'ai la conviction que je ferais peu de chose en voulant forcer la nature.

En somme, *les Paysans* seront finis cette année; ils peuvent paraître quand la session sera terminée, et, à mon retour, si cela ne vous convient pas, vous me le direz.

Jamais *les Deux Frères*[1] n'ont souffert de l'interruption plus considérable qui a séparé la première partie du reste.

Vos abonnés sont venus après *la Reine Margot*, et la situation pour eux eût été la même dans ce temps, comme à présent.

Présentez à madame de Girardin mes hommages affectueux et mes adieux; car je pars aujourd'hui même pour Rome, et je reviendrai bien chagrin, pour terminer la seule obligation que j'aie, celle d'achever *les Paysans*.

Mille amitiés.

1. *Un Ménage de garçon en province* (*la Rabouilleuse*).

CCCV.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

De Rome, la ville éternelle, avant mon départ, 1846.

Ma chère Laure,

J'éprouve par avance le plaisir que tu goûteras en pensant que ton frère a mis *la main à la plume* dans la ville des Césars, des papes et autres! T'en faire la description, je ne saurais! Relis Lamennais (*Affaires de Rome*), et tu en sauras presque autant que moi et que lui. J'ai été reçu avec distinction par notre saint-père, et tu diras à ma mère qu'en me prosternant aux pieds du père commun des fidèles, dont la pantoufle hiérarchique a été baisée par moi, en compagnie d'un *podestat d'Avignon* (un affreux maire d'une commune de Vaucluse qui s'est réclamé de son ancienne sujétion), j'ai pensé à elle, et que je lui rapporte un petit chapelet de l'invention de Léon XII, beaucoup plus court à réciter que l'ancien et appelé *la Corona*, lequel est bénit par Sa Sainteté. J'ai vu tout Rome, depuis A jusqu'à Z. L'illumination du dôme de Saint-Pierre, le jour de Pâques, vaut à elle seule le voyage; mais, comme on peut en dire autant de la bénédiction donnée *urbi et orbi*, de Saint-Pierre, du Vatican, des ruines, il se trouve que mon voyage peut compter pour dix!

Malheureusement, Rome est chère; elle a autant de mendiants que d'habitants, ce qui rend les visites aux palais et aux galeries d'une impossibilité majuscule; aussi me suis-je empressé de la quitter pour revenir à Paris, où je serai vraisemblablement à la fin du mois, car je suis forcé de passer par la Suisse. Le retour par mer est difficile, faute de places : il y a eu cinquante mille étrangers à Rome pour la semaine sainte, et tous ces touristes veulent partir à la fois, ce qui rend les routes impraticables. Je vais jusqu'à Gênes, où je te mettrai cette lettre à la poste pour épargner le port et le chemin.

Veux-tu dire à madame de Brugnol que, si elle a quelque chose à me dire de pressé pour elle ou pour l'affaire Plon, elle peut

m'écrire *poste restante, à Genève.* Je reviens uniquement pour les affaires de ma mère, que je veux terminer en finissant *les Paysans ;* car, après avoir achevé cette œuvre et arrangé ces affaires, il est probable que je repartirai pour un voyage beaucoup plus long, celui de Constantinople.

Je suis si content de Rome, que j'ai l'intention d'y passer l'hiver prochain tout entier, car je veux tout en savoir. Or, comme il y a trois cents églises à visiter, tu penses bien que je n'ai vu que les principales. Saint-Pierre dépasse tout ce qu'on en attend, mais par la réflexion. J'ai monté jusque dans la boule, au-dessus de laquelle est la croix. Il y a pour une semaine à parler de Saint-Pierre ! Figure-toi que votre maison de la rue du Houssaie tiendrait à l'aise dans la corniche d'une des doubles colonnes plates du troisième étage intérieur du dôme. Rien ne surpasse le *Miserere* du chœur, qui est si supérieur à celui de la Sixtine, que je n'ai pas voulu entendre ce dernier ; j'ai préféré écouter deux fois celui de Saint-Pierre : le premier était une musique des anges (*Guglielmi*) ; le deuxième, qui était une musique savante (*Fioravanti*), m'a paru mauvais, bien que l'exécution fût parfaite.

Vraiment, il faut amasser de l'argent et aller une fois dans sa vie à Rome, ou l'on ne saura rien de l'antiquité, de l'architecture, de la splendeur et de l'impossible réalisés. Rome, malgré le peu de temps que j'y suis resté, sera l'un des plus grands et des plus beaux souvenirs de ma vie, et, si jamais tu y vas, tu sauras quelle preuve d'affection cela est que d'y écrire à quelqu'un, même à sa sœur ; et il faut bien aimer sa mère pour revenir achever un roman et des affaires, au lieu d'en finir tout d'un coup avec cette grande chose. Je devais même avoir une seconde audience du pape, qui eût été particulière ; mais il fallait rester encore deux semaines, et deux semaines me menaient trop loin. Je veux que ma mère soit absolument quitte de tous ses ennuis avant que j'entreprenne un voyage très-long. Je suis parti si fatigué, que cette absence de deux mois ne peut que me servir, j'aurai rafraîchi ma tête et mon cerveau.

Je pense que tout va bien chez toi, que ton mari a retrouvé des ponts à faire, que mes nièces se portent bien, et que ma mère est au mieux. Ma santé s'est beaucoup améliorée. Mille tendresses à vous tous.

Civita-Vecchia, 21 avril 1846.

J'espère donner cette lettre à quelque passager pour Marseille. Je m'embarque demain 22 avril pour Gênes, et j'irai le plus rapidement possible vers Paris; mais je veux aller par des contrées que je n'ai point encore vues, et je parcourrai le pays des Grisons et Bâle. Je cherche des tableaux à bon marché sur ma route, et je voudrais trouver des Hobbema et des Holbein pour quelques écus, car je poursuis avec acharnement l'œuvre de mon mobilier. Nous avons eu à Rome un Sébastien del Piombo, un Bronzino et un Mirevelt de la dernière beauté; tout cela voyage vers Paris. Avec vingt mille francs, on aurait pu en gagner quarante mille à la vente du cardinal Fesch, où il n'y avait pas vingt personnes. Je suis très-fâché de quitter Rome.

Adieu, ou mieux, à bientôt! Je reviendrai par Strasbourg.

CCCVI.

A LA MÊME.

Paris, mai 1846.

Ma chère sœur,

Je suis arrivé avant-hier dans la nuit, et me suis trouvé si fatigué, que je suis resté au lit, sauf le temps d'aller chez M. Sédillot, qui n'était pas chez lui, malgré un mot d'avis que j'avais eu soin de lui adresser en débarquant : il est à la campagne.

Je t'envoie, pour ma mère, le chapelet dit *la Corona*, bénit par le pape; j'y joins un petit scapulaire, et l'instruction pour dire le chapelet. Ce sont les dernières choses que Grégoire XVI ait bénites, comme je suis probablement la dernière personne étrangère qu'il ait reçue.

Les événements les plus affreux, les plus incroyables, ont fondu sur moi! Me voilà sans aucun argent, poursuivi par des gens qui me rendaient service; j'ai à peine le temps de suffire au plus pressé. Il va falloir travailler dix-huit heures par jour. Pour comble de désastre, madame de Brugnol, qui avait bien voulu négocier pour moi, se marie dans quinze jours, et il est tout naturel qu'elle préfère les affaires de son mari aux miennes.

Mille amitiés.

CCCVII.

A MADAME HANSKA, A ROME.

Paris, 14 juin 1846.

Chère comtesse,

Il y a dans *la Presse* d'hier un article communiqué par la Russie (car c'est son organe à Paris) qui me semble si inquiétant, que je vous l'envoie.

Demain, je vous ferai adresser *la Presse* et les *Débats*. Vous les recevrez pendant un mois, du 15 juin au 15 juillet.

Je me lève bien à trois heures et demie, mais pas plus tôt, et il faudrait me lever à deux heures. Mon sommeil n'a pas lieu à sept heures, comme il le faudrait : la chaleur en est cause. Il est quatre heures et demie et je n'ai pas encore écrit une ligne!

Adieu pour aujourd'hui, et à demain! — Aujourd'hui m'arrive M. F..., et j'aurai à causer affaires après mon travail de la nuit.

L'article russe de *la Presse* indique des choses bien graves; moi, je crois à la spoliation des propriétaires par le gouvernement; mon inquiétude pour vos intérêts est excessive. Vos enfants auront-ils le temps?...

Que signifie cet article? Dites-moi bien ce que vous en pensez; il me paraît écrit par quelqu'un qui feint d'ignorer les choses.

15.

Hier, j'ai fait huit feuillets; la chaleur a été tellement intense, que je me suis mis dans une baignoire d'eau froide. M. F... est venu et je ne me suis couché qu'à sept heures et demie ; mais il a fallu me réveiller dans mon premier sommeil, car, à neuf heures et demie, les rouliers ont apporté *Adam et Ève* et le *Saint Pierre*, et ma présence était nécessaire : le concierge avait payé soixante francs de trop, et il fallait expliquer cette erreur. Les discussions là-dessus ont duré jusqu'à près de onze heures, et je ne me rendormais qu'à minuit. Je n'avais pour payer qu'un billet de mille francs; à cette heure, on a trouvé difficilement de la monnaie, et alors j'ai fait déballer les objets pour amuser M. F... et un artiste qui se trouvait

avec nous. Le Natoire est charmant, signé et bien authentique; mais le *Saint Pierre* d'Holbein a été trouvé sublime. L'artiste, qui est grand connaisseur, a dit qu'en vente publique cela pourrait aller à trois mille francs.

Voilà donc mille quarante francs de payés. Je n'ai plus que l'envoi de Rome et celui de Genève, qui ne feront pas à eux deux plus de cinq cents francs, et les six cents francs de Gênes. Or, il me reste quinze cents francs, et le chemin du Nord va payer des intérêts au 1er juillet; donc, comme vous voyez, je ne suis point embarrassé.

Ma situation est même encore meilleure que je ne le pensais. Avec dix mille francs, tout sera fini par M. F..., et mes principaux créanciers acceptent parfaitement la manière large dont je veux régler mes comptes avec eux.

Je puis aisément suffire à payer cela. Ma santé est d'une excellence admirable; et le talent!... oh! je l'ai retrouvé dans sa fleur. Tous mes marchés vont se conclure cette semaine.

Écrivez-moi l'époque où vous me permettrez de venir vous trouver pour que je sois prêt.

Au milieu des solides peintures qui sont dans mon cabinet, le Natoire fait une figure un peu trop mignarde, il faut l'avouer. J'espère vendre pour cinq cents francs le faux Breughel, ce qui payera Gênes, tout en me remboursant du prix du tableau. Voici ce que je vais écrire : l'*Histoire des parents pauvres : le Bonhomme Pons,* qui fait deux ou trois feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE; puis *la Cousine Bette,* qui en fera seize; puis *les Méfaits d'un procureur du roi,* qui en feront six; total: vingt-cinq feuilles ou vingt mille francs, journaux et librairie compris; puis, enfin, pour terminer, *les Paysans.* Tout cela surpasse mes payements. J'ai, en outre, *les Petits Bourgeois* pour cet hiver, et le règlement de LA COMÉDIE HUMAINE; plus, la réimpression des *Contes drolatiques* et ma comédie; j'aurai acquis, je pense, alors le droit de voyager un peu. Je n'aurai plus de dettes et j'aurai un petit hôtel à moi.

Mais bien des travaux sont encore nécessaires; si je fais huit feuillets aujourd'hui, ce sera beaucoup, car la journée s'annonce comme devant être plus brûlante encore que celle d'hier. J'irai faire des courses dans Paris pour vous faire envoyer *la Presse* et les *Débats,*

et pour mille affaires. Le chemin du Nord ne sera pas en activité avant vingt jours : c'est la cause de la baisse qui vous inquiète sans raison ; j'ai tant d'espoir, que, si j'avais de l'argent, j'achèterais. Les grandes maisons de banque ne sont pas inquiètes, puisqu'elles achètent. S'il y a cent mille voyageurs en juillet, il y aura une hausse de deux cents francs ; car les fonds seront placés à plus de dix pour cent. Je voudrais ne garder que cinq ou six cents francs en caisse et pouvoir acheter encore trente-cinq actions, si elles baissaient, bien entendu.

Point de nouvelles de Rome ; mais je ne m'en inquiète pas, je suis dans une phase d'espoir et de confiance qui m'étonne moi-même, car rien n'est changé dans ma position, et je me sens, je ne sais comment ni pourquoi, moins triste et moins découragé que d'habitude ; c'est comme un courant, comme des ondes, comme des flots d'affection qui me viennent par moments au cœur pour vous ; il me semble que c'est un effet sympathique entre nous et qu'au même moment vous pensez à moi. Vous êtes bien le principe du courage et du talent nouveau que je me sens ; car, si je tiens à être libre et considéré, ce n'est que pour vous. Le monde ne m'est rien, je ne m'en soucie pas. Je veux donc tout payer, faire place nette et avoir un intérieur digne et convenable. Je m'immole à ce résultat prêché par vous depuis si longtemps, et la conscience du bien que je fais à l'avenir comprime pour le moment la douleur d'une absence nécessaire d'après vos idées. D'ailleurs, les sujets que je vais traiter me plaisent et seront faits avec une excessive rapidité. La librairie en ce moment est en mauvais état. Ce matin, je vais voir Véron, Furne et Charpentier ; mais c'est aujourd'hui lundi, lendemain de l'inauguration du chemin de fer du Nord, il est donc possible que je remette ces courses à un autre jour.

Mardi.

Voilà sept jours que je suis revenu de Tours et j'ai dix à douze feuillets de faits, quand je devrais en avoir soixante et dix ! C'est que, vous le savez, on ne reprend pas facilement ni les heures de travail, ni la faculté de travailler. Tous les jours, je sors à deux heures pour les affaires. Je n'ai encore vu ni Émile de Girardin, ni Véron, ni M. Deshayes, et j'ai deux choses à placer en outre

des *Paysans*. A compter d'aujourd'hui, vous recevrez pendant un mois trois journaux; mais les *Débats* ne vous parviendront qu'après-demain : je compte arranger cette affaire-là demain avec Bertin.

M. Buquet m'a envoyé beaucoup d'insectes; soumettez-en le catalogue à Georges et renvoyez-le-moi quand il aura choisi ce qui lui convient. Il pointera au crayon les insectes qu'il veut avoir, et, par la prochaine lettre que je vous écrirai, il aura les réponses à ses questions. Vous lui direz bien, n'est-ce pas? la part vive et profonde que je prends à son malheur[1]; c'est bien vrai, car il n'y a que vous trois qui m'intéressiez dans la création; *le reste ne vaut pas la peine d'être nommé*, et c'est pour ne plus avoir la moindre entrave et devenir une *chose* toute à vous que je me jette dans le travail jusqu'au cou. C'est-à-dire que je vais finir *les Paysans, les Petits Bourgeois*, et me mettre à inventer *le Vieux Musicien* et *la Cousine Bette.*

Ces quatre ouvrages me payeront toutes mes dettes, et cet hiver *l'Éducation du prince* et *la Dernière Incarnation de Vautrin* me donneront le premier argent qui sera bien à moi et qui commencera ma fortune.

Le moment exige que je fasse deux ou trois œuvres capitales qui renversent les faux dieux de cette littérature bâtarde, et qui prouvent que je suis plus jeune, plus frais et plus fécond que jamais.

Le Vieux Musicien est le *parent pauvre*, accablé d'humiliations, d'injures, plein de cœur, pardonnant tout et ne se vengeant que par des bienfaits. *La Cousine Bette* est la *parente pauvre* accablée d'humiliations, d'injures, vivant dans l'intérieur de trois ou quatre familles, et y méditant la vengeance de ses froissements d'amour-propre et de ses vanités blessées. Ces deux histoires, avec celle de *Pierrette*, constitueront l'*Histoire des parents pauvres*. Je voudrais mettre *le Musicien* et *les Méfaits d'un procureur du roi* dans *la Semaine; la Cousine Bette* au *Constitutionnel*, en même temps que *les Paysans* paraîtront, et que les *Débats* publieront *les Petits Bourgeois*. Il faut que, pour la fin de juin, j'aie fait cent cinquante feuillets, dix par jour en moyenne; vous voyez que cela ne me fait pas oublier ma chère troupe, et qu'elle reçoit souvent des nou-

1. Le comte Mniszech venait de perdre son père.

velles de son chef, l'illustre Bilboquet[1]. Je vous enverrai des lettres tous les jeudis et tous les dimanches. Ainsi ce ne sera que dimanche prochain que vous aurez un envoi. Il faut que, ce jour-là, j'aie commencé *la Cousine Bette* et que je sois en plein dans *les Paysans*. Bertin n'a besoin des *Petits Bourgeois* que pour septembre prochain. Non, être loin de vous en ce moment, c'est être crucifié tous les moments. Si vous saviez par quelle chaleur je travaille, vous auriez pitié de moi. Que vos lettres me donnent un peu de courage et d'espoir.

Au revoir, et à bientôt, j'espère.

CCCVIII.

A LA MÊME.

Paris, 13 juillet 1846.

Chère comtesse,

Il m'arrive une affaire désagréable et qui va me prendre du temps : c'est un créancier à satisfaire pour une très-faible somme; mais la marche qu'il prend est dangereuse pour moi et va m'ennuyer beaucoup en m'imposant des démarches multipliées. Voyez-vous, la queue des liquidations est toujours difficile; il ne suffit pas d'avoir l'argent, il faut encore négocier les arrangements. Voilà ce qui m'écrase et m'empêche de travailler. Ce nouveau créancier va m'emporter une semaine. Que voulez-vous! D'abord, M. F... est à Bruxelles, à la poursuite d'un banqueroutier. Puis le créancier dont il est question ne veut pas d'intermédiaire et entend ne traiter qu'avec moi. Quand ce sera fini, je vous raconterai ce qu'il me fait. Il est dit que je connaîtrai toutes les horreurs de la dette.

Mardi 14.

Je n'ai rien de nouveau à vous dire, sinon que je suis bien fatigué; j'ai passé la nuit à chercher des billets acquittés, des quittances et des mémoires pour mon affaire; c'est d'un ennui excessif; Buisson est revenu; nous ne sommes pas d'accord sur les chiffres.

1. Par une de ces plaisanteries salées qui lui étaient habituelles, Balzac, comme on l'a déjà vu, comparait à la troupe de Bilboquet (des *Saltimbanques*) la petite caravane formée par ses amis de Vierzschovnia et lui.

si je ne réglais pas cette affaire-là maintenant, elle deviendrait onéreuse pour l'avenir et plus difficile à terminer. Je comprends qu'il faut m'occuper de ma liquidation avant tout. Je suis vraiment effrayé de voir des gens très-honnêtes redemander de bonne foi ce qui leur a été payé, et devenir stupides quand ils ont sous les yeux leur quittance. M. Picard, mon avoué, me dit que cela arrive tous les jours. Vous n'avez aucune idée de la vie de lièvre poursuivi que j'ai menée de 1836 à 1846. L'état de mes papiers exprime cela d'une façon lamentable, c'est à fendre le cœur! Il faudrait six mois au moins pour mettre tout en ordre. Selon la brusquerie des déménagements, les papiers d'affaires ont été empilés sans soin, mis dans des caisses, entortillés, pressés, foulés, abîmés. Il me faudrait une vaste bibliothèque avec des tiroirs nombreux pour tout classer. L'espace me manque, j'étouffe ici. Le mobilier, qui est beau, se gâte et se perd; une maison est pour moi une nécessité tout aussi urgente que le payement de mes dettes. Je suis aussi hâté aujourd'hui qu'en 1837, je n'ai le temps de rien faire, et, pour moi, c'est un miracle inexplicable que l'exécution des seize volumes de LA COMÉDIE HUMAINE, faits de 1841 à 1846.

Deux années de calme et de tranquillité dans une maison comme la maison Potier me sont absolument nécessaires pour panser mon âme au sortir de seize ans de catastrophes successives. Je me sens, je vous assure, bien las de cette lutte incessante, aussi vive aujourd'hui pour mes dernières dettes à payer que quand il s'agissait du total. Et toujours du travail littéraire écrasant, au milieu de ces affaires fastidieuses. Si ce n'était les nouvelles causes de courage qui me sont survenues au cœur, comme le naufragé dont la force a surmonté pendant un jour des lames furieuses, je succomberais à la moins rude et la plus douce des vagues, presque au port. Être arraché perpétuellement au calme et aux travaux de l'esprit par des contrariétés qui rendent fous les gens ordinaires, est-ce vivre? je vous le demande...

Aussi n'ai-je vécu, dans ces derniers temps, qu'à Dresde, à Carnstadt, à Bade, à Rome ou en voyage; aussi grâces vous soient rendues, ô cher et doux ange consolateur, qui seul avez versé dans cette vie désolée quelques coupes de bonheur pur, huile merveilleuse qui rendait parfois de la force et du courage au lutteur brisé.

Cela seul vous ouvrirait les portes du paradis, si vous aviez des fautes à vous reprocher, vous, femme si parfaite, mère si dévouée, et si bonne et si compatissante amie ! Et c'est une bien grande et bien noble mission que de consoler ceux qui ne trouvent pas de consolation sur cette terre ! J'ai dans le trésor de vos lettres, dans celui tout aussi fécond de mes souvenirs, dans la reconnaissante et continuelle pensée du bien que vous avez fait à mon âme par vos conseils et votre exemple, des remèdes souverains contre tous les malheurs; et je vous bénis bien souvent, ma chère et bienfaisante étoile, dans le silence de la nuit ou au fort de mes tourments. Que cette bénédiction qui s'élance vers Dieu, comme auteur de tout bien, aille souvent jusqu'à vous; sachez l'entendre quelquefois dans ces bourdonnements dont la cause est inconnue et qui bruissent dans votre âme. Grand Dieu! sans vous, ou serais-je?... Avec quels redoublements de reconnaissance je regarde la cassette où sont vos lettres, ces trésors d'intelligence et de bonté, en pensant que vous m'aviez toujours été amie bienfaisante, si patiente et si douce, sans mécompte ni déception d'aucune sorte, sans reproches ni chagrins, comme une source enfin qui va toujours, et qu'en ce moment même, au milieu de vos inquiétudes personnelles, vous êtes encore si préoccupée de moi, de mes intérêts littéraires et financiers, de mon avenir enfin !...

Ah ! comme je comprends alors les larmes que versait Théano quand le souvenir de Caliste revenait trop puissant pour son cœur malade ! C'est quelque chose de bien beau, avouez-le, que cette sainte ampoule de larmes versée sur une tête, sur un front irréprochable, par un pauvre homme qui l'adore et qui lui dit : « Je voudrais pouvoir vous aimer encore davantage ! »

Mercredi 15.

Hier, l'affaire de la créance a pris toute ma journée. Je suis allé aussi chercher mes épreuves au *Constitutionnel*. Hélas ! nous voici au 15 juillet, et c'est à peine si, au 31, j'aurai fini *les Parents pauvres*. *Les Parents pauvres* font douze feuilles et dix mille francs, en comptant la librairie. *Les Paysans* prendront août et septembre, surtout avec le voyage que je dois faire; voilà la vérité toute nue, et. si *les Paysans* font vingt-cinq mille francs, ce sera trente-cinq

mille francs, en quatre ou cinq mois; c'est beaucoup. Lorsque je serai payé de LA COMÉDIE HUMAINE, vous voyez que ma liquidation sera bien avancée; aussi ajourné-je toute solution au mois de novembre. La maison Potier ne sera libre qu'à cette époque! Alors, je saurai à quoi m'en tenir sur le Nord et sur moi-même; j'ai un appartement ici jusqu'au 1er août; il faut donc patienter jusque-là, et travailler et liquider. Aujourd'hui, il me faut retourner au Palais pour l'affaire du créancier; c'est une journée perdue. Je vous écrirai encore un mot ce soir à mon retour, avant dîner. J'ai à mettre en ordre toutes mes épreuves.

Jeudi 16.

Hier, je suis rentré tard et j'étais trop fatigué pour pouvoir vous écrire le mot promis; d'ailleurs, en rentrant, j'ai trouvé le restaurateur de tableaux. C'est le plus habile qu'il y ait à Paris, c'est un ancien élève de David et de Gros; il est grand connaisseur. Il a trouvé superbe *le Jugement de Pâris;* il l'attribue à Giorgione. Il accepte le *Chevalier de Malte* pour un Sébastien del Piombo; il le trouve une bien belle chose et déplore l'accident arrivé au Bronzino, qu'il regarde comme une œuvre de premier ordre; la main surtout l'a ravi. Il restaurera tout cela, de même que le tableau de fleurs, qui a été mal nettoyé. C'est un bien bon petit homme, très-connaisseur, et qui m'a promis son concours en toute occasion. Il reviendra samedi pour faire la toilette au *Chevalier de Malte,* soupçonné d'avoir une couche de crasse d'église, fumée de cierges et autres désagréables glacis ecclésiastiques.

Vous voyez, chère comtesse, ce qu'est Paris; j'ai demandé le petit homme en question il y a quinze jours, et il a mis quinze jours à venir. Et mes cadres donc!... ils ne sont pas commencés depuis un mois. Voilà Paris tout entier; s'il faut tant de temps et de volonté pour les moindres bagatelles et les choses les plus simples, jugez de ce qu'il en faut pour les affaires! La *Femme* de Mirevelt que vous m'avez donnée a été regardée par le restaurateur en question comme une admirable chose, une vraie merveille. Il m'a consolé pour mon faux Breughel, il ne l'a pas tant méprisé que Chenavard; mais, c'est égal, je ne veux pas le garder, pas plus que le paysage de Krug-Miville et *les Sorcières;* je ne veux que des choses capitales ou rien.

Maintenant, figurez-vous qu'un prétendu créancier, — car j'ai ses quittances, — un mécanicien, a eu l'idée de se plaindre au parquet du procureur du roi, et j'ai été troublé par une lettre qui m'invitait à y passer pour une plainte; moi! c'est tout dire. Je ne pouvais comprendre ce que cela pouvait être, j'étais trop sûr de moi pour m'inquiéter; mais je craignais la méchanceté des journaux, je sais de quoi ils sont capables quand il s'agit de moi. Vous vous rappelez l'histoire de Bruxelles en 1843. Enfin, hier à trois heures et demie, le substitut a fortement lavé la tête à mon prétendu créancier en lui montrant sa quittance. C'est un vilain homme, un complice des domestiques qui m'ont exploité aux Jardies; ils ont sans doute comploté ensemble cette belle affaire, dont ils n'emportent que honte et confusion. Je ne lui dois plus que des frais peu importants, pour lesquels il va essayer de me poursuivre. Vous sentez bien que j'ai de quoi payer cinquante francs tout au plus, mais je veux lui donner une leçon et ne pas le payer à cause de sa plainte, car d'autres pourraient essayer de ce moyen. J'ai le projet de lui faire dépenser cinq cents francs pour avoir son payement de cinquante francs. C'est une vengeance, mais je crois qu'elle est permise dans un cas semblable.

Je vais me mettre vaillamment à travailler, et avec quelle ardeur! voilà deux longues nuits que je passe sur *les Parents pauvres;* je crois que ce sera vraiment une belle œuvre, extraordinaire parmi celles dont je suis le plus satisfait. Vous verrez... Vous savez que c'est dédié à notre cher Théano, je veux que cela soit digne de lui. Il est sept heures du matin, il y a trois heures que je pioche mes épreuves; c'est bien ardu, car cette histoire tient de *César Birotteau* et de *l'Interdiction :* il s'agit d'intéresser à un homme simple et pauvre, à un vieillard. Je viens de lire les journaux : *l'Époque* a passé, a sauté, a oublié d'imprimer les vingt plus belles lignes de la lettre d'Esther[1]; j'en ai été désolé à cause de vous; je vais voir à les faire rétablir, si c'est possible.

Vous devez être bien contente du roman de Méry, c'est ravissant! que d'esprit a ce garçon! il en a vraiment trop, c'est toujours comme une boutique de cristaux. Il déjeune aujourd'hui chez moi,

1. Dans la troisième partie de *Splendeurs et Misères des courtisanes.*

nous allons nous régaler de parler de vous ; je veux aussi lui communiquer l'idée de ma farce sur l'armée, et lui proposer de la faire à nous deux pour Frédérick.

Il faut donc vous dire adieu, à vous, chère âme vaillante, sœur de la mienne, et à vos lettres si douces et si affectueuses, qu'elles consoleraient des douleurs du bûcher. Adieu et à demain. Je voudrais vous renvoyer le bien que vous me faites jusqu'à ces hauteurs d'où vous rayonnez, ce qui est impossible : je suis homme, et vous êtes un ange ; je ne puis m'égaler à vous que par le reflet de votre intelligence si puissante et à la fois si simple et si candide ; vous en qui on trouve tant de gracieuses créations de détail qui attirent, sans faire tort à l'ensemble qui charme et attache pour la vie. Si je ne craignais de vous déplaire, je sens que j'irais toujours ainsi ; mais, pour vous contenter, il me faut travailler, travailler encore, travailler toujours. N'est-ce pas, d'ailleurs, m'occuper de vous? Je vous quitte donc pour *les Parents pauvres*, et j'espère que vous m'en récompenserez par une de ces lettres exquises dont seule vous avez le secret.

CCCIX.

A LA MÊME.

Paris, 17 juillet 1846.

Hier, chère comtesse, j'ai eu Bertin à déjeuner ; c'était délicat, fin et surfin, je vous en réponds ! Il a été charmant, et il est resté longtemps à causer et à regarder mes tableaux et mes bric-à-brac. Toute ma journée y a été prise, ou à peu près, et j'ai profité de ce qui m'en restait pour aller chez Véron, que je n'ai pas trouvé, et chez Gavault pour mes affaires. Je dîne aujourd'hui chez madame de Girardin ; j'ai besoin de voir son mari pour conférer avec lui sur *les Paysans*. Vous recevrez trois journaux : *la Presse*, les *Débats* et *l'Époque*. Je veux aussi vous faire lire un journal d'opposition.

Bertin a été stupéfait de mes richesses ; il a trouvé délicieux le tête-à-tête de vieux sèvres et m'a dit que je vendrais facilement mon beau service de porcelaine de Chine, de trois à quatre mille francs. Il m'a dit qu'il avait donné des commissions à l'un des

personnages les plus habiles et les plus influents de notre mission en Chine; il voulait de belles potiches en vieux chine, mais on lui a répondu qu'il n'y avait plus, en Chine, que du moderne; l'ancien chine est accaparé par les mandarins, la cour et les gens riches du pays, et il est à des prix dix fois supérieurs à nos prix les plus forts à Paris. Toutes leurs admirables productions des XVII[e] et XVIII[e] siècles sont en Europe. Il n'y a rien ni à Nankin ni à Canton, et rien dans l'intérieur de l'empire, excepté ce qui appartient à l'empereur ou à des collections particulières.

Les lettres de voiture sont venues : les tableaux de Rome arrivent dans cinq ou six jours, et le tableau de Heidelberg dans trois ou quatre. On a été très-raisonnable à Rome : il n'y a eu que vingt-cinq écus romains de droits (à peu près cent cinquante francs) à rembourser; mais les frais totaux iront à plus de trois cents francs. Jugez, si les autres tableaux d'Italie m'arrivent, ce que je deviendrai! Je vais prendre mes mesures, car je ne reçois pas de lettres du consul général, ce qui me semble sinistre. Hélas! il aura réussi!

J'ai demandé à Bertin de vous faire envoyer les commencements du roman de Charles de Bernard; vous me direz si vous avez tout reçu, et si vous en êtes contente. J'ai relu hier, d'après vos ordres souverains, *l'Instruction criminelle*. Vous avez raison, comme toujours : c'est une belle chose. Votre demi-compatriote Walewski épouse, dit-on, mademoiselle Ricci, petite-fille de Stanislas Poniatowski, et descendante de Machiavel par les femmes. On prétend qu'elle a cent mille francs de dot et trois cent mille francs d'espérances. Walewski en était amoureux fou; et, en sa qualité de dandy, il n'a pas trouvé d'autre moyen de le lui prouver que de l'épouser. Que deviendra le fils du grand homme, *le grand Colonna Walewski*, avec une si pauvre petite liste civile?

Je vous quitte pour revenir à mon *Vieux Musicien;* je me porte bien, j'ai la tête pleine d'idées, j'ai le travail facile, car j'ai l'espoir d'aller vous voir à Creutznach, dès que j'aurai fini mes trois volumes; voilà le secret de mon courage.

18.

Pas de lettres, chère comtesse! ceci n'est pas gentil. Me voilà

bien inquiet, bien tourmenté, et, pour mieux dire, tout à fait découragé. Il est midi, je suis revenu à une heure du matin de chez madame de Girardin. Le dîner était donné pour une madame de Hahn, fameuse actrice d'Allemagne qu'un monsieur doué de cinquante mille francs de rente a retirée de la scène et qu'il a épousée en dépit de tous les hobereaux de sa famille et de sa caste. Madame de Girardin avait ses deux grands hommes, Hugo et Lamartine; les deux Allemands, mari et femme; le docteur Cabarrus et sa fille (le docteur est fils d'Ouvrard et de madame Tallien, et ami d'enfance d'Émile de Girardin), et votre serviteur; voilà! Le dîner a fini à dix heures. A la suite d'une tartine politique de Hugo, je me suis laissé aller à une improvisation où je l'ai combattu et battu, avec quelque succès, je vous assure. Lamartine en a paru charmé; il m'en a remercié avec effusion. Il veut plus que jamais que j'aille à la Chambre; mais, soyez tranquille, je ne dépasserai jamais le seuil de la mienne pour y entrer.

J'ai conquis Lamartine par mon appréciation de son dernier discours (sur les affaires de Syrie), et j'ai été sincère, comme toujours, car véritablement ce discours est magnifique d'un bout à l'autre. Lamartine a été bien grand, bien éclatant pendant cette session! Mais quelle destruction au point de vue physique! Cet homme de cinquante-six ans paraît en avoir au moins quatre-vingts; il est détruit, fini; il a quelques années de vie à peine; il est consumé d'ambition et dévoré par ses mauvaises affaires. Émile de Girardin était allé à la Chambre; donc, je n'ai point parlé des *Paysans*. Ce sera pour une autre fois. Quant à Véron, il prend mon roman de *la Cousine Bette;* mais nous avons à nous entendre encore sur le prix et sur les quantités. J'attends le directeur de *la Semaine*. En somme, outre *les Paysans* à finir, je vais avoir dix-huit feuilles de LA COMÉDIE HUMAINE à faire et je serai bien avancé dans le payement de ma dette.

Vendredi 19.

Je me suis couché hier à six heures et demie, et j'ai dormi d'un sommeil profond, malgré les 32 degrés de chaleur qu'il fait ici. Me voilà prêt à travailler de deux heures à dix heures du matin, car Dubochet et Furne viennent déjeuner avec moi.

Nous allons avoir une conférence à propos de LA COMÉDIE HUMAINE, et Dieu sait ce qui en sortira; de nouveaux chagrins et des ennuis peut-être!... Aussi ne compté-je que sur mes travaux et mes payements de journaux, pour mes solutions financières. Si je veux employer tout le mois de juillet à faire *les Paysans*, il faut que Véron ait le manuscrit de *la Cousine Bette* dans les premiers jours du même mois; je corrigerai *la Cousine Bette* en faisant *les Paysans*.

Je voudrais bien que toutes mes caisses fussent enfin déballées; les belles choses attendues, l'inquiétude de savoir en quel état elles sont, agissent sur moi trop vivement, surtout dans l'état d'irritation que me donne la fièvre continue de l'inspiration et de l'insomnie. J'espère avoir fini *le Vieux Musicien* pour lundi, en me levant tous les jours à une heure et demie du matin, comme aujourd'hui que me voilà rétabli dans mes heures. Je vous dirai demain combien de feuillets auront été faits cette nuit; il en faudrait douze pour me rendre satisfait de moi-même.

J'ai remis à un autre jour mon dîner chez M. F..., à qui cependant j'avais à parler pour terminer l'affaire Hubert. Je serai sur des roses une fois ces trois affaires réglées: ma mère, Hubert, Buisson.

Comment allez-vous? Que faites-vous? Aurai-je une lettre ce matin? J'en avais demandé deux par semaine! je vous écris tous les jours, et vous n'avez ni COMÉDIE HUMAINE à corriger et à augmenter, ni créanciers pour vous tourmenter.

Samedi 20.

J'ai reçu votre lettre hier à six heures et demie, et je n'ai pu vous répondre, car il a fallu dîner, et, après dîner, Cailleux (à qui j'avais écris pour le meuble, le Salomon de Caux, etc., et à propos des portraits du roi et de madame Adélaïde qui sont à Genève) avait pris l'heure de huit à neuf, pour venir voir mon cabinet. J'ai à peine eu le temps de lire votre lettre dans la rue, et j'ai à peine le temps de vous répondre. D'abord, comme vous avez dû le voir, je n'ai pas attendu vos ordres pour vous envoyer les journaux, et vous deviez les avoir et les lire quand je lisais votre lettre. *Le Cousin Pons*, cette nouvelle de cinquante feuillets, va être terminé mardi; mercredi, je reprends l'autre partie des *Parents pauvres*, après avoir conclu avec Véron, que je dois revoir tantôt, à deux

heures. Ce matin, je traite Méry et un rédacteur du *Messager*. Enfin, malgré l'épouvantable chaleur (j'ai 30 degrés dès neuf heures!), mon activité n'a jamais été si violente et mon travail si acharné; car, avant tout, je veux payer intégralement le chiffre de ma dette et gagner l'indépendance et le repos.

Je vous remercie pour l'envoi de la lettre d'Aducci : elle m'a fait mourir de rire, autant qu'on peut rire par une pareille chaleur; mon cabinet est une fournaise dès huit heures du matin. Je travaille la nuit, entre une heure et demie et neuf heures; de neuf heures à cinq, je trotte pour affaires. Vous voyez que je me remue pour vendre les florentins. Le tableau de Breughel va être vendu; si on m'en donne cinq cents francs, cela payera les frais de Rome, et au delà. Ce sera sans doute fini aujourd'hui. Chenavard trouve le Natoire une très-belle chose, et Cailleux m'a dit que ce tableau avait été gravé dans le temps et avait de la valeur, parce que cela redevenait de mode.

Je suis très-content du *Vieux Musicien*; mais *la Cousine Bette* n'est encore qu'une ébauche informe; il ne s'agit même pas de perfectionnement, tout y est à inventer.

Allons, il faut faire la partie de copie que je dois faire tous les matins. Je ne me suis levé qu'à trois heures; Cailleux m'a tenu debout jusqu'à dix heures. Je vous envoie mes lettres très-régulièrement deux fois par semaine, mais vos réponses sont, hélas! bien rares et bien courtes! Oh! je vous en supplie à genoux, par pitié, soyez donc moins avare de lettres et de détails; grondez-moi, dites-moi des choses désagréables, mais écrivez-moi! la vue de votre jolie petite écriture me rendra douces les amertumes de vos colères, qui ne sont jamais bien terribles; on a beau vous déplaire ou même vous blesser, on retrouve toujours en vous l'ange de paix et de mansuétude qui pardonne au lieu de punir.

Hier, j'ai tout changé dans mes heures de travail, à cause des chaleurs tropicales qui vous consument comme la braise d'un four allumé. J'ai dormi dans la journée de une heure à six heures et demie, et j'ai travaillé de sept heures du soir jusqu'à ce matin sept heures. Il faut faire de la copie pendant la nuit et dormir le jour, pour arriver aux résultats que je veux obtenir.

Ballard, un rédacteur du *Messager*, est venu avec Méry déjeuner

chez moi ce matin. J'ai besoin de la caisse du *Messager*, car on ne puise pas sans peine à Paris trente mille francs dans les eaux du journal. Il faut avoir pour soi, aux *Débats*, Bertin; au *Constitutionnel*, Véron; à *la Presse*, Émile de Girardin; au *Messager*, le ministre de l'intérieur; au *Musée des familles*, Piquée. J'ai encore quelques autres journaux sans influence personnelle. Or, c'est des affaires plus difficiles qu'on ne pense; ce n'est rien que l'invention, le travail, le drame : c'est le payement qui est tout. Quant à la librairie, elle expire, dit-on. Le public s'endort, il faut tâcher de réveiller ce despote ennuyé, par des choses qui l'intéressent te l'amusent. Pour le moment, je suis assez content de mon *Vieux Musicien*. Quand vous lirez cette lettre, ce sera fini, car je suis en ce moment au trente-quatrième feuillet, et il n'y en aura que quarante-huit. Mercredi, je travaillerai à *la Cousine Bette* pour *le Constitutionnel;* aussitôt que ces deux manuscrits seront livrés aux compositeurs, je finirai *les Paysans*. En avril, je ferai *les Méfaits d'un procureur du roi;* puis, cet hiver, *les Petits Bourgeois* et *l'Éducation du prince*. Ne sera-ce pas une année bien employée, surtout avec un déménagement comme le mien? A dater du 15 juillet, je chercherai dans le faubourg Saint-Germain, ou à la place Royale.

La semaine prochaine, j'aurai fini les déballages; la caisse de Genève est arrivée au roulage, et les caisses de Rome sont à l'Entrepôt.

A présent, laissez-moi vous demander de chasser loin de vous les préoccupations inutiles et malfaisantes; ne soyez pas triste, ne soyez même pas rêveuse; soyez ce que vous êtes toujours, la providence et la joie de votre foyer; soyez son esprit, son cœur, sa bénédiction de tous les instants; une ligne de tristesse, un mot d'inquiétude dans vos lettres me fait tant de mal! Je vous veux heureuse; c'est mon ambition à moi, et ma volonté est si forte quand il s'agit de vous, que je ne doute pas du succès de ce vouloir. Il n'y a pas de jour, il n'y a pas de moment en ma vie, où je ne sois disposé et prêt à me jeter dans un gouffre pour vous ôter un souci. Cela n'est pas une phrase, c'est un sentiment du cœur, profond et vrai, que vous avez toujours vu se manifester en actes, quand il le fallait; ce qui s'est fait dans le passé ne vous manquera pas dans l'avenir.

Écrivez-moi donc souvent et gaiement, et ne me dites pas que vous êtes *obsédée*, en forme d'excuse; car, moi aussi, je suis obsédé et par les affaires et par les travaux et par les courses; et qu'est-ce que l'obsession du monde en comparaison! et cependant je vous écris tous les jours, comme on fait sa prière en se levant; mais c'est que vous êtes toute ma vie..., que vous êtes mon âme tout entière, et que la moindre, la plus vague de vos tristesses se projette sur moi comme une ombre. Continuez donc à me raconter votre vie et vos impressions, ne me cachez rien, dites-moi toujours tout, le bon et le mauvais et jusqu'aux pensées involontaires.

C... est venu hier : il a été d'une bêtise amère; je suis épouvanté quand je pense que, sur dix fois qu'il sort, le roi l'emmène cinq fois, avec M. Fontaine. Le roi commet la même faute qu'a commise Napoléon : c'est de vouloir être *tout;* il y a un jour où les empires périssent quand périt l'homme qui les résume, ou quand il a besoin de se faire suppléer. Ce qui est sûr, c'est que le repos et la paix de l'Europe ne tiennent qu'à un fil, et ce fil, c'est la vie d'un vieillard de soixante-seize ans.

Vous parlez de complication pour vos affaires, et celle-là donc?... Mais, comme vous dites, il faut se fier à la Providence, car tout est danger, quand on sonde le terrain autour de soi. J'avoue que rien ne m'étonne plus que de vous voir ainsi tourmentée de choses que vous ne pouvez changer, vous que j'ai toujours vue si soumise à la volonté divine, vous qui avez toujours marché en avant sans regarder de côté et d'autre, ni encore moins en arrière où s'engouffre le passé qui n'est plus qu'un cadavre. Pourquoi ne pas vous laisser mener par la main de Dieu à travers le monde et la vie, comme vous l'avez fait jusqu'ici, et ne pas marcher vers l'avenir avec cette sérénité, ce calme, cette confiance qu'une foi comme la vôtre devrait inspirer? D'ailleurs, j'avoue qu'il y a dans ce fait de voir mon étoile, qui rayonne d'un éclat si pur, s'occuper d'intérêts matériels, je ne sais quoi qui me déplaît et me fait souffrir. Vous y avez déjà trop donné de votre temps et de votre belle jeunesse; en dépit de vos instincts et de vos répugnances, vous étiez dominée par la nécessité, le bien-être de votre enfant et le sentiment du devoir. Maintenant que vous avez rempli vos obligations avec une si scrupuleuse et si méritoire exactitude envers votre adorable fille,

qui comprend si bien tout ce qu'elle vous doit, et que vous l'avez établie selon le choix de son cœur et d'accord avec vos idées et vos sympathies, vous n'avez plus qu'à vous laisser aller à cette quiétude du repos que vous avez si bien mérité et déposer le fardeau des affaires entre les mains de vos enfants, qui continueront l'œuvre de votre patiente et laborieuse administration. Que pouvez-vous craindre pour eux, si sages, si éclairés, si raisonnables, si parfaitement unis, si bien faits l'un pour l'autre? Pourquoi prévoir des événements hostiles à leur sécurité?... pourquoi redouter des catastrophes qui, j'aime à le croire, n'arriveront jamais? En usant vos forces à créer des dangers imaginaires, vous n'en aurez plus pour vous défendre contre le danger réel, si tant est qu'il vous menace jamais, ce que je ne crois guère.

Cela ne vous paraît-il pas étrange et bizarre, à vous qui m'avez si souvent consolé et soutenu dans mes peines et affermi dans mes croyances, que je prenne insolemment ma revanche en osant ainsi vous donner des conseils, moi qui ai toujours et sans cesse besoin d'être soutenu, guidé et parfois même grondé par l'omnipotence de votre haute sagesse. Je ne sais si vous pourrez déchiffrer ce griffonnage sténographié à la hâte, et que, d'après nos conventions, je ne me donne pas l'ennui de relire.

Soyez tranquille au sujet des nostalgies: j'ai défendu à mon cœur d'en avoir; elles sont écrasées par le travail. Faites-en de même pour vos idées noires, dissipez-les en me les confiant et en me permettant de les combattre.

Adieu pour aujourd'hui, et à demain la continuation de ma causerie griffonnée. Faites mes plus tendres amitiés à vos chers enfants; vous savez bien ce qu'il y a dans mon cœur pour eux. Adieu donc et au revoir bientôt.

CCCX.

A LA MÊME.

Lundi, 27 juillet 1846.

Que ma troupe errante et vagabonde ne s'effraye pas d'une chose qui va nous rapprocher. Depuis cinq jours, je ne me sentais

pas très-bien; ce matin, je suis allé voir mon docteur, qui m'a dit qu'il régnait une épidémie de forte cholérine, due aux excessives chaleurs dont nous souffrons en ce moment; il m'a prescrit une diète absolue et de l'eau gommée pour boisson. Je vais alors, pour me reposer, venir vous trouver à Creutznach et passer deux ou trois jours avec vous si la malle-poste le permet. Ce ne sera absolument rien que cette indisposition, et, de grâce, ne vous en préoccupez pas le moins du monde; mais, si cela n'était pas pris tout de suite, cela deviendrait du choléra sporadique; j'ai renoncé aux fruits, que je mangeais en abondance. Je n'avais plus de force, je dormais à tout moment, mes travaux étaient abandonnés. Comme ce n'est rien à cette heure, de l'aveu du docteur, je vous dis la chose sans réticence et sans détour. Il est plus que probable que j'aurai la maison Potier; je vous en porterai le plan. En août et septembre, on fera les réparations nécessaires, on posera les calorifères, on fera les peintures, etc. En octobre, le tapissier fera son œuvre, et, au mois de novembre, je pourrai emménager. Si les affaires vont bien, j'aurai un an pour acheter un petit terrain à côté pour une serre, ainsi que pour les écuries et remises indispensables. Je resterai dans cette espèce de Chartreuse jusqu'à la fin de mes jours peut-être, sans voir âme qui vive;

Oubliant tout le monde, et du monde oublié,

comme dit Chénier.

Ah! chère étoile lumineuse et souveraine! l'année dernière, nous étions à Bourges, nous courions la poste; mais vous étiez malade et triste, tout en voyant ces belles choses; souffrir dans le bonheur, au reste, c'est mon lot; car je suis bien heureux de vous aimer, et je souffre d'être ici, quand vous êtes à Creutznach; mais il le faut, quand on est enrayé comme je le suis par le travail et les affaires.

Mardi 28.

Il est six heures, j'ai beaucoup dormi, j'ai fait diète hier, je me sens tout à fait mieux. C'est aujourd'hui la fête de ma mère, il faut que je sorte toute la journée.

Il y a un an à pareil jour, nous étions à Montrichard; vous avez

vu pendant quelques heures la belle vallée du Cher. Ah! comme je sens, en refeuilletant ainsi le passé, qu'il n'y a pas de bonheur sans vous; depuis hier que je me repose, je suis en proie à une idée fixe, je reste en face de cet espoir : l'entendre et la voir!... Que voulez-vous! ne vous indignez pas trop, je vous en supplie, mais j'ai besoin de vous voir, comme on a besoin de manger quand on a faim; c'est odieux, c'est brutal, c'est tout ce qu'il y a de plus révoltant peut-être, mais c'est vrai. Ma pensée m'entraîne à Creutznach à tout moment. Je vais achever *le Constitutionnel,* puis aller retenir ma place à la malle et retourner vous voir et causer avec vous, ne fût-ce que deux jours. Aurai-je une lettre ce matin?... je n'ose l'espérer.

Adieu; il faut se soigner et ne plus travailler que pendant quelques heures; c'est maintenant de sept à dix heures, car, après dix heures, la chaleur devient réellement intolérable.

Mercredi 29.

J'ai trouvé à la poste une lettre de vos enfants. Anna y a mis un petit mot qui m'inquiète; elle me dit: « Maman est triste et souffrante; vous devriez bien venir nous aider à la distraire. » Je suis donc allé retenir ma place jusqu'à Mayence, et je serai très-exact, vous ne me ferez pas le tort d'en douter, j'espère. Adieu pour aujourd'hui.

Jeudi 30.

On a encore tiré hier sur le roi; vous saurez cela par les journaux; c'est vraiment odieux! cela va rendre notre malheureux pays impossible et haïssable aux étrangers. Je vais beaucoup mieux, le docteur a été prophète : en deux jours, tout a été fini et remis en bon ordre; mais je ferai encore diète aujourd'hui, et, demain, je reprendrai ma nourriture habituelle et mes travaux. Les chaleurs sont redevenues plus affreuses que jamais; en vous écrivant, je suis en nage: chaque pore, chaque cheveu a sa goutte de sueur, et je suis trempé, comme si je sortais du bain.

J'ai été hier voir le feu d'artifice; j'avais dormi toute la journée, tant la faiblesse et la chaleur m'avaient abattu. L'illumination était fort belle, et je doute que Peterhof en ait jamais eu de pareille (en dépit de toutes vos admirations). Comme je vous ai

souhaitée! et que de fois je me suis dit et répété que positivement, l'année prochaine, vous verriez cela avec moi! Malgré la chaleur et la diète, je me sens si bien remis de mon indisposition, que j'irai ce soir à la première représentation du *Docteur noir*, et que, demain, je reprends mes anciennes allures et mes travaux nocturnes, moyennant le café bien entendu; et, le 17 août, vous me verrez à Creutznach, comptez là-dessus.

La fin d'*Esther* a eu un grand succès; la lettre a été comme un coup électrique, tout le monde en a parlé. La profonde vérité de nos mœurs judiciaires, rendue si dramatique, a surpris les gens du métier. Attendez l'*Histoire des parents pauvres*, et vous verrez que j'en ferai une bien belle œuvre; mais n'ayez pas trop de confiance, car je peux me tromper aussi. Donc, tout va bien, et tout ira de mieux en mieux. Mais je vous aime tant, qu'il n'y a pas d'autre malheur possible pour moi que ce qui peut venir de vous seule, soit comme santé, soit comme sentiments. Les larmes me gagnent en revoyant certains gestes, certains mouvements de votre aimable personne, dans cette chambre obscure de ma cervelle où se peignent tout vos traits, votre adorable caractère, votre cœur infini de bonté, votre esprit, vos promenades avec moi, nos marches sur les routes, jusqu'à vos douces gronderies; enfin, toute notre histoire, où vous avez toujours été la plus noble, la plus pure, la plus sainte, la plus excellente des créatures humaines.

31 juillet.

Nous avons 40 degrés dans mon appartement; ma faiblesse est extrême, à cause de la diète absolue que m'a ordonnée le docteur. Ceci vous expliquera la brièveté de ma causerie de ce matin.

Hier, j'ai vu *le Docteur noir :* c'est le comble de la stupidité, la médiocrité dans ses saturnales; je me suis couché à une heure, et, ce matin, j'étais encore au lit à neuf heures. Je reviens de la poste et pas de lettres, hélas! C'est un soldat de *la Méduse*, regardant à l'horizon, et n'y voyant rien, que votre pauvre serviteur sans lettres au retour de la poste. Allons, il faut lire et corriger mes épreuves.

CCCXI.

A MADAME LA COMTESSE GEORGES MNISZECH,
NÉE ANNA HANSKA[1], A WIESBADEN.

Paris, 31 juillet 1846.

Chère Anna,

J'ai voulu vous écrire le jour de votre fête; mais, ce jour-là, j'étais atteint d'un commencement de choléra sporadique et je suis allé chez mon docteur; de là, je me suis traîné chez ma mère, qui a, comme vous, sainte Anne pour patronne, et je suis revenu me droguer chez moi. Mais j'ai bien pensé à vous, et, si vous avez entendu quelque bruit mystérieux dans vos oreilles, c'était la voix de Bilboquet, confuse et chargée de vœux pour votre bonheur, faits avec d'autant plus d'assurance que je sais que ce bonheur sera complet et selon vos souhaits. Vous n'ignorez pas tout le bien que je pense de *lui;* s'il tient tant au système des soulèvements, il ne tiendra pas moins à sa femme; et je commence à croire qu'il a raison pour les soulèvements, comme il aura raison pour sa femme.

Vous avez eu toute la finesse d'un vieil observateur rusé, et vous avez un bonheur inouï et, croyez-moi, bien rare dans la vie, celui d'avoir eu raison dans votre première inclination; car (entre nous) Georges est une de ces âmes d'élite qui sont comme de gros diamants cachés dans l'enveloppe terrestre. Que puis-je vous souhaiter, à vous qui avez tout, sans compter la jeunesse et la santé, une mère comme la vôtre! un Georges! et permettez-moi de vous dire un Bilboquet!... Vous n'avez qu'à vous faire pardonner votre bonheur.

J'ai donc dit, le 26, cent fois : « C'est la fête d'Anna! » Et j'oubliais les ennuyeuses souffrances de la cholérine. N'est-ce pas vous dire que votre souvenir a la fraîcheur salutaire des baumes?

Mille amitiés.

1. *Pierrette* lui est dédiée.

CCCXII.

A MADAME HANSKA, A CREUTZNACH.

Samedi, 1er août 1846.

J'ai votre lettre! c'est le grand événement de ma vie. J'y ai distingué deux atrocités : 1° « Ne venez pas, vous vous ennuieriez trop ici »; 2° « Vous ne pensez pas assez à votre santé, vous vous laissez dévorer par un travail enragé; prenez donc un peu de distraction, amusez-vous. » *M'ennuyer avec vous! m'amuser sans vous!* est-ce assez d'insultes et d'injustices!... Et n'est-ce pas trop pour moi que de vous les récrire!

Je vais ce matin tout à fait bien et je veux vous annoncer cette nouvelle en commençant, pour que ma chère troupe n'ait plus d'inquiétudes sur son illustre chef. Mon docteur vient dîner chez moi aujourd'hui avec Méry (un de vos fidèles), Léon Gozlan et Laurent-Jan. Cela doit vous rassurer pleinement; je suis seulement encore comme un homme sans force, sans nourriture et sans appétit. Les intestins sont remis, je crois, et, la semaine prochaine, je finirai *le Constitutionnel.*

Dimanche 2.

Chère âme fraternelle, je viens de terminer *le Parasite,* car tel sera, ainsi que je vous l'ai dit, le titre définitif de ce qui s'est appelé *le Bonhomme Pons, le Vieux Musicien,* etc. C'est, pour moi du moins, une de ces belles œuvres d'une excessive simplicité qui contiennent tout le cœur humain; c'est aussi grand et plus clair que *le Curé de Tours,* c'est tout aussi navrant. J'en suis ravi; je vous en porterai l'épreuve, vous me direz votre impression. Maintenant, je vais me mettre à *la Cousine Bette,* roman terrible, car le caractère principal sera un composé de ma mère, de madame Valmore et de votre tante. Ce sera l'histoire de bien des familles.

Hier, ma chère étoile semblait s'être voilée pour moi; j'ai eu bien des ennuis! *Le Messager* ne demandait pas mieux que de reproduire, pour deux mille francs, *Madame de la Chanterie,* dont nous avons corrigé ensemble les épreuves à Lyon; mais le libraire (un cessionnaire de Chlendowski) a été inexorable, il n'a pas voulu

consentir à cette insertion, même en recevant une partie du prix. Et *le Messager* est envoyé *gratuitement* aux pairs et aux députés; c'est un journal qui tire à mille exemplaires. J'ai donc échoué contre le plus stupide mauvais vouloir que j'aie rencontré en ma vie. J'avais fait deux lieues à pied pour trouver le manuscrit, le donner à Durangel, tout préparer, et tout cela pour rien! C'est pour vous faire apercevoir ce que sont les affaires en littérature et ce que sont les libraires. Je vais voir à vous faire envoyer *le Courrier*, qui publie un roman de George Sand; car je m'aperçois que vous n'avez que des journaux ministériels, et il vous faut lire aussi un peu d'opposition, pour bien vous mettre au fait de notre gâchis politique.

Mardi 4.

J'ai enfin votre lettre, et, maintenant que je la tiens après l'avoir tant désirée, je crains que vous ne vous sentiez fatiguée de tant écrire par de pareilles chaleurs. Soyez tranquille d'esprit comme vous devez l'être de cœur: je n'ai acheté le Greuze et le Van Dyck que parce que j'ai acquéreur à un prix supérieur de deux tableaux: celui de Paul Brill, *les Sorcières*, et l'esquisse que m'a vendu Miville, de Bâle. J'ai échangé le petit tableau de cinquante francs que Chenavard disait ne pas valoir deux sous contre une délicieuse esquisse de la naissance de Louis XIV, une *Adoration des bergers*, où les bergers sont coiffés à la mode du temps et représentent Louis XIII et ses ministres. Allez, allez, j'aurai votre confiance avec le temps, en fait de bric-à-brac au moins; vous ne vous figurez pas à quel point je suis tourmenté et quelle est l'anxiété de mon esprit quand je m'aperçois que j'ai quelque chose d'inférieur en fait d'art chez moi. Ayez donc l'esprit en repos, je suis exactement vos bons conseils; je me prive continuellement, je ne cède à aucune fantaisie spontanée, je n'achète rien sans consulter, examiner et réfléchir; c'est vous dire que je n'achète que de belles choses.

Je vous écris par 50 degrés de chaleur, vous avez dû voir cela dans les *Débats*. J'ai dans mon cabinet 15 degrés de plus qu'au soleil; car le blanchisseur établi au-dessous de moi fait du feu au charbon de terre, comme dans une locomotive, et, au-dessus de ma tête, il y a du zinc; enfin, je suis dans une étuve! En dépit de

cette chaleur, ma santé va de mieux en mieux, la nourriture ne m'incommode plus, et les intestins sont revenus à l'état normal. Au dire du docteur, mon indisposition ne venait que de la chaleur, qui est pour moi ce qu'elle est pour vous. Il faut tenir à remplir son devoir comme moi, pour travailler malgré ma dissolution constante.

Adieu; car les épreuves m'appellent, et je n'ai pas, comme à Lyon, un camarade intelligent pour faire aller la besogne habilement et gaiement. J'ai encore vingt-six feuillets à écrire.

Mercredi 5.

J'ai rencontré Potier dans l'omnibus de Passy. Je l'ai questionne, sondé, et j'ai acquis la certitude qu'il a un autre acquéreur que moi et qu'il ne me considère que comme un pis aller; je ne peux pas me mettre dans la voie d'offrir plus que ce que j'ai donné depuis un an.

J'ai vu hier Véron, qui veut autant de feuilles que j'en pourrai faire. Il m'a dit que le public n'était pas content de la publication de Suë : on trouve cela hideux, honteux, etc. Les belles pécheresses du grand monde pensent se réhabiliter elles-mêmes en jetant les hauts cris sur cette immoralité révoltante, disent-elles. — En revanche, on me fait force compliments sur *l'Instruction criminelle;* au Palais, magistrats et avocats trouvent cela d'une vérité sublime et d'une exactitude irréprochable. Si l'on se souvenait de Popinot, on verrait que Popinot et Camusot sont les deux faces du juge.

Je vois avec bonheur, par votre lettre, que vous allez un peu mieux et que vous avez eu un tremblement de terre qui doit bien inquiéter l'Allemagne. Si un volcan allait s'ouvrir tout exprès pour servir de preuve aux théories de Georges! Oh! comme je voudrais savoir quand vous serez enfin en possession de votre prolongation de passe-port! J'espère toujours partir du 15 au 20; car il faut absolument finir *les Parents pauvres;* j'ai retenu ma place pour le 15, et je la ferai reporter au 20, si c'est nécessaire. Ah! vous n'êtes pas contente de mon titre *le Parasite :* vous dites que c'est un titre de comédie du XVIIIe siècle, comme *le Méchant, le Glorieux, l'Indécis, le Philosophe marié,* etc. Eh bien, il sera fait comme votre autocratique et suprême volonté l'a décidé, et, puisque

d'après vos ordres souverains, le pendant de *la Cousine Bette* ne peut être que *le Cousin Pons*, *le Parasite* disparaîtra de LA COMÉDIE HUMAINE pour faire place au *Cousin Pons*.

Les travaux, les occupations, les difficultés du règlement des derniers soixante mille francs de dettes à payer, toute cette masse de soucis fixes ou flottants, comprime au fond de mon cœur le désir de vous voir, et le besoin de vous consulter et de causer d'affaires littéraires et pécuniaires avec vous. Puisque vous ne me permettez d'aller vous trouver où vous serez que quand j'aurai fini *les Paysans* ou du moins *la Cousine Bette*, je tâcherai de vous obéir. C'est un ordre du jour que je me suis donné, et il m'imprime une force dans le travail que je ne me suis jamais connue. *Le Cousin Pons* et *la Cousine Bette* seront payés dix mille francs; cela payera Hetzel et les sept mille francs de ma mère. Si je suis avec vous cet hiver, à compter de septembre, je travaillerai à trois ouvrages : *les Petits Bourgeois*, *le Théâtre comme il est* et *le Député d'Arcis*, qui, d'après mon estimation, valent l'un dans l'autre quarante mille francs. Ainsi, vous voyez que non-seulement mes dettes seront payées, mais que j'aurai même de l'argent de reste à la fin de l'hiver. Écrivez-moi vite s'il faut vous abonner aux journaux jusqu'à la fin d'août ou les laisser finir au 15 courant. Chère étoile souveraine, soyez donc bien tranquille sur mon caractère; comment voulez-vous qu'à mon âge un entraînement quelconque puisse me faire compromettre le résultat de quinze à seize ans de travaux? Je ne me ruinerai pas plus à acheter des tableaux que *je ne m'engagerais à faire des romans contre la somme qui me libérerait entièrement*. Malgré votre haute et suprême sagesse, vous n'êtes pas plus prudente et plus raisonnable que moi, allez! Je suis honteux vraiment de vous répéter des choses de ce genre.

Pas de nouvelles de Rome; je crois qu'il y a autant de raisons de trembler que de se réjouir. A demain pour vous écrire et à bientôt, j'espère, pour vous voir.

C'est Laurent-Jan et Achard qui font les lettres de Grimm, et c'est Laurent-Jan qui publie en ce moment *Jeunesse* dans *l'Époque*.

Jeudi 6.

La chaleur est aujourd'hui si dissolvante, que je n'ai pu écrire un mot; je trempe deux chemises par jour à rester dans mon fauteuil et à relire Walter Scott. Il faut bien vous aimer pour vous écrire même quelques lignes; ma main et mon front ruissellent. Cela me retarde et me fait gémir. J'attends Potier aujourd'hui; je suis décidé à en finir avec lui, si c'est possible, avant mon départ, pour qu'on fasse tout, les réparations et le reste, pendant mon absence, afin qu'à mon arrivée je puisse emménager.

Adieu; toutes mes pensées sont à vous et à tout ce qui peut vous rendre heureuse, même aux dépens de ma vie et de mon bonheur. Avant la fin du mois, j'espère que je vous verrai enfin! je vais travailler ferme pour ne pas retarder mon voyage. J'espère que vous serez contente de ce que je vous apporte. Mon cher critique sera trop attendri pour être bien sévère.

CCCXIII.

A M. GEORGES MNISZECH [1], A WIESBADEN.

Paris, août 1846.

Mon bon, cher, excellent Georges,

Je suis bien touché de la lettre que je reçois de vous; je n'ai pas besoin de vous exprimer la part que j'ai prise à votre douleur. La comtesse a dû vous dire ce que je lui ai écrit sous le coup, lorsqu'elle m'a appris ce triste événement. C'est un avis du Ciel, cher ami, qui vous dit ainsi de refaire la famille qui se détruit.

Croyez-moi, malgré vos idées sur l'aristocratie, qui est une chose fort bête portée par les sots, mais sublime sur les épaules des gens d'esprit, *la famille* est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, de plus saint, de plus sacré; vous qui la reconnaissez dans le monde entomologique, il ne faudrait pas la nier dans le monde social. De même que certains escarbots sont bleus et travaillés comme des bijoux de Froment Meurice, de même il y a des êtres qui ont de belles pensées, de beaux sentiments, qui sont droits,

1. *Maître Cornélius* lui est dédié.

loyaux, nobles de cœur, dont l'âme a mille facettes brillantes, délicates, et qui perpétuent ces qualités dans leur race. Ce n'est pas vous faire un compliment que vous dire, après avoir voyagé pendant deux ans avec vous, que vous avez l'aristocratie du cœur et de l'esprit, qui est la plus solide de toutes; mais, quand elle se trouve comme chez vous avec l'autre, cela ne gâte rien.

Tout cela est pour vous dire de remplacer ce qui s'en va, de mettre dans votre vie l'amour d'une femme à la place de l'affection filiale. Zéphirine est la jeune fille la plus naturelle, la plus charmante que j'aie jamais vue au milieu des sphères les plus raffinées de la société. Si vous aviez quarante-sept ans comme moi, si vous aviez observé le monde depuis trente ans comme moi, vous seriez dans une admiration profonde de ce caractère ingénu; car cette enfant, c'est la vraie ingénuité, c'est la perle dans sa coquille. Je souhaite bien vivement d'être auprès de vous quand vous aurez une comtesse Georges, et ce vœu est bien naturel chez le pauvre Bilboquet, qui a vu Anna à l'âge de trois ans, et qui l'aime autant pour ne pas dire plus que ses nièces.

Vous avez là, près de vous, tant de consolations, que celles de Bilboquet sont presque superflues; mais j'ai besoin de vous répéter que j'ai partagé d'autant plus votre chagrin que je l'ai éprouvé moi-même. J'étais en voyage lorsque j'ai eu l'effroyable malheur de perdre mon père. Or, je vous ai autant parlé de mon père, que vous m'avez parlé du vôtre pendant nos voyages.

Je vous apporterai tous les insectes que je pourrai rassembler et je rapporterai ceux que vous ne voudrez pas. Vous savez que vous pouvez mettre Bilboquet à toute sauce; après qu'il vous a vu si tendrement occupé de ses bric-à-brac et de ses tableaux, il se dit ici avec tout son cœur entièrement à vous.

CCCXIV.

À MADAME GEORGES MNISZECH, A WIESBADEN.

Paris, août 1846.

Chère Zéphirine,

J'aurais préféré voir mon *tête-à-tête* bleu à fleurs, de la manufacture du roi de Prusse, en mille morceaux plutôt que le désastre

de votre beau lézard en corail; j'en ai eu la fièvre et je ne sais plus que faire des morceaux!

Consolez bien le deuil de notre cher Georges et soignez bien votre admirable mère, qui s'oublie toujours, vous le savez.

Je vous vois cueillant des fleurs avec le ouistiti et laissant en arrière Atala, qui rêve à vous en vous suivant.

Je ne vous dis rien du petit chef-d'œuvre parisien que votre adorable mère m'a chargé de vous apporter. Vous y reconnaîtrez la préoccupation constante de l'affection de votre bien dévoué

BILBOQUET.

CCCXV.

A M. GEORGES MNISZECH, A WIESBADEN.

Paris, août 1846.

Mon cher Gringalet,

Le vieux Bilboquet possède, grâce à vous, un de ces lumineux chefs-d'œuvre qui sont, comme *le Joueur de violon,* le soleil d'une galerie. Vous ne sauriez imaginer la beauté de ce *Chevalier de Malte,* choisi par vous, pas plus que l'ignare scélératesse des marchands de Rome. Minghetti avait enfumé de bistre le tableau, pour cacher quelque coup de balai donné sur le front, des coulures de cire sur les mains qui l'ont effrayé, surtout avec la couche épaisse que la fumée des cierges et autres causes ecclésiastiques avaient imprimée sur cette sublime ardoise. Vous vous souvenez que Schnetz trouvait un désaccord entre les mains et la figure, et vous-même, mon cher Georges, vous aviez craint des repeints. Eh bien, non, tout est harmonieux comme dans un original bien conservé du Titien. Les mains reçoivent le jour beaucoup plus que la figure, voilà tout; mais ce qui excite le plus l'admiration, c'est le vêtement, que vous avez à peine regardé et qui, selon l'expression des connaisseurs, *contient un homme.* Quand le restaurateur qu'on m'avait recommandé vint chez moi (un bon petit vieillard qui aime la peinture comme Paganini aimait la musique), il dit : « Monsieur, c'est un chef-d'œuvre; mais que trouverons-nous là-dessous? »

Et il s'en alla inquiet.

Trois jours après, il revint, et, cette fois, avec ses drogues. Il étend *le Chevalicr* sur une table, prend une composition puissante et me dit : « Allons, il le faut bien ! Commençons par un coin. »

La drogue, mise sur du coton, fait mousser la peinture et tout devient blanc. « Bien, dit-il, je vois que je puis marcher. »

Et il frotte toute l'ardoise, et en une heure il retire une livre de coton, par petites balles toutes noires. « Voilà, me dit-il, ce qu'a mis le marchand de Rome ! (On ne voyait rien encore.) Mais pourquoi? pourquoi? il a eu une raison : le tableau peut se trouver gâté, plein de repeints, il n'existe peut-être plus, car voici une deuxième croûte ! Ceci est plus grave, faut-il aller en avant ? »

On va en avant, et il prend trois autres drogues, et la peinture de mousser, de blanchir, de disparaître dans cette bataille de drogues. Il met ses doubles lunettes, et me dit : « Maintenant, je réponds du tableau ! »

Moi, je ne voyais que de la mousse de bière. Enfin, il demande, d'un air triomphant, une brosse fine à dents et du savon. « Vous allez voir, me dit-il, un vrai chef-d'œuvre ! »

Je ne voyais toujours que de la mousse de bière. « Mais aussi, ajoute-t-il, nous allons savoir pourquoi le marchand de Rome a mis son bistre. »

Et alors, sous le lavage du bon vieux, brille comme un soleil le tableau dans toute sa splendeur. J'aperçois des tons de chair palpitante, des passages lumineux; les ors des chaînes, de l'épée, les mains, le costume, le fond, m'apparaissaient tout à coup comme le lever d'une aurore printanière.

Il passe de l'eau et il me dit : « Voyez! » En effet, c'était une résurrection; il sortait de dessous l'éponge un homme d'une vérité si frappante, qu'on croyait avoir une troisième personne dans le salon. On ne se figure pas ce modelé-là; je vous assure, mon cher Georges, qu'il sort de l'ardoise. Il l'a mis dehors au soleil pour le faire sécher dans le jardin; c'était un homme, un vrai chevalier de Malte vivant en chair et en os! et cette pauvre peinture qui renaissait sous mes yeux était, après trois cents ans, comme si elle venait d'être finie d'hier.

Alors, il a constaté, loupe en main, une éraillure qui part du front, vient mourir au-dessous de l'œil, composée de petits trous

faits avec la pointe d'une aiguille; puis une tache de cire sur le front et une coulure sur les mains. Quand la peinture a été sèche, il a pris une aiguille et avec la pointe et une légèreté surprenante, il a enlevé les taches, n'enlevant que la cire et ne touchant pas la couleur. Puis il a mis, avec la pointe du pinceau, de la couleur dans les petits trous. Enfin, il a fait boire à tout le portrait une mixtion qui est son secret, et qui, sans traverser la peinture et sans l'altérer le moins du monde, lui rend du corps, la fond, la fait reparaître et la solidifie. Tout, en huit jours, est devenu frais, onctueux; c'est un miracle.

Bien des gens croient ici que je suis un mystificateur, et que c'est peint d'hier. Ce restaurateur déclare Sébastien del Piombo incapable d'avoir fait cela; il admet votre opinion et dit que ce doit être d'un Flamand, élève de Raphaël; moi, je me flatte que c'est d'Albert Dürer dans son voyage à Rome. C'est, en tout cas, une des plus belles œuvres de la renaissance italienne; c'est de l'école de Raphaël, avec progrès dans la couleur. Enfin, mon petit vieillard regarde cela comme une des choses les plus précieuses de l'art, parce qu'il y trouve le dernier mot de trois écoles : Venise, Rome et la Flandre.

Je vous devais ce récit, mon cher Georges; mais j'aimerais bien mieux montrer l'ardoise à votre admiration. Ce bon petit vieux m'a cédé pour peu de chose (relativement), tant il m'aime, une magnifique trouvaille qu'il vient de faire, d'un portrait de la femme de Greuze, fait par Greuze et qui lui a servi de modèle pour sa fameuse *Accordée de village*. Tant que vous n'aurez pas vu cela, vous ne saurez pas, croyez-moi, ce que c'est que l'école française. Dans un certain sens, Rubens, Rembrandt, Raphaël et Titien ne sont pas plus forts. C'est de la chair palpitante, c'est la vie elle-même, et il n'y a pas de travail, c'est l'inspiration, c'est cette *furia francese* qui nous fait triompher même des fautes qu'elle nous fait commettre; c'est troussé en deux heures, avec le reste de la palette, dans un moment de passion et d'enthousiasme auquel a cédé l'artiste. Greuze avait donné cette esquisse à sa femme en lui défendant de jamais la vendre. Elle l'a léguée à sa sœur. Cette sœur vivait encore il y a vingt ans. Un accident a crevé la toile, elle l'a crue perdue et l'a donnée à une voisine qui, à son tour, s'en est débar-

rassée comme d'une chose inutile et encombrante dans son petit ménage.

Mon restaurateur a ressoudé ou, pour mieux dire, recousu la toile; il n'y paraît plus, et je vous assure que, dans son genre, c'est aussi beau que *le Chevalier de Malte.* Ma collection s'est enrichie dernièrement : 1° d'une *Aurore* du Guide, dans sa manière forte, quand il était tout *Caravage,* et 2° d'un *Enlèvement d'Europe* que Lazard m'a affirmé être du Dominiquin, mais que je crois être plutôt d'Annibal Carrache.

Je voudrais vous voir devant ces deux tableaux, vous qui n'aimez pas l'école de Bologne; je vous assure que je les trouve dignes de ce que nous avons vu de plus beau à la galerie Borghèse. Ces deux tableaux de chevalet ont l'étendue de toiles de vingt pieds pour moi comme impression; c'est, dans un certain sens et toute proportion gardée, l'effet, comme immensité, produit par le petit et sublime tableau de *la Vision d'Ézéchiel.* Mon *Aurore* du Guide est une grande dame, habillée comme les habille Véronèse, bien campée sur un nuage à gauche du tableau. Le fond représente une villa magnifique, quelque chose comme la villa Pamphili; sur le devant, il y a un bassin garni de petites statues ou plutôt de figurines qui jettent de l'eau. Cette portion du tableau dans les demi-teintes du jour et de la nuit est dans la manière de Canaletti, ou, du moins, le rappelle, mais c'est plus grandiose; l'eau est magnifique de fluidité. Du côté droit, l'Aurore; dans un coin, l'Amour aux ailes colorées regarde l'Aurore avec tristesse et s'enfuit, son arc sans corde, débandé, et les nymphes fuient dans les bosquets comme effrayées et surprises. Enfin, pour moi du moins, c'est incomparable, c'est splendide. A Rome, on demanderait deux mille *luisses* de cette toile.

Récapitulons : avec mon *Jugement de Pâris, la Flamande,* le Greuze, *le Chevalier de Malte, la Vénitienne,* le Van Dyck, *l'Aurore, l'Enlèvement d'Europe,* c'est déjà un bon petit commencement de galerie. — Quand arriveront les connaisseurs et dilettanti, je leur dirai : « C'est à un jeune professeur d'entomologie que je dois cette tête, ce tableau; charmant jeune homme, plein d'esprit et de cœur, qui est pour le moment enseveli dans le bonheur, la science et les steppes de l'Ukraine. Il se connaît en tableaux que c'est une

bénédiction pour ses amis! oh! je vous en réponds, mieux à lui seul que tous les experts de Paris réunis. — Vous le nommez ? — Gringalet. — Pas possible! — Aussi vrai que je me nomme Bilboquet. »

A bientôt, mon cher Georges! je vous apporterai une boîte pleine d'insectes merveilleux, et je ne resterai, hélas! avec vous que cinq ou six jours, comme à Bade. Je vais chercher des regrets, voilà tout. Si vous voulez quelque chose de Paris, vous avez encore le temps de me le demander.

Mille amitiés.

CCCXVI.

A M. FROMENT MEURICE, A PARIS.

11 août 1846.

J'ai oublié, mon cher monsieur Meurice, un renseignement important pour la toilette, et qui regarde l'ornement. C'est qu'on y désire par-dessus tout des coléoptères et des Amours. Enfin, parmi les propriétés de la jeune comtesse, elle possède un comté dont le nom veut dire *champ d'hermines;* on y trouve, depuis des temps immémoriaux, de ces pauvres bêtes, en sorte que vous avez là un motif pour des émaux avec l'hermine en nature.

J'espère que cette lettre arrivera à temps pour ne rien vous faire refaire; et n'oubliez pas surtout le bracelet pompadour, avec les chiffres et dates que je vous ai indiqués dans le bel autographe qui était dû à un homme de talent comme vous.

Mille compliments.

CCCXVII.

A M. GEORGES MNISZECH, A VIESBADEN.

Paris, septembre 1846.

Mon cher et bon Georges,

Aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, faites-moi le plaisir d'aller à Mayence et d'y acheter, chez le tapissier qui organise des

émeutes le soir par l'exposition de ses riches *meubels,* un bon fauteuil à la Voltaire et une chauffeuse couverts en perse, et faites stipuler dans la facture qu'il reprendra les deux objets au bout d'un mois pour une somme déterminée. Ainsi, par exemple, si cela coûte deux cents francs, qu'il les reprendra pour cent ; puis, après avoir conclu cet arrangement, vous ferez expédier aussitôt que possible ces objets, et vous les ferez placer dans le salon de notre chère Atala. Elle ne se plaint jamais, vous le savez ; mais, nous qui la voyons si mal assise, nous ne pouvons le souffrir plus longtemps. Faites-lui-en la surprise de la part de la troupe, je vous rendrai la somme que cela aura coûté. Votre Altesse coléoptérique profitera de ce confort par certains moments. J'ai fait pareille affaire à Stuttgart pour Carnstadt, où elle n'était pas mieux assise qu'à Wiesbaden, et je vous conjure de me remplacer cette fois. Votre lettre et le petit mot de la si gentille Zéphirine m'ont fait bien de la joie, et j'y ai répondu, sans que vous le sachiez, en allant retenir ma place à la malle pour le 15.

Le 17 octobre, je souperai avec vous, ou je dînerai, car je ne sais à quelle heure j'arriverai. Dites à la comtesse de m'écrire l'heure des départs de Mayence pour Wiesbaden, le 15 octobre, afin que je sache si, en payant les postillons, je puis gagner assez de temps pour arriver juste pour un départ du chemin de fer.

Je vous apprends officiellement que le chef de votre troupe qui n'a jamais eu sa pareille, et qui en est l'humble serviteur, va peut-être acheter la petite maison du célèbre financier Beaujon, et que la structure de la glacière sur laquelle cette petite maison est bâtie, doit comporter l'existence de coléoptères inconnus. Si cette exploration peut décider Votre Seigneurie professoriale à y venir un jour, vous y serez reçu avec tous les honneurs dus à Sa Majesté le roi des coléoptères, et un certain Gaymard se recommande à vous pour diriger la garde nationale des insectes inconnus.

Que vous dirai-je ici de Zéphirine et pour Zéphirine? Rien qui puisse être digne de cette charmante et adorable perfection, malgré les faibles valeurs littéraires qu'on m'accorde, car je ne fais que de la prose, et il faudrait pour elle faire de la poésie sans le savoir. La seule chose que je puis me permettre, c'est de vous complimenter, car on doit être fier d'être aimé ainsi ; elle n'a plus une

goutte de sang dans les veines à elle, elle est tout vous-même. Quand, plus tard, vous serez arrivé dans la vie à la pointe alpestre où je me trouve et où l'on s'aperçoit qu'il faudra descendre le revers qui mène à la boue d'où l'on était sorti, vous saurez combien les attachements vrais sont rares, combien ces diamants de l'âme sont précieux, et vous vous direz à vous-même que vous n'en sentiez pas aujourd'hui le mérite, malgré les qualités qui vous caractérisent, et au nombre desquelles je place l'observation, la finesse et la perspicacité.

A bientôt, mon cher Georges; en attendant, veuillez dire à Zéphirine que je mets à ses pieds mes amitiés et mes hommages; elle aimera mieux le savoir de vous que si je le lui écrivais directement.

Demain, notre grande et chère Atala recevra une lettre de moi; mais je ne vous en charge pas moins de l'assurer qu'il n'y a pas une fibre de mon cœur qui ne soit à elle, et que je me dis, comme depuis treize ans, le seul moujik de Pawlofka qui lui restera pour le temps et l'éternité. Ai-je besoin de me dire tout à vous?

CCCXVIII.

AU MÊME.

Paris, octobre 1846.

Mon bien cher Georges,

Comme je ne doute pas que vous n'ayez fait ma commission du fauteuil pour notre chère, grande et bien-aimée Atala, je vous en remercie vivement, tendrement, et, s'il faut vous aller chercher quelque affreux insecte au pôle ou sous la torride, j'irai !... J'ai la douleur de vous annoncer que je n'avais pris le *catoxantha* que sous la condition expresse qu'il serait *sain, entier, pas recollé*, vu le prix qu'on en demandait, et que, le vendeur n'ayant pas répondu affirmativement, je n'ai pas osé le prendre, votre chère belle-mère voulant que cet insecte fût l'orgueil de votre collection. Ai-je bien fait? vous seriez-vous contenté d'un catoxantha invalide?...

Je vous remercie mille et mille fois de vos attentions en fait de

bric-à-brac; mais il faut songer désormais à ne plus tant amasser de porcelaines : l'hôtel *Bilboquet* en a vraiment à cette heure assez et trop.

Je ne vous en dis pas davantage, car je vous embrasserai le 17 au soir, à moins d'accident; ma place est retenue à la malle, et je travaille à force à finir *la Cousine Bette.*

Baisez pour moi la petite main blanche du charmant colibri nommé Zéphirine, qui est si gentille de me rappeler avec une insistance si affectueuse la mi-octobre. J'ai vu bien des jeunes personnes, mais je n'en connais pas que je puisse placer à côté d'elle sans lui faire un tort immense. Avant-hier encore, je la comparais à ma nièce, qui est venue me consulter pour un mariage, et je trouvai ma pauvre nièce d'une infériorité humiliante. Anna possède ce qui fait le charme de la vie : elle a la grâce. Je la préfère de beaucoup à ma nièce, qui cependant a la fraîcheur d'une belle Normande. Pendant qu'elle me parlait, je plaçais involontairement Zéphirine à côté d'elle, et je ne sais si c'est l'effet d'une affection particulière pour une jeune fille qu'on a vue petite enfant et en qui on aimait sa mère, mais je préférais de beaucoup l'image absente à ma nièce qui était là en chair et en os. Il est vrai que ma nièce pleurait beaucoup, et que votre chère Anna ne connaît de la vie que ses sourires, ou, si une larme d'émotion vient parfois mouiller ses yeux, elle n'y reste jamais assez de temps pour les enfler et les rougir.

Donc, pour finir par vos insectes, si vous voulez le catoxantha, quoique mutilé, écrivez-le-moi; vous en avez encore le temps, à moins qu'il n'ait été acheté par quelqu'un d'aussi goulu que vous en fait de petites bêtes. L'absence de ma chère troupe me rend dévot. Je me surprends à prier Dieu avec ferveur en lui demandant de protéger Madame mère, Anna et vous. Soignez-vous les uns les autres, en attendant que je sois là pour vous soigner tous.

Mille gracieuses choses, mille pensées et fleurs d'affection à votre chère et gentille Anna, et mille amitiés à Votre Excellence, cher comte, duc de Gringalétie en Géorgie, de la part de votre vieil ami.

CCCXIX.

AU MÊME.

Paris, 18 octobre 1846.

Mes excellents, adorables, amoureux, gentils, chers petits saltimbanques, le père Bilboquet donne sa démission : Gringalet a grandi, Zéphirine est émancipée ; elle épouse, dans la pièce, un affreux Ducantal ; mais nous avons changé tout cela, comme dit Molière ; elle est heureuse avec Gringalet, un Gringalet sphynx-lépidoptère-coléoptère-antédiluvien, non fossile, je l'espère. La troupe, mes chers enrôlés, est si célèbre, qu'elle n'a pu donner sa dernière représentation mystérieusement, comme elle le voulait, vu le paletot de Gringalet.

Quelque journaliste qui jouait ses derniers feuilletons les a vus, et maintenant l'Europe sait qu'un second mariage Montpensier a eu lieu. Je vous envoie le fait-Paris publié par *le Messager* le jour où je me débottais de la malle-poste, et que les *Débats, la Presse, le Constitutionnel*, etc., ont répété, voyant là dedans sans doute un événement qui compromettait l'équilibre européen. Dès lors, Bilboquet a compris qu'il ne pouvait plus diriger des races royales, quoiqu'il y ait chez elles de fameux saltimbanques, et il s'est replongé dans son travail.

Votre lettre collective m'a fait vraiment bien plaisir, ainsi que la carte ; je vous vois si heureux (et pour jusqu'à la fin de vos jours), que c'en est attendrissant. La chère mère d'Anna est, vous le savez, la seule affection que j'aie eue dans toute ma vie ; elle a été la seule consolation que j'aie eue à tous mes chagrins, mes travaux, mes malheurs, et elle suffisait à tout apaiser, à tout contre-balancer ; c'est vous dire, mon cher Georges, combien je suis attaché à sa fille, et vous le dire, c'est vous exprimer toute la part que je prends à son bonheur. Non-seulement elle vous aime de toute la force de l'âme la plus pure et la plus fière que j'aie admirée chez une jeune fille, mais, je vous l'avoue sans la moindre envie de vous flatter, vous méritez cette affection de diamant, et c'est pendant ces deux années que j'ai vu combien elle avait raison de vous aimer. La chère comtesse est pour beaucoup dans les perfections d'Anna, qui

ne l'a jamais quittée ; elle vous réservait ce trésor, sachant que vous en étiez digne.

Ces trois ou quatre derniers jours passés avec vous m'ont rafraîchi l'âme et la cervelle, bien fatiguées par mes derniers travaux. Je vous écris pour la dernière fois peut-être jusqu'au jour où vous m'aurez donné par un mot l'adresse à mettre et le lieu de votre séjour, soit en Autriche, soit en Russie; je veux donc vous dire combien je suis sensible à ce témoignage d'affection que me donne votre lettre dans des moments où deux charmants êtres comme vous n'ont pas assez de temps pour s'en donner à eux-mêmes. Laissez-moi vous répéter que vous avez en Bilboquet une âme d'acier d'un dévouement absolu. Je vous prie, mon cher Georges, de bien me préciser où et comment il faudra diriger la collection des fossiles du bassin de Paris, si toutefois je l'obtiens.

Les richesses de Bilboquet commencent à faire du tapage, et tout va bien dans la petite maison de Beaujon; les ouvriers travaillent à force et vous allez rire, mais il y aura l'appartement des Mniszech. Si jamais ils viennent à Paris, Bilboquet mourrait de chagrin de les voir aller dans un hôtel. Cet appartement consiste en une belle chambre et un petit salon, ronds tout deux, sculptés en entier, ornés de peintures aux voûtes, et d'une recherche royale, digne de leurs ancêtres; tout cela n'est pas de mon fait, mais de celui de Beaujon. Ce digne financier, prévoyant qu'un Georges lépidoptérien y viendrait, y a fait peindre de beaux papillons exotiques sur des fleurs.

Quand vous lirez ce griffonnage, *la Cousine Bette* sera terminée, *le Cousin Pons* peut-être aussi, car la baisse est effrayante sur le Nord et il faut des capitaux pour l'hôtel *Bilboquet*. Adieu donc! vous êtes heureux, vous n'avez qu'à vous aimer, sans penser à travailler comme des mercenaires d'écrivains publics; et vous êtes dignes de ce bonheur qui n'est pas un sujet d'envie, mais qui fait l'admiration d'un vieux Bilboquet de quarante-sept ans. Prenez bien garde à tout, portez-vous bien, soignez-vous, mon bon et gentil Georges, et veillez sur Anna, qui est un peu étourdie et qui, pendant quelque temps, n'aura plus sa mère près d'elle.

Je prie Dieu rarement; je voudrais le prier plus souvent pour vous deux et pour cette incomparable mère que nous aimons.

CCCXX.

A MADAME HANSKA, A WIESBADEN.

Passy, 18 octobre 1846, six heures du matin.

Me voici, chère étoile souveraine, imperturbablement à mon bureau, à l'heure dite, comme je vous l'ai annoncé hier dans cette petite lettre écrite à la hâte dans le cabinet du *Messager*, et, avant de reprendre mon travail, mon cœur, ce pauvre cœur tout à vous, a comme un besoin impérieux de s'épancher dans le vôtre, en vous racontant les plus petits détails de cette vie devenue la vôtre, par ce miracle de pensée constante, immuable, depuis tant d'années d'affection exclusive dont vous seule, après moi, pouvez apprécier l'immensité et la profondeur. De Francfort à Forbach, je n'ai vécu que de vous, repassant mes quatre jours comme un chat qui a fini son lait se pourlèche les babines. Toutes les précautions dont votre bonté pour moi et celle de vos chers enfants m'avaient entouré, le châle, le capuchon, ont parfaitement guéri mon rhume, et je me suis admirablement bien porté. Pendant qu'on chargeait les caisses, je vous ai écrit un mot pour vous empêcher de vous faire du mal, tant je vous ai laissée inquiète.

J'ai payé les droits sur le petit service de Saxe. La douane m'a appris qu'on avait écrit un mot pour envoyer mes caisses à Paris et j'ai demandé qu'on attende les trois caisses de Wiesbaden, pour faire un seul envoi. Les douanes ne respectent pas les chagrins du cœur, et il a fallu quitter mes rêveries pleines de tristesse et mes souvenirs s'attendrissant de plus en plus sous le charme de votre sourire et de vos regards toujours présents, pour m'occuper de ces caisses. Comme le rhume m'étouffait l'estomac, j'ai relayé cet organe par deux petits pains de Francfort et deux larges entailles faites au jambon de Wiesbaden entre Francfort et Forbach. Voilà, j'espère, un bulletin complet. J'étais seul dans la malle, et c'était un bienfait du ciel. A Metz, nous n'avons eu personne. J'ai rencontré à Verdun Germeau, venant de Paris avec sa femme, et je l'ai remercié de son intervention à la douane. Quand vous viendrez à Forbach dans votre voiture, vous serez reçue avec tous les

égards dus à votre position sociale, et vous ne serez pas visitée, je vous le promets. J'ai volé comme la malle à Paris, où je suis arrivé sur les six heures du matin. Dans cette partie du voyage, le rhume a redoublé, en dépit de mes précautions, qui étaient, je vous assure, infinies; mais il avait plu à torrents en France, et l'humidité malicieuse traversait les pores de la carapace rugueuse de la malle; j'avais peu dormi et mal, je tombais de faim, de sommeil et de fatigue; je me suis couché à sept heures et me suis levé à onze heures pour déjeuner. Au milieu de ce repas frugal m'est tombé des nues le directeur du *Constitutionnel*, qui m'a trouvé moitié mangeant, moitié corrigeant les épreuves de *la Cousine Bette*, laquelle, m'a-t-il avoué, a un succès étourdissant. Les inquiétudes de Véron en sont d'autant plus grandes, et alors j'ai calmé tout, en avouant mon voyage et disant que j'étais revenu tout finir. Cela m'a mené jusqu'à une heure; il a fallu aller à la poste chercher mes lettres, et débrouiller le quiproquo de la lettre de Francfort. J'ai trouvé beaucoup de lettres parmi lesquelles brillait une petite étoile de Wiesbaden, votre jolie écriture. J'avais pris Louis, il fallait courir aux journaux... Mais savez-vous, *belle dame*, ce que c'est que d'aller dans cinq bureaux de rédaction? c'est cinq causeries plus ou moins longues; outre cela, je m'étais donné pour tâche de faire moi-même les payements que vous m'aviez chargé de faire pour vous : Buquet, Lirette, la cheminée, le bahut, etc., etc.; enfin, de faire toutes mes courses d'affaires et autres, pour pouvoir me jeter sans arrêt sur *la Cousine Bette*.

J'ai tout fait et j'ai trouvé le moyen de vous écrire un petit mot sur le bureau du *Messager*, à trois heures, pendant que l'on composait votre article. On me l'a donné en quadruple épreuve; mais je ne suis revenu chez moi qu'à sept heures, je ne me suis endormi qu'à neuf heures et demie, et me voici.

Je viens d'écrire à Lirette, et je vais lui envoyer votre lettre collective; j'irai bientôt lui donner des détails. Voici le jour qui se lève, il faut donc vous quitter, vous qui êtes toujours là devant moi, bénissant mon travail comme une douce et blanche colombe que vous êtes. Vous apprendrez avec quelque plaisir, j'en suis sûr, qu'il y a une immense réaction en ma faveur. Enfin, j'ai vaincu! Encore une fois, mon étoile protectrice a veillé sur moi; encore

une fois, un ange de paix et d'espérance m'a touché de son aile vigilante et gardienne. En ce moment, monde et journaux se tournent favorablement vers moi; il y a plus, il y a comme une acclamation, comme une consécration générale. Ceux qui luttaient ne luttent plus, ceux qui m'étaient les plus hostiles, comme par exemple Soulié, me reviennent. Vous savez qu'il a fait (Soulié) amende honorable dans son nouveau drame de l'Ambigu. C'est une grande année pour moi, chère comtesse, surtout si *les Paysans* et *les Petits Bourgeois* sont publiés coup sur coup et si j'ai le bonheur de faire bien, et si votre goût et celui du public s'accordent à le trouver beau. Allons, dites-moi donc de m'arrêter et de revenir à *la Cousine Bette;* vraiment je bavarde trop et avec trop de plaisir; mais c'est pour moi une jouissance si délicieuse, si irrésistible, que de me jeter ainsi tout entier dans votre âme fraternelle!

Ah! j'ai lu votre gentille lettre arrivée le lendemain de mon départ de Paris, d'après le timbre, et, si elle m'avait trouvé encore ici, je me serais autrement vêtu et je n'eusse pas attrapé mon rhume. Pauvre chère, vous voyez qu'encore en ceci je vous ai compris à distance; j'étais à Mayence quand votre lettre arrivait à Passy, me disant que, puisque j'étais souffrant, il fallait laisser là *le Constitutionnel* et venir me reposer auprès de vous. Vous m'avez gâté par tant de bonté, que je l'avais déjà fait avant de savoir que vous l'approuviez. Tout le temps que je perds en courses et en démarches depuis mon retour est véritablement effrayant. Furne a fait des annonces gigantesques pour LA COMÉDIE HUMAINE, je me hâte de vous le dire, car je ne sais trop si je pourrai vous écrire d'ici à quelque temps. Nous voici le 20. Cette lettre ne peut plus aller qu'à Dresde, hôtel de *Saxe,* et j'attends même un mot de vous pour vous l'expédier.

Allons, à la plume et à l'œuvre!

Mercredi au soir.

Hier, j'ai travaillé comme un nègre, j'ai écrit la valeur de deux chapitres et j'ai corrigé les trente colonnes que j'avais en épreuves sur mon bureau. En ce moment, je ne puis compter que sur l'argent du *Constitutionnel* et celui d'un traité par lequel je m'engagerais à un autre travail; mais cet autre travail m'est tout à fait

impossible. Dans le dédale où je suis, il faut travailler, travailler sans relâche, finir avant tout *les Parents pauvres;* car ce n'est pas des élégies qui me donneront de l'argent, et il en faut; il n'y en a pas du tout ici, à l'heure qu'il est, et je suis à la merci de bien des payements à faire, et j'attends des caisses de partout, de Genève, de Wiesbaden, etc. Pourtant ne vous préoccupez pas de mes affaires et n'assombrissez pas la pureté de votre front par d'inutiles inquiétudes; la librairie donnera quelque chose, mais quand? Voilà! il faut quinze jours pour aboutir à un traité.

J'espère trouver, ce matin, à la poste une lettre de vous qui me dise où je dois vous adresser celle-ci; j'ai envie de vous l'envoyer à Dresde par Bossange; mais si par hasard vous n'alliez plus à Dresde! Évidemment, pour vous envoyer ce premier paquet, je dois attendre votre prochaine lettre, elle ne peut plus tarder. De grâce, ne vous attristez pas de tout ceci, ne me punissez pas d'avoir cru à du bonheur dans les affaires, à défaut d'un autre plus complet mais impossible. Je travaillerai, comme j'ai toujours travaillé, c'est une habitude à reprendre, et non pas à prendre, ce qui serait plus difficile; je me sens jeune, plein d'énergie et de talent devant ces nouvelles difficultés. Positivement, quand je serai dans ma petite maison Beaujon, bien close, bien meublée, bien tranquille, et à l'abri du contact des importuns, je ferai successivement *les Paysans, les Petits Bourgeois, la Dernière Incarnation de Vautrin, le Député d'Arcis, une Mère de famille,* et le théâtre ira son train. C'est surtout pour me livrer à cette immense et nécessaire production que je voulais me caser promptement à Beaujon, puisqu'il m'est impossible de rester plus longtemps à Passy.

Adieu pour aujourd'hui, car il faut faire au moins vingt feuillets pour me tirer d'affaire.

Je vous aime, je vous admire, je vous vénère, je vous bénis comme tout ce qu'il y a de plus grand et de meilleur au monde. Si vous êtes en route, je vous souhaite à tous les trois, qui êtes mes seuls aimés en ce triste monde, tous les petits bonheurs du voyage.

La plupart des Parisiens croient que je ne suis pas allé à Wiesbaden et que c'est un canard; voilà Paris! Madame de Girardin m'a dit qu'elle tenait d'une personne qui vous connaissait parfai-

tement, que vous étiez excessivement flattée de mes hommages; que vous me faisiez venir partout où vous alliez, par vanité et par orgueil; que vous étiez très-heureuse d'avoir pour *patito* un homme de génie, mais que votre position sociale était trop élevée pour me permettre d'aspirer jamais à autre chose. Et, là-dessus, elle se mit à rire d'un rire ironique en me disant que je perdais mon temps à courir après des grandes dames, pour n'arriver qu'à échouer auprès d'elles. Hein! comme c'est parisien! Mais, comme vous voyez, les contradictions des cancans de Paris et leurs invraisemblances les rendent très-peu dangereux.

Aujourd'hui, tous les travaux extérieurs à Beaujon doivent être terminés, excepté la galerie qui est ajoutée, et qui, par conséquent, est un bâtiment neuf; mais elle doit être couverte cette semaine; ainsi, de ce côté au moins, je suis tranquille.

Voici quatre heures et demie, il faut brosser de la copie; je vous salue comme les oiseaux saluent l'aurore. A demain!...

Jeudi 10.

Hier, je suis allé dès huit heures à la poste; hélas! pas de lettre! Mon inquiétude m'a vraiment ôté toutes mes forces et toutes mes idées. Je n'ai rien fait que penser à vous, et c'est périlleux que rester oisif et perdre un jour dans la situation où je suis. A quatre heures de l'après-midi, en allant au *Constitutionnel*, j'ai enfin trouvé votre lettre, car je suis retourné à la poste, me mourant d'anxiété et d'inquiétude... Non, certes, je ne vous ai rien caché dans ma lettre de Forbach, et, comme je vous l'ai dit dans le bout de lettre écrite au *Messager*, mon rhume, que je croyais passé, a redoublé, et en ce moment il est affreux; mais, chose étrange, il n'a pas eu d'action sur le cerveau. Je travaille à épouvanter les heureux oisifs du monde, car aujourd'hui je n'ai plus que cinquante-six feuillets à écrire pour finir *la Cousine Bette*, et ce sera terminé vraisemblablement dimanche.

Dame! je suis sans argent, et il en faut. Et je ne veux pas vous savoir tourmentée de mes ennuis financiers, car je connais mon étoile, et je la veux toujours brillante et sereine. La lettre collective de vos chers enfants m'a rendu bien heureux; je les vois si contents, si gentils, sans la moindre crainte de malechance pour

l'avenir; mais aussi comme vous avez élevé votre Anna, comme vous l'avez soignée moralement et physiquement! En vérité, Georges vous doit beaucoup, et je crois qu'il le sent bien, car un cerveau comme le sien comprend toute chose, et il y a en lui l'union d'un grand savoir et d'un grand caractère. Plaignez-moi de toujours batailler avec les affaires; la maison, les réparations, les constructions, les entrepreneurs, on va de l'un à l'autre, on fait des courses insensées, on a des tracas de tout genre, et il faut écrire comme si l'on était tranquille, et il faut être tout entier à cette insupportable et affreuse vieille fille qui s'appelle *la Cousine Bette*, quand on voudrait être tout à vous, et rien qu'à vous seule. C'est vraiment atroce, et je n'ai jamais eu un pareil moment dans ma vie. Mais ma foi et ma croyance en vous me donnent un courage, une patience, une lucidité, un talent à surprendre les plus téméraires et les plus hardis lutteurs. Hélas! il faut bien vous quitter, ca le temps a marché depuis que je cause ainsi à tort et à travers avec vous. Il est huit heures et demie, et il faut aller porter cette lettre.

A demain donc; quand pourrais-je dire : « A bientôt! »

CCCXXI.

A LA MÊME.

Paris, 20 novembre 1846.

Je vous disais hier, chère comtesse, que je n'avais guère plus le temps de vous écrire, puisque j'allais vous voir le 6 au plus tard. Eh bien, que voulez-vous! le cœur et l'âme sont à Dresde, et il n'y a que le corps et le courage à Paris. Causer avec vous est un impérieux besoin, et il faut que je vous écrive, que je vous parle, que je vous raconte tout : et mes livres, et mes meubles, et mes calculs financiers, et l'architecte, et la maison, les ennuis, les riens, les conversations, comme je me parle à moi-même; n'êtes-vous pas *moi-même?*... n'êtes-vous pas depuis longtemps ma conscience? Si vous ne l'étiez pas, vous aurais-je parlé avec tant d'abandon et d sincérité de mes sottises, de mes fautes, de tout ce que j'ai fait enfin, soit en bien, soit en mal?...

Hier, j'ai été au Vaudeville, où Arnal m'a fait mourir de rire dans *le Capitaine de voleurs*, et j'ai mis ma lettre à la poste trop tard pour qu'elle partît hier ; elle ne part qu'aujourd'hui. J'ai ce matin encore trente-deux feuillets à faire pour *la Cousine Bette*, et soixante-huit pour *le Cousin Pons*, total : cent, d'ici au 29. Vendredi, j'irai prendre ma place à la malle...

Ouf ! je viens de corriger huit cents lignes pour *la Cousine Bette*, et les huit premiers chapitres du *Cousin Pons*. Depuis ce matin, je ne me suis pas levé de mon fauteuil, et il est trois heures un quart. J'ai remis du bois au feu et j'ai pensé à vous, là, sur ma chauffeuse. Quel bonheur me donne l'idée de vous revoir bientôt ! Mon âme tout entière en tressaille ; j'ai tant besoin d'être avec vous trois ! et penser qu'il faut encore écrire cent feuillets et les corriger !...

Décidément, je ferai venir de Tours le secrétaire et la commode Louis XVI ; la chambre sera complète alors. C'est une affaire de mille francs, mais, pour mille francs, que peut-on avoir en meubles modernes ?... Des platitudes bourgeoises, des misères sans valeur et sans goût.

Jeudi, quatre heures.

Je sors ! Il m'a été impossible de vous écrire, car j'ai fait vingt feuillets, et j'ai corrigé six numéros ; j'ai encore vingt feuillets à faire, et il les faut pour samedi, car je suis au jour le jour, je n'ai même plus le temps de réfléchir, et à peine celui de corriger ce que je fais. Je sors en ce moment pour aller voir le feuilleton de demain, où l'on m'a fait des bêtises.

Vendredi.

J'ai eu vos lettres, la vôtre et celle des enfants ! Grâce à Dieu, elles m'apprennent que vous allez mieux, et que je pourrai vous voir le 6 à Leipsick. Je viens de relire votre lettre, car le papier en est si fin que le verso empêche de lire le recto en voiture. Or, hier, je suis allé à la poste, de là à votre maison, — où rien ne marche, — et au *Constitutionnel* ; puis je suis revenu dîner chez moi et me coucher tout aussitôt. Vous me dites de ne pas tant travailler, de prendre garde à ma santé, de me distraire, de voir du monde, etc. Mais, chère comtesse, ne vous ai-je pas écrit *que j'avais pris des engagements pour le payement de mes dettes*, *comptant sur une*

hausse pour vendre mes actions du Nord? Or, le Nord était hier à 627 francs; il tombera à 575; c'est donc deux cents francs au-dessous de mon prix d'acquisition. Il faut, comme vous voyez, que ma plume gagne ce que les actions devaient me donner, et qu'elle travaille à payer mes créanciers, auxquels je veux tenir parole. Voyez si j'ai le temps de m'amuser! C'est un miracle que je m'en tire. *Les Parents pauvres* devaient me donner en tout (les deux histoires) douze mille francs; *la Cousine Bette* en donne à elle seule treize mille, et *le Cousin Pons* en donnera neuf mille; j'ai donc presque doublé la production, j'ai fait quarante-huit feuillets de Comédie humaine, au lieu de vingt-quatre. Et croyez-vous que cela se fasse en griffonnant à bride abattue comme je vous écris? Ah! bon Dieu, c'est effrayant! Eh bien, je tremble en vous l'écrivant..., je ne suis pas bien sûr que cela me tire d'affaire!... Il faut finir *les Paysans* et encore autre chose peut-être; c'est nécessaire et même indispensable. Si j'arrive, je ne vous verrai guère, car je ne quitterai pas ma table et mes paperasses. Je ne puis pas m'occuper de ma santé, je ne puis prendre ni soin ni souci de moi-même; je suis une machine à copie, voilà tout. Mon courage est réellement surprenant, je le reconnais, et vous en serez convaincue quand vous saurez que, depuis mon retour de Wiesbaden, j'ai fait tout ce que vous lirez de *la Cousine Bette,* depuis le célèbre chapitre *Bilan de madame Marneffe,* — qui, par parenthèse, a eu un succès prodigieux; — tout cela, chère comtesse, ces vingt chapitres ont été écrits *currente calamo,* faits la veille pour le lendemain, sans épreuves. Vous avez été, cette fois comme toujours, mon vrai génie inspirateur.

Samedi.

Hier, je suis allé chez Laurent-Jan lui proposer de dialoguer la pièce des Variétés, car j'ai une avalanche de travaux jusqu'au 30 novembre, et je veux partir le 1er décembre. Je n'ai pas le temps de m'occuper de la pièce. Elle lui aurait rapporté quelques mille francs; mais il a refusé, sous prétexte que c'était trop fort, trop colossal pour ses *faibles talents.* Le vrai dessous de cartes de cette touchante modestie est son invincible paresse. La nature donne le talent, mais c'est à l'homme à le mettre en œuvre et en évidence,

à force de volonté, de persévérance et de courage; or, ce garçon a de l'esprit, mais il n'en fera jamais rien, que de le dépenser en pure perte, en l'usant avec ses bottes sur les boulevards, ou dans les loges d'actrices de petits théâtres qui se moquent de lui...

Je suis interrompu par le docteur Nacquart; il m'a beaucoup grondé en me trouvant attablé à écrire, après tout ce qu'il m'avait dit là-dessus; ni lui ni aucun de ses confrères et amis médecins ne conçoivent qu'on puisse soumettre le cerveau à de pareils excès. Il me dit et me répète d'un air sinistre que cela tournera mal; il me supplie de mettre au moins quelque intervalle dans ces débauches de cervelle (comme il les appelle). Les efforts de *la Cousine Bette*, improvisée en six semaines, l'ont effrayé. Il m'a dit: « Cela finira nécessairement par quelque chose de fatal. » Le fait est que je me sens moi-même en quelque façon atteint; je cherche, dans la conversation, très-péniblement parfois, les substantifs. La mémoire des *noms* m'échappe. Il est bien temps que je me repose! Si je n'avais pas eu la préoccupation de mes affaires financières, les soins à donner à l'arrangement définitif de ma petite maison auraient fait une heureuse et bonne diversion à mes occupations littéraires. J'ai été bien malheureux à ce sujet-là encore. Quand le docteur m'a fait ces observations sur mes excès littéraires, je lui ai dit: « Mais, mon ami, vous oubliez donc mes dettes? J'ai des obligations, je me suis engagé à payer à des termes fixes, à des fins de mois, je ne saurais y manquer; il me faut donc gagner de l'argent, c'est-à-dire écrire jusqu'à ce que je fasse tomber mes chaînes à force de courage et de travail. » Vous ne devineriez jamais la réponse du docteur. Elle peint l'homme; car partez de ce principe que c'est un ami, qu'il m'aime réellement et qu'il a non-seulement beaucoup d'affection, mais aussi beaucoup d'estime pour moi. « Eh bien, mon ami, dit-il, je n'écris pas comme vous de belles choses, mais j'administre mieux. Pour preuve, je vous dirai que j'ai acheté, il y a trois jours, aux criées, une maison à cinq étages, rue de Trévise, pour 235,000 francs; comme il y a 25,000 francs de frais, c'est 260,000 francs. »

Tout l'esprit, tout le caractère de notre bourgeoisie est là; elle fait la roue avec sa fortune, comme l'aristocratie des temps passés la faisait avec des avantages personnels ou des priviléges. Il ne

faut pas en vouloir au pauvre docteur, c'est un excellent et digne homme ; il est de sa caste et de son époque, voilà tout.

Quant à ce que vous me dites de vos affaires, je ne cesse de vous répéter : « Dépêchez-vous !... »

Vous avez dû lire l'article du *Constitutionnel* sur la Sibérie ; c'est à faire frémir des gens plus confiants que vous ne l'êtes. Donc, ne perdez pas de temps, car l'avenir ne me paraît pas couleur de rose, je vous assure. Je vois l'Italie et l'Allemagne bien près de se remuer ; tout cet état de paix ne tient qu'à un fil, à la vie de Louis-Philippe, qui se fait vieux, et Dieu sait, la guerre arrivant, ce que nous deviendrions ?... Pour un souverain jeune et ambitieux qui ne voudrait pas avant tout, comme Louis-Philippe, mourir tranquille dans son lit, voyez comme le moment serait favorable pour reprendre la rive gauche du Rhin ! Les populations sont tracassées par de petits souverains imbéciles ; l'Angleterre est aux prises avec l'Irlande, qui veut la ruiner ou s'en séparer ; l'Italie entière s'apprête à secouer le joug de l'Autriche ; l'Allemagne veut son unité ou peut-être plus de liberté seulement. Enfin, croyez-le bien, nous sommes à la veille de grandes catastrophes politiques. En France, on a tout intérêt à gagner du temps, notre cavalerie et notre marine n'étant pas de force à nous faire triompher sur terre et sur mer ; mais, le jour où ces deux armes seront en état, les fortifications armées, nos travaux de défense finis et nos travaux publics complétement terminés, la France sera bien redoutable ! Il faut convenir qu'à la manière dont Louis-Philippe administre et gouverne, il en fait la première puissance du monde. Songez donc ! rien n'est factice chez nous ; notre armée est une belle armée, nous avons de l'argent, tout est fort, tout est réel, en ce moment-ci. Le port d'Alger terminé, nous avons un second Toulon devant Gibraltar ; nous avançons dans la domination de la Méditerranée. Nous voilà avec l'Espagne et la Belgique à nous. Cet homme a fait bien du chemin, vous avez raison, et, s'il était ambitieux, s'il voulait chanter *la Marseillaise,* il démolirait trois empires à son profit. S'il empaume Mehemet-Ali comme il a fait du bey de Tunis, la Méditerranée est tout entière à la France en cas de guerre. C'est une grande conquête, faite moralement, sans avoir tiré un coup de canon. Nous venons, d'ailleurs, de faire des pas de géant en Algérie par le

déplacement des centres d'action militaire; c'est la conquête consolidée et la révolte rendue impossible.

J'espère que vous serez contente de moi et que vous trouverez que je rends enfin justice au souverain que vous avez toujours soutenu contre moi, non par sympathie, disiez-vous, mais par conviction. Peut-être avez-vous raison au fond... Peut-être, en effet, la France a-t-elle moins besoin de gloire que de liberté et de sécurité, et, puisqu'elle a obtenu ces deux grands bienfaits, souhaitons qu'elle sache apprécier et conserver le gouvernement qui les lui a donnés.

Voici le jour; il y a deux heures que je cause avec vous, avec plaisir et sans fatigue, et je vous dis, avec bonheur : « A bientôt ! »

CCCXXII.

A M. GEORGES MNISZECH, A DRESDE.

Novembre 1846.

Mon cher Gringalet et ma chère Zéphirine,

Je vous remercie de cœur pour la ponctualité avec laquelle vous me donnez des nouvelles de notre grande et bonne Atala; je ne vous dirai rien de mes chagrins; mais, je vous prie, avertissez-moi du jour où je ne pourrai plus envoyer de lettres à Dresde, car j'imagine que le docteur ne défend pas à votre chère et bien-aimée mère de lire; dans ce cas, je vais lui écrire tous les jours. Dès qu'elle m'a écrit qu'elle restait jusqu'à la fin de novembre à Dresde, sans avis, je vous ai fait adresser les journaux et toute *la Cousine Bette* pour distraire la chère malade. J'espère que vous avez tout reçu.

Le Nord est en ce moment de 120 francs au-dessous du pair. Si je conserve quelque santé, je vais par un travail insensé tâcher de rétablir la caisse. Dans huit jours, je me mets à finir *les Paysans*, et il s'agit d'écrire et de corriger huit volumes en un mois! Je ne sais pas trop dans quel état je serai alors. Ah! j'aurai bien besoin du bonheur que j'éprouve à être au milieu de vous, et surtout de vous voir heureux tous les deux, heureux l'un par

l'autre, comme vous l'êtes. Car je vous devine : je vois Anna toute joyeuse des merveilles de son trousseau, qui lui permet de plaire de plus en plus à son Georges, et vous, Georges, arrangeant vos coléoptères et allant avec Anna voir le musée et les collections. Comme tout cela me rafraîchit l'âme! car je n'ai si bien que vous au monde, que, s'il me fallait aller vivre à Vierzschovnia, pour rester avec vous, j'abandonnerais la belle France sans un regret. Il ne faut pas me demander si je pense à vous ; à l'imitation de vous, mon cher et gentil Georges, je dis à Bilboquet: « Bilboquet, que font à cette heure Gringalet, Zéphirine et Atala? » Je cherche à deviner vos occupations. Mais vous ne me chargez de rien ici, je ne trotte plus pour vous. Je n'ai que les coquilles fossiles du bassin de Paris et un sphinx à chercher. Je n'ai pas pu rejoindre encore Gaymard.

Adieu, mes chers amoureux! aimez-vous bien, car vous êtes deux belles et nobles créatures, dignes l'une de l'autre et faites par le bon Dieu l'une pour l'autre. Ne voyez personne, laissez là le monde et surtout celui de Dresde.

Le père Bilboquet, croyez-le bien, ne pense plus à rien acheter, il ne pense qu'à payer et à trrravailller sur la place publique de la Littérature ; oui, je me suis donné pour tâche de gagner quarante mille francs dans six semaines.

Mille amitiés. Oh! comme j'aurais voulu voir la troupe dans sa belle voiture! Je baise les mains si jolies des deux comtesses, et je vous serre les mains, mon cher et bon Georges. Adieu; ceci est volé sur la quantité de *copie* à faire. Tout à vous de cœur et d'âme.

DUC DE BILBOQUET,
pair de France et autres lieux.

CCCXXIII.

AU MÊME.

Paris, décembre 1846.

Merci, mon bon Georges, de vos deux lettres! merci, chère et charmante Anna! Eh bien, vous êtes donc fêtés, vous vous amusez et vous soignez votre chère maman! Je me désole d'être ici tout

seul, sans ma troupe. Que Georges se rassure : sa bibliothèque ne sera pas achetée faute d'espace, car c'est une excellente affaire, comme placement. Enfin, j'ai pu jouir de l'aspect de la magnifique potiche géorgienne; elle va dans mon estime immédiatement après mes grands mandarins; elle fait l'admiration des marchands, qui demandent où je trouve de pareilles choses; et je leur réponds : « Ah! j'ai de fameux commis voyageurs!... » Cette potiche est saine et entière, c'est un grand mérite. Le plat d'Anna est un de plus beaux que j'aie vus. L'illustre bronzier Paillard a ordre de le faire tenir debout, empoigné par deux lions. Et il sera glorieusement installé, au-dessus du meuble hollandais acheté en présence de Georges à Amsterdam, entre sa potiche et celle de Bosberg. Tout, mes chers amis, est arrivé dans un parfait état, sans une écornure, et la bonne douane parisienne, prenant des *ff* (florins) pour des francs, ne m'a demandé que quarante-huit francs de droits.

Le grand plat fêlé va être restauré, on en fera un guéridon. Voilà les nouvelles de vos folies, ô Zéphirine, ô Gringalet! heureux saltimbanques, qui faites peut-être trop voir votre bonheur à la patrie des porcelaines. Vous saurez que, moyennant soixante-quinze francs, j'ai eu le bonheur incroyable de compléter le service à thé de Wiesbaden; j'ai le sucrier et le pot au lait absolument pareils, et signés du même numéro; vous ignoriez, et moi aussi, que ce fût un service de Watteau. Atala, menée par son charmant beau petit nez fin, a mis sa belle patte là-dessus. Et vous saurez avec étonnement, que, complet, cela vaut deux mille francs, offerts... Mais aucune détresse ne déterminera le père Bilboquet à lâcher de pareils souvenirs. Tout ce à quoi vous avez touché, ce qui me rappelle les deux ouistitis chéris, les deux amoureux, les deux zingaris, tout cela m'est sacré. Je vous quitte pour aller boire mon poison de café dans la tasse à couvercle d'Anna. Vous avez pu voir comme je travaille! Eh bien, ce n'est rien auprès de mes obligations et de mes travaux d'aujourd'hui. Il faut tout gagner, tout payer à la pointe de cette plume qui vous dit ce matin mille tendres choses et qui vous envoie mille vœux de bonheur.

J'ai acheté, pour la chambre des amis, le lit prétendu de madame de Pompadour; je ne sais pas de qui il est, mais je vous assure

qu'il est magnifique, et on le dore à neuf. Enfin, le salon de l'hôtel *Bilboquet* paraissait si mesquin à côté des deux pièces à coupoles sculptées et peintes en Louis XVI, que j'ai acheté tout un salon en boiseries sculptées de la dernière magnificence comme art, et il est douteux qu'il y en ait un pareil à Paris. Les sculpteurs de cette époque sculptaient d'après les fleurs naturelles et vivantes, et cela se voit par la disposition et la légèreté des sculptures. Quant à dorer cela, je n'ai pas, hélas! la monnaie de la chose, cela écraserait d'ailleurs la pièce, qui n'est guère élevée.

Adieu; mille choses affectueuses. Votre chère maman aura demain une longue lettre.

CCCXXIV.

A M. THÉOPHILE THORÉ, DIRECTEUR DE *L'ALLIANCE DES ARTS*, A PARIS.

Paris, 13 décembre 1846.

Mon cher monsieur Thoré,

Je vous remercie infiniment de votre obligeance; mais je n'en puis profiter, car, à aucun prix, je ne voudrais me défaire du groupe de la grosse Flamande et de son enfant. Les collectionneurs, qui achètent et qui gardent, vendent peu. Je ne vendrai pas ma tête de Greuze : à dix mille francs, je la garde; à douze mille, je suis ébranlé, mais je ne la donnerais qu'à regret. Aussi, ne pensez à moi que quand vous aurez l'occasion d'acquérir pour trois ou quatre cents francs une vraie belle chose. Je suis chasseur et voilà tout. J'aime à aller à la chasse des tableaux et des objets d'art, et à faire patiemment et péniblement un petit musée. Mais, malheureusement, je ne me connais pas en tableaux.

Depuis que nous nous sommes vus, j'ai reçu la fontaine de salle à manger que Bernard Palissy a faite pour Henri II ou pour Charles IX; c'est un de ses premiers morceaux et l'un des plus curieux. Il est digne du Musée. Voilà un objet que je puis céder, car je ne veux pas m'engager dans cette nature de collection. J'en veux quinze cents francs. Cela vaut trois mille francs, comme

une médaille. Cette fontaine vient d'Écouen et porte encore des fleurs de lys dans les dessins.

Depuis que je ne vous ai vu, j'ai reçu d'Allemagne le reste de mon service Watteau. J'ai le pot au lait, qui est magnifique, et les deux boîtes à thé; mais c'est un objet que je ne puis céder. Ainsi je n'ai que deux choses à vendre : l'esquisse de *Madame Greuze* et ma fontaine (morceau hors de prix, car elle porte de quarante à cinquante centimètres de diamètre et soixante et dix centimètres de hauteur). Si vous trouvez chaland, l'argent qui en proviendra retournera en tableaux. J'attends donc l'effet de votre promesse et quelque belle chose.

Trouvez ici l'expression de mes sentiments distingués.

Arrangez la partie de venir avec Véron[1]; le jour de neige est excellent pour voir mon cabinet.

CCCXXV.

A MADAME GEORGES MNISZECH, A DRESDE.

Paris, janvier 1847.

Ma chère Anna,

Je serais bien ingrat si je ne répondais pas à votre gentille lettre, surtout au commencement de cette année, qui verra, je l'espère, de nouveaux bonheurs pour vous. Vous savez si l'affection que je vous porte depuis tant d'années peut augmenter encore; je n'ai rien à vous en dire, je ne puis que vous la continuer. Aussi vous demandé-je de soutirer à Georges de nouvelles commandes entomologiques. Dites-lui bien que je le remercie de tout cœur pour son portrait de Léonidas, et qu'en revanche je le prie de me dire quelles sont les coquilles et les insectes qu'il désire avoir des pays les plus lointains; car, en pensant à lui, je me suis assuré de six vaisseaux baleiniers, de six docteurs Darnel quelconques qui brûlent du désir de m'obliger jusque dans les banquises

1. C'était Véron qui avait proposé dix mille francs de la tête de femme peinte par Greuze, laquelle est aujourd'hui dans le cabinet de madame de Balzac.

du pôle antarctique. Un de ces vaisseaux s'appellera sans nul doute *le Balzac*, et nous aurons positivement les plus beaux insectes polaires qui peuvent se trouver *dans, sur* et *autour* des baleines, cachalots, etc., sans oublier les coquilles; mais encore faut-il les demander.

Adieu, chère Zéphirine; je sais par votre adorable mère, qui vous aime plus même que vous ne le savez tout deux, que vous êtes heureuse, et que, dans votre bonheur et votre sagesse, vous êtes décidée à renoncer à la toilette de Froment Meurice; mais n'êtes-vous pas toujours digne de votre mère et de vous-même? n'êtes-vous pas toujours la svelte et mignonne hermine que j'ai tant admirée cette année, et à qui je souhaite tous les bonheurs que Dieu nous permet ici-bas!

Je n'écris pas cette fois à notre cher Georges, persuadé qu'il lira cette lettre avec vous et qu'il prendra sa part dans les fleurs d'amitié que vous envoie ici votre vieux et bien dévoué ami.

CCCXXVI.

A M. GEORGES MNISZECH, A VIERZSCHOVNIA.

Paris, 27 février 1847.

Ma chère Anna et mon cher Georges,

N'ayez pas la moindre inquiétude pour votre chère maman. D'abord, elle est ici dans le plus strict incognito, puis elle est pleinement rassurée sur sa santé. Enfin, chargé de la tâche immense de suppléer ses enfants bien-aimés si essentiels à son bonheur, et je puis dire au mien, car toutes mes affections humaines sont concentrées sur ces trois têtes chéries, je me suis mis en quarante mille pour, non pas faire oublier ceux qui sont l'âme de sa pensée et de sa vie, mais pour rendre leur absence aussi supportable que possible. Notre chère Atala adorée est dans un charmant et magnifique appartement (et pas trop cher). Elle a un jardin; elle va beaucoup au couvent et un peu au spectacle. — Je tâche de la distraire et je m'efforce d'être le plus Anna possible pour elle; mais le nom de sa chère fille est si journellement et si continuel-

lement sur ses lèvres, qu'avant-hier, comme elle s'amusait beaucoup aux Variétés, — riant aux éclats au *Filleul de tout le monde,* joué par Bouffé et Hyacinthe, — au plus fort de sa joie, elle s'est demandé, avec un accent déchirant et qui m'a fait venir les larmes aux yeux, comment elle pouvait rire ainsi et s'amuser sans *sa chère petite.* J'avoue, chère Zéphirine, que j'ai pris la liberté de lui dire que vous vous amusiez infiniment sans elle avec votre seigneur et maître, Sa Majesté le roi des coléoptères; que j'étais même sûr que vous étiez, à cette heure, une des plus heureuses femmes de la terre; et j'espère que Gringalet, sur qui je tirais cette lettre de change, ne m'a pas démenti. J'ai à faire avancer contre votre souvenir perpétuel des forces respectables : 1° le Conservatoire; 2° l'Opéra; 3° les Italiens; 4° l'Exposition, etc. J'ai laissé de côté toutes mes affaires, excepté l'arrangement de la maison, et je me suis attaché à cette grande œuvre, la plus belle que j'aurai faite : empêcher une mère, séparée d'une enfant aussi adorable que Sa Grâce la comtesse Georges, de mourir de chagrin.

Vous savez qu'au mois d'avril je la reconduis en Allemagne et que, de là, elle ira vous rejoindre à Vierszchovnia. Quant à moi qui ne peux pas trop vivre sans vous, j'espère aller vous voir un peu plus tard.

Bientôt, mes chers bien-aimés, j'aurai achevé la grande tâche de ma vie, j'aurai acquitté toutes mes dettes; j'espère même avoir une centaine de mille francs de capital, et le premier usage que je ferai de mon indépendance, en fait d'argent, ce sera d'aller vous voir dans vos terres. La littérature a beaucoup donné; voilà quarante à cinquante mille francs que j'aurai gagnés en trois mois; encore un trimestre pareil et je deviendrai capitaliste. Aussi croyez bien que l'hôtel *Bilboquet* s'en ressentira. Je veux que cette petite maison soit un écrin digne des bijoux qui y seront serrés et qu'en venant des splendeurs de Vierzschovnia, mes amours de saltimbanques et leurs enfants ne soient pas trop dépaysés.

Adieu, chère Anna; adieu, mon bien-aimé Georges. Pensez à capitaliser, devenez des papas Grandet, faites comme Bilboquet, qui ne pensera plus qu'à amasser, une fois sa maison pleine de belles choses; travaillez à vous donner l'indépendance financière qui permet de planter sa tente là où l'on veut. Vous devez savoir

qu'il ne se dit pas ici dix paroles sans que vous soyez nommés, et que Bilboquet ne vous sépare jamais dans ses vœux, dans ses rêves et dans tous ses plans. Je donne à travers les distances une bonne poignée de main à mon cher naturaliste, volcans, soulèvements admis, et je mets des hommages pleins d'affection aux pieds mignons de la gracieuse, charmante et mille fois bénie comtesse Anna, autrement dite *Zéphirine, épouse Gringalet.*

Mille tendresses et mille encore de votre fidèlement dévoué

BILBOQUET.

CCCXXVII.

A MADAME LA COMTESSE MERLIN[1].

Mars 1847.

Chère comtesse,

Je me suis informé de vous à tout le monde au commencement de cet hiver, et on m'a dit que vous étiez à Dissay; par un hasard assez concevable, votre lettre ne m'est arrivée que par ricochets et je l'ai eue dimanche. J'ai dit à madame Gay, chez Victor Hugo, que je ne pouvais pas aller dîner avec vous et vos amis, — ce qui, vous le savez, me prive d'un grand plaisir. — J'ai dans ce moment, et pour dix jours seulement, un travail exorbitant, qui veut tous mes instants; mais, dès que j'aurai fini, j'irai vous voir, savoir de vos nouvelles, et vous demander une revanche; car, vous le voyez, tout n'est pas rose dans la vie littéraire, il faut souvent renoncer à bien des plaisirs!...

Permettez-moi de vous offrir mille amitiés dans mes hommages.

CCCXXVIII.

A MADAME LA BARONNE DE CRESPY-LE-PRINCE, A PARIS.

1847.

Chère et aimable amie,

Voici le nom et l'adresse des personnes à qui vous enverrez une invitation :

1. *Les Marana* lui sont dédiés.

M. le comte et madame la comtesse Guidoboni-Visconti, et mademoiselle Sophie Koslovski, 14, rue Castellane.

J'ai appris hier au bal, après vous avoir quittée, que la comtesse était indisposée; mais envoyez toujours : vous êtes une si grande magicienne!

En tout cas, gardez cette adresse parmi vos lettres d'invitation.

On m'apprend que ma lecture est remise à jeudi[1]; mais je ferai vite et viendrai si les chevaux peuvent prendre de mon impatience.

Trouvez ici l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CCCXXIX.

A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN, A PARIS.

Avril 1847.

Je ne vous savais pas en mal de feuilleton.

Je venais vous dire que je suis dans le même cas : pour 1° *la Presse*, 2° *l'Union*, 3° *le Constitutionnel*, et que je ne puis pas disposer d'un instant; car, outre l'emménagement de mes romans, j'ai le déménagement de tout mon mobilier.

Enfin, j'ai vu Émile, à qui cet article sur les trois ouvrages précédents est tellement indifférent, qu'il en veut très-peu. Quant à moi, je n'en ai parlé qu'au point de vue des abonnés de *la Presse*, qui ne connaissent pas tous *la tête* dont cette petite nouvelle est *la queue*[2]. Vous savez que, pour ce qui me concerne, je n'ai jamais rien voulu.

Ici, l'impossibilité me prend à la gorge. Je suffis à peine à mes travaux, et je transporte ma bibliothèque lundi.

Gautier, connaissant *le Père Goriot*, les *Illusions perdues* et *Splendeurs et Misères des courtisanes*, voyait dans l'article en question matière à un grand feuilleton critique, narratif, etc. Mais remarquez que c'est à son point de vue, et non au mien, qu'il le ferait. Mes idées sur moi sont très-mesquines.

Mille amitiés respectueuses.

1. Lecture de la pièce de *l'École des Ménages* à l'ambassade d'Autriche.
2. *La Dernière Incarnation de Vautrin.*

CCCXX.

MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

1847.

Ma chère Laure,

Tant que je ne t'écrirai pas : « Cela va bien ! » c'est que cela va toujours de plus mal en plus mal. Je travaille jour et nuit, je suis attaqué de tous les côtés, et il faut une terrible énergie pour que la tête reste libre quand le cœur souffre tant !

Mille tendresses.

Ça ne s'appelle plus *Mercadet,* ça s'appelle *le Spéculateur*. C'est vraiment, je crois, profondément comique. Mais il ne faut pas arrêter sur les romans ! C'est affreux ! toujours créer, travailler de la main droite, et combattre de la gauche !

CCCXXI.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 8 octobre 1847.

Ma chère sœur,

Je suis arrivé ici sans autre accident qu'une excessive fatigue ; car j'ai fait le quart du diamètre de la terre, et même davantage en huit jours, sans m'arrêter ni me coucher ; si j'avais doublé le chemin, je me serais trouvé par delà l'Himalaya ! Comme je suis arrivé dix jours avant ma lettre, j'ai beaucoup surpris mes amis, qui ont été très-touchés de mon empressement.

Cette habitation est exactement un Louvre, et les terres sont grandes comme un de nos départements. On ne se figure pas l'étendue et la fertilité de ces terres qu'on ne fume jamais, et où l'on sème du blé tous les ans. Quoique le jeune comte et la jeune comtesse aient à eux deux quelque chose comme vingt mille paysans mâles, ce qui fait quarante mille âmes, il en faudrait quatre cent mille pour pouvoir cultiver toutes les terres. On n'ensemence que ce qu'on peut récolter.

Ce pays est singulier en ce sens qu'à côté des plus grandes magnificences, on y manque des plus vulgaires choses de notre confort. Cette terre est la seule du pays qui ait une lampe Carcel et un hôpital. Il y a des glaces de dix pieds et pas de tentures sur les murs. Encore Vierzschovnia passe-t-il pour l'habitation la plus luxueuse de l'Ukraine, qui est grande comme la France. On y jouit d'une admirable tranquillité. Les autorités ont été pleines d'attention et je dirai même de galanterie pour moi; mais, sans ces miracles, jamais je n'aurais pu faire un pas, ignorant les langues des pays que je traversais. De la frontière européenne à Odessa, c'est comme un même champ de la Beauce.

Mon arrivée a été tristement annoncée par un affreux incendie qui a consumé plusieurs maisons; et, deux jours après, il en a éclaté un autre dont j'ai eu l'effrayant spectacle.

Malgré de si fertiles terres, la métamorphose de la denrée en argent est excessivement difficile, car les intendants volent, et les bras manquent pour battre le blé, qui se bat avec des machines. Néanmoins, on ne se figure pas la richesse et la puissance de la Russie; il faut le voir pour le croire. Cette puissance et cette richesse sont toutes territoriales; c'est ce qui rendra tôt ou tard la Russie maîtresse du marché européen pour les productions naturelles.

Et, à ce sujet, voici les renseignements que j'envoie à ton mari et les questions que je le prie de me résoudre.

Les deux comtes Mniszech ont une terre, l'une des plus belles du royaume, et située, heureusement pour eux, sur la frontière russe, à cinq lieues de France de la ville de Brody. A Brody commence la grande route de la Gallicie, qui aboutit au chemin de fer de Cracovie; et, de Cracovie en France, le chemin de fer sera terminé le 15 de ce mois-ci, car il n'y avait plus qu'une lacune de quelques lieues pour achever la section entre Haman et Hanovre, qui s'inaugure à l'heure où cette lettre vous parviendra. Or, en ce moment, la France, où il se fait une immense consommation de bois de chêne pour les traverses des chemins de fer, manque presque de bois de chêne. Je sais que les bois de chêne ont doublé presque de prix dans les constructions et dans la menuiserie en bâtiment.

Cela posé, ces messieurs, qui ont vingt mille arpents de bois de

chêne de haute futaie, peuvent vendre soixante mille pieds de chêne de dix mètres de hauteur, qui auraient en moyenne quinze pouces de diamètre à la base et dix pouces à l'endroit où l'on coupe la poutre par le petit bout. Il faudrait calculer le prix que l'on pourrait donner de chaque pièce au propriétaire en tenant compte : 1° du transport de Brody à Cracovie (quatre-vingts lieues), et 2° du fret des chemins de fer de Cracovie à Paris, y compris le passage du Rhin à Cologne et de l'Elbe à Magdebourg ; car, sur ces deux fleuves, les ponts-viaducs, n'étant pas faits à Cologne et se faisant à Magdebourg, exigent des transbordements ; et le transbordement de soixante mille poutres semblables n'est pas une petite affaire. Mais, si l'acquisition première est de dix francs par exemple, et que les frais soient de vingt francs pour le transport (je pose des chiffres pour expliquer mon raisonnement), que la poutre revienne à trente francs, la question est de savoir ce que valent à Paris soixante mille pièces de bois de chêne de trente pieds de longueur avec l'équarissage, lesquelles fourniraient soixante mille poutres de vingt pieds et soixante mille traverses de chemin de fer de dix pieds. Si cela valait seulement vingt francs de bénéfice, cela ferait douze cent mille francs.

Une affaire de ce genre ne peut pas se faire sans un banquier ; puis il va sans dire qu'elle ne peut se faire que par parties, qu'on peut commencer par dixièmes, et prendre deux ans pour cette énorme exploitation, en donnant des garanties. Or, je sais qu'en France, on vend un chêne de la dimension annoncée plus de cent francs. Dis à ton mari qu'il aura à l'administration du chemin de fer du Nord tous les renseignements possibles, soit sur le fret des quatre chemins de fer, qui sont au bout les uns des autres et qui vont de Paris à Cracovie, soit sur les transits et sur les rabais que font les compagnies quand il s'agit d'une pareille opération.

Il faut me répondre catégoriquement sur cette affaire, qui, si elle pouvait nous donner seulement cinq francs de bénéfice par poutre et deux francs par traverse, tous frais faits, serait une fortune de quatre cent vingt mille francs. Cela vaut la peine d'y penser. Or, il n'y a pas de doute sur l'existence des soixante mille pieds de chêne, et encore moins sur la faculté que j'ai de les faire acheter à un prix de x; mais je doute que l'on puisse les donner

à moins de huit francs, ce serait le dernier terme de vente. Comme je ne parle que de la bille de chêne et non des branches, il y aurait, si on se chargeait de l'abatage, peut-être cent vingt mille traverses à trouver dans les grosses branches, sans compter une incalculable quantité de bois de chauffage. De Cracovie à Brody, on compte quatre-vingts lieues de France sur toute cette route excellente et où, en hiver, le traînage a lieu. Il y a des postes organisées et, en outre, des relais tenus pas des juifs qui sont intelligents, d'une audace excessive en marchés, et qui donnent alors tous les bénéfices de la concurrence. Ainsi donc, répondez-moi le plus tôt possible, et que Surville me fasse un bordereau exact de tous les frais que causeraient le transport de Cracovie à Paris, les frais de transit, les droits d'entrée, s'il y en a en France, etc. Je saurai ici quels frais coûtera le transport de Brody à Cracovie et je l'ajouterai. Nous éclaircirons cette affaire par correspondance, et, au printemps, elle pourra se faire, si elle est faisable après un mûr examen. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'elle soit encore à faire quand on connaît l'insouciance des propriétaires de ces pays, qui sont des espèces d'Antilles glacées, où les propriétaires sont des créoles exploitant des habitations avec des moujiks. Ces deux messieurs Mniszech sont la loyauté même : il ne peut y avoir aucune difficulté sur l'exactitude de leur parole ou du contrat, et, quant à la coupe, ils ont l'intention de défricher deux mille arpents; ainsi sur deux mille arpents il n'y a nulle difficulté. On marquerait les arbres dans les quatorze mille autres arpents. Je souhaite que cette affaire soit faisable, et l'avis que je vous en donne vous prouve que je pense toujours à vous et à mes nièces. La question se réduit à savoir quel transport est plus cher, du transport par eau ou du transport par chemin de fer; car, si l'on transborde avec d'énormes bénéfices des *sapins* de Riga et d'Archangel au Havre, en faisant des fortunes à Riga, au Havre et à Paris, que sera-ce quand, au lieu de transporter des sapins, ce sera des chênes dont la valeur est au moins double !

Maintenant, je te charge pour moi d'une commission extrêmement importante : c'est de lire les journaux avec attention et de m'écrire un mot d'avis à l'instant, si le chemin de fer du Nord faisait un appel de fonds et indiquait un versement. Ceci, je te le répète, est

de la dernière importance. Voici mon adresse, que je te prie de ne donner à personne : « Monsieur de Balzac, à Vierzschovnia, près Berditchef, gouvernement de Kiev (empire russe), par Forbach, Cracovie et Brody. »

Je souhaite que cette lettre vous trouve tous en bonne santé et que je vous aie envoyé plus qu'une espérance.

J'ai, depuis deux jours, attrapé un gros rhume qui va durer probablement deux mois, et qui est tel que je ne puis quitter la maison. Je dois aller à Kiev, la Rome du Nord, la ville aux trois cents églises, pour saluer le général gouverneur, le vice-roi de trois gouvernements grands comme un empire, et obtenir mes permis de séjour. Il est matériellement impossible que je puisse retourner à Paris avant six ou huit mois, car l'hiver commence, et je ne peux pas me risquer à voyager en hiver. Il est probable que je serai à Paris vers le mois d'avril ; mais je reviendrai bien certainement ici, car nous voulons faire le voyage de la Crimée, du Caucase, et aller jusqu'à Tiflis. Ce voyage me sourit beaucoup ; il n'y a rien de beau comme ces pays-là. On dit que c'est la Suisse, plus la mer et les végétations des tropiques.

Allons, adieu ; mais encore un mot. Le choléra va nous revenir : il est à Kiev ou à peu de distance, et fait les ravages d'un choléra consciencieux. N'ayez pas pour moi la moindre inquiétude, car le choléra ne tue que les oncles à succession, et la mienne n'est pas encore assez considérable pour que le choléra me prenne en considération ; il laisse en repos les gens qui ont encore des dettes.

Mille amitiés à tous et à toi en particulier.

CCCXXXII.

A LA MÊME.

Novembre 1847.

Ma chère sœur,

Dis à Surville que les bois ont bien la dimension qui manque en France et qu'il y a bien cent mille pieds d'arbres ; mais ses calculs sont exacts, et il n'est que trop vrai que les prix de transbordement d'un chemin de fer dans l'autre, à Breslau, à Berlin,

à Magdebourg, à Cologne, rendent impossible l'exploitation de ces richesses. C'est à quoi je réfléchissais pendant que venait ta lettre. Il n'y a pas moyen de transporter les bois jusqu'à la Vistule, et de les charger à Dantzick pour le Havre, car il n'y a point de chemin entre le lieu de production et le Bug, qui est un des affluents de la Vistule. Cela m'a rappelé l'histoire d'une forêt de quarante-huit mille arpents, achetée cinq cent mille francs en Auvergne, et qui a ruiné l'acquéreur, à cause de l'impossibilité des transports. Depuis, on m'a dit qu'il y avait à Archangel des millions de pieds d'arbres gigantesques qui couvrent comme d'un immense radeau la mer Glaciale.

On ne se figure pas les richesses énormes qui sont accumulées en Russie, et annulées faute de voies de transport. Nous nous chauffons ici (et Vierzschovnia est un palais) avec de la paille! on brûle, par semaine, dans les poêles, toute la paille qui se voit au marché Saint-Laurent à Paris. L'autre jour, je suis allé dans le *follwark* de Vierzschovnia, qui est l'endroit où l'on met les meules de blé, où l'on bat le blé avec des machines, et il y avait, pour ce seul village, vingt meules de trente pieds de hauteur sur cinquante pas de longueur et sur douze pas de largeur. Mais les vols des intendants, les dépenses, diminuent beaucoup les revenus. Nous n'avons pas idée, chez nous, de ces existences-là. A Vierzschovnia, il faut avoir toutes les industries chez soi, céans : il y a un confiseur, un tapissier, un tailleur, un cordonnier, etc., attachés à la maison. Je comprends maintenant les trois cents domestiques dont me parlait à Genève feu M. H..., qui avait à son service un orchestre tout entier. Le comte Georges Mniszech, l'heureux mari de la comtesse Anna, possède, en Wolhynie, un château qui est le Versailles de la Pologne; je dois l'aller visiter. C'est son frère qui l'habite, car le comte Mniszech vit à Vierzschovnia.

Mon plus grand désir n'est pas encore près de s'accomplir. Madame Hanska est indispensable à ses enfants : elle les guide, les éclaire dans la vaste et difficile administration de ces biens. Elle a tout donné à sa fille, je savais ses intentions depuis Pétersbourg. Je suis, d'ailleurs, ravi de ce que le bonheur de ma vie soit dégagé de tout intérêt; je n'en suis que plus ardent à garder ce qui m'est confié. Je serai dans l'embarras pour environ deux

années encore, car l'année 1848 sera si dure à passer, que j'aurai besoin de retarder de quelques mois l'entier payement du solde de ma mère; à moins que mes travaux littéraires ne soient très-productifs. Il fallait venir ici pour me rendre compte des difficultés de tout genre qui se rencontrent dans l'accomplissement de mes vœux.

Le choléra sévit d'une façon cruelle autour de nous. A Savataf, il a enlevé neuf mille personnes, et, à Kiev, où je suis allé, il enlevait de quarante à cinquante personnes par jour; car je suis enfin allé à Kiev, et ces dames m'ont accompagné; le jeune comte était en route : il revenait d'une terre d'une immense étendue, grande comme tout notre département de Seine-et-Marne et arrosé par trois fleuves, le Dnieper, le Pripet et le Teterof; il s'agissait de renvoyer un intendant prévaricateur. Nous sommes allés à sa rencontre, et j'ai donc vu la Rome du Nord, la ville tartare aux trois cents églises, et les richesses de la Lauzat, la Sainte-Sophie des steppes. C'est bon à voir une fois. On m'a comblé de prévenances. Croiriez-vous qu'un riche moujik a lu tous mes ouvrages, qu'il brûle un cierge pour moi à saint Nicolas, toutes les semaines, et qu'il a promis de l'argent aux domestiques d'une sœur de madame Hanska pour savoir quand je reviendrai, afin de me voir. Le choléra a également passé à Vierzschovnia; dans ce moment, il est à Vienne, dit-on; mais nous sommes tous bien portants. Il a emporté un fils de la riche madame Branicka, à cinquante verstes d'ici. Nous avons, d'ailleurs, un excellent médecin, fixé dans le pays depuis vingt ans; car Vierzschovnia a une certaine population à cause d'une fabrique de draps, fort bons. On me fait un paletot, fourré de renard de Sibérie, en drap indigène, afin de passer l'hiver, et ce drap vaut celui de France. On fabrique dix mille pièces de drap par an.

J'ai un délicieux petit appartement composé d'un salon, d'un cabinet et d'une chambre à coucher; le cabinet est en stuc rose, avec une cheminée, des tapis superbes et des meubles commodes; les croisées sont toutes en glace sans tain, en sorte que je vois le paysage de tous les côtés. Vous pouvez imaginer par là ce que c'est que ce Louvre de Vierzschovnia, où il y a cinq ou six appartements de ce genre à donner.

Comme je travaille beaucoup en ce moment pour pouvoir publier à mon retour de quoi liquider mes affaires, je déjeune chez moi, et je ne descends qu'au dîner; mais ces dames et le comte Georges me font de petites visites. C'est une vie toute patriarcale, sans aucun ennui. Tout est convenable ici, tandis qu'ailleurs il y a une curieuse alliance de luxe et de misère. C'est le spectacle que donne Kiev. Je rapporte, pour mon escalier, des vues de Kiev faites par un allemand et fort bien lithographiées.

Vos lettres m'ont fait beaucoup de plaisir, et je suis enchanté de savoir par ma mère que la petite maison de la rue Fortunée est bien gardée, car madame Hanska avait les plus vives craintes sur cette habitation, où sont tant de richesses. C'est le produit de six années d'économies, et elle a peur des voleurs ou des malheurs.

J'ai reculé devant les frais de l'assurance du mobilier, car toute dépense effraye, quand il y a encore là tout à payer, et tout à dépenser en argenterie, linge, complément de mobilier, voitures, etc. C'est un nid construit brin à brin. Ma mère fera bien d'aller toutes les semaines demander si je suis arrivé, en ayant l'air de m'attendre : cela tiendra les gens en haleine.

Ce dont tu me parles est excellent si les choses sont comme tu me les écris; mais, si cela se faisait, je serais à temps à Paris, car j'espère y arriver dans les premiers jours de mars. Je le souhaite vivement pour mon compte, et, si la liaison est réelle entre *l'Ethnographe* et M. Chevallier, c'est là un sérieux motif pour hâter mon retour, car M. Chevallier sera tôt ou tard influent dans les affaires industrielles; il sera ministre dans un temps donné, soit de l'instruction publique, soit des travaux publics. Ici, tout dépendrait du caractère et du talent : c'est les deux seuls avantages à rechercher, la fortune n'est rien. On a vu des gens riches perdre leur fortune et ne pas la refaire. Tout le bonheur d'une femme est dans la capacité et le caractère agréable de son mari.

Adieu; c'est aujourd'hui le jour où l'on envoie un cosaque porter les lettres à Berditchef, à travers soixante verstes de steppes, et il faut finir.

Tu sais tout ce que je puis répondre à mes nièces; embrasse-les pour moi. Remercie bien Surville de la peine qu'il a prise, et que

Dieu vous protége tous! Tu ne m'as pas dit si Surville avait des ponts à construire en 1848, si ses affaires vont bien.

Écrivez-moi tant que vous pourrez, et croyez à toute l'affection de l'oncle, du frère et du fils.

Accusez-moi toujours réception de mes lettres, car les cosaques s'enivrent, perdent les lettres, et, si on les bat, cela ne rend pas la correspondance.

CCCXXXIII.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 26 janvier 1848.

Ma chère sœur,

Je reçois aujourd'hui toutes vos lettres, et n'ai que le temps de vous en remercier, car je me dispose à partir, et je vais faire ce voyage par un tel froid (nous avons eu 21 degrés ce matin!) qu'il faut prendre toute sorte de dispositions; mais mes chers amis se connaissent à ce métier, et je viens d'essayer un manteau à mettre par-dessus la pelisse, qui est comme une muraille.

Il y a quelques jours, en me promenant en traîneau, je me suis aperçu que ma pelisse de renard de Sibérie était comme une feuille de papier brouillard devant ce froid terrible. Je pars dans cinq jours. Le versement à effectuer au chemin de fer m'appelle absolument à Paris, et tout plaisir disparaît devant les affaires, surtout celles qui ne sont pas encore les miennes. Je t'écris donc ce mot à la hâte, pour te prier de dire à ma mère d'aller rue Fortunée prévenir qu'à compter du 16 février, il faut m'attendre tous les matins.

Ce ne serait pas une raison pour être inquiet si je n'arrivais point, car on peut, par suite de l'accumulation des neiges, avoir des retards de huit et même de dix jours, et rester prisonnier dans d'affreuses petites villes.

D'ailleurs, j'ai des affaires à Francfort et à Mayence, et je compte me reposer à Berlin, que je n'ai jamais eu le temps de bien voir.

Cette nouvelle de versement que m'a donnée Surville dans sa

lettre, m'a pris au milieu d'un grand travail qui allait bien, et que j'ai été forcé d'interrompre.

Ne dis mon arrivée à personne, car je veux rester quelque temps à Paris sans être visité par bien des gens qui fondraient sur moi et je veux avant tout finir mon travail.

A bientôt donc. Embrasse ma mère et tes filles pour moi. Fais mille amitiés à Surville, et trouve ici toutes mes tendresses.

CCCXXXIV.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, janvier 1848.

Ma chère mère,

Je te remercie du fond du cœur des quelques lignes que tu as jointes à la lettre de Laure, et je vais mettre ta complaisance et ton exactitude à contribution.

M. Gavault est chargé par moi de faire une échéance excessivement lourde à fin février 1848; mais M. Gavault a des affaires, et ce serait abuser beaucoup de sa bonté que de lui faire passer un ou deux jours à attendre, rue Fortunée, les arrivées très-capricieuses des effets à toucher là. Aucun des deux domestiques ne sait lire; personne que toi ne connaît bien ma signature et mon écriture. Donc, j'écris à M. Gavault le petit mot ci-inclus, que tu lui porteras. M. Gavault te remettra les fonds la veille de l'échéance, et tu retireras tous les effets, que tu lui reporteras acquittés. La veille, M. Gavault ira dire qu'on fasse du feu dans la salle à manger; on chauffera bien le calorifère, et l'Italienne te fera à déjeuner et à dîner. S'il fallait revenir le lendemain, car il y a des billets qui souvent viennent le surlendemain, tu voudrais bien y retourner. Je tiens, pour bien des motifs, à ce que les choses d'argent se passent en mon absence comme si j'y étais : il ne s'agit pas là de mes intérêts, il s'agit de ceux d'une personne qui m'est chère. Ainsi, je ne peux me fier qu'à toi pour une affaire de ce genre.

L'année 1848, par des causes indépendantes de toute volonté, me sera très-lourde et difficile à passer. Je travaille ici comme si j'étais à Paris.

Toutes mes dettes auront été payées par moi, et avec ma plume. Ce n'est qu'en 1849 que je commencerai ma propre fortune. En ce moment, tout le monde a des ennuis.

Mille tendresses; j'espère que je vous trouverai tous bien portants. Pour moi, je vais très-bien.

CCCXXXV.

A M. CHAMPFLEURY, HOMME DE LETTRES, A PARIS.

Paris, 29 février 1848.

Monsieur,

La dédicace que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser[1] est une de ces choses dont on ne remercie que par un serrement de main. Je devrais aller chez vous, et je suis obligé, en raison de circonstances que vous connaîtrez, de vous dire: « Venez me voir. »

Je suis arrivé d'un long et pénible voyage quelques heures avant la révolution; ce qui explique déjà bien des choses, sans parler du retard de cette lettre.

Vous arrivez, et nous nous en allons; vous êtes jeune, et nous sommes vieux. Moi, j'ai l'espérance pour ce qui vient. Vous donnez l'exemple du respect de ce qui fut et des consciencieux travailleurs; c'est bien.

Si vous me faites l'honneur de venir, venez le matin, et songez que je repars dans quelques jours.

Trouvez ici, quoi qu'il en soit, l'assurance des sentiments les plus distingués de confraternité littéraire avec lesquels j'ai l'honneur de vous saluer.

Carnaval ne s'appelle pas ainsi: il faut écrire *Carnevale*[2].

1. M. Champfleury avait dédié à Balzac un de ses ouvrages, *Feu Miette*.
2. Il s'agit de la biographie du musicien napolitain, publiée dans la première édition de *Chien-Caillou*.

CCCXXXVI.

A M. HIPPOLYTE ROLLE, RÉDACTEUR DU *CONSTITUTIONNEL*, A PARIS.

Août 1848.

Mon cher Rolle,

Je vous remercie cordialement des lignes flatteuses par lesquelles vous avez exprimé vos espérances pour la comédie des *Petits Bourgeois*[1], et qui me rendront ma tâche bien difficile. Mais j'ai fait rentrer la pièce dans les limbes du portefeuille ; vous comprendrez facilement les motifs qui me forcent d'ajourner la presentation de cette comédie bourgeoise. Est-ce au lendemain d'une bataille ou la bourgeoisie a si généreusement versé son sang pour la civilisation menacée, est-ce quand elle est en deuil qu'on peut la traduire sur la scène?

Le directeur du théâtre a pensé comme moi, et il a bien voulu, au nom des comédiens, accepter en échange une autre comédie, qui sera, nous l'espérons, incessamment représentée; ainsi la grande épreuve que vous avez si magnifiquement annoncée aura lieu, non sans périls pour celui qui se dit toujours avec plaisir votre tout dévoué camarade.

CCCXXXVII.

A MADAME DESBORDES-VALMORE, A PARIS.

Paris, 8 septembre 1848.

Les prières des poëtes sont des ordres ; ils ne parlent pas, ils chantent, et les écouter, c'est être charmé. Voilà ce que je vous puis répondre, en vous faisant observer que ma porte n'a jamais été qu'ouverte toute grande pour vous ; car elle vous écoute et n'a pas de résistance contre la poésie. Seulement, vous n'avez jamais songé, en votre qualité de poëte, que l'humble prosateur est un travailleur à qui les vingt-quatre heures de la journée n'ont jamais

1. Dans le feuilleton du *Constitutionnel* du 8 août 1848.

suffi, et qu'il ne pouvait grossir la cour que vous fait un grand nombre d'amis. Il ne peut qu'agir quand il le faut, et quand il sait qu'il le faut.

Tous mes hommages.

Je quitte la France pour bien longtemps; je ne sais si vous me ferez la faveur de venir recevoir mes adieux, et je mets ici un souhait de bonheur pour vous et tous les vôtres. Si je finis par être utile à la Comédie-Française, peut-être un jour M. Valmore y aura-t-il une place que son mérite lui devrait valoir depuis longtemps, et où il rendrait tant de services et au théâtre et aux auteurs.

Mille compliments pour lui.

CCCXXXVIII.

A M. CHAMPFLEURY, A PARIS.

Paris, 10 septembre 1848.

Mon cher monsieur,

Si l'on donne *la Reine des Carottes* avant le 16, faites-moi manger de ce légume littéraire, en m'avertissant et en me donnant une place.

CCCXXXIX.

A M. FROMENT MEURICE, A PARIS.

Vierzschovnia, 1848.

Mon cher monsieur Froment Meurice,

Le jour de mon départ, j'ai été si affairé, que j'ai oublié de vous reparler de la coupe de cornaline que vous avez à monter *depuis deux ans*, et j'ai été très-chagrin pour vous d'avoir à dire ici que cette chose était à faire; car vous perdez ainsi le commerce français, dont les inexactitudes sont l'antipode des mœurs de ce pays-ci, qui vit d'obéissance et d'exactitude. Aussi les Français passent-ils, juste titre, pour des fous, surtout depuis février 1848. Je suis très-humilié de voir les individus appuyer ces opinions-là.

Mais vous pouvez réparer cette omission en y mettant un peu de bonne volonté. Voici les détails de cette monture, que je vous répète, car vous les avez bien certainement oubliés.

Je désire que la coupe soit soutenue à ses deux extrémités par deux figures, l'une représentant l'Espérance et l'autre la Foi. Vous trouverez des allégories dans le tombeau du duc de Bretagne ou dans quelques ouvrages de dessin. Au besoin, M. Laurent-Jan vous en dessinerait pour moi, si vous l'en priiez. L'Espérance doit tenir une page, sur laquelle sera gravé en émail bleu : *Neuchatel, 1833,* et la Foi une autre page, sur laquelle il y aura un Amour à genoux qui tiendra la coupe de ses deux mains. La terrasse sur laquelle le tout reposera doit représenter des cactus, des plantes épineuses et des ronces. Sur les champs de la terrasse, disposée ainsi, et qui aura deux côtés, il faut de petits bas-reliefs représentant des arabesques ou des guirlandes de fleurs et de fruits. Le tout en vermeil.

Comme je vous donne cinq à six mois pour exécuter ce petit travail, vous pouvez m'en faire faire un croquis et le remettre à ma mère, qui me l'enverra.

Agréez mille compliments, pour vous et madame Froment Meurice.

CCCXL.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, 26 octobre 1848.

Ma chère mère,

Je suis arrivé depuis un mois environ, en très-bonne santé ; c'est une nouvelle que tu donneras toi-même à ma sœur, si elle est à Paris ; car j'espère qu'elle peut être dans le Midi, tant je désire que son mari ait eu l'affaire. J'espère aussi que ma lettre te trouvera heureuse et bien portante dans ton nouveau domicile, et que les complaisances que tu as eues pour moi n'auront pas trop dérangé tes habitudes.

Voici deux commissions que je te prie de faire :

1° Tu prieras Surville de t'indiquer le véritable et exact titre de l'ouvrage de Vicat sur les chaux hydrauliques et les bétons, et tu

prieras Souverain de l'acheter pour mon compte et de l'envoyer par les messageries; il faut faire plomber cet ouvrage à la douane de Radjivilof, et le soumettre à la censure de Kiev; 2° tu m'enverras la mesure exacte d'une nappe et de son napperon pour la table de ma salle à manger.

Dis au tapissier et à Grohé que je reviens dans les premiers mois de l'année prochaine, et talonne M. Paillard pour qu'il apporte la garniture de la cheminée du salon.

Aie la bonté d'assortir les bobèches en cristal doré, de manière à garnir toutes les bougies qui en manquent; mais tu ne t'occuperas de cela que lorsque les bras seront mis au salon blanc.

Enfin j'espère, ma chère mère, que nos affaires seront en assez bon état, malgré tous les malheurs, pour que je puisse, mes travaux aidant, te continuer, sans aucune chance de cessation, à Suresnes, la petite pension que je te fais actuellement, et c'est une nouvelle qui te fera autant de plaisir que j'en ai à te l'annoncer. Tous mes efforts tendront à pouvoir augmenter le chiffre le plus tôt possible.

Chère mère, dans ta première lettre, donne-moi la liste de tout ce qu'il y a de vaisselle plate à la maison, pour que je sache ce qu'il y a à commander à Froment Meurice, et que le service soit bien complet.

Enfin, lorsque M. Feuchère apportera les bras, je te recommande de les faire monter dans la chambre à coucher du premier étage et de le prier de prendre la mesure de deux consoles en cuivre doré à mettre de chaque côté de la porte des cabinets, dans le champ que fait le retrait de la boiserie; qu'il veuille bien me composer de très-jolies consoles dont la tablette soit en bois noir orné sur le champ de marqueterie de Boule. Il faut que ces consoles soient faites pour le mois d'avril, et le prix de chacune d'elles ne doit pas dépasser quatre-vingts francs. Elles sont comprises dans mon inventaire et doivent supporter deux vases de Chine, l'un en céladon gris craquelé (qu'il faudra que tu prennes par le bas pour le mettre en place, car tu ferais casser le haut, dont la monture est trop lourde), et l'autre est plat, à médaillons et à reliefs de fleurs et d'animaux. M. Paillard m'a tellement mécontenté que je ne lui ai pas commandé ces consoles et j'ai oublié de les demander à M. Feuchère.

J'espère que tout va bien, que tu es bien servie, que Zanella et François ont bien soin de toi. Tâche donc de trouver une jolie galerie en cuivre doré pour ta cheminée; c'est la seule chose qui manque dans ta chambre, et elle est urgente à cause du tapis. Je te recommande surtout que personne ne vienne dans la maison, nous tenons à cela plus que jamais.

Adieu, ma chère mère; soigne-toi bien, ne te laisse manquer de rien, et, si tu as besoin de quoi que ce soit, dis-le-moi dans ta réponse pour que je voie à te contenter. Embrasse bien mes nièces et Laure pour moi si elles sont à Paris, et mille amitiés à Surville. Si Surville en avait le temps, il serait bien aimable de te donner une note sur la manière de fabriquer le béton pour faire des digues en attendant que nous ayons Vicat, et de tout y bien expliquer sur les caractères de la chaux hydraulique. Mes amis sont dévorés par l'entretien des digues des étangs, et une instruction sur la manière dont on peut faire des digues en béton leur rendrait grand service. Ils font leurs digues avec des fascines de paille et de la terre.

Adieu encore, ma chère mère; je t'envoie mille tendresses en me disant, comme toujours, ton fils affectionné et respectueux.

CCCXLI.

A M. LAURENT-JAN, A PARIS.

Vierzschovnia, 1848.

Mon cher Laurent,

Si le Théâtre-Français refuse *Mercadet,* tu peux offrir la pièce, avec toutes les précautions d'usage, à Frédérick Lemaître. Je jouis ici d'une tranquillité qui m'a permis de travailler; aussi recevras-tu, cet hiver, plusieurs scénarios qui pourront occuper tes loisirs, car je veux ta collaboration. Tu auras bientôt *le Roi des Mendiants*. Je voudrais bien savoir ce que devient notre pauvre France, que les républicains tiennent au lit, il me semble. Je suis trop patriote pour ne pas penser à la profonde misère qui doit étreindre chacun, les artistes et les gens de lettres surtout! Quel gouffre que celui du Paris actuel! Il a englouti L..., H... et bien d'autres sans doute. Et toi, mon ami, que deviens-tu? La République te permet-elle

encore de déjeuner au café *Cardinal* et de dîner chez Vachette?

Nous avons ici un homme qui travaille le fer d'une manière merveilleuse; si tu voulais m'envoyer le dessin d'une coupe, si riche qu'elle soit, il saurait l'exécuter, soit en fer, soit en argent. C'est un Benvenuto Cellini poussé en pleine Ukraine, comme un champignon. Si tu pouvais enfin joindre à ce dessin quelques bonnes gravures qui se vendent souvent pour peu de chose et faire une petite collection d'ornements, je te rembourserais ces frais avec plaisir; je te dirais comment tu peux me les faire parvenir, et nous aurions aidé ainsi un digne et grand artiste en lui donnant des modèles.

Mille amitiés, malgré ton laconisme. Tout à toi de cœur.

CCCXLII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Vierzschovnia, 6 novembre 1848.

Ma chère mère,

Je t'envoie la somme que je t'avais annoncée. Depuis que je t'ai écrit, j'ai été attaqué si vigoureusement par une espèce de bronchite aiguë, que je suis resté dix jours sans pouvoir ni écrire ni sortir; et cette maladie n'a pas fait de bien au poumon en traitement. Donc, je ne pourrai pas être au jour de l'an à Paris, comme je le croyais; mais ce n'est pas une raison pour que j'oublie tes étrennes et celles de François. Puisque tu es contente de ce garçon, remets-lui de ma part quarante francs. Toi, chère mère, tu prendras cent francs avec lesquels tu te feras le cadeau qui te plaira. En outre, je crois qu'il y a pour vingt ou vingt-cinq francs d'étrennes indispensables, ce qui te rend compte du surplus ajouté à la somme que je devais t'envoyer; d'ailleurs, tu encaisseras le tout et tu m'enverras un arrêté de compte.

Nous avons ici un temps des plus doux, en sorte que le traînage ne pourra pas avoir lieu avant le mois de janvier, et je ne pourrai partir qu'alors. Dans cette extrémité, comme madame Hanska reçoit son fermage vers cette époque et qu'elle veut éteindre la dette faite pour la rue Fortunée, il est probable que je t'enverrai

la somme nécessaire, avec des instructions à M. Gavault, pour que cette affaire soit terminée dans les premiers jours de janvier; à cet égard, je t'écrira en temps et lieu.

J'ai été bien m ade avant la bronchite; mais, au moment où je t'écris, il y a un tel mieux dans le cœur et dans le poumon, qu'il faut croire que ces deux maladies successives ont été des crises heureuses pour la grande affection chronique que traite le docteur. Maintenant, il n'y a plus que les mouvements de haut en bas et les mouvements des bras qui déterminent des étouffements. Je puis marcher et même monter sur des collines sans trop de peine. On va reprendre le traitement pour deux mois.

Aussitôt mon arrivée, je terminerai tous les comptes de maison et les reliquats des fournisseurs.

Je te remercie bien d'avoir fini avec Zanella, elle quittera le faubourg où elle n'a rien à faire; mais recommande bien à François (à qui elle voulait jouer les plus mauvais tours) de finir par ne plus avoir *aucune relation avec elle;* et surtout qu'elle ne mette jamais le pied à la maison ni même à la porte, car elle est trop dangereuse.

Recommande toujours à François la plus grande discrétion avec les personnes du faubourg, car il a bien par là quelques petites accointances.

Vous pouvez, toi et Laure, toujours m'écrire, jusqu'à ce que je vous avertisse de ne plus le faire; car je calculerai l'époque à laquelle la correspondance de Paris devra cesser.

Avant l'hiver, fais prier le couvreur de bien visiter les toits, les gouttières et surtout la terrasse des coupoles et les coupoles elles-mêmes, afin qu'il ne puisse arriver aucun accident par la neige et les pluies.

N'oublie pas de faire du feu dans toutes les cheminées par les temps humides; n'épargne rien là-dessus et fais régner, au moyen du calorifère, la même température dans toute la maison.

Enfin, ma chère mère, voilà une terrible année terminée! elle a coûté des efforts qu'il est impossible de recommencer. Et n'y a-t-il pas de quoi effrayer en pensant qu'il sera dû encore tant d'argent pour cette maison?

Adieu; soigne-toi bien, attends-toi à me revoir pour la fin de

janvier ou au plus tard les premiers jours de février, et fais bien des amitiés de ma part à mes nièces, à ma sœur et à Surville. Je ne sais rien de leurs affaires, j'attends des lettres. Mille tendresses de ton fils soumis et respectueux.

CCCXLIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, novembre 1848.

Ma chère sœur,

J'ai renvoyé Zanella, car il m'était impossible de garder une femme qui me coûte des gages et de la nourriture, par le temps qui court; je conserve François, qui est indispensable pour garder la maison.

Mes obligations remplies, il ne me reste pas deux cents francs, et, après cela, je n'aurai plus de ressources qu'au théâtre, où je prévois que, même avec des chefs-d'œuvre, on ne fera pas de recettes. Dans cette extrémité, puis-je, moyennant une pièce de quarante sous donnée à ta cuisinière, l'avoir tous les lundis de grand matin? Elle ferait du bœuf à la mode pour huit jours, à moi et à François.

Mes amitiés à tout le monde.

Ce moment d'espérance qu'on a ne me trompe pas : la hausse est faite pour réaliser des bénéfices ; je regarde les affaires comme plus mauvaises que jamais, et je ne sais ce que nous deviendrons.

CCCXLIV.

A MESDEMOISELLES SOPHIE ET VALENTINE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, novembre 1848.

Mesdemoiselles et très-honorées nièces,

Je suis très-satisfait de vos lettres, qui m'ont fait ici le plus grand plaisir et dont tout autre qu'un oncle *connu par d'agréables*

ouvrages aurait conçu la plus noire jalousie, à cause de la légèreté gracieuse et de la perfection du style. Aussi vous vaudront-elles à l'une et à l'autre, comme récompense due à de si beaux talents un caraco, en magnifique *termolama*[1], garni des plus belles fourrures que votre auguste oncle tâchera de faire passer à la douane, et qui vous rendront l'envie de toutes vos compagnes à la classe de dessin. Vous n'userez sans doute jamais vos termolamas; cette belle et solide étoffe circassienne dure des dix et quinze années; il en est des termolamas comme des oncles à succession, il faut les assommer, les détruire soi-même avec préméditation, ce qui conduit (pour les oncles) en cour d'assises et (pour les termolamas) à en avoir de neufs; voilà!

Maintenant, ma pauvre Sophie, il ne faut pas t'inquiéter de la musique à faire avec madame la comtesse Georges, car elle a le génie de la musique comme elle en a l'amour, et, si elle n'était pas de naissance une héritière, elle eût été grande artiste. Si elle peut, dans dix-huit mois ou deux ans, venir à Paris, elle y prendra des leçons de contre-point et de composition; car il n'y a que cette science-là qui lui manque. Elle a des mains (sans exagération) d'enfant de huit ans, et ces mains imperceptibles, fluides, blanches, dont trois tiendraient dans la mienne, ont un doigté de fer, comme celles de Listz, proportion gardée. Ce n'est pas les doigts, c'est les touches qui plient, et elle étreint dix touches par l'envergure et l'élasticité de ses doigts; il faut voir ce phénomène pour le croire. La musique, sa mère et son mari, voilà son caractère en trois mots. C'est la Fenella du foyer domestique, elle est le feu follet de nos âmes, notre gaieté, la vie du château. Quand elle n'y est pas, les murs mêmes le savent, tant elle les égaye par sa présence. Elle n'a jamais connu le malheur, elle ne sait pas ce que c'est qu'une contrariété, elle est l'idole de tout ce qui l'entoure et elle est d'une sensibilité, d'une bonté d'ange; c'est, dans une seule expression, rassembler des termes que tout moraliste regarderait comme des impossibilités, et c'est pourtant d'une vérité qui saute aux yeux de tout ce qui la connaît.

Elle est profondément instruite sans pédanterie; elle est d'une

1. Étoffe de soie fort épaisse.

naïveté délicieuse en plein mariage et d'une gaieté d'enfant, rieuse comme une petite fille; ce qui ne l'empêche pas d'être d'un enthousiasme religieux pour les belles choses. Au physique, elle possède la grâce, plus belle encore que la beauté, et qui triomphe d'un teint encore brun (elle a seize ans à peine!), d'un nez bien dessiné, mais qui n'est charmant que dans le profil; la taille est ravissante, souple, svelte; les pieds, les mains d'une attache fine, distinguée et d'une petitesse dont je viens de parler. Puis tous ces avantages sont mis en relief par un air fier, plein de race, par cet air de grandeur aisée que toutes les reines n'ont pas, et qui est tout à fait perdu en France, où tout le monde veut être égal. Cette distinction extérieure, cet air grande dame est un des plus précieux dons que Dieu, le Dieu des femmes, puisse leur donner.

La comtesse Georges parle quatre langues, comme si elle était née dans les pays dont elle connaît à fond le langage. Elle est d'une finesse d'observation qui m'étonne moi-même; rien ne lui échappe et elle a, de plus, une excessive discrétion et une sûreté de commerce admirable. Enfin, après quinze jours passés près d'elle, on ne trouve rien de mieux que le mot de *perle fine* pour se la peindre à soi-même. Son mari l'adore, je l'adore, deux cousines sur le point de *vieillefillifier* l'adorent; et on l'adorera toujours, car on trouvera toujours de nouvelles raisons pour mieux l'aimer.

Je serais bien heureux d'apprendre que Valentine étudie autant que la comtesse Georges, qui, en dehors de toutes ses autres études, travaille encore spécialement et tous les jours son piano. Ce qui a fait réussir cette sublime éducation, c'est le travail, que miss Valentine fuit un peu trop; or, je dirai à ma chère bien-aimée nièce que *ne faire que ce qui plaît* est l'origine de toutes les dépravations, surtout chez les femmes. La règle, le devoir accompli ont été la loi de l'enfance de la jeune comtesse, bien que fille unique et riche héritière; aussi, à cette heure encore, est-elle petite fille devant sa mère; elle dispute à tout le monde l'honneur de la servir; elle est d'un respect anglais et féodal pour sa mère; elle sait concilier le profond amour avec le profond respect, la tendresse avec la familiarité, sans le moindre danger pour l'énorme distance qui se trouve entre une mère qui nous a fait ce que nous sommes et une fille, quelque achevée, quelque complète qu'elle soit. La jeune

comtesse n'a jamais dit que *vous* à sa mère, et le problème de la plus excessive tendresse et de ses obligations respectueuses est admirablement résolu. Ceci n'est pas une critique de nos mœurs, c'est une tentative d'explication de cette grande tournure, de cet air inexplicable de madame Hanska et de sa fille, et qui n'existe que par les *nuances;* or, nous avons, en France, supprimé les *nuances,* les *distances;* on ne peut donc plus y rencontrer, chez les femmes, ces mélanges, ces alternatives de la dignité personnelle et de ces humilités domestiques et religieuses. C'est en mesurant à chacun ce qui lui est dû, et en s'en acquittant avec grâce et dignité que l'on a plus ou moins cet air.

Ne prenez pas ceci pour une leçon, mes chères nièces, car je connais votre affection absolue pour vos parents, qui vous ont donné tout entier ce beau poëme de l'enfance, que ni votre mère ni moi n'avons connu, et que votre excellente mère se jurait de vous laisser goûter. Nous ne sommes pas nés en voyant des populations se prosterner devant des grandeurs sociales; nous n'avons plus, en France, le droit de nous croire des inférieurs, et, si personne n'y a plus l'air grande dame, nous sommes tous obligés d'acquérir une immense valeur personnelle; c'est ce qui pourrait faire de nous un grand peuple, si nous ne nous laissions pas dominer par des vanités bourgeoises.

Donc, je conjure Valentine de ne pas se laisser prendre à la nonchalance créole, de bien écouter sa sœur, de se donner à elle-même des tâches, des travaux à exécuter, ne fût-ce que pour s'accoutumer au devoir, sans négliger les soins ordinaires et quotidiens du ménage, et surtout de réprimer sans cesse la pente que nous avons tous plus ou moins à nous abandonner à *ce qui nous plaît;* car c'est par cette pente-là qu'on devient mauvais et qu'on roule dans les malheurs.

Assez de morale, car vous êtes de petites pestes bien capables de penser que je vous rends les caracos amers, et Dieu me garde d'imiter ces parents qui vous font acheter les plaisirs par des coups ou par des tartines pleines de rhubarbe morale. Néanmoins, je dirai encore à Sophie qu'il ne faut plus se moquer d'Armand. Armand est tout l'avenir de sa famille, il est l'espoir de sa vieille tante, il a pris la littérature comme état, il pioche beaucoup. A son âge, je

ne faisais peut-être pas mieux qu'il ne fait; pourquoi ne finirait-il pas par réussir? Il y a plus de Dominiquins que de Raphaëls dans les arts. Laissez-lui ses illusions; sans elles, que ferait-il? Laissez-lui cuver ses chutes, c'est son instruction; le public le cognera bien sans vous. Le rôle des femmes est de panser les blessures et de ranimer les courages abattus. Armand *doit croire* qu'il fait des chefs-d'œuvre; hélas! j'ai cru que *la Dernière Fée* était un livre incomparable, et le premier emprunt que j'ai fait a servi à imprimer les cinq cents exemplaires qui sont restés trois ans au fond d'un magasin! D'ailleurs, pensez à cette héroïque tante, si vraie mère! dorez ses vieux jours de quelques espérances, elle n'a plus que cela pour l'aider à mourir. Songez que, auprès d'Armand, il y a un père *enrhumé* de la gloire de son fils, comme le père du jeune Ducantal, et qu'il faut faire la part des énormités qu'une ferveur paternelle de ce genre fait commettre à un jeune auteur. Si l'on m'eût admiré comme cela, chez les miens, je ne sais pas ce que j'aurais pu envier au soleil!

Vous trouverai-je encore à Paris?... Je ne le crois guère. Vous serez sans doute dans le Midi. J'espère que votre mère se donnera le plaisir de me bavarder sur tout cela dans sa réponse. Engagez beaucoup votre grand'mère à venir vous voir, car j'ai peur qu'elle n'outre les devoirs qu'elle s'impose en gardant la petite maison de la rue Fortunée; François est sûr, et, quand elle lui dira de ne pas sortir qu'elle ne soit rentrée, elle peut être tranquille. Dites-moi bien ce que vous comptez faire dans le Midi et si vous vous y établissez tout à fait... Puisque vous donnez tant dans les arts, vous devez voir, mes petites filles, que c'est bien utile, non pas pour faire parade de ses talents ou d'en ennuyer son mari, mais pour devenir un vrai connaisseur et acquérir des objets d'art d'une grande valeur à des prix relativement insignifiants.

La petite maison de la rue Fortunée va bientôt recevoir de beaux tableaux; il y a, entre autres, une tête charmante de Greuze, connue sous le nom de *la Jeune Fille effrayée*, qui provient de la galerie du dernier roi de Pologne; deux Canaletti ayant appartenu au pape Clément XIII (Rezzonico); le portrait de la première femme de Jacques II, fille de Hyde Clarendon, par Netscher, et le portrait de Jacques dans sa jeunesse par Lely; deux Van Huysum, un Van

Dyck, etc. Il y a aussi trois toiles de Rotari, peintre vénitien du xviiie siècle, presque inconnu en France, qui a peint à Vienne, à Dresde, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg. Il a fait une grande fortune moyennant ses pinceaux, et l'impératrice Marie-Thérèse l'a fait comte d'empire romain; c'est le Greuze de l'Italie. Ces tableaux sont *di primo cartello* et ne dépareraient pas la plus belle galerie. Il y a, entre autres, une *Judith* de Cranach qui est une merveille. Quelle destinée ont les tableaux de toujours voyager, aller, venir, comme les pinceaux qui les ont faits!

Adieu, mes chères petites filles; étudiez le dessin et même la peinture, apprenez à distinguer les maîtres, à saisir leur manière, *leur faire,* afin de vous donner ces connaissances réelles qui vous empêcheront d'acheter de petites horreurs s'étalant effrontément dans leurs cadres dorés, qui ont l'air d'en jaunir d'humiliation et de dégoût.

Adieu, mes petites chéries. Je vous embrasse et vous aime.

CCCXLV.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Vierzschovnia, 29 novembre 1848.

Ma chère mère,

Je ne veux pas écrire à Laure et à ses petites, sans te dire un mot d'affaires et de tendresse. Tu n'as jamais répondu à une question que je t'ai faite à deux reprises sur François : à savoir *si tu l'as bien formé à faire et nettoyer les lampes;* car c'est un article essentiel. J'aimerais mieux être assuré qu'il a ta dextérité, la propreté voulue dans cette fonction que d'apprendre qu'il fait de la tapisserie. Ainsi la direction des calorifères, la surveillance de la chaleur dans la maison, le service des cheminées, celui de la porte, et le soin des belles choses, voilà à quoi je destine maître François. Or, toi seule peux bien lui enseigner à avoir des mains de fille allemande, douces à ces belles choses, à les traiter avec délicatesse, à ne pas lâcher son balai ou son plumeau à travers tout. Tâche surtout de lui inspirer de l'attachement pour la maison, pour moi-même, en stimulant son amour-propre et lui disant

qu'il doit être fier d'être à moi, que je m'intéresse à lui, que je compte sur lui; car il est vraiment du bois dont se font les bons vieux domestiques d'autrefois qui s'incrustaient dans les familles.

J'ai dit un mot de Marguerite à Laure, car j'ai besoin de savoir si elle peut être à la rue Fortunée vers le 20 janvier. Il faut qu'elle connaisse l'usage du fourneau, et, pour elle, un peu novice, il sera peut-être nécessaire que M. Santi ou le fumiste lui fasse la leçon et lui apprenne à bien s'en servir.

Je te rappelle aussi qu'un domestique sûr, dans le genre d'Antoine, me sera indispensable, si nous ne rattrapons pas Antoine, dont tu m'as parlé comme d'une perfection.

Depuis la lettre que je t'ai écrite il y a quelques jours, j'ai repris mon traitement et le docteur demande six semaines pour me mettre en état de voyager; ainsi je serai bien sûr vers la fin de janvier à Paris, mais je t'écrirai quinze jours à l'avance, comme tu le désires pour arranger la maison et lui donner tout son lustre. J'ai un peu repris, la maigreur a disparu, et je reviendrai rajeuni, nonobstant la maladie.

J'espère que tu vas bien, et que tu prendras en patience les deux mois que tu as encore à passer dans ton petit désert parisien. Ah! si tu étais ici, que deviendrais-tu donc?... Il faut faire quatre lieues dans les neiges ou les champs de blé avant de trouver un curé qui, rien que pour se montrer, demande seize francs, et qui n'administre les sacrements qu'à beaux deniers comptants. Ah! quinze jours en Ukraine te feraient trouver la rue Fortunée bien ravissante, d'autant plus que, sûre de François, tu peux aller voir Laure et ses filles, tant que tu veux. Nous serions désespérés de te savoir esclave au point de n'oser aller et venir; amuse-toi donc autant que tu le pourras. Si tu savais combien nous sommes reconnaissants ici des peines que tu te donnes pour tout bien entretenir rue Fortunée, car ce serait affreux d'avoir dépensé tant d'argent et de ne pas trouver cette maison dans toute sa fraîcheur; pour ma responsabilité, j'en serais au désespoir.

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse bien tendrement et te présente mes respects.

CCCXLVI.

A MADAME CHIRKOVITCH, NÉE RZEVUSKA, A DRESDE.

Vierzschovnia, 29 novembre 1848.

Je ne m'attendais pas, madame, au plaisir de vous remercier, à Dresde, de l'aimable lettre d'adieu que vous m'avez écrite d'Ostende et qui a fait tant de plaisir à votre sœur. Je vous croyais en Italie, et vous voici sur la route d'Olesine : permettez-moi de vous en féliciter; vous savez pourquoi, et je ne veux pas imiter M. de Voltaire en me répétant. Passer l'hiver à Dresde quand la comtesse Olizar s'y trouve, cela vaut mieux que Nice, et vous ne perdez pas au change, car, par les quelques heures que j'ai eu le bonheur d'obtenir d'elle, j'ai vu pourquoi votre sœur l'aimait tant; c'est une délicieuse personne, aimante, spirituelle; enfin, je ne sais si c'est l'affection si touchante qu'elle lui porte qui a été le talisman, mais elle m'a tourné la tête. Vous savez par vous-même que tout ce qui a frôlé la rose m'est sacré. Je suis ici, vous le comprenez, le plus heureux du monde, Georges et Anna sont deux anges du plus beau modèle, s'aimant évidemment pour la vie, exquis et gracieux pour tous ceux qui les entourent, et particulièrement pour moi, ce qui m'ôte jusqu'à la pensée de Paris. Je ne sais pas comment l'on ne préfère pas Vierzschovnia au monde entier, quand on a la possibilité d'y être près de votre adorable sœur et de ses deux enfants.

Mais rien n'est insupportable comme les gens heureux; cela fait une si grande dissonance avec le monde, que je me hâte d'en finir sur notre égoïsme à quatre.

Parlons de vous et de vos enfants. Votre chère Pauline aura, je l'espère, recouvré sa fraîcheur de camellia qui la rendait si ravissante, que tous les Parisiens se retournaient pour la voir, et peut-être aussi pour déguster la grâce de la mère. Elle se porte sans doute à merveille et vous la marierez peut-être à Dresde. J'ai vu, par un passage de la lettre de madame Caroline à Anna, que, sans doute, grâce à vous, j'avais le bonheur de ne pas lui être indifférent; j'ai reconnu là votre partiale amitié. Je vous en prie, donnez

de la grâce aux remercîments que je vous prie de lui faire pour moi. Peut-être vous remercierai-je de ce service d'amie si vous venez en Ukraine, dans ce paradis terrestre où j'ai déjà remarqué soixante-dix-sept manières d'accommoder le pain, ce qui donne une haute idée de l'invention des naturels du pays pour varier les choses les plus simples. Aussi croiriez-vous que, dans cette vie en apparence uniforme de Vierzschovnia, il n'y a pas la moindre monotonie! Voilà deux mois et demi que j'y suis, et je n'ai pas eu encore dix minutes pour penser à la littérature ou à mes affaires, et je ne prévois pas le jour où je pourrai travailler. En est-il ainsi en Lithuanie? Y arrangez-vous les gruaux de soixante-dix-sept manières?

A propos, y apportez-vous des bronzes et des pendules? Cette si forte envie de mettre des pendules chez vous m'a fait soupçonner qu'on devait y oublier les heures[1].

Puisque vous voyez madame Olizar, rendez-moi le service de mettre mes hommages à ses pieds, en me rappelant à son souvenir; dites-lui que sa lettre a fait sauter de joie madame Éveline, et que j'ai raconté très-orgueilleusement sa visite de point en point à la petite maison Beaujon que vous avez honorée de votre attention.

Vous savez tout ce que vous devez dire pour moi à vos chers enfants; mais, quant à vous, cela se dit en deux volumes ou en trois mots; aussi faut-il prendre ici le plus court, en signant avec respect, tout à vous.

CCCXLVII.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, 20 décembre 1848.

Ma chère mère,

Les affaires sont si dures, ici comme ailleurs, que j'ai été obligé d'écrire à Souverain pour le prier d'attendre encore. C'est assez

1. Les Polonais ont un goût très-prononcé pour les pendules et les bronzes, ils le poussent même jusqu'à l'extravagance : point d'hôtel ni de château qui ne soit littéralement encombré de ces objets, lesquels ne sont pas toujours des œuvres d'art.

te dire que les sacrifices ont un terme, et qu'il ne faut lasser personne, pas même les gens qui nous sont le plus attachés. Ces perpétuelles dettes de la maison n'ont pas été sans faire un mauvais effet, et, si quelque nouvelle affaire survenait, je ne sais pas si mon avenir n'en serait pas atteint.

Néanmoins, songe bien que, quant à toi, rien n'est changé; ta petite pension sera toujours exactement payée, et je suis très-chagrin lorsque j'apprends, par la lettre de Souverain, qu'à ton âge tu vas à pied, de la rue Fortunée chez lui. Songe bien que, si tu vas à pied, c'est parce que tu le veux bien, car je t'autorise, pour tout ce qui me regarde, à prendre des voitures et à les porter en dépense sur mes comptes. Il n'est pas naturel que tu ne fasses pas pour moi comme je ferais moi-même.

Je ne veux revenir que tout fini, en bien ou en mal.

Sois donc extrêmement prudente pour tout ce qui me regarde, car il serait fatal de *causer* de mes espérances, qui deviennent très-hypothétiques.

J'aime mieux que tu paraisses désespérée qu'autrement. Et j'ai mes raisons pour t'écrire ainsi. Dis toujours que tu m'attends d'ici à trois mois.

Souverain a dû envoyer chez moi un Dictionnaire des sciences médicales relié; mais il aura maintenant à envoyer d'autres livres que je lui ai demandés pour ma bibliothèque.

Nous avons fini l'inventaire de la maison, et nous trouvons que mobilier et maison vont à trois cent cinquante mille francs ! C'est cela qui épouvante; nous ne sommes pas encore à même d'en jouir, et l'on est fâché d'avoir engagé une si forte somme, en voyant quel parti l'on en tirerait actuellement dans les fonds publics, au prix où ils sont.

Je confie à cette lettre mes vœux pour l'année 1849 : je souhaite que tu te portes bien et que les affaires de Surville aillent à son gré; que la grande affaire de ma vie se termine, et qu'alors tu puisses vivre tranquille et heureuse.

Relis attentivement mes notes sur mes affaires, pour les bien suivre au pied de la lettre.

Enveloppe tous les bronzes dorés de vieux linges en coton, car il faut tout conserver frais.

Adieu, ma chère mère ; pense que les peines que tu prends pour moi seront les derniers petits ennuis que je te donnerai.

Mille tendresses respectueuses de ton fils affectionné.

CCCXLVIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 6 janvier 1849.

Ma chère sœur,

Je vais te charger d'une commission à la bonne exécution de laquelle je tiens énormément, car il s'agit d'être agréable à quelques personnes ici, et c'est une de ces occasions rares que je saisis avec empressement.

Ton rôle est excessivement agréable, car il ne s'agit que d'aller remettre, en compagnie de M. Ambroise Thomas, qui ne sera pas inutile, la lettre ci-incluse à M. Sauvageot, ancien premier violon de l'Opéra et ancien inspecteur des douanes. M. Sauvageot est un des plus célèbres connaisseurs en bric-à-brac ; c'est un archéologue pratique d'une haute distinction, et il a la plus belle collection de Paris. Je devais toujours l'aller voir, mais je n'aurai de temps à moi qu'après que j'aurai conquis à la fois mon bonheur et ma tranquillité. Je lui écris pour le prier de me chercher deux violons, voilà tout, et je lui donne les indications nécessaires. Tu te borneras donc à lui demander l'heure à laquelle on peut le voir pour lui remettre une lettre de moi, à lui aller porter cette même lettre, à tâcher de voir sa collection, et à le prier de permettre que tu envoies ou viennes savoir le résultat de ses recherches.

M. Thomas doit connaître M. Sauvageot, et il peut t'épargner la peine de lui écrire en allant voir M. Sauvageot, qui demeure rue du Faubourg-Poissonnière, 56, maison de Poirson, ou à côté. Et alors, une fois que M. Thomas aura demandé à M. Sauvageot l'heure favorable pour le venir voir, tu lui remettras ma lettre, et il sera possible que, séduit par tes grâces, le célibataire Sauvageot vienne te donner lui-même sa réponse, que tu m'enverras aussitôt que tu l'auras.

Comme le cosaque va à Berditchef et que, par un effet du

hasard, je t'écris au moment même où il va partir, je n'ai que le temps de te faire mille amitiés, et de t'embrasser, toi et tes filles, en te souhaitant une bonne année. Une poignée de main à Surville.

CCCXLIX.

A M. MICHEL LÉVY, ÉDITEUR, A PARIS.

Berditchef, 19 janvier 1849.

Mon cher monsieur Lévy,

La façon dont la Comédie-Française a accueilli la pièce du *Faiseur*, en manquant à des conventions préalables qui l'engageaient, m'a obligé à retirer la pièce. Je n'oublie point qu'elle a été composée sous votre responsabilité; donc, je vous prie de faire faire le compte de ce qui peut être dû pour la composition et les corrections, de remettre ce mémoire à ma mère, rue Fortunée, 14, et de la prier de me l'envoyer; et, alors, à la fin d'avril, on l'acquittera chez moi. Seulement, veillez à ce que le mémoire soit strictement fait, comme pour vous.

Je vous remercie de tous vos bons soins dans cette circonstance, et, dans peu, j'espère que cette affaire sera remplacée par d'autres. Il y a bien longtemps que je pense qu'on ne doit travailler que pour des théâtres à directeurs, et encore avec des traités.

Puis-je compter sur vous, monsieur, pour veiller à ce qu'il ne soit pas tiré d'épreuves du *Faiseur*, pas même pour moi, et à ce que les formes soient distribuées promptement?

Mille pardons de ces petits soins, que je réclame de vous à cause de mon absence; et agréez l'assurance des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur.

CCCL.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, janvier 1849.

Ta lettre, ma chère sœur, m'a fait un très-grand chagrin, à cause de la nouvelle du non-payement de C... Les affaires ne peuvent

pas aller bien en France, tant qu'il n'y aura pas un gouvernement régulier; et Louis-Napoléon est, comme dit Laurent-Jan, une échelle pour nous retirer de l'égout de la République. Ainsi, pendant encore un an, les affaires souffriront et seront en suspens en France. Que Dieu nous protége !

Je travaille beaucoup, car je ne vois rien en beau. J'ai mes amis avec trois grands procès sur les bras, et nous irons sans doute à Pétersbourg, où ces procès les mèneront. La comtesse ne veut rien décider que ses enfants ne soient tranquilles et sans ennuis de fortune. D'ailleurs, les dettes de ton frère, soit particulières, soit communes à la maison, l'inquiètent énormément. Néanmoins, j'espère revenir vers la fin d'août, et, dans tous les cas, je ne veux plus me séparer de la personne que j'aime. Ainsi, je suis comme le Spartiate : je reviens dessus ou dessous le pavois.

Je compte beaucoup sur toi pour la petite commission musicale que je t'ai donnée. J'ai si peu d'occasions de faire plaisir à mes amis, que je les saisis au vol.

Laurent-Jan a ordre que, pour *le Faiseur*, tu aies une bonne loge; car, puisque ma mère ne va pas au spectacle, toi, ton mari et tes filles, vous représentez la famille, et vous devrez avoir une place d'honneur, comme à une bataille. S'il y a victoire, cela ne peut pas faire d'argent; ce sera un succès... *Marâtre!* et je finis une pièce, *le Roi des Mendiants*, qui, j'en suis sûr, donnera à Hostein les cent quarante belles représentations des *Girondins*, et à moi vingt mille francs dont j'ai bien besoin, car, depuis septembre 1847, je n'ai rien gagné.

Comment t'en tires-tu dans ton ménage? comment Surville voit-il les affaires? comment vont ses ponts? L'alternative que je savais, pour C..., m'a navré. Mais quelles fortunes sont sûres par le temps qui court ! Mes amis sont bien inquiets; aussi travaillé-je à me créer un répertoire, car l'avenir m'épouvante ! Et comme nous regrettons la maison, cette scélérate de bonbonnière du prix de quatre cent mille francs ! Que ne fait-on pas aujourd'hui avec quatre cent mille francs ! Il est vrai que nous en devons encore cent mille.

Tout est désespérant ! car figure-toi qu'on ne peut pas envoyer d'argent hors de ce pays. Outre la défense impériale, les juifs

prennent quinze et vingt pour cent de commission; en sorte que, le voudrait-on, le pourrait-on, c'est une ruine! On n'a pas idée de l'avidité des juifs d'ici. Shylock est un drôle, un innocent. Songe qu'il ne s'agit que de change. Quant au prêt, c'est du cinquante pour cent quelquefois, et même de juif à juif!

Vous avez, toi et tes filles, tout le temps de m'écrire. Ainsi, tenez-moi au courant de ce que ne disent pas les journaux.

Si Hostein avait su avoir Frédérick (qui, me dit-on, a quitté la Porte-Saint-Martin) pour jouer *le Faiseur,* tout eût été sauvé : il aurait eu cinquante bonnes représentations, et il aurait pu reprendre *Vautrin.* C'eût été un bien beau coup de partie. Mais je vois d'ici que cet esprit d'audace lui a manqué entièrement. Mercadet sans Frédérick ou sans Régnier, c'est la mort du *Faiseur.* Peut-être, lorsque tu auras cette lettre, tu seras à la veille de cette catastrophe... ou du triomphe. Que l'un et l'autre te soient légers!

Mille gentillesses à tes deux petites. Je vois déjà Valentine insurgée contre les murmures et les sifflets, Sophie plus digne, toutes deux en grande toilette; et toi ma chère sœur... Mais que peut une loge contre une salle?

J'attends des lettres de vous, car vous avez dû en recevoir de moi.

Mille amitiés à Surville, et à toi mille tendresses, ma pauvre Laure! Hein, la vie est lourde, n'est-ce pas? Eh bien, sois tranquille, tu n'es pas la seule à trouver tes épaules chargées, et je ne sais pas si l'incertitude du bonheur n'est pas plus cruelle que l'incertitude de la paix et du travail; car enfin Surville est un grand travailleur, et jamais le travail n'a été sans récompense. Espérons tous! l'espérance m'a toujours sauvé.

J'espère que tu me rafraîchiras le cœur de quelques bonnes nouvelles. Si ma lettre arrive à temps, je te recommande de n'oublier personne dans la distribution des loges; et demandes-en largement à Hostein; s'il ne te satisfait pas, gare à lui!

Encore mille tendresses, et mille bénédictions à tes enfants!

CCCLI.

A MADAME CHIRKOVITCH, A DRESDE.

Vierzschovnia, janvier 1849.

Madame,

Votre aimable lettre m'a prouvé, pour la dix millième fois, que les hommes suspectés de supériorité sont des parias. Si j'eusse été un homme ordinaire, vous seriez venue à Vierzschovnia, et vous nous auriez accordé le charme de votre présence. Il y a bien longtemps que j'envie les sots. Par politesse, tout le monde s'efforce de prouver à un sot qu'il est un homme supérieur ou qu'il n'a rien à envier aux gens supérieurs, tandis que le monde tend à prouver à ceux à qui souvent par erreur il accorde le fatal don de supériorité, qu'ils ressemblent, la plupart du temps, à des sots. Je me suis trouvé un homme très-ordinaire en lisant votre lettre, car elle était évidemment destinée à me démontrer que j'étais encore plus supérieur que je ne le pensais dans ces moments où l'on prend les flatteries pour des vérités, et c'est à ce seul titre que j'accepte la promesse d'amitié que vous daignez me faire. Je serai sûr qu'une autre fois j'aurai le bonheur de vous voir et celui d'être toujours bien accueilli de vous.

Plaisanterie à part, je crois qu'on admire les gens supérieurs qui sont toujours supérieurs, mais qu'on aime ceux qui, dans la vie ordinaire, oublient complétement leurs rayons. C'est ce qui m'a expliqué pourquoi l'on ne pouvait pas aimer faiblement l'adorable sœur que vous avez à Vierzschovnia. Voilà, madame, la plus extraordinaire supériorité que j'aie rencontrée : elle a tout, même la vertu la plus rigide, et elle ne montre jamais ni son universelle instruction, ni sa piété, ni sa vertu, ni ses immenses qualités. Il est impossible de lui appartenir sans lui ressembler, et c'est parce que je le crois que tous les siens me sont sacrés.

Vous comprenez alors, madame, qu'il m'est impossible de rester indifférent aux bontés que vous daignez me témoigner. Je regarde, d'ailleurs, votre amitié sincère comme une chose trop précieuse

pour ne pas en être fier, et j'irais jusqu'à Dresde vous en remercier, s'il m'était possible de quitter votre sœur; or, on peut tout faire ici-bas, excepté l'impossible.

Je ne peux vivre que là où est madame Éveline, et, avec le temps, l'attachement et ses douceurs, c'est devenu pour moi la nécessité de mon existence. Il n'y a plus en France ni gloire, ni ambition, ni succès ; tout cela, pour moi, c'est elle ! Mais, entre nous, ne mérite-t-elle pas d'être servie et aimée ainsi, celle dont toute la vie est piété vraie, devoirs accomplis, sentiments profonds, douceur, bienfaisance, et qui certainement, pour ceux qui la connaissent, est le Bien qui s'est fait beau et femme.

Quant à moi, je ne comprends pas qu'on ne vive pas près d'elle, car elle est, pour l'âme, ce que le climat de Naples et de Nice est pour les poitrinaires.

Pardonnez-moi, madame, de vous faire ainsi l'éloge d'une personne de votre famille et que vous connaissiez bien avant que j'eusse le bonheur de la rencontrer; mais j'ai une excuse, car si vous saviez avec quelle ardeur je voudrais avoir le droit de ne plus rien dire d'elle ! L'aurai-je jamais ? Si Dieu le veut, je me dirai alors avec une bien grande joie autre chose que

Votre respectueux serviteur.

CCCLII.

A M. MIDY DE LA GRENERAYE-SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 9 février 1849.

Mon cher Surville,

La fin de ta lettre m'a fait bien du chagrin, car ce que tu avais en vue était magnifique !... Tant que la monarchie, et la monarchie forte et puissante, ne sera pas rétablie, il n'y aura pas d'affaires possibles en France. Bien plus, je crois que prochainement il y aura un mouvement *montagnard;* mais je crois que ce sera le dernier et qu'on en finira avec l'impossible République, qui nous coûte, à nous deux particulièrement, et à la France tant de pertes et de misères. Si tu n'as pas cette affaire, que feras-tu ?

Je suis resté deux jours, avant-hier et hier, triste de cette lettre; car, comme tu le dis, je ne puis rien ici et je ne pourrais rien là-bas, puisque, loin d'avoir quelque chose à moi, j'ai une grosse dette pour la personne dont je suis en quelque sorte le prête-nom.

Ne crois pas qu'on jouisse de sa tranquillité en pensant à la situation des siens, telle que je la vois. Aussi, suis-je bien heureux, dans ce grand chagrin, d'avoir au moins assuré le bien-être nécessaire à ma mère, à qui je suis certain de donner la tranquillité jusqu'à ce que je puisse faire mieux. C'est une inquiétude de moins aussi pour Laure.

Les personnes avec qui je vis sont excellentes pour moi; mais je ne suis encore qu'un hôte très-choyé et un ami dans la véritable acception du terme. On connaît ici toutes les personnes de ma famille, et mes chagrins sont très-vivement partagés; mais que faire contre des impossibilités? Mon cher ami, l'Allemagne entière est minée, il n'y a pas d'intermédiaire entre la Russie et la France; enfin, l'empereur a défendu tout transport de fonds hors de ses États. Les payements que nous faisons à Paris coûtent douze pour cent de la somme envoyée, et encore *par exception,* grâce à l'intimité qui règne entre les Rothschild et la maison juive de Berditchef; c'est à se ruiner! Non-seulement il y a cette double entrave, mais, en outre, la personne chez qui je suis a subi deux incendies en deux ans. Cela a été le coup le plus funeste porté à notre avenir.

Tu me dis, mon cher ami, de jouir de la tranquillité et de l'hospitalité que je trouve ici. Hélas! les affaires des miens et mes propres affaires ne me laissent pas la tranquillité bien nette. Je comprends trop les malheurs, en ayant souffert d'inouïs... Il y a d'admirables affaires à faire ici; mais les Français ne peuvent entrer dans l'empire et je suis, avec notre ambassadeur, la seule exception à l'ordre de fermer les frontières aux gens de notre pays. Tu ne peux pas te figurer les immenses ressources de ce vaste empire! La Russie et l'Angleterre sont les deux seules puissances réelles, et l'Angleterre est factice, tandis que la Russie est positive; elle possède les grandes matières premières de toutes les productions.

Tu as bien fait pour toi d'aller chez Victor Hugo; mais, pour moi, c'était inutile, et c'eût été dangereux, si je n'avais pas l'in-

tention de ne plus me présenter à l'Académie. Il a parfaitement deviné que je voulais *mettre l'Académie dans son tort*.

D'après ce que me dit Laure, je vois, mon cher ami, que, pour le moment, tu vas procéder par une énorme réduction dans les dépenses et que tu vas chercher un appartement au fond de quelque faubourg. Je te recommande le faubourg du Roule; il y a dans Chaillot et dans Passy, du côté de l'Étoile, des logements pour rien. J'aurais bien des choses encore à te dire, mais le temps et le papier me manquent, et, d'ailleurs, j'écris à Laure. Conserve bien ta santé, c'est ta fortune.

Tout à toi.

CCCLIII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 9 février 1849.

Ma chère Laure,

Quoique j'aie écrit à Surville quelques mots, j'ai oublié de lui dire que, s'il a du temps de reste, s'il est à Paris, et qu'il puisse épargner à ma mère l'ennui de l'affaire du versement par action, il me fera bien plaisir d'aller au chemin de fer du Nord.

J'espère que tu as fini l'affaire des violons et que tu auras vu la superbe collection de M. Sauvageot, dont la connaissance t'aura été procurée par l'auteur du *Caïd*. Pardonne-moi de t'avoir ennuyée de cela; mais, à cette distance, il faut bien abuser des siens; d'ailleurs, la vue des merveilles Sauvageot aura été une compensation. J'attends avec bien de l'impatience la réponse pour les violons, et, par le temps qui court, ils doivent être à bien bon marché.

Tu as grand tort, à ton âge, de vouloir éclairer les amours-propres littéraires. Eh! qu'est-ce que cela te fait qu'Armand soit ou non un génie? D'abord, moi, je crois que, si Armand a une vocation, il peut parfaitement devenir un Clairville, et il fera fortune. En littérature, les médiocrités persévérantes font fortune, elles y gagnent l'incognito et dix mille livres de rente. Cela vaut bien une place. Il y a deux cents auteurs dramatiques sur six cents dans ce cas-là à

Paris. C'est le dilemme que j'aurais posé si l'on m'avait consulté. J'aurais dit : « Ou Armand a du génie ou il n'a que de l'entêtement; s'il a du génie, il sera malheureux, sans le sou et glorieux comme tous ceux qui ont du génie; s'il a de l'entêtement, il sera M. Clairville, M. Anicet, M. de Comberousse, qui gagnent, en travaillant, en piochant la terre dramatique, quinze ou vingt mille francs par an. » Ai-je pu éclairer B... lorsqu'il est venu à Passy et que j'ai essayé de lui démontrer que le français ne consistait pas à mettre des mots français à côté les uns des autres, et qu'une *idée* n'était ni un conte, ni une nouvelle, et qu'on ne pouvait gagner sa vie en littérature qu'en se faisant un nom? L'amour-propre littéraire en croit à peine *l'expérience,* comment veux-tu qu'il croie en ta parole ? D'ailleurs, dans ta position de mère, ayant en expectative deux filles à pourvoir, tu dois être, comme Sosie, *amie de tout le monde!*

Ce que tu m'as écrit de madame Delannoy me fend le cœur! Mon Dieu, moi qui ne peux rien tant que la littérature ne reprendra pas, et quand reprendra-t-elle? Je travaille beaucoup ici; mais je ne me mettrai à écrire que dans quelques jours, car j'attends une nouvelle qui doit influer sur mon sort, et, dans l'état d'incertitude où je suis, je ne peux pas me livrer à un travail suivi.

Je réponds par ce courrier à Laurent-Jan sur *le Faiseur,* relativement à ce que tu m'en as écrit. Si, par hasard, tu peux voir Laurent-Jan, qui est ton voisin, à propos de tout cela, tâche bien de déraciner en lui l'idée absurde qu'on lui a fourrée en tête sur les prétendus millions dans lesquels je nage. Une personne surtout aurait pu lui dire que je suis riche, ne fût-ce que pour me mettre en tort vis-à-vis de lui. Mais, hélas! tu ne le sais que trop, j'ai encore personnellement quelques dettes, et j'ai, en outre, plus de soixante-quinze mille francs à payer pour le compte de la maison de la rue Fortunée; sans mes amis, je ne saurais que devenir. Mais fais cela bien adroitement, car Laurent est un homme assez spirituel pour prendre le contraire de ce qu'on dit pour le vrai, lorsqu'on fait trop d'efforts pour le lui faire croire.

Tu me dis que vous pensez à quitter l'hôtel Rogron et à prendre sans doute un appartement à meilleur marché. Vous ferez bien; car, dans ces moments de crise, il faut restreindre les dépenses à

la nécessité pure, et, sous ce rapport, je puis me citer, car je ne dépensais à Paris que deux cents francs, tout compris, même mes voitures et mes voyages à Saché. Je vous conseille de battre les alentours de Passy du côté de l'Étoile, les Ternes, Chaillot, et vous trouverez, à bon marché, un appartement aussi considérable que le vôtre, et avec cela, si vous le voulez, vous pouvez réduire toutes les dépenses. A la place de Surville, je prendrais une seule chambre, dans un quartier central, où je mettrais mon bureau pour mes affaires. Et vous passeriez ainsi la crise. Tu sais quels moyens j'employais pour vivre à bon marché : je ne faisais la cuisine que deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, et je mangeais la viande froide dans de la salade. En me contentant du strict nécessaire, à Passy, je pouvais restreindre toutes les dépenses à un franc par tête. Je recommencerais cela très-bien sans sourciller.

Hélas! ma chère sœur, mes deux dents de devant, celles d'en bas, sont tout à fait perdues. L'une est tombée comme un fruit mûr, et l'autre sera tombée quand tu recevras cette lettre; ainsi nous ne pourrons plus nous mordre dans nos grandes petites querelles. C'est un vif chagrin pour moi, car je n'ai pas encore ce que tu as : mari et enfants. Ma carrière est libre, et ni le maire ni le curé ne l'ont ouverte; l'âge augmente, les agréments diminuent. O mes nièces! mes nièces! pensez à votre oncle, priez pour lui, pendant qu'il prie pour vous!

Alfred a pris un bon parti, car, en Afrique, il gagnera un grade et perdra ses illusions sur madame ***. En effet, elle aura sûrement un amant, et cela seulement pourra dégriser le pauvre garçon! Quant à Marie, rien ne m'étonne d'elle : elle a la légèreté de sa mère ou son insouciance sans avoir ses millions; elle vit toujours dans les nuages; je la plains comme je plaindrais un oiseau-mouche qui serait transporté en une seconde des tropiques en Laponie. Elle était faite pour fleurir dans un monde riche, élégant, sans s'inquiéter de rien, et les circonstances en veulent faire une adame Grandmain : il y a incompatibilité d'humeur entre son sort son caractère.

J'espère que tes filles vont bien; je sais que, dans les circonstances où vous allez vous trouver, elles ne manqueront pas de courage, qu'elles sauront se passer de bien des choses, car elles ont un père

et une mère comme il y en a peu sous le rapport de la tendresse! Surtout, toi, Laure, défie-toi de ton imagination, qui grossit le mal autant que le bien. Si j'avais fait des recettes au théâtre par *le Faiseur*, j'aurais pu partager avec vous; mais il faut attendre.

Adieu! n'oublie pas de m'écrire; car, même les choses pénibles, il faut les dire à ceux qui nous aiment et les cacher aux autres. Donc, tiens-moi au courant de toutes vos affaires.

Embrasse pour moi tes deux chères petites et songe à te vouer avec elles « aux choses les plus embêtantes de l'économie domestique », comme disait Flore dans je ne sais plus quelle pièce des Variétés. On s'y livre ici avec amour pour, un jour, n'avoir plus à s'en occuper. Les amis chez qui je suis sont admirables; ils vivent loin de tout commerce, dans une île déserte, avec cinq ou six Vendredis, et moi pour Robinson!

Allons, mille tendresses encore à tout le monde, et espérons que c'est au milieu des malheurs que tout change en mieux. Adieu.

CCCLIV.

A M. LAURENT-JAN, A PARIS.

Vierzschovnia, 9 février 1849.

Mon cher Laurent,

Ma sœur m'écrit les étranges transformations que Hostein veut faire subir au *Faiseur*. Ton esprit et ta raison ont dû te démontrer avant ma lettre qu'il est impossible de changer une comédie de caractère en un gros mélodrame.

Je n'ai jamais pensé que cette pièce pût aller au boulevard sans Frédérick Lemaître, Clarence, Fechter et Colbrun.

Donc, je m'oppose formellement à ce qu'on la travestisse. Mais je n'empêche pas que Hostein fasse faire une pièce sur ce sujet seulement, il faut que tu saches et que tu dises qu'au théâtre personne ne s'intéresse aux affaires d'argent; elles sont antidramatiques et ne peuvent donner lieu qu'à des comédies comme celle du *Faiseur*, qui rentre dans l'ancien genre des pièces à caractère.

Donc, je me résume: ma pièce restera telle qu'elle est. Les sujets

sont à tout le monde. Hostein, qui a une grande habitude du théâtre, n'en fera pas faire un drame, car il faudrait alors aller jusqu'à l'assassinat pour intéresser.

Maintenant, mon cher Laurent, si tu peux savoir de source certaine quels sont les deux académiciens qui m'ont donné leur voix dans ma seconde défaite, tu me feras grand plaisir, car je veux les remercier d'ici moi-même. Mais, comme plusieurs voudront être de ces deux voix, ne te trompe pas ; je veux être sûr des deux vraies voix.

L'Académie m'a préféré M. de Noailles. Il est sans doute meilleur écrivain que moi ; mais je suis meilleur gentilhomme que lui, car je me suis retiré devant la candidature de Victor Hugo. Et puis M. de Noailles est un homme rangé, et, moi, j'ai des dettes, palsambleu !

Janin a été très-gracieux pour moi ; je te prie de l'en remercier vivement. Si tu rencontres Gautier, dis-lui des choses affectueuses de ma part, car il me revient, de côté et d'autre, des nouvelles de *la Presse*. Ses articles font sensation en Allemagne, malgré les révolutions, les sermons philosophiques et autres nuages allemands. Autant à Rolle, mon vieux camarade, qui a, dit-on, parlé fort gentiment de LA COMÉDIE HUMAINE.

Tu auras sous peu *le Roi des Mendiants*, pièce de circonstance en république et flatteuse pour la majesté populaire. Un scénario superbe !

Dieu te garde, et compte sur moi comme sur un homme qui se dira toujours ton ami.

CCCLV.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, février 1849.

Ma chère mère,

Tu te plains de mon silence, et pourtant, si je compte bien, je ne t'ai pas écrit moins de sept fois depuis mon départ. Au reste, tu ne sais pas que la poste coûte fort cher dans ce pays, qu'*on* affranchit les lettres que j'envoie, qu'on paye celles qui m'arrivent, et

qu'on est trop délicat pour m'en parler. Or, je ne suis encore ici qu'un hôte, magnifiquement, royalement reçu, mais rien qu'un hôte qui ne doit pas abuser de l'hospitalité.

Il te paraît singulier que je n'écrive pas à mes nièces. C'est toi, leur grand'mère, qui as de pareilles idées sur l'étiquette de famille ! Tu trouves que ton fils, âgé de cinquante ans, est obligé d'écrire à ses nièces ! Mes nièces doivent se trouver très-honorées et très-heureuses quand je leur adresse quelques mots, je leur écris quand j'ai le temps ; leurs lettres sont gentilles, d'ailleurs, et me font toujours plaisir.

Ce que tu me dis de la situation de Surville est navrant ! Je devinais bien que, depuis un an, il n'était pas sur des roses ; et j'ai le chagrin de ne pouvoir encore lui venir en aide.

Surville, une si belle intelligence, un si grand, un si courageux travailleur, le voilà traqué par les événements, comme je l'ai été pendant vingt années ! Mais, moi, j'étais seul, et lui a femme et enfants, et sa femme est ma sœur, et ses filles sont mes nièces ! Aussi quels regrets n'ai-je pas d'avoir entrepris la maison de la rue Fortunée sur des bases si coûteuses ! et d'y devoir encore soixante-dix-sept mille francs, lorsque soixante-dix-sept mille francs, au taux des rentes, sont aujourd'hui une fortune, lorsque toutes mes ressources m'ont manqué, par suite de l'année de chômage littéraire !... Quand je pense que, sans Souverain, qui m'a prêté cinq mille francs, je ne pouvais pas partir, et que ces cinq mille francs sont remboursables en avril prochain ! Est-ce gai ?... Mais à quoi sert de gémir ; il faut payer, et c'est ce que j'essayerai de faire.

N'oublie pas, je te prie, d'aller chez l'agent dramatique, qui demeure rue Saint-Marc, 4 ou 6, au deuxième étage ; — M. Hostein te dira le nom ; — et, là, tu toucheras ce qui peut me revenir de mon tiers dans *Madame Marneffe*[1], et un reste de compte de *la Marâtre*. Tu te feras connaître comme ma mère, et, au besoin, tu prieras l'agent de faire vérifier chez Gossart que ma procuration y existe en minute, afin de n'avoir pas la peine d'en prendre une

1. Drame-vaudeville en cinq actes, tiré de *la Cousine Bette*, par M. Clairville, et représenté le 14 janvier 1849, au Gymnase-Dramatique.

expédition. Dès lors, il te payera mes droits tous les 8 ou 10 de chaque mois. J'espère qu'à la longue ce tiers de *Madame Marneffe* me donnera une petite somme.

Allons, adieu, ma bonne chère mère ; car j'ai beaucoup à écrire, et c'est demain le jour de départ du courrier. Tout ce qu'il me reste à te dire, c'est de te bien soigner, de ne pas te tourmenter et de prendre, pour tout ce qui me concerne, omnibus et voitures à gogo ! Quand je dis *ce qui me concerne*, tu sais bien que ces affaires-là sont aussi celles de la comtesse, et elle entend que tu aies le moins de fatigue possible.

Cette pauvre comtesse va de malheur en malheur : non-seulement elle a subi deux incendies, mais encore on lui a volé des sommes considérables dans la succession d'un oncle ! Tous ces événements funestes ont agi sur les heureux résultats qui sont à venir ; et voilà comment nous sommes comme des oiseaux sur la branche, et comment je ne suis toujours que l'hôte très-aimé, très-choyé de Vierzschovnia.

Adieu encore. Mille tendresses filiales et surtout mille remercîments pour tous les soins et toutes les peines que tu prends de mes affaires.

Je t'en supplie, quitte le moins possible la maison de la rue Fortunée ; car, si François est fidèle et bon, il n'est pas très-spirituel et peut faire bien des sottises !

CCCLVI.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 3 mars 1849.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de lettres de toi, ma chère sœur, et je n'en recevrai bien certainement plus ; car, lorsque tu auras celle-ci, je serai déjà ailleurs qu'à Vierzschovnia, préparant mon départ, qui, par les temps que nous avons, n'est pas une chose facile. Quand le *traînage* cesse, le dégel rend les routes impraticables, et les débordements font de tous les cours d'eau des obstacles invincibles, puisque les rivières sont sans ponts. L'hiver

ne nous a pas épargnés ici : nous avons eu les froids de 1812, et j'ai été pris, à Kiev, d'un quatrième rhume qui m'a fait longuement et cruellement souffrir ; le traitement de la maladie du cœur et du poumon étant interrompu, je n'avais plus de force ; car la période où j'en suis est un affaiblissement total du système musculaire dans ces deux organes. De là ces étouffements à propos de tout, même d'une parole dite sur un ton trop élevé. Pourtant, ce dernier rhume tire à sa fin, et nous allons tâcher maintenant de remédier à cette atonie musculaire ; autrement, le voyage serait bien difficile. Déjà l'état où je suis m'oblige à prendre un domestique, étant, quant à moi, incapable de porter un paquet et de faire des mouvements tant soit peu violents.

Tout cela n'est pas gai !

Je ne sais de vos affaires que les quelques lignes que ma mère m'en dit. Il paraît qu'elles vont bien. Je sais que tes petites s'amusent, et que vous *ballez* même quelquefois.

J'aurais bien voulu apprendre que M*** est de tous ces bals et que la grande affaire touche à sa fin. Mais le silence de la grand'-maman à cet égard me fait croire que, malgré les singuliers obstacles que je rencontre et qui sont interminables, l'oncle de cinquante ans pourrait bien devancer la jeune nièce et finir par gagner le pari. Nous sommes sevrés depuis bien longtemps des jolis bavardages de ces filles, à notre grande douleur.

J'espère être à Paris ou le 15 ou le 30 avril ; cela dépend de beaucoup de choses. L'état de la Gallicie offre aujourd'hui de si graves dangers aux voyageurs, qu'il faut attendre le résultat des mesures que prend le gouvernement pour rendre la sécurité aux routes. Il y a des bandes de voleurs armés qui pillent dans les villes en plein jour et y font des enlèvements. Puis, ici, la conclusion de la grande affaire de toute ma vie rencontre des difficultés malheureusement prévues et causées par de simples formalités ; en sorte que, bien qu'il nous tarde à l'un comme à l'autre de voir la rue Fortunée, il y a une grande incertitude sur le départ.

J'ai vu à la foire des Contrats, à Kiev, de magnifiques tapis persans dans le genre de la portière que M. H... m'a donnée l'année dernière, et, entre autres choses, douze chaises d'un travail miraculeux. Mais tout cela était d'un tel prix, qu'il a fallu y renoncer,

Nous avons préféré avoir des *termolamas*, pour Sophie et Valentine, qui auront là des meubles éternels ; car la jeune comtesse a un vêtement fourré fait avec du termolama que sa mère portait en 1830, et qui conserve encore ses couleurs. Je ne sais pas comment les Orientaux font pour traduire ainsi leur soleil en étoffes dans tous les genres. Ces peuples-là sont ivres de la lumière.

Je suis resté pendant vingt jours dans ma chambre, et mon seul plaisir a été de voir madame Georges Mniszech allant au bal dans des costumes d'une magnificence royale, car on ne sait pas ce que sont les toilettes en Russie ; c'est au-dessus, bien au-dessus de tout ce qu'on voit à Paris. La plupart des femmes ruinent leur mari par le luxe de leurs toilettes, et les danseurs ruinent la toilette des femmes par leurs brutalités. Dans une figure de la mazurka où l'on se dispute le mouchoir de la danseuse, on a mis en pièces un mouchoir de plus de cinq cents francs de la jeune comtesse, un des plus beaux de sa corbeille, que j'avais admiré avant son départ. La mère adorable a réparé cela en donnant le plus beau des siens, qui était deux fois plus riche : il n'y a de toile que pour se pincer le nez, tout est en point d'Angleterre. Voilà nos grands événements ; juge du reste.

Adieu ; mille tendresses à toi et à tes *muettes* filles, que je boude, et mille amitiés à Surville, à qui je souhaite un bon succès.

CCCLVII.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 22 mars 1849.

Ma chère Laure,

Il n'y a point de nouvelles à donner d'un désert ; il n'y a que celles qui me regardent personnellement, et celles-là ne sont point favorables.

Mes affaires se gâtent. Aussi ai-je hésité à t'écrire ; car pourquoi nous affliger de choses fatales qu'on ne peut que déplorer et subir ? Je n'ai rien dit à ma mère de ces tristesses ; elle ne les a déjà que trop aggravées en compliquant ma situation d'une lettre

où, pour la première fois, elle m'écrit *vous !...* « Je comprends, mon cher fils, quelles ont pu être vos inquiétudes là-bas, à la réception, etc... »

Il faut que tu n'aies pas su cela, car tu l'aurais empêché, toi qui es si bonne et si conciliante ! Dans les circonstances où je suis, c'était bien fatal. M'écrire une lettre qui, pour des gens logiques, donnait à penser qu'il en résultait ou un mauvais fils ou une mère d'un caractère difficile, pointilleux, etc. Enfin, c'était la lettre d'une mère à un petit garçon de quinze ans qui a fait des fautes. Et, au milieu de tout cela, ma mère est toute à mes affaires ; elle me remplace ; elle ne mérite que des éloges, et je la vénère !

Il est à peu près sûr que je reviendrai comme je suis parti ; sans l'état de la Gallicie, qui offre des inquiétudes, je serais en route. Cette lettre si inopportune, où ma pauvre mère non-seulement ne me dit pas un mot de tendresse, mais termine en déclarant qu'elle subordonne sa tendresse à ma conduite (une mère maîtresse d'aimer ou non un fils comme moi ; soixante et douze ans d'une part, cinquante de l'autre !), est arrivée au moment où je vantais les services de ma mère, où je disais quelle bonne comptable elle était, quelles peines elle se donnait à son âge en allant au chemin de fer, etc., etc.

Enfin, j'avais amené la comtesse à concevoir qu'il fallait que ma mère eût une bonne à Suresnes, qu'il fallait s'occuper d'elle, la rendre heureuse, quand est survenue cette bise en forme de lettre, deux mois après un reproche que j'avais fait à ma mère, et tu sais s'il était fondé !... Dans quelles inquiétudes nous avons été pendant un grand mois ! Moi, je n'en ai pas eu ; mais pouvais-je empêcher les commentaires d'une personne ultra-prudente, même défiante, et que ceci regardait exclusivement ? J'ai deviné d'ici comment la chose s'était faite là-bas. Enfin, à propos des volumes que je lui écris, ma mère se plaignait que je ne lui écrivisse point ; bien plus, elle me créait des obligations d'écrire et de répondre à mes nièces, ce qui était un renversement des principes élémentaires de la famille ; et il faudrait que tu susses bien ce que sont les personnes chez qui je suis pour comprendre le mauvais effet de ces phrases, que ma mère, dans sa réponse, traite de plaisanteries mal entendues. Elle oublie que, depuis six mois, mes nièces

ne m'ont rien écrit, et, comme leurs lettres ont été remarquées pour leur gentillesse, cette plaisanterie de ma mère a paru plus que sérieuse. Je te dis cela pour te faire voir comment des bêtises prennent des proportions gigantesques quand on est si loin les uns des autres. Sur quoi veux-tu qu'on juge les miens, si ce n'est sur les rapports que nous avons ensemble, vous et moi?

Eh bien, donc, la lettre de ma mère est venue dans les circonstances que je te dis et dans d'autres bien plus graves. J'en étais arrivé à me faire permettre d'écrire à Saint-Pétersbourg pour avoir l'autorisation du maître souverain, et non-seulement le maître n'a pas consenti, mais encore, par l'organe du ministre, il nous a été dit qu'il y avait des lois et que je n'avais qu'à y obéir.

De guerre lasse, madame Hanska a parlé de m'envoyer tout vendre rue Fortunée. Elle est ici riche, aimée, considérée ; elle n'y dépense rien, elle hésite à aller dans un endroit où elle ne voit que troubles, dettes, dépenses et visages nouveaux ; ses enfants tremblent pour elle ! Joins à cela la *lettre digne et froide* d'une mère qui gronde son petit dernier (cinquante ans), et tu te diras que, sur des doutes exprimés relativement au bonheur et à l'avenir, un galant homme part, remet la propriété de la rue Fortunée à qui elle est, reprend sa plume et va s'enfouir dans un trou comme celui de Passy. A quarante-cinq ans, les considérations de fortune pèsent d'un poids énorme dans les plateaux du sort.

Toi qui as deux filles à marier, laisse-moi te donner une leçon extrêmement amicale et positive :

Tu as fait une belle affaire, je suppose; tu as cent mille livres de rente, un château, et tu donnes quatre cent mille francs de dot à chacune de tes filles ; naturellement, elles sont très-recherchées, les gens les plus considérables, les fils des meilleures familles demandent Sophie ; mais Sophie a rencontré un sculpteur comme David, comme Pradier, elle l'aime et vous l'avez reçu chez vous ; il est au château, vous vivez pendant trois ans en famille, et la vie de famille s'est si bien établie, que vous vivez cœur à cœur ; rien de caché, tout est à jour, tout est à découvert. Alors, vous apprenez que l'état de sculpteur a des chances, que le gouvernement réduit ses commandes, que les travaux s'arrêtent, que l'artiste a eu des dettes, les a payées, mais qu'enfin il doit encore à un marbrier, à

des praticiens, et qu'il compte sur son travail pour payer cela. Une lettre d'un frère marié vous révèle que ce frère lutte avec courage pour sa femme et ses enfants, et qu'il est en péril; qu'une sœur mal mariée est à Calcutta dans une profonde misère, ayant une petite place qui suffit à peine à ses besoins; et enfin une autre révélation vous arrive que le sculpteur a une vieille mère à laquelle il est obligé de faire une pension, et qui vit dans un village après avoir eu autrefois une très-belle existence, et cette mère écrit à son fils, qui est David ou Pradier ou Ingres, une lettre où elle le traite comme un gamin, et lui dit qu'elle l'aimera sous condition.

Suppose encore que, dans ces circonstances, un autre parti se présente. Le jeune homme est bien, il n'est grevé d'aucune dette, il a trente mille francs de rente et est avocat général. Que font madame Surville et son mari? Ils voient d'un côté une famille pauvre, un avenir incertain; ils trouvent des prétextes, et Sophie devient femme d'un procureur général avec trente mille livres de rente.

Le sculpteur remercié se dit: « Que diable ma mère a-t-elle fait en m'écrivant! que diable ma sœur de Calcutta faisait-elle de m'écrire sur sa situation! que mon frère ne se tenait-il tranquille! Nous voilà tous bien avancés; j'avais un mariage qui faisait ma fortune, mais par-dessus tout, mon bonheur; tout est à vau-l'eau pour des vétilles! »

Sache qu'il en est des mariages comme de la crème, qu'un rien, une atmosphère changée, une odeur fait tourner; que les mauvais mariages se font avec la plus grande facilité, que les bons veulent des précautions infinies, une attention scrupuleuse, ou qu'on ne se marie pas, et que je suis en train de rester garçon.

J'ai et j'aurai toujours dans madame Hanska la meilleure, la plus dévouée des amies, une amie comme on n'en a qu'une dans sa vie; ses enfants m'aimeront comme si j'étais de la famille, mais ils ne veulent point de chances mauvaises pour l'avenir d'une mère *exactement adorée*, et ils ont bien raison.

On ne se figure pas la raison, la sagesse de madame Hanska: elles sont égales à son instruction, qui est colossale; elle est belle

encore, mais elle a le monde et ses tracas en horreur ; elle aime le repos, la solitude et l'étude.

Nous sommes de plus en plus inquiets sur la situation de la France, et il faut avouer que celle de Paris n'a rien d'engageant.

Que fait Surville ? Comment passez-vous la tourmente ? Ces questions, au milieu du calme et de la solitude où je suis, me préoccupent continuellement, et mes amis, qui épousent mes sentiments, sont aussi tourmentés que moi. La comtesse Georges Mnizsech connaît Sophie et Valentine, elle parle d'elles ; j'ai fait leur description, et on s'intéresse à elles. Mes nièces auraient dû m'écrire tous les mois. Quoiqu'une lettre de l'étranger coûte dix francs, on aurait toujours salué de cris de joie les caquetages de ces deux jolies perruches.

Songe donc, ma bonne chère Laure, qu'aucun de nous n'est, comme on dit, *arrivé ;* que, si, au lieu d'être obligé de travailler pour vivre, je devenais le mari d'une des femmes les plus spirituelles, les mieux nées, les mieux apparentées et d'une fortune solide quoique restreinte, malgré le désir de cette femme de rester chez elle et de n'avoir aucune relation, pas même de famille, je serais dans une position bien plus favorable pour vous être utile à tous. J'ai la certitude d'une bienveillance et d'un intérêt vifs pour les chères petites chez madame Hanska.

C'est donc plus qu'un devoir pour ma mère et pour tous ceux qui m'appartiennent de ne pas me nuire dans l'heureux accomplissement d'une union qui, *avant tout,* est pour moi *le bonheur...* Il ne faut pas non plus oublier que cette personne s'est vue, à raison de la maison dont elle sort, et à raison de sa grande réputation d'esprit, de beauté, de fortune (car on lui donnait les millions de sa fille), demandée par les personnages les plus illustres et les plus élevés, et cela constamment. Elle est mieux que riche et noble, elle est d'une exquise bonté, d'une douceur d'ange, d'une facilité d'existence intérieure qui étonne de jour en jour, et enfin réellement pieuse. Aussi, quand le monde considère de si grands avantages de toutes parts, mes espérances sont-elles l'objet d'une incrédulité quasi moqueuse. On nie, et cela part de tous côtés, on nie la possibilité du succès.

Si nous devions tous vivre sur le même vaisseau et sous le même

toit, je concevrais les questions de dignité que soulève ma mère; mais, pour rester dans les termes où doit être cette personne, qui apporte avec elle (fortune à part) les plus précieux avantages sociaux, je crois qu'il faut se contenter de donner de soi l'idée de parents très-affectueux et très-affectionnés à l'homme qu'elle aime. C'est le meilleur moyen d'exciter son intérêt et de se conserver son influence, qui sera énorme! Vous pouvez tous dire, dans un bel accès d'indépendance, que vous n'avez besoin de qui que ce soit et que vous parviendrez par vous-mêmes. Mais je crois, entre nous, que les événements de ces dernières années vous démontrent qu'on ne fait rien sans relations, sans la puissance d'autrui; et les forces sociales les moins à dédaigner sont celles qui sont les plus proches.

Va, Laure, c'est quelque chose, à Paris, que de pouvoir, quand on le veut, ouvrir son salon et y rassembler l'élite de la société, qui y trouve une femme polie, imposante comme une reine, d'une naissance illustre, alliée aux plus grandes familles, spirituelle, instruite et belle; il y a là un grand moyen de domination. On compte avec une maison ainsi établie, et bien des gens des plus hauts placés l'envieront, surtout lorsque ton cher frère n'y apportera que gloire et très-habile esprit de conduite. Entrer dans des luttes quelconques avec une femme qui résume tant de grandeurs en elle, est donc une folie, et je te dis cela confidentiellement. Ni servilité, ni morgue, ni susceptibilité, ni trop de complaisances; du naturel et de la bonne affection, voilà ce que le bon sens écrit comme ligne et règle de conduite vis-à-vis d'une telle femme.

Je n'ose pas te dire que, pour ces trois personnes, je suis, comme talent, l'objet d'une admiration qui ne s'est pas démentie depuis huit ans, et que les rapports intimes des voyages à quatre, que la connaissance de mon caractère, de mes sentiments, de mes habitudes, de mes manières n'ont fait qu'accroître. Tu t'imagineras que je m'encense; non, je te dis un fait, un fait certain, qui repose sur des fictions de cœur, ou sur des réalités. Or, les trois chères personnes ne *pardonnent jamais* à ceux qui blessent leurs sentiments sur moi. C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à ma mère dans la lettre qui m'a valu la sienne, et cette dernière lettre n'a pas guéri le mal. Si j'avais su ce que contenait sa lettre, je

l'aurais gardée pour moi, car je suis bien le maître de ne pas communiquer une lettre; mais j'ai poussé une exclamation, en disant: « Ma mère est fâchée contre moi! » De là le dommage.

Tu sens bien que la lettre que j'ai répondue à ma mère et celle-ci sont écrites, cachetées et remises au comte Georges au départ du cosaque pour Berditchef, et, si tu m'écrivais des choses que tu voulusses n'être lues que de moi, tu n'as qu'à mettre en tête « Pour toi » ou « Confidentiel », et c'est fini. Les personnes avec qui je vis me montrent toutes leurs lettres, les plus intimes, d'affaires et de famille; mais elles ont autant de respect que d'affection pour moi; je suis le vieillard de la famille, et il ne faut pas vous imaginer que je sois en lisières. L'union qui nous fait vivre tous quatre d'un seul cœur n'est comparable qu'à notre attachement les uns pour les autres. Mes peines sont les peines des trois autres, et, quand ta lettre, ta première, où tu peignais ta position si sombre est arrivée, mon chagrin a été si partagé, que cela faisait oublier l'impuissance où sont mes amis et qui est de plusieurs genres : impuissance venant des lois et impuissance réelle; car tu sais que les deux frères Mniszech ont à sauver la royale terre de Viezniovicz qui a sept mille paysans et seize mille arpents de forêts plantés par le roi Michel Viezniovicki, dont ils ont été héritiers, le roi n'ayant laissé que des nièces. Le père de madame Hanska descend d'une de ces nièces et les Mniszech de l'autre, car c'est la troisième fois que ces deux grandes familles s'allient. Le jeune comte André épouse, au moment où tu recevras cette lettre, la comtesse Anna Potocka, l'une des deux ou trois riches héritières qui restent en Pologne, car elles sont aussi rares par ici qu'en France, les héritières! Ce mariage est un grand bonheur de toute façon.

Tu vois que je t'écris comme à une sœur aimée; aussi n'en laisse transpirer que ce que tu croiras possible de dire : tâche de rendre ma mère raisonnable. Ne prends pas en mal tout ce que je te dis; cela part d'un bon cœur et d'une envie de t'éclairer sur les manières d'agir en fait de mariage. Alors, chère enfant, il faut marcher comme sur des œufs, réfléchir à un mot, à toutes tes actions. Enfin, si j'ai tort en quelque point de cette longue lettre, il ne faut pas m'en vouloir; surtout n'en parlons plus; c'est ce que je recommande aussi à ma mère. Mets-toi bien dans la tête que

je n'ai nulle envie de *mener ma famille*, d'être *absolu* et *tyrannique :* c'est bien ce qui m'ennuierait le plus au monde. La seule chose dont j'ai soif, c'est la tranquillité, la vie intérieure et le travail modéré pour terminer LA COMÉDIE HUMAINE. J'espère, si par hasard mes projets se renouent ici, faire, comme on dit, une bonne maison; si j'échoue complétement, je reprendrai ce qui m'appartient rue Fortunée et je recommencerai philosophiquement ma vie; mais, cette fois, je me mettrai en pension dans un établissement quelconque, et je n'aurai qu'une chambre garnie, afin d'être indépendant de toute chose, même de mobilier. Et, le croirais-tu? cette perspective n'a rien qui m'effraye, excepté pour ma mère; et encore pourrais-je, en ne dépensant que cent cinquante francs par mois, lui servir sa pension. Que veux-tu! pour moi, l'affaire actuelle, sentiment à part (l'insuccès me tuerait moralement), c'est tout ou rien, c'est quitte ou double. Une fois la partie perdue, je ne vivrai plus, je me contenterai de la mansarde de la rue Lesdiguières et de cent francs par mois: le cœur, l'esprit, l'ambition, ne veulent pas en moi autre chose que ce que je poursuis depuis seize ans; si ce bonheur immense m'échappe, je n'ai plus besoin de rien et je ne veux plus rien. Il ne faut pas croire que j'aime le luxe: j'aime le luxe de la rue Fortunée avec tous ses accompagnements, une belle femme bien née, dans l'aisance et avec les plus belles relations; mais je n'ai rien de tendre pour cela en soi-même, et la rue Fortunée n'a été faite que *pour et par elle*. J'attends donc tout de ce difficile succès, contre qui tout conspire. Si je ne suis pas grand par LA COMÉDIE HUMAINE, je le serai par cette réussite, si elle vient.

Comme j'agis toujours dans le bon sens et en vue du triomphe, dis à ma mère de faire les doubles rideaux de l'alcôve et d'y coudre les dentelles qu'elle a. Dis-lui aussi de faire prendre l'air aux tapisseries qui sont dans un tiroir de la commode de la Reine.

Adieu, ma chère Laure; que Dieu protége toi et les tiens, et que nous puissions nous revoir heureux! Mille tendresses à tes deux filles et mille amitiés à Surville.

On ne peut rien faire venir ici de Paris, car il est probable que vos marrons glacés arriveront en été. Les affaires de Gallicie ren-

dent les transports du commerce très-difficiles; il ne passe sûrement que les lettres.

A propos, mon portrait par Boulanger est devenu la croûte la plus hideuse qu'il soit possible de voir; les couleurs étaient ou mauvaises ou mal combinées, et c'est tout noir, c'est affreux! Nous n'avons plus de peintres; ils ignorent tous quelles couleurs ils emploient, et il n'y a pas de peinture sans science des couleurs. Je suis honteux pour la France d'une pareille toile; et elle est reléguée dans une bibliothèque où l'on va peu. Quelle différence avec ce Holbein de ma galerie, frais et pur après trois cents ans!

Mille tendresses encore, ma pauvre chère sœur, et adieu. Vous saurez toujours, toi ou ma mère, si je reviens. Avez-vous des nouvelles d'Henry? Je vous embrasse tous.

CCCLVIII.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Vierzschovnia, 9 avril 1849.

J'ai reçu avant-hier ta lettre du 23 mars dernier, ma bonne chère mère, et j'y réponds aussitôt. Il n'y a pas moyen de faire cette année le moindre payement, et, si je reviens seul, — ce qui paraît malheureusement probable! — il faudra que je travaille comme aux plus rudes années de ma vie.

Ta caisse de bonbons nous est arrivée hier; mais, hélas! tout y était pêle-mêle et plus ou moins gâté, par suite du ballottement. Sans doute tu avais rempli les vides avec des journaux, et tout ce qu'il y avait d'*imprimés* aura été retranché par la douane! Je vois que vous ne comprendrez jamais ni la Russie ni ses habitants. Envoyer des imprimés, c'est me causer les plus grands ennuis; on peut être renvoyé d'ici pour ce simple fait. Recommande bien à Souverain de n'employer dans ses ballots que du papier gris ou blanc, c'est absolu, cela; ainsi l'instruction pour les lampes et tous les imprimés de Gagneau sont à la censure à Pétersbourg et occupent les censeurs, qui tâchent d'y chercher un sens politique.

Maintenant, quant à Marguerite, je la prends; elle n'aura jamais

à entrer dans les appartements ; elle n'aura rien à faire que la cuisine et ne sortira pas de là.

Tu me parles de désastres, tu veux te parer du nom de Cassandre ; tu oublies que Laure tient à ce titre-là. Mais, je t'en supplie, ne me parle jamais de choses pareilles : j'en sais plus que toi là-dessus, et tu ne saurais avoir, en ce qui touche les affaires d'argent, plus de prudence que la personne à laquelle tu t'adresses. Cette personne a peu de choses, mais elle y tient beaucoup ; aussi est-elle avare et prévoyante au delà de toute expression, parce qu'elle ne croit pas ton fils, malgré tous ses mérites, capable de prudence, d'avarice et de prévoyance. Tu vois comme elle s'effraye d'avoir *anticipé* sur ses revenus, et comme tout est en question à cause de quelques broutilles de dettes !

Quand je te prie de faire quelque dépense pour la maison, ce n'est pas de mon chef, c'est parce qu'elle le désire. *On* ne veut même pas d'union que toutes les dettes de la maison ne soient payées, car une personne de quarante ans bien passés n'est pas une jeunesse folle, et *on* ne veut pas une seule cause de trouble à la profonde tranquillité dans laquelle *on* veut vivre.

Adieu, ma chère mère ; soigne-toi bien, n'épargne rien pour ton bien-être, et j'espère que, vers juillet, je reviendrai te décharger de ton fardeau, te rendre tout à fait à ta campagne de Suresnes, où, étant avec ta bonne et ton petit revenu, tu seras un peu moins malheureuse. Je verrai à te débarrasser de toute obligation dès que j'aurai fini avec les miennes, car j'ai bien soif de savoir qu'à ton âge tu es, dans le coin que tu as choisi, bien servie, et jouissant de toutes les aises qui sont dues à une vieille mère de famille.

Ne t'étonne pas si quelque retard survenait pour des réponses attendues, car, dans quelques jours, il faut que j'aille à Kièv me présenter au général gouverneur ; c'est une obligation imposée à tous les étrangers et que des rhumes continuels m'ont obligé de retarder, et ce n'est pas une bagatelle que ce coûteux voyage. J'ignore combien de temps il prendra et quand nous serons de retour.

CCCLIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 9 avril 1849.

Nous avons été si attendris de ce que tu m'as écrit du désespoir de Surville, ma chère Laure, que nous avions tous des larmes aux yeux ; mais heureusement que tu nous as rendu de l'espoir à la page suivante, et nous voilà tous attendant de savoir si les affaires s'arrangeront, et Dieu sait quels vœux nous formons pour la combinaison la moins onéreuse à vos intérêts. Écris-moi la nouvelle à ce sujet, aussitôt qu'elle sera sûre, car tu ne te figures pas l'intérêt que nous prenons à Surville et à tes petites.

Comprends-tu que les chagrins m'aient fait tomber deux dents saines, entières, blanches, et cela sans douleur ! On ne sait pas ce que me coûtent l'année 1847 et février 1848, et surtout l'incertitude actuelle de mon sort ! J'ai ici la tranquillité matérielle, voilà tout. Et qu'eussé-je fait en France ? les journaux et le théâtre ne donnent pas de quoi vivre ; au moins, malgré mon éloignement, j'ai pu mettre ma mère à l'abri du besoin.

Elle m'écrit que tu ne gardes pas Marguerite ; si c'est par économie, je te prierai de dire à cette brave fille de rester chez toi ; je payerai ses gages et, à mon retour en France, je la prendrai à mon service. Il me suffit qu'elle soit probe et bonne cuisinière, car elle n'aura rien à faire chez moi que la cuisine, rien autre chose que cela.

Comme voilà deux ou trois maisons qui tombent autour de toi, il se peut que tu entendes parler d'un vieux domestique, c'est-à-dire d'un homme de quarante à cinquante ans au plus, fait au service, bien propre, rangé et sûr. J'ai bien besoin d'un pareil sujet et tu pourrais me l'arrêter, car, avec François et Marguerite, je serais tranquille ; je ne peux me passer d'une cuisinière qui soit *cuisinière* et d'un domestique capable de tenir la maison. Or, François ne peut faire que la porte, le calorifère, les cours, les escaliers, les commissions, les lampes et le gros ouvrage ; il me faut une personne spéciale pour mon service et les appartements. C'est en

lâchant son balai pour courir à la porte que François m'a crevé un tableau et qu'il me casserait des porcelaines et des cristaux. D'ailleurs, il est impossible de laisser cette maison seule : que François fasse une commission et que je sois à travailler, est-ce qu'une femme peut aller à la porte dans ce quartier-là? Donc, si tu entendais parler d'un phénix quadragénaire, capable de remplir la place, écris-m'en, et surtout pense qu'il faut qu'il frise l'homme de confiance.

Ma mère dira à Marguerite (s'il y a lieu, bien entendu) quand elle devra venir chez moi, car il faut qu'elle soit mise au fait avant mon arrivée.

Pardon de t'ennuyer de tous ces détails; mais remarque que je ne t'en parle qu'en cas d'un hasard, d'une rencontre heureuse. Je tiens par-dessus tout à la propreté flamande et à l'adresse, qui ne gâte rien.

Je remercie bien tes deux petites de leur lettre; il m'est impossible d'écrire à d'autres que toi et ma mère, car je n'en ai pas le temps. Aussi te prié-je de dire à Laurent-Jan de ma part que je le remercie de son excellente et spirituelle lettre; la comtesse Anna m'a prié de la lui laisser dans ses autographes, tant elle l'a trouvée bien écrite; je l'appelle *M. de Sévigné*. Dis-lui qu'il recevra *la pièce* dès que j'aurai une occasion sûre, et c'est là ce qu'il faut attendre, car comment envoyer un manuscrit? on ne les reçoit pas à la poste; il faut trouver une occasion pour Pétersbourg (nous en sommes à quatre cents lieues) et obtenir que l'ambassadeur s'en charge.

Quant à la Californie, tu m'as fait frémir en m'en parlant: c'est aussi stupide que les projets de Cabet! Qu'un savant comme ton mari pense qu'il y a encore des gisements comme ceux de l'Oural (prophétisés par Humboldt, vingt-cinq ans avant leur exploitation), comme ceux de la Californie, et aille les chercher, en se fondant sur des similitudes géologiques et minéralogiques, bien; mais aller là où le monde entier (vingt-cinq mille Chinois!) se précipite, aller là où le fret et le retour sont si difficiles, aller là où il y a concurrence effrénée, c'est ce qui me semble folie. Se mettre à la recherche d'un autre Oural, d'un autre Sacramento où l'on sera le premier, voilà ce qui est possible et *ce que je ferais*

avec lui, si j'avais dix ans de moins. J'y ai pensé il y a vingt-cinq ans : c'est madame de Berny qui m'en a empêché; si elle vivait, elle pourrait dire qu'en 1829, je lui ai dit qu'il devait y avoir des tas d'or au pied des chaînes de montagnes non explorées et nouvelles par rapport à nos recherches.

Je voudrais avoir à te dire quelque chose de rassurant sur mon avenir; mais tout est en question et du plus mauvais côté. Je reviendrai bientôt et sans doute seul. Tu sauras cela par ma prochaine lettre.

Adieu; mille amitiés à Surville; tu as là un bien vaillant mari! tes enfants doivent bien aimer leur père et on ne peut faire trop de sacrifices à un si grand courage.

Embrasse bien mes chères petites nièces, et qu'elles m'écrivent toujours, car leurs lettres nous réjouissent comme des fleurs qu'on voit dans les appartements. Tu sais tout ce que je te souhaite et ce que je suis pour toi. Continue à m'écrire avec force détails... Adieu.

CCCLX.

MESDEMOISELLES SOPHIE ET VALENTINE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, avril 1849.

Mes chères petites nièces,

Faites-moi le plaisir de me glisser, dans la première lettre que m'écrira votre mère ou votre grand'mère, une note bien rédigée et bien claire, assez claire et assez bien rédigée pour que nous puissions faire faire à des cuisiniers moujiks : 1° la sauce tomate inventée par votre mère, de manière qu'il n'y ait pas de différence avec celle qu'on mange à votre table; 2° la purée d'oignons comme la faisait Louise chez votre grand'mère; car, ici, voyez-vous, nous sommes dans un vaste désert, et, pour avaler le morceau d'un bœuf qui, tout entier, ne vaut que cent francs, et des moutons qui ne sont pas de Pré-Salé, il faut toutes les ressources et toute la coquetterie des inventions de la cuisine parisienne.

Soyez fières, Sophie et Valentine, d'avoir été, ce faisant, les bienfaitrices d'un pays entièrement dénué de veau; je veux dire de

veau passable, car les vaches font des veaux ici comme ailleurs; mais ces veaux sont d'une maigreur républicaine. Le bœuf, tel qu'on en trouve à Paris, est un mythe; on s'en souvient en rêve; en réalité, on a des viandes âgées de vingt ans, filandreuses, dont on grossit les paquets de chanvre destinés à l'exportation. On se console par d'excellent thé, du laitage exquis; quant aux légumes, ils sont exécrables; la carotte sent la rave, les navets ne sentent rien. En revanche, on a découvert des gruaux à l'infini; on fait des gruaux avec le millet, le sarrasin, l'avoine, l'orge, etc. On en fera avec des écorces d'arbre.

Donc, mes nièces, ayez pitié de ce pays, si riche en blé, mais si pauvre en légumes. Oh! comme Valentine rirait en voyant les pommes, les poires et les prunes! elle n'aurait pas fini de rire au bout d'un an.

Adieu, mes petites filles; prenez la République en patience, car vous avez du vrai bœuf, du veau, des légumes vrais, et un bon oncle bien heureux et nourri de gruau. Soyez toujours gentilles, et écrivez votre politique à votre oncle, relativement aux sauces.

CCCLXI.

A MADAME DE BALZAC, A PARIS.

Vierzschvonia, 30 avril 1849.

Ma chère mère,

J'ai reçu hier ta lettre du 12 avril, et je m'empresse d'y répondre.

Si tu retournes t'établir à Suresnes, viens souvent à Paris, tous les jours si tu peux, pour jeter un coup d'œil rue Fortunée; et prends des voitures, car tu sais que je ne veux pas que tu les épargnes. Ne me cause pas la plus légère inquiétude: je ne peux plus en ressentir!...

Il faudrait bien que le tapis de la salle à manger fût raccordé. Tâche que M. Henry envoie son ouvrier poseur. Je dois un bon pourboire à cet homme, qui a posé tous les tapis et que j'ai brusqué un jour. Tu lui diras qu'en septembre, il pourra venir chercher sa gratification; je tiens à la lui donner moi-même.

Si M. Santi fait faire les travaux que je lui demande, sois là, je t'en prie, pour veiller à tout.

Une indisposition au cœur peu sérieuse et qui est en voie de guérison m'a empêché de faire le voyage de Kiev; je ne le ferai que dans une dizaine de jours, et, au retour, j'aurai probablement des nouvelles de toi.

La pièce dont on parle pour les Français ne peut être que *le Faiseur* ou celle que j'enverrai à Laurent-Jan par la première occasion. La pièce que je destine au Théâtre-Historique a un grand rôle pour madame Dorval; si elle revient, tu peux le lui dire; c'est un rôle immense, à sa convenance.

D'après tous mes calculs, il faudra que Marguerite vienne rue Fortunée dans la dernière quinzaine de juillet.

J'ai confié à ma sœur la pêche miraculeuse de deux bons domestiques, et si, toi ou ta Pigache, vous pouvez y coopérer, je t'engage à te mettre de la partie; car, pour rencontrer de pareils phénomènes, plus on est de monde, mieux cela vaut. Si ces deux phénix se rencontrent, ils se tiendront prêts à entrer en fonctions vers le 1er ou le 10 août.

Je souhaite, ma chère mère, que tu te portes bien et que tu te soignes; n'épargne rien pour cela, car je te veux heureuse.

Ah! n'oublie pas d'aller, le jour de la Sainte-Anne, chercher une magnifique fleur ou deux; tu mettras dessus : *Un ami absent*; tu feras porter la chose chez madame Gavault, la veille de la fête. Si je te dis cela de si bonne heure, c'est qu'il est très-possible que je sois en état de l'oublier en juin.

Mes affaires les plus chères ne vont pas aussi bien que je le voudrais; mais, comme la raison en est triste et m'est entièrement personnelle, je n'ai pas besoin de te la dire, je ne veux t'annoncer que du bon; si j'étais entièrement libéré, je serais bien plus fort.

Adieu, ma chère mère; nous faisons tous des vœux pour ta santé. Quant à ton bien-être, je l'ai déjà commencé, et tu auras de bons vieux jours, si Dieu me prête vie; aussi prie-le bien pour moi, j'en ai besoin !

Mille tendresses de ton fils respectueux.

CCCLXII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 30 avril 1849.

Ma chère sœur,

J'ai reçu ta lettre du 12 de ce mois, incluse dans celle de ma mère et je t'en remercie. Celle des petites était très-gentille ; elle nous a fait le plus grand plaisir. — Une observation : Sache bien que, affranchies ou non, les lettres *venant de France* coûtent toujours le même prix. — Il est donc bien inutile de les affranchir, c'est une grande dépense ici, que les ports de lettres ; car le jeune comte a des correspondances dans l'univers entier pour ses collections d'insectes, et il reçoit des lettres des Indes et du Brésil qui coûtent des prix fous. Si tes petites, dont les lettres plaisent beaucoup à la jeune comtesse, veulent m'écrire, qu'elles ne se gênent pas, et toi-même ne te gêne pas non plus. Écrivez-moi directement, mais ne donnez mon adresse à personne.

Je reste ici cloué par la maladie. Hélas ! j'ai payé tribut à 1848, comme tous ceux qui en sont morts ou qui en mourront ! seulement, mon tempérament de taureau donne du fil à retordre à la souveraine de l'humanité : je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie. A la suite des chagrins de février, qui a sapé fortune et littérature, il s'est déclaré chez moi, pendant que j'étais à Saché, une hypertrophie du cœur (tiens cela secret pour ma mère !). Je ne pouvais pas marcher vite ni gravir la moindre éminence. Enfin, ici, je suis arrivé à ce point que je ne pouvais pas me peigner sans des étouffements et des palpitations ; et il y a eu deux fois des attaques de strangulation complète, par impossibilité d'aspirer et d'expirer l'air. Il m'est impossible de monter un escalier, ou il faut que j'y mette les plus grandes précautions ; aussi a-t-il été de la dernière urgence de me remettre entre les mains des docteurs. Heureusement, il y a ici l'un des premiers élèves du fameux Franck, l'original de mon *Médecin de campagne*, et, depuis ma dernière attaque, je l'ai consulté. Lui et son fils ont reconnu une *hypertrophie simple*, et ils sont unanimes à répondre de ma guérison. Mais me voilà dans les remèdes ! pour combien de temps, Dieu le sait !

Toujours est-il qu'il me serait impossible de faire, sans danger, les huit cents lieues qui me séparent de Paris, tant que je ne serai pas tout à fait guéri. Ces affreux étouffements me prennent pour des contrariétés, pour des *sentiments trop forts;* il faut que dans ma vie tout soit couleur de rose. Les atrocités de la dame que tu sais ont été l'origine du mal ; puis les désastres de 1848, qui m'a emporté soixante mille francs de travaux sur lesquels je comptais; les pertes que madame Hanska a subies ici et qui ont changé la face heureuse de mes affaires, tous ces ennuis m'ont achevé.

Cette horrible maladie, horrible pour un homme de ma vivacité (car est-ce vivre que de prendre garde à tout, à la moindre expression de sentiment, à une parole trop vive, à un pas trop rapide?), s'est compliquée, depuis quinze jours, du tribut que je paye au climat. Jusqu'à présent, je n'avais pas ressenti les influences terribles de ce climat asiatique. C'est effrayant ! j'ai des migraines tous les jours, je dors avec des maux de tête continuels. Ici, chaleur et froid, tout est excessif. L'Asie nous envoie des vents chargés de principes tout autres que ceux de l'atmosphère européenne. Mais, comme je te le dis, les deux docteurs Knothe répondent de ma guérison, et je t'avouerai que je serais plus mal soigné à Paris qu'ici, où tout le monde a pour moi des sentiments si tendres, si paternels, si filiaux, et des attachements si sincères, qu'ils suppléent à ceux de la famille la plus aimante.

Assez parlé de moi; surtout motus à ma mère! dans l'état où tu me la dépeins, elle pourrait s'affecter outre mesure; seulement, dis-lui d'éviter dans ses lettres tout ce qui pourrait me faire de la peine.

Tu as bien fait de rester rue des Martyrs; tu as pensé ce que je pensais moi-même : c'est que le déplacement coûterait plus cher que tu ne ferais d'économies en déménageant. On peut se rétrécir comme existence, dans un appartement de quinze cents francs comme dans un appartement de trois cents. Tu n'as pas répondu aux choses essentielles de ma lettre; par exemple, sur Marguerite et sur le phénix que je te priais de me chercher. Ces deux points sont très-importants, car il faut que j'aie quelqu'un pour le mois d'août au plus tard. Coûte que coûte, je serai revenu en août. Il faut mourir au gîte... Peut-on offrir une vie délabrée comme la

mienne! Je veux mettre ma situation en règle avec l'amie incomparable qui, depuis seize ans, a lui sur ma vie comme une étoile bienfaisante.

Ah! ma pauvre sœur, tous les désastres de la révolution de Février ne sont pas connus ni finis. Cette sotte levée en masse de la démocratie, Lamartine en tête, a causé bien du mal à la France, et elle dévorera ses auteurs! Si tu rencontres dans cette débâcle un brave homme, de quarante à cinquante ans, d'une probité reconnue, pouvant tenir à orgueil d'être chez moi, pour tout mettre sur le pied d'une propreté flamande, arrête-le incontinent! Si tu rencontres également la femelle de ce mâle, garde-la-moi aussi; mais surtout observe-les avec finesse pour savoir s'ils ont *réellement* les qualités dont se parent tous les domestiques qui veulent une place, et réponds-moi sur ces trois articles, car je ne veux de Marguerite que si tu la renvoies.

Sans doute, le fameux violon sera déjà en route lorsque tu recevras cette lettre. Remercie bien M. Sauvageot de ma part, s'il m'a trouvé quelque belle chose, car ce violon est un cadeau que destinent au docteur qui me guérit deux demoiselles, cousines de la comtesse Anna et qu'il a sauvées elles-mêmes.

Adieu, ma chère sœur; que Dieu protége ta famille et tes intérêts! que Surville soit toujours en bonne santé! que ses affaires prospèrent! Il faut que j'aille à Kiev présenter mes devoirs au général gouverneur, et je ne recevrai de vos nouvelles qu'à mon retour. Soigne-toi bien, prends garde aux inflammations. Tu as deux petites filles charmantes; leurs lettres font toujours les délices de la jeune comtesse Anna. Je t'envoie mille bénédictions de tendresses. Merci des nouvelles d'Henry.

Prends du papier moins fin, car je peux a peine te déchiffrer.

CCCLXIII.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 21 juin 1849.

Ma chère Laure,

J'attends réponse à deux lettres que j'ai écrites a ma mère et surtout une réponse pressée de M. Gavault. Vous ne vous figurez

pas, dans ce Paris si ignorant de tout ce qui n'est pas lui, que vos réponses mettent vingt ou vingt-cinq jours à me parvenir, tandis que mes lettres vous arrivent en dix jours.

J'ai tardé près de quinze jours à te répondre, ma chère sœur, car j'ai eu une affreuse crise. Ma maladie de cœur (sans parler de mes douleurs à l'estomac qui en sont une conséquence) était arrivée à un degré d'intensité si visible, qu'il a fallu se remettre entre les mains des médecins de Vierzschovnia. On m'a ausculté, et la maladie a été parfaitement reconnue; on l'a nommée, pour ne pas m'effrayer, *hypertrophie simple*. Le père a été d'avis d'entreprendre la guérison contre l'avis de son fils, qui, imbu de nos idées françaises, me regardait comme fini. Au bout d'un mois et demi de traitement, traitement qui a consisté à rétablir la circulation du sang veineux assez oblitéré et à le purifier, attendu qu'il s'était épaissi et que la pléthore était causée par un défaut d'équilibre entre le sang artériel et le sang veineux, — il est venu une période de traitement qui me soumettait à prendre deux fois par jour du citron pur et dans laquelle je vais rentrer. Or, un beau matin, il éclate une perturbation telle dans le plexus solaire, que je commence par être comme foudroyé, renversé d'un canapé, et il arrive des vomissements qui me font croire à ma dernière heure. On me couche, et alors les sensations extraordinaires que le hachich développe en plaisir se manifestent en douleur. Ma tête pesait des millions de kilogrammes et je suis resté neuf heures sans la pouvoir bouger; puis, lorsque j'ai voulu faire un mouvement, j'ai ressenti des douleurs vertigineuses telles que, pour les expliquer, il faudrait comparer ma tête à la coupole de Saint-Pierre, imaginer les douleurs pareilles à des sons qui se répercuteraient sous les étendues de cette coupole. J'avais la sensibilité démesurément agrandie pour souffrir. Le médecin ne me quittait pas, il craignait une *fièvre gastrique*. J'ai eu un second vomissement; enfin, après vingt-cinq heures d'agonie, j'ai pu prendre une médecine préparée pour empêcher l'inflammation des intestins.

Je suis resté six jours au lit et six jours en convalescence. Il paraît que c'était une violente émeute de ma maladie contre mon excellent tempérament, et voilà que, relevant de mon lit de douleur, je constate que les symptômes de ma maladie de cœur

ont disparu : je puis monter, marcher, me coucher de plat, les voies sont libres, le cœur l'est aussi. Néanmoins, sans se fier à ce mieux, le docteur va achever son œuvre et me remettre à neuf; il faut encore un mois. C'est un bien grand médecin, tout à fait *inédit*. Il rend justice aux médecins français, les premiers du monde pour *reconnaître* et *déterminer* les maladies; mais il les déclare tout à fait ignorants, à quelques exceptions près, en thérapeutique, c'est-à-dire dans la connaissance des moyens curatifs. N'est-il pas affreux de penser que Soulié est mort faute de ce docteur, car j'étais, il y a deux mois, aussi malade que l'était Soulié quand il s'est mis à se traiter. J'avais sa maladie, causée par les mêmes excès de travail et je ne pouvais plus faire dix pas sans m'arrêter; toutes mes douleurs d'estomac ont disparu depuis deux mois. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à ce médecin! Il aime les violons; une fois à Paris, il faut que je trouve un vrai stradivarius pour le lui offrir.

25 juin.

Cette lettre n'ayant pu être remise au cosaque expédié à Berditchef pour le dernier courrier, je la reprends aujourd'hui, et je me félicite d'autant plus qu'elle ait été ajournée que j'ai reçu le paquet de lettres du 25 mai. Donc, si vous avez promptement nos lettres, les vôtres tardent à nous arriver.

Ma chère sœur, tu as tort de ne pas suivre mes recommandations, car tout ce que tu me dis de particulier était dans les six journaux que nous recevons et qui ont quinze jours d'avance sur les lettres, quoiqu'ils nous viennent de Pétersbourg; j'enrage de te voir gaspiller ainsi ton papier!

Je n'ai que des actions de grâces et mille millions de remercîments à t'adresser pour la découverte d'Antoine, surtout si Antoine, bien examiné, répond à tout ce que tu m'en dis. Envoie-le à ma mère pour qu'elle le soumette à ses investigations. Antoine, François et Marguerite feront une trilogie d'où dépendra mon repos, car tu comprends que, « à voyager passant ma vie », il est de la dernière importance que la rue Fortunée soit bien gardée et que ma mère ne soit plus liée comme un chien de garde; c'est bon une fois, je serais au désespoir de l'employer une seconde.

Hélas! je n'ai pas de bonnes nouvelles à t'envoyer d'ici. Quant à

l'affection, à la tendresse de tous, au désir de sarcler les mauvaises herbes qui encombrent ma route dans la vie, mère et enfants sont sublimes; mais l'affaire principale est encore soumise à des embarras, à des retards qui me font douter que Dieu veuille que ton frère soit heureux au moins dans ce sens-là, car il est impossible d'avoir une famille pareille comme union, amour mutuel, délicatesse et bonté. Nous vivons comme si nous n'avions qu'un cœur pour quatre; c'est une répétition indispensable, c'est la seule définition de la vie que je mène ici.

Les lettres de tes petites font une joie indicible; on a deviné leur caractère, leur genre de beauté, leurs façons, leur esprit, d'après le style et l'écriture. C'est leurs lettres qu'on demande à grands cris lorsqu'un paquet arrive où je reconnais ton écriture. Si jamais la comtesse Anna vient à Paris, elle leur offrira souvent des places aux Italiens, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique ; mais Paris n'est-il pas menacé de perdre bientôt ces deux *petits quinquins!* Tu m'as mis du baume dans le sang par ce que tu me dis; Surville a fort bien mené sa barque. Surtout écris-moi promptement les nouvelles,bonnes ou mauvaises. Je voudrais savoir, dans ce Longchamps de malheur, qui sera le premier déguignonné, de lui ou de moi?

Marie est doublement follette! Comment donc ignore-t-elle qu'on traverse aujourd'hui l'Allemagne en cinquante heures sans s'arrêter, de Cracovie à Cologne, pour deux cent quarante francs; que son projet ou le service qu'elle réclame exigerait un voyage de capitale à capitale, où chaque séjour coûterait deux fois tout le voyage d'Allemagne actuel; que l'éternelle prétention des Allemands est de ne jamais ressembler aux Français; qu'ils ragent toutes les fois qu'on leur parle de la France ; que les Viennoises ont, non pas la prétention, mais la certitude d'être *plus comme il faut,* plus élégantes, plus spirituelles que les Parisiennes, et que, d'ailleurs, l'Allemagne est le pays le plus gueux, le plus dénué du monde ; qu'il y a soixante-cinq mille Allemands dans le faubourg Saint-Antoine et qui y vivent, faute de pouvoir vivre en Allemagne; qu'il n'y a pas une seule Allemande venue à Paris, depuis que Paris existe, pour y faire autre chose que vendre des petits balais ou sa personne, ce qui se fait sans aucune instruction.

Après cela, te figures-tu monsieur ton frère reçu chez M. de Hum-

boldt à Berlin, ou à la cour, ou chez les ambassadeurs, ou chez les riches banquiers (juifs pour la plupart) et *saisissant un joint* pour expliquer sa petite réclame. L'idée m'est venue d'exécuter la scène en façon de Sosie parlant à sa lanterne, et nous avons tous failli mourir de rire.

Espérons, ma bonne chère sœur, qu'un rayon favorable luira sur nous; et je serai bien heureux s'il luit d'abord sur l'étang du Midi.

Ce matin, en reprenant le citron, j'ai eu une crise qui me fait abandonner ce moyen curatif; mon estomac ne le supporte pas, et cependant je l'aime, chose étrange! Est-ce un legs de ma mère que je recueille à cinquante ans, et de son vivant? Sais-tu que, m'étant couché par suite de cette crise au milieu de la journée, je t'écris à deux heures de la nuit et que je commence, voyant le jour se lever, à ne plus savoir ce que je fais? Donc, je te dis adieu, en souhaitant avoir bientôt de bonnes nouvelles. Mille amitiés à Surville; embrasse tes petites pour moi; je leur écrirai par le premier courrier. Quant à toi, ma chère Laure, trouve ici les vieilles (hélas!) tendresses de ton pauvre frère, dont le cœur est toujours le même, quoique refait par un docteur de l'Ukraine.

Tu vois que les Allemands font de telles bêtises, qu'on ne peut plus passer par chez eux! Quel peuple que celui-là! il fait une révolution, soi-disant pour se débarrasser de ses princes, et il commence par s'en donner un de plus.

Par où reviendrai-je, je ne sais, mais je serai en septembre à Paris.

Après m'avoir trouvé Antoine, pense au phénix femme de charge (quarante ans et pas de malheurs)!

CCCLXIV.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, 5 août 1849.

Ma chère mère,

J'ai reçu hier ta lettre du 23 juillet dernier, et j'y réponds, ainsi qu'à celle du 8 juillet précédent.

D'abord, n'ayez aucune inquiétude sur ma santé, car je suis tout à fait hors d'affaire ; mais, quoique la maladie ait été *coupée,* pour ainsi dire, il reste toujours à supprimer la cause même du mal, c'est-à-dire à remettre le cœur et le poumon dans un état parfait, et comme si rien ne les avait altérés ; or, cette œuvre est plus difficile que la première, elle veut plus de temps, et elle exige encore au moins un grand mois. Maintenant, je puis marcher, faire ma toilette, monter un escalier; mais, si je voulais faire des mouvements de bas en haut ou de haut en bas, accélérer la marche ou monter un peu rapidement, soulever des meubles lourds, l'essoufflement reparaîtrait; et je ne veux partir que complétement rétabli, c'est-à-dire quand la cause de la maladie sera détruite; car, en voyage, on n'est pas maître de ses mouvements, et je pourrais retomber dans l'affreuse situation où j'étais. Le docteur m'a imposé un régime : je prends une mixture quatre fois dans la journée les jours pairs, et deux fois une poudre les jours impairs. Comment abandonnerais-je ce traitement à la veille peut-être d'obtenir un résultat ?

Je crois que mes amis peuvent avoir affaire à Moscou, et alors je reviendrais par Moscou et Riga, ne fût-ce que pour éviter de revenir par la Gallicie, qui est trop près du théâtre de la guerre, et occupée par les troupes russes. Ce détour exigera bien vingt jours de route; en sorte que si je suis dans les dix premiers jours d'octobre sur les bords de la Baltique, c'est tout le bout du monde ; donc, je ne serai que vers le 20 à Berlin, et vers la fin du mois à Paris.

Ainsi te voilà tranquillisée et sur ma santé et sur l'époque de mon retour.

Les affaires sont ici, sous le rapport financier, dans une situation très-périlleuse. Beaucoup de denrées, point d'argent. Enfin, pour des raisons qui ne sont pas de nature à être données dans cette lettre, je dois regarder le projet qui m'amenait comme *indéfiniment retardé.*

Il va donc falloir venir reprendre le collier de misère et travailler plus courageusement que jamais, en se confiant à Dieu pour le reste.

Tu comprends que, dès lors, il est inutile de s'occuper d'une femme de chambre. Je regrette beaucoup de ne pas avoir l'Antoine

de ma sœur; mais, dans la situation actuelle, j'aurai assez de Marguerite et de François.

A compter du 15 octobre, tu peux mettre la maison sous les armes. J'espère être du 20 au 25 octobre à Paris, ayant vu Moscou; c'est la seule occasion de ma vie que j'aurai de voir cette merveille; aussi ne regretté-je pas le mois de retard qu'éprouvera mon retour.

Fais observer à M. Froment-Meurice que ma coupe de cornaline ne m'est pas rendue; qu'en *un an*, je n'ai pas eu de dessin, qu'elle n'est sans doute pas montée, et qu'*on* me la demande toujours ici, en me parlant avec ironie de son activité prodigieuse!

Tu diras à Laurent-Jan qu'il faut attendre mon retour pour ce que demande M. Louis Perrée, car mes traités sont sous clef, et je sais seulement que les œuvres vendues au *Constitutionnel* ne peuvent pas être reproduites par *le Siècle;* d'ailleurs, rien ne peut être fait dans ce genre-là avant l'expiration de mon traité pour LA COMÉDIE HUMAINE, et il n'expire qu'en octobre prochain; ainsi, il faut de toute manière que Perrée attende le 1er novembre, et je serai au plus tard le 20 octobre à Paris, où je reprendrai mon métier de théâtre et de roman avec la plus grande activité, puisque je serai radicalement guéri et rajeuni pour le corps comme pour le cerveau.

Adieu, ma bonne mère; je recevrai encore une lettre de toi; et toi ou Laure en recevrez encore une, soit d'ici, soit de Moscou ou de Riga, qui vous annoncera le jour exact de mon arrivée.

Ah! j'oubliais! Dis à M. Santi de *négocier absolument* le petit terrain en fichu qui est entre moi et la maison de concierge de Gudin. *On* est tout à fait décidé à ce sujet, dans l'intérêt bien entendu de la maison, qui acquerra alors une valeur certaine. Qu'il ne néglige rien pour que, aussitôt mon retour, je puisse terminer cette affaire, si elle est faisable. Il sait bien ce qu'on peut offrir.

Adieu, chère mère; je t'ai écrit par une migraine folle; car ce climat donne d'affreuses migraines, dues aux intermittences de la température. Mille tendresses; songe que je vais te relever de garde, te décharger du fardeau que tu as porté pour moi pendant cette année, Dieu sait avec quel dévouement! J'espère que tout ira bien pour toi, et, à mon arrivée, nous verrons quelle sera la meilleure

position à te faire, la plus agréable, car je veux que tes vieux jours soient sereins et tranquilles. Je t'embrasse.

Mille amitiés à Laure, à Surville et aux petites.

CCCLXV.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 14 septembre 1849.

Ma chère mère,

J'ai encore pour un mois de traitement. On m'a ausculté trois ou quatre jours avant l'arrivée de ta dernière lettre, et on a trouvé encore quelques points du poumon gauche entrepris. J'ai toujours la respiration crépitante et les bronches ne sont pas nettoyées; aussi as-tu été bien mal inspirée en m'annonçant des chagrins d'une manière si vague, et avec des expressions si inquiétantes, car c'est me causer des crises qui, selon les remèdes, peuvent être mortelles. L'effet n'a pas été si violent sur moi que sur madame Hanska, qui m'a lu ta lettre, *car, le soir, je ne puis plus lire,* tant mes yeux sont devenus faibles par suite de cette affreuse maladie et du mode de traitement. Une simple contrariété me met dans des états nerveux épouvantables. Si tu veux relire mes lettres, tu verras quelles recommandations je t'ai faites à ce sujet. Pourquoi, d'ailleurs, me parler de *chagrins réels* sans les préciser? n'est-ce pas alors vous donner tous les chagrins à la fois? Pour moi, je ne t'en veux pas, car je n'ai pas trop souffert; mais, d'ici à ce que je reçoive ta réponse, madame Hanska ne vivra pas, tant elle prend vivement tout ce qui me concerne; elle a fait une maladie de la grande crise où j'ai failli mourir.

Il y a trois mois, au fort du choléra, en lisant *le Droit,* qui donnait la liste des morts, nous avons vu le nom de madame de V...; mais, comme il y a beaucoup de personnes de ce nom, nous nous sommes dit que ce pouvait bien ne pas être elle, qui, d'ailleurs, demeure à Versailles. Si cela était, dis-le-moi, mais simplement et sans commentaires.

Voilà un an que je ne gagne plus rien. Si j'avais été à Paris et

que j'eusse travaillé, je serais mort, car le docteur de Vierzschovnia me défend le travail encore pour longtemps.

Mes amis ont subi, en moins de six semaines, quatre incendies qui ont brûlé sous mes yeux un beau moulin frappé par la foudre, la récolte d'une terre, des maisons, etc. Les grandes fortunes, ma chère mère, ont des revers et des charges qui les rendent égales aux petites fortunes, surtout dans ce pays-ci.

Pour revenir à ta lettre, aurait-on brisé des objets précieux chez moi, perdu des tableaux? Tu me l'aurais dit. Est-ce que Surville aurait éprouvé quelque nouvelle déception? Serais-je menacé d'un procès? je ne me vois de difficultés possibles avec personne. Nous nous perdons en conjectures! Et tu vois le danger d'écrire des paroles vagues à sept cent cinquante lieues et à quarante jours de distance. Pourquoi me donner tous les soucis possibles, et surtout quand je t'ai averti que, par certaines phases de mon traitement, un chagrin pouvait compromettre le succès de cet excellent docteur et même me mettre sur le flanc pour plusieurs années?

Ainsi, chère mère, dans les trois jours de la réception de cette lettre, fais-moi la réponse; dis-moi quelle supposition est la vérité.

Je suis bien content de ce que tu m'annonces au sujet de la maison, car je désire qu'elle soit sous les armes et finie, que tout soit complet, dans l'attente d'un événement heureux, qui cependant, à l'heure où j'écris, est tout à fait ajourné. Je n'ai plus d'espoir qu'en la Providence, et elle a été toujours grande pour moi, puisque je vis.

Maintenant, ma chère mère, tu ne m'as rien dit de la négociation dont est chargé M. Santi pour le petit terrain en face de ma maison. On ne s'arrêtera pas pour le prix de ce petit bout de terre, qui double le prix de l'immeuble. Ainsi, pousse M. Santi.

Adieu. J'écrirai à Laure par le prochain courrier, car j'attends le violon du docteur, afin de joindre à sa lettre un mot pour M. Sauvageot; or, nous n'aurons le violon que dans quatre jours, et il est parti en mai!...

Mille tendresses, ma chère maman. Soigne ta précieuse santé; mille tendresses à Laure, à ses filles, et mes amitiés à Surville.

CCCLXVI.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Wierzschovnia, 20 octobre 1849.

Ma chère sœur,

Si tu es étonnée de recevoir si tardivement cette lettre, tu seras affligée en apprenant le motif du retard ; seulement, si tu aimes ta mère et ton frère, ne dis pas un mot de cela à ma mère, pour qui ce serait un coup terrible.

Il s'est déclaré chez moi ce que le médecin appelle une fièvre céphalalgique intermittente ; c'est affreux ! Il croyait, à chaque accès, que cette fièvre deviendrait cérébrale. J'ai eu le dernier accès il y a trois jours ; elle a donc duré trente-quatre jours. Je suis maigre comme en 1819 ; pourtant il y a encore un peu de ventre, car le mien était si gros que c'est le dernier refuge de l'embonpoint attaqué par la maladie. Enfin, la fièvre a cédé à six doses de quinine, mêlé à je ne sais quoi, par jour. Les fièvres de ces pays-ci sont célèbres ; quand on attrape la fièvre moldave, on en garde les traces toute sa vie : témoin Labois, qui, l'ayant prise à Odessa, est devenu l'ombre de lui-même. Naturellement le voyage de Moscou est abandonné. Je t'écris le premier jour de ma convalescence.

Ma fièvre a été d'abord quotidienne, puis heureusement elle est devenue tierce, puis quarte, et elle est tombée avant-hier. Je compte sur toi non-seulement pour cacher cette maladie à ma mère, mais encore pour la rassurer sur le retard que cette chienne de fièvre apporte à mon retour. La maladie est bien passée, c'est fini ; mais elle a produit un mal autrement grand : c'est l'interruption totale du traitement de l'affection chronique. Les poumons et le cœur ont regagné en mal le terrain que le traitement leur avait fait perdre, et il faudrait au moins deux mois, novembre et décembre, pour me mettre en état de voyager sans danger. Il paraît qu'il faut que j'absorbe cent soixante doses d'un médicament en pilules qui alterne, de deux jours l'un, avec des poudres que je prends dans du pain à chanter. A dix pilules par jour, cela fait

trente-deux jours de traitement ; mais il y a des intervalles de repos qui doublent les trente-deux jours. Enfin, on ne peut plus voyager, quand novembre arrive, que si le *traînage* est possible, c'est-à-dire si la neige atteint à un degré d'épaisseur qui permette d'aller dans des traîneaux ; et le traînage n'est sûr qu'en janvier, car tu comprends ce que deviennent les équipages par un dégel ! Or, il faut que l'hiver soit bien établi, bien affermi, pour qu'on ose se risquer, et que le tapis de six pieds d'épaisseur soit étendu de Berditchef à Cracovie, sur un espace de deux cent cinquante lieues. Voilà pourquoi, au lieu d'être à Paris en novembre, comme je l'espérais, je n'y puis être qu'à la fin de janvier. Aussi, dès que ma maladie m'a pris, il a fallu obtenir une prolongation de séjour de six mois, attendu que je n'avais de permis de séjour que pour un an, et que l'année expirait. Si jamais je m'absente, je reviendrai à mon ancien système : *ne pas écrire.*

Le traitement de la maladie de cœur et des poumons me met dans un état exceptionnel : les nerfs sont d'une faiblesse, d'une susceptibilité incroyables. Vous aurez cru sans doute à quelque exagération de ma part ; mais vous devez bien vous figurer que j'ai, au contraire, tout atténué pour ne pas vous inquiéter. Le docteur Knothe promet toujours de me guérir, et ce qu'il a déjà fait prouve qu'il a une conviction. Bien sûr, en France, j'aurais succombé, comme Frédéric Soulié, à une maladie exactement semblable. J'ai eu trois vomissements de sang écumeux, extravasé dans les poumons, avant de me livrer à l'Esculape de Vierzschovnia, qui, par délicatesse, n'osait m'entreprendre. Encore trois mois, l'hydropisie de poitrine était incurable.

Donc, dis à ma mère que si je ne reviens pas, c'est que sans doute j'ai des espérances de finir heureusement mon voyage, et tu n'auras pas tout à fait tort ; qu'il vaut mieux pour moi rester un ou deux mois de plus que de revenir pour repartir encore ; ajoute que les choses vont peut-être mieux que je ne le dis ; enfin, arrange cela de manière qu'elle n'ait aucun soupçon de la vérité. Puis mets dans ta tête, dans celle de ma mère et dans celle de Sophie (qui laisse deux pages blanches dans sa lettre !) que quand on est à sept cent cinquante lieues, ou il ne faut pas écrire, ou il ne faut pas envoyer de papier blanc : 1° à cause de l'énorme prix

du papier blanc; 2° à cause de l'énorme bénéfice que le papier écrit offre *au cœur* et à la bourse. Quand la poste était chère, les Anglais, qui, avant tout, pensent au bénéfice, écrivaient deux fois sur la même feuille, en long et en large.

Ici, si l'on n'écrit pas deux fois, je suis sûr qu'on *lit* deux fois; ce n'est pas la même chose, mais cela peut expliquer la cherté des lettres. Sophie m'a tracé un catéchisme de *mes devoirs* envers toi, comme l'an dernier ma mère me traçait un catéchisme de mes devoirs envers mes nièces; c'est un petit choléra particulier à notre famille, où l'on instruit les oncles à domicile et à l'étranger. Je plaisante, mais ces petites choses-là sont remarquées, et je ne l'aurais pas voulu. Puis je suis furieux contre les pages blanches. Vous me répondrez que ce sont les seules irréprochables, à ce qu'il paraît. Je pardonne à Sophie à cause du motif, qui est *toi*, et de tout ce qu'elle a fait avec Valentine pour ta fête. Ah! si mes vœux se réalisaient, comme j'aimerais à montrer mes chères nièces, si peu sujettes du diable! J'ai tant chanté leurs louanges ici, que la comtesse Anna ne rêve que de faire de la musique avec sa rivale Sophie quand elle sera à Paris, et à la faire jouir des Italiens et de l'Opéra. Si je dis que Sophie est une grande musicienne, j'ajoute que Valentine est *homme de lettres*, et la voilà fatiguée pour avoir écrit trois pages!

Je continuerai demain; on n'envoie que dans deux jours à Berditchef. Nos jours de poste sont le mardi et le samedi.

Ce 21.

Je viens d'écrire une longue lettre à madame Delannoy, avec laquelle mes affaires sont terminées; mais cette conclusion me laisse encore envers elle des obligations de conscience que mon premier ouvrage acquittera, car il est impossible d'avoir été plus mère, plus touchante, plus adorable qu'elle ne l'a été dans tout cela. Elle a été mère, je serai fils. Maintenant, il n'y a plus que mes affaires avec Dablin à terminer aussi.

Veux-tu savoir ce que sont les intendants en Russie? Pendant vingt-cinq ans, la comtesse n'a eu que des comptes balancés d'une terre qui, mise en fermes, rapporte aujourd'hui vingt-huit mille francs de fermage. Les bras manquent dans ce pays-ci, une

Beauce où l'on ne fume jamais; aussi qu'arrive-t-il? Cette année, il y avait un froment superbe, il est venu une herbe plus forte que le blé qui a étouffé le froment et a poussé à sa place. J'ai vu l'herbe, elle était plus haute que moi avec des gerbes d'or où il n'y avait rien; elle a pris six dixièmes de la récolte. Cette plante a fait l'effet des sauterelles.

J'ai eu pour ma maladie une robe de chambre qui destitue à jamais les robes blanches des chartreux; c'est une robe de chambre en termolama. Or, il faut te dire que cette étoffe persane ou circassienne était pour moi à l'état de rêve, et, depuis 1834, où il me fut donné d'en admirer des spécimens à Genève, je me figurais que les reines seules pouvaient porter cela. C'est une étoffe toute en soie, qui offre dans son tissu tous les miracles du travail des cachemires de l'Inde, c'est le châle exécuté en soie, mais alors beaucoup plus brillant. Cela dure des années. On est vêtu de soleil. C'est chaud et léger. Mon termolama est à fond noir semé de palmettes pressées et entourées de fleurs d'une délicatesse admirable, à reflets d'or. C'est fait à la main, et cela ressemble au brocart de Venise; car le brocart, c'est cela exécuté en soie, or et argent. Ma maladie m'a rendu enfant : j'ai eu l'une de ces joies qu'on n'a qu'à dix-huit ans, quand à dix-huit ans on n'en a que douze. J'ai marché dans la gloire de mes palmes comme un sultan, et je t'écris dans ledit termolama. Les juifs caraïtes n'apportent cela que fabriqué en robe de chambre; car aucune industrie européenne ne tiendrait devant ce produit; en sorte qu'on ne peut avoir qu'une robe de chambre avec soi. J'ai gémi de ne pouvoir *armer* Valentine ou Sophie d'un termolama. Les femmes, en Pologne, ne s'en servent qu'en robe de chambre ou pour pelisse. Chacune de ces dames ici a son termolama. Je crois que cela se fabriquait du temps d'Abraham.

Le domestique qui me sert s'est marié, et lui et sa femme sont venus saluer leurs maîtres. La femme et l'homme s'étalent exactement à plat ventre, frappent trois fois la terre du front et vous baisent les pieds. On ne sait se prosterner qu'en Orient. C'est là seulement que le mot *pouvoir* a un sens. Il faut régner comme l'empereur de Russie ou ne pas s'en mêler. Un homme de Vieznioviez est venu avec des effets qu'il apportait ici, et il a souhaité à

ses maîtres *un règne heureux*. Il faut dire aussi que Michel Koributh, dont les biens ont été partagés entre les Rzevuski et les Mniszech, avait (sous Louis XIV) toute l'Ukraine à lui, toute la Podolie, toute la Volhynie, et des biens en Gallicie; c'est trois fois la France actuelle, et voilà ses descendants par les femmes qui, de tout cela, n'ont que quelques villages!... Comme les familles tombent! La comtesse Anna et son mari ont rapporté de Viezniovicz le réveil de Marina Mniszech, la tsarine, qui avait dans son trousseau, dont le détail existe dans leurs archives, un boisseau de perles orientales et *six chemises*. Leur oncle était le dernier roi de Pologne, à qui madame Geoffrin est venue vendre ses tableaux. Ils ont rapporté pour madame Hanska le plus beau Greuze que j'aie vu, fait par Greuze pour madame Geoffrin; deux Watteau, faits par Watteau pour madame Geoffrin; ces trois tableaux valent quatre-vingt mille francs. Il y a avec cela deux Leslie admirables, *Jacques II et sa première femme;* un Van Dyck, un Cranach, un Mignard, un Rigaud, sublimes; trois Canaletti achetés par le roi aux Rijzonico, trois Rothari, plus beaux que le Greuze; enfin, vingt tableaux de premier ordre. La comtesse possède déjà un Van Dyck acheté à Van Dyck par son trisaïeul, un Rembrandt, etc. Quels tableaux!... La comtesse Georges veut que les trois Canaletti soient dans ma galerie, les deux Watteau, le Greuze et les deux plus beaux Rothari sont pour le salon de marqueterie, auquel alors il ne manque plus que deux vases plats en malachite et deux buires pour être complet. Ah! il y a deux Van Kuysum qui, couverts de diamants, ne seraient pas payés. Quels trésors dans ces grandes maisons polonaises! C'est effrayant comme les trésors y coudoient la barbarie.

Allons, adieu; je bavarde comme un convalescent. Tu peux encore me répondre, mais il n'y a de temps que pour une réponse.

Envoie l'incluse à M. Sauvageot en la jetant à la poste.

Mille. amitiés et mille vœux de prospérité à ton mari. J'embrasse tendrement mes nièces, et, quant à toi, c'est ta fête tous les jours dans mon cœur, à toi, vieille compagne de ma jeunesse, des bons et des mauvais jours. Adieu! sois moins concise.

CCCLXVII.

A M. HIPPOLYTE SOUVERAIN, A PARIS.

Berditchef, 1849.

Mon cher Souverain,

Je suis atteint de la même maladie que Soulié, mais j'ai trouvé ici un excellent médecin. Si Soulié avait eu ce médecin-là, il ne serait pas mort.

Tout à vous.

CCCLXVIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A FRAPESLE.

Berditchef, novembre 1849.

Ma bien chère et bonne madame Zulma,

Mes nièces et ma sœur m'ont, à deux reprises, donné de bien tristes nouvelles de vous, et si je ne vous ai pas écrit, c'est que je ne le pouvais pas. J'ai été bien près de la mort du pauvre Soulié; car j'ai vu éclater ici une terrible maladie de cœur, préparée par mes quinze ans de travaux forcés, et voilà huit mois que je suis entre les mains d'un docteur qui, en pleine Ukraine, se trouve être un grand médecin attaché au palais et aux terres des amis chez lesquels je suis. Le traitement a été interrompu par une de ces terribles fièvres dites moldaves qui, des marais du Danube, arrivent à Odessa et ravagent les steppes. Cela s'appelle une intermittence céphalalgique, et elle m'a duré deux mois. Il n'y a que huit jours que j'ai repris le traitement de la maladie chronique du cœur; et, avant-hier, mes nièces m'ont envoyé une lettre où l'on me dit que vous espérez garder Frapesle, mais que vous en vendez les terres.

Ces mots : Frapesle, madame Carraud, etc., ont réveillé tous mes souvenirs avec tant d'intensité, que, quoique tout travail, même celui d'une lettre à écrire, me soit interdit, j'ai voulu vous dire pourquoi et comment je n'ai pu écrire que quelques lettres d'affaires depuis *février* dernier, afin que vous ne croyiez pas que les vrais amis s'en vont et que vous sachiez que je n'ai jamais cessé

de penser à vous, de vous aimer, de parler de vous même ici, où l'on connaît Borget depuis 1833!... Comme la vie est autre vue du haut de cinquante ans! et que souvent nous sommes loin de nos espérances! Vous souvenez-vous de Frapesle, quand j'y endormais madame Desgrès! j'ai endormi, je crois, bien du monde depuis! mais que de choses, que d'illusions jetées en même temps pardessus le bord! et croiriez-vous que, sauf l'affection qui va croissant, je ne sois pas plus avancé là où je suis? Quelle rapidité pour l'éclosion du mal et quels obstacles pour les choses du bonheur! Non! c'est à donner le dégoût de la vie. Voilà trois ans que j'arrange un nid qui a coûté ici une fortune (hélas!), et il y manque les oiseaux. Quand viendront-ils? Les années courent, nous vieillissons et tout se flétrira, même les étoffes et les meubles du nid. Vous voyez, chère, que tout n'est pas rose, pas même pour ceux qui, en apparence, ont la fortune. Cela devrait nous consoler et cela ne console personne, ni ceux et celles qui, dans l'opulence, rêvent la liberté dont jouissent les malheureux qui, dans la liberté, veulent la fortune.

Le château où je suis est comme un îlot dans un océan; l'océan est le blé et des steppes d'une étendue asiatique; mais, dans ce château, l'on parle quelquefois de vous, d'autant plus que le temps nous a manqué pour vous voir à Bourges. Nous sommes arrivés à neuf heures du soir et repartis à deux heures après midi, ayant vu la cathédrale, Jacques-Cœur et les Filles-Bleues. D'ailleurs, obtenez de femmes mises en costume de voyage d'aller en voir une autre inconnue sans les splendeurs de la toilette!... L'une des deux étrangères est maintenant mariée; elle est la petite souveraine de quinze mille âmes, et elle est heureuse; au moins faut-il qu'il y ait des heureux pour qu'on sache ce qu'est le bonheur ici-bas.

Je sais qu'Ivan est bien placé, que X... est la dispensatrice des plaisirs d'Yorik; mais je voudrais avoir une lettre de vous pour en savoir plus que l'on ne m'en dit avec les généralités des lettres où les amis, quoi qu'on fasse, ont une phrase dans une page. Si vous ne voulez pas négliger un vieil ami d'enfance qui vous aime bien et qui vous est bien sincèrement attaché, vous pouvez m'écrire à l'adresse suivante: « M. de Balzac, à Berditchef, empire russe, par Berlin et Brody »; mais, si vous ne m'écrivez pas dans la huitaine qui suivra la réception de ma lettre, je ne recevrai peut-être pas

la vôtre, car on me met en état de revenir, et il faut que je sois à Paris pour les premiers jours de février.

Allons, adieu ; le cosaque part pour aller porter les lettres à Berditchef, et je n'ai plus que le temps de vous embrasser de huit cents lieues de distance. Mille amitiés au commandant et à Borget. Resterez-vous à Bourges ou à Frapesle? Dites-moi bien vos projets. Viendrez-vous cet hiver à Paris? Allons, mille bien bonnes choses de votre tout dévoué.

Qu'est devenu Périollas? Où est-il? Est-il à Tournon? En avez-vous des nouvelles?

CCCLXIX.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 29 novembre 1849.

Ma chère sœur,

Ta dernière lettre, reçue il y a deux jours, m'a fait grand plaisir; car enfin j'aperçois un terme à tes angoisses que j'entrevoyais et que nous partagions tous ici. Avec quelle impatience nous attendons ta lettre du 20 décembre prochain pour savoir si l'affaire sera définitivement assurée!

Que je v udrais voir votre maison rebâtie pour en faire une belle et bonne maison de produit. Avec ce bien-là et une belle campagne en Touraine, vous auriez une honnête et douce aisance. Il est bien temps, car ton mari a énormément travaillé. Me voici arrivé à mes cinquante et un ans dans quelques mois. Il me faut la même petite aisance. Hélas! *dans le cas d'un heureux résultat,* il nous faudra bien de l'économie pour atteindre à ce but. Je sais maintenant ce que c'est que d'avoir *sa* maison! Il faut acheter encore trois terrains, pour pouvoir recevoir les enfants de la comtesse quand ils viendront, et bâtir!

Moi, j'ai repris le traitement de ma maladie de cœur, il y a huit jours. Notre docteur est un très-grand médecin, enseveli à Vierzschovnia, mais qui, semblable à beaucoup de génies, aime peu l'art où il excelle et ne l'exerce qu'à contre-cœur. Il est collectionneur de violons, d'armes et d'enfants, car il a beaucoup de ces produits

naturels. Son aîné est un médecin qui poursuit sa profession avec ardeur, et qui promet d'être un grand médecin aussi. Comme médecin, le père a inventé *les poudres*. Il guérit par des substances réduites en poudre qu'on avale dans des pains à chanter; mais les effets en sont miraculeux. Il les varie, les dose, les compose au fur et à mesure des besoins du malade et des plus petites phases de la maladie. Cela exige des soins et des observations d'une minutie extrême; mais il se rend ainsi maître des maladies les plus désespérées. Il faut encore six ou huit mois de traitement pour que les valvules de mon cœur aient repris leur élasticité, leur force et leur jeunesse; car la cause de ma maladie était le dépérissement du sang veineux ; les deux sangs ne s'infusaient plus facilement; les valvules du cœur ne fonctionnaient plus bien, et le sang s'extravasait dans le poumon droit, puis sortait par les bronches au moindre effort. A Paris, je serais déjà mort, comme Soulié. Nos médecins de Paris sont trop occupés pour avoir des soins si minutieux, et surtout ils ont tous l'opinion préconçue de la morbidité incurable des maladies de cœur; en outre, ils ignorent complétement les traitements à ordonner *selon les tempéraments*. Le docteur garde un si profond secret sur la composition de ses poudres, qu'il ne le livre pas même à son fils aîné. Il a radicalement guéri des gens plus malades que moi. En ce moment, je puis monter les vingt marches qui conduisent à mon appartement; mais trois marches de plus, je ne pourrais pas les franchir. En six semaines, il m'aura mis en état de voyager; et, l'année prochaine, je reviendrai pour quelques mois achever la cure radicale. La fièvre céphalalgique m'a retardé de trois mois. Ah! l'on ne connaît ce que c'est qu'un *climat excessif*, asiatique, qu'en le subissant!

Mes chers amis ont eu mille malheurs, cette année. Par exemple, un coup de tonnerre, pendant un orage où il n'a tonné que deux fois, a atteint un moulin à six cents mètres du château et l'a brûlé en cinq minutes, sous mes yeux. D'un autre côté, il n'y a pas de récolte. Le blé a été remplacé, sans qu'on sache pourquoi, par une herbe stérile ayant les apparences du blé. Ce phénomène n'est pas particulier à nos terres, il a affligé toute l'Allemagne.

Tu dois être très-fière de tes deux petites; elles ont écrit deux lettres qui sont charmantes, et qu'on a bien admirées ici. C'est la

récompense de ta vie que deux filles semblables, il ne faut pas être injuste envers la destinée, tu peux accepter bien des malheurs. C'est comme moi avec madame Hanska. Le don de son affection m'explique tous mes chagrins, mes ennuis et mes travaux; je payais par avance au mal le prix d'un pareil trésor; comme l'a dit Napoléon, tout se paye ici-bas, rien n'est volé. Je trouve même que j'ai payé très-peu. Ce n'est rien que vingt-cinq ans de travaux et de luttes pour acquérir un attachement si splendide, si radieux, si complet. Voilà quatorze mois que je suis ici, dans un désert, car c'est le désert, et il me semble qu'ils ont passé comme un songe, sans une heure d'ennui, sans une discussion, et cela après cinq ans de voyages et seize ans accomplis d'une connaissance constante. Les seules inquiétudes ont été causées par nos santés et par les affaires. Il est vrai que la comtesse Anna et le comte Georges sont deux perfections idéales; je ne croyais pas que deux êtres pareils existassent. C'est une noblesse de vie et de sentiments, c'est une douceur de mœurs, une égalité d'humeur auxquels on ne peut croire qu'en vivant avec eux; un enjouement, une gaieté sans fatigue ni monotonie. Jamais je n'ai été dans ma sphère comme là. Je ne pense pas à la France ni à Paris, mais je pense à toi, à ma mère, à mes nièces, et au bon Surville pour vous souhaiter le mieux que vous désirez. Aussi les petites auraient dû nous écrire leurs petits babillages tous les quinze jours.

Mon départ est fixé, je n'attends que le *traînage;* dans cette saison, il est impossible de se mettre en route tant que la neige n'est pas établie à une certaine hauteur et n'atteint pas une certaine consistance; autrement, je pourrais rester quinze jours, un mois dans un village, après avoir fait cent lieues. Nous avons eu hier de la neige, mais insignifiante, elle fond. C'est une famine dans ce pays quand la neige ne tombe pas sur le sol gelé par dix degrés de froid, et le froid n'a pas encore paru.

Adieu, ma chère Laure; écris-moi le 20 décembre où en sera ta grande affaire, car, jusque-là, nous serons inquiets. Dis-moi, en même temps, si tu me cèdes Marguerite; car je ne veux la prendre que si tu n'en as pas le moindre regret et si elle ne te suit pas en Languedoc.

Mille amitiés à Surville, dont j'admire les efforts; je ne dis rien

pour tes filles, à qui j'écris collectivement. J'espère être à Paris à la fin de janvier; mes affaires l'exigent; mais celles d'ici dominent tout.

L'histoire de Laurent-Jan, racontée par Valentine, m'a fait bien rire; il a trop d'instruction, trop d'esprit et de réelle valeur pour ne pas comprendre qu'il y a une époque de la vie où elle devient sérieuse, et les gamineries de l'atelier ne sont plus de mise à l'âge où nous arrivons, quelques spirituelles et plaisantes qu'elles soient; je l'aime beaucoup, et il fait semblant de l'ignorer. Fais-lui bien mes amitiés, et dis-lui que je compte tout à fait sur lui pour tous mes travaux de théâtre, que je veux lui faire partager.

CCCLXX.

A MESDEMOISELLES SOPHIE ET VALENTINE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, novembre 1849.

Mes chères petites chattes,

Vos lettres me font beaucoup de plaisir, et si vous étiez des nièces obéissantes, — car vous êtes un produit de la grande émancipation femelle de 1830, et vous n'en faites qu'à votre tête, — vous écririez tous les quinze jours à votre oncle, en bavardant avec la grâce qui vous caractérise. Seulement, épargnez-moi les compliments, mademoiselle Sophie; ne me parlez ni de mes œuvres, ni de mes *taleints;* parlez-nous de vous, de vos manières de voir et de vos idées. Vos lettres ont les honneurs d'une lecture publique, et sont dégustées comme un pâté de Strasbourg, sans aucune comparaison malivole avec les oies.

Je vois avec une extrême satisfaction qu'au milieu des anxiétés du moment, vous avez conservé votre gaieté, votre philosophie *valentinoise,* et ce doit être un bien grand bonheur pour les *auteurs de vos jours.* Mes chères petites, vous devez tout faire pour leur adoucir les peines que l'exécrable révolution de 1848 a infligées à tant de familles, car vous avez un père et une mère comme il y en a peu; ils ont fait de votre enfance ce que doit être l'enfance, un poëme de tendresse.

La jeune comtesse Anna prend le plus vif plaisir à vos spirituels

bavardages, et vous êtes comme deux rossignols de poste qui enchantent notre solitude. Faites-nous donc nos plaisirs moins rares et permettez-vous les quatre pages, les huit pages, tous les quinze jours; et surtout prenez un papier moins diaphane, car on vous déchiffre péniblement; par contre, votre oncle vous rendra tous les plaisirs possibles à Paris. Enfin, vous marcherez ainsi dans une voie toute *sévignéenne*, et, si vous ne vous créez pas une réputation à Paris, vous en laisserez une colossale en Ukraine, où l'on commence à parler de mesdemoiselles Sophie et Valentine.

J'espère que vous lirez cette lettre en robe de chambre, car j'ai peur, si vous êtes en corset, que vous ne vous gonfliez outre mesure.

Adieu, chères petites; comptez sur le constant intérêt et sur la tendresse de votre oncle.

CCCLXXI.

A M. LAURENT-JAN, A PARIS.

Berditchef, 10 décembre 1849.

Mon cher Laurent,

Une maladie de cœur, longue et cruelle, à péripéties diverses, qui m'a saisi depuis le milieu de l'hiver dernier, m'a empêché d'écrire, excepté pour mes inextricables affaires et les stricts devoirs de famille.

Mais, aujourd'hui, les docteurs (il y en a deux) me permettent, non pas le travail, mais seulement la distraction, et j'en profite pour t'écrire un petit mot.

Si je reviens à Paris dans deux mois, ce sera grand bonheur, car il me faut au moins ce temps pour achever ma guérison. J'ai tristement payé, hélas! les excès de travail auxquels je me suis livré depuis dix ans surtout; mais ne parlons pas de cela.

Donc, vers les premiers jours de février prochain, je serai à Paris, avec la ferme et nécessaire envie de travailler comme membre de la Société des auteurs dramatiques; car, dans mes longs jours de traitement, j'ai trouvé plus d'une petite Californie théâtrale à exploiter; mais que faire d'ici? Il est impossible d'envoyer des ma-

nuscrits d'une certaine dimension. Les frontières ont été fermées à cause de la guerre, et nul étranger ne serait maintenant admis. Donc, attendons mon retour pour faire mieux que d'en parler.

Je suis sûr qu'il y a chez nous de grandes souffrances dans la littérature et dans les arts. Tout chôme, n'est-ce pas? En février 1850, trouverai-je un public hilare? C'est douteux. Néanmoins, je travaillerai. Pense qu'une scène écrite par jour fait trois cent soixante-cinq scènes par an, qui font dix pièces. En tombât-il cinq, trois n'eussent-elles que des demi-succès, resterait encore deux succès qui feraient un joli résultat.

Oui, du courage! que la santé me revienne, et je m'embarque hardiment sur la galère dramatique avec de bons sujets. Mais que Dieu me garde d'échouer contre des bancs d'huîtres!

Je te le répète, mon ami, tout bonheur est fait de courage et de travail. J'ai vu bien des jours de misère, et, avec de l'énergie et surtout des illusions, je m'en suis toujours tiré; c'est pourquoi j'espère encore et beaucoup.

Nous avons ici un savant revenu de l'Arménie qui a retrouvé dans le Kurdistan les Juifs de Moïse pur sang.

A bientôt et mille amitiés.

CCCLXXII.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, 10 janvier 1850.

Ma chère mère,

J'ai reçu aujourd'hui ta dernière lettre, une bien bonne longue lettre, comme nous les aimons.

Mes hôtes ont un désir relativement à la *loterie nationale,* et j'espère que cette lettre arrivera encore à temps; dès que tu l'auras reçue, fais bien vite la commission expliquée dans la note ci-jointe.

Depuis que je t'ai écrit, j'ai fait encore une véritable maladie au milieu d'un si effroyable rhume, que je me voyais déjà enterré ici, ayant craché mes poumons. Il m'a fallu rester dix jours dans ma chambre sans en sortir, et même au lit; mais ces dames ont eu

l'adorable bonté de me tenir compagnie, sans se rebuter de ma jolie manière de cracher que tu connais. J'ai eu des sueurs à croire que j'avais la suette ; enfin, j'ai bien souffert ! Mais me voilà quitte encore une fois, et je crois même que je suis *acclimaté :* les céphalalgies et tous les mille malaises de l'acclimatement ont cessé. C'est depuis trois ou quatre jours seulement que la santé m'est revenue; néanmoins, la maladie chronique est toujours là. Le docteur va reprendre le traitement dans deux jours; je le suivrai jusqu'au dernier moment, car je suis sur mon départ. Avant de quitter la Russie, nous devons aller à la foire des Contrats, à Kiev, et j'en profiterai pour accomplir dans cette ville mes obligations de passe-port.

Ce voyage commence le 15 de ce mois. Il faut avoir loué une maison et y avoir expédié voitures, chevaux, vaisselle, cuisine, lits, meubles, etc. Nous en reviendrons dans les premiers jours de février, et alors je reprendrai la route de la rue Fortunée, qui sera bien difficile, car les neiges ont tellement encombré les chemins de fer, qu'on ne marche pas tous les jours et la route n'est sûre qu'au delà de Dresde. On a la chance de rester des sept ou huit jours dans des villages; j'espère pourtant aller de manière à arriver vers la mi-février, à moins d'accidents imprévus, comme il s'en rencontre dans cette saison.

J'ai vu l'annonce d'un versement de quarante francs par action du Nord; si nous nous décidons à envoyer ce versement d'ici, tu le sauras par le premier courrier, et tu recevras l'argent comme par le passé.

Quant à l'ouvrage de tapisserie de mes nièces, dont vous me parlez, ma sœur et toi, nous n'en sommes pas encore à avoir des choses de femme dans la maison; puis je sais que, dans ce genre d'ouvrages, on aimerait mieux le nécessaire que le superflu, et qu'un beau foyer pour le salon blanc, par exemple, ferait bien plus de plaisir; cela se voit mieux, est constamment sous les yeux, dure plus longtemps et est toujours de mode. Nous avons ici un tapis turc pour la salle à manger; le foyer du salon blanc nous occupe beaucoup.

J'attends ta lettre de situation de caisse et je t'écrirai encore une fois.

Nous avons déjà vaincu ici beaucoup d'obstacles; mais il en reste

encore de grands et je ne saurai qu'à la foire aux Contrats si tout sera fini. En supposant que les choses s'arrangent dans le sens heureux, tu le pourras pressentir par ce que je te dirai relativement à la maison de la rue Fortunée.

Je ne peux pas monter vingt marches; la maladie, bien qu'elle soit arrêtée, est toujours là dans ses effets. Quoi qu'il arrive, il faudra toujours que je vienne achever ici le traitement.

Je suis forcé de te dire brusquement adieu, car le comte se décide, à cause des neiges, à faire partir le cosaque pour Berditchef un jour d'avance, et j'ignorais cette circonstance. Comme je t'écrirai au reçu de ta lettre que j'attends, ce n'est que demi-mal. Donc, mille tendresses, et mes amitiés à Laure.

Ton fils soumis et respectueux.

CCCLXXIII.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 26 janvier 1850.

Je reçois ce soir, ma bien bonne mère, ta lettre du 3 janvier; les vingt-trois jours qu'elle a mis à venir te peuvent expliquer dans quel état sont les chemins; ils sont tout à fait impraticables à cause de la rigueur de la saison; nous avons 30 degrés avec du vent, ce qui équivaut à 60. Ce matin, la température a cédé, et dans deux jours, si le froid se maintient aussi rude, nous partons pour Kiev, où il faut rester environ quatorze ou quinze jours. Mon passe-port, qui expire dans deux mois, sera visé, et, si le temps le permet, vers le 15 février, je serai en route; mais, comme il fait encore de terribles froids en fin février, il ne faut pas compter sur moi avant le 15 mars, car il faudra bien certainement aller par étapes, s'arrêter à Brody, puis en Gallicie, à Cracovie, à Breslau, à Berlin, à Francfort, et séjourner quelques jours à Dresde, entre Berlin et Francfort. Tout cela fait environ vingt jours d'arrêt et sept jours de route; en tout, vingt-sept jours. Dans mon état de maladie, aller autrement serait une folie.

Comme cette lettre est la dernière à laquelle je puisse avoir une réponse, et que, passé le lendemain du jour où tu la recevras, il

ne faut plus rien m'adresser ici, fais-moi le plaisir de me répondre le jour même de la réception, en m'envoyant un autre compte de caisse.

Tu recevras encore une lettre de moi pour te dire quand tu dois arranger la maison.

N'épargne le feu ni dans la bibliothèque ni dans la galerie.

Dans le cas où vous auriez à m'écrire pour quelque chose de très-urgent, il y a deux endroits où vous pourriez m'adresser vos lettres :

1° A Berlin, hôtel de *Russie;* 2° à Francfort, chez MM. de Rosthchild frères.

Pendant les quinze ou vingt jours de la foire aux Contrats de Kiev, où l'on se rend de tous les points de la Russie, il y a tant de mouvement, d'affaires, de plaisirs, qu'il est impossible que je t'écrive, ni à personne autre.

Au retour de Kiev, je t'adresserai donc ma dernière lettre; car, à moins d'accident, celle-ci est l'avant-dernière. Dieu veuille que la dernière soit aussi une lettre de faire part ! Tu es si bien avec le bon Dieu, que tu devrais le prier et faire quelque neuvaine.

Ma chère mère, si tu avais besoin de quelque chose pour toi, n'hésite pas à me le dire, car nous voulons que tu aies toutes tes aises. Le mot *omnibus* m'a fait la plus vive peine sur ton compte ; à ton âge, dans ta position de santé, quand tu vas dîner chez Laure ou que tu en reviens, et surtout quand tu sors pour mes affaires, prends des voitures. Je te le répète, tes omnibus m'ont fait saigner le cœur ! J'espère bien, par mes travaux, faire en sorte que jamais tu ne montes en omnibus, et que tu puisses désormais toujours prendre une bonne petite voiture pour toute espèce de course qu'il ne te plaira pas de faire à pied.

Fais bien mes amitiés à Surville, embrasse Laure et ses petites pour moi, et trouve ici mille tendresses de ton fils affectionné et respectueux.

CCCLXXIV.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 28 février 1850.

Ma chère bonne mère,

J'ai reçu ici, il y a deux jours, ta lettre du 11 de ce mois, et j'avais reçu la précédente à Kiev. Hélas! le voyage de Kiev a été funeste à ma santé. Dès le second jour de mon arrivée, pendant que je faisais mes visites aux autorités, un terrible et délétère coup de vent, dit *chasse-neige*, venu par le cours du Dniéper et qui arrivait peut-être des côtes de la mer Noire, m'a saisi, quoique je fusse enveloppé de fourrures à ne pas laisser une place à frapper, et j'ai eu le plus atroce rhume que j'aie éprouvé de ma vie. J'ai eu quatre jours de fièvre et j'ai gardé vingt jours la chambre, sans sortir. Les bronches, les poumons, tout a été attaqué. Ce n'est pas encore fini. Décidément, ma nature se refuse à l'acclimatement. Ce pays-ci est impossible pour les tempéraments nerveux. Te dire à quel point je suis maigre et faible est inutile. Dans l'état de santé où je suis, il est impossible de voyager sans un domestique; mon excursion à Kiev n'aura pas été absolument vaine, car j'y ai trouvé un jeune homme d'une vingtaine d'années, connu, très-probe, et à qui je puis me fier; qui sait l'allemand, le français (il est Français), le russe et le polonais. S'il peut devenir un bon valet de chambre, ce serait un sujet précieux pour moi.

Maintenant, quand partirai-je? On n'en peut rien savoir. D'abord, la Gallicie est pleine de bandes de brigands armés, qui, d'après des nouvelles sûres, font des expéditions en plein jour. Tu as dû voir dans les *Débats* qu'aux environs de Cracovie, la loi martiale est proclamée, et qu'il y a des troupes employées à réduire ces brigands. Il faut donc attendre que l'ordre soit rétabli. Puis nous sommes à attendre encore le dégel. Quand il y a dégel, les routes sont impraticables et il faut que le terrain soit redevenu solide; enfin, mes paquets doivent avoir dix jours d'avance sur moi, car il faut que je les trouve à Radzivilof pour les expédier, de douane autrichienne en douane française, par le roulage, comme j'ai fait à

Paris. Or, nous sommes au 28 février, il est donc assez téméraire de croire que je serai en route pour le 15 mars; et, dans cette supposition, j'arriverai dans les premiers jours d'avril. Mais, si mes espérances tant caressées se réalisaient, il y aurait un retard de quelques jours, attendu qu'il faudrait aller à Kiev pour régulariser mes papiers. Sous ce rapport, tout est probable; car ces quatre ou cinq maladies successives, les souffrances de la période d'acclimatement que l'affection me fait prendre en riant, ont plus touché cette belle âme qu'elle n'est effrayée, comme femme raisonnable, des quelques petites dettes qui me restent à payer, et je vois que tout ira bien. Dans cette heureuse hypothèse, il ne faudrait pas regretter le voyage de Kiev, car la comtesse m'a héroïquement gardé sans sortir, et il ne faudrait pas non plus s'affliger du petit retard que cela causerait. Mais, même dans ce cas-là, *mon* ou *notre* arrivée aurait toujours lieu dans la première quinzaine d'avril.

Voilà tout ce que je puis te dire quant à mon retour, à ma santé et à ce qui m'intéresse le plus. D'ailleurs, un mois de traitement de la maladie chronique serait nécessaire pour me mettre en état de faire le voyage; ce dernier rhume est cause d'une interruption de deux mois et demi dans le traitement de la maladie de cœur, et voilà mes étouffements à propos de rien revenus.

Parlons d'autres choses...

J'en suis bien fâché pour Marguerite, mais il est impossible d'admettre un chat dans une maison comme la mienne; puis madame Hanska exècre particulièrement cet animal. Je suis sûr qu'avec toi, il ne pénétrera nulle part où sa présence ferait des dégâts souvent irréparables. Mais où Marguerite peut-elle tenir son chat? Dans la cuisine? Est-elle sûre qu'il ne s'en échappera pas? Et l'odeur? C'est donc impossible, elle doit bien le voir.

Je tiens à cette femme parce qu'elle est très-probe, et que, n'ayant à faire chez moi que la cuisine, elle devra se trouver très-heureuse et bien servir; mais, si elle ne sent pas son bonheur (ce que je verrai par moi-même), si elle a des caprices insoutenables, comme elle ne manque pas de places, je chercherai, nous chercherons quelque autre trésor moins coûteux; mais je veux la voir moi-même et lui parler. Je te supplie de lui faire comprendre qu'elle sera avec deux braves et honnêtes gens, François et Eugène,

que j'ai déniché à Kiev; et j'espère que la femme de chambre que nous aurons sera aussi très-probe, travailleuse et supportable.

Je t'écrirai encore une fois d'ici, puis de Berlin; de là, je pourrai t'indiquer, à un jour près, la date de mon arrivée, et tu auras encore cinq ou six jours au moins devant toi pour tout finir, approprier et arranger, en cas de double arrivée, car nous prendrions par Francfort et Strasbourg à cause des cinq douanes qui sont entre Berlin et Paris.

Ainsi, chère mère, quand tu recevras cette lettre, quoi qu'il arrive, il n'y aura plus qu'un mois à attendre pour que je sois de retour. J'espère que le voyage me remettra et que je n'arriverai pas aussi maigre que je le suis en ce moment; mais, quant à la maladie de cœur, elle persiste, et il faudra revenir ici pour la faire guérir radicalement par celui qui l'a entreprise.

Mille tendresses, en attendant que je puisse t'embrasser, et trouve ici les respects et l'obéissance de ton fils soumis et affectionné.

CCCLXXV.

A LA MÊME.

Berditchef, 11 mars 1850.

Ma chère mère,

Me voici enfin à Berditchef, où tout est préparé pour l'affaire que tu sais; mais je ne t'en écrirai qu'à Vierzschovnia, après la terminaison : ces choses-là, ici comme partout, ne-sont finies que quand on sort de la cérémonie. Aussi ne t'écrivé-je aujourd'hui que pour te dire un changement important dans l'itinéraire. Au cas où je ne reviendrais pas seul, nous ne passerions plus par Berlin, et, si tu as à m'écrire, adresse ta lettre « à M. de Balzac, hôtel de la ville de *Rome*, à Dresde (Saxe royale) »; car ce sera notre premier séjour, et c'est même de là seulement que je te pourrai dire le jour probable de l'arrivée.

Je te recommande toujours la plus grande discrétion; elle est aussi nécessaire à Paris qu'ici. Dans le cas de succès, ce serait le 14 de ce mois, à sept heures du matin. Nous repartirons le jour même pour Vierzschovnia, où nous resterons une dizaine de jours

pour terminer d'importantes affaires; puis nous irons à Kiev, pour arranger les passe-ports; en sorte que nous ne serons pas sur la route avant le 1er avril, et il faut alors plus de dix-huit jours pour le voyage.

Maintenant, chère mère, fais bien attention à la recommandation suivante :

Je voudrais que madame Honoré trouvât la maison dans sa plus belle parure, et qu'il y eût de belles fleurs dans toutes les jardinières. Mais, comme il faut que les fleurs soient fraîches, je t'écrirai de Francfort pour t'indiquer le jour où tu devras faire placer les fleurs. C'est une surprise que je prépare, et je n'en dis rien. Je ne t'écrirai donc, dans cette lettre, que ceci : *N'oublie pas, pour tel jour, de faire arranger les jardins.*

Tu trouveras, dans le grand bol de Chine qui est au-dessus de l'armoire brune de la première pièce d'en haut, du côté du salon de marqueterie, l'adresse d'un jardinier des Champs-Élysées ; ce jardinier est déjà venu, en 1848, chez moi, pour voir ce qu'il fallait de fleurs par quinzaine, pour garnir la maison et faire un prix pour toute l'année. Il s'agissait de six à sept cents francs par an. Comme je devais partir, j'ai ajourné cette dépense, qui ne peut être faite que si les fonds suffisent, et si elle plaît à une personne qui, d'ailleurs, adore les fleurs. Donc, ce jardinier, ayant garni une fois la maison, aura des bases pour faire avec toi le marché. Tâche d'avoir de belles fleurs ; sois exigeante.

Voici ce qui doit être garni : 1° la jardinière de la première pièce ; 2° celle du salon en japon ; 3° les deux de la chambre en coupole ; 4° de petites bruyères du Cap dans les deux petitissimes jardinières de la cheminée de la pièce grise en coupole ; 5° les deux grandes jardinières des deux paliers de l'escalier ; 6° de petites bruyères dans les deux bols montés par Feuchères.

Je ne sais pas si Grohé a fini la jardinière en marqueterie du salon vert. Si elle est prête (elle se place entre le meuble à écrire et l'armoire en marqueterie), il faudra la garnir de *belles, belles* fleurs.

Adieu, ma chère mère. Dans quatre jours, je t'écrirai plus amplement. Je ne pouvais t'écrire que d'ici pour les fleurs.

Mille respectueuses tendresses.

CCCLXXVI.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 15 mars 1850.

Ma bonne chère mère aimée,

Hier, à sept heures du matin, grâce à Dieu, mon mariage a été bénit et célébré dans l'église Sainte-Barbe de Berditchef, par un envoyé de l'évêque de Jitomir. Monseigneur aurait bien voulu me marier lui-même ; mais, empêché qu'il était, il s'est fait représenter par un saint prêtre, le comte abbé Czarouski, l'aîné des gloires du clergé catholique polonais. Madame Ève de Balzac, ta belle-fille, a pris, pour lever tous les obstacles d'affaires, une résolution héroïque et d'une sublimité maternelle : c'est de donner toute sa fortune à ses enfants, en ne se réservant qu'une rente.

Ainsi, maintenant, l'époque de mon retour est assurée : elle dépend d'un autre voyage à faire à Kiev pour régulariser mon passe-port en y inscrivant le nom de ma femme. Or, nous avons pour dix jours à emballer ici, dans quatre ou cinq grandes caisses, tous les effets que nous expédions sur Paris, et qui doivent partir au moins quinze jours avant nous ; car, autrement, nous serions obligés de les attendre à la frontière, où il faut les plomber pour le transit. Donc, il est difficile que nous soyons à Brody avant le 1er avril ; et, de là, il nous faut quinze jours pour être à Paris, en supposant que tout aille comme sur des roulettes. Au surplus, comme je te l'ai déjà écrit, tu recevras de Dresde une lettre dans laquelle je te donnerai les dernières instructions et t'indiquerai le jour précis de notre arrivée.

Nous sommes maintenant deux à te remercier des bons soins que tu as donnés à notre maison, comme nous serons deux à te témoigner notre tendresse respectueuse. J'espère que tu jouis d'une excellente santé. Je te réitère de ne pas épargner les voitures pour diminuer les peines que nous te donnons pour nos affaires.

A bientôt !

Trouve ici l'expression de mon respect et de mon attachement filial.

Ton fils soumis.

Ma femme avait l'intention d'écrire quelques lignes au bas de cette lettre; mais le courrier attend, et elle est au lit, les mains tellement enflées qu'elle ne peut écrire; elle te mettra ses soumissions dans ma première lettre.

CCCLXXVII.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Vierzschovnia, 15 mars 1850.

Ma chère sœur,

Hier, à Berditchef, dans l'église paroissiale de Sainte-Barbe, un délégué de l'évêque de Jitomir, un saint et vertueux prêtre, en tout point semblable à notre abbé Hinaux, le confesseur de la duchesse d'Angoulême, a béni et célébré mon mariage. Il y a donc, depuis vingt-quatre heures, une madame Ève de Balzac, née comtesse Rzevuska, ou une madame Honoré de Balzac, ou une madame de Balzac l'aînée. Ce n'est plus un secret, et, comme tu le vois, je te l'annonce dans le plus court délai; car, hier, nous sommes partis de Berditchef après les cérémonies, nous avons voyagé jusqu'à dix heures et demie, et la fatigue a exigé que nous nous couchions tous. Je viens de me réveiller et je t'écris, ainsi qu'à notre bonne mère.

Les témoins étaient le comte Georges Mniszech, le gendre de ma femme, le comte Gustave Olizar, beau-frère de l'abbé comte Czarouski, l'envoyé de monseigneur l'évêque, et le curé de la paroisse de Berditchef. La comtesse Anna accompagnait sa mère, toutes les deux au comble de la joie. C'est, comme tu le sais, avant tout, un mariage de cœur, car madame Ève de Balzac a donné toute sa fortune à ses enfants, le comte Georges étant peut-être meilleur pour elle que beaucoup de fils ne le sont pour leur mère.

Malgré tous nos efforts, nous avons encore quelques dettes; aussi, je vais être obligé de travailler encore d'arrache-pied; mais nous avons la certitude qu'en 1852, au plus tard, notre ménage aura du moins l'aisance. C'est les soixante mille francs versés au chemin de fer du Nord qui nous ont si fort obérés; je dis *nous,* car nous étions fiancés dès 1846, à Strasbourg. Mais enfin on

voit le terme des sacrifices faits à l'idole moderne, le chemin de fer! Quant à madame de Balzac, que t'en dirai-je encore? elle peut être enviée; mais, à l'exception de sa fille, il n'y a pas, dans ce pays, de femme qui lui soit comparable; c'est bien le diamant de la Pologne et le joyau de cette vieille et illustre famille Rzevuski; on peut, dans tous les pays, être fier d'elle, et j'espère que, d'ici à peu, tu la verras, car, avant le mois de mai, je te présenterai ta belle-sœur. Elle ne veut plus, d'ailleurs, vivre que pour ses enfants et pour moi; elle a bravement tout retranché de sa vie, hors ces trois êtres, la prédilection de son cœur. Malheureusement, elle est, depuis plusieurs années, atteinte d'une affection des plus douloureuses, une goutte arthritique qui travaille la lymphe, maladie dont est morte sa mère, mais qui peut encore se guérir. Les pieds et les mains enflent au point de ne pas lui permettre de remuer les doigts et de marcher. Il y a certitude de guérison à Paris, car elle y pourra faire de l'exercice, — ce qui n'est pas possible ici pendant six mois de l'année, — et suivre un traitement déjà prescrit par Chelius, de Heidelberg, et Hédénius, de Dresde, deux célèbres docteurs allemands. Il est plus que temps de se mettre à l'œuvre pour lui rendre la jeunesse réelle qui lui est due, car elle a la beauté extérieure de la jeunesse.

J'espère que nous serons en route dans quinze jours, et notre voyage durera à peu près autant; ainsi je puis te dire : « A bientôt! »

Ton frère Honoré, au comble du bonheur!

Mille amitiés à Surville et à mes nièces. Sophie me doit un cadeau, prix de notre pari.

CCCLXXVIII.

A MADAME ZULMA CARRAUD, A NOHANT EN GRAÇAY (CHER).

Vierzschovnia. 17 mars 1850.

J'ai remis jusqu'aujourd'hui à répondre à votre bonne et adorable lettre, car nous sommes de si vieux amis que vous ne pouvez apprendre que de moi le dénoûment heureux de ce grand et beau drame de cœur qui dure depuis seize ans. Donc, il y a trois jours,

j'ai épousé la seule femme que j'aie aimée, que j'aime plus que jamais et que j'aimerai jusqu'à la mort. Cette union est, je crois, la récompense que Dieu me tenait en réserve pour tant d'adversités, d'années de travail, de difficultés subies et surmontées. Je n'ai eu ni jeunesse heureuse, ni printemps fleuri; j'aurai le plus brillant été, le plus doux de tous les automnes. Peut-être, à ce point de vue, mon bienheureux mariage vous apparaîtra-t-il comme une consolation personnelle, en vous démontrant qu'à de longues souffrances, la Providence a des trésors qu'elle finit par dispenser.

Je ne vous parlerai pas de votre lettre, elle m'a donné tout autant d'admiration que de douleur. Voilà tout ce que j'en peux dire; mais elle vous a valu la plus sincère amie dans la personne de ma femme, à qui, depuis longtemps, je ne cache rien et qui vous connaissait depuis longtemps aussi par toutes vos grandeurs d'âme que je racontais, par ma reconnaissance pour vos trésors d'hospitalité envers moi. Je vous ai si bien dépeinte et votre lettre a si bien achevé votre portrait, que vous êtes une connaissance de longue date. Aussi, d'un même élan, d'un commun accord, avec le même mouvement d'âme, vous avons-nous offert une bonne petite chambre en notre maison à Paris, pour que vous y puissiez venir absolument comme chez vous. Et que vous dirai-je? Vous êtes la seule personne à qui nous fassions cette offre, et vous devez l'accepter ou vous seriez digne du malheur; car, songez-y bien, je suis allé chez vous avec la sainte bonhomie de l'amitié, quand vous étiez heureuse et que, moi, je luttais contre tous les vents, les hautes marées de l'équinoxe, noyé dans les dettes! J'ai les douces et tendres représailles de la reconnaissance. Certes, si vous n'étiez pas un cœur, un esprit, une femme d'élite, je ne me conduirais pas ainsi. Ce que j'exige de vous serait mal apprécié. Nous, nous devons nous comprendre. Eh! chère, vous aimez l'élégance comme la poésie des choses, et non par vanité comme la plupart des Parisiens. C'est chez vous un besoin comme de respirer, de voir les fleurs que vous aimez tant; et, privée de cette grâce de la vie, vous devez, comme moi, comme la cantatrice retirée du théâtre, aimer à faire un *extra*, à revoir ce que vous adorez.

Eh bien, venez de temps en temps, voir votre enfant et respirer

l'art, Paris, l'élégance, causer avec des gens supérieurs et vous retremper dans deux cœurs qui vous aiment, l'un parce que vous avez été bonne et douce amie, l'autre parce que vous avez été tout cela pour moi. Vous serez heureuse tous les trois mois quelques jours. Vous viendrez plus souvent si vous voulez; mais vous viendrez, c'est entendu.

J'ai fait cela, jadis! je me suis retrempé pour les luttes, à Saint-Cyr, à Angoulême, à Frapesle, et j'y ai puisé des forces, j'y ai eu le spectacle de ce qui me manquait, j'y ai abreuvé mes désirs. Vous saurez combien c'est doux, et vous apprendrez par vous-même tout ce que vous avez été, sans le savoir, pour moi, travailleur incompris, accablé, pendant tant de temps, sous la misère physique et morale. Ah! je n'oublie pas vos maternités, votre sympathie divine pour les souffrants. Aussi, en pensant à tout ce que vous valez, à la façon dont vous vous colletez avec l'adversité, moi qui me suis tant mesuré avec ce rude adversaire, je vous dirai que j'ai honte de mon bonheur en vous sachant malheureuse; mais nous sommes tous deux plus haut que ces petitesses du cœur. Nous pouvons nous dire que le bonheur et le malheur sont des façons d'être où de grands cœurs se sentent vivre fortement; qu'il faut autant de vigueur philosophique dans l'une que dans l'autre position, et que le malheur qui a de vrais amis est peut-être plus supportable que le bonheur envié. Je me suis reconnu dans la vie que vous menez à Nohant, et, si nous avons eu des larmes aux yeux, j'ai été aussi fier de vous. Là encore, vous faites du bien! comme vous en faisiez à Frapesle! Vous serez bénie, allez! vous l'avez été ici.

Donc, dès que vous voudrez venir à Paris, vous y viendrez, sans même nous prévenir. Vous viendrez rue Fortunée comme chez vous, absolument comme j'allais à Frapesle. C'est mon droit. Je vous rappelle ce que vous avez dit un jour de moi à Angoulême, lorsque, brisé d'avoir fait *Louis Lambert,* malade, et vous savez comment, je craignais la folie, je parlais de l'abandon où l'on laisse ces malheureux : « Si vous deveniez fou, je vous garderais! » Jamais ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi comme au mois de juillet 1832. C'est en vertu de ce mot-là que je vous réclame aujourd'hui, car je suis presque fou de bonheur.

Je souhaite bien vivement que cette lettre, qui n'est qu'une effusion de reconnaissance, vous fasse, à huit cents lieues d'ici, tout le bien que m'ont fait les rares, bien rares témoignages d'intérêt que j'ai reçus autrefois, entre autres de votre ami Borget, ces fleurs d'affection qui passent si vite, mais qui, chez moi, pour vous, sont éternelles. Quand on m'a questionné ici sur mes amitiés, je vous ai nommée en premier. J'ai raconté ce foyer toujours embrasé qui s'appelle Zulma, et vous avez eu deux sincères amies-femmes (ce qui est un tour de force), la jeune comtesse Mniszech et ma femme. Donc, à bientôt, car je pars dans quelques jours.

Trouvez ici toutes les tendresses d'une vieille affection. Mille amitiés au commandant, et mes souvenirs au bon Borget.

Votre ami.

CCCLXXIX.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Vierzschovnia, 2 avril 1850.

Ma chère mère,

Aujourd'hui seulement, les caisses destinées à prendre la voie du roulage sont parties, et les voituriers doivent mettre plus de douze jours pour aller à Radzivilof, à cause du dégel général qui vient de se déclarer. Nous ne partirons donc que dans une douzaine de jours, car il faut que j'arrive en même temps que les caisses à Radzivilof, où il faut remplir les formalités de douane; or, de Radzivilof à Paris, il y aura pour au moins seize jours de voyage; ce qui reporte notre arrivée vers le 30 avril *au plus tôt*, en ne nous supposant aucun retard par force majeure. Donc, il ne faut arranger la maison que pour le 30 avril.

J'ai une rechute grave de ma maladie de cœur et de poumon. Nous avons perdu beaucoup de terrain sur ce qui avait été gagné; les douze jours que je passe ici sont employés par le médecin à me mettre en état de supporter la route.

Fais parvenir la lettre ci-jointe à la bonne madame Delannoy; je ne l'avais pas oubliée; mais j'ai gagné à Kiev une ophthalmie: mes yeux ont une tache noire qui n'a pas encore disparu et qui couvre

les objets, et cela m'empêche encore d'écrire; en sorte que j'ai interrompu mes écritures. Je tâche aujourd'hui d'écrire pour la première fois depuis ce coup d'air.

Nous sommes dans tous les préparatifs de ce long voyage, et ma femme n'a pas une minute à elle; d'ailleurs, ses mains sont si prodigieusement enflées par suite de l'humidité du dégel, qu'elle se fait remplacer par sa fille pour le peu de mots que les affaires exigent.

Notre apprenti valet de chambre fume, et, ce matin, je lui ai dit qu'à Paris je le renverrais s'il ne se déshabituait pas; ainsi tâche plus que jamais de m'avoir le fameux Antoine.

Nous te remercions de cœur de tout ce que tu fais, et enfin nous voyons arriver avec plaisir le moment de te décharger de ce fardeau que tu as porté pendant vingt mois.

Je suis bien chagrin d'être sans nouvelles de vous tous; mais la nécessité le veut ainsi.

Adieu, ma bonne mère; j'espère que ce mois ne finira pas sans que je sois à Paris et que je ne t'aie vue et embrassée. Hélas! ma santé a bien besoin de l'air natal, et j'en attends beaucoup pour la santé de ma femme, qui est aussi dans un état déplorable.

Mille tendresses à Laure et à mes chères petites nièces, auxquelles je me recommande pour des linges à barbe. Quant à toi, je t'embrasse de cœur en fils soumis et dévoué.

CCCLXXX.

A LA MÊME.

Vierzschovnia, 15 avril 1850.

Ma chère mère,

C'est à peine si je puis y voir pour t'écrire: j'ai un mal d'yeux qui ne me permet pas de lire ni d'écrire; c'est la suite d'un coup d'air et un effet de mon traitement, car le médecin ne s'en effraye point. Je ne t'aurais même pas parlé de cela; mais nous sommes retenus ici pour quelques jours encore par la maladie régnante, la rougeole, qui a atteint la jeune comtesse, notre chère enfant!

Nos bagages sont déjà partis, et ils doivent être arrivés aujour-

d'hui à la frontière. Donc, nous nous mettrons en route lorsque la santé de notre chère Anna ne donnera plus la moindre inquiétude à sa mère.

Si nous partons le 20, ce sera beaucoup. Que ce retard ne t'inquiète point. D'ailleurs, tu recevras, de notre première étape, une lettre qui te dira sûrement le jour probable de notre arrivée, laquelle aura lieu maintenant en mai. Je ne puis être certain de rien avant d'avoir atteint Cracovie, à cause du temps que me demandent les formalités de douane à la frontière russe, et celles d'expédition à la frontière autrichienne. Ces deux affaires exigent trois jours environ, et elles doivent être solidement arrangées, car nous avons deux mille kilos de bagages à envoyer en France. Une fois à Cracovie, je saurai bien à quoi m'en tenir.

Le médecin, d'ailleurs, souhaite que je prenne encore, au moins pendant six jours, ses remèdes ; car je ne vais pas bien du côté du cœur et du poumon. Tout mouvement me syncope la parole et la respiration. Dieu veuille que ma femme ni moi n'ayons la rougeole ! Ce serait une bien autre cause de retard. Cette maladie est ici au moins aussi mauvaise qu'à Paris.

Ma femme me prie de te présenter ses respects ; elle ne quitte pas le chevet de notre chère petite ; mais elle n'aurait pas cette douloureuse occupation, qu'elle est privée de ses mains et de ses pieds : les inquiétudes, les chagrins sont des véhicules pour cette humeur arthritique qu'elle tient de sa mère, seul legs que celle-ci lui ait laissé.

Adieu, ma chère mère. Attends une prochaine lettre pour tout préparer, et trouve ici les tendresses et les respects de ton fils affectionné.

Mille tendresses à Laure et à ses petites. Mes amitiés à Surville.
Oh ! mes pauvres yeux, si bons !

CCCLXXXI.

A MADAME LAURE SURVILLE, A PARIS.

Dresde, 11 mai 1850.

Cette date, ma chère Laure, te dira bien des catastrophes de voyageur. Nous avons mis un grand mois à faire le chemin qui se fait en six jours. Ce n'est pas une fois, c'est cent fois par jour que notre vie a été en danger. Nous avons souvent eu besoin de quinze ou seize hommes et de crics pour nous retirer des bourbiers sans fond où nous étions ensevelis jusqu'aux portières. Enfin, nous voilà ici, vivants, mais malades et fatigués. Un pareil voyage vous vieillit de dix ans, car juge de ce que c'est que de craindre de se tuer l'un l'autre ou l'un par l'autre quand on s'aime!

Ma maladie d'yeux m'empêche de voir les lettres que je trace, et c'est cette maladie qui nous fait arriver à travers tout à Paris pour la guérir. Je n'ai donc lu vos lettres qu'hier en arrivant ici, et je ne réponds qu'aux choses essentielles.

Remercie cordialement Laurent-Jan de ce qu'il a fait pour *Vautrin*. Comme ma mère a une procuration de moi, il faut que, aussitôt cette lettre reçue, on fasse défense par huissier à M. Hostein de jouer *Vautrin*. M. Gavault s'empressera, je le crois, de faire faire dans la journée cette signification. Moi, je suis indigné; car, outre les considérations très-justes de Laurent, il y en a une foule d'autres. Si, au mépris de tous les droits, M. Hostein a commis un tel acte de piraterie, il s'en repentira toute sa vie, car il sera attaqué en police correctionnelle.

Ma femme est très-sensible à tout ce qu'il y a pour elle dans vos lettres; mais ses mains ne lui permettent pas d'écrire.

Quant à ma mère, il y a longtemps que j'ai consulté pour elle le docteur Nacquart, et il m'a dit que tout ce qu'elle croyait avoir était des effets nerveux. Ses accès de langueur ne sont qu'une forme nouvelle de cette maladie, jointe à quelques mouvements goutteux.

Je compte sur toi pour faire comprendre à ma mère qu'il ne faut pas qu'elle soit rue Fortunée à mon arrivée. Ma femme doit aller

la voir chez elle et lui rendre ses respects. Une fois cela fait, elle peut se montrer dévouée comme elle l'est; mais sa dignité serait compromise dans les déballages auxquels elle nous aiderait.

Donc, qu'elle mette la maison en état, fleurs et tout, pour le 20, et qu'elle vienne coucher chez toi ou qu'elle aille à Suresnes chez elle. Le surlendemain de mon arrivée, j'irai lui présenter sa belle-fille.

Adieu; dans neuf ou dix jours, je te verrai et je ne veux pas fatiguer mes yeux.

Mille amitiés à Surville.

CCCLXXXII.

A MADAME DE BALZAC, A SURESNES.

Dresde, 11 mai 1850.

Ma chère mère,

Tu sauras par Laure pourquoi je suis en retard d'un mois, et pourquoi je ne puis écrire que quelques lignes.

J'ai été désolé de ta maladie de langueur, et pour toi d'abord, et pour moi, à qui tu pouvais sauver un malheur, en défendant, en vertu de ma procuration, à M. Hostein de jouer *Vautrin;* ce qui m'obligera à faire un procès correctionnel.

Ce n'est que d'ici que je puis te dire exactement le jour de notre arrivée à Paris, car nous n'avons plus d'obstacles à rencontrer. Donc, j'espère être rue Fortunée le 20 ou au plus tard le 21; et, je t'en prie instamment, fais que tout soit prêt pour le 19, et que nous trouvions à déjeuner ou à dîner, quand même les provisions devraient être perdues, car j'ignore à quelle heure nous arriverons l'un de ces trois jours-là (19, 20 ou 21). Je mets trois jours parce que, avec la recrudescence de ma maladie de cœur, je ne sais pas si je ne serai point forcé de m'arrêter quelque part.

Je t'avais donné beaucoup d'occupation, imaginant que, dans tes accès de souffrances nerveuses, cela te ferait du bien ; mais, si tu es faible, n'en prends qu'à ton aise.

Je te conjure d'aller soit à Suresnes, soit chez Laure ; car il ne serait ni digne ni convenable que tu reçusses ta belle-fille

chez elle. Elle te doit du respect et doit t'aller trouver chez toi.

Donc, mets en ordre tous mes papiers dans la chambre que tu as occupée. Tu sais que tu peux en confier, pour deux jours, la clef à François, qui me la remettra. Dépose sur les papiers les clefs que tu as, et recommande à François que personne, pas même lui, n'entre là.

Lorsque ma femme sera allée te rendre ses devoirs, tu viendras nous voir le lendemain, et nous arrangerons nos comptes.

Ma santé est si déplorable, que je ne resterai pas à Paris. Ma femme et moi, nous allons prendre les eaux des Pyrénées et les bains de mer à Biarritz. Ce terrible voyage a aggravé ma maladie.

N'oublie pas les fleurs.

Comme il m'est *impossible* de monter un escalier de plus de vingt-cinq marches, si tu étais chez Laure, j'en aurais un de moins à monter.

Adieu ! Je ne te dis rien de plus, car dans huit jours j'espère t'embrasser.

Ma femme, bien touchée de ton souvenir, t'envoie par avance ses respects.

CCCLXXXIII.

A M. LOUIS VÉRON, DIRECTEUR DU *CONSTITUTIONNEL*, A PARIS.

Dresde, 11 mai 1850.

Mon cher Véron,

On se marie à sept cent cinquante lieues de Paris, dans un pays de gouvernement absolu ; on se croit à l'abri du pillage, et me voilà pillé, abîmé dans ma considération, et trahi comme un roi[1] !

La lettre ci-jointe vous dira combien je suis furieux, et je vous prie de l'insérer dans *le Constitutionnel* dès qu'elle vous sera parvenue[2].

Excusez le griffonnage ; j'ai une maladie nerveuse qui s'est jetée sur les yeux et sur le cœur ; je suis dans un état affreux pour un

1. On avait annoncé, sans le consentement de Balzac, une reprise de *Vautrin*.
2. Voir cette lettre, t. XXII, p. 578.

homme nouvellement marié; mais il y a dans cette misérable affaire une compensation, c'est que je puisse me rappeler à votre bon souvenir à travers mon voyage.

Oh! quelles belles choses il y a ici! J'en suis déjà pour une toilette de vingt-cinq à trente mille francs, qui est mille fois plus belle que celle de la duchesse de Parme. Les orfévres du moyen âge sont bien supérieurs au nôtre, et j'ai découvert des tableaux magnifiques. Si je reste, il n'y aura plus un liard de la fortune de ma femme, car elle a acheté un collier de perles à rendre folle une sainte.

Mille amitiés et à bientôt; je vous remercierai moi-même dans les Tuileries, car je ne peux pas monter plus de vingt marches, le cœur s'y oppose. J'espère que, vous et *le Constitutionnel*, vous allez bien.

CCCLXXXIV.

A M. THÉOPHILE GAUTIER[1], A PARIS.

Paris, 20 juin 1850.

Mon cher Théophile,

Je vous remercie cordialement de l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner. Si vous m'avez trouvé sorti, la dernière fois que vous êtes venu, ce n'est pas que j'aille mieux : je m'étais seulement traîné jusqu'à la Douane, en contravention aux ordonnances du médecin; car il fallait absolument en retirer mes bagages.

Aujourd'hui, je suis délivré d'une bronchite et d'une affection qui embarrassait le foie. Il y a donc amélioration; aussi, demain, attaque-t-on la véritable maladie inquiétante, maladie dont le siége est au cœur et au poumon, et qui me donne de grandes espérances de guérison. Mais je dois toujours rester à l'état de momie, privé de la parole et du mouvement; état qui doit durer au moins deux mois. Je devais ce bulletin à votre amitié, qui me semble encore plus précieuse dans la solitude où me tient la Faculté.

1. *Les Secrets de la princesse de Cadignan* lui sont dédiés.

Si vous venez encore, faites-moi savoir d'avance le jour et l'heure, pour que je puisse avoir le plaisir de vous recevoir et de jouir de vous, que je n'ai point vu depuis si longtemps!

A vous de cœur.

A la suite de ces lignes, dictées à madame de Balzac, le malade avait signé, puis il ajouta de sa main :

Je ne puis ni lire ni écrire!

FIN.

TABLE

1832.

1833.

1834.

1835.

1836.

1837.

1838.

1839.

1841.

1842.

1843.

1844.

1845.

1848.

1849.

1850.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.



